This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

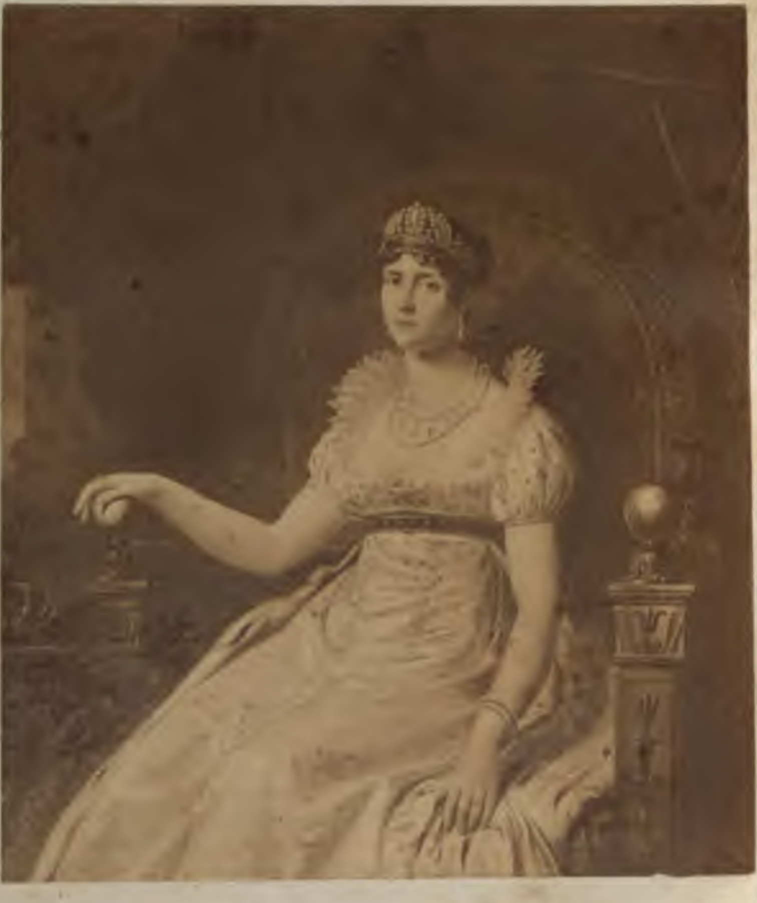
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

6000519210

HISTOIRE
DE
L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

(Photographie de Bingham).

HISTOIRE

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

PAR

JOSEPH AUBENAS

TOME PREMIER

REPRODUCTION INTERDITE TRADUCTION RESERVEE

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR DES ŒUVRES DE NAPOLÉON III
ET DE LA SEMAINE POLITIQUE
8, RUE DE LA PAIX

1857

237. e. 167.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

PREFACE.

L'ouvrage que nous offrons au public est, nous osons le dire, un ouvrage entièrement nouveau. Cette histoire était encore à écrire. En effet, l'Impératrice Joséphine est peut-être le personnage moderne le plus populaire et le moins connu : il n'en est pas sur lequel on ait publié plus d'erreurs et plus de fables. Elle mérite, certes, autant une biographie particulière que les femmes plus ou moins célèbres qui, dans ces dernières années, ont trouvé des admirateurs et des historiens. L'insigne honneur qui lui est échu de partager avec le plus grand homme de nos temps le premier trône du monde, lui donne un rang à part et des droits assurés à l'attention et aux hommages de la postérité. Elle a droit aussi au souvenir reconnaissant du pays pour la manière dont elle a exercé sa part de puissance. *Je gagne des batailles* (disait le premier Empereur), *Joséphine me gagne les cœurs.* On ne peut mieux caractériser celle qui fut à la fois, nous l'avons dit ailleurs, la grâce et la bienfaisance couronnées.

Le public n'a aucun intérêt à connaître les motifs et les circonstances qui font surgir les ouvrages qu'on lui offre. Qu'il nous soit permis, toutefois, d'entrer dans quelques détails qui montreront que l'auteur de ce livre n'était point sans qualité pour l'entreprendre. Il en a trouvé l'occasion et les moyens dans son séjour de plusieurs années à la Martinique, au sein d'une magistrature qui, d'autres lui ont rendu cette justice, ne le cède en rien à celle de la métropole[1]. La Martinique est remplie des souvenirs de Joséphine, comme la Corse de ceux de Napoléon. Ces deux noms, à dix-huit cents lieues de distance, sont répétés chaque jour avec le même orgueil et le même dévouement dans ces îles favorisées d'où partirent, il y a soixante-dix-huit ans, deux enfants qui semblaient, à travers les mers, s'être donné rendez-vous sur le trône de France.

---

[1] Comme conseiller à la Cour impériale.

Gênée, on le conçoit, dans l'expression de ses sentiments et de ses vœux par les gouvernements qui ont succédé au premier Empire, la Martinique en voyant la dynastie Napoléonienne restaurée par la volonté nationale, a voulu rendre un hommage solennel à celle à qui elle doit une double illustration, car l'épouse de Napoléon Ier est en même temps l'aïeule de Napoléon III. Au moyen d'une souscription à laquelle ont pris part tous les rangs de la population, l'image chère et respectée de Joséphine va décorer la principale place de la colonie. C'est pour répondre aux sentiments et au désir de ses habitants dont les sympathies sont aussi les nôtres, que nous avons entrepris, sur les lieux mêmes, ce travail trop imparfait, malgré tous nos efforts, et qui, s'il était complet, aurait servi de légende au monument que la Martinique élève à son plus illustre enfant[1].

Nous avons déjà fait paraître sur le même sujet des études préparatoires dans l'un des journaux de la colonie. Privé alors des ressources qu'offrent seules les bibliothèques et les archives de la métropole, nous n'avions pas la prétention de fournir rien d'arrêté ni de définitif. On ne demandait, au reste, rien de semblable à un essai tenté dans de pareilles conditions. Mais l'accueil fait à ce premier travail était pour l'auteur, à son retour en France, un engagement de poursuivre la tâche pleine de charme qui lui était échue. Il a employé une année entière à préparer ce premier volume, composé, le lecteur s'en convaincra, d'après les données les plus sérieuses, les plus rigoureuses même de la critique historique.

---

[1] Le public a remarqué, à l'exposition de cette année, la belle statue en marbre de l'Impératrice Joséphine, destinée à la ville de Fort-de-France. Cette œuvre fait honneur au ciseau de M. Dubray, et tout le monde a applaudi à la récompense dont l'Empereur vient d'honorer le talent de l'artiste.

Il n'est pas aisé d'écrire l'histoire moderne. Les matériaux manquent et abondent. On trouve vingt ouvrages inspirés par l'erreur et la haine pour un témoignage sincère et autorisé. La biographie de l'Impératrice Joséphine surtout devient difficile à faire par le grand nombre de publications oiseuses ou hostiles (Joséphine a aussi ses ennemis) auxquelles cette biographie a donné lieu. Nous nous sommes expliqué, dans les notes trop nombreuses peut-être qui accompagnent notre texte, sur le mérite de quelques-unes des sources où l'on a puisé jusqu'ici ; mais la meilleure manière de restituer à un personnage sa véritable physionomie, c'est de demander surtout les matériaux de son histoire aux pièces authentiques, aux documents originaux, aux lettres autographes qui peuvent avoir trait à son existence.

Déjà, dans les registres de la Cour impériale de la Martinique qui a succédé à l'ancien conseil souverain de ce pays, nous avions trouvé la copie de tous les titres et papiers de famille apportés par les auteurs de Joséphine lors de leur arrivée aux Antilles. Les archives du ministère de la Marine, si obligeamment mises à notre disposition, nous ont permis de compléter les renseignements que nous possédions sur les deux familles de Tascher et de Beauharnais, unies, dès la Martinique, par les liens de la plus intime amitié. Mais une source plus complète de renseignements nous a été ouverte par la communication gracieuse et sans réserve des archives particulières de la famille même de l'Impératrice Joséphine. Correspondances, actes, mémoires, nous avons tout lu, tout comparé, tout annoté. Plus de cinq cents lettres missives, entièrement authentiques, timbrées par la poste du temps, émanées des parents et des amis de Joséphine, quelques-unes, trop peu, de Joséphine elle-même, ont passé sous nos yeux. Nous avons fait à cette précieuse correspondance de larges emprunts. Laisser le plus souvent possible, toutefois avec mesure, leur propre langage aux personnages d'une histoire, c'est le moyen de les mieux représenter et de les rendre en quelque sorte vivants pour le lecteur[1].

Une bonne part de ce volume est consacrée à la jeunesse et au premier mariage de Joséphine. Cette période de sa vie, la moins connue, mérite cependant de l'être, et nous croyons qu'on n'en lira pas le récit sans intérêt. Nous ne pouvions bien faire connaître Joséphine en l'isolant de sa famille, aussi dans cette histoire il sera souvent question des siens : nous devions aussi l'entourer de cette famille Beauharnais, à laquelle son alliance avec la future Impératrice a procuré tant d'illustration et une si haute fortune.

Arrivés à l'époque où l'étonnante destinée de Joséphine lui fit rencontrer et charmer celui qui allait lui donner une couronne, il semble que tout doive être connu, et qu'il n'y ait plus rien à apprendre sur une existence aussi en vue, aussi éclatante. Il y a cependant encore là, principalement jusqu'à l'avénement de l'Empire, bien des faits nouveaux à produire, bien des erreurs à rectifier. Il y a surtout à faire connaître (et c'est la difficulté comme la bonne fortune de ce livre) la vie intérieure, l'existence intime, l'histoire du cœur de ce grand capitaine qui eut pour Joséphine l'amour le plus ardent et le plus vrai. Nous avons été entraînés à suivre, dans ce premier volume, cette passion si charmante et si verbeuse. Nous avons laissé parler Napoléon lui-même : c'est ici qu'il ne fallait pas se substituer aux paroles de celui qui forcément tient une si grande place dans cette histoire.

---

[1] Ces archives privées, qui sont en la possession de M. le général comte Tascher de La Pagerie, grand-maître de la Maison de l'Impératrice, ont été parfaitement classées par M. le comte Charles de Tascher, premier chambellan de Sa Majesté. Qu'ils reçoivent ici l'un et l'autre, pour leur obligeance, nos vifs remercîments.

Paris, le 20 août 1857.

Le portrait placé en tête de cet ouvrage, a été photographié par M. Bingham, d'après une peinture originale appartenant à la famille Tascher de La Pagerie.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la famille Tascher de La Pagerie. — Sa Translation à la Martinique. — Gouvernement du marquis de Beauharnais. — Sa liaison avec la famille de La Pagerie. — Prise de la Martinique par les Anglais. — Belle conduite de MM. de Tascher. — Naissance et premières années de Joséphine. — Les Trois-Ilets.

L'impératrice Joséphine est née à la Martinique, le 23 juin 1763, de M. Joseph Tascher de La Pagerie et de Rose-Claire Des Vergers de Sannois, appartenant à deux des familles les plus marquantes de la colonie. Il n'est point hors de propos, en commençant cette histoire, de dire quelques mots de l'origine de celle qui a régné sur une grande partie de l'Europe.

Venus de l'Orléanais où, dès le XII^e siècle, leur nom est cité avec honneur dans plusieurs documents publics et privés, les *Tascher*, après avoir, pendant un temps, occupé la seigneurie de Garges, près Paris, qu'ils tenaient de la libéralité de Philippe le Bel, s'établirent plus particulièrement aux environs de Blois, dans la paroisse de Saint-Mandé, où ils possédaient la terre de *la Pagerie*, dont le nom est resté à la branche aînée de la famille[1]. L'ancienneté de cette maison, à défaut d'éclat historique, est attestée par les preuves les plus complètes et les plus authentiques. L'impératrice Joséphine n'en a jamais tiré vanité; mais il y aurait, de la part de son historien, inexactitude à taire ce fait qui existe, comme légèreté à l'avancer s'il n'était pleinement établi[2].

Les Tascher sont un vrai type de cette noblesse provinciale pour qui l'honneur de servir le pays, même dans des grades subalternes, avait un tel attrait, qu'elle épuisait souvent sa fortune et son sang, pour répondre à la voix du devoir jadis si obéie. Les grands biens, les charges éminentes, les commandements militaires, étaient le partage de la noblesse de cour, généralement moins ancienne et plus vaine : à la province appartenaient ces gentilshommes qui, après une vie toute employée au service de l'État, regagnaient le manoir féodal, plus couverts de blessures que d'honneurs, et mouraient satisfaits quoique méconnus, léguant à leurs fils leur pauvreté fière et respectée et leur exemple toujours suivi.

---

[1] Dans les actes et dans l'usage, ainsi en France qu'à la Martinique, on les appelait indifféremment ou *de Tascher*, ou *de La Pagerie*, ou *Tascher de La Pagerie*. La branche aînée est celle de l'impératrice Joséphine; l'autre branche, qui n'a jamais quitté la France, est représentée aujourd'hui par M. le comte de Tascher, ancien pair de France.

[2] En 1811, l'impératrice, dans le désœuvrement de la Malmaison, eut l'idée de s'occuper de la généalogie de sa famille. Elle chargea M. de [illegible] de faire des recherches à cet égard. Celui-ci s'acquitta de cette mission avec un soin tout particulier. Son travail, qui nous a beaucoup servi, est intitulé : « Extraits des titres sur la maison de Tascher, qui se trouvent dans les divers dépôts publics, avec les indications nécessaires pour les consulter au besoin et en prendre copie. » L'original est en la possession de la branche cadette de la famille.

Mais, si de tels services étaient trop oubliés à la cour, ce dévouement traditionnel et désintéressé pour le pays assurait aux nobles de province une considération locale, une estime qui leur tenait lieu de fortune et de faveur. On le vit bien en 1674, lorsque les périls du royaume ayant nécessité la convocation extraordinaire de l'arrière-ban, François Tascher de La Pagerie, chef alors de sa maison, et simple capitaine dans un régiment de cavalerie, fut choisi, aux applaudissements de tous, pour commander et aller conduire à Turenne, qui défendait la frontière envahie, le corps de noblesse du Blaisois[1]. On sait comment, à cette époque critique, le génie de Turenne sauva la France. Sa main glorieuse, au lendemain de la victoire, signa à François de Tascher un certificat constatant que, pendant cette héroïque campagne d'Alsace, celui-ci avait fidèlement servi le roi à la tête de l'escadron de Blois; précieuse attestation de belle conduite et de bonne renommée, et que rehausse encore la fin prématurée de deux frères puînés, morts les armes à la main, l'un devant Turin, et l'autre à Berghes, en Flandre[2].

---

[1] Archives de famille : lettres de nomination faite par le marquis d'Halluye, en vertu d'un pouvoir royal; lettres de confirmation du maréchal de Créquy. — Registres du conseil supérieur ou *souverain* de la Martinique conservés au greffe de la cour impériale de Fort de France, année 1745.

[2] L'original de cette attestation se trouve dans les archives de la

Le fils de François de Tascher ne paraît pas avoir suivi la carrière des armes. Peut-être les fortes dépenses faites par son père au service, ainsi que le grand état de maison que celui-ci ne cessa de tenir jusqu'à sa mort, lui avaient ôté les moyens d'exercer avec honneur cette profession privilégiée de leur famille. Aussi, de son vivant même, son propre fils aîné, voyant la situation embarrassée de sa maison, se laissa gagner par cet esprit aventureux qui poussait vers les illusions du nouveau monde une partie de la noblesse provinciale, et il se décida à aller retrouver à la Martinique la fortune qui l'abandonnait dans la métropole.

Joseph Tascher de La Pagerie, aïeul de l'impératrice Joséphine, débarqua aux Antilles dans le courant de l'année 1726. Il arrivait à la Martinique sans fonctions et sans grade, mais pourvu, sans doute, de quelque importante concession territoriale qu'accordait volontiers le gouvernement d'alors. Le chef de la maison de Tascher alla d'abord s'établir à l'est de l'île, dans la riche paroisse de Sainte-Marie. C'est de là que, quatre ans après, en 1730, il adressa au conseil supérieur, qui était la juridiction souve-

---

maison de Tascher. Il est ainsi conçu : « Le vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du Roi, certifie à tous qu'il appartiendra que François de Tascher, écuyer, seigneur de La Pagerie, capitaine commandant l'escadron de l'arrière-ban de Blois, a bien et fidèlement servi le roi, en cette qualité pendant la campagne, et le sert encore actuellement dans l'armée qui est sous notre commandement en Allemagne. Fait au camp de Dettweiler, ce 8 novembre 1674. *Signé* : TURENNE. »

raine de la colonie, une requête ayant pour objet d'obtenir l'enregistrement de ses lettres de noblesse, formalité à laquelle ne manquaient jamais les gentilshommes qui abordaient aux îles[1]. Ce n'était point une pure affaire de vanité : il y avait des exemptions d'impôt, des prérogatives attachées à la qualité de noble qui donnaient un grand prix à la reconnaissance de ce titre. Aussi, le conseil supérieur de la Martinique, recruté dans les premières familles de la colonie, avait fini par se montrer fort difficile pour les enregistrements sollicités par les nouveaux venus. La requête et les titres de M. Tascher de La Pagerie furent examinés avec soin, et, après deux ajournements causés par la nécessité de demander en France de plus complètes productions, le conseil, le 2 mars 1745, rendit un arrêt conforme à sa demande[2]. Par les pièces produites on voit qu'il laissait en France un frère et deux sœurs nés d'une seconde femme. Ce frère, Gabriel de Tascher, entra dans les ordres et fut successivement chanoine de Blois, abbé et ensuite vicomte d'Abbeville. Quant aux sœurs, Thérèse et Madeleine, elles avaient été admises l'une et l'autre à Saint-Cyr, sur un certificat de d'Hozier, pour y recevoir gratuitement l'éducation que l'État donnait, dans cet établissement, aux jeunes filles nobles[3].

---

[1] Registres du conseil supérieur de la Martinique, année 1738.

[2] Registres du conseil supérieur de la Martinique (à l'année citée).

[3] Les archives de la maison de Tascher possèdent l'original de la lettre d'admission délivrée par Louis XV à la cadette de ces deux

Dans le courant de l'année 1734, pendant qu'il était en instance devant le conseil souverain, M. de La Pagerie vint au Carbet, près Saint-Pierre, et s'y maria avec Mlle de La Chevalerie, appartenant à une riche famille de l'île[1] : de ce mariage, il eut d'abord, le 5 juillet 1735, et au Carbet même, un fils appelé comme lui Joseph; ce fut le père de l'Impératrice[2].

Par cette alliance, le nouvel arrivant trouva, dès le début, une belle existence, et il se vit à la tête de

---

grand'tantes de l'Impératrice. Voici cette pièce signée de la main du roi :

« Aujourd'hui, premier du mois de septembre 1734, le Roy étant à Versailles, bien informé que demoiselle Madeleine Tascher de La Pagerie a la naissance, l'âge et les autres qualités requises pour être reçue dans la maison royale de Saint-Louis établie à Saint-Cir, ainsi qu'il est aparu par titres, actes, certificats et autres preuves, conformément aux lettres patentes des mois de juin 1686 et mars 1694 : Sa Majesté lui a accordé une des deux cent cinquante places de ladite maison, enjoignant à la supérieure de la recevoir sans delay, lui faire donner les instructions convenables, et la faire jouir des mêmes avantages dont jouissent les autres demoiselles, en vertu du présent brevet que Sa Majesté a, pour assurance de sa volonté, signé de sa main et fait contresigner par moy, conseiller secrétaire d'État et de ses commandements et finances. *Signé* Louis, et plus bas : Phélippeaux. »

Enfin, pour clore ces détails héraldiques, nous mentionnerons un arrêt rendu, le 2 mars 1603, par la Cour des Aides de Paris, lequel déclare les Tascher « nobles, comme extraits et issus de noble race et lignée, » et ordonne que, « comme tels, ils jouiroient de l'exemption des tailles et autres priviléges et exemptions attribués aux nobles du royaume, eux et leur postérité. » (Registres de la Martinique, année 1745.)

[1] Archives du conseil. Registre 4, page 87.

[2] Registres des baptêmes de la paroisse du Carbet. — Archives de famille.

propriétés assez importantes situées au Carbet, à Sainte-Marie, et dans l'île voisine de Sainte-Lucie. Successivement père de deux garçons et de trois filles, M. de Tascher put leur donner toute l'éducation que comportaient les ressources offertes alors par la colonie. Il n'avait pas rompu ses relations avec la France, où son frère arrivait à une position qui lui permettait d'être utile aux siens. Lorsque ses deux fils eurent atteint leur adolescence, M. Tascher de La Pagerie se décida à les envoyer à l'abbé d'Abbeville, afin qu'il les dirigeât vers la carrière militaire, où les rappelait le passé de leur maison. Le crédit de cet oncle et leur nom valurent aux jeunes La Pagerie, l'un en 1750, l'autre en 1754, leur admission parmi les pages de la seconde Dauphine, Marie-Josèphe, fille du roi de Pologne[1]. C'était là une école où l'on se formait à la vie de cour, à l'obéissance et à la ponctualité. Parvenus à dix-huit ans, les pages recevaient une commission d'officier dans l'un des corps de l'armée ou dans la marine. En sortant du service de la Dauphine, au bout de cinq ans, Joseph de Tascher, l'aîné des deux frères, désireux de revoir et d'aider sa famille, demanda et obtint sa nomination comme sous-lieutenant dans une compagnie franche de la marine destinée pour la Martinique. Son frère, Robert-Marguerite, plus jeune que lui de cinq années, entra plus tard, en qualité de garde, dans la marine proprement dite[1]. Les deux frères se promirent une inviolable amitié, une mutuelle assistance, et des efforts constants pour relever le lustre aujourd'hui éclipse de leur maison.

---

[1] Les preuves faites par les deux frères pour entrer aux pages se voient dans les minutes originales de Pierre d'Hozier. (Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale.)

Dans le courant de l'année 1755, Joseph de La Pagerie revint au sein de sa famille avec cette première épaulette qui donne tant de joie et tant d'espoir. Il avait alors vingt ans, il venait de la cour, et en se livrant avec ardeur à son état qu'il affectionnait, il pouvait se flatter de faire un rapide et brillant chemin dans les armes spéciales de nos colonies que la guerre allait visiter bientôt. Deux de ses sœurs ne tardèrent pas à trouver, à la Martinique, d'honorables établissements : l'une, Marie-Paule, épousa M. Le Jeune du Gué, ancien mousquetaire et chevalier de Saint-Louis, et l'autre, Marie-Euphémie-Désirée, M. de Renaudin, fils de Michel de Renaudin, ancien lieutenant dans le régiment du Dauphin, également chevalier de Saint-Louis, et commandant des milices de son quartier. Venue de bonne heure de France, où elle s'était distinguée dans les armes, et avait même compté parmi ses membres un lieutenant général, cette dernière famille figure, dans plusieurs documents, au nombre des notables de la colonie[2].

Lorsque le jeune Tascher de La Pagerie revit la Martinique, des bruits de rupture avec l'Angleterre s'étaient déjà répandus en Europe. La paix menteuse d'Aix-la-Chapelle fut de courte durée. Les hostilités maritimes, un instant suspendues, ne tardèrent pas à recommencer avec une nouvelle vivacité entre les deux nations. Enfin, au mois de juin 1755, la guerre fut formellement déclarée : elle allait s'étendre sur le plus vaste théâtre, embrassant à la fois les mers de l'Inde, l'océan Atlantique, le golfe du Mexique et la mer des Antilles, où la France possédait ses plus riches colonies.

---

[1] États de service des deux frères (dossier Tascher de La Pagerie) aux Archives du ministère de la marine.

[2] Archives du greffe du tribunal de Fort-de-France. — Actes de la paroisse du Lamentin, du 8 mars 1759.

La Martinique manquait de troupes, mais les colons, réunis en milices sous les ordres du gouverneur général M. de Bompar, se préparèrent à recevoir vigoureusement l'ennemi, qui annonçait surtout de mauvais desseins contre leur île, cette reine enviée des petites Antilles. Afin de la mettre à l'abri d'un coup de main, le gouverneur ordonna l'établissement de plusieurs batteries nouvelles près de la ville de Fort-Royal, où se trouve le port militaire de la colonie. Le jeune de La Pagerie fut employé à ces travaux, et l'intelligente activité dont il fit preuve dans cette circonstance fut récompensée par le grade de lieutenant en premier des canonniers-bombardiers de la côte[1].

Mais le ministère ayant, sur sa demande, rappelé M. de Bompar, pour lui confier un commandement important à la mer, on envoya à la Martinique le marquis de Beauharnais, qui y arriva, accompagné de sa femme, le 13 mai 1757. Le 31 du même mois, le nouveau gouverneur vint, selon l'usage, au conseil souverain pour y faire enregistrer ses pouvoirs, conçus dans les termes les plus flatteurs pour lui et les plus rassurants pour la colonie. La commission de M. de Beauharnais l'établissait lieutenant général des îles de la Martinique, de la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, la Désirade, la Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Cayenne et ses dépendances, avec l'autorité supérieure sur tous les gouverneurs particuliers de ces diverses colonies[1].

---

[1] États de service de M. Tascher de La Pagerie. (Archives du ministère de la marine.)

Le nom de Beauharnais, destiné à la célébrité et à une si éminente fortune, était alors l'un des beaux noms de la marine française. Issu d'une honorable famille de la ville d'Orléans, plus considérable par ses richesses, ses grandes alliances et ses hauts emplois, que par son ancienneté, le nouveau gouverneur général de la Martinique y arrivait avec le prestige des services surtout rendus à l'État par la dernière génération de sa maison. En effet, depuis le commencement du siècle seulement, les fastes de la marine avaient eu à enregistrer le nom de son père et celui de quatre de ses oncles, servant tous à la fois la France sur les mers ou dans les colonies : Jean de Beauharnais de Moulon, lieutenant de vaisseau; Claude de Beauharnais, chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau, en 1727 ; Guillaume de Beauharnais, dit le chevalier de Beauville, capitaine de vaisseau en 1734; François de Beauharnais, baron de Beauville, successivement commissaire de marine, intendant de la Nouvelle-France (Canada), appelé en la même qualité à Rochefort, et enfin, en 1739, intendant général des armées navales; Charles, appelé le marquis de Beauharnais, tour à tour capitaine de vaisseau, chef d'escadre, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de Québec, lieutenant général pour le roi au Canada, en 1726, commandeur de Saint-Louis, et finalement, en 1748, lieutenant général des armées navales; sans compter un oncle par alliance, Michel Begon de La Picardière, mari de Jeanne de Beauharnais, mort en France, inspecteur général de la marine, après avoir été intendant au Canada et premier président du conseil souverain de cette colonie[1]. Chose rare assurément que cette entrée de toute une famille dans une même carrière au service du pays. La profession de marin était donc naturellement indiquée au marquis François de Beauharnais, chef alors de sa maison, devenu capitaine de vaisseau, et, ainsi qu'on l'a vu, major de la marine à Rochefort, pendant que son frère Claude, après avoir commandé l'artillerie au Canada, naviguait au loin avec le grade de lieutenant de vaisseau qu'il devait successivement échanger contre celui de capitaine et de chef d'escadre[2].

---

[1] Dans les lettres patentes qui l'investissaient de son important commandement, le roi s'exprimait ainsi : « Étant nécessaire de pourvoir au gouvernement général de nos îles d'Amérique, nous avons cru ne pouvoir faire un meilleur choix pour remplir cette importante charge que de notre très-cher et bien-aimé le marquis de Beauharnais. Les services distingués qu'il nous a jusqu'à présent rendus, et les preuves de valeur, de zèle, d'expérience et de capacité qu'il a données en toutes occasions, dans les différents détails auxquels il a été employé, nous sont des gages assurés du succès avec lequel il remplira tous les objets de son gouvernement, à notre satisfaction et à l'avantage des colonies qui en dépendent. » (Registres du conseil souverain de la Martinique, de l'année 1757.)

Le dossier du marquis de Beauharnais, aux archives de la marine, renferme la minute du rapport fait au roi en conseil, relativement au remplacement de M. de Bompar : « On propose pour le remplacer, dit le ministre, le sieur de Beauharnais, capitaine de vaisseau et major de la marine à Rochefort. C'est un sujet aimé et estimé dans son corps. Il est d'un caractère doux et liant; il a du talent. Il s'est toujours conduit avec beaucoup de sagesse; il a bien rempli toutes les missions dont il a été chargé, et d'ailleurs son nom est aussi connu dans le service des colonies que dans celui de la marine. » Le roi avait écrit au bas de ce rapport le mot *bon* sur le vu duquel étaient expédiées les lettres de nomination.

---

[1] Archives du ministère de la marine. (Dossier Beauharnais.) — Archives de famille.

[2] Un autre grand-oncle du gouverneur de la Martinique a été ce Jacques de Beauharnais, *seigneur de Miramion*, conseiller au parlement de Paris, dont le nom a été surtout connu par la grande piété de sa veuve. C'est à elle que l'on doit la fondation des filles de la Sainte-Famille, qui, réunies à celles de Sainte-Geneviève, furent appelées *Miramionnes*. (Voy. *Mémoires* de Tallemant des Réaux, éd. in-12; t. IX, p. 234.) « Pour Mme de Miramion, cette mère de l'Église (écrivait le 29 mars 1696 Mme de Sévigné en annonçant sa mort), ce sera une perte publique. »

Le fait qui commença la réputation de Mme de Miramion est l'enlèvement dont elle fut l'objet de la part de cet audacieux Bussy, qui, par sa conduite, préludait à l'*Histoire amoureuse des Gaules*. On trouve dans les *Mémoires* de Mlle Cochelet (t. I, p. 138), un piquant récit de cet événement, mis par le chroniqueur dans la bouche de la reine Hortense :

« Quelqu'un, dit la lectrice de la reine, m'avait beaucoup parlé d'une curieuse collection de portraits qui était enfouie dans un vieux château (à Époisse), où Bussy-Rabutin avait passé le temps de son exil, sous le règne de Louis XIV. Comme nous passions fort près de ce château, et que je désirais que la reine pût se distraire, je l'engageai beaucoup, elle qui aimait tant les arts, à venir voir cette collection si vantée. Elle y consentit. Nous nous dirigeâmes donc vers

La colonie devait donc bien augurer d'un gouverneur, bon marin lui-même, et qui lui arrivait entouré d'une telle notoriété. Mais les colonies avaient été, à cette époque, trop négligées par la métropole. Les écrivains locaux font un tableau pitoyable de la situation de la Martinique, et, en particulier, de la ville de Fort-Royal, à la fois la forteresse et la clef du pays, et dont la garnison ne s'élevait pas à plus de

le château de Bussy-Rabutin. Nous entrâmes dans une avenue fort soignée : « C'est ici, me dit la reine, qu'une de mes arrière-tantes fut amenée de force et délivrée par un La Rochefoucauld. — Comment, madame? m'écriai-je ; racontez-moi, je vous prie, une histoire dont je n'ai nulle idée. — C'est un hasard, me dit la reine, que j'en sois instruite; car de notre temps on n'est pas très-savant sur sa généalogie. Depuis que je suis reine, j'ai tant de parents, que je les accueille sans beaucoup d'examen; mais je sais avec certitude que, sous Louis XIV, une Mme de Miramion, qui était Beauharnais par elle ou par son mari, je ne me rappelle plus positivement, devint veuve à l'âge de quinze ans; elle était immensément riche, et il prit fantaisie à Bussy-Rabutin, qui ne pouvait obtenir sa main, de la faire enlever; il y réussit et la fit amener dans ce château, qui lui appartenait. Désespérée de se trouver bientôt en son pouvoir, elle fit le vœu, si elle était assez heureuse pour échapper pure des tentatives dont elle allait être l'objet, de consacrer sa vie et sa fortune à Dieu. Elle était déjà dans cette avenue; il faisait nuit : elle distinguait les lumières du château, et il est facile de se faire une idée de ses angoisses, lorsqu'elle entendit un bruit de chevaux et d'hommes armés; c'étaient ses libérateurs. Un La Rochefouchauld, instruit de cet enlèvement, avait réuni quelques gentilshommes des environs, et ils arrivèrent à temps pour la sauver des griffes de Bussy-Rabutin. Elle fut ramenée à Paris. Elle consacra sa vie à Dieu et aux bonnes œuvres. Par son immense fortune, elle aida même Louis XIV dans un moment où ses finances étaient embarrassées; ensuite elle fonda la Salpêtrière et plusieurs autres établissements d'utilité publique, et mourut, à moitié sainte, abbesse du couvent des Miramionnes, qu'elle avait fondé. »

cinq cents hommes[1]. M. de Beauharnais s'empressa de signaler le mal au gouvernement qui lui promit des secours qu'on ne lui envoya point. On se flattait que les anglais, fortement engagés au Canada, dans l'Inde et en Europe, n'auraient ni le temps ni les moyens de diriger une expédition sérieuse contre les îles du Vent. Mais le gouverneur général apprenant les grands préparatifs qu'ils faisaient à la Barbade contre nos Antilles, et notamment contre la Martinique, ne s'abandonna point, et chercha à tirer le meilleur parti possible des faibles ressources qu'il avait sous la main. Il prodigua les encouragements aux corsaire de l'île, dont l'heureuse intrépidité faisait à l'ennemi plus de mal que nos escadres; il réorganisa les milices locales, toujours pleines de bravoure, mais trop souvent indisciplinés; il se consulta fréquemment avec les principaux habitants et les officiers des diverses armes placées sous son commandement; il donna des ordres pour la mise en état des fortifications destinées à couvrir Fort-Royal et Saint-Pierre, et un plan général de défense fut arrêté en prévision des événements[2].

Ce fut dans cette circonstance que le marquis de Beauharnais fit la connaissance de la famille de La Pagerie. Parmi ceux qui secondèrent le mieux son administration, se trouvaient M. de Tascher, le fils de celui-ci, toujours lieutenant des canoniers, et

---

[1] *Études historiques et statistiques sur la population de la Martinique*, par M. le docteur Rufz. Saint-Pierre, 1854, t. I, p. 276.

[2] Code manuscrit de la Martinique. Année 1757, p. 211.

M. de Renaudin le père. M. de Beauharnais choisit ce dernier pour commander, avec le titre de major, les milices de la Martinique, et employa, comme son prédécesseur, le jeune officier d'artillerie à la réparation et à l'armement des principales batteries de la côte. Celui-ci en établit de nouvelles sur des points habilement choisis, et déploya dans cette mission le même zèle qui l'avait signalé sous M. de Bompar. En 1758, les Anglais ayant paru menacer la Guadeloupe, le gouverneur général y envoya quelques troupes et une compagnie franche commandée par le chevalier Le Pelletier, auquel il adjoignit M. de La Pagerie, comme lieutenant en premier, avec mission d'inspecter et de réparer également les fortifications de cette colonie[1]. Dans le même temps, lui arrivaient d'Europe quelques secours de munitions et de vivres sur le vaisseau *le Florissant* et la frégate *la Bellone*, commandée par son propre frère, le comte Claude de Beauharnais. Le chevalier de Tascher (c'est le nom sous lequel fut d'abord connu cet oncle de l'impératrice Joséphine), sachant que *la Bellone* était destinée pour son île natale, avait demandé à y être employé en qualité de commandant des gardes de la marine, ce qui correspondait à notre grade d'enseigne et lui donnait rang d'officier[2].

Mais l'orage qui grondait déjà depuis quelque temps, n'était pas d'abord destiné à la Guadeloupe.

---

[1] États de service de M. de La Pagerie.

[2] États de service du chevalier de Tascher. (Archives du ministère de la marine.)

Le marquis de Beauharnais fut avisé qu'une expédition formidable se préparait contre lui, et qu'il devait s'attendre, d'un moment à l'autre, à être attaqué. Les secours, si souvent réclamés et si souvent promis par la France, n'avaient point paru. Le gouverneur général dut réunir toutes ses forces. Il rappela de l'île voisine le jeune La Pagerie, et le chargea, conjointement avec quelques autres officiers d'artillerie, de compléter les trop insuffisantes défenses d'un pays manquant de tout et livré à lui-même[1].

Les travaux les plus nécessaires n'étaient pas terminés quand la flotte ennemie parut, le 14 janvier 1759. Cette flotte à laquelle les Anglais avaient consacré toutes les ressources qu'offraient leurs Antilles, aussi bien pourvues que les nôtres l'étaient peu, se composait de onze vaisseaux, de dix frégates, de quatre galiotes à bombes, et d'un grand nombre de bâtiments de transport ayant à bord huit mille hommes de débarquement. Avec de pareils moyens l'amiral Moore, qui s'était vanté de prendre cette Martinique tant désirée, arrivait plein d'espoir[2]. Son illusion ne fut pas de longue durée. Pendant trois jours la colonie se vit en butte aux attaques des Anglais, qui cherchaient un point faible pour s'y établir. Mais à peine l'ennemi avait-il été signalé, que de tous les côtés de l'île, les miliciens, les colons volontaires et les troupes, d'après le plan arrêté par le gouverneur, avaient pris les armes et s'étaient hâtés d'accourir aux postes désignés d'avance. M. Tascher de La Pagerie ne fut pas des moins empressés ni des moins exposés : il avait été choisi, ainsi que son beau-frère, M. de Renaudin, par le gouverneur général pour lui servir d'aide de camp[1]. Tout le monde, dans cette grave circonstance, blancs, hommes de couleur, affranchis, même les noirs esclaves, fit valeureusement son devoir, et, pendant que le gouverneur, à la tête de sa petite garnison, par le feu le plus énergique et le plus heureux, empêchait l'ennemi d'approcher de Fort-Royal, une poignée de colons, six cents au plus, embusqués dans les bois, les halliers, les ravins et les chemins couverts du morne Tartanson, qui commande la ville, avec de simples fusils de chasse, forçaient une colonne de quatre mille hommes, débarqués dans les environs, à reprendre la mer pour ne plus reparaître[2]. C'est là l'un des traits les plus honorables pour la population de la Martinique. Elle fit preuve, à ce jour, d'un sentiment patriotique poussé jusqu'à l'héroïsme, et ces intrépides créoles, dignes émules de la faible mais brave garnison qui sauvait le Fort, méritent de vivre, non-seulement dans les souvenirs de l'histoire locale, mais dans la mémoire de la mère patrie qui dispense de plus haut la louange et la gloire. Pendant ces trois mémorables journées, M. de Beauharnais eut particulièrement à se louer du lieutenant de La Pagerie, et c'est dans le péril commun que fut cimentée une liaison qui ne devait pas finir[1].

---

[1] États de service.

[2] *Histoire de la Martinique*, par M. Sidney-Daney. Fort-Royal, 1847. T. III, p. 256.

---

[1] *Relation de ce qui s'est passé à la Martinique à l'occasion de l'attaque faite par les Anglais le* 15 *janvier* 1759, par le marquis de Beauharnais. (Dépêche au ministre du 27 janvier.) Archives de la marine; cartons Martinique.

[2] *Histoire de la Martinique*, par M Sidney-Daney, t. III, p. 267. —*Études* de M. Rufz, t. I, p. 279.

Quant au chevalier de Tascher, il n'eut point l'occasion de contribuer à la défense de son pays. Après quelques expéditions heureuses dans les mois qui précédèrent l'arrivée de Moore, le commandant de Beauharnais venait de rentrer, le 14 janvier, au carénage de Fort-Royal où il avait trouvé *le Florissant* et *l'Aigrette*. L'ennemi ayant été signalé le lendemain, on comprit que cette escadre ne pouvait manquer d'être prise. Le gouverneur en délibéra avec les commandants et avec ses officiers. « L'avis fut, dit-il dans sa dépêche au ministre de la marine, qu'il fallait sauver les bâtiments ; que les frégates partiraient le soir même, et que *le Florissant* ferait route le lendemain dans la nuit[1]. » Le vaisseau ne put partir et fut d'une grande utilité aux défenseurs de l'île, auxquels il fournit des armes, des munitions et le concours de ses équipages. Les deux frégates seules parvinrent à passer à travers la flotte ennemie. Elles étaient chargées d'annoncer en France que les Anglais faisaient le siége de la Martinique, et de réclamer les secours promis, avec engagement de la part du gouverneur de faire son possible pour tenir jusqu'à leur arrivée. Ce départ, à la veille d'un combat, navra le cœur du chevalier de Tascher, qui laissait derrière lui tous les siens et surtout son frère bien-aimé aux prises avec les plus grands périls, et qui allait rester ainsi plusieurs mois avant de connaître le sort de sa famille et de son pays.

---

[1] Relation déjà citée.

Mais la précaution peut-être excessive du gouverneur de la Martinique devint inutile, du moins en ce qui concernait le bâtiment commandé par son frère. *L'Aigrette* put arriver en France, mais le 15 février, trente jours après son départ, *la Bellone* se trouvant en vue de Brest, fut rencontrée par deux frégates anglaises de force supérieure, *la Vestale* et *la Trent*. Le comte de Beauharnais, très-résolu de caractère et, de plus, mécontent d'avoir quitté la Martinique au moment du danger, ne déclina pas la lutte, et à midi s'engagea entre ces trois bâtiments un combat acharné, mais héroïque au plus haut point de la part de *la Bellone*, qui dura jusqu'au soir[1]. Dès la première heure, le bâtiment français eut son grand mât et son mât d'artimon coupés, et l'un et l'autre tombèrent à la mer avec les matelots qui exécutaient la manœuvre. Le feu de M. de Beauharnais fit subir le même sort à la mâture de *la Trent*. Deux fois les frégates anglaises accostèrent *la Bellone* et les équipages ennemis tentèrent bravement l'abordage, mais ils furent vigoureusement repoussés. « Tous les officiers furent tués ou blessés (dit la relation qui nous sert de guide), à la réserve du brave comte de Beauharnais, qui n'abandonna jamais le banc de quart où il était monté dessus pour être mieux à portée de commander. Jamais capitaine n'a montré plus de fermeté et de courage. De trois cent cinquante hommes du meilleur équipage qu'il y eût à Rochefort, il n'en resta que trente debout. » Le chevalier de La Pagerie fut des premiers atteints. Voici comment son camarade s'exprime à son sujet : « M. de La Pagerie, brigadier des gardes de la marine, commandant sur le gaillard d'arrière avec M. le comte de Beauharnais, reçut de la seconde volée de *la Trent* une mitraille à la tête, du côté gauche, qui lui fit faire deux ou trois pirouettes sur le talon, avant d'être renversé. » La lutte finit seulement à six heures du soir « faute de combattants, ajoute la relation, et de munitions de guerre. » M. de Beauharnais, qui n'avait que trente pièces, avait tiré dans ce mémorable combat près de six cents coups de canon.

---

[1] Nous empruntons ces détails à la relation imprimée d'un officier de *la Bellone*, relation qui se trouve dans les cartons de la Martinique, aux Archives de la marine, avec ce titre : *Détail de la campagne de la frégate* la Bellone, *commandée par le brave comte de Beauharnais, capitaine de vaisseau.*

Entièrement démâtée, criblée de boulets, et tenant à peine la mer, *la Bellone* fut enfin prise et on fut obligé de la remorquer jusqu'à Portsmouth. Lorsque le comte de Beauharnais, après avoir amené son pavillon, parut sur le pont de *la Vestale*, il fut salué et applaudi comme au théâtre par le capitaine Owde et l'équipage anglais, et le gouvernement britannique, admirateur de la belle conduite du commandant de *la Bellone* et de son état-major, les renvoya aussitôt en France avec honneur. Très-dangereusement blessé, car outre le coup de mitraille qui l'avait renversé, il avait encore reçu, pendant le combat, une balle au poignet gauche [1], le chevalier de Tascher eut besoin de quelques mois avant de pouvoir reprendre la mer; mais il n'attendit pas pour se rembarquer d'être entièrement rétabli et il prit part à la suite de la guerre maritime, qui dura encore pendant trois ans.

Moins heureuse ou moins bien dirigée, la Guadeloupe, attaquée par Moore avec toute la colère que lui inspirait son insuccès de la Martinique, fut obligée de se rendre aux Anglais, toutefois après une lutte de trois mois. Déjà amèrement critiqué aux colonies, et plus tard à la cour, pour ne s'être point opposé au débarquement de l'ennemi dans cette dernière colonie et ne pas avoir figuré dans la défense du morne Tartanson, quoiqu'il ait soutenu le contraire dans ses rapports officiels, le marquis de Beauharnais fut aussi fort attaqué à cause de cette prise de la Guadeloupe. On lui reprochait de n'avoir pas volé au secours de la sœur de la Martinique. Nous avons vu si ce général pouvait disposer de la moindre force à cet effet. Il l'eût pu, disait-on, à partir du 8 mars 1759, jour où parut enfin en vue de Fort-Royal, l'escadre si fréquemment réclamée, si souvent promise et attendue avec tant d'impatience. Mais il résulte de la correspondance même du commandant, M. de Bompar, que ce ne fut que très-tard après son arrivée qu'il put en mettre une partie à la disposition du gouverneur général, pour tenter de dégager la Guadeloupe[1]. Vers la fin d'avril seulement l'amiral, cédant aux sollicitations répétées de M. de Beauharnais, le prit enfin sur ses vaisseaux avec un corps composé de troupes et de volontaires, lequel, forcément peu nombreux, aurait pu néanmoins grandement aider les défenseurs de cette colonie, s'il fût arrivé à temps. Le gouverneur avait attaché M. de La Pagerie à l'expédition. Arrivés à la Guadeloupe, ils y trouvèrent les Anglais maîtres du pays : « Les colons, épuisés par trois mois de fatigues, de combats et de misères, s'étaient rendus aux ennemis de la France, alors que la France abandonnait ses enfants[2]. » Les deux chefs, jugeant qu'il n'y avait plus rien à faire dans cette île occupée par une armée entière, revinrent pour couvrir la Martinique. Mais Bompar, peu de temps après, partit avec son escadre pour Saint-Domingue où l'appelaient d'autres devoirs. Prévoyant les accusations dont il serait l'objet, M. de Beauharnais, avant de quitter la Guadeloupe, se fit délivrer une attestation constatant qu'il avait inutilement cherché à rompre la capitulation consentie par les habitants eux-mêmes. La signature de M. Tascher de La Pagerie y figurait à côté de celle des personnages les plus marquants de la colonie[3].

---

[1] Relation déjà citée.

---

[1] Archives de la marine, dossier Bompar. — *Histoire générale des Antilles*, par M. Adrien Dessales, t. V, p. 165.

[2] M. Dessales, *ib.*, p. 181.

[3] Archives de la marine, cartons Guadeloupe.

Cette expédition des Anglais contre nos Antilles fut fatale aux généraux chargés de défendre le drapeau de la France sur ce point éloigné du globe. On aurait dit que le gouvernement voulait les punir de sa propre incurie. Nadau-Dutreil, gouverneur particulier de la Guadeloupe, fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à perdre son état ; Bompar, à sa rentrée en France, fut mis en jugement, puis relâché; le marquis de Beauharnais, desservi à la cour, se vit, malgré ses explications et une vive défense, rappelé de son commandement. Il était sacrifié aux plaintes et aux réclamations de colons influents, prévenus jusqu'à la passion contre lui. Pour leur complaire, le ministère confia le gouvernement des îles du Vent à M. Levassor de La Touche, chef d'escadre d'une belle réputation, et créole de la Martinique même, qui avait répondu à Versailles de la conservation de cette colonie, toujours menacée et plus que jamais convoitée par les Anglais.

Cependant le départ de M. de Beauharnais n'eut lieu qu'après un assez long retard. Il séjourna encore à la Martinique pendant toute l'année 1760 et les premiers mois de l'année suivante. Abreuvé de dégoûts à cause de l'hostilité d'une partie de la population créole, il n'en apprécia que mieux les bons sentiments de ceux qui, comme la famille de La Pagerie, reconnaissaient ses qualités véritables, et rendaient justice à ses efforts, après tout couronnés de succès, car, loin de prendre la Martinique, comme ils s'en étaient vantés, les Anglais n'avaient pu qu'un seul jour y poser le pied, pour en être chassés honteusement le lendemain; et M. de Beauharnais avait su conserver à la France cette île que les gouverneurs venus après lui laissèrent par trois fois tomber au pouvoir de l'ennemi.

Parmi les membres de la famille de La Pagerie, une personne entre autres, dans cet éloignement mêlé d'ennuis, fut une véritable ressource et devint une amitié pour M. de Beauharnais, mais surtout pour sa femme. Nous voulons parler de l'aînée des filles de M. de Tascher, mariée alors, comme on sait, et fort mal mariée à M. de Renaudin, dont le caractère extravagant, l'emportement, les infidélités avaient, dès le début, fait endurer toutes les déceptions conjugales à une femme d'un esprit charmant et ferme à la fois, d'une grande beauté et de beaucoup de cœur. La marquise de Beauharnais, Henriette Pyvart de Chastulé, appartenant à une famille très-riche du Blaisois, ce pays originaire des Tascher, alliée aux La Rochefoucauld, et habituée elle-même au ton de la France et à la grande existence de Paris, s'était estimée heureuse de trouver à deux mille lieues ce bon goût naturel, cette parole facile et piquante qui distinguaient la vive créole. En voyant les récriminations contre M. de Beauharnais dépasser toute mesure, Mme de Renaudin, ennemie de l'injustice, qu'elle savait combattre, et ayant dans la société coloniale de l'autorité par ses manières et son intelligence, prit hautement le parti du gouverneur et consola sa femme, dont ces attaques avaient attristé la vie. Elle reçut d'eux, à son tour, toutes les consolations que peuvent inspirer l'amitié la plus vive et la plus parfaite estime; ils essayèrent plusieurs fois, mais inutilement, de remettre la paix dans ce ménage sitôt et si irréparablement troublé.

Mais M. Tascher de La Pagerie, ne voyant de chance de guérison que dans une séparation complète, se résolut à conduire sa fille, alors âgée de vingt et un ans, en France, désireux aussi pour ses affections et ses intérêts de revoir ce pays que depuis trente-cinq ans il avait quitté. Le gouverneur leur accorda un passage sur le vaisseau *le Vaillant* qui retournait en Europe, et ils quittèrent Fort-Royal, le 10 du mois de juin 1760[1]. Le même jour, fut baptisé dans l'église Saint-Louis de Fort-Royal, sous le nom d'Alexandre, un second fils dont la marquise de Beauharnais était accouchée le 28 mai précédent. Cet enfant était le premier époux destiné à Joséphine de La Pagerie, qui est encore à naître. Mme de Renaudin fut priée par ses amis, d'être la marraine du nouveau-né, et elle s'embarqua au sortir de la cérémonie où elle venait de contracter des engagements qu'elle sut tenir, et qui seront la cause des infortunes et des étonnantes prospérités de sa nièce[2].

Après ce départ, le marquis de Beauharnais continua avec Mme de La Pagerie et son fils aîné des relations devenues un besoin et une force, car celui-ci, qui avait vu de près la conduite du gouverneur général, le défendait à la Martinique, comme son père et sa sœur, heureusement arrivés en France, le faisaient auprès de ceux qui voyaient les ministres. Désireux de donner au jeune lieutenant des marques de son estime et de son amitié, M. de Beauharnais chercha à lui faire épouser une femme qui pût accroître la fortune déjà rentrée dans cette maison. Il la trouva dans une famille ancienne aussi, et ayant bravement contribué à la défense de la Martinique, où elle possédait de beaux biens. M. Tascher de La Pagerie fut facilement agréé, et, le 9 novembre 1761, il épousa au bourg des Trois-Ilets, près de Fort-Royal, Mlle Des Vergers de Sannois, née le 27 août 1736, et par conséquent à peu près du même âge que son époux[1]. M. et Mme de Beauharnais n'assistèrent point

---

[1] *Études* de M. Rufz, t. I, p. 418.

[2] Actes de la paroisse de Saint-Louis de Fort-Royal, du 10 juin 1760. (Greffe du tribunal de cette ville.)

---

[1] Nous avons retrouvé l'acte de célébration du mariage des père et mère de l'impératrice Joséphine. Nous le reproduisons textuellement tel qu'il se trouve couché aux registres des Trois-Ilets, conservés dans les archives du greffe du tribunal de Fort-de-France :

« Aujourd'hui, 9 novembre 1761, je soussigné, missionnaire apostolique, curé de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de la Rivière-Salée, île Martinique, desservant en même temps la paroisse de Notre-Dame de la Purification des Trois-Ilets, après la publication des trois bans faite sans qu'il se soit trouvé opposition quelconque, ayant vu aussi le certificat du curé de la paroisse de Saint-Louis du Fort-Royal, qui certifie avoir également fait cette publication ; vu le certificat de M. le général, j'ai conjoint en légitime mariage messire Joseph-Gaspard de Tascher, chevalier, seigneur de La Pagerie, natif de la paroisse de Saint-Jacques du Carbet, de ladite île, lieutenant des canonniers et bombardiers, fils, en légitime mariage, de messire Joseph-Gaspard de Tascher, chevalier, seigneur de La Pagerie, et de dame Marie-Françoise Boureau de La Chevalerie, demoiselle, demeurant en la ville de Fort-Royal de cette île, et demoiselle Rose-Claire à cette union qu'ils avaient préparée : après avoir installé M. Levassor de La Touche, son présomptueux successeur, le marquis avait quitté la Martinique avec sa femme, au mois d'avril précédent, l'âme ulcérée de se voir rappelé au moment où son poste allait devenir le plus périlleux. Craignant pour son jeune enfant les fatigues de la mer, il le laissa à Fort-Royal, aux soins de Mme de La Pagerie, la mère, qui habitait plus particulièrement cette ville[1].

Nous devons compléter ces préliminaires obligés de l'histoire de Joséphine, par quelques mots sur sa famille maternelle, peu connue de tous ses biographes.

La maison de Sannois ou Sanois, à laquelle appartenait la jeune épouse de M. de La Pagerie, ainsi appelée du bourg et de la seigneurie de ce nom près

---

Des Vergers de Sannois, native de la paroisse des Trois-Ilets, fille, en légitime mariage, de messire Joseph Des Vergers de Sannois et de dame Marie-Catherine Brown, natifs et habitants du quartier des Trois-Ilets, le tout fait en face de notre mère la sainte Église, du consentement unanime des parties assistées de leurs proches, parents, amis et témoins, qui sont : M. Ganteaume, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, commandant au quartier des Trois-Ilets ; M. d'Audifrédy, capitaine de cavalerie ; M. Girardin, ancien officier ; M. Assier fils, major de la compagnie de volontaires. Fait ce même jour et an que dessus. Signé : Tascher de La Pagerie et Sannois de La Pagerie ; Rose de La Pagerie, Brown de Sannois, La Chevalerie de La Pagerie, Elizabeth Doëns, Des Vergers de Sannois, Girardin, d'Audifrédy, Ganteaume, Assier fils et frère Yves, capucin, curé. »

[1] Dans une lettre de Mme de La Pagerie à sa fille, Mme de Renaudin, du 29 mai 1763, on lit à cet égard : « Amitiés à M. et à Mme de Beauharnais ; dites-leur que le petit chevalier se porte bien et est fort joli enfant. » (Archives de famille.) Il ne tarda pas à être envoyé à ses parents.

Paris, était originaire du canton d'Anet-sur-Marne[1]. Elle avait été transplantée à la Martinique dans la personne de Florimond-Dominique de Sannois, lequel y aborda, vers le commencement du xviiie siècle, vingt-cinq ans avant le chef de la maison de Tascher. Ce Florimond de Sannois n'arrivait pas directement de France; il venait de l'île voisine de Saint-Christophe, où son beau-frère, le fameux baron de Poincy, commandeur de l'ordre de Malte et gouverneur général des îles d'Amérique, l'avait attiré pour faire partie du conseil souverain de cette colonie-mère des Français[2]. Mais, en 1690, les Anglais s'étant emparés de Saint-Christophe, malgré la défense la plus énergique, dans laquelle Florimond de Sannois se fit remarquer, celui-ci, comme beaucoup d'autres Français, s'était retiré à la Martinique avec ses enfants qui, lui décédé, s'adressèrent au conseil supérieur de l'île, en même temps que M. de Tascher, afin d'obtenir aussi et pour des motifs semblables, l'enregistrement de leurs titres. Comme un présage de la future union des deux familles, le même rapporteur, M. Rahault de Choisy, fut chargé de l'examen des deux requêtes. Les Sannois lui remirent également leur généalogie et leurs pièces historiques qui se trouvent transcrites dans les registres de la cour souveraine de la Martinique, à côté des productions fournies par la famille de La Pagerie. On y lit, entre autres documents, un arrêt du conseil d'État de Paris, en date du 23 septembre 1666, relatif à un Sannois de Chambry, oncle des poursuivants; cet arrêt ordonne que « comme noble et écuyer, le demandeur sera inscrit sur le catalogue des gentilshommes de la généralité de Paris[1]. » On pense bien que le conseil de la colonie ne se montra pas plus difficile que la haute juridiction métropolitaine; aussi, le 8 mars 1731, avait eu lieu sans opposition l'enregistrement des titres de la famille de Sannois, avec jouissance des priviléges qui y étaient attachés[2]. Le second fils de Florimond se fixa dans le quartier des Trois-Ilets et y acquit des biens. Le fils aîné de celui-ci y augmenta sa fortune par son mariage avec Mlle Françoise Brown; il en avait eu deux fils et deux filles, dont la dernière fut la mère de l'impératrice Joséphine. L'un de ces fils se trouvait alors membre du conseil souverain de la colonie, près duquel un cousin des Sannois, M. Girardin de Montgérard, exerçait les fonctions de procureur général[3].

---

[1] Registres du conseil supérieur de la Martinique, année 1731.

[2] *Ibidem.*

Le lieutenant de Tascher put à peine donner deux mois à son bonheur, auprès d'une épouse surtout vertueuse et bonne. Les dangers du pays le rappelèrent bientôt aux devoirs de sa profession. L'orage qui n'avait fait que toucher la Martinique allait enfin éclater sur elle. Au mois de janvier 1762, trois ans presque jour pour jour après leur première attaque, les Anglais reparurent dans la baie de Fort-Royal, mais cette fois plus nombreux et plus résolus. Le nouveau gouverneur ayant aussi plus de moyens, avait augmenté les défenses de l'île, et, comme sous les deux généraux précédents, l'activité de M. de Tascher de La Pagerie y avait été utilement employée. Mais, soit insuffisance dans ses moyens de résistance, soit par le vice de ses dispositions, soit à cause de la désunion qui ne tarda pas à se manifester entre ses compatriotes et lui, M. Levassor de La Touche ne put pas tenir la promesse qu'il avait faite à Versailles. Assailli par les Anglais avec des forces supérieures, il est vrai, à l'armée qui avait attaqué son prédécesseur, il eut la douleur de voir l'ennemi s'emparer de Fort-Royal, le 5 février, et de Saint-Pierre, le 15 du même mois, ce qui entraîna la perte entière de l'île que l'Angleterre ne garda néanmoins que jusqu'à la paix de Paris signée l'année suivante.

---

[1] Registres du conseil supérieur, année 1731.

[2] *Ibidem.*

[3] Greffe du tribunal de Fort-de-France. — Actes de l'église de Saint-Louis du Fort-Royal et de la paroisse des Trois-Ilets. — Registres du Conseil.

Le gouverneur s'empressa trop auprès de la cour de rejeter sa défaite sur les colons, qui lui renvoyèrent ses reproches avec usure. Mais il rendit justice à M. de La Pagerie, placé constamment aux postes les plus exposés. « En 1762, lors du siége (est-il dit dans la proposition faite plus tard pour obtenir à cet officier la croix de Saint-Louis), M. de La Pagerie fut chargé du commandement de la batterie de la *Pointe-des-Nègres*, où il soutint pendant neuf heures le feu de trois vaisseaux, et d'où il ne se retira que pour commander les batteries de Latapy et de Tartanson[1]. » En effet, après avoir vu toutes les batteries de la côte entièrement rasées par une masse de projectiles que l'on fixe à douze mille bombes ou boulets, les héroïques combattants chargés de les défendre s'étaient repliés sur les hauteurs qui couronnent la ville de Fort-Royal. Attaqués aussitôt, ils disputèrent pendant plusieurs jours le terrain pied à pied. Mais enfin accablés par de véritables masses, ils furent obligés de céder ce morne Tartanson défendu plus heureusement mais non avec plus de bravoure trois ans auparavant, et d'où dépendait le sort de la ville, qui fut bientôt prise en effet. Au milieu de ces périls et de ces fatigues inouïes, M. de Tascher sut se faire distinguer, et quand les colons eurent traité sans la participation du gouverneur, fidèle à son seul devoir, cet époux de deux mois s'attacha à la fortune du représentant de la France, et prit sa part de tous les combats qui précédèrent l'entiere soumission de l'île.

Les Anglais étaient enfin maîtres de la Martinique. M. de La Pagerie, quoique surveillé de près en qualité d'officier ayant combattu jusqu'au bout, fut traité avec les égards dus à sa bravoure par le général Monkton, commandant de l'île pour le roi d'Angleterre. On lui permit de retourner et de résider aux Trois-Ilets, où l'attendait son bonheur domestique si brusquement interrompu. On peut se figurer sa joie, après tant d'inquiétudes et de dangers, de se retrouver auprès de sa courageuse épouse qui, des hauteurs de leur habitation, avait vu et entendu cet orage de feu tonnant, huit jours de suite, sur la ville et les mornes de Fort-Royal. Pour toute récompense de ses services, le gouvernement accorda à M. de La Pagerie une pension de quatre cent cinquante livres. Son frère en avait reçu une de trois cents livres pour la part qu'il avait prise à la défense de *la Bellone*[1]. Pendant ce temps, le marquis de Beauharnais, rentré en grâce auprès de la cour, qui lui rendait plus de justice depuis l'échec de son successeur, était fait chef d'escadre, et obtenait, comme gage de faveur renaissante, l'érection en comté de sa terre de la Ferté-Aurain, située en Sologne, sous le titre de la *Ferté-Beauharnais*.

---

[1] Archives du ministère de la marine. (Dossier Tascher de La Pagerie.)

Pris de déception de voir sa conduite aussi médiocrement récompensée, et ayant inutilement compté sur un avancement mérité ou sur une distinction honorifique, M. Tascher de La Pagerie, qui sentait d'ailleurs, comme chef de famille, la nécessité de se livrer à la surveillance de ses propriétés, renonça entièrement au service, et, à peine âgé de vingt-sept ans, fixa définitivement sa demeure aux Trois-Ilets, sur l'habitation de son beau-père, dont une portion lui avait été donnée en mariage. Après une première couche malheureuse, c'est là que Mme de La Pagerie, le 23 juin 1763, mit au monde cette fille destinée à régner, bientôt suivie de deux autres.

---

[1] Archives de la marine. (États de service des deux frères.)

Cette date est celle qu'assignent à la naissance de Joséphine son acte de mariage avec le vicomte de Beauharnais et son acte de décès conservé à Rueil. Des recherches récentes ont fait croire qu'il fallait voir l'impératrice Joséphine non dans la première fille de M. Tascher de La Pagerie, mais dans son troisième et dernier enfant, né trois ans après. Nous-même, en parcourant et en étudiant avec soin, sur les lieux, les actes originaux concernant la famille de La Pagerie, nous avons pensé et dû croire qu'on avait, lors de son premier mariage et de son décès, vieilli Joséphine de trois années[1]. Mais, en présence des documents très-authentiques qui nous ont été communiqués depuis, en présence des lettres autographes écrites par les plus proches parents de l'Impératrice et l'Impératrice elle-même, nous devons confesser notre erreur qui, au reste, n'est pas de notre fait, et revenir, sans hésiter, à la date déclarée par M. Tascher de La Pagerie, dans l'acte officiel du premier mariage de sa fille. C'est ce dont la suite de ce récit fournira surabondamment la preuve[2].

---

[1] Dans notre premier travail publié par le journal *le Martiniquais* de Fort-de-France en 1855 et 1856.

[2] Voici les actes relatifs aux filles de M. de Tascher, que nous avons copiés au greffe du tribunal de Fort-de-France, sur les registres de la paroisse des Trois-Ilets :

Actes de naissance. — « Aujourd'hui, 27 juillet 1763, j'ai baptisé une fille, âgée de cinq semaines, née du légitime mariage de messire Joseph-Gaspard de Tascher, chevalier, seigneur de La Pagerie, lieutenant d'artillerie réformé, et de Mme Marie-Rose Des Vergers de Sannois, ses père et mère ; elle a été nommée *Marie-Joseph-Rose* par messire Joseph Des Vergers, chevalier, seigneur de Sannois, et

La fille aînée de M. de La Pagerie reçut les prénoms de *Marie-Joseph-Rose :* le premier lui était donné par son aïeule et marraine, Mme Marie de La Chevalerie de Tascher; le second, par son parrain et aïeul maternel, M. Joseph de Sannois; le troisième était celui de sa mère. Nous avons vu en outre que, depuis plusieurs générations, le prénom de Joseph semblait privilégié dans la famille de Tascher. Il servait à distinguer notamment M. de La Pagerie et son père; il fut donc donné comme appellation particulière à leur fille aînée, à défaut d'un fils, et celle-ci répondit à

---

par Mme Marie-Françoise de La Chevalerie de La Pagerie, ses parrain et marraine soussignés. Signé : Des Vergers de Sannois, La Chevalerie de La Pagerie, Tascher de La Pagerie, et frère Emmanuel, capucin, curé. » = « Aujourd'hui, 21 janvier 1765, a été baptisée *Catherine-Désirée*, fille légitime de messire Joseph-Gaspard de Tascher, écuyer, seigneur de La Pagerie, et de dame Rose-Claire de Sannois, son épouse, née le 11 décembre dernier; elle a eu pour parrain messire Joseph-Gaspard Tascher de La Pagerie, et pour marraine Marie-Catherine-Françoise Brown de Sannois. Signé : Tascher de La Pagerie, Brown de Sannois, Tascher de La Pagerie et J. Mergaux, missionnaire apostolique, curé desservant. » = « Aujourd'hui, 6 avril 1767, a été baptisée par moi soussigné, curé de cette paroisse, une fille née en septembre (le 3) 1766, en légitime mariage, du sieur Joseph-Gaspard de La Pagerie, habitant de cette paroisse, et de dame Rose Des Vergers de Sannois, son épouse; elle a été nommée *Marie-Françoise* par le sieur Jean-François Des Vergers de Sannois, de ladite paroisse, et par Mme Marie-Paule de La Pagerie-Dugué, habitante du Fort-Royal. Signé, avec moi : Des Vergers, de La Pagerie-Dugué et frère Laurent, curé. »

Actes de décès. — « Le 16 octobre 1777, j'ai inhumé, dans le cimetière de cette paroisse, le corps de demoiselle *Catherine-Désirée* de La Pagerie, âgée de treize ans. Signé : Toraille, d'Homblière, Payan et frère Théodose de Colmar, capucin, curé. » = « Le 5 novembre 1791, nous soussigné, curé de la paroisse des Trois-Ilets, avons ince nom de *Joséphine* qu'elle fit si gracieux et qu'elle a su rendre si populaire, en un temps fertile en grands noms.

Mme de La Pagerie eût souhaité un fils que son mari, aîné de sa maison, et les deux familles désiraient également. En annonçant à Mme de Renaudin la naissance de ce premier enfant, sa belle-sœur lui écrivait : « Contre tous nos souhaits, Dieu a voulu me donner une fille. Ma joie n'en a pas été moins grande, puisque je la regarde comme un sujet qui redouble mon amitié pour votre frère et pour vous.

---

humé, dans le cimetière de la paroisse, le corps de demoiselle Marie-Joseph-Rose, fille légitime de feu M. Joseph-Gaspard de La Pagerie et de dame Marie-Rose Des Vergers de Sannois, veuve Tascher de La Pagerie, décédée hier, après avoir reçu les sacrements de l'Église, et souffert une longue et cruelle maladie avec édification. Ont assisté à son enterrement MM. les soussignés et plusieurs autres qui ne figurent, de ce enquis. Signé : Pocquet de Puilhery, d'Audiffret, Cleüet, Durand cadet, Jean Goujon, Tascher, frère Marc, capucin, curé des Trois-Ilets. »

En acceptant ces documents comme exacts, et on devait les tenir pour tels, la conclusion était toute naturelle. Il fallait dire et nous disions qu'en présence des actes de décès de la première et de la seconde fille de M. de Tascher, la troisième et dernière sœur baptisée le 6 avril 1767, sous les noms de *Marie-Françoise*, et née le 3 septembre précédent, était celle que sa haute fortune avait fait connaître au monde sous le nom de Joséphine Nous répétions que cette conclusion était forcée, « à moins d'une erreur dans la rédaction de ces actes confiée au scrupule et à la religion du curé de la paroisse. » Eh bien ! cette erreur a été commise. Vingt-neuf ans après la naissance de Joséphine, le curé des Trois-Ilets, qui alors n'était plus le même prêtre qui l'avait baptisée, ayant à dresser l'acte mortuaire de Marie-Françoise, troisième fille de M. de Tascher, a donné à celle-ci, par ignorance ou par distraction, dans cette pièce, les prénoms de *Marie-Joseph-Rose* appartenant à sa sœur aînée, qui était bien vivante alors, ainsi qu'on le verra bientôt.

Pourquoi aussi ne pas porter une idée plus avantageuse de notre sexe ? J'en connais qui réunissent de si bonnes qualités qu'il serait impossible de les rencontrer toutes dans l'autre. L'affection maternelle m'aveugle déjà, et me fait espérer que ma fille ressemblera à celles-là : quand même je ne jouirais point de cette satisfaction, elle m'a déjà rendue sensible aux plus vifs sentiments que l'âme puisse ressentir[1]. » Voilà comment Joséphine fut reçue dans la vie. Elle fut presque pour sa famille un désappointement auquel sa pieuse mère cherche d'ingénieuses consolations ; la Providence se chargera d'en faire de magnifiques réalités qui donneront à cette maison une bien autre illustration que n'eût pu le faire ce fils tant désiré.

On a voulu remarquer que Joséphine était venue au monde dans l'année de la reddition faite par les Anglais de la Martinique à la France, et (comme cela a été dit également de la Corse, à propos de Napoléon) on a prétendu qu'au jour de la naissance de la future compagne de l'Empereur, la Martinique appartenait encore par les droits de la guerre à la Grande-Bretagne, de telle sorte, disait-on, que ni l'un ni l'autre n'étaient Français d'origine. La paix européenne qui restituait à la France ses possessions d'outre-mer avait été signée dès le 12 février, quatre mois auparavant ; à la fin de mars une frégate française en avait apporté l'avis à Fort-Royal, et ce fut dans le mois même de la naissance de Joséphine qu'arriva enfin dans la colonie la flotte partie de Brest qui lui amenait une garnison nouvelle et son nouveau gouverneur, le marquis de Fénelon, petit-neveu de l'illustre archevêque de Cambrai[1].

---

[1] Lettre de Mme de La Pagerie à Mme de Renaudin, du 29 juin 1763. (Archives de famille.)

Joséphine n'avait que trois ans lorsqu'une véritable catastrophe vint affliger le pays et frapper ses parents dans leur fortune. Le 13 août 1766, pendant la nuit, la Martinique vit fondre sur elle un de ces ouragans comme on n'en voit qu'aux Antilles. Les historiens de la colonie sont pleins des lugubres détails de cette tempête incroyable dont le souvenir mêlé d'effroi s'est transmis jusqu'à ce jour. Le globe entier semblait ébranlé par une même convulsion. Plusieurs volcans aux îles Moluques, à Naples, en Sicile, avaient épouvanté les populations par de terribles éruptions; à Constantinople, le sol avait tremblé pendant trois jours. A la Martinique, en moins de quatre heures, un vent furieux du nord-ouest, accompagné d'éclairs, de tonnerre, d'une pluie torrentielle et de secousses de tremblement de terre, eut renversé un nombre vraiment inouï de maisons de ville, de sucreries, et presque toutes les cases des nègres de la campagne; déraciné les arbres les plus forts, et anéanti les plantations de canne et de café. Le sol s'entr'ouvrit en plusieurs endroits, donnant passage à des flammes qui exhalaient une forte odeur de soufre et de bitume. Soulevée par une force qui la remuait jusque dans ses profondeurs, la mer envahit ses rives, chassant et brisant devant elle les goëlettes, les vaisseaux même qui se trouvaient dans les rades ou qui naviguaient autour de l'île. Dans ce cataclysme cinq cents personnes perdirent la vie; un plus grand nombre fut grièvement blessé. « De mémoire d'homme, ajoute une lettre écrite le lendemain de la catastrophe, on n'avait point vu de tempête si furieuse[1]. » M. de La Pagerie eut sa maison d'habitation entièrement ruinée et ses cultures dévastées; le bâtiment seul de sa sucrerie resta debout. C'est là qu'il se réfugia avec ses deux jeunes enfants; et sa femme, alors au terme d'une pénible grossesse, mit au monde dans ce lieu même leur troisième fille, celle qui a été prise pour Joséphine[2].

---

[1] *Études* de M. le docteur Rufz, t. I, p. 434.

Nous savons peu de chose des premières années de celle-ci. Elles s'écoulèrent en grande partie sur l'habitation des Trois-Ilets, où l'enfant reçut, dès l'abord, l'éducation patriarcale et religieuse de la famille créole. Libre dans ses mouvements, dégagés de tout l'attirail qui en Europe compromet souvent la santé et altère la souplesse de l'enfance, Joséphine se développa rapidement, entourée de cette tendresse admirative qui teint, aux colonies, l'amour maternel d'une légère nuance d'idolâtrie, ce paganisme que le bourru d'Andilly reprochait si fort à Mme de Sévigné. Mais la gentillesse, la douceur et la grâce de la jeune Joséphine autorisaient cette adoration des siens.

---

[1] *Histoire générale des Antilles*, par M. Adrien Desales, t. V, p. 502.

[2] *Histoire de la Martinique*, par M. Daney, t. IV, p. 301.

On sera peut-être curieux de connaître les lieux illustrés par la naissance et la jeunesse de l'Impératrice. Nous avons visité avec soin cette habitation de La Pagerie, jadis prospère, aujourd'hui presque sans culture. Nous en avons parcouru tous les sites, à la fois pleins des souvenirs de Joséphine et du nom de sa fille, et nous pouvons conduire le lecteur dans ces chemins pittoresques, bordés de vertes savanes, et foulés par l'épouse de Napoléon Ier et la mère de Napoléon III.

En partant de Fort-de-France dans une de ces légères pirogues que trois robustes *nages* manœuvrent avec une incroyable adresse, en une heure et demie on a traversé la magnifique baie qui semble plutôt un vaste lac où les bâtiments de guerre les plus grands sont, en toute saison, à l'abri de la mer et des ouragans. Après qu'on a, d'un coup d'aviron, doublé la pointe extrême de l'anse Morin, à l'instant apparaît, étalé le long du rivage, le petit bourg des Trois-Ilets, composé d'une cinquantaine de maisons en bois, dominées par une modeste église réparée depuis peu, et dans laquelle se trouve le tombeau de la famille de Tascher. En avant du bourg, et semblables à des plongeurs qui reviennent sur l'eau, surgissent trois petits îlots qui lui ont donné son nom, et où l'on voit quelques chétives cases de pêcheurs entourées de filets qui sèchent étendus au soleil; dans l'un brûle un four à chaux dont la fumée donne de loin à l'îlet qu'elle couronne l'apparence d'un bateau à vapeur au repos.

Pour aller directement sur l'habitation de La Pagerie, il faut laisser le bourg à gauche, et débarquer au fond de l'anse Morin, sur les terres appartenant autrefois à M. Marlet, voisin et ami particulier des auteurs de Joséphine. Quand on arrive ainsi du côté de la mer, ayant devant soi les hautes et vertes montagnes des Anses-d'Arlet, de Sainte-Luce et du Diamant, on parvient, au bout d'un quart d'heure de marche, à un point culminant de la route d'où l'on découvre les bâtiments de l'ancienne habitation de Sannois, dont la propriété, ainsi que nous l'avons vu, passa en 1761, par la mère de Joséphine, dans la maison de Tascher. Située sur une petite éminence, entourée de mornes plus élevés, autrefois couverts de riches plantations et aujourd'hui livrés en grande partie aux herbes parasites, l'habitation de Sannois-La Pagerie semble le véritable séjour de la paix et de l'oubli. A deux pas de la mer, qu'on ne voit plus et dont le bruit même ne vient pas jusqu'à vous, séparé du bourg des Trois-Ilets par le morne Gantheaume qui vous en dérobe la vue, on n'aperçoit autour de soi qu'un amphithéâtre de verdure couronné par ce ciel dont l'exquise transparence fait l'admiration et le désespoir du peintre.

Par le développement de ses bâtiments, par les constructions qui subsistent encore et les ruines que l'œil découvre sous l'herbe, il est permis de juger de l'ancienne importance de cette propriété, l'une des plus considérables de ce quartier de l'île, jadis florissant. En arrivant, on trouve d'abord la maison d'habitation, primitivement bâtie sur de grandes proportions, à en juger par ce qui reste de ses dépendances, et devenue, depuis l'ouragan de 1766 et en prévision d'autres sinistres,une simple maison en bois, reconstruite sans doute encore depuis avec les dimensions exiguës qu'elle présente aujourd'hui. Devant la maison d'habitation était une grande place ou cour plantée de tamarins et de sabliers, dont quelques-uns ont survécu; puis un jardin dont une partie existe aussi; vient ensuite le moulin à sucre avec ses lourds piliers disposés en rond et surmontés d'une immense toiture en tuiles rouges du pays. Tout autour se groupaient les hangars contenant le résidu de la canne destiné à chauffer les fourneaux de la sucrerie; la *case à farine*, où les nègres venaient préparer leur manioc; l'*hôpital*, où le maître soignait ses esclaves; et le *cachot*, rarement habité sur l'habitation de La Pagerie.

En descendant du moulin par quelques marches, on entre dans la sucrerie, vaste bâtiment de quarante mètres de long sur vingt de large, construit en murs de deux pieds d'épaisseur, et divisé en plusieurs compartiments pour les besoins de l'exploitation de la canne à sucre : le long de la sucrerie règne un second jardin en forme de terrasse. A voir la solidité monumentale de ce bâtiment, on comprend qu'il ait résisté au terrible coup de vent dont nous avons décrit les redoutables effets. Pendant les années qui suivirent, la sucrerie fut appropriée pour servir de logement à la famille de La Pagerie. On y ajouta une galerie basse du côté du sud, et l'on disposa des chambres dans la partie supérieure, jusqu'à ce qu'on eût réédifié une autre maison d'habitation. Une petite rivière, un ruisseau sans nom, mais qui ne tarit jamais, coule au bas de la sucrerie, après avoir traversé un bassin creusé dans le roc, où les filles de M. de Tascher allaient, selon l'usage créole, prendre leur bain de chaque jour, à l'ombre des immenses manguiers destinés à les protéger contre l'ardeur du soleil et les regards indiscrets. Entre ce bassin et la sucrerie se trouvent les *cases à nègres*, étagées sur le versant du morne, et entourées de bananiers, d'orangers et d'arbres à pain qui distribuent aux cultivateurs leur maigre ombrage et leurs fruits savoureux.

Si l'on veut avoir de l'habitation un coup d'œil d'ensemble, il faut franchir le ruisseau et aller se placer en face, sur le morne Gantheaume. Souvenirs historiques à part, cette vue mérite d'attirer l'attention du touriste. En effet, si l'on supplée par la pensée cette longue allée qui, au temps de la splendeur de l'habitation, longeait le chemin d'arrivée du côté des Trois-Ilets ; les arbres séculaires qui ombrageaient la maison principale ; ce parterre des Antilles qui en embellissait les abords ; ces colonnades de palmistes et de cocotiers qui balançaient, à une hauteur de cent pieds, leur gracieux panache de palmes vertes ; ces touffes gigantesques de bambous s'élançant de terre comme un bouquet de fusées, et dont la feuille légère frissonne en scintillant au vent tiède de la mer; ces fertiles cultures, ces rangées de cannes à sucre, ces haies de caféiers répandues jadis à profusion sur les mornes environnants, aujourd'hui envahis par les campêches et les goyaviers sauvages; si l'on encadre le tout dans cette riche bordure que font au tableau les bois éternellement verts des Anses-d'Arlets, dont la silhouette se découpe vigoureusement sur le fond toujours pur d'un ciel de cobalt, — on comprendra qu'un pareil séjour offrît un grand attrait à ses paisibles habitants, et que Joséphine y ait puisé ce goût si vif de la nature, qu'elle conserva toute sa vie[1].

---

[1] Cette propriété appartient aujourd'hui à M. Dorry, chez lequel on trouve un véritable culte pour l'impératrice Joséphine, et qui fait les honneurs de ces lieux historiques avec une bonne grâce et une obligeance que nous sommes heureux de reconnaître ici. Le propriétaire actuel s'occupe de réunir les traditions de l'habitation de *Joséphine*, ainsi qu'on l'appelle dans le pays, et, par ses soins, nous avons pu obtenir de la bouche d'anciens cultivateurs d'intéressants détails, notamment sur la mère de l'Impératrice, qui trouveront leur place dans la suite de ce récit.

CHAPITRE II.

Roman sur la vie de Joséphine. — Sa tante, Mme de Renaudin; son oncle, le baron de Tascher. — Vie de famille aux Trois-Ilets. — Prédiction sur la grandeur future de Joséphine. — Portrait de sa jeunesse. — Jeunesse d'Alexandre de Beauharnais. — Projet d'alliance et correspondance à ce sujet entre les deux familles. — Mariage de Mlle Tascher de La Pagerie avec le vicomte de Beauharnais.

Il existe tout un roman sur l'enfance et la jeunesse de Joséphine, et le peu de sûreté de la source dont il émane n'a pas empêché les écrivains les plus sérieux et les mieux disposés de le croire et de l'adopter. Le voici tel que l'a imaginé la première, une pythonisse fameuse, plus habile encore à inventer le passé qu'à prédire l'avenir.

D'après elle, l'Impératrice serait née le jour où fut signé le traité qui restituait la Martinique à la France. Enfant gâté, aimant à dominer, mais pleine de grâce et de charmes, Joséphine, à laquelle on donne de plus un esprit léger et capricieux, vraie Française en un mot, trouvait dans sa sœur aînée, appelée

Maria, un caractère entièrement opposé. Grave et douce, ayant des goûts et des habitudes anglaises, Maria avait obtenu la préférence dans le cœur de sa mère; le père, au contraire, aimait mieux Joséphine. Celle-ci avait dix ans lorsque Mme de La Pagerie, sentant la nécessité de rectifier une éducation devenue impossible aux Antilles, parla de l'envoyer en France pour la mettre au couvent. Joséphine accueillit cette nouvelle avec des larmes; c'est que déjà elle éprouvait un tendre sentiment pour un jeune homme, à peu près de son âge, appelé Williams de K...., d'une intelligence et d'une aptitude à apprendre qui l'avaient fait appeler *la petite merveille*, comme les charmes précoces de Mlle de Tascher lui avaient dès lors valu le titre de *la belle créole*.

Originaires d'Écosse et issus d'une des premières maisons de ce pays, d'où ils étaient venus s'établir à la Martinique par suite des infortunes du prince Édouard, dont ils avaient embrassé la cause, les parents de Williams, victimes de leur dévouement, vivaient aux Trois-Ilets dans un état voisin de l'indigence. Ils pouvaient cependant en être bientôt tirés par l'héritage d'un oncle, fort riche et fort âgé, qu'ils avaient laissé en Angleterre. Leur liaison et leur voisinage avec les Tascher avaient, dès leurs plus jeunes ans, lié entre eux Joséphine et Williams. En les voyant jouer et grandir ensemble, heureux seulement quand ils étaient réunis, Mme de K.... se prit à rêver le mariage de son fils avec la fille de l'un des principaux habitants du pays. L'annonce de leur séparation causa donc la plus vive douleur à ces deux jeunes amis qui allaient devenir deux amants. Le jeune Williams tomba dans l'exaltation et la fièvre. Sa mère, éplorée et craignant pour la vie de son fils, intervint auprès des parents de Joséphine; elle leur fit partager ses espérances, et le projet d'envoyer celle ci en France fut abandonné. Voulant se montrer reconnaissante envers ses parents, la jeune fille, prise d'un goût tout nouveau pour le travail, se mit alors à l'étude avec l'ardeur qu'on louait chez sa sœur aînée, et le même maître instruisit les deux amis qui, à partir de cet instant, ne purent plus se quitter. Mais M. de K..., ayant appris que lord Lova, l'oncle de sa femme, était mort, se rendit précipitamment en Angleterre, afin d'y recueillir cette succession qui les faisait riches, et emmena avec lui son fils Williams. Sa femme resta à la Martinique. Joséphine, mélancolique et triste, en faisait sa société habituelle, et n'éprouvait quelque consolation que lorsqu'elle pouvait lui parler de Williams. Mme de K.... se contentait de lui répondre que son fils avait été mis à l'université d'Oxford et y continuait ses études. La jeune amie de Williams redoublait alors d'application afin que celui-ci, à son retour, la trouvât digne de lui.

Mais Mme de Renaudin, établie entièrement en France, demandait sa nièce Maria, dans l'intention d'achever son éducation, et avec la promesse de pourvoir à son établissement. Elle avait formé le projet de lui faire épouser l'un des fils du marquis de Beauharnais, son ami. Joséphine n'éprouvait aucune jalousie contre sa sœur, destinée ainsi à aller jouer un rôle dans le grand monde de Paris; elle pensait, et s'en faisait un bonheur, que l'île natale serait le théâtre où s'écoulerait sa tranquille existence, lorsque Williams, instruit et riche, serait de retour. En attendant, elle voulut aller consulter, pour connaître sa destinée future, une bohémienne nommée Euphémie, qui logeait proche de son habitation, et celle-ci lui fit une prédiction dans laquelle la prophétesse qui tient la plume a résumé, sans trop de peine, tous les événements postérieurs et bien connus de la vie de l'Impératrice.

Maria allait partir pour la France, lorsqu'elle fut atteinte d'une maladie cruelle dont elle mourut peu de temps après. Mme de La Pagerie en eut une douleur qui la mit près du tombeau. Cette mort inopinée mûrit en quelques jours l'esprit de Joséphine; elle devint calme, réservée et douce, et contracta toutes les bonnes habitudes de sa sœur aînée, afin de complaire à sa mère, qui bientôt concentra sur elle toute sa tendresse. Les projets de Mme de Renaudin se reportèrent alors sur Joséphine, qui fut agréée comme l'avait été sa sœur, par la famille de M. de Beauharnais. M. de Tascher s'en ouvrit à sa fille. Celle-ci n'accueillit cette nouvelle qu'avec des larmes, suppliant son père de se souvenir qu'elle avait été promise à Williams. Son père lui apprit alors que Williams ne s'appartenait plus, car il ne pouvait hériter de l'immense fortune de lord Lova qu'à la condition expresse d'épouser une petite-nièce de celui-ci. Au reste, Williams, disait le père, paraissait l'avoir entièrement oubliée, puisque, depuis son départ, il ne lui avait donné aucune marque de souvenir. Joséphine ignorait que ses parents, ayant reconnu l'impossibilité de l'établissement rêvé par leur fille, avaient intercepté toutes les lettres que son jeune et fidèle ami lui avait écrites. Se croyant abandonnée, Joséphine, dans sa douleur, promit de se soumettre à la volonté de ses parents. Mme de Renaudin insistait pour l'envoi de sa nièce en France, car le moment était venu de compléter son éducation. Enfin, la séparation eut lieu. Ses parents confièrent Joséphine à des amis qui partaient pour Marseille, et, au moment où le vaisseau mettait à la voile, une gerbe de feu s'attacha à son grand mât et suivit la jeune voyageuse pendant plusieurs jours, comme un présage de son éclatant avenir[1].

Telle est la première partie d'un roman grossièrement construit, et dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître une pâle et gauche copie de *Paul et Virginie*, cette charmante et naturelle peinture qui avait mis à la mode le tableau des amours enfantines aux colonies. L'ouvrage entier est un tissu d'erreurs portant sur les dates, les personnes et les faits, et si quelque événement exact y est rapporté, c'est pour y coudre aussitôt une série de fades aventures qui n'ont ni le mérite de l'invention, ni, à coup sûr, le charme du style [1].

---

[1] *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine*, par Mlle M. A. Lenormand, 2 vol. in-12. Paris (1818-1820). — Voir les six premiers chapitres de l'ouvrage, *passim*.

---

[1] Cette préoccupation de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre se trahit surtout à la fin du quatrième chapitre de ces soi-disant mémoires : « Dociles victimes de leurs parents (dit l'auteur en parlant de ses deux héros), il leur fallait renoncer à s'aimer ; ils devaient, comme *Paul et Virginie*, éprouver les tristes effets de l'ambition européenne. Bien moins heureux que ces deux autres créoles, ils étaient condamnés à vivre, et, sans cesser de se chérir, ils devaient être éternellement étrangers l'un à l'autre. »

Mlle Lenormand, pour accréditer ses fables, a eu la hardiesse insigne de les publier sous le nom de Joséphine elle-même, qu'elle fait parler à la première personne, à partir de son huitième chapitre, c'est-à-dire pendant les trois quarts de son ouvrage. Chaque volume est accompagné de notes nombreuses où l'on reconnaît la main de quelque correcteur un peu moins ignorant sur les faits que la peu scrupuleuse sibylle, mais qui fourmillent également d'erreurs à chaque page.

Le but évident de Mlle Lenormand avait été d'achalander son commerce de nécromancie, en donnant l'impératrice Joséphine comme une de ses clientes les plus assidues, les plus confiantes et les plus intimes. Nous verrons plus tard ce qu'il en fut. La devineresse de la rue de Tournon, pour prouver cette intimité impériale, dont elle entendait tirer au moins autant de profit que d'honneur, va jusqu'à prétendre que c'est l'Impératrice elle-même qui a déposé ces mémoires *écrits par elle* entre ses mains. On n'a jamais vu supercherie littéraire plus grotesque, mensonges historiques plus lourds ; et cependant on s'y est laissé prendre comme à plaisir. Mlle Lenormand a défrayé toutes les biographies de l'impératrice Joséphine : c'est elle qui a donné le ton à l'histoire. Bien plus, elle eut l'incroyable idée de dédier son ouvrage à l'empereur Alexandre : « Les mémoires secrets de la vie de Joséphine (dit-elle dans son épître dédicatoire) que je vais publier furent en grande partie rédigés par elle-même, et c'est la raison qui me détermine à les placer sous la protection particulière de Votre Majesté..... Quoi qu'il en soit, sire, voilà le recueil historique que Joséphine avait entrepris ; c'est à la France qu'elle l'avait consacré, c'est aux pieds de Votre Majesté que je dépose cet hommage. » Mais ce qui paraîtra moins croyable encore, c'est que l'empereur Alexandre ait accepté la dédicace de ce

Nous ne voulons point interrompre notre récit pour relever, une à une, les allégations d'un pareil écrivain[1]. Il y a mieux à faire, et nous choisissons un procédé plus sérieux et plus digne de notre sujet: il consistera à décrire avec vérité, avec simplicité, l'existence intérieure d'une famille recommandable, nullement romanesque, vivant comme tout le monde,

---

fatras sans nom. Voici du moins la lettre publiée à cet égard par Mlle Lenormand en tête de son livre :

« Aix-la-Chapelle, le 6-18 octobre 1818.

A Mademoiselle Lenormand.

« Sa Majesté Impériale ayant pris connaissance de la lettre que vous lui avez adressée, me charge de vous témoigner, Mademoiselle, ses remercîments pour l'ouvrage que vous lui avez envoyé, et accepte avec plaisir la dédicace des *Mémoires historiques de l'impératrice Joséphine*, en vous offrant une bague enrichie de diamants pour souvenir. En remplissant ses ordres par la présente, je m'empresse en même temps de vous remercier pour l'exemplaire de vos œuvres que vous m'avez fait parvenir, et de vous offrir mon hommage.

« Signé : Le prince VALKOUSKY. »

Soyez la femme d'un grand homme, ayant de plus par vous-même une valeur historique très-réelle, pour être ainsi traitée aux yeux de l'Europe, seulement quatre ans après votre mort!

« La publication d'un pareil ouvrage, dont chaque page est une fausseté (lit-on dans les *Mémoires sur la vie privée de Joséphine*, attribués à Mlle Avrillon, femme de chambre de l'Impératrice, t. II, p. 63), causa une vive indignation au prince Eugène, qui écrivit à l'empereur Alexandre pour se plaindre qu'il eût laissé une intrigante placer un infâme libelle sous l'auguste protection de son nom. Au reste, Mlle Lenormand, lors de l'apparition de ces *Mémoires*, reçut une foule de démentis de la part de personnages trop honorables pour que leur témoignage ne soit pas d'une autorité infaillible, et qui, par leur position, furent à même d'apprécier combien les assertions de cette demoiselle sont absurdes et calomnieuses. »

[1] Voir toutefois la note placée à la fin de ce chapitre.

surveillant ses enfants, les élevant de son mieux dans un pays de peu de ressources, et plus jalouse d'en faire d'honnêtes filles que des héroïnes de roman. C'est l'impression que nous a produite une volumineuse correspondance étudiée avec soin, avec charme. Nous allons donc résumer tout ce qu'elle nous a fourni d'authentique et d'intéressant sur ces premiers temps de notre histoire : le lecteur se convaincra facilement qu'il doit tenir pour erronées toutes les assertions contraires à notre exposé.

Si nous nous transportons sur l'habitation des Trois-Ilets, vers 1772, lorsque Joséphine arrivait à sa dixième année, nous y trouvons son père et sa mère occupés uniquement, l'un de l'exploitation de ses propriétés, l'autre, pieuse et simple, de l'éducation de ses enfants et de la direction d'une maison montée sur un grand pied et desservie par un nombreux domestique. Considérés, aimés de leurs voisins, les époux de La Pagerie vivaient richement de cette existence d'habitants ayant cent cinquante esclaves qui cultivaient, sous leurs ordres, le sucre et le café, et leur faisaient plus de 50 000 livres de revenu net. Mais cette vie entraînait de grandes dépenses : table à tous venants, représentation continuelle et, aux jours des grandes réunions des amis et des voisins, jeu effréné dans lequel les créoles, luttant de faste et de vanité, perdaient parfois des sommes folles. M. de La Pagerie allait souvent à Sainte-Lucie, séparée de la Martinique par une distance de quelques lieues; il avait là aussi une habitation qui lui coûta toujours beaucoup et lui rapporta peu. Avec la famille de sa fille vivait Mme de Sannois, dont le mari était déjà mort depuis 1767 en même temps que M. de Tascher le père, celui qui avait transporté son établissement aux Antilles. La femme de celui-ci parvint, au contraire, à une grande vieillesse; elle habitait de préférence Fort-Royal, avec sa troisième fille non mariée, Mlle Rosette de La Pagerie. Cette famille se complétait par Mme Du Gué, qui allait et venait de la Martinique en Europe, par Mme de Renaudin et par leur frère, le chevalier de Tascher. Nous n'avons pas à nous occuper de la première, qui n'a laissé aucune trace dans cette histoire : il n'en est pas de même des deux derniers, dont le nom doit revenir souvent.

Nous avons vu Mme de Renaudin partir en 1760, un an avant M. de Beauharnais, sous la conduite de son père. Elle fut suivie à Paris par son mari, et les excentricités, la brutalité de ce véhément ayant redoublé, la vive et sensible créole, voyant la vie commune devenue à tout jamais impossible, après avoir consulté d'honnêtes conseils, du consentement de son père et avec l'approbation de ses amis, intenta un procès en séparation contre M. de Renaudin, et, selon l'usage, elle se mit, en attendant le jugement de son affaire, dans un couvent, aux Petites-Cordelières de la rue de Grenelle-Saint-Germain. Obligé par le soin de ses affaires de revenir à la Martinique, M. de Tascher laissa sa fille poursuivre son procès, sous la protection de M. et de Mme de Beauharnais. Mais elle avait l'habileté et l'énergie nécessaires pour suffire à cette tâche, car, dès les premières pages, dans toute cette correspondance de famille, elle apparaît comme une femme de caractère et de volonté. Son esprit à expédients en fit bientôt le conseil et la tête de sa maison, et de protégée elle ne tarda pas aussi à devenir prépondérante dans la famille de Beauharnais. On ne doit pas blâmer Mme de Renaudin d'avoir entamé elle-même un procès toujours fâcheux, quand on voit qu'il n'en résulta pas le moindre dommage pour sa réputation, et qu'on entend traiter par les témoins les plus recommandables son mari « d'homme abominable, de tyran, de furieux, capable seulement d'horreurs[1]. » Les juges partagèrent cette opinion d'amis que l'on aurait pu croire partiaux, et Mme de Renaudin gagna son procès sur tous les points. Elle se décida à se fixer en France, afin d'éviter de se retrouver avec M. de Renaudin, retourné à la Martinique et à des liaisons qui avaient désolé sa femme. Celle-ci avait une fortune personnelle dont elle touchait le revenu; son mari avait été, en outre, condamné à lui faire une forte pension, de sorte qu'elle pouvait vivre dans une très-grande aisance.

Sortie des Cordelières pour aller s'établir rue Garancière, Mme de Renaudin se lia plus que jamais avec le marquis de Beauharnais, et entama une correspondance régulière avec la marquise, qui vivait presque constamment dans sa province, en compagnie de la comtesse de Chastulé, sa mère. Mme de Renaudin les y visitait de temps en temps, en allant voir son oncle l'abbé, souvent à Blois, et ses deux tantes, sorties de Saint-Cyr, dont l'une était religieuse aux Ursulines de cette même ville, et l'autre habitait la terre patrimoniale de la Pagerie, qui lui était restée par suite d'un partage avec ses frères, à la mort du père commun, arrivée en 1750. M. de Beauharnais qui, dès la Martinique, assurait Mme de Renaudin de son « inviolable attachement, » alla plus loin, et en vint à s'éprendre pour la séduisante créole d'une amoureuse amitié, qui finit par dominer sa vieillesse. Quant à Mme de Beauharnais, déjà attirée vers cette jeune femme, qui était la marraine de son fils, depuis peu revenu en France, et liée par les bons offices de la Martinique, elle prisait très-haut, « ce cœur pur, sans art ni malice, joint à une belle âme, » qu'elle distinguait chez son amie[1], traitée toujours par elle dans ses lettres avec la plus affectueuse confiance jusqu'à sa mort, arrivée en 1767.

---

[1] Lettre de la marquise de Beauharnais à Mme de Renaudin. Blois, 10 juin 1761. (Archives de famille.)

Vers ce même temps, le chevalier de Tascher, après avoir servi huit ans dans la marine active avec une réelle distinction, sans cependant obtenir un avancement dû à ses excellentes notes, s'était retiré à la Martinique, où il finit par se marier avec l'une de ses parentes, Mlle Le Roux-Chapelle, née le 8 janvier 1754, dont il était devenu épris en la voyant au couvent de Saint-Pierre. Dans une lettre de cette date, il la dépeint à sa sœur : « Une très-belle peau, dit-il, de très-beaux yeux, une bouche agréable font le dessin de sa charmante figure : le tout forme un ensemble qui lui donne une figure de fantaisie pour bien des personnes, mais qui me semble charmante[1]. » Le 26 juin 1770, M. de Tascher épousa cette jeune fille, dont les vertus domestiques et le caractère fortement trempé ont laissé des souvenirs que l'on retrouve encore à la Martinique[2]. Il en eut de nombreux enfants, cinq fils, entre autres, qui tous ont servi sous Napoléon Ier, et dont l'un occupe l'une des premières dignités de la cour de Napoléon III.

---

[1] Lettre de la marquise de Beauharnais à Mme de Renaudin. Blois, le 25 juillet 1761. (Archives de famille.)

Ce mariage fit renoncer M. de Tascher à sa carrière active; il se fixa à la Martinique, comptant toujours dans la marine, et y devint successivement lieutenant de vaisseau avec rang de lieutenant-colonel, directeur des ports et rades de la Martinique et de l'arsenal de Fort-Royal, chevalier de Saint-Louis, puis lieutenant de *Messieurs les Maréchaux de France,* pour les colonies dépendant du port de Brest. C'était là, on le sait, un tribunal spécial chargé d'accommoder ou de régler dans leurs conditions les querelles particulières qui s'élevaient entre gentilshommes. La juridiction des Maréchaux choisissait pour ses délégués des hommes d'une naissance incontestée, délicats sur le point d'honneur, mais froids, circonspects et ayant, par leur caractère et leurs services, l'autorité nécessaire à leur mission. Dans le brevet qui instituait M. de Tascher, le roi lui avait confirmé ce titre de baron qu'il ne quitta plus, et qui le distingua de son frère, lequel, quoique l'aîné, ne prenait aucun titre[1].

---

[1] Lettre du chevalier de Tascher à Mme de Renaudin. Fort-Royal, 25 décembre, 1769. (Archives de famille.)

[2] Dans leur acte de mariage (registres de la paroisse du Vauclin), la jeune épouse est dite fille de M. Le Roux-Chapelle, écuyer, ancien capitaine de grenadiers, major du bataillon du Vauclin. (Archives du tribunal de Fort-de-France.)

Dans ses fonctions de directeur des ports de la Martinique, le baron de Tascher obtint l'approbation des nombreux commandants de la marine qui venaient stationner ou relâcher à Fort-Royal. Là, en effet, se trouvait le plus beau port militaire, l'arsenal le mieux fourni de la France dans tout le nouveau monde. La nature, en donnant à Fort-Royal l'une des plus sûres et des plus belles rades de l'univers, et son carénage si bien abrité, en avait fait le rendez-vous de tous nos bâtiments, de toutes nos escadres destinées à porter la guerre dans les possessions anglaises de l'Amérique. Elles y trouvaient de quoi se ravitailler, se radouber, s'armer même, ce qui produisit la suprématie militaire et commerciale de la Martinique sur les autres colonies françaises de la mer des Antilles[2]. Aussi les fonctions de M. de Tascher étaient-elles excessivement laborieuses à cette époque de splendeur maritime. Toute l'exécution des ordres du gouverneur et de l'intendant de la colonie, en ce qui concernait la marine, reposait sur lui.

---

[1] États de service. (Dossier Tascher au ministère de la marine.) Archives de famille : Lettre du vicomte de Beauharnais à Mme de Renaudin, du 25 septembre 1782.

[2] *Histoire de la Martinique*, par M. Daney, t. IV, p. 58.

Le baron de Tascher entretenait la correspondance la plus suivie avec Mme de Renaudin, et était affectueusement lié avec la mère de Joséphine, dont il appréciait l'excellente nature et la grande bonté de cœur. Parlant d'une grave maladie à laquelle venait d'échapper à grand'peine M. Tascher de La Pagerie : « Tu recevras, écrit-il à sa sœur[1], des nouvelles de sa chère femme. Si mon amitié pour elle n'était point aux dernières périodes, elle se la serait bien acquise par la façon dont elle s'est comportée pendant la maladie de mon frère; je puis t'assurer, chère petite sœur, qu'elle mérite bien qu'on lui soit attaché. » Affection bien partagée aussi par Mme de La Pagerie, qui le traita toujours en frère tendre et dévoué.

Pendant ce temps, M. de La Pagerie, que le soin de ses propriétés appelait souvent à Sainte-Lucie, avait été nommé pour y commander les miliciens libres à cheval, lors de la réorganisation des milices coloniales[2]. Ce corps fut alors divisé en compagnies d'infanterie et en escadrons de dragons choisis parmi les principaux habitants en état d'entretenir un cheval. En cette qualité de commandant des dragons de Sainte-Lucie, M. de La Pagerie eut occasion de rendre des services qui furent récompensés, quelques années après, par la croix de Saint-Louis[1].

---

[1] Lettre écrite de Fort-Royal, le 2 juillet 1765. (Archives de famille.)

[2] États de service. (Archives de la marine.)

Voilà quelle était la position de la famille de Joséphine. Celle-ci avait dix ans; on la mit au couvent de Fort-Royal, sous la direction et la surveillance de sa grand'mère. Il existait alors dans la colonie deux établissements d'éducation pour les femmes : le couvent des Ursulines, à Saint-Pierre, où avait été élevée la baronne Tascher, et, au chef-lieu, la maison des Dames de la Providence[2]. On y apprenait tout ce qui est utile, et même certains arts d'agrément, tels que la musique et la danse, aujourd'hui encore le goût dominant des créoles qui y réussissent avec une facilité toute naturelle. Joséphine resta là plusieurs années, sortant très-souvent néanmoins pour visiter son aïeule qui la gâtait comme on sait le faire aux Antilles, et passant ses vacances aux Trois-Ilets, où elle ne rencontrait pas une tendresse plus exigeante.

---

[1] Voici en quels termes M. le comte d'Argout, gouverneur de la Martinique et plus tard de Saint-Domingue, le recommandait au ministre de la marine dans une note écrite de cette dernière colonie : « Dans le temps que je gouvernais les îles du Vent, je vis à Sainte-Lucie M. Tascher de La Pagerie, capitaine de dragons des milices de cette île, et je fus satisfait du zèle, de l'intelligence et de l'application de M. de La Pagerie pour la tenue desdits dragons. Je l'avais, avant de partir de la Martinique, inscrit sur les états que j'ai laissés à M. de Bouillé, pour l'obtention de la croix de Saint-Louis en faveur de divers officiers, et je pense que M. Tascher de La Pagerie mérite cette décoration par l'ancienneté, la distinction de ses services, autant que par son honnêteté personnelle. Je supplie le ministre d'avoir égard à ma recommandation. » (Archives du ministère de la marine, dossier La Pagerie.)

[2] *Art de vérifier les dates*, partie III, t. XVI, article *Martinique*.

Elle était dans sa quinzième année quand elle quitta définitivement le couvent pour rentrer à la maison paternelle où elle retrouvait ses deux sœurs, Désirée et Marie, l'une âgée de treize ans et l'autre de onze, et que leur mère avait gardées auprès d'elle, ne voulant pas, même pour une si petite distance, se priver à la fois de tous ses enfants. On nommait familièrement la plus jeune *Manette*, et, par cette manie des surnoms commune à la Martinique, l'aînée s'appelait *Yeyette*, nom de fantaisie que lui donnait la domesticité et même sa famille, et que nous devons rappeler, car en voyant Joséphine, jusque sur le trône, le prendre dans sa correspondance intime comme un doux souvenir de son enfance et de son pays toujours aimé, nous y trouverons une preuve de plus de l'identité des personnes telle que nous l'avons établie dans cette histoire.

A côté de ses deux sœurs, Joséphine, de bonne heure très-développée, paraissait une véritable femme faite; aussi fut-elle, dès sa sortie du couvent, une compagne utile pour sa mère souvent seule, M. de La Pagerie étant fréquemment appelé par ses affaires au dehors. Joséphine s'employa à l'éducation de ses jeunes sœurs et partagea avec sa mère et son aïeule les soins de leur intérieur. Ce n'était pas peu de chose que l'administration domestique d'une habitation. Nous en avons mentionné le côté brillant, ce qui constituait le luxe du propriétaire. L'*habitant* était un véritable souverain dans son domaine. Gentilhomme-agriculteur, il ne marchait jamais que l'épée au côté et la canne à la main[1], non le bâton, cet attribut du commandeur qui présidait à la discipline et aux châtiments. Mais ce n'était pas tout que d'avoir un pouvoir presque illimité : tant valait l'homme, tant valait son gouvernement, et là, comme dans de plus grands États, c'était aussi par les femmes que se fondait cette autorité de l'humanité, qui tout en tempérant la sévérité parfois excessive du chef, accroissait son prestige moral, seule sûreté d'une famille de quelques individus entre les mains de centaines de noirs.

La femme et les filles de l'habitant étaient donc le gracieux correctif de ce pouvoir absolu. Leur sollicitude prenait l'esclave à sa naissance et ne le quittait qu'à la mort. Après avoir soigné la mère, elles surveillaient le jeune enfant, le choyaient dans ses premières années, de bonne heure lui faisaient le catéchisme, devenu adulte l'encourageaient par de bonnes paroles, intercédaient pour lui aux jours de graves punitions ; malade, elles le visitaient, et enfin elles l'assistaient au dernier moment : à la fois institutrices, protectrices et sœurs de charité. Il en était ainsi sur l'habitation de La Pagerie comme sur le plus grand nombre de celles de la colonie. Les parents de Joséphine étaient cités pour leurs bons traitements envers leurs esclaves, et c'est au contact de cette administration habile et douce, que Mlle de Tascher, avant même de devenir jeune fille, put acquérir cette angélique bonté dont son nom est resté le populaire synonyme.

---

[1] *Voyage aux Antilles*, par le père Dutertre, dans M. Rufz, t. I, p. 114.

Ce fut une heureuse et poétique jeunesse que celle de Joséphine, au milieu de cette nature si riche, sous l'action de ce chaud climat, qui répandit sur toute sa personne cette grâce molle et souple, son originalité et sa distinction au milieu de l'élégance parisienne. Ordinairement vêtue de la *gaule*, ou peignoir de mousseline blanche, qui laisse deviner la taille sans l'accuser; coiffée du madras aux vives couleurs qui, par un nœud gracieux, retenait ses beaux cheveux châtains, tantôt elle se balançait nonchalamment dans son riche hamac de soie végétale, orné de franges en plumes empruntées aux oiseaux étincelants de Cayenne : autour d'elle étaient groupées ses jeunes servantes, soigneuses de lui plaire, et dont la peau noire et lustrée faisait ressortir la mate blancheur de son teint; tantôt elle animait la maison par ses soins empressés, l'égayait de sa bonne humeur et de ses chants créoles. Quand le soleil ardent déclinait, elle dirigeait la culture de son jardin, et courait à ses chères fleurs, filles mêlées de l'Europe et du tropique, qui seront les amies de toute sa vie. Le soir, par cette lune des Antilles, qui est encore le jour, devant la terrasse de la maison, pas trop loin de peur des serpents, ces rôdeurs de nuit, on devisait en famille de tout et de rien. Le dimanche, Joséphine applaudissait aux Bamboulas des nègres, exécutant aux sons du *tam-tam* et à la lueur des flambeaux leurs danses africaines. Aux jours solennels elle aidait sa mère à disposer et à présider les grands festins des parents et des amis, que l'on visitait à son tour en hamac porté par deux esclaves, mais le plus souvent sur ces petits chevaux espagnols, ces intrépides *Porto-Rico*, au pied si sûr, que Joséphine, bonne écuyère comme toutes les créoles, montait avec une rare aisance.

Quelle était alors Mlle Joséphine de La Pagerie? Il est un témoin contemporain, complétement étranger, qui a tracé de sa charmante jeunesse un portrait parvenu jusqu'à nous, et dans lequel nous devons avoir toute confiance, quoiqu'il nous arrive de seconde main. On lit, en effet, dans les mémoires si bien informés publiés sur la reine Hortense[1], qu'en 1814, après la prise de Paris par l'Europe coalisée, lorsque déjà Joséphine était atteinte du mal dont elle mourut quelques jours après, un général anglais, dont nous regrettons qu'on ne nous ait pas conservé le nom, se présenta à la Malmaison et demanda à être introduit auprès de Sa Majesté. Ne pouvant être admis à cause de l'état de l'illustre malade, il raconta à ses dames qu'ayant connu fort jeune, à la Martinique, Mlle de La Pagerie, il avait toujours depuis cherché à la revoir, ce que la destinée et les guerres de son pays avec la France n'avaient jamais permis; « et il serait bien cruel, ajouta-t-il avec l'accent de la plus vive douleur, après avoir si longtemps désiré la retrouver, de la perdre pour toujours sans la revoir. »

Mais nous devons reproduire dans son texte original cette anecdote pleine d'une sensibilité touchante, racontée surtout par l'un des contemporains, dans le salon de la Malmaison, au lendemain de la chute de l'Empire et à quelques pas de la chambre où allait s'éteindre celle qui fut si grande naguère. « Je venais souvent, dit le narrateur, chez sa mère qui me traitait avec bonté, et c'est dans l'intimité de la famille que j'avais pressenti que sa fille serait tout ce qu'elle a été, admirable pour tous ceux qui l'ont connue. Sa taille élégante était déjà développée, et son charmant visage exprimait tout ce que seraient son cœur et son esprit. Je me suis dit souvent depuis, en me rappelant cette gracieuse apparition de ma jeunesse, que si je l'eusse connue plus tard, je l'eusse certainement aimée passionnément, et que cet attachement eût fait le sort de ma vie. Je puis dire peut-être qu'il l'a influencée, car, en me rappelant mon idéal, que je revêtais de ses formes et de son souvenir, aucune femme ne m'a paru digne du sacrifice de ma liberté. J'ai acquis une fortune considérable, je suis devenu général, et je suis resté garçon. Je l'avais vue partir avec intérêt et regret; je continuai de voir son excellente mère, et là, ses lettres, son portrait, son souvenir, étaient tous les jours le sujet de nos entretiens. » D'après cette image, si fidèlement gardée dans le souvenir d'un témoin de sa jeunesse, on peut se figurer quelle fut Joséphine, alors qu'elle grandissait aux Trois-Ilets, au milieu de l'amour de tous ceux qui l'ont approchée[1].

---

[1] *Mémoires sur la reine Hortense et la famille impériale*, par Mlle Cochelet, lectrice de la reine. Paris, 1836, t. Ier, p. 374.

---

[1] C'est sans doute cette anecdote, que sa singularité dut répandre dans le public, qui a inspiré à Mlle Lenormand son roman qu'elle ne fait finir qu'à la mort de l'Impératrice : « M. de K..., dit-elle

Il paraît qu'il existait autour de la jeune Joséphine quelque pressentiment de son avenir. S'il en faut croire une tradition locale, sa suprême fortune lui aurait même été prédite aux Trois-Ilets, avant son départ pour la France[1]. Il est impossible de ne pas admettre ce fait unanimement rapporté par les contemporains, et qui se trouve confirmé en ces termes par le *Mémorial de Sainte-Hélène*[2] : « Quelqu'un qui avait beaucoup connu l'impératrice Joséphine à la Martinique, a répété à l'Empereur beaucoup de particularités de sa jeunesse et de sa famille : il est très-vrai qu'on lui avait prédit plusieurs fois, dans son enfance, qu'elle porterait une couronne. » Il est à regretter que le *Mémorial* soit resté muet sur ce qui concerne la jeunesse de Joséphine. Mais, à défaut, nous possédons sur cette prédiction fameuse la propre version de l'Impératrice, fidèlement repro-

---

(t. I, p. 413), en 1814, se fit présenter à la Malmaison; il avait été blessé au siége de Paris et portait même son bras en écharpe. Joséphine fut extrêmement surprise en le revoyant. Elle dissimula à tous ceux qui l'entouraient ce qu'elle ressentait; alors les souverains étrangers rendaient des visites très-fréquentes à l'épouse de Napoléon; elle était observée de tout le monde. Williams prit pour de la froideur et du mépris ce qui n'était que l'extrême prévoyance. Il en conçut un tel chagrin qu'il tomba dangereusement malade. L'Impératrice lui envoya une personne de confiance l'assurer qu'elle faisait des vœux pour sa conservation. Tout fut inutile; le coup était porté. D'ailleurs sa blessure avait exigé l'amputation d'un bras, et le malheureux M. de K.... ne survécut que de trois jours à la première épouse de Napoléon. »

[1] *Histoire de la Martinique*, par M. Sidney-Daney, t. IV, p. 238.

[2] T. Ier, p. 115. Ed. Gustave Barba.

duite, du moins on doit le croire, par un écrivain qui nous semble mériter confiance pour les faits dont il a été le témoin et pour les conversations qu'il a recueillies par lui-même[1].

C'était au château de Navarre, dans la Normandie, où l'impératrice Joséphine, sur le coup du divorce, s'était d'abord retirée avant d'aller se fixer à la Malmaison. On parlait de superstition, de pressentiments, de connaissance de l'avenir; les dames de sa cour lui demandèrent s'il était vrai qu'on lui eût prédit à la Martinique, dès son enfance, qu'elle porterait une couronne. L'Impératrice en convint, et, sur les instances qui lui furent faites, elle raconta ainsi ce bizarre épisode de sa vie.

Elle se promenait sur les terres des Trois-Ilets. Un groupe d'esclaves entourant une femme âgée frappe son attention. Elle s'approche : c'était une vieille négresse qui disait aux jeunes filles de l'habitation leur bonne aventure. En apercevant Mlle de Tascher, elle se montra émue, agitée, et lui prenant vivement la main, elle se mit à la considérer avec attention, reportant les yeux de la main sur la figure de sa jeune maîtresse : « Vous voyez donc sur mon visage quelque chose de bien extraordinaire? lui dit Joséphine. — Oui, répondit la négresse. — Est-ce du malheur ou du bonheur qui doit m'arriver? — Des malheurs....

---

[1] *Mémoires sur l'impératrice Joséphine, la ville, la cour et les salons de Paris sous l'Empire*, par Mme Georgette Ducrest (Ed. Barba), chap. XXXIII. Voir, dans les notes du chapitre suivant, nos réserves sur cet ouvrage.

Oh ! oui..., du bonheur aussi. — Vous ne vous compromettez guère et vos oracles ne sont pas trop clairs. — Je n'oserais les rendre plus intelligibles, dit cette femme en levant les yeux au ciel avec une expression singulière. — Mais enfin que lisez-vous pour moi dans l'avenir ? reprit Joséphine, dont la curiosité commençait à être piquée. — Vous le voulez. Écoutez : vous vous marierez bientôt ; cette union ne sera point heureuse ; vous deviendrez veuve, et alors.... vous serez reine de France ; vous aurez de belles années, mais vous périrez dans une émeute. » Là-dessus la négresse quitta brusquement le groupe qui l'écoutait avec surprise, et elle s'enfuit aussi vite que son âge le lui permettait. Joséphine assura aux dames de sa cour qu'elle mit de l'insistance auprès des jeunes esclaves qui l'entouraient, afin de faire ressortir tout le ridicule d'une pareille prédiction, prenant texte de la destinée impossible qu'on venait de lui annoncer pour leur démontrer combien peu l'on devait ajouter foi aux personnes qui se mêlent de lire dans l'avenir. Enfin l'Impératrice ajouta qu'après avoir raconté à sa mère ce qui s'était passé, elle ne s'en occupa plus, pendant le reste de son séjour à la Martinique, que pour rire avec les siens de cet absurde oracle.

On comprend, en effet, le sourire d'incrédulité de la jeune Martiniquaise lorsque, du fond de son humble solitude des Trois-Ilets, elle contemplait par la pensée cette reine puissante et adulée qui régnait alors par la jeunesse et la beauté dans ce somptueux

Versailles, tout resplendissant des souvenirs de Louis XIV. Pour qu'elle pût monter sur le trône, il fallait que Marie-Antoinette montât sur l'échafaud !... Qui l'eût jamais pensé[1] !

---

[1] C'est peut-être ici le lieu de rappeler que la Martinique a aussi vu l'enfance d'une autre femme qui fut presque reine, et qu'elle aurait, si l'on en croit plusieurs écrivains, donné le jour à une sultane Validé, la mère de l'empereur Mahmoud.

« Mme d'Aubigné (dit M. le duc de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*, t. I, p. 74) ayant obtenu l'élargissement de son mari (vers 1637), celui-ci voulut tenter la fortune et alla la chercher à la Martinique où l'on commençait à fonder des établissements coloniaux. On aime à entourer de merveilleux l'enfance des personnes célèbres. On raconte qu'à la Martinique, Mlle d'Aubigné, encore enfant, faillit, comme Alexandre, être dévorée par un serpent, et que, dans la traversée, elle fut sur le point d'être jetée à la mer, parce qu'on la croyait morte; une autre fois des corsaires furent sur le point de s'emparer du vaisseau qui la portait. Il est certain que depuis son plus bas âge, la destinée se joua singulièrement de son existence. Son père acquit à la Martinique une fortune assez considérable, qu'il perdit ensuite au jeu, et bientôt après il mourut dans un petit emploi militaire qui suffisait à peine à faire vivre sa famille. Après sa mort Mme d'Aubigné revint en France. Sa petite Françoise avait alors neuf ou dix ans. »

Quant à la sultane martiniquaise, voici ce qu'on lit dans M. Sidney Daney (*Histoire de la Martinique*, t. IV, p. 235) : « Au quartier du Robert, sur l'habitation la Pointe-Royale, vint au monde en 1766, Aimée Dubuc de Rivery, appartenant à l'une des anciennes et des plus notables familles de la colonie. Envoyée en France pour y recevoir une éducation élégante et soignée, elle passa plusieurs années dans la maison des Dames de la Visitation, située à Nantes. A dix-huit ans, elle fut rappelée par sa famille et s'embarqua dans ce port en 1784, pour revenir dans sa patrie. Le navire qui la portait, atteint d'une voie d'eau et près de s'engloutir dans les flots, fut rencontré par un bâtiment espagnol faisant voile pour Majorque, qui recueillit l'équipage et les passagers du navire nantais. Au moment d'atteindre sa destination, l'espagnol fut attaqué et capturé par un corsaire algérien. Aimée Dubuc de Rivery, accompagnée d'une vieille gouvernante, fut conduite à Alger. Le dey de cette ré-

Pendant que Joséphine grandissait au loin sans pouvoir croire à sa future destinée, elle s'élaborait en France, bien à l'insu de ceux-là même qui allaient y contribuer. Depuis quelque temps, Mme de Renaudin projetait, avec l'assentiment du marquis de Beauharnais, pour l'une de ses nièces sans savoir encore laquelle, le riche établissement que la fortune devait faire tourner au profit de Joséphine. Il faut bien connaître ce rôle de

---

gence fut frappé de sa beauté, et, suivant les mœurs orientales et barbaresques de cette nation, voulant faire la cour au Grand Turc, son maître, lui expédia la jeune fille en présent. Sélim III qui régna quelques années après sur la Sublime Porte, ne fut pas insensible aux charmes de la captive martiniquaise. La jeune créole, subissant à regret sans doute son étrange destinée, devint la sultane favorite du Grand Seigneur et, en 1808, son fils né en 1785, ayant pris les rênes de l'empire turc sous le nom de Mahmoud II, elle se trouva sultane Validé. »

Malheureusement pour la certitude du fait, les historiens locaux ne sont point d'accord. « Quelques écrivains, amoureux du merveilleux, fait observer M. le docteur Rufz (*Études historiques sur la Martinique*, t. II, p. 135), ont imaginé un roman sur une demoiselle Aimée Du Buc de Rivery qui, partie pour France en 1784, aurait été capturée par un corsaire algérien et envoyée en cadeau au sultan Sélim III par le dey d'Alger Sans doute l'étrange fortune de l'impératrice Joséphine mettait en goût de placer des Martiniquaises sur tous les trônes. Ceci est une galanterie très-innocente.... Mais M. Adrien Dessales qui, par sa position à Paris, a pu remonter à la source de cette anecdote, a démontré dans son *Histoire des Antilles*, par l'inspection des registres de Versailles (*a*), qu'il n'a existé dans les nombreuses branches de la famille Du Buc, aucune demoiselle qui, par son âge, ait pu donner lieu au personnage de la sultane favorite. »

Ce sont là de très-fortes présomptions, si ce n'est des preuves, contre la réalité de ce personnage.

a. Un double de tous les actes faits aux Antilles, était envoyé au dépôt des archives coloniales placé à Versailles.

Mme de Renaudin, si important, si décisif dans cette histoire.

Les fils de M. de Beauharnais venaient d'achever leur éducation. Après être restés deux ou trois ans au collége du Plessis, à Paris, en juillet 1770, les deux jeunes gens étaient allés faire un voyage en Allemagne avec leur précepteur, M. Patricol, ancien professeur de sciences mathématiques, bonne et originale figure de mentor nuancé de pédagogue. Ils passèrent près de deux ans à l'université d'Heidelberg, pour y apprendre l'allemand aux véritables sources[1]; puis, toujours sous la direction de M. Patricol, ils étaient venus terminer leurs études à Blois, chez leur grand'mère, Mme la comtesse de Chastulé, qui entretenait les relations les plus suivies avec Mme de Renaudin, pour laquelle elle avait conservé une grande partie de l'affection que lui avait vouée sa fille. Elle lui faisait connaître les progrès de son filleul qui, après une enfance étourdie et rétive, en peu de temps, sous l'impression de cette éducation de famille, s'était fort amélioré, témoignant maintenant une grande application et un grand goût de l'étude : « Ils feront tous deux de jolis garçons, » disait, en parlant des deux frères, leur heureuse aïeule[2].

Depuis la mort de la marquise de Beauharnais, Mme de Renaudin servait de mère à Alexandre; aussi celui-ci (le ton de ses lettres le prouve) aimait-il avec passion sa chère marraine, et il affichait, dès son jeune âge, une grande reconnaissance pour ses bontés : « Il me tarde bien, lui dit-il, d'être auprès de vous qui me tenez lieu de mère et que j'aime aussi tendrement que si vous l'étiez[1]. » Mme de Renaudin surveillait, en effet, de loin son éducation avec sollicitude; elle lui écrivait d'une manière suivie pour le forcer à améliorer son style, et lui prodiguait toute sorte d'affectueux conseils sur sa conduite, ses travaux et ses manières, trouvant le moyen de lui plaire en le conseillant. « Continuez toujours de m'écrire (lui répond ce charmant et déjà spirituel correspondant de quatorze ans), ma chère marraine, et soyez sûre de me faire un très-grand plaisir et de me former mon style; il en a bien besoin, et c'est sur vos lettres que je prendrai leçon; Mme de Sévigné ne me sera plus nécessaire[2]. » M. Patricol rendait compte aussi à Mme de Renaudin des progrès de son élève, et, dans sa galanterie surannée, le jour de Sainte-Marie, patronne de la dame, il lui envoie un compliment de sa façon, mêlé de prose et de vers, et dans cette poésie de mathématicien, on retient que Mme de Renaudin était « belle, charmante, d'une grande finesse de traits, d'une belle taille, sensible et compatissante au plus haut degré, et faisant le bien avec un singulier plaisir[3]. »

---

[1] Lettre d'Alexandre de Beauharnais à Mme de Renaudin. Heidelberg, 15 juillet 1770. (Archives de famille.)

[2] Lettre à Mme de Renaudin. Blois, le 3 janvier 1774. (Archives de famille.)

---

[1] Lettre d'Alexandre de Beauharnais. Sans date. (Archives de famille.) Il signe : « Votre filleul qui vous aime de tout son cœur. »

[2] Lettre du 31 juillet 1774. (Archives de famille.)

[3] Lettre du 13 août 1774, écrite de Blois. (*Ibid.*)

François de Beauharnais, l'aîné des deux frères, son éducation terminée, était entré, en mars 1774, dans une compagnie de mousquetaires en garnison à Sedan, d'où il adresse plusieurs lettres à Mme de Renaudin, comme à une indulgente amie. Pressé par quelques pertes sérieuses au jeu : « Soyez ma conductrice, » lui dit-il avec effusion[1]; elle lui répond par de sages avis, mais, en même temps, ce qui est plus rare, en lui envoyant l'argent nécessaire au payement de ses dettes d'honneur. Vers 1776, Mme de Renaudin, avec son goût créole pour la campagne, s'était décidée à acheter une maison à Noisy-le-Grand, à quatre lieues de Paris, et, renonçant sans doute aux succès du monde, elle y avait employé le produit d'une partie de ses bijoux, ce dont la complimente encore l'inévitable Patricol qui la loue de cette résolution « bien courageuse, dit-il, pour une jolie femme, d'avoir troqué ses diamants inutiles aux autres contre une maison de campagne dont on peut jouir avec ses amis : un bien qu'on ne peut partager, ajoute-t-il, par un trait qui peint ce caractère, n'est pas fait pour la générosité de votre cœur[2]. » Pendant la belle saison, Mme de Renaudin partageait ce séjour avec le marquis de Beauharnais, qui, l'hiver, résidait à Paris, rue Thévenot.

Alexandre avait quinze ans; le moment était venu pour lui de choisir une carrière. Un instant, il eut l'idée d'entrer dans la marine, qui avait fait l'illustration de sa famille. Mais la guerre sur mer paraissait pour longtemps finie; il se décida donc pour le service de terre. Ce qui contribua encore à fixer son choix ce fut l'offre faite par l'un des cousins de sa mère, le duc de La Rochefoucauld, qui se trouvait alors colonel du régiment de la Sarre, de le prendre avec lui. Mais, au préalable, afin de compléter son éducation militaire et de le pousser sur les sciences, M. de La Rochefoucauld fit venir Alexandre dans son château de La Rocheguyon, près de Mantes, où il avait engagé M. Patricol à son service, pour y élever ses deux neveux, fils de sa sœur, Charles et Auguste de Rohan-Chabot. Le jeune Beauharnais resta là jusqu'à la fin de 1776, bienvenu du duc et se liant intimement avec ses cousins. Son ancien précepteur aurait voulu qu'on le lui laissât jusqu'à l'époque de son entrée au régiment, qui était prochaine. Méticuleux et un peu pédant, il déclarait ne pouvoir répondre qu'à cette condition, de cette charmante mais fougueuse nature. Alexandre, en octobre 1776, vint passer ses vacances à Noisy, avec son père, chez sa marraine qui, en voyant sa bonne éducation, s'empressa de témoigner à M. Patricol, qu'elle rendit fort joyeux, toute sa satisfaction « de la manière d'être du chevalier de Beauharnais. » C'est le titre qu'on lui donnait alors, et qu'il échangea bientôt contre celui de vicomte, sous lequel il est connu. Mme de Renaudin ne jugea pas à propos d'entretenir encore son filleul du dessein formé d'unir leurs deux familles, et celui-ci, ayant reçu ses lettres de cadet, quitta Noisy, au commencement de 1777, pour se rendre à son régiment qui venait d'être envoyé en garnison à Rouen.

---

[1] Lettre du 13 janvier 1775. (Archives de famille.)

[2] Lettre écrite du château de la Rocheguyon. (*Ibid.*)

M. de La Rochefoucauld dispensa son jeune parent des exercices des cadets, « tenus, dit celui-ci, pis que des écoliers, » et lui permit de les remplacer par l'équitation, l'escrime et les travaux du cabinet, destinés à le perfectionner dans les mathématiques et la géométrie[1]. Après avoir fait pendant quelque temps, et seulement pour la forme, comme cela se pratiquait alors pour les jeunes gens de famille, le service de soldat, puis de sous-officier, Alexandre vers le mois de mars reçut sa commission de sous-lieutenant au sortir de ses seize ans[2]. Dès le principe, il témoigna un grand goût pour la vie militaire. Exact dans son service, docile et soigneux de plaire, il obtint l'approbation, et plus tard l'estime de son colonel. Caractère heureux mais vif, il acquit aussi en quelques mois l'amitié de ses camarades qui, dit-il, « m'appellent *Capri* pour les quelques poils que j'ai au bout du menton[3]. » De sa première garnison, le chevalier de Beauharnais adresse à Noisy de nombreuses et charmantes lettres qui dénotent un esprit délié, déjà formé, affectant une tournure littéraire, mais, il faut le dire, avec quelque penchant à la déclamation et au jargon philosophique, dégénéré alors en mode et en abus. Sa marraine l'adorait, c'est le mot; elle en était fière. Quant au père, dès cette époque, il semble le préférer à son fils aîné, et cette préférence dura toujours. Enfin, en octobre, le chevalier obtint un congé et s'empressa de venir faire admirer à Noisy sa première épaulette et ces airs militaires qui avantageaient encore sa jolie figure et sa belle taille. Cet officier de dix-sept ans, spirituel, aisé, instruit, adroit aux exercices du corps, rompu déjà aux usages du monde, était bien ce qu'on appelait, comme l'avait dit sa grand'mère, un joli garçon : avec quelques années et quelque expérience de plus, ce sera un cavalier accompli que l'on citera pour son ton et sa tournure, dans une époque d'élégance exquise et de grandes façons.

---

[1] Lettre sans date, écrite de la Rocheguyon par M. Patricol à Mme de Renaudin. (Archives de famille.)

[2] Lettre du chevalier de Beauharnais à sa marraine. Rouen, 25 avril 1777. (*Ibid.*)

[3] Lettre du 28 mai 1777. (*Ibid.*)

Le chevalier trouva à Noisy son frère, qui était sur le point d'épouser leur cousine germaine, fille du comte Claude de Beauharnais. Ce projet d'établissement mit en goût Alexandre, malgré sa grande jeunesse, et il témoigna de lui-même à son père son désir bien hâtif de se marier aussi. Le marquis, trouvant l'occasion opportune, s'ouvrit à son fils. Il lui annonça qu'avec le désir d'assurer son bonheur, il avait résolu de lui choisir une femme dans une famille où, en des temps difficiles, et pendant son gouvernement des îles, il avait trouvé dévouement, loyal appui et franche amitié; il pensait, ajoutait-il, qu'il y avait là certitude d'une alliance heureuse, puisqu'elle serait basée sur une estime réciproque depuis longtemps éprouvée, ainsi que sur un cordial échange de services rendus. Alexandre n'eut pas de peine à deviner. Il avait été élevé dans les sentiments les plus tendres pour Mme de Renaudin et sa famille, qui avait soigné ses jeunes ans. Il adopta le projet paternel avec l'empressement de son âge et l'élan de son cœur; mais il accepta surtout de confiance cette femme inconnue et lointaine, par amour pour sa marraine et déférence pour son père. Le chevalier, naturellement, avait d'abord dirigé sa pensée sur l'aînée des filles de M. de La Pagerie qui, selon l'usage, devait s'établir avant ses autres sœurs; mais, au moment d'écrire à la Martinique, le marquis de Beauharnais, qui avait partagé la première impression de son fils, fut pris d'un scrupule de prévoyance paternelle, approuvé par son amie, relativement au trop peu de différence d'âge qui existait entre les deux jeunes gens, l'un âgé de dix-sept ans et l'autre de quinze. Joséphine fut donc écartée et le choix se reporta sur sa seconde sœur Désirée, qui n'avait alors que treize ans et quelques mois.

On a raconté beaucoup de fables sur ce premier mariage comme sur tous les principaux faits de la vie de l'Impératrice. En voici, d'après la correspondance originale des parties, l'historique sincère et détaillé. Pour plus de vérité, nous laisserons presque toujours la parole aux acteurs de cette curieuse négociation; elle forme l'un des épisodes les plus intéressants et les moins connus de notre sujet.

Le 23 octobre 1777, M. de Beauharnais écrivit à M. de La Pagerie la lettre suivante, par laquelle il lui demandait formellement la main de sa seconde fille pour le jeune chevalier qui, dans cette circonstance et par une attention délicate, attestant son plein assentiment, servait de secrétaire à son père[1]:

« Je ne saurais vous exprimer, Monsieur, toute l'étendue de ma satisfaction de pouvoir, en ce moment, vous donner des preuves de l'attachement et de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous; elle n'est point équivoque.

« Mes enfants jouissent à présent de 40 000 livres de rente chacun; vous êtes le maître de me donner mademoiselle votre fille pour partager la fortune de mon chevalier. Le respect et l'attachement qu'il a pour Mme de Renaudin, lui fait désirer ardemment d'être uni à une de ses nièces. Je ne fais, je vous assure, qu'acquiescer à la demande qu'il m'en fait, en vous demandant la seconde dont l'âge est plus analogue au sien. J'aurais fort désiré que votre fille aînée eût eu quelques années de moins, elle aurait certainement eu la préférence, puisqu'on m'en fait un portrait également favorable. Mais je vous avoue que mon fils, qui n'a que dix-sept ans et demi, trouve qu'une demoiselle de quinze ans est d'un âge trop rapproché du sien. Ce sont de ces occasions où des parents sensés sont forcés de céder aux circonstances. » M. de Beauharnais ajoute que le chevalier a les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse. Il déclare en même temps à M. de La Pagerie qu'il ne tient nullement à une dot pour son fils qui, déjà riche de 40 000 livres de rente par l'héritage maternel, en aura encore de son côté près de 25 000. Il l'invite enfin, d'une manière pressante, à amener sa fille en France *le plus tôt possible :* « Vous me devez, lui dit-il en terminant, cette marque d'amitié. » Et, dans le cas où, par hasard, M. de La Pagerie ne pourrait la conduire lui-même, il le prie de la confier à une personne sûre, et de lui faire prendre passage, non sur un bâtiment de l'État, mais sur un navire marchand où elle aura, dit-il, « une traversée plus commode et plus agréable, » ce qui n'était pas flatteur pour la marine militaire d'alors.

---

[1] Lettre du 23 octobre 1777, sans désignation de lieu. (Archives de famille.)

Dans cette lettre, commune à tous les membres de la famille, le marquis s'adresse ensuite à la mère, et il reproduit sa demande, à peu près dans les mêmes termes. Sentant ce qu'avait d'inusité ce choix d'une fille cadette, en présence d'une sœur plus âgée : « Ce n'est pas, lui répète-t-il, qu'on ne m'ait dit des choses très-agréables de l'aînée, mais mon fils la trouve trop âgée relativement à lui [1].... Mon fils est digne d'être votre gendre ; la nature l'a doué de belles et bonnes qualités, et sa fortune est assez considérable pour la partager avec une femme faite pour le rendre heureux. C'est ce que j'espère trouver dans mademoiselle votre fille, dont on me fait un portrait charmant; qu'elle vous ressemble, Madame, et je ne douterai plus du bonheur de mon fils. »

---

[1] Le père aime mieux, dans sa gêne, attribuer cette désagréable exclusion à son fils que d'en prendre lui-même la responsabilité.

Après ce compliment gracieux et mérité, venant à l'aïeule, Mme de La Pagerie : « Enfin, Madame, dit M. de Beauharnais avec un redoublement de cordialité, je me trouve assez heureux pour pouvoir effectuer ce que j'ai tant désiré.... Je ne puis vous exprimer toute la joie que j'aurais de voir cette union de nos deux familles perpétuer l'amitié et l'attachement qui y existent depuis si longtemps. J'espère que Mlle de La Pagerie ne me refusera pas son agrément. Permettez que je l'embrasse; mon secrétaire est le chevalier de Beauharnais. » Enfin, pour ne négliger aucune chance de réussite, il comprend, dans son insistance, le baron de Tascher lui-même : « Mettez tout en usage, mon cher baron, lui dit-il, pour déterminer votre frère et votre belle-sœur à envoyer votre seconde nièce en France.... et ne doutez jamais de mon tendre attachement. » On ne peut certes montrer un désir plus vif, un empressement plus affectueux et plus honorable de s'allier à une famille.

Mme de Renaudin avait joint une lettre à ce paquet[1]. Pour parer à une observation qu'aurait pu faire naître cet envoi d'une jeune fille venant ainsi de loin au-devant d'un mari, elle explique ce qui n'avait pas trop besoin de l'être, que c'est à elle que sa nièce est envoyée afin qu'elle puisse compléter son éducation et que les futurs époux aient la faculté de se connaître : « Nous sommes d'avis qu'il faut qu'ils se voient et se conviennent avant de rien conclure, car ils nous sont trop chers pour forcer leurs inclinations. » Elle proteste à son frère que sa nièce « trouvera en elle une mère tendre. » Passant au portrait du futur, et moins embarrassée pour le louer que le marquis de Beauharnais : « Il n'est pas, dit-elle, ne donnant aucun frein à sa plume, que vous n'ayez entendu parler de ce cher compatriote. Tout ce que je pourrais vous en dire ne vaudra jamais l'éloge qu'il mérite. Figure agréable, taille charmante, de l'esprit, du génie, de la science, et, ce qui est d'un prix inestimable, toutes les belles qualités de l'âme et du cœur sont réunies en lui ; il est aimé de tout ce qui l'entoure. » Dans ces vives louanges, il y avait, de la part de Mme de Renaudin, un peu d'amour-propre d'auteur, car le chevalier était, en grande partie, son ouvrage. Elle presse son frère de faire passer sa fille en France et de l'accompagner lui-même, dans le double intérêt de ses affaires et surtout de sa santé, fort délabrée par une fièvre lente et rebelle. Elle lui représente que ses propriétés de la Martinique et de Sainte-Lucie étant en bon état, il peut sans inconvénient faire ce voyage. Elle ajoute, comme M. de Beauharnais, qu'on ne lui demande aucune dot, mais que s'il veut absolument faire quelque chose en vue de ce mariage, ce soit seulement une rente dont il gardera le capital. Prévoyant bien aussi le désir très-naturel de sa famille d'établir d'abord Joséphine, Mme de Renaudin s'en explique à son tour en ces termes : « Il est fâcheux que votre fille aînée n'ait que trois ans de moins que le chevalier ; mais ce ne sera pas le premier exemple que la cadette soit établie avant l'aînée, et il faut croire que le ciel le veut ainsi, puisque l'âge de la seconde convient davantage. »

---

[1] Lettre de la même date, également sans désignation de lieu. (Archives de famille.)

Non, le ciel ne le voulait pas; et ici admirons les jeux de la fortune, ou plutôt les desseins de la Providence. La demande en mariage de la seconde fille de M. de Tascher était, comme on vient de le voir, datée du 23 octobre, mais, dès le 16 du même mois, Désirée était morte, après quatre jours seulement de maladie. Lorsque, en décembre, la lettre de M. de Beauharnais parvint aux habitants des Trois-Ilets, ce fut pour eux un redoublement de douleur, et la perte qu'ils avaient faite leur parut plus cruelle par la pensée du sort brillant qui attendait leur fille si elle eût vécu : « Une fièvre maligne (répond M. de La Pagerie à son ami) a enlevé Désirée, le 16 octobre, dans le même temps qu'on songeait à son bonheur[1]. » Il se montre reconnaissant de la marque d'amitié qu'a voulu lui donner son ancien général, « amitié dont, dit-il, il n'a jamais douté. » Et comme la famille de Tascher, dans cette demande de l'une de ses filles qu'on ne connaissait point, devait voir surtout, ce qui était la vérité, le vif désir de s'allier à elle, M. de La Pagerie, gêné par la décision de son ami relative à sa fille aînée, mais la subissant, offre à M. de Beauharnais, pour son fils, sa troisième fille, Marie-Françoise, surnommée en famille *Manette :* « Elle a, dit-il, onze ans et demi, âge également analogue au sien ; la bonté et la gaieté de son caractère répond à une figure qui sera intéressante, et j'espère qu'en joignant à cela une belle éducation, elle sera digne de votre tendresse et de monsieur votre fils. » C'était là, en effet, une enfant à élever, et il devait entrer dans les vues de Mme de Renaudin de compléter cette éducation et de donner ainsi aux jeunes gens, comme elle l'avait dit, le temps et la faculté de se connaître.

---

[1] Lettre datée de Sainte-Lucie du 9 janvier 1777. (Archives de famille.)

M. de La Pagerie écrit plus en détail à sa sœur, et en père qui sent le prix du riche avenir offert à l'une de ses filles. Nous devons reproduire la plus grande partie de cette lettre, qui fait bien connaître cet intérieur des Trois-Ilets, et nous fournit de précieux détails sur la jeunesse de Joséphine[1] : « Faut-il, ma chère sœur, en rester là ? M. de Beauharnais et son fils n'auraient-ils pas pour la troisième les mêmes sentiments que pour la seconde? C'est le pur attachement pour nous qui les leur a dictés et qui peut leur inspirer les mêmes pour l'une comme pour l'autre. Je vous avouerai d'ailleurs que Manette sera très-bien de figure; elle joint à une gaieté naïve un caractère sensible ; l'éducation fera le reste. » M. de La Pagerie annonce donc à sa sœur qu'il se décide à venir en France avec sa plus jeune fille, au mois d'avril ou de mai : « Beaucoup de raisons me portent, dit-il, à faire ce voyage ; ma santé délabrée et malheureusement trop négligée, les grâces de la cour que je dois attendre, le plaisir de vous embrasser, celui de témoigner mon attachement à M. de Beauharnais et à ses enfants. » Toutefois, ce n'était pas sans peine que la jeune Marie avait consenti à ce lointain voyage. « J'ai parlé, ajoute M. de La Pagerie, du voyage de France à Manette ; après bien des difficultés et les regrets qu'elle m'a témoignés de quitter sa mère, elle y a enfin consenti, sachant qu'elle en trouverait une seconde en sa chère tante, et lui ayant promis de la conduire moi-même. »

---

[1] Lettre datée, de Sainte-Lucie le 9 janvier 1777. (Archives de famille.)

Après le premier choix dirigé par la famille de Beauharnais sur sa sœur Désirée, ce dut être un plus vif froissement pour Joséphine, que cette désignation faite par ses propres parents de sa plus jeune sœur, désignation basée sur l'exclusion qu'ils croyaient lui avoir été définitivement donnée. Ceux-ci le sentaient eux-mêmes, et son père s'en explique avec Mme de Renaudin : « L'aînée, dit-il, qui, depuis quelque temps, est sortie du couvent, et qui m'a, depuis longtemps, demandé plusieurs fois à la mener en France, sera, je crois, un peu affectée de la préférence qu'il semble que je donne à sa cadette. Elle a une fort belle peau, de beaux yeux, de beaux bras et une disposition surprenante pour la musique. Je lui ai donné un maître de guitare pendant le temps qu'elle est restée au couvent, elle en a bien profité et a une très-jolie voix. Il est dommage qu'elle n'ait point eu le secours de la France pour son éducation, et s'il n'y avait que moi, je vous en aurais amené deux au lieu d'une; mais comment sevrer une mère de deux filles qui lui restent, au moment où la mort vient de lui enlever la troisième? »

Le lecteur comprendra ces épanchements de famille et ne sera point choqué de cette offre d'une fille, provoquée, on l'a vu, avec tant de cordialité par la démarche de la famille de Beauharnais.

La fortune s'éloigne encore de Joséphine, mais elle sera forcée de s'en rapprocher. En recevant ces lettres, Mme de Renaudin, déçue de ses espérances et ne sachant plus que décider, s'en remet pleinement à son frère, en son nom et en celui de M. de Beauharnais, et le laisse juge de faire ce qui lui paraîtra le mieux: « Arrivez, mon cher frère, lui dit-elle [1], avec une de vos filles, avec deux; tout ce que vous ferez nous sera agréable, et trouvez bon que nous vous laissions guider par la Providence, qui sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes. Vous connaissez nos vrais sentiments; il semble que l'événement fâcheux qui nous est arrivé augmente nos désirs. Il nous faut une enfant à vous. Le cavalier mérite d'être parfaitement heureux. Vous êtes à portée de connaître la figure, le caractère et enfin toutes les qualités nécessaires d'une femme faite pour plaire; agissez donc en conséquence. » Ainsi maintenant on accepte la plus jeune fille, mais on n'exclut plus l'aînée d'une manière formelle et on laisse au père la désignation de la femme du chevalier.

---

[1] Lettre de Paris en date du 11 mars 1778. (Archives de famille.)

Mme de Renaudin fit savoir à Alexandre cette bizarre situation des choses. Celui-ci, quelques jours après la demande partie, avait quitté Noisy pour se rendre à son service. Au commencement de 1778, des bruits de guerre avec l'Angleterre s'étant répandus, à propos des États-Unis d'Amérique, le régiment de M. de La Rochefoucauld fut dirigé vers la Bretagne, dont les côtes étaient menacées par l'ennemi. Le jeune lieutenant séjourna quelque temps à Brest, puis, au mois de mars 1778, il vint camper au Conquet, près de cette ville, d'où il décrit à sa marraine sa vie de garnison, et la tient au courant des premières hostilités. C'est là, qu'au milieu de ce mois, son père lui envoya en communication la correspondance venue de la Martinique, qui contenait l'annonce de la mort de Désirée et l'offre de la jeune Marie. Alexandre répondit qu'il acceptait cet échange, quoique maintenant il eût préféré l'aînée[1]; mais sa lettre est assez froide, comme on doit l'attendre d'un jeune homme à qui l'on présente la perspective éloignée d'un mariage avec une jeune fille qui n'est encore qu'une enfant, et il continue à se livrer aux plaisirs de son âge et, il faut lui rendre cette justice, aux devoirs de son état, ce qui lui valut bientôt après le grade de capitaine.

Mais M. de Tascher n'était pas arrivé à l'époque dite. Ce n'était pas la guerre seulement qui l'en avait empêché : il était retenu par la résistance de sa fille qui, après avoir consenti un instant à ce départ, refusait maintenant de partir, se faisant l'organe de l'opposition de sa mère et de son aïeule. A la date du 24 juin, M. de La Pagerie informe sa sœur de ces difficultés et lui confie tous ses ennuis.

---

[1] Lettre du 28 mars 1778 à Mme de Renaudin. (Archives de famille.)

« J'avais, écrit-il [1], avant mon départ pour Sainte-Lucie, en janvier dernier, préparé ma dernière fille à un voyage en France; elle m'avait paru, dans le court séjour que j'avais fait aux Trois-Ilets, consentir à me suivre. Ma femme ne me parut pas pour lors l'en détourner; mais depuis mon retour elle a bien changé, et on lui a si bien fait la leçon, que je ne puis vaincre sa répugnance à ce voyage. On a même attribué trois mois de fièvre qu'elle vient d'essuyer, à la crainte qu'elle avait que je ne l'y forçasse.... Vous connaissez, ma chère sœur, l'aveugle attachement de la plupart des mères créoles pour leurs enfants. Si ma femme s'était mise au-dessus d'une façon de penser aussi bizarre, nous aurions été d'accord sur la nécessité du voyage de France.... mais j'ai trouvé en elle de la contrariété, j'en ai trouvé dans sa fille, et j'en ai trouvé dans la grand'mère particulièrement. Si j'avais eu des moyens honnêtes pour le présent, je partais et j'amenais l'aînée, qui brûle d'envie de voir sa chère tante. On a également cherché à la prémunir, mais comme elle est plus raisonnable et qu'elle a passé une partie de son enfance avec notre mère et Rosette, elle est au-dessus de tout ce qu'on lui a déjà dit, et je suis assuré de la bonne envie qu'elle a de connaître sa chère tante et de mériter ses bontés et celles de M. de Beauharnais. Deux motifs m'ont arrêté cependant, et je l'avoue : point assez de moyens pour le présent et quinze ans qu'elle a aujourd'hui [1]. Cet âge me paraît avoir trop de parité avec celui du cavalier; elle est, en outre, très-formée pour son âge et est devenue puissante depuis cinq à six mois à lui donner au moins dix-huit ans. Elle est d'ailleurs assez bien, d'un caractère fort doux, pinçant un peu de la guitare, avec une jolie voix et d'heureuses dispositions pour la musique, dans laquelle elle se perfectionnerait bientôt, ainsi que pour la danse. Mais je crois que ce ne serait pas répondre à vos vues qui, certainement, sont de former vous-même une jeune personne et de la rendre digne de l'objet qui mérite autant notre attachement pour son mérite personnel que par la reconnaissance que nous devons à son cher papa. »

---

[1] Lettre datée de Fort-Royal, le 24 juin 1778. (Archives de famille.)

On reconnaît dans ce langage la discrétion et la loyauté du père de famille à qui on demande une de ses filles, en lui en laissant la désignation, et qui craint, en présence d'un établissement considérable, de favoriser l'une aux dépens de l'autre, et de peser sur les déterminations d'une famille amie. Il voudrait naturellement diriger son choix sur l'aînée, mais il est retenu par l'objection déjà faite au sujet de son âge. La destinée de Joséphine, encore voilée, a de la peine, on le voit, à se dégager. M. de La Pagerie fait connaître aussi à M. de Beauharnais sa situation et son embarras : « Ma fille cadette, lui dit-il[1], est une enfant qui ne répète que ce qui lui est dicté par une mère qu'elle n'a jamais abandonnée et qu'un attachement aveugle conduit. Quant à l'aînée, avec la plus grande envie qu'elle m'a témoignée d'aller en France, je n'ai osé jusqu'à présent lui donner la préférence. Ce n'est pas qu'elle ne le mérite par ses sentiments et un excellent caractère, qui est accompagné d'une figure assez agréable; mais elle est très-avancée et formée pour son âge.... Tout cela me jette, Monsieur, dans une incertitude accablante qui semblerait faire injure à la droiture et à la sincérité de mon cœur. »

---

[1] Pendant trois années, les mauvaises récoltes, les approches de la guerre et une grande mortalité d'esclaves avaient de beaucoup diminué les revenus de la famille de Tascher.

Ces lettres furent apportées en France par le bâtiment de l'État *le Protée*, que l'on savait à Brest être sur le point de revenir de la Martinique en Europe, et sur lequel la famille de Beauharnais pensait que M. de La Pagerie aurait pris passage avec une de ses filles. Mais avant que ces nouvelles lui fussent parvenues, le marquis, impatient de conclure, avait encore écrit à son ami pour le prier de se hâter et de mettre à profit, s'il s'en présentait, quelque occasion sûre, car, disait-il, il pouvait mourir, et alors les tuteurs de son fils, mineur de quatre ans, qui soupirait toujours après cette alliance, voudraient peut-être s'y opposer, et lui en proposer une autre[1] : « Je ne vous désigne point, ajoute-t-il, laquelle de vos deux demoiselles je désirerais qui vous accompagnât. Celle que vous jugerez le mieux convenir à mon fils sera celle que nous désirons ; partez de là et nous marquez laquelle des deux vous amènerez. » Sûr du consentement d'Alexandre, il envoyait en même temps à M. de La Pagerie un pouvoir pour faire publier à la Martinique les bans de celle qu'il aurait destinée à son fils, et il y joignait un modèle portant les nom et prénoms du chevalier de Beauharnais, et laissant en blanc ceux de la future; procédé et insistance bien rares dans des affaires de cette nature, et singulièrement honorables, nous le répétons, pour cette famille éloignée.

---

[1] Lettre écrite de Fort-Royal, le 25 juin 1778. (Archives de famille.)

La destinée de Joséphine va se fixer enfin. Lorsque la correspondance du 24 juin fut arrivée à Paris, elle fut aussitôt adressée par M. de Beauharnais et Mme de Renaudin au chevalier, qui seul devait décider. Celui-ci fut fort désappointé : il avait cru que *le Protée* amènerait celle qui devait être sa compagne, et on le renvoyait encore à une époque à laquelle il était difficile d'assigner une date. Néanmoins, il n'éprouva pas un instant d'hésitation, et sa réponse, par la promptitude surtout, fut flatteuse pour la famille de La Pagerie et pour Joséphine, que, livré à lui-même, il avait choisie d'abord. « Mon cher papa, écrit-il du Conquet[2], votre paquet vient de m'être remis à l'instant; j'ai lu toutes les lettres qu'il contenait et je prends sur-le-champ la plume en main pour vous répondre. Je conçois les difficultés que ces dames font pour envoyer leur fille en France. Elles disent : si le mariage ne peut avoir lieu, voilà un voyage inutile, et nous regretterons bien, pour lors, de nous être séparés de notre fille. Mais, cependant, on ne peut répondre que deux personnes qui ne se connaissent pas se plairont, et, sûrement, votre intention n'est point de me faire épouser cette demoiselle, si elle et moi avions réciproquement de la répugnance l'un pour l'autre. Je ne doute point que, d'après la description qu'on en a faite, elle ne me plaise; j'espère être assez heureux pour lui inspirer les sentiments que j'éprouverai : d'après cela, il y a tout lieu de présumer que le mariage s'accomplira comme nous l'avions d'abord projeté, si M. de La Pagerie veut nous amener l'aînée de ses filles. L'attachement et le désir que cette jeune personne témoigne de connaître sa tante, me décide en sa faveur, et je suis trop flatté d'avoir déjà de commun avec elle, la tendresse qu'elle lui porte.... Je pense, mon cher père, que sitôt ma lettre reçue, vous allez faire la réponse à M. de La Pagerie, et j'espère qu'il nous amènera sa fille aînée que nous avons toujours désirée plus ardemment que la cadette. » Répondant à une réflexion de son père qui, dans sa lettre d'envoi, lui avait fait remarquer le ton de loyale franchise de son ami : « Vous avez bien raison, ajoute Alexandre, en terminant, de dire que M. de La Pagerie se peint dans ses lettres; la lecture que j'en ai faite augmente encore le désir que j'avais de le connaître. »

---

[1] Lettre écrite de Paris, le 28 juillet 1778 (Archives de famille.)

[2] Lettre du *mercredi soir*, sans date. (*Ibid.*)

Dès les premiers jours de septembre, le marquis de Beauharnais envoya à la Martinique cette réponse qui, à sa joie, réalisait son projet d'union. « Elle se trouve, dit-il à M. Tascher de La Pagerie[1], conforme à mes désirs et lève les difficultés que mademoiselle votre fille cadette avait fait naître par son attachement à madame sa mère. Vous voyez, Monsieur, que c'est une de vos demoiselles que nous désirons, ainsi que je vous l'ai marqué, et que votre arrivée en France, avec mademoiselle votre fille, sera pour nous un jour vraiment heureux. Peu de temps après nous jouirons, vous et moi, de la satisfaction de voir les liaisons d'amitié et d'attachement qui sont entre votre famille et la mienne resserrées par l'union de mademoiselle votre fille avec mon fils. » Mme de Renaudin écrivit aussi à son frère, en lui rendant compte de tout ce qui avait été fait. Elle le presse de nouveau d'arriver par la voie de quelque bâtiment de guerre, « aujourd'hui, dit-elle, que tout semble conclu et arrêté ; » et elle ajoute, en se félicitant de la manière dont les choses ont tourné : « Nous ne sommes plus dans l'incertitude, puisque l'aînée est décidée, et que le cavalier l'est aussi. Mon cœur me dit qu'il est content, parce que tout est dans l'ordre; ainsi j'espère que vous ne trouverez plus de difficultés. Je désire pour le bonheur de Manette qu'on lui trouve un aussi bon parti que celui qu'aura sa sœur aînée, et je promets à ma belle-sœur qu'elle me saura gré, un jour, de lui avoir procuré un tel fils. Elle pense trop bien pour ne pas être pénétrée de reconnaissance de la grâce que M. de Beauharnais a mise dans ses propositions; je défie de traiter avec autant de franchise, de désintéressement et d'amitié. Je ne saurais vous exprimer l'impatience où il est de vous embrasser et sa future belle-fille. Hélas! que ne puis-je voler et vous aller chercher ! Adieu, mon cher frère, ménagez-vous bien; venez, venez, c'est votre chère sœur qui vous en conjure. Vous remettrez cette lettre à ma nièce, si vous le jugez convenable[1]. »

---

[1] Lettre du 9 septembre 1778. (Archives de famille.)

Les parents des demoiselles de Tascher ne leur avaient évidemment dit de cette négociation que ce que des parents avisés et prudents peuvent dire sans inconvénient, sur un pareil chapitre, à de jeunes filles élevées dans la convenance et la réserve. Il n'était encore question, dans les conversations de la famille des Trois-Ilets, que d'un voyage en vue d'un établissement probable à faire en France, auprès d'une tante et dans la compagnie d'un père, voyage que Mme de La Pagerie redoutait pour le jeune âge de Manette, et que Joséphine, quoique aimant tout autant ses parents que sa jeune sœur, acceptait avec un certain empressement, comme la réalisation de ce rêve qui luit à toutes les imaginations créoles, sans cesse tournées vers la France et vers Paris.

---

[1] Lettre du 9 septembre 1778. (Archives de famille.)

Les lettres du marquis de Beauharnais et de Mme de Renaudin, en arrivant à la Martinique, causèrent une véritable satisfaction à la famille de Tascher, qui ne put voir sans une certaine vanité le procédé chevaleresque du père et l'empressement marqué du fils. M. de La Pagerie s'ouvrit enfin à sa fille aînée. Joséphine avait désiré ce voyage. Mais aujourd'hui qu'il était question de quitter bientôt, et peut-être pour toujours, sa mère, son père, tous les siens, sa chère Martinique, elle hésitait à donner son consentement à la brillante union que la fortune venait décidément lui offrir. Sa mère et son aïeule ne pouvaient se décider aussi à cette séparation. M. de La Pagerie lui-même, dont l'assentiment à la demande de la famille Beauharnais était assuré, éprouvait de l'hésitation à partir, pour des motifs faciles à concevoir. Depuis le mois de mars 1778, la guerre sur mer se poursuivait avec des chances diverses. Une traversée, dans ces conditions, pouvait présenter de véritables dangers. Mme de La Pagerie refusait d'y exposer sa fille; le père n'osait en prendre sur lui la responsabilité : aussi, près d'une année s'écoula à attendre une occasion favorable, le retour d'une escadre ou le passage d'un bâtiment neutre. Mme de Renaudin, entre le désir et l'appréhension, n'ose plus conseiller son frère, mais elle se montre de plus en plus impatiente de le voir arriver : elle redoute, lui écrit-elle, les menées de la parenté des Beauharnais contre leurs projets, d'autres partis considérables étant proposés à la famille; elle craint enfin que l'ardeur du jeune homme ne vienne à se refroidir à force d'attendre[1].

Cependant Mme de Renaudin reçut l'avis que son frère cherchait sincèrement un moyen de passer en France. Mais, en août 1779, il n'était pas encore arrivé, et la guerre continuait toujours. Fatigué des galanteries de garnison et impatient d'un amour honnête, le chevalier de Beauharnais avait prié ses camarades de Brest de demander à tous les officiers arrivant des colonies d'Amérique, s'ils n'apportaient point des nouvelles de M. de La Pagerie. Lui-même, à la fin du mois d'août, était venu avec sa compagnie rejoindre son régiment dans ce port. En voyant l'embarquement d'un corps de troupes pour l'Ile de France, son âme s'exalte, et il écrit à sa marraine ces lignes, où l'on pressent cet amour de la renommée militaire qui fut sa passion la plus constante et la plus vraie : « Mon zèle, quoique bien grand, ne s'étend pas si loin. Je quitterais avec regret ma patrie s'il fallait s'en éloigner pour des siècles ; c'est sur les côtes d'Angleterre que je voudrais me frayer un chemin vers la gloire, trop heureux si je pouvais un jour vous dater ma lettre de Portsmouth ou de Plymouth[2] ! » Pendant tout le mois de septembre, pas un mot n'était venu de la Martinique. Le 5, le chevalier écrivait : « M. d'Orvilliers tient toujours la mer pour favoriser la rentrée de deux convois que l'on attend, l'un de la

---

1. Lettre du 24 novembre 1778. (Archives de famille.)
2. Lettre à Mme de Renaudin du 20 août 1779. (Archives de famille.)

Martinique, l'autre de Saint-Domingue[1]. » Il avait le pressentiment que, par cette occasion, on verrait arriver M. de La Pagerie lui-même ou qu'on aurait des lettres de lui. Et, comme il sortait d'une maladie qui l'avait retenu quelque temps au lit, il vint à Noisy pour se remettre entièrement. Mais il y était à peine depuis une vingtaine de jours, que Mme de Renaudin reçut enfin une lettre de son frère, datée du 20 octobre, par laquelle celui-ci lui annonçait son arrivée en France, avec sa fille aînée et leur sœur, Mlle Rosette de La Pagerie. Il avait, en effet, profité du convoi annoncé par Alexandre et avait pris passage à bord de *la Pomone*[2], qui en faisait partie, et, après une longue et orageuse traversée, il venait de débarquer à Brest, dans un bien triste état, également épuisé par sa maladie ancienne et par les fatigues de la mer. Cette même année 1779, à l'autre bout de la France, débarquait aussi, venant d'une autre île française, celui qui devait élever si haut Mlle Joséphine de La Pagerie.

Mme de Renaudin, en compagnie du chevalier, partit aussitôt pour aller chercher sa famille. D'après ce qu'on lui avait écrit de la santé de son frère, tout était à craindre. Alexandre avait pris ses dispositions pour ménager la sensibilité de sa compagne de voyage en cas de malheur. Le 25 octobre, il mande de Saint-

---

[1] Lettre d'Alexandre de Beauharnais à son père. (Archives de famille.)

[2] Sur ce nom du bâtiment qui amena Joséphine en France, voy. *Mémoires* de Constant sur Napoléon, t. I, p. 35.

Brieuc à son père[1] : « Je ne veux pas fermer sans vous instruire des précautions que j'ai prises pour faire annoncer notre arrivée à M. de La Pagerie. J'ai écrit à un de mes camarades, à Brest, pour que, s'il a de bonnes nouvelles à nous donner, il nous envoie au-devant de nous un exprès. Moyennant cette précaution, que j'ai cachée à Mme de Renaudin, si son frère est mieux, je lui sauverai les inquiétudes de la dernière journée, qui sont les plus vives. Si je ne reçois pas d'exprès, je compte partir devant à franc étrier, de Morlaix, où nous espérons coucher demain, et m'instruire par moi-même de l'état de M. de La Pagerie, pour préparer sa sœur quand elle arrivera. J'ai cependant de bonnes espérances. » Alexandre allait ainsi, plein d'ardeur, au-devant de cette jeune fille inconnue qui allait bientôt être sa femme.

Les espérances du chevalier de Beauharnais furent réalisées. Quelques jours de repos à terre, les soins d'un bon médecin avaient beaucoup amélioré la situation de M. de Tascher. Quant à l'impression que la jeune créole produisit sur son futur époux, c'est lui qui va nous le dire : « Mon cher père, écrit-il trois jours après[2], depuis que je suis arrivé, je n'ai trouvé que le moment de vous annoncer que nous étions à Brest en bonne santé, et bien moins inquiets depuis que nous avions vu M. de La Pagerie et son aimable famille.... Notre départ paraît fixé à mardi matin. Ce que je vous puis certifier c'est la vive impatience que nous avons tous d'être auprès de vous. Mlle de La Pagerie, qui n'est pas celle qui le désire le moins, vous paraîtra peut-être moins jolie que vous ne l'attendez; mais je crois pouvoir vous assurer que l'honnêteté et la douceur de son caractère surpasseront tout ce qu'on a pu vous en dire. J'ai trouvé, à mon arrivée, toute la ville instruite des projets que j'avais crus cachés. Mais, s'il m'a fallu quelquefois rougir des compliments que l'on m'a faits, j'ai éprouvé une satisfaction bien douce de l'intérêt que m'ont témoigné mes camarades, et j'exprimerais difficilement combien m'ont flatté les marques de vif intérêt et d'attachement qu'ils m'ont données. » Cette première impression était, en somme, favorable, et Alexandre se montrait heureux de la compagne qui lui était destinée.

---

[1] Archives de famille.

[2] *Ibid.*

Le 3 novembre, de Guingamp, en cheminant, Mme de Renaudin écrit aussi au marquis de Beauharnais, qui les attendait à Versailles : « Ma chère famille, je veux dire la nôtre, en y comptant votre cher fils, est également bien impatiente de vous embrasser. Votre seconde (bru) sera votre chère et tendre fille; c'est moi qui vous en assure. Elle a tous les sentiments que vous pouvez désirer qu'elle ait pour votre enfant, et je vous avoue que j'ai vu avec la plus grande satisfaction qu'elle lui convenait. Il me prie de vous embrasser pour lui, et de vous faire trouver bon qu'il ne vous écrive pas aujourd'hui; mais il est bien occupé, oui, mon bon ami, fort occupé auprès de votre seconde[1]. » En effet, à mesure que le voyage avançait, les sentiments des deux jeunes gens devenaient plus sympathiques et plus vifs. De Rennes, peu de jours après, Mme de Renaudin écrit encore : « Vous avez reçu une lettre de votre cher chevalier, qui vous a confirmé que je voyais bien ; les choses vont toujours de mieux en mieux. Mon frère soutient assez bien la route et je le trouve même mieux ; il brûle d'envie de vous voir, dit-il, avant que de mourir ; je ne vois pas sans peine combien il voit noir[2]. » Dans cette lettre, le chevalier ajoute ces quelques lignes : « Le plaisir d'être avec Mlle de La Pagerie, avec celle à qui le nom de votre fille a paru si doux, a été la seule cause de mon silence. Je vous exprimerais avec bien de la peine combien est vive l'impatience qu'elle a d'être rendue auprès de vous ; la mienne seule peut lui être comparée, et nous nous flattons que vous avez quelque désir d'embrasser deux enfants dont le bonheur sera de travailler au vôtre. » L'entente est complète ; le charme réel de Joséphine a opéré. On n'a jamais dit, même quand elle eut acquis tout son développement, qu'elle fut réellement belle, mais, dès lors, apparaissent sa grâce et sa douceur, ces deux qualités qui en ont fait un si harmonieux ensemble. Vers le 10 novembre, on arriva enfin à Paris. La joie du marquis fut extrême ; du premier jour il s'attacha à Joséphine comme à sa propre fille, et celle-ci lui voua, de son côté, une tendresse qui fut constamment respectueuse et vive.

---

[1] Archives de famille.

[2] Lettre du 6 novembre. (Arch. de famille.)

Le chevalier de Beauharnais demanda que l'on pressât son union, et Mme de Renaudin, qui craignait toujours que quelque chose ne vînt déranger son ouvrage, fut aussi d'avis de ne plus différer. Tout, en effet, avait été convenu d'avance, à condition que les futurs se conviendraient. Un coup d'œil avait paru suffire. On choisit Noisy pour la célébration du mariage, afin d'éviter les lenteurs et l'apparat qu'aurait entraînés une noce à Paris. Mme de Renaudin fournit à sa nièce un fort beau trousseau, que nous voyons figurer dans ses comptes pour le chiffre de 20 872 livres. Quelques jours avant la cérémonie, fixée au 13 décembre, M. Tascher de La Pagerie s'étant trouvé, par suite d'une rechute, dans un état qui lui faisait craindre de ne pouvoir y être présent, donna procuration pour le remplacer à son parent issu de la branche restée en France, l'abbé Louis-Samuel de Tascher, désigné dans l'acte comme « docteur de Sorbonne, prieur de Sainte-Gauburge et aumônier de S. A. R. Mgr le duc de Penthièvre. » La célébration eut donc lieu dans l'église de Noisy-le-Grand, en l'absence de M. de La Pagerie, mais avec l'assistance de Mme de Renaudin, qui servait de mère à sa nièce, et en présence du marquis de Beauharnais, du comte Claude, son frère, de M. Begon, intendant de la marine, parent d'Alexandre, et de MM. l'abbé de Tascher, de Courpon de La Vernade et Louis de Villars, indiqués comme *cousins de l'épouse* dans l'acte qui donne bien à Mlle de La Pagerie ses véritables noms et son âge sincère. Alexandre y prend le titre de vicomte de Beauharnais, sous lequel nous le désignerons désormais[1].

Telle est l'histoire simple et vraie, quoique cependant extraordinaire encore, du premier mariage de l'Impératrice Joséphine. Nous avons accepté comme une bonne fortune la faculté de pouvoir tirer au clair cette époque de sa vie, et nous avons sans scrupule reproduit presque en entier la précieuse correspondance qui faisait disparaître, par un pur exposé des faits, les ridicules inventions qu'a propagées une plume plus ridicule encore. On connaît toutes les circonstances de l'arrivée en France de Mlle de La Pagerie : ce point nous paraît maintenant fixé, et nous espérons que le lecteur sera de notre avis, d'une manière définitive[2].

---

[1] Cet acte de mariage est conservé au greffe du tribunal civil de Pontoise. Nous le reproduisons à la fin du second volume.

[2] Nous avons déjà signalé le roman banal imaginé sur l'adolescence de Joséphine. Les circonstances de son premier mariage ont aussi excité le génie inventif de sa prétendue annaliste. Le lecteur est parfaitement à même de juger du mérite des assertions suivantes, pour ne noter que les erreurs matérielles :

D'abord, Mlle Lenormand prétend que Joséphine vint au monde le 24 juin 1763, *le jour même*, dit-elle, où fut signé le traité qui restituait la Martinique à la France : or ce traité est du 12 février; — plus loin elle dit que Mme de Renaudin vint en France en 1761, avec le marquis de Beauharnais qui n'y est arrivé qu'un an après, et qu'elle voulut amener avec elle l'aînée de ses nièces venue au monde seulement deux ans plus tard; — elle ajoute que le père de Joséphine la confia à des amis et ne l'accompagna pas en Europe;

elle la fait de plus débarquer à Marseille : nous avons vu M. de La Pagerie débarquer avec sa fille à Brest. — Une fois Joséphine arrivée en France, c'est tout un nouveau roman qui commence : on la met au couvent de Panthémont pour compléter son éducation et la soustraire à la vue et à l'amour de cet éternel Williams qu'elle a retrouvé à Paris et qu'elle aime toujours; ce n'est qu'alors que Mme de Renaudin fait part de ses projets au marquis de Beauharnais qui les repousse, car il destinait Alexandre à la fille de son frère Claude; le vicomte se montre aussi opposé à cette union; mais l'habileté de Mme de Renaudin finit par lever les obstacles pendant que de son côté l'abbesse de Panthémont décide la jeune créole — et c'est après tous ces préliminaires et ces longs débats qu'a lieu, presque contre la volonté d'Alexandre qui s'est ravisé, et avec le consentement forcé de Joséphine, ce mariage que nous venons de voir arrêté au moins un an à l'avance, publié à la Martinique depuis huit mois, et célébré évidemment trop tôt du plein gré des deux époux, c'est-à-dire un mois seulement après l'arrivée de Mlle de La Pagerie à Paris.

Avant la publication de ces prétendus *Mémoires*, la sibylle de la rue de Tournon avait édité elle-même, car son industrie était fort achalandée, les deux ouvrages suivants dans lesquels elle prenait la qualité de confidente de l'Impératrice : 1° *Souvenirs d'une Sibylle sur les causes de son arrestation, le* 11 *décembre* 1809. (Paris, 1814; chez l'auteur, rue de Tournon, n° 5; et à son magasin de librairie, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n° 1;) 2° *les Oracles sibyllins ou la Suite des souvenirs prophétiques*. Paris, 1817. Elle explique son arrestation par la prédiction indiscrète qu'elle aurait faite à Joséphine de son divorce, dès 1807.

Le lecteur trouvera peut-être que c'est faire trop d'honneur à de pareilles inventions que de les relever; mais, nous le répétons, on les retrouve partout, dans toutes les notices, biographies, mémoires qui parlent de l'Impératrice Joséphine. Ç'a même été une des singularités de sa destinée, soit de son vivant, soit après sa mort, que pendant qu'elle conquérait dans la plus grande partie de la nation, l'un des noms les plus populaires et les plus aimés, elle était en même temps l'objet des histoires les plus incroyables, tantôt puériles, souvent odieuses. Il est du devoir d'un écrivain d'édifier le lecteur sur la valeur des matériaux où les autres ont si complaisamment puisé.

Pour ne citer qu'une notice bien peu sérieuse prise dans un recueil sérieux, le rédacteur de l'article *Joséphine* de la *Biographie universelle* de Michaud a cru devoir reproduire avec un soin religieux toutes les assertions de Mlle Lenormand, bien étonnée, comme le personnage de la comédie, d'avoir ainsi fait non de la prose mais de l'histoire sans le savoir. Seulement le biographe a enjolivé ce thème de quelques détails qui ne le déparent nullement. Ainsi entre autres choses il nous apprend que c'est le père de l'Impératrice qui transplanta sa famille à la Martinique. Il y vint poussé par la misère : « Le manque de fortune, dit-il, obligea le père de Joséphine à solliciter la place de gérant dans une habitation de la Martinique. » Plus loin il le fait capitaine de port et le confond ainsi avec son frère. On se doute facilement de l'esprit dans lequel a été écrit cette notice. Il est difficile de rencontrer plus d'âcreté et plus de fiel. Mais de telles passions ne sont plus de notre temps. Le public repousse ce système de hardiesses et de violences historiques. Et où en serions-nous? où en seraient la convenance et la justice, si chaque parti s'attachait ainsi à mettre au pilori les princesses, les femmes du parti opposé; si l'on ramassait sans en rien laisser perdre tout ce que la légèreté, la méchanceté, la sottise et surtout l'envie peuvent avoir accumulé contre elles? Tous les partis y perdraient à coup sûr, et nous ne voyons pas ce que la France y gagnerait.

CHAPITRE III.

Premiers temps heureux de ce mariage. — Caractère mal assorti des deux époux. — Mésintelligence précoce. — Naissance d'Eugène. — Voyage du vicomte de Beauharnais en Italie. — Son départ pour la Martinique. — Naissance d'Hortense. — Discussions d'Alexandre avec son beau-père. — Son retour en France. — Il rompt avec sa femme ; le parlement les sépare. — Mme la vicomtesse de Beauharnais revient dans sa famille. — Son mari la rappelle en Europe.

Ce ménage d'un jeune homme de dix-neuf ans et d'une femme de seize fut heureux dans les commencements. Entre un mari plein d'esprit et de feu, brillant, fêté; un beau-père, dès la première heure rempli d'affection et bientôt adorant son caractère si doux; un beau-frère et une belle-sœur qui ne demandaient l'un et l'autre qu'à devenir des amis; sa tante, qu'elle aimait mieux maintenant qu'elle la connaissait, et son père retrouvant par degrés une santé inespérée, la jeune vicomtesse de Beauharnais pouvait se promettre une belle existence. Pendant l'été, à Noisy, chez Mme de Renaudin, et l'hiver, rue Thévenot, à l'hôtel du marquis de

Beauharnais, cette première année s'écoula au milieu des enchantements d'un monde si nouveau, si curieux pour elle; dans l'admiration de ces merveilles parisiennes, espoir ou regret des imaginations créoles. La nombreuse parenté de son époux l'accueillit comme devait l'être une jeune fille de bonne maison, très-convenablement élevée, nourrie aux affections de famille, ne demandant qu'à plaire et à aimer, et, en attendant qu'elle eût le grand ton du monde pour lequel elle était née, suffisant à toutes les exigences de sa situation nouvelle, par un tact parfait et un art véritable de deviner les lois de la distinction.

La jeune créole fut surtout parfaitement traitée par une tante de son mari, Mme Fanny de Beauharnais, femme du comte Claude, lequel, après avoir terminé son temps de service dans la marine avec la même distinction qu'à ses débuts, s'était retiré, ainsi que nous l'avons vu, chef d'escadre, ce qui répondait à notre grade de contre-amiral.

Née à Paris, en 1738, d'un père receveur général des finances, Marie-Anne-Françoise Mouchard avait reçu une éducation brillante et plus forte qu'on ne la donnait aux jeunes filles d'alors. Dès sa dixième année elle se mit à composer des vers. La littérature était l'engouement de l'époque; les hommes de lettres étaient les rois du jour : une fois sortie de son couvent, la jeune muse (on lui donna ce nom comme à tant d'autres) eut tous les moyens, dans le salon et l'entourage de son père, de manifester et de faire applaudir ses précoces talents, d'autant plus qu'elle était à la fois jeune et fort riche, ce qui ne pouvait nuire à ses succès littéraires. En 1753, le comte Claude de Beauharnais la rechercha en mariage et fut bientôt agréé, quoiqu'il eût vingt ans de plus qu'elle. Mais cette union ne fut pas longtemps heureuse. Nous ne savons de quel côté vinrent les torts : tenaient-ils à une impétuosité qui semble naturelle au caractère des Beauharnais, et que devait avoir encore accrue l'habitude du commandement; ou l'officier de marine ne put-il s'accommoder aux occupations, aux goûts, aux relations exclusivement littéraires de sa femme? Quoi qu'il en soit, après quelques années de mariage, les deux époux, d'un commun accord, se séparèrent, et la comtesse de Beauharnais se retira d'abord au couvent des Visitandines de la rue du Bac, et plus tard s'établit dans une maison qui lui venait de la succession paternelle.

Devenue libre, Mme *Fanny* de Beauharnais (c'est le nom nouveau qu'elle choisit et qu'elle signa) put se livrer tout entière à sa passion pour les lettres. Elle fit paraître tour à tour plusieurs œuvres qui furent lues avec plaisir, et successivement l'Académie de Lyon, la Société bretonne, l'Académie des Arcades de Rome, le Lycée de Toulouse l'admirent dans leur sein. Son salon à la ville, sa maison de campagne à Fontainebleau, voyaient souvent réuni ce que Paris avait de distingué et même de célèbre, et parmi ses intimes on remarquait Mably, Bitaubé, Bailly, Dussaulx, Arnaud, Mercier, Dorat et Cubières. Quelques années après, aux approches de la Révolution française, la comtesse de Beauharnais se décida à réaliser un projet qu'elle avait conçu depuis longtemps, et elle partit pour aller visiter l'Italie, cette mère des arts. Sa réputation avait franchi les Alpes : elle reçut dans les cercles littéraires de la péninsule l'accueil le plus flatteur, et, au bout d'une année, elle revint en France plus éprise encore des exercices et des succès de l'esprit. Bonne amie, bonne parente, généreuse, fidèle et sûre, il y a dans ces qualités de quoi faire pardonner quelques ridicules et bien des vers médiocres. Ce n'est pas à dire que Mme Fanny de Beauharnais soit un écrivain sans talent, et l'on a fait des réputations à des femmes qui ne la valaient pas. Nous ne voulons point donner ici une appréciation de ses œuvres; le temps et l'espace nous manqueraient. C'est la parente dévouée, c'est la femme du monde dans sa distinction et son influence sociale, qui doit seule nous occuper. Elle devint utile à sa jeune nièce lors des débuts de celle-ci dans le monde, par son affection et par ses conseils; et le salon de la comtesse Fanny fut, dès l'abord, un de ceux où Joséphine put prendre une idée de ce côté de Paris qui n'était pas le moins curieux et le moins important, le côté littéraire.

Quoique vivant séparé de sa femme, le comte Claude de Beauharnais entretenait avec les siens d'affectueux rapports. On a dit qu'ayant la parole de son frère de marier leurs enfants ensemble, il avait fort mal accueilli Mlle de La Pagerie. Mais une telle allégation tombe d'elle-même quand on réfléchit que déjà, lors du mariage d'Alexandre, le frère de celui-ci avait épousé leur cousine, seule fille de l'ancien chef d'escadre, qui, outre les raisons de famille d'aimer sa jeune nièce, en trouvait encore un motif dans les liens d'amitié qui l'unissaient au baron de Tascher, son courageux lieutenant de *la Bellone*. Le comte Claude avait un fils du même nom que lui, officier aux Gardes françaises, qui épousa, quelques années après, la fille de M. le comte de Marnésia, et fut le père de S. A. I. Mme la princesse Stéphanie, grande-duchesse actuelle de Bade, sur laquelle Joséphine s'est plu à reporter toute l'affection que lui avaient inspirée ses parents.

Cette famille se complétait par M. de La Rochefoucauld, marié à sa propre nièce, sœur de MM. de Rohan-Chabot. Les uns et les autres ne cessèrent de cultiver avec Alexandre, et par conséquent avec sa femme, d'amicales relations, et Joséphine trouva une amie dans la femme du plus jeune de ces deux frères, Mme de Rohan-Chabot-Léon, née Élisabeth de Montmorency.

M. le vicomte de Beauharnais produisit sa jeune femme dans le grand monde de Paris, qui était le sien, et qu'il recevait à son tour dans le bel hôtel de la rue Thévenot, où il logeait avec son père[1]. Son train de maison était celui d'un gentilhomme riche, dont le revenu, par son mariage, s'était encore accru. Dans le nombre des brillants salons qui s'ouvrirent devant la jeune vicomtesse, et que nous n'essayons même pas d'énumérer, l'un des plus hospitaliers fut celui de Mme de Montesson, femme morganatique du duc d'Orléans, où Joséphine vit et connut Mme de Genlis, et qui réunissait toute la grande société du temps[1]. Nous ne trouvons pas le nom de Mme la vicomtesse de Beauharnais sur les listes officielles de présentation à la Cour. Mais il est difficile de penser qu'elle n'y fût point reçue : sa naissance lui en donnait pleinement le droit, et son mari était même, dit-on, l'un des cavaliers les plus agréés des bals de la Reine.

---

[1] Cet hôtel existe encore au n° 14 de la rue, et appartient à M. Monnot Le Roy, ancien notaire.

Le vicomte de Beauharnais consacra ces premiers temps de son mariage au bonheur d'être l'époux d'une jeune femme qui n'a jamais aimé. Il se plaisait à satisfaire ses fantaisies et à lui faire éprouver les premières jouissances du luxe pour lequel elle avait tant de penchant et de goût[2]. Joséphine se donna à sa tendresse avec toute l'ardeur et les illusions d'un cœur qui s'éveille à la vie. L'amour, la société exclusive de son mari lui auraient suffi. Elle ne fuyait pas, mais elle ne recherchait point le monde, où d'ailleurs elle ne pouvait encore obtenir ces succès qui étaient aussi faciles que nécessaires à Alexandre. Celui-ci avait, en effet, reçu une éducation relativement plus complète et plus moderne, et elle lui donnait sur sa femme une sorte de supériorité purement littéraire qu'il affecta trop et qui ne tarda pas à produire de fâcheux effets.

---

[1] Mémoires de Mme de Genlis, chap. XXXIII.

[2] *Mémoires de Constant sur la vie privée de Napoléon*; Paris, 1830, t. II, p. 157.

Évidemment, à dix-sept ans, Joséphine ne paraissait pas ce qu'elle fut depuis. Sa figure, sa taille, sa grâce n'étaient pas arrivées à leur point. Ses manières différaient de celles de la France. Elle était tout ce que pouvait être une demoiselle bien élevée dans un couvent à deux mille lieues, et auprès d'une mère et d'une aïeule citées pour leurs vertus : elle possédait enfin plus de qualités que de science. Son esprit n'était point encore orné comme celui de son mari de ces charmantes et futiles connaissances que donne la fréquentation du monde, et qui permettent de dire un mot de tout, si ce n'est de rien approfondir. Mais avec son sens naturel et sa douceur docile, elle s'en remit pleinement, pour compléter son éducation, aux soins et à la direction de sa tante, que vingt années de séjour en France avaient rendue une vraie Parisienne. Mme de Renaudin s'attacha à lui donner ce qui lui manquait; son mari s'occupa aussi à lui enseigner la science du monde, et Joséphine appliqua à cette étude une aptitude d'imitation qu'elle possédait au plus haut degré, et qu'elle partageait, au reste, avec ces Françaises d'outre-mer que la finesse de leurs traits et l'élégance innée de leur personne destinent à la vie et aux succès de la société[1].

---

[1] Si nous avions besoin de justifier la place que nous avons

Une différence bien plus importante commença de bonne heure à se manifester entre les deux époux. Alexandre aimait moins sa femme qu'il n'en était aimé. Les circonstances de leur mariage contribuaient à un pareil résultat. En effet, ce choix fait de loin, presque au hasard, et qui n'était remonté jusqu'à Joséphine qu'après s'être arrêté un instant sur ses deux sœurs; cette jeune fille épousée surtout, un mois à peine après la première entrevue, par affection pour une marraine et déférence pour un père; dont la beauté n'est pas formée, dont la taille un peu épaisse alors ne fait pas deviner sa future et suprême élégance, dont l'éducation est imparfaite, — tout cela constituait une position bizarre qui devait porter des fruits amers. Quand la possession aura calmé cette fougue de l'âge qu'Alexandre a prise pour de la

donnée à Mme de Renaudin dans cette histoire, nous trouverions dans la lettre suivante une suffisante justification [a] :

Mme de La Pagerie à Mme Renaudin.

Aux Trois-Ilets, 26 mars 1780.

« Ma chère sœur,

« ....Pouvais-je être sans inquiétude sur le sort de ma fille! Je frémis encore lorsque je songe à tous les dangers qu'elle a courus. Mais, Dieu merci, ses peines sont finies et son sacrifice a été couronné de la main de M. de Beauharnais. J'ose espérer qu'ils seront heureux tous les deux : leur union est votre ouvrage, il faut que leur bonheur le soit aussi. Vous avez des droits sur tous les deux; faites-les valoir, ma chère sœur, pour leur bien. Ma fille est encore jeune; entrée dans un grand monde où elle aura besoin de conseils, je vous demande les vôtres au nom de l'amitié. Vous avez travaillé pour elle en mère tendre; veuillez lui en continuer les avis et les sentiments.... Croyez-moi toujours votre bonne sœur.

« SANOIS DE LA PAGERIE. »

[a] *Archives de famille.*

passion, la tiédeur viendra bientôt. Le jeune homme voudra trouver, dès le début, dans sa femme, toutes les jouissances de l'amour-propre, tous les succès de l'esprit; et si Joséphine, elle, s'attarde à aimer et ne s'attache pas, sur toute chose, à briller et à raviver par de constants efforts la tendresse fragile d'un époux trop tôt marié, et, pour quelques années encore, futile et léger, alors le jeune ménage en arrivera à ne plus s'entendre; les bouderies surviendront, puis l'aigreur, et les parents qui auront formé cette union hâtive, regretteront, mais trop tard, d'en avoir serré imprudemment les nœuds.

C'est précisément ce qui eut lieu après deux ans à peine. Le vicomte de Beauharnais, commençant dès la première année vis-à-vis de sa jeune femme le rôle de mentor qu'il affectionnait, lui écrit déjà de ce style tendre mais un peu suffisant, qui nous en apprendra plus que tout ce que nous pourrions dire sur ce sujet délicat.

« De la Rocheguyon[1]. — J'y ai trouvé tes deux lettres charmantes, ma chère amie, particulièrement la première, en ce que tu ne m'y fais aucuns reproches, et que, dans la seconde, tu m'accuses de n'avoir pas mis assez d'empressement à te donner des nouvelles de ma route. Ce reproche si peu mérité, attendu que je t'ai écrit le lendemain de mon arrivée, m'affecterait si je ne me persuadais pas qu'il n'a été dicté que par l'amitié. Compté sur mon exactitude et n'empoisonne pas le plaisir que j'éprouve à lire ce que tu me dis, par des reproches que mon cœur ne méritera jamais. Je suis ravi du désir que tu me témoignes de t'instruire : ce goût, qu'on est toujours à même de contenter, procure des jouissances toujours pures, et a le précieux avantage de ne laisser aucuns regrets, quand on l'écoute. C'est en persistant dans la résolution que tu as formée, que les connaissances que tu acquerras t'élèveront au-dessus des autres, et que, joignant alors la science à la modestie, elles te rendront une femme accomplie. Les talents que tu cultives ont aussi leurs agréments, et, en y sacrifiant une partie de la journée, tu sauras réunir l'utile à l'agréable. Continue, ma chère amie, à te conduire par les conseils de ta tante et de tes deux pères; indépendamment des bons avis qu'ils seront dans le cas de te donner, je serai toujours plus tranquille, parce qu'ils t'engageront toujours à m'aimer. Adieu, mon cœur, reçois les nouvelles assurances des sentiments d'un être qui te sera toujours éternellement attaché. Mille fois adieu. — LE VICOMTE DE BEAUHARNAIS. »

---

[1] Cette lettre, datée du 26 mai, sans indication de l'année, mais qui est de 1781, porte cette adresse : *A Madame la vicomtesse de Beauharnais*, *en son hôtel*, *rue Thévenot*, *en face la rue des Deux-Portes*. (Archives de famille.) C'est la seule avec une autre datée de 1794, que nous ayons pu retrouver de toutes les lettres adressées par M. le vicomte de Beauharnais à sa femme : nous n'en avons découvert aucune de Joséphine à son premier mari.

La science, le mot y est. C'est une femme savante, accomplie, il l'écrit, entièrement au-dessus des autres par ses connaissances, qu'il lui faut; ce que nous dirions aujourd'hui une femme de lettres, et qu'on appelait alors une femme philosophe. Le vicomte de Beauharnais, la suite le fera voir, avait de l'esprit, mais non du plus juste; il aimait trop les succès, les distractions, les plaisirs, la vie en dehors, nous parlons seulement de sa jeunesse, pour se plaire longtemps dans une douce et simple existence de famille. Mais il ne faut pas prendre à la lettre les conseils, qui sont presque des reproches, de cet inexpérimenté et exigeant époux. Mlle de Tascher possédait toute l'éducation des femmes de son temps. Aussi, en parcourant ces correspondances de famille, on ne voit point que la mère et l'aïeule du vicomte de Beauharnais lui-même fussent en rien supérieures par leur style épistolaire à Joséphine et à sa tante, Mme de Renaudin, pas plus qu'à Mme de La Pagerie, sa mère, et surtout à une autre de ses tantes, la baronne de Tascher, élevée aussi à la Martinique, qu'elle ne quitta jamais. Tant de femmes alors du plus grand monde et des plus grands noms, ayant fait leur éducation à Paris et vivant à la cour, offensaient la langue en écrivant, et cependant avaient la prétention justifiée de donner le ton et de régler le goût[1].

---

[1] Nous prions qu'on lise cette page d'un écrivain très-compétent en fait de style et de critique :

« ....Parler et écrire sont deux choses bien différentes qui demandent des cultures particulières, et comme l'étude manquait à Mme de Longueville, il y paraissait dès qu'elle prenait la plume. Ses grandes qualités naturelles avaient peine à se faire jour à travers les fautes de tout genre qui échappaient à son inexpérience Ce n'est pas, en effet, une petite affaire, que d'exprimer ses sentiments et ses idées dans un ordre naturel, avec leurs nuances vraies, en des termes ni trop recherchés ni trop vulgaires, qui ne les exagèrent ni ne les affaiblissent. C'est qu'écrire est un art, un art très-difficile et qu'il

Mlle de La Pagerie, à son instruction de couvent, joignait des talents d'agrément que toutes les femmes ne possédaient pas. Arrivée en France, elle échangea sa guitare des colonies contre une harpe; elle en prit des leçons d'un bon maître, et y devint d'une certaine force, ainsi que sur le chant; elle réforma aussi sa danse, et bientôt put figurer sans défaveur à côté de son mari, cité comme un des beaux danseurs du temps, car le vicomte excellait dans tous les jeux et les divertissements de la société. Chez le duc de La Rochefoucauld, d'où il écrit, il se faisait applaudir dans une comédie d'amateurs, et il demande à cet effet « son habit vert à parements brodés » à sa femme, laissée à Noisy, chez Mme de Renaudin, en

---

faut avoir appris. Mme de Longueville l'ignorait tout à fait, ainsi que les femmes les plus éminentes de son temps. J'ai parlé ailleurs de Mme Angélique Arnauld et de Jacqueline Pascal, si admirablement douées, et qui n'ont laissé que des œuvres très-imparfaites. Les témoignages sont unanimes pour présenter la princesse Palatine comme une personne d'un grand esprit, qui traitait d'égal à égal avec les plus grands hommes. Retz et Bossuet le disent, et je les crois, car ils s'y connaissaient mieux que moi. Lisez, cependant, quelques lettres manuscrites qui nous restent de la Palatine; ce n'est certes pas la solidité, la finesse et les traits ingénieux qui leur manquent, mais je suis forcé d'avouer qu'elles sont souvent pleines d'incorrections, que les phrases y sont très-embarrassées, et que les règles les plus vulgaires de l'orthographe y sont quelquefois outrageusement blessées. Je n'en conclus pas du tout que la Palatine n'était pas un esprit du premier ordre, mais seulement qu'on ne lui avait point enseigné l'art de rendre convenablement par écrit ses sentiments et ses pensées. Mme de Longueville n'était pas beaucoup plus avancée; aussi ce que nous publierons d'elle se ressent à la fois de la beauté de son génie et des défauts de son éducation. » (*Madame de Longueville*, par M. Cousin. Paris, 1853. Introduction, p 20.)

compagnie du marquis de Beauharnais, de son père, de sa tante de la Martinique, et de sa grand'tante, Mlle Thérèse de La Pagerie, venue de Blois pour renouer connaissance avec les siens[1].

Quelques mois après et du même endroit, où il revenait souvent, le vicomte de Beauharnais écrit à Mme de Renaudin sur le sujet qui lui tient au cœur et en des termes qui constatent les efforts et les progrès de sa femme : « Ma chère tante, dit-il, j'avais bien reconnu le charme de votre style dans la première des deux lettres où vous m'avez fait l'amitié d'ajouter un mot de votre main.... Vous me demandez mon avis sur le parti qui est à prendre touchant les lettres de ma femme. Je vous répéterai ce que j'ai déjà dit : en étant sûr qu'elle seule a tenu la plume, j'aurai plus de plaisir à entendre les choses flatteuses qu'elle me dit, et je me persuaderai plus aisément qu'elle les a puisées dans son cœur. Quant aux tournures de phrase, peu m'importe leur exactitude. D'ailleurs, à en juger par sa dernière lettre, elle a fait des progrès considérables, et n'a plus à rougir d'écrire à qui que ce soit ; ainsi jugez vis-à-vis d'un mari. Tâchez donc d'obtenir d'elle qu'elle ne prenne plus conseil de personne pour savoir ce qu'elle écrira[2]. »

Ce ton de supériorité était fait pour froisser une femme docile, modeste, mais non sans susceptibilité, qui apportait en France ses illusions, et était entrée dans la vie avec toute la naïveté expansive d'une âme qui ne demandait qu'à s'épanouir, et que l'on forçait ainsi à se replier sur elle-même. Au lieu de deviner ces trésors d'affection délicate que renfermait le cœur de Joséphine, son époux, sans justice et sans patience, se laissa aller à de maladroites brusqueries. De telles façons devaient bannir entièrement la confiance du sein d'un ménage qui ne l'avait jamais bien connue. Retourné à son régiment et à sa vie de garçon, Alexandre, éloigné de sa femme, lui donnait d'autant plus de torts dans son esprit, que la sagesse conjugale commençait à lui peser. Les habitudes de garnison, vers la seconde année de son mariage, s'emparèrent donc de nouveau de lui, et, de retour à Paris, il se laissa aller sans plus de gêne que de scrupules à des galanteries où sa femme, négligée et bientôt jalouse, crut voir des infidélités.

---

[1] Correspondance de famille.

[2] Lettre du 1er novembre (sans date de l'année, mais évidemment de 1780) *à Mme de Renaudin, rue Thévenot.* (Archives de famille.)

Mme de Renaudin et son frère, ainsi que le marquis de Beauharnais, hésitèrent longtemps à s'immiscer dans ces précoces débats de deux époux dépourvus d'expérience et de mutuelle indulgence; ils intervinrent cependant, mais avec timidité et aussi sans profit.

Mme de Renaudin, sentant le mal empirer, et, dans son déplaisir de voir ce résultat si prompt et si triste de ses combinaisons, craignant encore de l'aggraver par une immixtion trop directe, s'adressa au précepteur du vicomte, pour qui son élève avait conservé de l'amitié, et qui entretenait avec lui une correspondance suivie, du château de la Rocheguyon, où il terminait l'éducation des neveux du duc de La Rochefoucauld. Elle le pria, en son nom et en celui du marquis, d'intervenir auprès d'Alexandre pendant qu'elle agirait sur l'esprit déjà aigri de sa nièce, afin d'essayer de rapprocher ces deux jeunes époux divisés plus encore par des malentendus que par des torts réels. M. Patricol ne négligea rien pour entrer dans les vues des deux familles. Il profita d'une nouvelle visite du vicomte de Beauharnais à la Rocheguyon, et eut avec son ancien élève une explication complète dont il rend compte à Mme de Renaudin dans la lettre suivante, que nous devons reproduire en entier, malgré son étendue, parce qu'elle fait bien connaître le caractère alors bizarre et non encore formé des personnages qui nous occupent, et l'origine vraiment puérile de ces querelles intérieures qui ne firent que s'envenimer et en arrivèrent enfin à un débat judiciaire dont cette pièce nous permettra d'apprécier l'esprit, les motifs et la portée. On ne peut remplacer par aucun équivalent ces appréciations contemporaines, et, l'on va en juger, parfaitement impartiales et désintéressées.

« Madame[1], j'aurais eu l'honneur de vous donner plus tôt de mes nouvelles, si j'avais pu avoir une conversation avec M. de Beauharnais sur les querelles domestiques dont vous m'avez fait part le jour de votre départ. Ce moment est enfin venu. Il m'a ouvert son cœur, et j'ai vu avec douleur que les projets qu'il avait formés avant son mariage n'avaient pu être exécutés par la faute de sa femme. Voici ses propres paroles :

---

[1] Archives de famille : lettre du 5 juin (1781).

« En voyant Mlle de La Pagerie, j'ai cru pouvoir « vivre heureux avec elle; dès aussitôt j'ai formé le « plan de recommencer son éducation, et de réparer « par mon zèle les quinze premières années de sa vie, « qui avaient été négligées. Peu de temps après notre « union, j'ai découvert en elle un défaut de confiance « qui m'a étonné, ayant pourtant tout fait pour lui « en inspirer : et cette découverte, je vous l'avoue, « a refroidi un peu mon zèle pour son instruction. Il « ne l'a pas cependant éteint; j'ai cherché même à « l'excuser, et j'ai continué à poursuivre mon plan, « jusqu'à ce qu'enfin j'ai aperçu en elle une indifférence et un peu de volonté de s'instruire qui m'ont « convaincu que je perdais mon temps. Alors j'ai pris « le parti de renoncer à mon plan et d'abandonner « à qui voudrait l'entreprendre l'éducation de ma « femme. Au lieu de rester une grande partie de « mon temps à la maison vis-à-vis d'un objet qui « n'a rien à me dire, je sors beaucoup plus souvent « que je ne l'avais projeté, et je reprends une partie « de mon ancienne vie de garçon. Ce n'est pas, je « vous prie de le croire, qu'il n'en coûte beaucoup à « mon cœur de renoncer au bonheur que me promettait l'idée d'un bon ménage. Quoique je me sois « beaucoup livré au monde depuis que je jouis de « ma liberté, je n'ai cependant pas perdu le goût de « l'occupation. Je suis tout prêt à préférer le bonheur « de chez moi et la paix domestique aux plaisirs tu-

« multueux de la société. Mais j'ai imaginé, en me
« conduisant ainsi, que si ma femme avait vrai-
« ment de l'amitié pour moi, elle ferait des efforts
« pour m'attirer à elle, et pour acquérir les qualités
« que j'aime et qui sont capables de me fixer. Eh
« bien ! le contraire de ce que j'avais prévu est arrivé,
« et au lieu de voir ma femme se tourner du côté de
« l'instruction et des talents, elle est devenue jalouse,
« et a acquis toutes les qualités de cette funeste
« passion.

« Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Elle veut
« que, dans le monde, je m'occupe uniquement d'elle;
« elle veut savoir ce que je dis, ce que je fais, ce que
« j'écris, etc., et ne pense pas à acquérir les vrais
« moyens de parvenir à ce but, et de gagner cette
« confiance que je ne réserve qu'à regret et que je
« sens que je lui donnerais à la première marque de
« son empressement à se rendre plus instruite et plus
« aimable. »

« J'ai répondu, Madame, à tout ce discours-là que quiconque n'entend qu'une partie ne peut pas juger; qu'il pourrait bien se faire qu'il eût donné lieu, par son impatience et par sa vivacité, à cette indifférence pour l'étude qu'il reproche à sa femme; que tout le monde n'était pas propre pour enseigner; qu'il faut une patience et une constance qui se trouvent rarement à son âge, et qu'il aurait tort de désespérer de l'éducation de sa femme, par la raison qu'il n'avait pas pu la faire lui-même; que je ne doutais pas de son cœur ni de sa bonne volonté, mais de la bonté des moyens qu'il avait employés ; si vous voulez tous m'en croire, vous prendrez le parti de charger quelqu'un de cette fonction. Pendant votre séjour à la campagne, vous pouvez contribuer tous à la mettre au fait de notre littérature, en lui faisant lire et en lisant avec elle nos bons poëtes. Elle fera fort bien de meubler sa mémoire des morceaux les plus saillants de nos ouvrages de théâtre. Si la santé de M. son père le lui permet, il faut qu'il lise avec elle l'histoire, et qu'il lui apprenne la géographie, et puis, à notre retour à Paris, je vous trouverai quelqu'un qui la dirigera dans ces études, pendant tout l'hiver.

« C'est bien ici le cas, Madame, de regretter ma liberté. Avec quel plaisir je l'emploierais à remplir auprès de Mme de Beauharnais un emploi que j'ai rempli avec tant de satisfaction auprès de son mari. Mais si des obstacles insurmontables m'empêchent de me livrer à cette agréable fonction, ils ne m'empêcheront pas de diriger celui que je substituerai à ma place, et d'assister, de temps en temps, à ses exercices littéraires. Quant à la jalousie et au mal qui s'ensuit pour les époux, je m'en rapporte bien à vous, Madame, pour y remédier par la sagesse de vos avis, et en persuadant bien Mme de Beauharnais que les brusqueries et la tyrannie sont de mauvais moyens d'attirer à elle un mari qu'elle aime. Je la garantis qu'il a un cœur tendre et qu'il ne demande qu'à aimer ; mais qu'il ne suffit pas d'être femme pour deviner l'objet de son amour ; qu'il faut encore avoir des qualités pour remplir les longs intervalles que laisse la jouissance de cette passion. Il n'en est pas d'une femme comme d'une maîtresse : c'est une compagne pour la vie qui doit plutôt chercher à inspirer les sentiments solides et durables de l'amitié que ceux de l'amour qui ne sont que passagers. Mais à quoi bon m'étendre sur un chapitre que vous possédez aussi bien que moi ? Livrez-vous, Madame, à tout ce que vous dicteront votre zèle et votre amitié, et je ne doute pas que nous ne parvenions, vous et moi, à réunir deux époux dont le bonheur est si inséparable du nôtre. Recevez, etc. « Patricol.

« J'imagine que M. le vicomte vous mande comme il s'amuse dans ce pays-ci, et qu'il en partira jeudi prochain pour vous aller joindre. Je vous prie de présenter mes hommages à M. le marquis de Beauharnais, à Mme la vicomtesse et à toute votre société. »

N'est-ce pas là un mari qui fait l'école et se complaît à parler syntaxe, géographie, histoire ancienne et moderne à une jeune femme qui voudrait entendre un plus doux langage? Alexandre, à adopter son système et ses vues, aurait pu la diriger amicalement, avec mesure, entremêlant ses conseils d'affectueuses paroles, et non point la régenter comme un professeur. M. Patricol, avec sa connaissance du métier, a mis le doigt sur la vérité. Ce n'était pas tout que de vouloir être le précepteur sans discrétion de sa femme, il y fallait encore les qualités de cet état qui se rencontrent mieux dans un indifférent de cinquante ans que dans un mari de vingt, pétulant de caractère, et, sans s'en douter peut-être, en quête de prétextes pour déserter son intérieur et retourner à cette vie qu'il n'a fait qu'entrevoir, et qui va le rendre aux relations de garçon et aux liaisons d'officier. Il a réuni en système et il donne à son interlocuteur toutes les mauvaises raisons qui lui paraissent justifier sa conduite mondaine. Il aurait pu les remplacer toutes par une seule, c'est que la responsabilité de cette précoce mésintelligence revenait tout entière aux parents assez imprudents pour avoir uni ensemble deux jeunes gens qui ne savaient rien de la vie et qui se connaissaient à peine : une jeune fille toute encore à ses rêves, et un jeune homme que trouble et sollicite sa jeunesse interrompue et regrettée. Celui-ci exige de son intérieur ce que la vie intérieure ne peut donner, et s'en prend à sa femme de l'ennui qui est en lui. Ce qu'il voudrait voir avant le temps chez elle, l'empêche d'y remarquer ce qui éclate, ce cœur qui rayonne déjà sur sa figure, cette exquise bonté qui sourit dans son regard et sur ses lèvres, cet amour profond et jaloux dont il est l'objet. Mais ce sentiment au prix de cette jalousie le fatigue plus qu'il ne le flatte, et l'on sent qu'Alexandre de Beauharnais est un enfant de ce siècle, où l'amour entre époux était devenu ridicule comme une mode passée.

Nous ne croyons pas que le plan formidable de M. Patricol ait été mis à exécution. Mme de Beauharnais était alors dans un état de grossesse qui ne lui eût pas permis de se livrer à ces fortes études qu'on n'aurait point exigées d'un homme. Mais la jeune vicomtesse, qui avait peur de l'école, aimait, on peut dire, avec passion la lecture et les causeries instructives. Elle ne négligea rien pour améliorer son éducation et accroître ses connaissances, et les livres les plus sérieux ne l'effrayèrent point, ainsi que le prouve un reçu de plusieurs volumes des *Révolutions romaines* de Vertot, donné par elle à Mme de Renaudin, qui administrait avec autant de soin sa bibliothèque que sa fortune[1]. Sous la direction de sa tante, de son beau-père, et au contact de la grande société qu'ils voyaient et recevaient, Mme de Beauharnais ne tarda pas aussi à devenir ce que l'on devient avec un remarquable esprit d'observation, une distinction innée, c'est-à-dire l'un des types modernes les plus complets de bon goût et de savoir-vivre élégant.

M. de La Pagerie ne voulut point quitter la France avant d'avoir pu assister aux premières couches de sa fille, qui, après deux ans de mariage, allait enfin donner à la famille de Beauharnais un héritier qu'Alexandre paraissait désirer avec une vive impatience; et l'on pouvait augurer que cet événement remettrait l'union dans ce jeune ménage sitôt troublé[2]. A la fin d'août 1781, le vicomte de Beauharnais quitta Rouen, où se trouvait son régiment, pour se rendre à

---

[1] Cette pièce curieuse est ainsi conçue : « Mme de Beauharnais reconnaît avoir à Mme de Renaudin, sa tante, 4 volumes des *Révolutions romaines.* » (Archives de famille.)

[2] Le 20 mai 1781, le vicomte écrit à Mme de Renaudin, du château de la Rocheguyon, qu'il y sollicite un congé pour venir à Noisy : « Mon plus grand souhait, ajoute-t-il, serait exaucé en ob-

Noisy, et là, le 3 septembre, il reçut dans ses bras son premier-né, cet Eugène destiné à une si belle réputation et à faire arriver si haut le nom de Beauharnais[1].

Alexandre en eut une joie qui aurait dû le rapprocher de sa femme. Mais c'était une position mauvaise et mal engagée. Le jeune homme avait pris sa volée; il retourna bientôt à des habitudes déjà plus fortes que lui, et Joséphine se retrouva plus aigrie encore de voir que les caresses de ce fils tant désiré ne pouvaiènt fixer auprès d'elle son volage époux. Elle s'enferma dans sa tendresse maternelle, et y puisa des jouissances qui lui firent, pour un temps, supporter avec plus de courage, mais sans plus de résignation, cet injuste abandon. On se figure ce que devait faire éprouver à Mme de Renaudin une situation pareille. Embarrassée, hésitante entre sa nièce et son filleul qu'elle aimait presque également, ennemie des partis extrêmes et craignant, par trop d'insistance, d'y pousser de jeunes têtes où la raison ne dominait point, elle proposa un moyen qui lui parut, ainsi qu'à son frère et au marquis de Beauharnais, devoir ramener l'accord dans cet intérieur. Elle conseilla au vicomte d'entreprendre un voyage, dont le résultat serait de rompre ses mauvaises habitudes et de lui faire mieux apprécier sa femme au retour. Alexandre aussi

---

tenant le moyen d'assister aux couches de Mme de Beauharnais. » (Archives de famille.)

[1] Quelques biographes ont fait, à tort, naître le prince Eugène en Bretagne.

docile aux bonnes impressions que faible devant les mauvaises, accepta ce parti, et ayant obtenu de son colonel un congé de quelques mois, il se décida pour l'Italie, où la vue des belles choses, l'étude des objets d'art dont il avait la connaissance et le goût, devaient produire sur lui une diversion heureuse, en même temps que ce voyage mûrirait son esprit et sa raison. Il s'embarqua donc à Antibes, le 25 novembre 1781, et, après une traversée pénible dans laquelle sa petite embarcation faillit périr, il arriva à Gênes, d'où il écrit à sa tante une lettre qui trahit son mécontentement de lui et des autres.

« ....J'ai été présenté hier, dit-il, au doge[1], qui nous a reçus avec politesse, et nous a fort honnêtement entretenus des nouvelles agréables concernant M. de Grasse et le lord Cornwallis. » Après une description des dangers qu'il a courus et dans lesquels il explique qu'il a vu la mort de bien près, le vicomte annonce qu'il se dirige, par mer, vers Rome : « Je prends ce parti, ajoute-t-il, et j'oublie les dangers au milieu desquels je n'avais vu d'ailleurs que la fin d'une vie malheureuse. La peine la plus vive que j'aie éprouvée, c'est un mois entier d'incertitude sur la santé de toute ma famille, de mon fils, et je brûle d'être au moment où j'ouvrirai une lettre qui m'instruira de vos nouvelles à tous. Je m'imagine que vous avez déjà quitté Noisy, et je vous vois, à présent, dans notre capitale qui va être bien brillante cet hiver; des illuminations, des fêtes publiques vont vous faire passer rapidement tous vos moments. Mes plaisirs à moi seront d'une autre nature et achetés par des peines. L'admiration d'un tableau, d'une statue, d'une colonne; l'étude des chefs-d'œuvre qu'ont faits les hommes dans un temps où les arts ont été poussés au plus haut degré de perfection, sera une occupation qui me consolera d'un éloignement qui me coûte, je vous jure, plus qu'on ne pense (au moins ceux qui sont habitués à ne pas me rendre justice), mais éloignement qui, depuis que je suis hors de ma patrie, m'a fait verser souvent des larmes. J'ai encore cependant bien de l'espace à parcourir; le temps de mon retour est encore bien éloigné, et je n'ose me flatter que, durant mon absence, on s'occupe de moi ni qu'on daigne en parler. Cette idée devrait étouffer mes regrets, et ils sont cependant bien vifs, croyez-y.

---

[1] De Gênes, le 29 novembre, sans indication d'année ; mais nous verrons plus loin que c'est à l'année 1781 que cette lettre se rapporte. (Archives de famille.)

« *P. S.* Mille tendres amitiés à ma femme, à laquelle je compte écrire avant Rome. Mes respects, je vous prie, à mes deux pères. »

C'est là le style d'un enfant boudeur qui regrette les plaisirs du monde parisien, et dont l'âme est peinée par la désapprobation que sa conduite a trouvée chez les siens et surtout chez le père de Joséphine, froissé de voir que la naissance d'un fils n'eût pas opéré un rapprochement plus durable entre les deux époux. Loyal et droit, net et ferme, M. de La Pagerie avait essayé auprès de son gendre de paternelles représentations. Il n'aurait pas voulu avoir amené sa fille préférée de si loin pour un pareil résultat, et il hésitait à regagner la Martinique pour dire à la mère de Joséphine, qui se doutait de la vérité, qu'après deux ans seulement de ménage et de cette brillante alliance dont on s'était promis tant de bonheur, leur fille était déjà malheureuse. Obligé enfin par ses intérêts de famille de retourner aux colonies, et n'ayant rien obtenu de la cour, qui avait depuis longtemps oublié le page de l'ancienne dauphine, M. de La Pagerie, au commencement de 1782, se mit en route, recommandant à sa sœur et au marquis de Beauharnais sa fille qu'il laissait bien affligée, attristé lui-même de ce qu'il avait vu et de ce qu'il prévoyait. Il n'attendit pas pour partir le retour du vicomte; sa sœur lui conseilla sans doute de laisser à leurs propres inspirations ces deux jeunes époux, afin d'essayer si d'eux-mêmes, sans conseils et sans gronderies, ils ne reviendraient pas à de meilleurs rapports.

Après avoir parcouru pendant six mois l'Italie en homme de goût et d'étude, et avec fruit pour son instruction, le vicomte de Beauharnais revint à Paris dans des dispositions plus convenables et avec un désir sincère de se faire pardonner ses torts. L'absence avait produit son effet ordinaire, qui est de calmer l'amour-propre et de réveiller les cœurs. Alexandre se montra d'abord pour sa femme affectueux et empressé, à la grande joie de Mme de Renaudin et du marquis de Beauharnais, qui s'attachait chaque jour davantage à Joséphine, et qui, au début comme pendant tout le cours de ces tristes débats, blâma constamment son fils pour consoler sa bru.

Mais, au bout de quelque temps, le vicomte retourna à son régiment, alors à Verdun; il y trouva encore ces occasions de dérangement devant lesquelles il était si faible, et le bénéfice de son voyage d'Italie fut bientôt perdu. Cette absence, quoique justifiée par son service, n'en réveilla pas moins chez sa femme, que les usages et le soin de leur enfant empêchaient de le suivre, de nouveaux accès de jalousie dont elle ne pouvait se défendre, et qu'Alexandre ne cherchait point à calmer dans ses fréquentes visites, la rendant presque témoin, alors, des écarts où la facilité parisienne entraînait son ardente fougue. Après avoir usé la plainte et les pleurs, Joséphine s'irrita lorsqu'elle vit son mari s'engager plus décidément sur cette pente fatale où l'auraient retenu peut-être plus de sang-froid et d'habileté que n'en pouvait avoir une jeune femme de dix-huit ans. Essentiellement sensible et à bout de courage, elle finit par se laisser aller au chagrin avec l'abandon de ce caractère créole aussi facile aux larmes qu'aux illusions, caractère loyal et sans feinte, excessif dans l'amour comme dans la haine, que blesse un mot mais qu'un mot ramène, qui est parfois une résignation entière ou une complète révolte, mais qui au fond recouvre ce que le cœur a de meilleur en délicatesse et en dévouement.

Cependant après quelques mois d'une pareille position, le vicomte de Beauharnais se sentit pris de dégoût d'user ainsi sa vie dans cette futile et coupable dissipation de garçon marié. Dans son ardeur inquiète, consumé par l'oisiveté, il se dépite et s'ennuie de n'être rien et de ne rien faire. Voyant alors qu'il ne pouvait être un bon mari, il voulut être un bon soldat. Il possédait l'amour de son métier, et véritablement l'instinct de *la gloire*, mot qui revient souvent dans ses lettres. Il avait désiré se joindre à ceux qui portaient le secours de leur épée aux États-Unis d'Amérique, dont l'indépendance passionnait les esprits et échauffait tous les cœurs. Son projet de mariage y mit obstacle[1]. Mais aujourd'hui une occasion se présentait d'aller employer au loin son réel courage sous le drapeau de la France, et de tenter les chances d'un avancement rapide et glorieux qui le réhabiliterait aux yeux prévenus, disait-il, de sa femme et des siens. Le marquis de Bouillé, commandant de la Martinique, venait d'arriver en France pour proposer au gouvernement de nouvelles expéditions qu'il voulait entreprendre contre les colonies anglaises. Déjà, depuis le commencement de la guerre d'Amérique, ce gouverneur entreprenant et intrépide, avec ses seules forces, l'aide de la jeunesse créole et l'appui des escadres qui venaient se ravitailler à Fort-Royal, avait conquis la Dominique, Saint-Vincent, la Grenade, Saint-Martin, Saint-Christophe, Mièvres et Montserrat : il voulait y joindre la vaste et riche Jamaïque, dont la conquête pouvait contraindre les Anglais à faire la paix. L'amiral espagnol, notre allié, qui se trouvait en relâche à Fort-Royal, avait refusé de s'associer à cette entreprise, la déclarant trop hardie, et c'est sans doute pour obtenir du ministère les moyens de réaliser son projet, que M. de Bouillé était venu furtivement passer quelques jours en France.

---

[1] Ainsi c'est par erreur que l'on a dit que M. de Beauharnais avait fait partie des troupes qui suivirent La Fayette et Rochambeau.

Dans son désir d'aller chercher au loin des occasions de se distinguer, le vicomte de Beauharnais se présenta au gouverneur de la Martinique, et lui demanda la faveur d'être employé sous lui, et même de lui servir d'aide de camp. M. le marquis de Bouillé l'accueillit bien et lui donna des espérances. Apportant à ce projet la vivacité avec laquelle il entamait toute chose, Alexandre fit appel au crédit de son colonel et parent, le duc de La Rochefoucauld, à qui il confia, en même temps que son désir de s'éloigner, les tribulations d'intérieur qui le portaient à prendre ce parti. Le duc lui obtint d'abord du ministre de la guerre, M. de Ségur, l'autorisation nécessaire pour s'absenter de son corps, et lui envoya de Verdun une lettre de recommandation pour M. de Bouillé, remplie des marques du plus vif intérêt et contenant de lui comme militaire, comme homme du monde et comme homme de cœur un éloge mérité, car ses écarts venaient surtout de sa tête, et ce fut son cœur qui, plus tard, le ramena dans la droite voie. Mais avant d'y revenir, il devait s'égarer dans des torts bien plus graves qu'il s'est trop reprochés lui-même, pour ne pas l'en absoudre aujourd'hui à l'imitation de sa femme outragée. Avec sa lettre de recommandation, M. de La Rochefoucauld adressait aussi au vicomte une lettre pour lui où règne le ton de la plus affectueuse estime (en racontant la conduite blâmable d'Alexandre de Beauharnais, nous ne voulons pas le priver des témoignages favorables qui se trouvent mêlés à sa correspondance). A l'adieu le plus cordial, le duc joignait une approbation complète du parti auquel il se décidait, et en augurait bien pour sa carrière et son rapide avancement[1].

---

[1] Voici cette correspondances, tirée des mêmes archives :

Lettre du duc de La Rochefoucauld au marquis de Bouillé.

« Verdun, août 1792.

« M. le vicomte de Beauharnais, Monsieur, vient de me faire part de son projet de passer aux Antilles, et de l'espérance que vous lui avez donnée qu'il pourrait y être employé sous vos ordres, et même vous être personnellement attaché. Je viens, en conséquence, de demander au ministre un congé pour lui, sans exposer d'autre motif que celui de ses affaires, et je lui garderai sur le reste le profond secret qu'il m'a demandé.

« Si votre départ n'avait pas été aussi prochain, j'aurais attendu mon retour à Paris pour vous y entretenir de ce jeune homme à qui toute ma famille et moi prenons le plus vif intérêt, et pour qui nous désirons vos bontés, dont vous le trouverez d'autant plus digne que vous le connaîtrez davantage. Je le connais depuis son enfance, parce qu'il a été élevé chez nous, avec mes neveux : c'est un jeune homme rempli d'honnêteté, d'âme, ayant de l'esprit, une grande ardeur pour s'instruire. Il arrive d'Italie, et il a fait un voyage avec beaucoup de fruit, portant son attention sur tous les objets qui le méritaient, et s'arrêtant sur des choses que peu de gens de son âge ont le désir ou la capacité d'examiner.

« C'est cette ardeur qui le porte à désirer de mettre à profit le reste de cette guerre pour apprendre entièrement son métier, et si vous le mettez à portée de l'apprendre sous vos yeux, il ne saurait être plus avantageusement placé. Mon amitié pour lui me fait partager bien vivement ses désirs à cet égard et me fera partager tout

En communiquant à son père ces lettres flatteuses, le vicomte de Beauharnais lui disait avec un élan de cœur vraiment touchant, et qui dénote les dispositions dans lesquelles il accomplissait le sacrifice,

aussi vivement sa reconnaissance des bontés dont vous voudrez bien l'honorer. »

Le même au vicomte de Beauharnais.

« Verdun, 30 août 1782.

« Voici, mon cher vicomte, ma lettre pour M. de Bouillé; vous la fermerez avant de la lui remettre.

« Quelque affligé que je sois véritablement de la longue et lointaine séparation qui se prépare entre nous, je ne saurais, je vous le répète, qu'approuver le motif qui vous fait agir. Le parti que vous prenez peut et doit vous être avantageux pour votre avancement. La guerre tire à sa fin et sera vraisemblablement suivie d'une longue paix : une campagne faite dans ces circonstances peut vous faire avoir le grade de colonel, que vous n'auriez pas en restant en France.

« Vous serez très-bien aide de camp de M. de Bouillé. C'est un homme d'un vrai mérite. Il s'est fait honneur comme général et comme gouverneur, ce qui exige une réunion rare de qualités. Vous aurez occasion de voir vos biens, ce qui ne sera pas inutile.

« Je n'ai aucun conseil à vous donner ni aucune recommandation à vous faire pour votre conduite; vous avez tout ce qu'il faut pour réussir, et vous en avez le désir, ainsi vous réussirez. Je n'ai donc autre chose à vous recommander que le soin de votre santé : sa conservation dans les climats où vous allez exige une grande sagesse sur tous les points, et d'éviter toutes sortes d'excès.

« Je n'ai rien dit à vos amis de tout ce que vous me mandez; ce sera par vous-même qu'ils apprendront après-demain ce que vous leur manderez. Il serait encore possible que j'eusse le plaisir de vous embrasser avant votre départ; une affaire qui exige ma présence m'a fait demander un congé pour retourner à Paris, après la revue de M. de Langeron, que nous attendons aujourd'hui. Je pourrai donc y être vers le 8 septembre, et si vous n'êtes pas encore parti, je serai bien aise de vous y voir.

« Je recevrai avec beaucoup de plaisir toutes les nouvelles que vous me donnerez, mais surtout des vôtres. Adieu, mon cher vicomte; soyez bien persuadé, je vous prie, que mon amitié vous suivra partout. »

à ses yeux chevaleresque, dont il avait reconnu la nécessité : « Je ne vous parlerai point de mes regrets, ils me conduiraient trop loin, mon cher père; et d'ailleurs, je me flatte que vous pensez bien que si l'amour de la gloire, ce sentiment ou plutôt cette passion des grandes âmes, a pu échauffer la mienne au point de me décider à m'éloigner de vous, la nature n'a perdu aucun de ses droits. Mon cœur est pénétré des regrets les plus vifs; il est dans la plus grande affliction et conservera à jamais les plus tendres sentiments de la plus respectueuse amitié[1]. » On voit par ces paroles que son père et sa tante n'approuvaient point sa détermination, dans laquelle ils n'avaient pas toute la confiance que manifestait Alexandre; sa femme surtout s'en affligeait, car elle l'aimait sincèrement, malgré ses torts. Ni les uns ni les autres ne pouvaient avoir cependant le pressentiment que ce voyage, dont le vicomte attendait sa guérison, et qu'il entreprenait de bonne foi afin de contribuer au retour d'une paix domestique après laquelle son cœur soupirait, aurait, au contraire, pour résultat de rendre bien autrement grave la triste division qui existait déjà entre les deux époux.

Le vicomte de Beauharnais ne paraît pas avoir obtenu les fonctions qu'il ambitionnait d'aide de camp de M. de Bouillé retourné sans lui à la Martinique; mais il n'en persista pas moins à se rendre dans cette colonie pour y servir comme volontaire sous les ordres du gouverneur. Vers le milieu du mois de septembre 1782, il quitta les habitants de Noisy se dirigeant vers le port de Brest, et donna, au départ, à sa femme qu'il laissait enceinte pour la seconde fois, de vives marques d'affection et de regret. Il s'embarqua le 25, et nous trouvons à cette occasion, dans ses papiers, cette seule lettre adressée à sa tante au moment de mettre à la voile[1] : « J'ai reçu avec votre lettre les vœux qu'elle renferme pour mes succès, et j'ai lu avec intérêt les assurances que vous me donnez de votre attachement.... Ils m'auraient flatté davantage (ces regrets du départ) si j'avais pu me persuader que ma conduite m'eût gagné votre approbation, que vous eussiez fait cas du mérite de ma résolution et de mes sacrifices.... Enfin j'ai pour moi ma conscience qui s'applaudit d'avoir su préférer aux douceurs actuelles d'une vie tranquille et passée dans les plaisirs, la perspective, quoique éloignée, d'un avancement qui peut m'assurer une existence plus flatteuse pour l'avenir, me valoir une considération utile à mes enfants. Plus mes sacrifices ont été grands, plus j'ai de mérite à les avoir faits; et si le hasard aide à ma bonne volonté, les lauriers que je pourrai en recueillir me dédommageront bien de mes peines et de mes fatigues et changeront en plaisir tous mes regrets.

---

[1] Lettre sans date, mais évidemment des premiers jours de septembre. (Archives de famille.)

« *P. S.* Chargez-vous, je vous prie, d'embrasser pour moi ma femme, mon père et Eugène. »

Il part, on le voit, dans de bons et beaux sentiments; il va chercher de la gloire, conquérir une belle réputation pour lui et pour ses enfants, pour celui qui est né et celui qui est à naître.

---

[1] Lettre à Mme de Renaudin du 25 septembre 1782. (Archives de famille.)

Arrivé à la Martinique dans le courant du mois de novembre, le vicomte de Beauharnais y fut cordialement accueilli par la famille de Tascher qui, dans le dessein de pacifier les choses, s'attacha à le bien traiter. Sa belle-mère, cependant, ne put s'empêcher de soulager, en sa présence, un cœur froissé par la situation faite à sa fille. Mais, après cette première plainte involontaire, elle l'admit dans la famille comme un fils. Quant à M. de La Pagerie, qu'une connaissance parfaite du caractère d'Alexandre avait bien persuadé de sa légèreté naturelle et de son incurable faiblesse, il le traitait avec les égards dus à un gendre, mais il y eut toujours entre eux quelque froideur et quelque sécheresse qui faisait pressentir l'orage qu'un rien pouvait provoquer. Mais le vicomte fit véritablement la conquête de l'oncle et de la tante de sa femme, le baron et la baronne de Tascher : « Ah! le charmant garçon, écrit cette dernière à Mme de Renaudin, Dieu veuille que Tascher (son fils aîné, qu'elle venait d'envoyer à Paris pour y terminer son éducation) puisse lui ressembler en tous points; je ne lui demande rien de plus et serai la plus heureuse des femmes[1]. » Peu porté à l'intimité avec son beau-père, Alexandre se lia de préférence avec le baron qui, pendant la guerre d'Amérique, alors sur le point de finir, venait de déployer de véritables talents dans des fonctions difficiles que les événements avaient rendues importantes.

---

[1] Lettre de Fort-Royal, du 26 avril 1783. (Archives de famille.)

Comme directeur du port militaire de la Martinique, le baron de Tascher avait pris la plus grande part à tous les travaux d'armement des escadres qui, à diverses reprises, avaient visité la colonie pendant cette guerre de près de cinq ans, qui jeta tant d'éclat sur son histoire. En effet, de 1778 à 1783, un mouvement maritime immense eut lieu à Fort-Royal, et on y vit paraître successivement la flotte de d'Estaing venant des États-Unis, pour séjourner six mois dans les eaux de la Martinique; l'escadre de Lamothe-Piquet, obligée d'y réparer les glorieuses avaries qu'elle avait reçues dans la baie même de Fort-Royal; celle du comte de Guichen; puis la grande flotte du comte de Grasse, qui avait fait de la Martinique son quartier général, d'où il conduisait l'héroïque Bouillé à ses heureuses expéditions contre les colonies anglaises des environs. Le baron de Tascher eut occasion dans son service de voir et de connaître tout ce que la France possédait d'hommes distingués à la mer, et il se lia avec la plupart d'entre eux. Le comte de Grasse surtout, comme le marquis de Bouillé, l'honorèrent d'une amitié particulière et demandèrent à plusieurs reprises pour lui le grade de capitaine de vaisseau, mais à la condition flatteuse, quoique nuisible à ses intérêts, qu'il continuerait à commander le port de Fort-Royal. N'ayant pu obtenir ce grade, le baron de Tascher, qui voyait qu'on ne lui tenait point compte de ses services modestes mais essentiels à terre, demanda à reprendre la mer[1]. Les divers amiraux auxquels il s'était adressé lui déclarèrent ne pouvoir l'admettre sans une autorisation spéciale du ministre : « D'ailleurs, lui disaient-ils, quand nous l'aurions, nous croyons que vous êtes beaucoup plus nécessaire en restant à terre à nous procurer les choses qui peuvent nous être nécessaires à nos vaisseaux, que si vous étiez embarqué; vous êtes rompu à votre service, vous connaissez les ressources que vous pouvez retirer de votre pays, et, si nous venions à vous perdre, nous serions bien embarrassés[2]. » Ces belles paroles, qui étaient vraies, lui coûtèrent néanmoins les épaulettes de capitaine de vaisseau, et sa carrière resta ainsi de beaucoup au-dessous de son mérite.

Dans la fréquentation de cette famille, aimée, considérée et estimée de tous, le vicomte de Beauharnais, protégé par M. de Bouillé et dirigé par le baron de Tascher qu'il affectionnait, aurait pu se remettre à la vie sérieuse, glorieuse même, après laquelle il aspirait. Mais la fatalité était contre ses bonnes intentions et son bonheur domestique. Alexandre était arrivé en novembre 1782, à la Martinique, dans les meilleures idées relativement à sa carrière et à sa conduite. Il n'était pas débarqué que les pourpalers de paix déjà entamés avec l'Angleterre avaient pris plus de consistance; M. de Bouillé, à qui on refusait les moyens d'attaquer la Jamaïque, s'était tenu tranquille, attendant l'issue des négociations. Bientôt on sut à la Martinique que les préliminaires de la paix avaient été signés le 20 janvier 1783, et le traité de Versailles, conclu quelques mois après, restitua aux Anglais toutes les conquêtes de Bouillé, et rendit ainsi inutile, dès le début, le voyage lointain du vicomte de Beauharnais.

---

[1] Entre autres travaux utiles, on dut alors au baron de Tascher le curement du port de Fort-Royal, qui, négligé depuis longtemps, s'était entièrement envasé. La correspondance du gouverneur avec le ministre lui en fait honneur et constate que cette importante opération avait été dirigée par M. de Tascher avec autant de promptitude que d'économie. (Archives de la marine, cartons de la Martinique.)

[2] Lettre du baron de Tascher à sa sœur. Fort-Royal, le 26 janvier 1784. (Archives de famille.)

Ce fut pour son caractère ardent et pour son ambition, que légitimait une remarquable bravoure, une grande déconvenue qui remit son esprit, singulièrement impressionnable, sous l'empire de son mécontentement et de son irritation d'Europe. En même temps il se trouva aux prises avec une oisiveté tout aussi funeste que celle de Paris et de ses garnisons. Elle l'eut bientôt rejeté dans ces liaisons faciles dont il avait la faiblesse et le goût. Mais, ce qui était plus grave, il ne tarda pas à s'éprendre, dans la société créole, d'un vif amour pour une femme de quelques années plus âgée que lui, dangereuse ennemie de la famille de La Pagerie et ne voulant pas laisser échapper l'occasion de lui faire expier cette alliance avec le fils d'un ancien gouverneur de la Martinique qui avait fait des jaloux. Elle s'empare de l'esprit et du cœur d'Alexandre et, sous des semblants d'intérêt et de dévouement, en obtient tous les aveux de ses tribulations intérieures, nécessaires à ses desseins. Elle le plaint, l'irrite, ridiculise sa soumission et sa timidité à l'égard de son beau-père, le pousse à la révolte, et quand elle le voit bien disposé, s'adresse à sa jalousie et le met en défiance contre sa femme, restée libre à Paris. Elle l'engage à ne plus se défendre et à attaquer à son tour, et, pour l'entraîner enfin, ne recule devant aucune de ces perfidies dont est capable une femme méchante et qui veut nuire.

Il n'en fallait pas tant pour animer cette nature emportée et qui digérait mal des reproches mérités, il est vrai, mais qu'on lui avait peut-être trop prodigués depuis le lendemain de son mariage jusqu'à ce jour. Sa passion pour cette femme, qui venait de lui donner rendez-vous à Paris, s'accroissant en même temps que l'influence dominatrice qu'il subissait, Alexandre afficha la prétention de ne plus accepter aucune représentation de la part de la famille de Tascher, et annonça son départ prochain, avec la résolution d'être désormais le maître dans son intérieur. Il ne fut point ramené à de meilleurs sentiments par la nouvelle qui était venue le trouver à la Martinique et lui avait appris l'heureux accouchement de Mme de Beauharnais qui, le 10 avril 1783, avait donné le jour à cette fille à laquelle la comtesse Fanny, sa marraine, donna les noms d'Eugénie-Hortense. Ayant obtenu un passage à bord de la frégate *l'Atalante*, qui mettait à la voile le 18 août, il ne craignit pas, au moment de partir, de manifester à son beau-père les dispositions les plus menaçantes pour le repos futur de sa femme. Indigné d'une conduite aussi inattendue et aussi inquiétante pour sa tendresse paternelle, M. de La Pagerie ne garda plus aucun ménagement. Avec la hauteur d'un père outragé et menacé dans ce qu'il avait de plus cher, il écrivit à son gendre une lettre dans laquelle il relevait fièrement le gant, et lui offrait de reprendre sa fille, pour peu, disait-il, qu'elle le gênât. Cette lettre acerbe pour le vicomte de Beauharnais, cruelle pour quelques femmes de la colonie, mais imprudente au plus haut point, se résumait par ce mot sanglant : « Voilà donc le fruit que vous avez tiré de votre voyage et de la belle campagne que vous comptiez faire contre les ennemis de l'État; elle s'est bornée à faire la guerre à la réputation de votre femme et à la tranquillité de sa famille[1] ! »

Ce trait entra comme une flèche acérée dans le cœur d'Alexandre. Après une très-courte traversée, qui ne lui donna pas le temps de se reconnaître, il arriva à Paris dans un état d'exaspération qui ne laissait plus de place à la raison. Il voulut une rupture immédiate. Son père et sa tante intervinrent en vain; il repoussa leurs conseils. Inutilement les amis s'entremirent. La vue et la considération de ses enfants ne put même le retenir. La folie, une soif ardente de vengeance, sa passion pour celle qui avait déchaîné son caractère excessif et bouillant, gouvernaient seules son esprit. Il saisit le parlement de Paris d'une demande en séparation contre sa femme, basée sur les griefs les plus invraisemblables comme les plus injurieux.

---

[1] Archives de famille.

On pense quelle douleur dut ressentir la malheureuse vicomtesse qui, sous le coup de cet orage venu à l'improviste de la Martinique, voyait ses souffrances de deux ans couronnées ainsi par un procès scandaleux destiné à jeter son nom en pâture aux oisifs et aux méchants de la capitale. Selon l'usage elle demanda à entrer dans un couvent, pendant l'instruction du procès, et Mme de Renaudin, l'âme navrée de voir ce triste résultat de ses longues combinaisons, reprit avec sa nièce ce chemin connu et lui tint véritablement lieu de mère en cette douloureuse circonstance. Joséphine resta près d'un an à l'abbaye de Panthemont, située rue de Grenelle-Saint-Germain, en attendant le jugement du parlement, qui fit durer cette affaire le plus longtemps possible afin de donner aux époux la facilité de se rapprocher. Mais Alexandre s'entêta dans sa poursuite. Cette cour éminente, obligée de juger, donna alors pleinement gain de cause à la femme, dont elle comprit l'affection méconnue et la dignité froissée; elle la justifia d'une manière éclatante de toutes les récriminations injustes dont elle avait été l'objet, et rendit une décision par laquelle Mme la vicomtesse de Beauharnais fut autorisée à ne pas habiter avec son mari, et qui condamnait celui-ci à lui payer une pension suffisante pour elle et pour sa fille[1] : sans doute le jeune Eugène fut laissé à son père.

Dans cette fâcheuse affaire, l'opinion publique fut tout entière pour cette femme de vingt ans, victime d'un concours vraiment fatal de circonstances et de passions. Mais ce qui complète la justice rendue à Mme de Beauharnais, c'est que toute la famille de son époux prit son parti et ne cessa, avant comme après l'arrêt du parlement, de l'entourer d'estime et d'affection. Le marquis de Beauharnais se déclara hautement pour sa belle-fille contre son fils ; et le frère aîné d'Alexandre devint dès lors pour Joséphine un ami dont la vive et solide tendresse fut pour elle un grand adoucissement de ses peines. La comtesse Fanny de Beauharnais, la marraine attentionnée d'Hortense, redoubla de soins pour sa nièce. Le résultat de cette affaire, qui avait navré, comme on le pense, la famille de Joséphine à la Martinique, y fut, quoique attendu, accueilli avec une véritable joie par ses parents et ses deux aïeules qui vécurent assez pour apprendre cette bonne nouvelle et moururent toutes les deux peu de temps après[2].

---

[1] *Histoire de la Martinique*, par M. Sidney-Daney, t. VI, p. 4.

[2] Voici à cet égard quelques fragments de lettres venues de la Martinique et qui font partie de la correspondance qui nous sert de guide :

Le baron de Tascher à Mme de Renaudin.

« Fort-Royal, 28 avril 1784.

« ....Vous voilà donc, avec notre chère nièce, réduite au couvent ! Qui me l'eût dit, grand Dieu ! qui l'aurait prévu qu'un jeune homme qui a reçu l'éducation du vicomte aurait été capable d'un procédé

Furieux et honteux à la fois, Alexandre retourna à son régiment pour reprendre sa carrière interrompue par ce malencontreux voyage de la Martinique. La vicomtesse de Beauharnais reprit aussi son existence auprès de sa tante et de son beau-père, livrée presque

aussi affreux! J'ai peine à croire qu'il soit l'auteur de cette infâme histoire; il a été poussé et a été conduit dans tout ceci; le temps éclaircira la noirceur de cette trame. Je n'ai pas besoin de vous témoigner toute ma peine. Vous connaissez mon cœur et mon attachement pour ma chère nièce qui, malgré ce qu'en dira son mari, sera, aux yeux des honnêtes gens, victime de la malignité. J'ai offert à mon frère et à ma belle-sœur mes services, en supposant qu'il fût nécessaire qu'il fût en France, mais que ses affaires ne lui permissent pas de faire ce voyage.... »

Le même à la même.

« Fort-Royal, 2 août 1785.

« ....Vous devez être un peu plus tranquille depuis l'arrangement des affaires de ma chère nièce. La voilà à la fin délivrée des poursuites de son écervelé. Sa mère voudrait bien qu'elle voulût passer ici; je lui ai cependant assuré que je ne croyais pas qu'elle prît ce parti.... »

La baronne de Tascher à Mme de Renaudin.

« Fort-Royal, 19 décembre 1785.

« ....J'embrasse ma nièce et ses chers enfants. Mon beau-frère était ici quand M. de Percin (*a*) m'a remis les paquets. Il nous a communiqué ce qui concerne sa fille : tout est à son avantage. Voici donc une fois dans la vie l'innocence justifiée, car, en ce monde, ce ne sont pas toujours ceux qui ont droit à qui on donne gain de cause. Mais, ma chère sœur, vous avez beaucoup fait pour elle; elle le mérite, et sûrement vous en aura toute sa vie obligation : car, que serait-elle devenue, seule et sans expérience, entre les mains d'une troupe d'ennemis de son repos? Elle est heureuse de vous avoir eue et son respectable beau-père, à qui le Seigneur rendra ce qu'il a fait pour notre chère nièce. »

(*a*). L'héroïque Percin, si célèbre dans l'histoire de la guerre civile de la Martinique (1790), et ami particulier de la famille de l'Impératrice.

exclusivement aux soins de l'enfance de sa fille. Ils désirèrent vivre en famille à la campagne. Vers le mois d'août 1785, le marquis quitta l'hôtel qu'il habitait rue Thévenot, et loua une maison à Fontainebleau pour sa belle-fille et pour lui. Mme de Renaudin, dont toutes ces tribulations domestiques avaient dérangé la santé, vendit sa maison de Noisy et en prit une aussi dans le même pays, où se trouvait déjà établie la comtesse Fanny de Beauharnais. Joséphine passa là trois années entourée des soins de la famille de Beauharnais, qui désirait lui faire oublier la conduite d'Alexandre, en attendant que le repentir fût revenu à celui-ci avec son sang-froid et sa raison.

La correspondance de famille où nous puisons nos renseignements fournit quelques détails sur cette époque de notre histoire. Elle nous montre à Fontainebleau ou dans les environs une société choisie et très-sympathique pour Mme de Beauharnais. Sans parler de la comtesse Fanny dont nous connaissons les affectueux sentiments, c'est le comte de Montmorin, gouverneur du château et de la ville, qui traite la petite colonie avec une véritable distinction; M. et Mme de Chezac; les demoiselles Ceconi, vieilles amies qui datent de Noisy; M. Huë et ses filles; le vicomte et la vicomtesse de Béthisy chez lesquels on soupe et qui soupent à leur tour (on est en carnaval) chez le marquis et la vicomtesse de Beauharnais; M. et Mme Jamain où l'on jouait la comédie; et surtout M. d'Acy, le voisin le plus proche et le plus assidu, qui poursuit avec le vieux marin une orageuse mais amicale partie de chaque jour. Joséphine faisait les honneurs de la maison de son beau-père qui était la sienne. Au sortir de l'agitation de cette crise conjugale qu'elle venait de traverser, son existence s'écoulait paisiblement entre la conduite de cet intérieur, ses soins pour sa fille et les modestes plaisirs que lui offrait le séjour de Fontainebleau. Le plus vif était la promenade dans cette magnifique forêt où l'on trouve tant d'ombre, de silence et de fraîcheur. Elle pouvait facilement y satisfaire son goût pour les courses à cheval, et nous la voyons même se risquer dans de grandes chasses qui n'étaient pas sans fatigues et même sans périls[1].

Le marquis de Beauharnais avait encore à Fontainebleau une représentation conforme à son rang; mais ce n'était plus là le train de vie de la rue Thévenot. Il venait, en effet, depuis quelque temps, d'éprouver un grand changement dans sa fortune personnelle. De graves sinistres avaient frappé ses propriétés de Saint-Domingue et de la Martinique déjà fort négligées. De plus, un arrêt du conseil d'État avait réduit des trois quarts la pension de 10 000 livres qu'il touchait comme ancien gouverneur général des Antilles : « Et s'être vu avec 150 000 francs d'appointements ! » écrit-il, dans son amertune à Mme de Renaudin qui, de son côté, était retenue à Paris par un procès d'où dépendait le plus clair de son avoir, c'est-à-dire le sort d'un placement d'argent pour lequel elle n'avait pas pris de suffisantes sûretés et dont elle perdit même une forte partie. Comme son ami elle avait aussi éprouvé des mécomptes dans ses revenus coloniaux. Quant à la vicomtesse de Beauharnais, elle se trouvait également réduite à l'économie par suite de sa séparation judiciaire. Peu désireuse de demander à son mari la pension que lui avait allouée le parlement de Paris, elle aimait mieux ne tenir sa subsistance et celle de sa fille que de l'obligeance de sa tante dont la bourse lui fut constamment ouverte pendant son procès, et des envois de sa propre famille qui très-souvent, depuis son mariage jusqu'au jour de sa grande fortune, lui fournit de véritables sommes soit à titre de pension ainsi que l'avait stipulé son contrat, soit à titre d'avances ou de dons purement gratuits. Indépendamment du désir de vivre plus tranquilles à la campagne, c'était donc, on le voit, le soin de mettre leurs dépenses en harmonie avec leurs ressources qui avait décidé ces trois personnes à venir s'enfermer dans leur modeste retraite de Fontainebleau [1].

---

[1] «.... La vicomtesse, écrit le marquis de Beauharnais à Mme de Renaudin alors à Paris, court les champs dans ce moment à cheval. Ce soir le roi et vingt ou vingt-cinq chasseurs arrivent. Je ne suis point étonné de ce que le vicomte (a) est parti pour le Blaisois; c'est un véritable tourment que celui de vouloir aller chasser et de n'être point admis. La vicomtesse y a été, il y a trois jours, à la chasse au sanglier. Elle en a vu un. Elle a été mouillée jusqu'à la peau; elle ne s'en est pas vantée : elle a fait bonne contenance, après avoir changé de tout et mangé un morceau. De tout cela il n'est rien résulté, car elle se porte à merveille, votre serviteur et la petite également. » (Lettre du 5 novembre 1787. Archives de famille.)

(a) Son fils qui n'avait pas été invité à la chasse royale.

---

[1] C'est ce que confirme ce passage d'une lettre du baron de Tascher à sa sœur (Fort-Royal, le 16 mars 1786) : « Vous voilà à

Mais sur ce temps, nous avons d'autres renseignements qui nous sont donnés par Joséphine elle-même dans deux lettres parfaitement authentiques, et voici enfin les premières lignes de sa main qui apparaissent dans cette histoire où jusqu'ici il a été question d'elle sans qu'elle ait encore personnellement pris la parole. Ses lettres de cette première partie de sa vie sont trop rares pour que nous ne reproduisions pas en entier celles que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer. Loin de nous en excuser, nous sommes persuadé que le lecteur nous en saura gré. Les deux que l'on va lire sont adressées par Mme de Beauharnais, à la Martinique, l'une à un voisin et ami de sa famille qui était venu la visiter et la consoler lors de son procès, l'autre à son père. Mieux que tout ce que nous pourrions dire, elles nous feront connaître sa position, l'état de son esprit et de son cœur. Dans le style de la vicomtesse de Beauharnais, comme dans celui de l'impératrice Joséphine, il n'y a pas trace d'œuvre ni de prétention littéraires, mais c'est toujours simple, naturel, juste et senti comme le langage d'une femme de cœur qui écrit pour se satisfaire et non pour rechercher des succès.

Fontainebleau, ma chère amie, réunie à M. le marquis et ma nièce! Vous allez vivre éloignés d'un grand chaos. Vous seriez heureuse si c'était le choix du goût et non de la nécessité qui vous eût déterminée à ce changement. »

Le baron de Tascher annonce en même temps à Mme de Renaudin qu'il va retirer à Sainte-Lucie, au nom de son frère, 12 000 francs pour faire passer à Mme de Beauharnais, et il ajoute que « son frère fera, cette année, ses 70 000 livres de revenu. »

A Monsieur Marlet aux Trois-Ilets[1].

« Fontainebleau, ce 27 janvier 1787.

« Je suis bien fâchée, Monsieur, de vous contrarier, en vous assurant que ce n'est point par dépit que je prends la plume pour vous écrire; la reconnoissance dont je suis pénétrée des marques d'amitié que vous m'avez données pendant votre séjour en France et que vous continuez, doit vous être un sûr garant du plaisir que j'ai de recevoir de vos nouvelles, de vous demander des vôtres et vous convaincre de l'attachement bien sincère que je vous ai voué.

« J'espère à l'avenir n'avoir plus les mêmes raisons qui m'ont empêchée de vous répondre. Ma tante a été bien malade.... Sa santé est bonne dans ce moment-ci; elle seroit encore meilleure si je recevois des nouvelles satisfaisantes de mon papa et de maman[2]. Vous ne sauriez vous imaginer, Monsieur, tout ce qu'éprouve ma sensibilité; je voudrois être sûre d'une occasion pour vous ouvrir mon cœur, vous verriez combien il souffre : d'ailleurs vous connoissez déjà ma position; elle n'est point changée, il s'en faut. La santé de ma sœur me chagrine beaucoup. Si l'air de la France lui étoit favorable, maman pourroit profiter de l'occasion de mon oncle pour l'envoyer[1]; nous avons ici un médecin très-habile, qui peut-être la guériroit.

---

[1] Cette lettre a déjà été publiée dans l'*Histoire de la Martinique* (t. IV, p. 302) : « Comme rien de ce qui concerne Joséphine, dit M. Sidney-Daney, ne peut être indifférent à ses compatriotes, nous reproduisons, dans toute la naïve sincérité de son texte, une lettre écrite en 1787, par Mme de Beauharnais à M. Marlet, son ami, et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. H. Marlet, le petit-fils de celui à qui la lettre est adressée. »

[2] Les enfants créoles, quel que fût leur âge, appelaient toujours ainsi leurs parents. C'était plus naïf, mais aussi plus tendre.

« Il faut être bien sûre de votre indulgence, Monsieur, pour vous entretenir de tous mes chagrins. Je désire que vous n'en ayez jamais. Si par malheur vous vous trouviez dans ce cas, vous me rendrez assez de justice pour être persuadé que je les partagerai bien véritablement; je vous prie d'en être convaincu comme des sentiments que vous savez si bien inspirer et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« LA PAGERIE DE BEAUHARNAIS.

« Oserai-je vous prier, Monsieur, de me rappeler au souvenir de Mme Marlet. J'ai oublié de mander à mon papa, qu'il feroit grand plaisir à ma tante de lui envoyer du café des Ances-d'Arlets ; elle en fait une grande consommation chez elle, et mon papa[2] est jaloux d'avoir de bon café; je vous serai bien obligée, Monsieur, de lui en parler. »

Lettre de la vicomtesse de Beauharnais à son père[3]?

« Le 20 mai 1787.

« J'ai reçu, mon cher papa, la lettre de change de 2789 livres dont vous aviez chargé mon oncle ; recevez-en tous mes remercîments. Il me fait espérer que vous vous occupez sérieusement à me faire passer bientôt des fonds plus considérables : cela me fera d'autant plus de plaisir qu'ils mettront de la tranquillité dans nos esprits, et nous empêchera, pour remplir nos engagements, de faire des sacrifices ruineux. Vous me connoissez assez, mon cher papa, pour être bien persuadé que, sans un besoin pressant d'argent, je ne vous entretiendrois que de mes tendres sentiments pour vous. Je vous reprocherois surtout votre silence à mon égard. Je sais que vous êtes un peu paresseux pour écrire, mais vous savez qu'il n'est rien de plus consolant que de recevoir des nouvelles des personnes à qui l'on est attaché. Je sais que vous avez écrit à M. Belin ; il m'a fait le plaisir de me le mander ; n'auriez-vous pas pu, mon cher papa, par la même occasion, m'écrire une petite lettre? J'espère que vous me traiterez, une autre fois, plus favorablement; je vous en supplie.

---

[1] Le baron de Tascher qui allait arriver à Paris.

[2] Son beau-père.

[3] Cette lettre autographe, qui ne porte aucune indication de lieu, est entièrement inédite : elle fait partie des archives de la famille Tascher de La Pagerie.

« Ma lettre ne sera pas bien longue, étant occupée dans ce moment à soigner ma fille, dont M. de Beauharnais a désiré l'inoculation. J'ai cru ne devoir pas résister, dans cette circonstance délicate, à la prière qu'il m'en a faite : jusqu'à présent je n'ai qu'à m'en louer, puisque l'enfant est aussi bien qu'on puisse le désirer. Elle fait ma consolation ; elle est charmante par la figure et le caractère ; elle parle déjà fort souvent de son grand-papa et de sa grand'maman La Pagerie. Elle n'oublie pas sa tante Manette et me demande : « Maman les verrai-je-ti bientôt? » Tel est son patois pour l'instant. Eugène est depuis quatre mois dans une pension à Paris; il se porte à merveille; il n'a pas pu être inoculé à cause de ses dents de sept ans qui lui poussent, comme vous voyez, de bonne heure. Je vois avec satisfaction qu'il sera aussi bien que sa sœur, aussi son père l'aime beaucoup. Il me donne toutes les semaines de ses nouvelles; j'en fais autant pour sa fille.

« Mon papa se porte très-bien; il me charge de vous faire ses compliments et de vous demander où vous en êtes avec M. Chauvand; il est très-essentiel pour lui d'en avoir les détails, puisque ces messieurs retiennent les fonds qu'ils ont à lui par rapport à vous[1]. Jugez combien cela le gêne. Je vous prie, mon cher père, de ne pas perdre un moment pour envoyer ces détails; cela donne vraiment du chagrin à mon papa : nous voyons cela avec d'autant plus de peine que nous avons grand besoin de toute manière que le ciel nous le conserve. Ma tante, dont la santé est absolument dérangée depuis longtemps, vous embrasse. Je serois bien embarrassée sur son compte, si elle n'avoit pas un courage intrépide. Je suis très-contente de tous ses procédés pour moi. Notre attachement est bien réciproque. Je vous assure, mon cher papa, que j'ai été bien heureuse de la trouver dans bien des occasions où elle s'est saignée pour moi, surtout dans la position gênante où elle se trouve.

---

[1] M. de La Pagerie s'était chargé à la Martinique de quelques affaires du marquis de Beauharnais.

« Ma fille m'appelle. Ce n'est pas sans regret, mon cher papa, que je vous quitte. Recevez l'assurance de mon tendre et respectueux attachement. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« La Pagerie de Beauharnais »

Il y a là, en terminant, un mot qui peint par un trait vif et heureux le caractère de Mme de Renaudin, c'est ce *courage intrépide* qui lui faisait supporter avec une égale sérénité d'âme les maux du corps et les contrariétés de la vie. La plus poignante avait été sans contredit la désunion de son filleul et de sa nièce. Ce fut pour elle presque un remords que d'avoir ainsi livré aux déceptions d'un mariage hâtif la jeunesse inexpérimentée de celle-ci. Cependant, sous les emportements coupables d'Alexandre, elle voulait toujours reconnaître ce cœur loyal et bon qui lui avait fait rêver pour sa Joséphine bien-aimée le bonheur dans la fortune. Elle avait accompagné sa nièce au couvent; dans la gêne qui suivit leur sortie, elle mêla, nous venons de le dire, ses ressources avec les siennes, en attendant que Mme de Beauharnais eût trouvé, dans sa famille de la Martinique, toute l'assistance dont elle avait besoin.

Ces deux lettres nous font surtout connaître la situation de la vicomtesse de Beauharnais à l'égard de son mari. Dans la première, on voit une blessure qui saigne encore. La seconde accuse une amélioration dans les relations des deux époux. Ils ne se visitent point, mais ils ont commencé à correspondre entre eux; ils ont même fini par s'écrire toutes les semaines, il est vrai pour se donner réciproquement des nouvelles de leurs enfants. Toutefois le lien n'est pas rompu ; il tend plutôt à se renouer. En effet, un an ne s'était pas écoulé, que le vicomte de Beauharnais, sous l'impression de l'opinion publique et du temps, avait senti sa colère s'apaiser. Léger de cœur et sans constance, sa passion pour celle qui avait fait un si mauvais usage de son influence, diminuait chaque jour ; mais l'amour-propre le retenait. Il ne croyait pas pouvoir obtenir son pardon de celle qu'il avait offensée. L'heure d'une entière réconciliation n'était point venue.

Sentant la position difficile de sa fille, Mme de La Pagerie l'avait déjà plusieurs fois invitée à venir trouver auprès d'elle ces consolations qu'une mère seule peut donner. Le baron de Tascher, au commencement de 1787, était arrivé en France pour apporter à Joséphine les prières de ses parents. Il y avait joint ses propres instances, lui offrant de la ramener lui-même à la Martinique. Mais l'espoir de voir revenir à elle cet époux qu'elle aimait peut-être davantage depuis qu'elle en était séparée, lui fit repousser encore l'idée d'un voyage aussi lointain, et elle laissa repartir son oncle sans avoir pu s'y décider.

Mme la vicomtesse de Beauharnais attendit une année de plus, mais inutilement, cette franche réconciliation qu'elle appelait de tous ses vœux. Sa mère et son père en profitèrent pour renouveler leurs instances. Ses deux tantes mêmes et son beau-père, malgré la privation que cette absence devait leur faire éprouver, la poussaient maintenant à prendre un parti qui devait, suivant eux, hâter la guérison d'Alexandre, en donnant à sa femme tous les avantages et le prestige de l'éloignement. Joséphine s'avouant enfin tout ce qu'avait d'équivoque cette situation d'une femme séparée de son mari, comprit que sa place était au sein de sa propre famille; elle se décida donc à partir pour la Martinique, et, dans cette intention, se rendit au Havre, au mois de juin 1788, avec sa fille, âgée seulement alors de cinq ans.

La lectrice de la reine Hortense nous a conservé quelques souvenirs de ce voyage entrepris à la veille de la Révolution. En attendant une occasion favorable, Mme de Beauharnais et sa fille se logèrent dans une petite maison située sur le quai, appartenant à un M. Dubuc, et qui avait été retenue par les soins de M. Rougemont, banquier au Havre.[1] Coïncidence bizarre: c'est dans cette même maison que, vingt-six ans plus tard, la reine Hortense obligée de fuir le sol de la France, devenu pour elle inhospitalier, vint se réfugier avec le désir de passer aux Antilles, où elle voulait aller enfouir sa douleur et sa vie. La vicomtesse de Beauharnais avait obtenu pour elle et son enfant un passage sur un bâtiment de l'État, mais dans son impatience de partir, elle profita du premier navire de commerce qui mettait à la voile, sans écouter les représentations qui lui furent faites, et à cause de la petitesse du bâtiment où elle avait pris place et à cause de l'état menaçant de la mer. Un coup de vent accueillit le navire à sa sortie du port, et il faillit périr à l'embouchure même de la Seine. Mais Joséphine n'avait rien à craindre; son destin la protégeait. Après une heureuse traversée, elle se trouva enfin à ses chers Ilets dans les bras de ses parents qui, en la revoyant, oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert de cette longue absence d'une fille bien-aimée qui revenait chercher sous le toit paternel la paix du cœur et l'oubli des maux.

---

[1] *Mémoires de Mlle Cochelet*, t. II, p. 132.

Mme de Beauharnais revit avec une joie mélancolique ces lieux où s'était écoulée son heureuse enfance, où elle avait vécu jeune fille aimée et ne connaissant de la vie que ses illusions. Les journées durent passer bien vite dans ces longs épanchements de famille que l'on devine avec la situation des personnes telle que nous la connaissons, et après huit ans d'une séparation de deux mille lieues. Joséphine retrouvait sur l'habitation des Trois-Ilets son père, sa mère, et sa sœur qui avait refusé un établissement qui venait de si mal tourner. Elle leur amenait sa jeune et charmante Hortense, et cette famille, ainsi réunie, put de nouveau jouir du bonheur tranquille et doux que donne la retraite sous ce climat idéal. On comprend, quand on connaît les lieux, que Mme de Beauharnais eût aspiré après cette nature sereine et tranquille, comme le marin au lendemain de l'orage cherche un abri pour réparer ses forces.

Chaque jour ce calme fortifiant opérait sur le cœur de la vicomtesse de Beauharnais. Les tendresses d'une mère, les conseils d'un père, les consolations de sa sœur, la mémoire reconnaissante des serviteurs, l'affection des voisins, mettaient chaque jour un baume nouveau sur sa blessure. Les caresses naïves d'Hortense, les soins de sa première éducation faisaient aussi dans l'âme de sa mère une diversion heureuse. Joséphine revoyait avec elle tous les endroits marqués par un souvenir de sa propre enfance : le jardin qu'elle avait cultivé de ses mains, le bassin d'eau vive où elle avait l'habitude de se baigner, et d'où, si l'on en croit la tradition, elle avait, fort jeune encore, retiré non sans péril un enfant qui se noyait. Elle faisait comprendre à sa fille cette précieuse fabrication du sucre, la richesse de son pays et de sa famille. Soigneuse de former son cœur, elle la conduisait, comme sa propre mère l'y avait menée, dans ces cases en bambous, recouvertes de paille de canne, pour soulager la maladie ou les chagrins; aussi, bénie des nègres, elle apprenait de bonne heure à Hortense cette adorable bonté dont celle-ci fut, sur les marches du trône, la seconde et douce image. Elle visitait avec elle leurs voisins de campagne qui étaient tous des amis : M. et Mme Marlet, les plus proches, dont nous connaissons déjà l'inaltérable dévouement; MM. de Ganthaume, d'Audiffrédy, de Girardin, de Percin, etc. Puis, chaque dimanche, on allait entendre la messe dans l'humble et pauvre église du bourg, et l'on se rendait, en sortant, au presbytère avec les autres habitants pour faire à son curé la visite usitée de déférence et d'affection et échanger entre voisins des nouvelles et de bons offices[1].

Lorsque la vicomtesse de Beauharnais avait quitté Paris, la révolution française était sur le point d'éclater; aussi trouva-t-elle la Martinique déjà remuée par les approches de ce grand changement. Une assemblée avait été élue. Comme en France, on ne s'entendit point. Sur ces entrefaites, la nouvelle des événements de 1789 étant parvenue dans la colonie, les imaginations s'enflammèrent et le pays se divisa en deux partis longtemps ennemis, celui des villes et celui de la campagne ou des habitants : ils en arrivèrent à la guerre civile et luttèrent pendant plusieurs années avec cette énergie que donne à la population créole une bravoure ardente et commune à tous. Les nouvelles institutions de la métropole avaient été adoptées par la Martinique. La capitale du pays, ayant à nommer son maire, fixa son choix sur le baron de Tascher, l'oncle de Mme de Beauharnais, qui se trouvait ainsi personnellement intéressée et aux choses qui se passaient sous ses yeux et à celles bien autrement graves qui s'accomplissaient à Paris, et auxquelles son mari prenait une active part.

---

[1] Ce voyage est rappelé dans Mlle Cochelet (t. II, p. 158). La reine Hortense, accompagnée de sa lectrice, se trouvait au Havre en 1815, hésitant entre un embarquement pour l'Angleterre ou pour les Antilles : « Un petit bâtiment, ajoute Mlle Cochelet, partait pour les îles; nous allâmes le visiter. « Que j'aimerais à faire un voyage à la Martinique, me dit la reine. J'avais quatre ans quand je vins dans ce port avec ma mère qui voulait aller revoir encore une fois sa patrie. Nous nous embarquâmes au Havre et je me souviens qu'un vent furieux pensa nous faire périr à l'embouchure même de la Seine. Je me rappelle très-bien les terreurs de ma mère, mais j'ignore où nous étions logées. » Elle me racontait, assise dans ce bâtiment, ses souvenirs des îles où elle resta jusqu'à l'âge de sept ans; elle me décrivait les lieux où était placée l'habitation de sa grand'mère ; elle n'avait pas oublié les esclaves qui la portaient en palanquin, ni ces pauvres noirs que l'Impératrice ne voulait jamais qu'on punît. »

Suivant comme la grande révolution française, dont elle n'était qu'un écho lointain, ces phases croissantes qui semblent la loi de toute révolution, l'agitation martiniquaise, à partir de janvier 1790, ne se ralentit point, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée aux dernières limites de l'anarchie. Le jour de la Fête-Dieu, le 10 juin, une collision éclate à Saint-Pierre entre une partie des blancs et des hommes de couleur, et un odieux massacre de quinze de ces derniers vint jeter presque toute leur classe dans le camp des habitants. Le gouverneur, à la tête de la garnison et des miliciens de Fort-Royal, accourt pour punir cet attentat; il entre sans coup férir dans la ville, en casse la municipalité; sa milice est désarmée; on fait, en même temps, de nombreuses arrestations, et les prisonniers amenés au chef-lieu sont enfermés dans le fort Bourbon, construit depuis le gouvernement du marquis de Beauharnais, sur l'un des mornes si valeureusement défendus, vingt-huit ans auparavant, par le père de Joséphine.

Ce fut une grave imprudence. Une fièvre d'indépendance et d'insubordination s'était emparée de tous les esprits. Les prisonniers communiquèrent avec les soldats chargés de les garder; ils exaltèrent leur imagination : bientôt la garnison du fort entre en révolte, elle met les prisonniers en liberté et descend ensuite en ville pour réclamer le drapeau tricolore qu'on ne lui avait pas encore donné. Le gouverneur, M. de Damas, ayant refusé, à cause du mode de la demande, les révoltés remontent au fort Bourbon, braquent leurs canons sur la ville et font feu. Quelques boulets même sont dirigés contre l'hôtel du chef de la colonie qui se retira alors, pour plus de sûreté, dans le fort Saint-Louis, laissant la forteresse supérieure livrée à l'anarchie[1].

Croyant qu'une autorité civile pourrait plutôt ramener au devoir cette troupe en délire, le baron de Tascher s'offrit au gouverneur; il lui demanda, et en obtint l'autorisation, de monter au fort Bourbon avec les membres de la municipalité afin de haranguer les soldats. Une foule de gens du peuple, effrayés pour leur maire de cette mission, se rassemblèrent autour de lui, disant : « Vous êtes notre père, vous n'irez point sans nous, » et ils le suivirent jusqu'au fort. Le pont-levis s'abaisse; mais à peine sont-ils entrés, qu'on le relève au milieu des vociférations. On s'empare de la personne du maire, dont les intentions sont inconnues, et des menaces de mort se font entendre. Ceux qui l'ont suivi veulent le défendre; les soldats tirent leurs sabres : « Hachez-nous par morceaux, leur crie alors le peuple, tuez-nous avant de le toucher, c'est notre père ! » Le baron de Tascher, après avoir inutilement essayé de dominer ce tumulte, attendait patiemment la fin d'un malentendu où sa vie ne tenait qu'à un fil, lorsque les soldats révoltés, dominés par cette ferme contenance, s'apaisent tout à coup. On fait silence et on l'invite à parler. Comme maire de la ville, il les adjure, avant tout, de cesser le feu impie qu'ils dirigeaient sur elle, et de respecter des citoyens qui ne devaient point souffrir de leurs débats avec le gouvernenr. Il veut ensuite leur parler de leurs devoirs et tâcher de les ramener à l'obéissance, mais alors les clameurs recommencent et l'empêchent d'achever. Voyant après plusieurs tentatives inutiles qu'il n'y avait rien à espérer de ces furieux, le baron de Tascher demanda qu'on lui permît de se retirer; les meneurs lui répondirent en lui offrant le commandement du fort Bourbon, et sur son refus, ils lui déclarèrent qu'il était prisonnier ainsi que les officiers municipaux qui l'avaient suivi, et qu'ils les garderaient pour otages, et ne les rendraient que lorsqu'on aurait fait droit à toutes leurs demandes.[1] Le gouverneur, apprenant ces détails, dans la crainte de subir le même sort au fort Saint-Louis, dont la garnison commençait à s'agiter, quitta brusquement Fort-Royal et se réfugia dans les hauteurs du Gros-Morne, faisant appel au dévouement et à l'énergie des habitants, qui accoururent en grand nombre se ranger autour de lui.

---

[1] *Histoire de la Martinique*, par M. Sidney-Daney, t. V, p. 98.

Pendant ces troubles, Mme de Beauharnais vivait en sûreté aux Trois-Ilets. Elle aurait pu continuer à y cacher sa vie à couvert des dangers politiques, comme elle y avait trouvé un abri contre les orages du cœur. Cependant sa famille était trop mêlée aux agitations de la colonie pour qu'elle pût bien goûter cette tranquillité que lui promettait le séjour du domaine paternel. Mais ce qui tenait surtout son esprit en éveil, c'était les nouvelles qui lui parvenaient de la France et lui montraient son mari devenu un personnage politique et revenant chaque jour davantage des torts qu'il avait eus à son égard.

---

[1] *Éloge funèbre de M. le baron de Tascher*, prononcé à la loge maçonique de Sainte-Joséphine, par M. Baudry des Lozières (juin 1806). — Daney, *Histoire de la Martinique*, t. V, p. 100.

Envoyé aux États généraux par la noblesse du bailliage de Blois, pays de sa mère et siége de sa fortune, le vicomte de Beauharnais, alors major d'infanterie, avait pris dans l'assemblée la place réservée à un homme de vingt-neuf ans, ardent, enthousiaste et ayant la passion de l'indépendance. Il était entré pleinement et avec la générosité de son caractère dans le mouvement réformateur qui commença à la réunion des ordres, et dont on peut marquer la fin à la mort de Mirabeau, ce champion suprême de la royauté, cette dernière digue qui retenait le torrent prêt à tout submerger. L'un des quarante-sept membres de la noblesse qui, après le serment du Jeu de paume, vinrent tendre la main au tiers état, Alexandre de Beauharnais s'était montré, dans la nuit du 4 août, l'un des plus empressés à faire le sacrifice des droits féodaux qu'il tenait de sa naissance. S'étant fait remarquer dans les discussions mémorables de cette époque et cité pour son aptitude et son assiduité aux délibérations intérieures des comités, il avait été d'abord élu secrétaire de l'Assemblée nationale, puis membre du comité militaire; plus tard il fut porté au fauteuil de la présidence. Animé par l'enthousiasme général, on le vit, au mois de juillet 1790[1], prendre part avec ce que Paris avait de plus distingué, aux travaux préparés dans le Champ-de-Mars pour y célébrer cette fédération, gage menteur de paix et d'union, qui ne fut que la préface de la longue série d'humiliations qui, du palais de Louis XIV, amena insensiblement la royauté à l'échafaud de Charles I^{er}.

Il n'en fut pas de même de son frère, le marquis François de Beauharnais, membre également de la Constituante. Inébranlable en sa foi, courageux, passionné dans la défense des priviléges de la noblesse et des droits du Roi, sa fidélité chevaleresque lui fit donner par l'Assemblée elle-même, le surnom de *Féal Beauharnais;* on l'appelait aussi *Beauharnais sans amendement*, à cause de sa persistance à repousser tous les amendements destinés à restreindre les prérogatives de la royauté[2].

Alexandre de Beauharnais réclamait maintenant sa femme avec toute la vivacité d'un amour qui succède à un coupable refroidissement. Il avait éprouvé ce qui arrive toujours à un homme de cœur qu'un fol entraînement peut égarer un instant, mais non perdre à jamais. Séparé de sa femme, ne la voyant plus qu'à travers le prisme d'une lointaine absence, le souvenir de ses charmes, de sa bonté et des jours heureux de leur mariage, avait peu à peu chassé la pénible impression des anciennes querelles.

---

[1] *Nouveau tableau de Paris*, par Mercier.

[2] François de Beauharnais avait été désigné dans la réunion de la noblesse de Paris comme député suppléant à l'Assemblée nationale; il n'y entra qu'après le 6 octobre 1789, pour remplacer Lally-Tollendal, qui sortit de France à cette époque. (*Mémoires* du comte de Lavalette, t. II, p. 254.)

Mme de Renaudin avait calculé juste; cette séparation complète allait rendre possible une nouvelle et plus heureuse réunion. La vicomtesse de Beauharnais qui avait aimé son mari avec toute la naïve ardeur de ses seize ans, sentit ses illusions revenir à mesure qu'elle recevait de lui des marques d'une tendresse mêlée de repentir, et qu'elle apprenait les succès de cet époux aujourd'hui rendu à toute la sérieuse activité de son intelligence. Son cœur, sa tendresse pour ses enfants, le souci de leur avenir, la rappelaient auprès d'Alexandre : elle fit part à ses parents de son désir de retourner en France.

Pars, avait dit quoique avec peine onze ans auparavant Mme de La Pagerie à son enfant dont elle partageait les espérances; mais aujourd'hui que cette fille, revenue blessée au cœur, avait retrouvé auprès d'elle le calme et la guérison, elle la suppliait de rester et de ne pas l'abandonner seule entre son père et sa sœur, depuis quelque temps malades l'un et l'autre, pour aller se jeter dans cette fournaise de Paris qui menaçait de tout dévorer, et où elle n'avait trouvé, une première fois, au lieu des brillantes destinées qu'on lui avait prédites, que les chagrins et l'outrage. M. de La Pagerie, qui avait tant souffert des débats malheureux de cette union, quoique se sentant plus gravement atteint dans sa santé qu'on ne pouvait le penser, et qu'il dût craindre, ce qui eut lieu, de ne pas revoir sa Joséphine, la laissa libre dans sa décision.

Mme de Beauharnais s'était déjà dit tout cela à elle-même. Adorée des siens, elle leur rendait avec usure leur vive affection; elle avait surtout pour sa mère une tendresse dont toute sa vie elle lui donna les plus touchantes preuves. Mais l'appel d'Alexandre avait retenti dans son cœur. Enfin, le devoir parlait; sa place était auprès de son époux. A Paris allaient bientôt surgir les périls et les grandes catastrophes ; là se trouvait le rendez-vous de tous les courages et de tous les dévouements: Joséphine se décida donc à partir et elle mit à profit une occasion que lui offraient les troubles mêmes de la Martinique.

Après le départ du gouverneur, la ville de Fort-Royal s'était organisée révolutionnairement. Une partie de ses habitants avait suivi M. de Damas ; l'autre forma une garde nationale et se joignit aux troupes, et l'on nomma un maire-adjoint, chargé de remplacer le baron de Tascher, toujours retenu prisonnier au fort Bourbon. Mais une chose inquiétait les meneurs de cette révolution, c'était la présence sur rade des quatre bâtiments de guerre composant alors la station navale, placée sous les ordres de M. Durant de Braye, ami de la famille La Pagerie. On avait voulu gagner les équipages; ce fut peine inutile. Les officiers étaient dévoués, le commandant résolu; ils surent maintenir les matelots dans le devoir. Ceux-ci, au reste, partis de France depuis longtemps, avaient plus envie de la revoir que de se laisser attarder aux troubles de la Martinique. Voyant qu'il ne pouvait utilement s'immiscer dans cette guerre civile, et désirant rendre fidèles au Roi les vaisseaux qui lui avaient été confiés, Durant de Braye encouragea les dispositions qu'il remarquait dans ses troupes, et il leur fit espérer un retour prochain dans la mère patrie. En même temps, il faisait savoir à la vicomtesse de Beauharnais, dont il connaissait les intentions, que si elle persistait à vouloir quitter la Martinique, il lui offrait un passage à son bord. Celle-ci ne pouvait trouver une occasion plus favorable et plus sûre. Elle n'eut que le temps d'embrasser sa famille qu'elle ne devait plus revoir et de réunir quelques effets, et elle vint prendre place, avec la jeune Hortense, alors âgée de huit ans, sur la frégate *la Sensible*, que montait le commandant.

On était alors dans les premiers jours de septembre 1790. Le 4, les capitaines des navires marchands qui étaient venus en grand nombre hiverner dans le port du Carénage, se présentèrent à la municipalité et demandèrent qu'une députation fût envoyée sur les bâtiments de la station, afin de s'assurer de leurs desseins et d'engager le commandant à les faire rentrer dans le port. La députation eut lieu; mais par son ton et ses exigences, elle acheva d'indisposer les équipages. Loin de vouloir rentrer au Carénage, d'où ils n'auraient pu sortir à leur volonté, les marins demandèrent à grands cris à retourner en France. Durant de Braye, profitant de cet entraînement, fit mettre la députation à terre et ordonna d'appareiller. Les artilleurs du fort Bourbon, avec leur facilité ordinaire, le menacèrent de faire feu sur lui; il n'en tint compte, et *la Sensible* se mit en mouvement, suivie du vaisseau *l'Illustre* et d'une corvette : le brick *la Levrette* resta seul pour faire le service local. Cette petite escadre était encore dans la rade quand elle fut assaillie par l'artillerie du fort, des bastions duquel le baron de Tascher put voir ses deux nièces gagner le large à travers des boulets qui ne devaient point atteindre cette future impératrice et cette future reine, et bientôt cingler à pleines voiles vers la France[1].

Après une rapide traversée Mme la vicomtesse de Beauharnais arriva en France dans le courant du mois d'octobre. Elle courut à Paris, et y fut reçue avec une sincère joie par son mari, qu'elle trouvait plus épris que jamais, par son fils Eugène, charmant et timide enfant de dix ans, qui avait de bonne heure conçu pour sa mère un culte auquel son cœur fut toujours fervent, par son beau-père, dont elle n'avait cessé d'être la fille chérie, et par Mme de Renaudin, heureuse comme une mère l'eût été, de voir son neveu et sa nièce revenus enfin aux sentiments des premiers jours de leur mariage[1].

---

[1] *Histoire de la Martinique*, par M. Dancy, t. V, p. 108. — Le baron de Tascher fut, quelque temps après, rendu à la liberté, lors de la prise de possession du fort Bourbon, par le nouveau gouverneur de la Martinique, le comte de Béhague.

---

[1] A la fin du précédent chapitre, nous avons relevé quelques-unes des erreurs accréditées sur la jeunesse de Joséphine. Les dix premières années de son mariage que nous venons de raconter, ont aussi été l'objet des mêmes inventions, des mêmes fables, sorties toujours de cette inépuisable source que nous avons signalée. (V. Mlle Lenormant, chap. vi—x.) Il serait trop long de les énumérer. La brouille entre M. et Mme de Beauharnais y est attribuée à la présence à Paris et aux tentatives du même créole, qui est le personnage essentiel de ce roman obstiné. Non-seulement cette brouille est dans toute son intensité quand Joséphine se décide à partir pour la Martinique, mais elle dure encore au retour, et il faut tous les efforts d'une amie des deux époux, Mme de Montmorin, pour les remettre ensemble. On sait ce qu'il en fut.

Fidèle à son système, l'écrivain de la *Biographie-Michaud* adopte d'abord tous les détails fournis par une aussi grave autorité. Puis viennent les enjolivements accoutumés. Mlle Lenormant, en attribuant ces querelles de ménage à la jalousie de M. de Beauharnais envers ce fantastique Williams, plaçait même au-dessus du soupçon la vertu de sa jeune femme. L'écrivain de parti n'attend point pour démasquer ses batteries, que Joséphine, par son mariage avec le général Bonaparte, soit devenue une proie politique contre laquelle tout est permis. Dès ces premiers temps, quand elle compte à peine dix-sept ans, il en parle de ce style des pamphlets d'Outre-Manche contre Napoléon et les siens, dont les Anglais ont à la fois honte et remords. Il montre ensuite la vicomtesse de Beauharnais aux expédients et presque dans la misère à son retour de la Martinique, ses ressources ayant été en grande partie absorbées *par le prix de son passage* Or nous avons vu Joséphine revenir sur un bâtiment de l'État, c'est-à-dire gratuitement, et elle était si peu aux expédients, que nous trouvons sur les livres de compte de Mme de Renaudin, un total de 17 403 fr. envoyés à elle par sa nièce, pendant son séjour dans la colonie, en bonnes traites, pour achats, emplètes, payement de gages et de pensions, et remboursement d'anciennes avances. (Arch. de famille.)

CHAPITRE IV.

Mme de Beauharnais pendant la révolution. – Son mari préside la Constituante. —Fin de cette assemblée. —Chute de la monarchie. — Alexandre de Beauharnais est fait général. — Il est appelé au commandement de l'armée du Rhin. — Il refuse le ministère de la guerre. — Attaqué par les clubs il résigne son commandement. — Arrestation des deux époux. — Mort du général Beauharnais. — Joséphine sort de prison.

La vicomtesse de Beauharnais, dès son arrivée dans l'hôtel de la rue de l'Université, qu'habitait son mari[1], se trouva entourée d'une société politique uniquement occupée des événements qui marquaient la décadence et devaient amener la chute de la monarchie. Telle n'était certes pas l'intention d'Alexandre de Beauharnais. L'un des soutiens du système constitutionnel, voulant réformer et non détruire, il avait été séduit par tout ce que la révolution annonçait de généreux et de grand, en attendant que ce qu'elle devait produire de sanguinaire et d'affreux l'en eût éloigné. Militaire avant tout, pendant que sa femme était en route, il s'était signalé par sa courageuse défense de la conduite de l'ancien gouverneur de la Martinique, M. de Bouillé, vigoureusement attaqué par la presse et les sociétés populaires, pour sa rude répression de l'insurrection prétorienne de Nancy. Mirabeau et lui firent rendre par l'Assemblée un décret qui approuvait le marquis de Bouillé, et félicitait de leur bravoure, le directoire de la Meurthe et les gardes nationaux qui avaient aidé le général. Six mois après, Mirabeau mourait emportant, comme il l'avait dit, le deuil de la monarchie.

---

[1] En face la rue de Poitiers.

L'année comprise entre son arrivée et la clôture de l'Assemblée constituante, fut passée par Mme de Beauharnais sur un théâtre pour lequel elle n'avait point été préparée. Elle eut la sagesse et le bon goût de n'y chercher aucun rôle politique, qui, au reste, aurait répugné à sa nature. Elle se contenta de tenir avec un ton dès lors remarqué, son salon, où l'on voyait parfois réunis les membres de l'Assemblée avec lesquels votait son mari, MM. de La Fayette, d'Aiguillon, de Crillon, d'André, de Montesquiou, de Biron, etc., c'est-à-dire les membres militaires de ce qu'on appelait le parti constitutionnel, ainsi que les chefs de ce parti, Barnave, Chapelier, Mounier, Thouret et autres. Joséphine avait alors vingt-sept ans, elle était dans tout l'éclat de sa jeunesse et la perfection de ses manières ; elle s'attira facilement les hommages de cette société, où l'on trouvait plus d'animation, mais encore autant de politesse qu'avant la révolution. Dans le monde de cette époque, la vicomtesse de Beauharnais distinguait plus particulièrement quelques intimes : le comte Mathieu de Montmorency, le collègue le plus lié avec Alexandre dans l'Assemblée; le parent et l'ancien colonel de celui-ci, le duc de La Rochefoucauld; le marquis de Caulaincourt, qui déjà depuis longtemps entourait Joséphine des soins et des bons conseils d'une franche amitié; le prince de Salm-Kirbourg et la princesse de Hohenzollern, sa sœur, que la vicomtesse visitait souvent, en retour, dans leur délicieux hôtel, presque un palais, affecté aujourd'hui à la chancellerie de la Légion d'honneur. Mme de Beauharnais voyait plus fréquemment alors sa tante Fanny, revenue toute triomphante de son voyage d'Italie, et plus ardente que jamais après la prose et les vers, mais se faisant pardonner sa manie par une démonstrative et réelle affection pour sa filleule Hortense. Joséphine avait pris une gouvernante chez elle, Mme Lanoy, chargée de faire, sous ses yeux, la première éducation de sa fille, pendant qu'Eugène étudiait au collége Louis-le-Grand le latin pour lequel il n'avait qu'une médiocre vocation[1].

Mme de Beauharnais aurait pu s'estimer heureuse si de la Martinique ne lui était venue l'une des plus grandes douleurs que son âme pût ressentir. Elle n'avait pas touché la France, que la maladie de son père, aggravée sans doute par cette séparation, avait pris le caractère le plus alarmant, et, le 6 novembre, M. de La Pagerie était mort, emportant les regrets et l'estime de toute la colonie. Un an après, presque jour pour jour, mourait aussi la sœur de Joséphine, et sa mère, comme elle l'avait redouté, se trouva alors seule au milieu de ses Trois-Ilets déserts.

---

[1] *Moniteur* du 8 février 1790. — *Souvenirs d'un Sexagénaire*, par A. V. Arnault, t. II, p. 293.

Après quelques mois passés au sein de sa douleur et au milieu d'une trêve politique qui pouvait faire espérer la réconciliation des partis, Mme de Beauharnais fut témoin d'une série d'événements qui, en bouleversant la France, allaient aussi exercer leur influence sur la destinée de son mari et sur la sienne. Il faut qu'on nous permette de raconter avec quelques détails ces faits de la Révolution, mais seulement (nous ne recherchons point d'inutiles digressions) en ce qui concerne le rôle du vicomte de Beauharnais. Il est impossible de faire bien connaître l'histoire de la femme sans retracer en même temps celle du mari, car, à cette époque, la vie de l'un est la vie de l'autre ; ils sont unis par une solidarité de périls, de responsabilité et de courage qui fait forcément de leurs deux biographies un seul et même récit. D'ailleurs, on a peu étudié ce rôle de M. de Beauharnais, de 1789 à 1794 ; il ne fut pas sans importance, ainsi que le lecteur va en juger.

Le 20 du mois de juin 1791, le malheureux Louis XVI, gêné dans sa liberté, oppressé dans sa conscience, voulut enfin se soustraire à ses cruels embarras par la fuite. Ce même jour, le vicomte de Beauharnais venait d'être porté à la présidence de l'Assemblée nationale, de sorte que, le Roi ayant pour ainsi dire abdiqué, il se trouvait à cet instant le principal personnage de l'État. Alexandre de Beauharnais fut au niveau de sa situation.

Le lendemain matin, il prit possession du fauteuil d'un air grave et soucieux. On s'attendait à quelque communication importante (la vérité n'était point encore connue), l'attente de l'Assemblée ne fut pas trompée. « Messieurs, dit le président en ouvrant la séance, j'ai une nouvelle affligeante à vous donner. M. Bailly est venu, il n'y a qu'un instant, chez moi, m'apprendre que le Roi et une partie de sa famille ont été enlevés cette nuit par les ennemis de la chose publique[1]. »

La première impression de l'Assemblée fut la douleur et la consternation; pendant quelques instants elle garda un profond silence. Mais bientôt les esprits se redressent. Chacun fait sa proposition; on indique les partis les plus contradictoires, et le président se voit obligé d'interposer son autorité : « Les motions se renouvellent, dit-il, une foule de questions incidentes se succèdent avec rapidité; j'engage les opinants à attendre qu'une question soit vidée avant d'en proposer une autre. » Ces paroles sont entendues et l'on procède avec le calme et la dignité d'un corps qui représente la nation. Coup sur coup l'Assemblée, s'emparant résolûment du pouvoir, prit toutes les mesures que pouvait lui inspirer la gravité des circonstances. Elle se déclara, en outre, en permanence jusqu'à la fin de la crise, et chargea son président de pourvoir, pendant ce temps, à la sûreté de ses délibérations.

---

[1] *Moniteur* du 22 juin 1791.

Ce fut un événement bien décisif contre la monarchie que cette fuite avortée du Roi. Elle constata que le prince et l'État avaient cessé d'être identifiés l'un à l'autre, et fit naître ou accréditer l'idée que l'on pouvait se passer de la royauté, et qu'une assemblée souveraine, sortant périodiquement du sein de la nation, suffirait à gouverner la France. C'est ce que répétait au moment même le peuple réuni en foule autour de la salle de l'Assemblée : « Notre roi est là dedans, disait-on, Louis XVI peut aller où il voudra[1]. »

Mandé par le président pour renseigner l'Assemblée, le général La Fayette, en costume militaire, paraît accompagné du maire de Paris. « Point d'uniforme ici, s'écrie Camus en se levant avec emportement; nous ne devons point voir d'uniforme dans l'Assemblée! » De longs et violents murmures l'empêchent de continuer. Le président, par une simple explication, apaise ce tumulte : « Le mouvement qui vient de se manifester dans l'Assemblée, dit-il, et qui pourrait produire le plus grand malheur, celui de la diviser au moment où elle doit se coaliser contre les ennemis de la chose publique, peut s'expliquer d'une manière très-simple. Il existe un décret qui interdit à tout individu de délibérer en uniforme; mais il en existe un autre qui a mandé M. de La Fayette dans l'Assemblée. Il est évident qu'au moment où il s'agit de maintenir la tranquillité publique, M. le commandant-général, qui volait aux ordres de l'Assemblée, ne pouvait se dépouiller de la décoration militaire indispensable à l'exercice de ses fonctions[1]. »

---

[1] Prudhomme, dans l'*Histoire parlementaire de la Révolution*, par MM. Buchez et Roux, t. X, p. 241.

Le calme ainsi rétabli, La Fayette et Bailly font connaître ce qu'ils savent du départ du Roi; ils rappellent leurs précautions pour le prévenir, et énumèrent les mesures par eux prises pour maintenir la tranquillité publique qui avait failli être gravement troublée.

Après avoir employé la journée entière dans cette laborieuse présidence, le vicomte de Beauharnais, avec les secrétaires et une partie de ses collègues, se disposa à passer la nuit dans la salle des séances, afin d'être prêts à tout événement, pendant que les comités réunis dans leurs bureaux étaient occupés à rédiger les décrets arrêtés par l'Assemblée.

Mais, dès le surlendemain, dans la séance du matin, le bruit s'étant répandu que le Roi était arrêté, tous les membres de l'Assemblée se hâtèrent de prendre leurs places. « Je viens de recevoir, dit d'un ton solennel M. de Beauharnais, un paquet contenant plusieurs pièces dont il va vous être donné connaissance. Avant d'en commencer la lecture, je supplie l'Assemblée d'écouter en silence et de ne donner aucun signe d'approbation ni de désapprobation[2]. » Ces paroles donnaient à entendre que la nouvelle était vraie. En effet, les lettres lues émanaient des autorités de Varennes et faisaient connaître au président les circonstances de l'arrestation du Roi, de la Reine, du Dauphin et des personnes de leur suite.

---

[1] *Moniteur* du 22 juin.

[2] *Moniteur.* du 24.

L'Assemblée tout entière gardait le silence recommandé par son président. M. de Toulongeon fut le premier à prendre la parole : « La royauté, dit-il, appartient à la nation, elle ne doit pas être avilie. Je demande donc que l'on ajoute au décret que votre comité doit vous présenter, que l'on rendra au caractère du Roi le respect qui lui est dû. » Un décret est rédigé à l'instant même et voté à l'unanimité, pour ordonner à toutes les autorités civiles et militaires « de protéger le retour du Roi, de repousser par la force, saisir et arrêter tous ceux qui oseraient porter atteinte au respect dû à la dignité royale. »

Singulier mélange d'idées et de sentiments contraires; situation bizarre d'une assemblée que le courant démocratique emporte et qui se sent retenue encore par le respect traditionnel de la royauté. De même en religion, elle innove jusqu'à changer le culte, pendant qu'elle se montre scrupuleuse observatrice des anciennes et plus démonstratives pratiques de l'Église. Après ce vote, en effet, en faveur de la royauté, le président, suivi de deux cents membres de l'Assemblée, quitte la salle afin de se rendre à la procession de la Fête-Dieu de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. A midi, cette députation rentre, précédée par la musique de la garde nationale jouant l'air du *Ça ira*, et accompagnée de nombreux détachements qui se rangent en haie dans la salle. Le président ayant demandé pour eux la faveur d'être admis à prêter dans le sein de l'Assemblée le serment militaire rédigé la veille et exigé par elle, et celle-ci y ayant consenti, tous les gardes nationaux, dans un seul cri, jurent fidélité à la nation, au bruit des applaudissements réitérés de la salle et des tribunes. La musique reprend l'air du *Ça ira!* et les détachements sortent au milieu des marques du plus vif enthousiasme[1]. La séance du soir, comme celle du lendemain matin, se passa à recevoir des députations de la garde nationale de Paris auxquelles le président était obligé de répondre, et à lire les adresses sans nombre que les provinces commençaient à envoyer à l'Assemblée pour la féliciter de sa décision et lui promettre leur concours.

Alexandre de Beauharnais, qui était resté à son poste les nuits précédentes, dormant le jour, pendant l'interruption des délibérations, y passa encore toute la nuit du vendredi au samedi, avec la plus grande partie des membres de l'Assemblée; car, d'après les dépêches des commissaires envoyés sur la route de Varennes, on pouvait penser que le Roi arriverait d'un moment à l'autre. A minuit, en effet, un courrier descendit aux portes de la salle et fit passer au président une dernière lettre, par laquelle les commissaires lui annonçaient qu'ils espéraient être rendus à Paris avec la famille royale, ce samedi même dans la matinée. L'Assemblée rendit un décret portant l'établissement d'une garde civique pour faire le service spécial du palais des Tuileries et empêcher toute nouvelle tentative de fuite. Ce décret ayant provoqué des applaudissements dans les tribunes publiques, dont la curiosité, puissamment excitée, bravait aussi la fatigue et la veille, le président sut les réprimer avec fermeté.

---

[1] *Moniteur* du 24 juin.

Vers sept heures et demie une grande agitation se manifesta dans l'Assemblée et le public des tribunes; le bruit se répandit que le Roi entrait dans le jardin des Tuileries, entouré d'une foule dont l'animation pouvait tout faire craindre. L'autorité du président de l'Assemblée nationale était invoquée : « On vient de me remettre, dit-il, la clef de la voiture du Roi, et on m'annonce qu'un peuple nombreux entoure les voitures et veut les ouvrir[1]. » Sur sa demande, l'Assemblée désigne vingt membres pour aller rétablir l'ordre, faire descendre le Roi et les siens de voiture et les introduire aux Tuileries, ce qui eut lieu sans accident. Le reste de ce jour fut employé à entendre le rapport des commissaires qui avaient ramené la famille royale. La nuit fut encore passée en séance; mais le lendemain, dimanche, voyant la tranquillité entièrement rétablie, l'Assemblée rapporta le décret qui l'avait constituée en permanence, et renvoya au lundi 27, pour délibérer sur les mesures que le retour du Roi pouvait faire juger nécessaires.

On a dit, et nous le croyons, parce que ceci rentre dans la générosité de son caractère et répond à ses opinions politiques, qu'Alexandre de Beauharnais se rendit auprès de Louis XVI, afin de lui apporter des paroles de respectueuse déférence et des conseils sur la nécessité impérieuse de marcher fermement avec la nation et l'Assemblée, son organe. Mais ce ne put être qu'après que les commissaires nommés pour aller lever les scellés mis aux Tuileries et recevoir les déclarations du Roi et de la Reine, eurent accompli leur mission.

---

[1] *Moniteur* du 26 juin.

Toute cette semaine encore, Alexandre de Beauharnais présida l'Assemblée nationale, passant presque tout son temps à répondre, ce qu'il ne refusait point et recherchait même volontiers, aux harangues d'une foule de députations appartenant aux professions et aux provinces les plus diverses, et le dimanche, 3 juillet, il fut remplacé à la présidence par Charles de Lameth. Pendant la durée de cette crise, M. de Beauharnais, tous ses biographes l'ont dit, fit preuve d'une dignité et d'une aptitude à diriger une grande assemblée, qui lui valurent les éloges même de ceux qui ne partageaient pas ses opinions. On remarqua la fermeté, la modération, l'à-propos et les ressources de son langage, sachant concilier à la fois les convenances avec ses devoirs. Aussi, lorsqu'il descendit du fauteuil pour retourner à sa place, ce fut au milieu des applaudissements répétés de tous ses collègues[1].

---

[1] *Moniteur* du 4 juillet 1791.

Nous retrouvons dans les archives de sa famille cette lettre, datée de l'*Assemblée nationale, le lundi* 27 *juin au soir*, et adressée

A M. de Lameth, qui l'avait remplacé comme président, succéda M. de Fermont, et, le 31 juillet, en quittant le fauteuil celui-ci annonça, au bruit des mêmes applaudissements, que le scrutin venait d'appeler encore à la présidence Alexandre de Beauharnais. C'était une marque d'affection et d'estime qu'avait voulu lui donner la Constituante, car sous cette présidence allait s'accomplir l'acte le plus important de l'existence de cette assemblée, c'est-à-dire la révision, le coordonnement et le vote définitif de la nouvelle constitution de la France.

La discussion s'ouvrit le 5 août : « Je crois inutile de dire à l'Assemblée, fit remarquer le président, que jamais matière n'exigea une attention plus grande et un silence plus profond. » L'avertissement n'était pas inutile. L'Assemblée nationale avait déjà rendu, sur chaque matière séparément, des décrets organiques dont la réunion en un seul et même acte devait former la constitution. Il semblait donc qu'il n'y eût plus aujourd'hui qu'à procéder à un simple

---

à son père avec cette suscription : *A Monsieur de Beauharnais, chef d'escadre, à Fontainebleau :*

« Je me reprocherais si ma situation actuelle que les circonstances critiques ont rendue périlleuse, pénible et honorable plus qu'aucune autre présidence, m'empêchait de vous offrir l'expression de mes sentiments. Je suis épuisé de fatigue, mais je trouve des forces dans mon courage et dans l'espérance que, méritant par mon zèle une partie des éloges qu'on m'a prodigués, je peux être utile à la chose publique et au maintien de la tranquillité du royaume. Je vous prie, mon père, de recevoir mes hommages et d'agréer l'expression de mon respect et de mon tendre dévouement.

« Alexandre BEAUHARNAIS »

travail de révision, de classement et de rédaction. Mais la discussion ne tarda pas à renaître. A chaque instant, on revenait sur le fond, les uns pour reprendre et les autres pour étendre les conquêtes faites sur la royauté. On sait bien qu'on va se quitter et que l'heure suprême approche. De là ces mouvements en arrière et en avant qui menacent à chaque instant de tout détruire : le côté gauche veut introduire dans la constitution plus d'éléments démocratiques et le côté droit plus d'esprit monarchique. Après plus d'un débat orageux, la constitution fut enfin votée telle que le comité l'avait proposée. C'est la monarchie qui l'emporte de nom, mais on sent la république fermenter sous les pieds. La Constituante vient de décréter pour la France un souverain inviolable et libre, pendant qu'elle laisse aux Tuileries un roi surveillé et que l'on punira comme responsable.

Durant la période la plus orageuse de cette discussion, laquelle correspondit à sa présidence, M. de Beauharnais fit preuve de la même lucidité et de cette ferme impartialité qui l'avait signalé déjà. Sa présence d'esprit ne se démentit point pour répondre à toutes les députations qui venaient apporter à la Constituante leurs dernières félicitations sur son œuvre proclamée impérissable. Les réponses d'Alexandre de Beauharnais, un peu déclamatoires comme tout ce qui émanait de lui, résonnent fréquemment des grands mots de droits du peuple, de patrie, d'indépendance nationale, de bonheur de l'humanité; mais ce langage était sincère chez lui, car jamais âme plus franche n'aima avec plus de passion la France et la liberté.

De ses réponses, nous ne voulons en relever qu'une; elle fera connaître au vrai cette généreuse nature, à laquelle n'ont pas été épargnés les reproches comme à tous les hommes modérés de cette mémorable époque, contradictoirement accusés d'avoir été ou trop ou trop peu révolutionnaires.

La veille du jour où devait finir sa présidence, le 12 août, une dame Guillin s'était présentée à M. de Beauharnais pour obtenir justice du meurtre de son époux égorgé dans les environs de Lyon, sous prétexte de conspiration. Ému par les détails de cet acte sauvage, le président voulut, dans l'espoir d'empêcher le retour de semblables excès, que la femme de la victime vînt les faire connaître elle-même à l'Assemblée. « Messieurs, dit-il le lendemain avant de quitter le siége de la présidence[1], une citoyenne, dont le mari a été victime d'une insurrection, dont les possessions ont été pillées, dont la maison a été brûlée, dont le beau-père, presque septuagénaire, est en prison depuis dix mois, demande à paraître à la barre et à offrir son hommage et sa pétition à l'Assemblée nationale. »

Admise à la barre, Mme Guillin fit à la Constituante le récit de ses malheurs, et déposa sa plainte entre les mains du président, qui, après avoir consulté l'Assemblée, la renvoya au comité des rapports pour y faire droit. Puis, s'adressant à la malheureuse veuve : « Madame (lui dit Alexandre de Beauharnais), au milieu des marques flatteuses d'approbation générale qui ont encouragé l'Assemblée nationale dans ses infatigables travaux, elle n'a pu se dissimuler que des malheurs particuliers avaient altéré cette révolution. Ces désastres ont affligé les bons citoyens ; ils ont servi d'excuse à l'éloignement que des hommes paisibles ont montré pour le changement d'un régime proscrit par la raison, par les lumières de notre siècle, mais sous lequel du moins ils voyaient protéger le sommeil de l'esclavage.

---

[1] *Moniteur* du 16 août 1791.

« Les ravages, soit qu'ils aient été commis ou par une criminelle exaltation, ou par de vils brigands, ou par les perfides menées des ennemis de la patrie, sont en horreur à la nation ; ils ont fait frémir l'Assemblée nationale et mêlé d'amertume le sentiment de la pureté de ses intentions et l'orgueil de ses succès.

« Il n'est point de sacrifices ni de dangers au prix desquels elle n'eût voulu acheter ce passage sans convulsion d'un état où la douceur des mœurs tempérait l'influence du despotisme, à un état où elle pouvait espérer de perfectionner les mœurs par l'effet d'une constitution libre. Son espoir sera comblé ; mais la certitude de voir un jour ses vœux remplis ne la rend point insensible à votre douleur. Que cette assurance soit un soulagement à vos maux ! Oui, l'Assemblée partage vos regrets ; à la vue de vos larmes elle se sent émue et paye avec satisfaction un tribut à la nature, en recueillant avec soin les accents touchants de la vertu malheureuse. »

Noble langage; manifestation courageuse, on ne saurait le nier, car M. de Beauharnais l'avait recherchée par devoir et sans y être précisément obligé. Il a semblé deviner les *désastres* qui ensanglanteront la France, et il a voulu mettre à profit sa dernière heure de pouvoir afin de donner au pays, du haut de son siége, un salutaire avertissement.

Après avoir définitivement voté, dans sa séance du 3 septembre, cette constitution qui devait vivre des siècles et ne dura qu'un jour, l'Assemblée nationale à la fin de ce mois se sépara, laissant la place à la Législative qui se réunit dès le lendemain. Avide de repos, M. de Beauharnais se retira avec sa femme et ses enfants, en Sologne, à la Ferté-Beauharnais, attendant maintenant avec plus de résignation que d'illusions ce que la Providence déciderait de la France, de sa famille et de lui.

Mais les temps n'étaient point au repos et à l'intimité de la famille. L'heure des grands devoirs et des grandes crises allait sonner. L'Assemblée législative, composée de tous les hommes nouveaux, ardents, convaincus, siégeait à peine depuis quelques mois, que la royauté, désarmée par la Constituante, était bientôt annihilée, puis avilie, en attendant qu'elle fût entièrement supprimée. Les Girondins étaient arrivés au pouvoir. L'Europe menaçait la France. La France releva le gant; la patrie fut déclarée en danger, et tous ceux que le patriotisme animait et qui pressentaient avec horreur les excès sanguinaires où le pays allait tomber, accoururent dans les camps, aimant mieux les glorieux périls du champ de bataille que la lutte fratricide de la rue.

Les premières armées dirigées sur la frontière, au commencement de l'année 1792, furent commandées par Rochambeau et Luckner. Alexandre de Beauharnais, qui aimait à la fois la gloire et sa patrie, s'empressa de s'arracher à ses affections et à la retraite, pour venir se ranger sous leurs ordres. Il fut attaché à l'armée du Nord, commandée par le maréchal Rochambeau. Avant de quitter la Ferté-Beauharnais, il adressait à son père, à Fontainebleau, ces lignes touchantes qui font voir qu'il connaissait bien la gravité de la situation : « Nous commençons une année critique qui me destine à de nouveaux dangers, mais j'y suis tout familiarisé et toutes mes sollicitudes sont pour votre repos. Mes efforts et l'influence que j'ai dans mon département ont réussi à maintenir l'ordre public : puisse celui que vous habitez être de même, puisse la France entière être prochainement aussi tranquille.... Accueillez donc, mon père, avec bonté, mes vœux pour votre bonheur, et donnez-moi, en retour, à porter aux hasards de la guerre votre sainte bénédiction[1]. » Il prend, en signant, la qualité d'adjudant de la 22^e division.

Alexandre de Beauharnais rejoignit bientôt l'armée du Nord : en avril, nous le voyons à Valenciennes, employé dans le troisième corps sous les ordres du maréchal lui-même[2], et, lors de la déroute de Mons, il s'y fait remarquer par son courage et sa présence d'esprit. Au mois d'août, il est adjudant général de l'armée du maréchal Luckner, dont le quartier général se trouvait au camp de Richemont, situé entre Thionville et Metz, que menaçait surtout l'armée combinée de Prusse et d'Autriche. « Vous avez pu voir dans les papiers publics, mande-t-il de là à son père[1], que le ministère me destinait à l'armée de Soissons. Je ne sais pas encore cette nouvelle officiellement, mais je ferai mon possible pour rester aux frontières; c'est là mon véritable poste. »

---

[1] Lettre du 17 janvier 1792. (Archives de famille.)

[2] *Id.* du 23 avril, même année. (*Ibid.*)

Mais pendant ce temps son frère, François de Beauharnais, avait été poussé par son intraitable fidélité au delà du Rhin. Ce n'était pas la seule famille dont les membres se trouvaient ainsi engagés dans des camps opposés. Durant plusieurs jours aucun des siens ne sut ce qu'il était devenu. Leur père, en transmettant à Alexandre une lettre pour son frère, lui avait témoigné toutes ses craintes. Alexandre lui fit cette patriotique réponse où il se peint tout entier, caractère, langage, opinions :

« Au camp de Richemont, le 15 août 92.

« J'ai reçu votre lettre, mon père, qui renferme l'expression de vos inquiétudes sur le sort de mon frère; il m'est impossible de vous en donner des nouvelles. La différence de nos opinions politiques a, comme vous savez, établi peu de rapports entre nous.

---

[1] Lettre du 8 août 1792. (Archives de famille.)

de sorte que j'ignore absolument ce qu'il est devenu depuis la fin de l'Assemblée, où malheureusement nous avons toujours voté de deux côtés bien opposés. Je conçois tout le chagrin que vous éprouveriez si mon frère avait pris le parti d'émigrer, et je voudrais pouvoir me flatter que vos efforts pour l'en empêcher eussent réussi. Je suis persuadé que les touchantes instances de cette nouvelle lettre feront effet sur son âme, et je vous promets de ne rien négliger pour la lui faire parvenir; je vais écrire à sa femme, que je sais être à Paris, et l'engager à joindre ses prières à votre lettre pour que son mari ne quitte point sa patrie dans un moment où d'en être éloigné est une forte présomption que l'on veut porter les armes contre elle. Qu'au moins, s'il ne veut pas suivre mon exemple, et comme moi donner son sang pour l'indépendance de son pays, il reste tranquille chez lui et attende l'instant heureux où la fin de la révolution et le triomphe des troupes nationales permettront à tous de jouir des bienfaits de la liberté. Je ne peux pas vous offrir d'écrire moi-même à mon frère. Une lettre de moi ne ferait aucune impression sur lui; mais j'espère que la vôtre produira l'effet que vous avez droit d'en attendre : la sollicitude d'un père qui parle au nom d'un grand peuple, et fait valoir l'amour de la patrie, doit l'emporter sur un faux point d'honneur dont la philosophie détruit chaque jour une des illusions. Recevez, etc....[1] »

---

[1] Archives de famille. — Le marquis François de Beauharnais resta dans l'émigration jusqu'au Consulat.

Bientôt, ainsi qu'on l'avait fait pressentir, Alexandre de Beauharnais fut désigné pour commander le camp placé sous Soissons. Les Prussiens arrivèrent, et, comme on sait, furent chassés par Dumouriez. Beauharnais, cité pour son patriotisme par les commissaires de l'Assemblée, reçut alors le grade de maréchal de camp, et, vers le mois de septembre, il fut attaché comme chef d'état-major à l'armée du Rhin, que commandait le général de Biron. En cette qualité, il résida à Strasbourg, pour les travaux d'organisation et de mouvement des troupes qui constituaient principalement ses fonctions, pendant que Custine, l'un des lieutenants de Biron, s'emparait de Worms, de Spire et de Mayence[1].

Mais, dans le cours de cette année, Paris voyait rapidement s'accomplir l'humiliation de la royauté, au 20 juin 1792, son emprisonnement au 10 août; les abominables massacres de septembre dans les prisons de l'Abbaye, de la Force et des Carmes; la réunion de la Convention; la proclamation de la République; le jugement et enfin le supplice aussi inutile que cruel du trop faible Louis XVI. Nous ne savons rien de Mme de Beauharnais pendant cette sombre et décisive année. Habituée, dès son enfance, à aimer, à respecter le Roi et la Reine, elle eut des larmes pour leur sort lamentable; mais, en même temps, elle se réjouit, quels que fussent les dangers que bravait son mari, de le savoir loin de Paris, n'ayant à craindre ni le couteau de la guillotine, ni la pique des massacreurs, lesquels n'avaient point épargné deux de leurs parents les plus aimés, ce duc de La Rochefoucauld, qui avait été le second père du vicomte de Beauharnais, égorgé à Gisors, au lendemain du 10 août, sous les yeux de sa mère et de sa femme, et le neveu de celui-ci, le comte Charles de Rohan-Chabot, le condisciple et l'ami d'Alexandre, massacré sur le seuil de l'Abbaye. Nous l'avons déjà dit, nous ne possédons la correspondance des deux époux pour aucune époque de leur vie. Nous y avons un plus vif regret pour ce temps si plein d'angoisses, car c'est au sein des grandes circonstances et des grands périls que les âmes et les cœurs apparaissent dans leur plénitude et leur vérité.

---

[1] On a prétendu (c'est toujours Mlle Lenormand) que Mme de Beauharnais avait suivi son mari à Strasbourg; on a ajouté qu'Eugène avait aussi été emmené par son père pour faire avec lui cette campagne de 1792. Quant à Eugène, il avait onze ans: cela dit tout. Nous ne croyons pas davantage que Mme de Beauharnais ait quitté Paris, où son mari l'avait laissée avec ses enfants, comme dans la ville que son immensité rendait la plus sûre, ce qui n'empêchait pas ses visites à Fontainebleau, où elle venait chercher auprès de ses tantes et de son beau-père la force et les consolations que réclamait le temps présent.

Le supplice du Roi avait inauguré le règne de l'échafaud. A partir de ce moment, les modérés n'eurent plus de trêve. Et les modérés, c'étaient les Girondins qui avaient fait le 10 août et détrôné Louis XVI, obligés aujourd'hui de compter avec Robespierre et Marat qui ne trouvaient pas, comme eux, qu'il y eût encore assez de meurtres, assez de victimes. L'influence, en attendant le pouvoir, passa tout entière à ce redoutable Comité de salut public, qui n'aurait laissé dans l'histoire qu'un souvenir de sang, si, en présence de la guerre intérieure, si en face de toute l'Europe armée contre nous, il n'avait pas su, par sa patriotique et suprême énergie, sauver la France des maux de l'invasion et peut-être de la honte d'un démembrement.

Custine, qui avait succédé à Biron, après ses importants succès dans le Palatinat, avait été obligé, en mars 1793, de rentrer sur le territoire français, laissant dans la ville de Mayence vingt mille hommes abandonnés à eux-mêmes. Il tenta vainement de les secourir pendant les deux mois suivants, se plaignant de n'avoir pas des moyens suffisants. Le 17 mai, il voulut engager une bataille que le défaut de docilité de ses lieutenants fit avorter. Mécontent de ce qu'il appelait sa tiédeur, le Comité de salut public le fit passer à l'armée du Nord, et nomma à sa place, à la tête de celle du Rhin, le général Beauharnais, chef d'état-major de cette armée et alors âgé de trente-trois ans, qui avait mérité les éloges de Custine dans la défense de Francfort. Cette nomination est des premiers jours de juin, et dans le tableau des commandements militaires publié au *Moniteur* du 6, on voit le général porté avec son nouveau grade, et ayant son quartier général à Wissembourg. Beauharnais avait pour mission d'empêcher la reprise de Mayence, assiégée à la fois par les deux armées prussienne et autrichienne. C'était une bien rude tâche, surtout d'après les reproches que l'on faisait à son prédécesseur, et en présence de ce redoutable Comité qui avait la prétention de diriger de Paris le détail des opérations militaires, et, souvent, prescrivait la victoire sans donner les moyens de vaincre.

Le général en chef de l'armée du Rhin ne se dissimulait point la gravité de sa situation. Quelques jours auparavant, la Convention avait procédé à l'arrestation des Girondins. On ne voulait plus de modérés : il fallait être montagnard ou périr. Mais Beauharnais, fort de son patriotisme ardent et sincère, espérait suffire à sa tâche, et, par ses succès, servir à la fois son pays et sa famille, et abriter les siens sous la gloire qu'il espérait conquérir, et après laquelle il avait couru toute sa vie. Il comptait sur l'avenir : sa femme s'en effrayait au contraire.

Voyant les Girondins arrêtés et l'agitation que cette mesure causait dans les esprits, Joséphine craignit, non pour elle, mais pour ses enfants, et voulut, dans la prévision des orages qui menaçaient leur famille, les mettre à l'abri au dehors. Elle crut ne pouvoir mieux faire que de les confier à une amie, la princesse de Hohenzollern Sigmaringen, qui, avec son frère, avait formé le projet de se réfugier en Angleterre. En attendant de pouvoir franchir le détroit, car l'émigration était surveillée, Eugène et Hortense passèrent quelques jours chez la princesse, à Saint-Martin, près de Saint-Pol, en Artois, où Mme de Beauharnais adresse à sa fille ces lignes simples et charmantes : « Ta lettre m'a fait bien plaisir, ma chère Hortense ; je suis sensible aux regrets que tu témoignes d'être éloignée de ta maman ; mais, mon enfant, ce n'est pas pour longtemps; j'espère que la princesse reviendra au printemps, ou j'irai te chercher Ah! comme tu vas être habile quand tu reviendras! comme la princesse me dira du bien de mes petits enfants! Je n'ai pas besoin de te recommander de bien l'aimer, je vois par ta lettre que tu es bien reconnaissante de toutes ses bontés pour toi et pour ton frère; témoigne-le-lui souvent, ma chère amie, c'est le moyen de me plaire. J'ai bien du chagrin d'être séparée de toi, je n'en suis pas encore consolée. J'aime ma chère petite Hortense de tout mon cœur. Embrasse pour moi Eugène.

« Adieu, mon enfant, mon Hortense; je t'embrasse de tout mon cœur et je t'aime de même. Ta tendre mère. JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS[1]. »

Joséphine avait agi sans consulter son mari. Celui-ci, qui venait de prendre possession de son commandement, et que cette situation mettait en vue et obligeait à surveiller toutes les actions de lui et des siens, apprenant ce projet, envoya un courrier pour s'opposer au départ de ses enfants. La princesse, ne voulant les confier à personne, les ramena elle-même à Paris à Mme de Beauharnais, et cette circonstance fit qu'elle ni son frère ne sortirent de France, ce qui devint fatal au prince de Salm[2].

---

[1] Lettre sans date dans le recueil publié en 1833 par les soins de la reine Hortense, chez MM. Firmin Didot frères, sous ce titre : *Lettres de Napoléon à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire; Lettres de Joséphine à Napoléon et de la même a sa fille.* Voy. t. II, p. 199. Cette lettre est la première de la partie consacrée à Joséphine.

[2] *Mémoires de Mlle Cochelet*, t. IV, p. 138.

Pendant ce temps, le père du général Beauharnais résidait paisiblement à Fontainebleau, sur la foi d'un certificat qu'il avait obtenu le 5 février 1793, et dans lequel son civisme était attesté par huit citoyens des plus influents[1]. Mme de Renaudin, fort aimée dans cette ville, en obtenait autant pour elle-même : son sang-froid, son habileté au milieu de ces redoutables circonstances, son crédit sur la population furent utiles à M. de Beauharnais et à sa nièce, qui vivait néanmoins le plus souvent à Paris, rue de l'Université, dans la maison d'Alexandre, pour montrer la confiance du général en chef de l'armée du Rhin dans la révolution et dans le peuple.

Beauharnais s'occupa d'abord de resserrer la discipline de son armée, que venaient de renforcer de nouvelles levées : le mois de juin fut employé par lui à ce travail préparatoire, et il arriva à un résultat que Cambon, au nom du Comité de salut public, se plaisait à constater au commencement de juillet[2]. Ses fonctions de chef d'état-major l'avaient initié aux règles et aux conditions d'une bonne organisation. Aussi le général Beauharnais possédait-il de véritables talents d'administration militaire, et le Comité qui les appréciait l'avait désigné, vers le milieu de juin, à la Convention pour le ministère de la guerre, où l'on voulait un homme plus actif, plus énergique, plus capable que celui qui s'y trouvait alors, et qui, sentant son insuffisance, demandait lui-même à se retirer.

---

[1] Archives de famille.

[2] Séance de la Convention du 11 juillet 1793. (*Moniteur* du 13.)

C'était Bouchotte, dont le plus grand mérite consistait à n'avoir ni initiative ni volonté. « Si vous voulez savoir, disait plus tard Barrère à la Convention[1], l'opinion particulière du Comité sur Bouchotte, il vous dira qu'il reconnaît en lui un républicanisme assuré, une exacte probité, un homme considérablement laborieux; mais il vous dira aussi que jamais l'administration de la guerre n'a présenté des travaux si immenses. Vous avez cinq cent mille hommes à faire mouvoir : le siècle fameux de Louis XIV n'a pas présenté un tel état de choses. » C'est pour suppléer à l'insuffisance d'un homme évidemment sans action sur les armées, que le Comité de salut public avait jeté les yeux sur Alexandre Beauharnais.

On venait de lire, dans la séance du 13 juin, une lettre rassurante de lui, par laquelle il annonçait que la garnison de Mayence tenait toujours bon et faisait de courageuses sorties contre l'ennemi : « Quand donc, ajoutait-il en terminant, arrivera l'époque heureuse d'une dernière sortie des troupes de Mayence, dont l'objet sera d'embrasser leurs frères de l'armée du Rhin sur les glacis de cette ville[2]? » Ce mouvement avait été bien accueilli par l'Assemblée, qui voyait dans le langage de Beauharnais l'augure de la délivrance de Mayence. Immédiatement après cette lecture, Barrère prit la parole. Il annonça que le Comité s'était occupé du choix des candidats pour le ministère de la guerre, et qu'il proposait pour ce poste le général Beauharnais, et pour le remplacement de celui-ci dans le commandement de l'armée du Rhin, le général Houchard, commandant de l'armée de la Moselle.

---

[1] Séance du 12 août.

[2] V. le compte rendu de cette séance dans le *Moniteur* du 16.

Le capucin Chabot, évidemment favorable à Bouchotte, prit la parole pour demander l'ajournement de la proposition du Comité. « Je sais bien, ajouta-t-il, que Bouchotte ne plaît pas à tout le monde, et qu'on lui a peut-être forcé la main pour lui faire donner sa démission; qu'on voudrait lui supplanter Beauharnais dont je ne conteste point le civisme, mais qui est plus nécessaire à l'armée. On peut reprocher à Bouchotte quelques fautes, mais il peut provisoirement gouverner la machine, et ce n'est pas au moment où un ministre commence à être au fait du travail, qu'il faut le remplacer. — Il n'est pas en notre pouvoir, répondit Barrère, de forcer un ministre à rester en place. Il n'y a que deux jours que Bouchotte a écrit au Comité de salut public pour insister sur sa démission et demander à être promptement remplacé. Le général que nous vous proposons de lui donner pour successeur, est un officier recommandable par ses talents militaires autant que par son patriotisme. Beauharnais a été longtemps adjudant général de l'armée du Rhin, genre de noviciat le plus utile pour l'administration du département de la guerre. On dit qu'il conduit une armée; eh bien! il en conduira onze. La direction centrale et suprême des forces de la République n'est pas moins importante que la direction immédiate d'une armée. Certes, si la République peut périr, c'est par le ministre de la guerre; c'est là qu'est le mal. »

L'Assemblée adopta, à une très-grande majorité, la proposition du Comité, et dès le jour même un courrier fut expédié au général Beauharnais pour l'aviser du choix que le Comité de salut public et la Convention avaient fait de lui pour diriger l'administration de la guerre. On lui demandait une prompte réponse. Il fallait donc se décider tout de suite. Le général n'hésita pas à refuser, et il donna à l'Assemblée les motifs de son refus dans la lettre suivante, datée du quartier de Wissembourg, le 16 juin[1] :

« Citoyens représentants, plus je suis touché de la marque honorable de confiance que je reçois de l'Assemblée des représentants du peuple, plus je dois m'en montrer digne par l'expression sincère de mes sentiments et de mes opinions : je ne mériterais pas le titre glorieux de citoyen français, s'il existait une seule considération qui pût m'empêcher de parler le langage de la vérité avec la franchise d'un républicain. Je ne m'aveugle sur aucun des dangers qui environnent le poste que vous m'assignez, je ne me dissimule aucun des nombreux obstacles qui s'élèvent au milieu du pénible exercice de ces importantes fonctions, et cependant je ne redoute aucun de ces dangers ni de ces obstacles.

« Ce n'est donc point une faiblesse coupable qui me fait prier avec respect la Convention nationale de faire un autre choix; c'est le sentiment que je dois à la République d'exposer que je me crois plus propre à servir ma patrie contre la coalition des tyrans, au milieu de mes frères d'armes, que je ne le suis à être ministre au milieu des orages d'une révolution. Trop chaud révolutionnaire pour composer avec les partis; trop éloigné de tout esprit d'intrigue pour posséder l'art peut-être nécessaire de se concilier, par sa conduite, des suffrages opposés, je déclare que je ne me crois pas propre à être ministre en ce moment, et que n'ayant pas la confiance d'y pouvoir faire le bien, je respecte trop les intérêts du peuple pour me charger de fonctions qui ont des rapports si multipliés avec son bonheur, et une influence si directe sur sa liberté.

---

[1] Voy. le *Moniteur* du 22 juin.

« Je sais que le même décret qui m'appelle au ministère donne à un autre général le commandement de l'armée du Rhin. Mais cette circonstance est nulle à mes yeux; je servirais sous un autre avec satisfaction, car, avec mes principes, le commandement n'est rien, l'honneur de défendre la patrie est tout; et si mon zèle et mon civisme vous avaient précédemment déterminés à m'appeler, si jeune, au commandement des armées de la République, il ne peut qu'être avantageux à ses succès, qu'une circonstance quelconque me mette à même d'acquérir, sous de plus vieux soldats, l'expérience qui me manque.

« Trouvez donc bon qu'en quelque qualité que ce soit je reste à l'armée, et que je préfère à l'exercice éphémère de fonctions au-dessus de mes forces, l'avantage plus certain d'exposer ma vie pour l'indépendance de mon pays, et de me compter avec orgueil au nombre de tant de braves républicains qui n'ont pas une goutte de sang qu'ils ne destinent à cimenter la liberté publique et le bonheur de leurs concitoyens. Heureux si, pour prix de mon dévouement, je peux, à la paix, retourner, par le suffrage du peuple, dans le sein des assemblées nationales, et en zélé montagnard y continuer à défendre ses droits qui seront plus longtemps exposés, dans l'intérieur, aux menées de l'intrigue et aux entreprises de l'ambition, que menacés, au dehors, par les soldats des rois, que ne peuvent manquer de vaincre les soldats de la liberté.»

Cette lettre, qui est belle malgré les concessions faites au langage du temps, fut lue dans la séance du mercredi 19, et la Convention en ordonna l'insertion dans son bulletin officiel. Sur ce refus du général Beauharnais, l'Assemblée ordonna qu'il lui serait présenté une liste de candidats pour qu'elle choisît un autre ministre de la guerre. Mais le lendemain elle rapporta ce décret, et, comme dit Barrère, *voulut conserver la machine;* en d'autres termes, Bouchotte fut maintenu à la tête de son département sous la surveillance et l'impulsion du Comité de salut public.

Mais la désignation de Beauharnais, bien accueillie par la Convention, avait trouvé de l'opposition dans la Commune de Paris. Un nommé Varlet profita de cette occasion pour exprimer le vœu que les *nobles* fussent renvoyés de l'armée, du ministère et des administrations publiques; il se plaignit nommément de ce que Beauharnais eût été nommé ministre de la guerre;

'animant et allant jusqu'au bout, il demanda
fît une adresse à la Convention pour l'inviter
' à décréter qu'aucun noble ne pourrait
e dans la République[1]. » Réal cita ce
passer à Bâle d'où l'on avait chassé
et les nobles; mais il pensait que cette me-
etait difficile à suivre en France; il déclara qu'il n'avait pas de confiance dans Beauharnais qui avait été du club des Feuillants : néanmoins il croyait indiscret de faire à ce sujet une pétition à l'Assemblée nationale. La motion de Varlet fut donc ajournée. Celui-ci demanda qu'au moins le ministre de la guerre fût invité à donner la liste de tous les officiers nobles. Sur l'affirmation précise que cette liste s'imprimait en cet instant, le conseil de la Commune avait passé à l'ordre du jour.

Cette discussion du conseil général de la Commune de Paris ne fut reproduite dans le *Moniteur* qu'au bout de quatre jours; le général de Beauharnais n'en put donc avoir connaissance qu'après l'avis qui lui avait été donné de sa nomination au ministère de la guerre et lorsque son refus tout spontané était déjà parti.

Son patriotisme fut révolté de cette dénonciation de la Commune; d'un autre côté, il comprit le danger pour la discipline de son armée, pour son autorité et la sûreté de sa famille, d'une campagne qui, commençant avec autant de violence contre les anciens nobles, ne tarderait pas à atteindre même les plus patriotes. Il crut nécessaire de répondre à cette attaque contre une classe entière, se la rendant ainsi trop personnelle, et il adressa à la Commune une longue lettre, en date du 20 juin, où il s'élevait contre la dénonciation de Varlet, et cette manie de créer des catégories entre les serviteurs de la même cause, et de vouloir exclure du service de l'État toute une classe de citoyens non responsables, disait-il, du malheur de leur naissance[1].

---

[1] Séance du 13 juin. (*Moniteur* du 17.)

Mais comme il trouvait encore dans la Convention appui et confiance, Alexandre Beauharnais s'adonna tout entier à la grave entreprise dont il était chargé, la délivrance de Mayence, où vingt mille Français étaient assiégés par deux armées commandées par Brunswick, Wurmser et le roi de Prusse en personne. La France et l'Europe avaient les yeux sur lui, car de cette affaire dépendait le sort de la guerre. Un succès pouvait faire d'Alexandre de Beauharnais l'une des belles réputations et peut être un des grands généraux de son temps. Mais l'œuvre était singulièrement difficile.

Les défenseurs de Mayence, sous le commandement des généraux Dubayet et Doyré, étaient vigoureusement poussés. Depuis le 15 juin, la tranchée avait été ouverte devant cette place, et, pendant quinze jours, elle eut à essuyer le feu le plus terrible de la part des assiégeants; mais la garnison, pleine de résolution, supportait ces attaques avec un véritable héroïsme, et, non contente de se défendre, exécutait, ainsi que l'avait annoncé Beauharnais, des sorties vigoureuses qui faisaient grand mal à l'ennemi.

---

[1] Cette lettre ne fut insérée que dans le *Moniteur* du 14 juillet.

Le général Beauharnais avait de son côté bien employé ce mois de juin qui lui était indispensable afin d'exercer, de connaître les corps nombreux placés sous ses ordres, d'en être bien connu et d'obtenir leur confiance. Pour débloquer Mayence, il fallait aussi préalablement s'entendre avec Houchard, commandant en chef l'armée de la Moselle, dont les manœuvres devaient converger vers le même but. Dans les derniers jours du mois, une conférence entre Beauharnais, ce général et les représentants du peuple près les deux armées, eut lieu à Bitche, et l'on y convint d'un plan d'opérations décisives pour le milieu du mois suivant, ce délai paraissant à tous nécessaire encore pour assurer le succès de l'entreprise.

Sur le point de prendre l'offensive, le général en chef de l'armée du Rhin adressa à ses soldats une proclamation longue et parfois diffuse comme tout ce qu'il écrivait, mais pleine de raison et de patriotisme, où il leur recommandait d'abord de bien traiter les habitants du pays situé entre Wissembourg et Mayence, et leur montrait une grande confiance dans le succès[1]: « Bientôt, leur disait-il, il faut l'espérer, nous pourrons revoir cette ville célèbre d'où nos frères nous tendent les bras. » Cherchant ensuite à les prémunir contre ces paniques trop fréquentes alors : « Il est superflu, je le sais, ajoutait-il, de parler à votre courage, mais votre esprit, que quelquefois on cherche à égarer, a besoin qu'une sollicitude fraternelle vous tienne en garde contre les plus dangereuses de toutes les menées. Les ennemis intérieurs et extérieurs savent que la guerre est un art qui veut une union de toutes les volontés, un concert entre tous les agents, une subordination qui, de grade en grade, assure celui qui commande qu'il règne un accord entre toutes les opérations militaires résultantes de ses dispositions générales. Ils connaissent toute l'importance de cette discipline qui, en combinant les forces individuelles, les multiplie. Ces ennemis, dans leur perfidie, cherchent à nous priver de toutes ces ressources, et pour nous les enlever, ils sèment quelquefois parmi nous l'épouvante et le désordre. Un traître répand artificieusement que c'est la trahison qui conduit ce détachement au feu, que l'armée vient de faire retraite, qu'on est seul, qu'on est abandonné; alors de longues méfiances, si souvent légitimées, reprennent toute leur force; le soldat qui se croit trahi par une disposition générale, quand il ne l'est que par le traître qui, à ses côtés, provoque la fuite, cesse un instant d'être ce citoyen courageux qui donne sa vie pour la défense de sa patrie, il devient un homme surpris qui se croit livré entre les mains de ses ennemis....

---

[1] Voy. le *Moniteur* du 12 juillet.

« Ouvrez donc les yeux, soldats de la patrie, livrez à la vengeance des lois, sans aucun ménagement, ceux qui jettent l'épouvante; restez inébranlables à votre poste; fermez l'oreille aux traîtres comme aux lâches; défendez-vous surtout de cette précipitation dangereuse qui vous expose à être quelquefois les meurtriers de vos camarades; et puisque enfin nous avons tous fait le serment de *vivre libres ou mourir*, attendons la mort au poste de l'honneur, avec ce calme d'un républicain qui voit dans sa fin, avec jouissance, le principe d'un bien pour sa patrie; vendons enfin notre vie bien cher, et surtout ne laissons profaner la terre de la liberté par les satellites de la tyrannie, qu'après que tout notre sang, versé sur le champ de bataille, aura tracé ces mots qui feront renaître d'autres défenseurs, ces mots dictés par le dévouement du courage et du civisme, ces mots : — « Fidèles à leurs serments et dignes du nom français, « ils sont morts tous jusqu'au dernier! »

C'est un style abondant, solennel, patriotique, mais qui n'entraîne pas et appelle, comme contraste, le souvenir de ces harangues énergiques et brèves qui précipiteront nos soldats d'Italie sur les champs de bataille de Rivoli et d'Arcole. On y reconnaît ce penchant à la déclamation, cette recherche de l'éloquence particuliers au caractère d'Alexandre de Beauharnais et au goût de cette époque; et peut-être que ce ton était de mise et même nécessaire avec l'armée du Rhin composée en grande partie de volontaires nationaux chez lesquels le citoyen l'emportait sur le soldat. Toutefois il faut remarquer dans la proclamation du général Beauharnais, cette théorie frappante et si vraie de la trahison et des paniques militaires, qui peut expliquer bien des désastres d'alors.

Beauharnais prescrivit, le 2 juillet, à toute l'armée de se tenir prête, et le lendemain il fit lever les camps de Wissembourg et de Lauterbourg, et ordonna de se porter à quatre lieues de marche en avant, c'est-à-dire à une lieue des postes autrichiens; ce qui fut exécuté du 3 au 6 malgré la résistance des ennemis[1]. Parvenu à Herst, le général Beauharnais, menacé par les forces supérieures des armées combinées, s'y retrancha attendant les mouvements convenus de l'armée de la Moselle, qui tardait à s'ébranler, et craignant d'être tourné si, avant la manœuvre d'Houchard, il continuait à s'engager vers Mayence.

Cette marche en avant était d'un bon augure. La Convention en l'apprenant fit paraître une entière confiance dans Beauharnais. Mais on apprit aussi en même temps que les armées ennemies, se voyant menacées de deux côtés à la fois, faisaient tous leurs efforts pour emporter Mayence avant que cette ville fût secourue, et la bombardaient à outrance depuis huit jours. Cependant Beauharnais, par une voie sûre, avait reçu, jusqu'au 12 juillet, des avis de Mayence portant que la garnison tenait bon et que son moral était excellent, malgré les effets désastreux du bombardement et la pénurie de vivres et de munitions, alors à son plus haut point. L'armée du Rhin pouvait donc arriver à temps, mais il fallait se hâter. Le général prépara tout pour une action générale qui devait lui ouvrir le chemin de Mayence, et prit jour avec Houchard, afin d'attaquer en même temps cette grande armée qui, d'un côté, leur barrait le passage, et de l'autre assiégeait la place.

---

[1] Correspondance du 12 juillet dans le *Moniteur* du 25.

L'attaque fut décidée pour le 19 juillet. La nuit précédente, le général Beauharnais quitta sa position de Menferd dans l'intention de dégager Landau et de chasser d'abord l'ennemi établi dans les environs de cette place. Pour cet effet il fallait s'emparer des gorges d'Anweiler et des hauteurs de Franckweiler, situées en avant de ces gorges, où s'étaient fortement retranchés le corps des Émigrés et celui de Wurmser. Beauharnais dirigea son armée sur six colonnes, dont trois destinées à de fausses attaques et commandées par les généraux Ferrière, Lafarelle et Mequillet. Tout marcha suivant les ordres et les vœux du général en chef. Le général d'Arlandes emporta la gorge d'Anweiler, le général Meynier s'empara d'Alberweiler et des passages qui y conduisent, et l'avant-garde, dirigée par les généraux Landremont, Loubat et Delmas, repoussa avec perte les ennemis des hauteurs de Franckweiler. Pendant ce temps, le général Gilot, sorti de Landau à la tête d'une colonne de trois mille hommes, opérait une utile diversion, et les fausses attaques des généraux Ferrière et Lafarelle forçaient les ennemis à évacuer quelques autres villages des environs. En annonçant ce succès à la Convention, Beauharnais ajoutait : « Partout les ennemis de la République ont été repoussés avec perte; ils ont laissé, contre leur coutume, la terre couverte de leurs morts et de leurs blessés. Cette journée heureuse, puisque les troupes de la République ont rempli avec succès ce que je m'étais proposé, promet de plus grands avantages.[1] » L'un des principaux, pour Alexandre Beauharnais, c'était d'avoir rétabli ses communications avec l'armée de la Moselle, par le pays des Deux-Ponts, et d'avoir donné à l'armée du Rhin la mesure de sa force et une entière confiance dans son chef. De ce jour, le quartier général fut porté à Landau. La Convention accueillit avec les marques d'une vive satisfaction l'annonce de ce premier succès. Il la consola de la douleur que venait de lui faire éprouver la nouvelle de la prise de Condé arrivée à Paris le 18 juillet[2].

Les Français, se rapprochant toujours de Mayence, se trouvèrent encore aux prises avec l'ennemi les 20, 21 et 22. Ce dernier jour surtout eut lieu un engagement général et très-vif. Beauharnais sentait que plus il avançait plus Mayence était pressée avec fureur, et que chaque jour d'attente était pour ses défenseurs une année. Les ennemis, de leur côté, comprenaient qu'à tout prix il leur fallait arrêter ce mouvement offensif; aussi la lutte avait pris un caractère plus marqué d'acharnement. De son quartier général de Landau, le commandant en chef, dans une lettre du 23 juillet, rend ainsi compte à l'Assemblée de cette bataille de la veille, car cette action mérite ce nom[1] : « J'annonce avec plaisir à la Convention nationale un nouveau succès. Hier, 22, j'ai fait marcher une partie de l'armée sur trois colonnes, et j'ai fait attaquer les Prussiens retranchés sur les hauteurs de la Chapelle-Sainte-Anne, où ils étaient dans une espèce de fort et d'un accès difficile par les ouvrages que l'art avait ajoutés à une fortification naturelle. Ces montagnes ont été escaladées et tournées par les hauteurs de la manière la plus étonnante et la plus courageuse. La brigade du 67ᵉ régiment, dirigée par le général Meynier, défenseur de Kœnigstein, de concert avec des bataillons d'infanterie légère conduits par le jeune Delmas, d'une valeur distinguée, ont emporté, la baïonnette au bout du fusil, ce poste important, malgré le feu des redoutes. Les ennemis ont ensuite été forcés de village en village au pied des Vosges, par notre infanterie, tandis que la cavalerie de l'avant-garde, aux ordres de Landremont, repoussait l'ennemi dans la plaine; une division d'infanterie et la cavalerie occupaient pendant ce temps-là les Autrichiens et les Émigrés du côté de la forêt de Bornheim et des hauteurs d'Essengen. De toutes parts le feu a été très-vif et l'on s'est battu à peu près partout depuis neuf heures du matin jusqu'à plus d'une demi-heure après le coucher du soleil. Il est résulté de cette journée que nous nous sommes considérablement étendus le long des montagnes, que nous avons fait des prisonniers, emporté plusieurs redoutes et retranchements des ennemis, particulièrement la montagne Sainte-Anne et Weger, quartier général d'un des généraux prussiens; que nous avons forcé les Prussiens à quitter leur position d'Educkoffen, et que nous leur avons fait perdre un monde considérable.... Parmi ceux des braves républicains dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la République dans cette journée, je ne dois laisser ignorer l'adjudant-général Abbatucci, de l'artillerie volante, et le chirurgien Larrey, dont les infatigables soins dans le pansement des blessés ont diminué ce qu'un pareil jour a d'affligeant pour l'humanité. » Pendant ce temps-là, fidèle au plan convenu, Houchard, à la tête de quarante mille hommes, s'était avancé dans le pays des Deux-Ponts, et avait forcé le général Exculi, qui gardait Carlsberg, de faire sa retraite jusqu'à Kayserslautern.

---

[1] Séance du 22 juillet. (*Moniteur* du 24.)

[2] Une correspondance neutre (*Moniteur* du 19 août) constate la vigueur de ce début, ainsi que l'énergie de la résistance :

« L'attaque que les Français ont faite le 19, y est-il dit, sur le cordon des armées ennemies à Gleiweiler, à Frankweiler et Burgweiler, a coûté la vie à beaucoup de monde de part et d'autre.... De Bechingac jusqu'à Nusslorff, à Gleiweiler et autres endroits, la terre était jonchée de morts. Le feu de la mousqueterie a duré dans ces environs trois heures entières. Les Hongrois féroces massacraient leurs prisonniers en présence de leurs propres officiers, lorsqu'il n'y avait plus de combat, et les Serassans vengeaient la perte des leurs en tranchant la tête à tous les Français qui tombaient entre leurs mains. »

---

[1] Séance du 26 juillet, *Moniteur* du 27.

La lecture du rapport d'Alexandre Beauharnais, faite à la tribune de la Convention, fut fréquemment interrompue par des applaudissements qui s'adressaient à la bravoure de l'armée et à l'énergie de son chef. Chacun voyait dans ces succès le présage assuré de la délivrance de Mayence, et si quelqu'un eût choisi cet instant pour reproduire la motion de retirer au général en chef de l'armée du Rhin son commandement, à cause de sa qualité de noble, il eût été assurément mal venu.

Mais vain espoir ! Pendant que l'Assemblée se félicitait de cette dernière victoire remportée par Beauharnais, déjà, depuis trois jours, Mayence avait succombé, et la résolution déployée par l'armée du Rhin, les combinaisons réellement habiles de son chef, les succès déjà obtenus devenaient inutiles.

Mme de Beauharnais n'apprit tous ces détails que par les comptes rendus du *Moniteur*, le général n'ayant pu que lui annoncer ses combats en quelques mots. On pense avec quel intérêt elle suivait alors, dans le journal officiel, tous les débats où se trouvaient mêlés le nom et le sort de son mari, et avec quel soin elle recueillait et lui transmettait tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles.

Deux jours après, le 28, Barrère, au nom du Comité de salut public, vint apprendre à la Convention qu'une lettre, reçue ce matin même, des commissaires de l'armée de la Moselle, leur avait annoncé la prise de Mayence, qui avait eu lieu le 23, *par une infâme capitulation*[1]. « Mayence, disaient les deux commissaires, s'est rendue au moment où deux armées victorieuses allaient à son secours; encore huit jours tout au plus, et nous entrions dans cette place.... Quel coup de foudre ! Mayence a capitulé ! Deux armées victorieuses qui marchent pour la secourir, obligées de rétrograder ! » Ils attribuaient ce malheur à Custine, à sa conduite avant son départ pour l'armée du Nord, et ils demandaient son arrestation et sa punition.

---

[1] *Moniteur* du 31 juillet.

L'émotion fut au comble. On avait cru la place sauvée, on fut exaspéré. Les détails manquaient. On savait seulement que la garnison de Mayence avait obtenu de rentrer en France. Sans discuter, sur la proposition du Comité de salut public, la Convention décréta l'arrestation du général Dubayet et de son état-major, ainsi que celle de Custine, qui venait d'arriver à Paris pour se justifier de la reddition de Condé.

On se figure ce que dut éprouver le cœur du général Beauharnais qui entrevoyait à le toucher, un service national et un fait d'armes de premier ordre. Il comprit que l'offensive n'était plus possible. L'ardeur de son armée allait se ressentir de cette prise de Mayence qui, d'un autre côté, relevait le moral des ennemis et leur permettait de plus de diriger contre lui, ce qui eut lieu dès le 24, et les forces qu'il avait en tête et leur armée assiégeante devenue disponible. Évidemment c'eût été une grave imprudence que de vouloir affronter ainsi ces deux grandes armées réunies et s'appuyant sur Mayence rendue.

Beauharnais exécuta son mouvement rétrograde avec ordre, faisant partout bonne contenance, et en quatre jours il atteignit son point de départ sans être entamé. Le 27 juillet, l'armée entière était rentrée dans la forte position qu'elle avait occupée avant sa marche du 2, et le quartier général rétabli à Wissembourg, d'où l'on était sorti neuf jours auparavant si plein de patriotisme et d'espoir. « La retraite, dit le *Moniteur*, s'est faite dans le meilleur ordre ; on a eu le temps d'enlever des villages abandonnés, chevaux, bestiaux, etc., et l'on en a jeté une grande partie dans Landau, au moyen de quoi cette place se trouve bien approvisionnée. Elle n'est point bloquée, et pendant la retraite l'ennemi s'est présenté devant plusieurs points de la ligne et a constamment été repoussé[1]. »

La prise de Mayence avait ému ; l'émotion fut portée au comble quand on apprit coup sur coup la chute de Valenciennes, attribuée, comme celle de Condé, à la connivence de l'infortuné Custine. Sa responsabilité fut chargée encore de la perte de Mayence, et son arrestation eut immédiatement lieu. Beauharnais, pour sa conduite militaire, ne fut l'objet d'aucun reproche de la part de l'Assemblée ni de la part des sociétés populaires. Dubayet, de son côté, ainsi que l'état-major de Mayence, grâce aux explications de Merlin de Thionville et de Rewbel, représentants du peuple près la garnison de cette ville, obtinrent leur réhabilitation et même une ovation dans le sein de l'Assemblée ; celle-ci déclara qu'ils n'avaient cédé qu'à la plus impérieuse nécessité, à la famine et au manque de munitions, et qu'ils avaient, comme la garnison, déployé, ce qui était vrai, pendant toute la durée de ce siége mémorable, un rare héroïsme[2].

---

[1] *Moniteur* du 9 août.

[2] Malgré ce jugement porté par la Convention, on a soutenu alors et depuis que Mayence s'était rendue trop tôt. Nous ne parlons point

Ce fut bientôt contre les nobles employés un nouveau soulèvement non-seulement dans les clubs, mais maintenant au sein de la Convention elle-même[1]. Déjà averti par Varlet, le général Beauharnais, renseigné exactement par sa femme sur la situation de Paris, comprit que cette explosion contre les anciens nobles allait se produire, et qu'il serait bientôt sans action sur ses soldats, impuissant pour le bien du pays, compromis, accusé peut-être de trahison comme

---

des allégations peut-être intéressées du commissaire près l'armée de la Moselle, Montaud, reprochant à ses collègues Merlin de Thionville et Rewbel la reddition de Mayence, et affirmant, à l'appui de son dire, que la place en capitulant avait pour huit jours de vivres et que la garnison était contraire à la capitulation. (*Moniteur* du 15 août.) Mais voici ce qu'un écrivain militaire des mieux écoutés a écrit sur ce sujet : « La suite prouva que cette résolution (celle de rendre la place) était prématurée, et qu'une garnison doit rarement désespérer de sa délivrance. Deux ou trois jours plus tard Mayence eût été sauvée, et on avait du pain encore pour huit jours; aussi le roi de Prusse ne mit pas de grands obstacles à la négociation. » (Jomini, dans l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, par Buchez et Roux, t. XXVIII, p. 473.) Un juge plus compétent encore s'est exprimé en ces termes en parlant de Rewbel : « Il avait été membre de la Constituante et de la Convention. Celle-ci le nomma commissaire à Mayence, où il montra peu de caractère et nul talent militaire : il contribua à la reddition de la place, qui pouvait encore se défendre. » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, éd. Barba, t. Ier, p. 127.)

[1] Voici comment, dès le 23 juillet, s'était exprimé Hébert au club des Jacobins, qui finit par entraîner l'Assemblée :

« Il faut destituer et bannir tous les nobles qui figurent dans nos armées, dans la magistrature, partout. Que le peuple le demande, le peuple lui-même! qu'il se rende en foule à la Convention, et qu'après avoir exposé leurs attentats, il se borne à demander leur expulsion. Qu'il se tienne en permanence jusqu'à ce qu'il l'obtienne. (Tout le monde : *Oui*, *oui*, *nous irons!*) Réunissons-nous tous et crions : « Plus de nobles! les nobles nous assassinent! » (Tous se lèvent.) »

Custine et tant d'autres qui devaient payer de la vie leur foi en la liberté. Précisément dans le même temps les commissaires de la Convention près de lui retirèrent d'autorité, et malgré sa résistance, 20000 de son armée, pour aller renforcer l'armée du Nord. Se voyant diminué, froissé, annihilé, il donna sa démission et chargea les représentants du peuple de la transmettre à la Convention, mais en les priant de le remplacer, dès à présent, dans son commandement. Ceux-ci refusèrent cette démission. Voulant s'engager d'une manière publique et sans réserve, le général annonça à l'armée sa détermination, dans l'ordre du jour suivant, remarquable par de nobles sentiments et des conseils hardis pour le temps, et où il témoignait le désir honorable et bien rare, que nous avons cependant revu de nos jours, de servir en sous-ordre dans une armée qu'il avait commandée en chef :

« Au quartier général de Wissembourg,
le 6 août 1793[1].

« Après avoir été honoré, par le suffrage de mes concitoyens et le choix des représentants du peuple, des premières fonctions civiles et militaires, j'attachais un grand prix à combattre, à votre tête, les ennemis de notre indépendance et à vous donner l'exemple de cette résolution inviolable de mourir pour la liberté de mon pays. Une circonstance change mon poste, Citoyens, mais ne change rien à mon zèle et à ma résolution.

---

[1] *Moniteur* du 22 août.

« Un vœu s'est manifesté dans quelques sociétés populaires, que ceux qui faisaient partie d'une classe ci-devant privilégiée fussent éloignés des armées. Quoique cette mesure me paraisse injuste, en ce qu'elle enveloppe, avec les détracteurs de la République, quelques-uns des plus chauds amis de la liberté; quoiqu'elle me paraisse impolitique, en ce qu'elle tend à désorganiser les armées, il me suffit pour moi, qui suis membre des sociétés populaires, et qui toujours y ai montré la plus entière abnégation de mes intérêts, pour moi qui ne me suis vu porté que malgré moi aux premières fonctions de la République, il me suffit qu'une inquiétude atteigne une classe éteinte, mais dont j'ai fait partie, pour oublier moi-même mes titres nombreux à la confiance publique, et pour demander ma propre exclusion. C'est ce que j'ai fait par ma lettre à la Convention, que je joins ici. S'il avait été question de vous quitter, mes braves camarades, je n'en aurais jamais eu le courage, et ma conduite eût contrarié le vœu des sociétés populaires, jusqu'à ce qu'un décret de la Convention nationale eût prononcé sur cette question; mais je ne sacrifie que l'honneur du commandement, et ce sacrifice est permis à qui se réserve l'honneur de mourir à vos côtés, en combattant pour vos droits....

« Ne nous laissons intimider, frères et amis, ni par les dangers intérieurs ni par les menaces extérieures; faisons notre devoir qui est tracé dans ces mots : *La liberté ou la mort*, et fermons les yeux à tout ce qui est étranger aux combats. Nos magistrats veillent pour nous; ils assurent l'exercice de nos droits : défendons les frontières avec le même courage, sans nous mêler de la politique. C'est au jour heureux d'une paix établie sur notre indépendance reconnue, que nous nous occuperons, dans nos sections respectives, à émettre nos vœux sur les lois et le gouvernement. Alors, si l'opinion publique qui, dans un temps de révolution, est comme un torrent qui creuse son lit au milieu des obstacles, a suivi quelquefois des directions opposées, et entraîné dans quelques erreurs, redevenus citoyens délibérants, nous concourrons alors à les rectifier, ces erreurs, s'il en existe, et nous ajouterons notre part au faisceau des lumières qu'une révolution heureuse a recueillies, dans son cours, en faveur de la justice et de l'humanité. Jusqu'à cette époque, soyons soldats républicains, amis de l'ordre, unis ensemble, autant par une discipline exacte que par nos communes affections; combattons avec courage, et mourons, s'il le faut, avec joie.

« Alexandre Beauharnais. »

Cependant, quoiqu'il eût donné sa démission, et précisément à cause de son parti bien pris de quitter le commandement en chef de l'armée du Rhin, le général Beauharnais redoubla d'activité et de soins pour maintenir à ses troupes la position respectable dans laquelle il les avait rétablies dès le 27 juillet.

Mais la Convention ne répondait point à sa demande. Se sentant de plus en plus impuissant à faire le bien à la tête d'une armée dont tout ce qui se passait à Paris diminuait journellement la discipline et le respect pour l'autorité du chef, le général renouvela ses instances au risque de tous les périls, aimant mieux partager le sort de ses collègues que de compromettre, lors même que sa conscience n'eût rien à se reprocher, les intérêts de la patrie sur l'importante frontière du Rhin. Le 17 août, on lut à la Convention une nouvelle lettre de lui, dans laquelle il rendait compte que, le 12 du mois, il avait enlevé quelques postes aux ennemis et fait entrer un convoi dans Landau[1]. Son rapport se terminait ainsi : « Je vous ai écrit, le 3 de ce mois, une lettre où je vous conjurais de nommer un autre officier au commandement de l'armée du Rhin; mais cette lettre ne vous sera sans doute pas parvenue, car je n'ai vu aucune feuille publique qui en fît mention. Le temps n'a point changé ma résolution; elle est inébranlable. J'ai le malheur de faire partie d'une classe ci-devant privilégiée, et quand l'opinion publique a élevé sur toute une caste une méfiance légitimée par un si grand nombre de ceux qui en faisaient partie, je dois provoquer moi-même l'ostracisme, et vous solliciter de me permettre de prendre rang comme soldat parmi les braves républicains de cette armée. Je suis si résolu dans ce parti, que je ne cesserai de vous adresser journellement mes sollicitations. Elles ont été vaines auprès des représentants du peuple députés aux armées du Rhin et de la Moselle; mais vous connaissez toutes les raisons, puissantes qui combattent l'obligeance de leur refus, et je n'y ajouterai qu'une seule considération, c'est que la seule perspective d'une méfiance possible, et dont je serais injustement l'objet, suffit pour affecter mon âme et me faire perdre ce caractère entreprenant souvent si utile à un général et toujours si naturel à qui commande des soldats français. Faites donc droit à ma demande, je vous en conjure, et comptez que rien ne pourra affaiblir ma détermination de servir la République par mon sang, par mes écrits et par mon attachement à la Constitution. »

---

[1] *Moniteur* du 18.

L'Assemblée ne répondit pas davantage ; on ne statua point et l'on passa à un autre objet. Pas plus que ses commissaires, évidemment, la Convention, qui avait confiance dans les talents de Beauharnais, ne voulait qu'il se retirât. Mais, quelques jours après, il fut question de lui d'une manière définitive. Au milieu de ses vives préoccupations et des fatigues de ces deux derniers mois, la santé du général s'était trouvée compromise : ne pouvant plus exercer son commandement, il l'avait résigné de lui-même entre les mains de Landremont, le plus ancien officier général de l'armée du Rhin. La démission d'Alexandre Beauharnais fut donc forcément acceptée ; mais on ne voulut pas, comme il l'avait demandé, qu'il restât encore aux armées, et il reçut l'ordre de revenir à Paris.

Vers le 25 août, il se trouva enfin réuni à sa femme et à ses enfants. Alexandre s'empressa de quitter Paris pour aller se réfugier, avec sa famille, à la Ferté-Beauharnais, ne se dissimulant point les dangers qui pouvaient menacer sa tête, mais bien décidé à mourir, s'il le fallait, dans une patrie qu'il ne voulait quitter à aucun prix.

En se retirant dans sa province, où il pouvait espérer échapper à l'orage, car il y était universellement considéré, le général Beauharnais n'avait fait que devancer une mesure que la Convention allait prendre contre tous les militaires démissionnaires ou destitués. Le 5 septembre, en effet, sur la nouvelle de la prise de Toulon, fut rendu un décret qui leur ordonnait de se retirer sous vingt-quatre heures et à peine de dix ans de fers, dans leur municipalité, avec interdiction, sous la même peine, de revenir à Paris et même d'en approcher de dix lieues[1]. Cette mesure était surtout dirigée contre les officiers nobles. La Convention décréta, en outre, l'établissement d'une armée révolutionnaire à Paris, chargée d'assurer l'exécution de ses décrets. Le 17 septembre elle ordonna enfin l'arrestation de tous les suspects : « Sont réputés gens suspects, disait-elle avec un vague effrayant[2], ceux qui, soit par leur conduite, soit par leurs relations, soit par leurs propos ou leurs écrits, se sont montrés partisans de la tyrannie et du fédéralisme, et ennemis de la liberté... ; ceux des ci-devant nobles, ensemble les maris, femmes, pères, mères, fils ou filles, frères ou sœurs, ou agents d'émigrés qui n'ont pas constamment manifesté leur attachement à la révolution. » C'était l'avénement définitif de la Terreur.

---

[1] *Moniteur* du 11 septembre.

[2] *Id.* du 19.

Devant une telle menace, personne ne pouvait se promettre de coucher sous son toit. Mais Alexandre de Beauharnais se sentait encore protégé par l'affection véritable et l'estime dont il jouissait dans son département. On en voit la preuve dans une lettre que nous trouvons parmi ses papiers, copiée de la main même de Joséphine, et qui lui avait été adressée par la Société populaire de Blois, en réponse à celle que le général avait écrite pour l'informer de son arrivée à la Ferté, et lui annoncer sa prochaine visite[1]. Dans la seconde quinzaine de septembre, Alexandre de Beauharnais se rendit à Blois, où il fut très-chaleureusement accueilli. Vers la fin de ce mois, les habitants de la Ferté voulant lui donner une marque d'estime, et peut-être protéger sa vie menacée en le couvrant du prestige puissant alors d'une fonction la plus populaire et la plus modeste, le choisirent pour maire de leur commune. Le général consacra à l'administration de cette humble bourgade toutes les facultés d'un esprit actif et ardent, mais dont aucune préoccupation d'avenir ne pouvait troubler la sérénité. C'est ce qu'il dit à son père dans cette lettre en date du 11 octobre : « Non jamais je n'aurais cru qu'en quittant une vie aussi active que celle de l'armée, le temps écoulé dans le calme d'une solitude eût été aussi rapide. La fin du jour arrive pour moi aussi promptement qu'avant ma retraite. Il est vrai que ma tête n'est point oisive ; elle se fatigue en combinaisons pour le salut de la République, comme mon cœur s'épuise en efforts et en vœux pour le bonheur de mes concitoyens. A la fin du mois dernier j'ai été nommé maire de cette commune, ce qui concilie avec le besoin que j'avais du repos et de ma solitude, le désir de n'être point étranger aux fonctions publiques. J'ai été parfaitement reçu à Blois, dans un petit voyage que j'y ai fait il y a quinze jours, et surtout bien accueilli par la Société populaire. »

---

[1] Voici cette réponse : « Ta lettre a été accueillie parmi nous avec les transports de l'amitié ; nous t'estimons, nous te chérissons, nous regrettons que les circonstances t'aient forcé de t'arrêter au milieu de ta carrière militaire ; nous te louons d'avoir fait à l'opinion de tes concitoyens le sacrifice de la gloire que tu étais en chemin d'acquérir. Un homme assez grand pour refuser le ministère et se démettre du généralat est un sans-culotte.

« Tu nous donnes une bien douce espérance, celle de te voir résider au milieu de nous, et d'y discuter avec toi les grands intérêts de la République.

« Veille sur ta santé comme sur un dépôt précieux à la patrie, et puisque les délassements de l'amitié sont le baume de la vie, hâte-toi de venir au sein de tes amis.

« Le comité de correspondance,

« Signé : ROCHEJEAN, BERGER, DOUBLOT.

« Blois, le 2 septembre 1793. »

Mme de Beauharnais, à qui le séjour de la capitale n'était point interdit, venait parfois, pour les intérêts communs, à Paris et à Fontainebleau où elle conduisait ses enfants. Par le moyen de ses deux tantes, elle cherchait auprès des influences du jour des appuis pour son mari, qui consentait bien à se faire oublier, mais ne voulait point fuir[1]. Tels étaient du reste les sentiments et la position de toute cette famille. Le vieux marquis de Beauharnais résidait à Fontainebleau avec Mme de Renaudin; Mme Fanny de Beauharnais restait en plein Paris avec sa fille, femme du frère aîné d'Alexandre, qui depuis plus d'un an avait rejoint l'armée des princes, accroissant ainsi les dangers de tous les siens. Père, frère, femme, belle-mère, belle-sœur d'*émigré*, c'était bien là, d'après la menaçante définition du décret du 17 septembre, une famille entière de suspects.

---

[1] La comtesse Fanny jouissait surtout d'un utile crédit par son ancienne intimité avec le poëte Dorat-Cubières, secrétaire adjoint de la Commune de Paris. (*Moniteur* du 11 août 1793.)

Nous en parlons bien à notre aise aujourd'hui que de telles situations sont loin, et qu'on n'en croit pas le retour possible; mais on conviendra qu'il fallait à toutes ces personnes compromises par leur seule qualité, leurs titres ou leur rôle politique, une rare fermeté et un patriotisme bien profond pour rester ainsi inébranlables en France, quand chaque jour le tribunal révolutionnaire retentissait des noms de leurs amis les plus intimes. Joséphine lia courageusement son sort à celui de son époux, ferme et décidée entre toutes, malgré sa faiblesse apparente, mais néanmoins plaçant humblement son espoir dans la Providence, qui seule aujourd'hui pouvait les sauver.

Un premier malheur vint avertir la famille de Beauharnais. Le 3 novembre, la femme du fils émigré fut arrêtée et conduite à la prison de Sainte-Pélagie[1]. Chacun de ses proches put craindre son arrestation pour le lendemain. Cependant Joséphine voyant qu'un mois se passait sans que son mari fût inquiété dans sa retraite de la Ferté, reprit son espérance, qui ne la quitta point pendant toute la durée de cette crise terrible.

---

[1] *Mémoires et souvenirs* du comte de Lavalette, t. II, p. 254.

Mais les temps devenaient de plus en plus critiques. La Terreur, comme un fleuve qui monte, envahissait la France. Bailly, d'Orléans, les Girondins, Mme Roland, venaient de périr. La malheureuse Reine avait suivi son époux sur l'échafaud. Pendant ces trois derniers mois de l'année 1793, le déchaînement contre les nobles et les états-majors des armées, qui avait commencé par la condamnation de Custine, ne fit qu'aller aussi en croissant. Plus de vingt généraux se virent arrêtés dans ce peu de temps, et plusieurs payèrent de leur tête des trahisons qui n'existaient que dans la méfiance convaincue ou dans les criminelles inventions de leurs ennemis. Parmi eux se trouvaient Houchard, envoyé le 16 novembre à la guillotine; Luckner, arrêté le 26 octobre, et Biron le 31 décembre, l'un et l'autre exécutés dans les premiers jours de 1794. Alexandre Beauharnais avait servi sous Luckner, il avait été le chef d'état-major de Biron, et s'était trouvé le collègue d'Houchard dans la tentative avortée pour dégager Mayence; plusieurs fois son nom avait dû venir à l'esprit de ceux qui ordonnaient les supplices.

Jusque-là, le souvenir de sa franche et patriotique conduite à la tête de l'armée du Rhin, la popularité dont il jouissait dans son département, les démarches de sa femme, la vigilance de ses tantes l'avaient préservé. C'était presque un miracle. Mais il était noble, il était frère d'émigré, il avait fait partie de l'Assemblée constituante, il était resté modéré : c'étaient là trop de titres à la qualité de *suspect.* Dénoncé au comité de Loir-et-Cher, dont ses amis avaient été éloignés, il fut arrêté à la Ferté dans le commencement de janvier, conduit à Paris où se trouvait sa femme, et écroué d'abord au Luxembourg, qui renfermait plusieurs de ses frères d'armes, coupables comme lui d'avoir eu confiance dans la République.

Son mari arrêté, Joséphine trouva dans son courage d'épouse une énergie et une activité qu'elle-même ne pensait pas pouvoir demander à sa nature indolente et douce. Mais c'est là, c'est dans les épreuves décisives de la vie, que ces âmes créoles se relèvent dévouées et fortes jusqu'à l'héroïsme. Loin de fuir, elle se multiplia pour procurer l'élargissement de son époux. Démarches, visites, lettres, sollicitations, prières, elle ne négligea rien, elle prodigua tout. Mais ce fut en vain.

On a publié de nombreuses lettres attribuées à Joséphine et à Alexandre de Beauharnais, et se rattachant à cette époque. Elles se trouvent presque toutes reproduites dans les *Mémoires sur l'Impératrice*, dus à la nièce de Mme de Genlis. Il faut bien le dire, ces lettres, comme tant d'autres attribuées à Joséphine, sont fausses : c'est à regret que nous renonçons à faire figurer dans sa biographie les faits intéressants d'ailleurs qui en ressortent, mais nous ne saurions plus les admettre aujourd'hui que nous avons acquis la preuve de leur fausseté[1].

Pendant le premier trimestre de 1794, la Terreur grandit encore. Effrayante progression! en janvier les prisons de Paris comptaient 4659 prisonniers; en

---

[1] Ces *Mémoires* déjà cités (v. p. 65) sont ceux qu'a publiés sans nom d'auteur en 1828, et qu'a réimprimés et signés en 1855 Mme Georgette Ducrest, fille du marquis Ducrest, chancelier du duc d'Orléans, qui était le neveu de Mme de Montesson et le frère de Mme de Genlis. Il ne faut certes pas les confondre avec ceux de Mlle Lenormant. C'est une œuvre de bonne foi, et l'on doit y avoir recours, nous le répétons, pour tous les faits que Mme Ducrest déclare avoir vus par elle-même. Mais il n'en est point ainsi des ouï-dire rapportés par l'auteur, et surtout des correspondances qu'elle a insérées dans son récit en les attribuant à Joséphine; et c'est ici surtout l'objet des réserves que nous avons annoncées.

Dans notre pénurie lointaine, manquant de ressources historiques et de moyens d'information, nous avons cru à la Martinique à l'authenticité de ces lettres. Indépendamment des affirmations de Mme Ducrest, nous avions celles d'un ouvrage récent, publié à Paris sur les *souveraines* de la France, qui, en rendant justice à notre écrivain, acceptait comme vraies les lettres reproduites dans son ouvrage, en recommandant de ne pas les confondre avec d'autres publiées en 1819 et désavouées par le prince Eugène.

Or, c'est précisément cette confusion qui a eu lieu. Toutes les lettres insérées par Mme Ducrest, sauf trois ou quatre, ne sont autre chose que la correspondance formellement désavouée par le fils de l'Impératrice Joséphine. C'est ce dont il est facile de se convaincre en les comparant avec cette publication anonyme de 1819, attribuée à Regnault-Warin et intitulée *Mémoires et Correspondance de l'Impératrice Joséphine*. Paris, chez Plancher, libraire; imp. de Poulet. 1 vol. in-8 de 260 p.

Le démenti du prince Eugène fut inséré dans le *Moniteur* du 28 janvier 1820 : « Il a paru il y a quelque temps (disait M. Sauvo en l'enregistrant), et nous n'avons pas cru devoir annoncer un ouvrage intitulé « Mémoires et Correspondance de l'Impératrice Joséphine; » nous n'avons pu y voir qu'une spéculation de libraire, qu'un recueil apocryphe dénué de tout intérêt politique, historique ou littéraire. Toutefois sa publication a donné lieu à la lettre suimars, 5829; au commencement d'avril, 7541, et à la fin de ce mois, près de 8000[1]. Le 20 avril avait vu périr à la fois quatorze magistrats du Parlement de Paris et cinq membres de celui de Toulouse. Le 21, on vit monter sur la fatale charrette le duc de Ville-

---

vante que nous venons de recevoir et que nous publions pour satisfaire à l'intention du prince qui l'a signée :

« *Au Rédacteur.*

« Monsieur,

« Je viens de lire un ouvrage nouvellement publié à Paris sous le titre de *Mémoires et Correspondance de l'Impératrice Joséphine.* Je remercie l'auteur de cet ouvrage de la justice qu'il a rendue à ma mère, en plaçant presque toujours dans les paroles qu'il lui prête ou dans les lettres qu'il lui attribue, les sentiments français dont elle fut toujours animée. Je déclare, cependant, qu'il n'y a pas dans ce livre une seule ligne qui soit réellement de ma mère, pas une ligne qui soit de ma sœur ni de moi, pas une anecdote sur ma famille qui soit conforme à la vérité. Quelque pénible qu'il me soit, monsieur le Rédacteur, de parler ou de faire parler de moi, ne voulant pas contribuer par mon silence à ce que le public soit induit en erreur, j'ai considéré comme un devoir de publier la déclaration que je vous adresse, et j'attends de votre justice que vous ne refuserez pas de lui accorder une place dans votre journal.

« Recevez, etc.

« Le prince EUGÈNE.

« Munich, le 15 janvier 1820. »

Mme Ducrest n'a pas connu ce démenti si catégorique, et probablement les personnes qui lui ont communiqué la correspondance réimprimée par elle la lui ont-elles remise en copies, lui laissant ignorer qu'elle eût déjà été publiée. Ces copies offrent des retranchements portant sur les faits les moins vraisemblables, sur des inventions qui sautent aux yeux dans l'œuvre primitive; et là est l'artifice de la publication de Mme Ducrest, artifice qui, nous le répétons, ne lui est point imputable, mais qui est une cause principale d'erreur dans l'appréciation de ces lettres dont quelques-unes, au reste, sont remarquablement écrites.

[1] Voy. ces relevés officiels dans le *Moniteur*.

roy, l'amiral d'Estaing, l'ancien ministre de la guerre comte de La Tour-du-Pin, le comte de Béthune-Charost, le premier président de Nicolaï. Le 22, ce fut le tour de d'Éprémênil, de Chapelier et de Thouret, exécutés avec leur titre de membres de l'Assemblée constituante, et uniquement à cause de cette qualité. Dans la même charrette on apercevait le vénérable Malesherbes, sa sœur, veuve, depuis le 20, du président Le Pelletier-Rosambo, le marquis de Châteaubriant et sa femme, les duchesses du Châtelet et de Grammont. On le voit, ce n'était plus seulement aujourd'hui la tête des généraux soupçonnés de trahison qui tombait; on choisissait les victimes parmi ceux dont tout le crime était de rappeler les souvenirs de la France monarchique, et ce n'étaient plus les hommes seuls, mais les femmes, qui venaient à présent expier sur l'échafaud la tache de leur nom ou de leur parenté!

Mme la vicomtesse de Beauharnais se faisait trop voir pour ne pas se compromettre. Son tour arriva enfin. Elle fut arrêtée vers le 20 avril, dans la même journée où elle s'était présentée à la Section pour retirer son passe-port, afin d'obéir à la loi qui donnait dix jours à tous les ex-nobles pour sortir de Paris. Sa plus grande préoccupation, à ce moment, fut de se voir séparée de ses enfants sans savoir ce qu'ils allaient devenir. Elle fut renfermée dans l'ancien couvent des Carmes, depuis deux ans converti en prison, et se sentit prise d'un frisson bien naturel en franchissant ce seuil teint encore du sang de Septembre.

Le général obtint d'être enfermé dans la même maison que sa femme, quoique dans un quartier différent, ainsi que le prouvent ces trois billets authentiques publiés par la fille des prisonniers.

« De la prison des Carmes, le 9 floréal an II (28 avril 1794)[1].

« Ma chère petite Hortense, il m'en coûte d'être séparée de toi et de mon cher Eugène ; je pense sans cesse à mes chers petits enfants que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur.

« JOSÉPHINE. »

« Ma chère petite Hortense, tu partages donc mes regrets de ne pas te voir, mon amie ; tu m'aimes et je ne peux t'embrasser. Pense à moi, mon enfant, pense à ta mère ; donne des sujets de satisfaction aux personnes qui prennent soin de toi, et travaille bien : c'est par ce moyen, c'est en nous donnant l'assurance que tu emploies bien ton temps, que nous aurons plus de confiance encore dans tes regrets et dans tes souvenirs. Bonjour, mon amie ; ta mère et moi sommes malheureux de ne point te voir. L'espérance de te caresser bientôt nous soutient, et le plaisir d'en parler nous console.

« Alex. BEAUHARNAIS. »

« De la prison des Carmes, an II (1794).

« Ma chère petite Hortense, dis à la citoyenne Lanoy que je ne verrai ton papa que dans trois heures d'ici, et que je lui enverrai ce qu'elle m'a demandé hier. Je suis bien aise, ma chère fille, d'avoir une petite lettre de toi ce matin et une de mon cher Eugène; elles me font beaucoup de bien. Je t'embrasse de tout cœur, je t'aime de même, mon cher enfant. Embrasse bien tendrement pour moi la citoyenne Lanoy.

---

[1] *Lettres de Napoléon à Joséphine, de Joséphine à Napoléon, et de la même à sa fille.* Paris, 1833, chez Firmin Didot, t. II, p. 202.

« Joséphine Beauharnais. »

Parmi les compagnes de captivité de Joséphine se trouvait Mme la duchesse d'Aiguillon, depuis comtesse Louis de Girardin, qui partageait avec elle et deux autres prisonnières l'une des cellules des anciens religieux de la maison. Là aussi, Mme de Beauharnais rencontra pour la première fois une femme déjà célèbre par sa beauté, en attendant le moment prochain où elle allait demander à l'amour de Tallien sa délivrance en même temps que l'affranchissement de son pays. C'est dans cette sombre prison des Carmes que triomphe surtout ce caractère sympathique et doux de Joséphine, qui sut se faire aimer dans toutes les phases les plus diverses de la fortune. Mme Ducrest nous la montre ennemie de toute discussion, étrangère à tout parti extrême, détestant les conversations politiques, et vivant en bonne intelligence avec tous ces cercles divisés d'opinions, qui disputaient encore sous les verroux avec une aigreur souvent calmée par ses soins conciliants[1]. « Bienveillante avec ses inférieurs, ajoute-t-elle, égale et aimable avec ses égaux, polie avec les personnes qui se croyaient plus qu'elle, elle obtint l'affection générale. »

---

[1] *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, chap. LXIX.

Mais pendant que Joséphine attendait, résignée, ce que Dieu déciderait d'elle, ses enfants, poussés sans doute et aidés par leurs tantes, adressaient à la Convention nationale une requête à l'effet d'obtenir la liberté de leur mère. Elle est datée du 19 floréal an II (9 mai 1794), et signée : *Eugène Beauharnais, âgé de douze ans*, et *Hortense Beauharnais, âgée de onze ans* : « D'innocents enfants (y était-il dit), réclament auprès de vous, Citoyens représentants, la liberté de leur tendre mère, de leur mère à qui l'on n'a pu rien reprocher que le malheur d'être entrée dans une classe à laquelle elle a prouvé qu'elle se croyait étrangère, puisqu'elle ne s'est jamais entourée que des meilleurs patriotes, que des plus excellents montagnards. Ayant demandé son ordre de passe pour se soumettre à la loi du 26 germinal, elle fut arrêtée le soir sans pouvoir en pénétrer la cause. Citoyens représentants, vous ne laisserez pas opprimer l'innocence, le patriotisme et la vertu. Rendez la vie à de malheureux enfants ; leur âge n'est point fait pour la douleur[1]. » Mais la Convention resta sourde à ce naïf et touchant appel.

On ne saurait trop affirmer ce que devinrent alors les enfants de Joséphine. Mme Ducrest, égarée par les lettres apocryphes qu'elle a publiées, pense qu'ils furent recueillis par Mme la comtesse Fanny de Beauharnais, qui s'était retirée dans sa maison de Fontainebleau [1]. Mlle Cochelet dit, au contraire, que lorsque M. et Mme de Beauharnais eurent été arrêtés, leurs enfants abandonnés aux soins d'une gouvernante retrouvèrent toute la sollicitude d'une mère dans la princesse de Hohenzollern qui, pendant que son frère, malgré sa qualité d'étranger, était retenu en prison, avait obtenu de rester sous la garde d'un gendarme, au palais de Salm, où chaque jour on lui conduisait les jeunes Beauharnais [2]. Une note de la publication faite en 1833, par les soins de la reine Hortense, nous apprend que cette gouvernante dont il est question était la dame Lanoy, que Joséphine vient de désigner dans son dernier billet [3]. Ce qui paraît certain, c'est qu'Eugène et sa sœur vivaient alors à Paris où leurs parents, naturellement désireux de les voir le plus souvent possible, avaient mieux aimé les retenir que de les envoyer à Fontainebleau à leur grand-père et à leurs tantes.

---

[1] Cette pétition a été publiée dans le journal *la Presse* du 21 mai 1855.

On a souvent dit que, pendant la Terreur, afin de valoir à leurs parents quelque faveur populaire et à eux-mêmes une existence ignorée et tranquille, les enfants du général Beauharnais avaient été placés à titre d'apprentis, l'un chez un menuisier et l'autre chez une lingère. Dans un récit qui lui est attribué par le *Mémorial de Sainte-Hélène*, l'Empereur donne le fait comme certain[1]. Il est vrai que dans une note postérieure, M. le comte de Las-Cases ajoute que, de retour en Europe, on lui a assuré que cette double circonstance était inexacte. Constant affirme celle qui est relative au prince Eugène, en la plaçant toutefois après la sortie de prison de Mme de Beauharnais, ce qui ne nous paraît guère vraisemblable. Mais il existe pour ce fait contesté une autorité qui nous semble décisive; c'est celle du comte de Lavalette, parent et contemporain à la fois. Or il dit d'une manière très-affirmative que les enfants des époux prisonniers furent mis, Hortense chez la couturière de sa mère, et Eugène chez un menuisier du faubourg Saint-Germain, pendant que leur cousine Émilie, confiée comme eux aux soins d'une gouvernante, assistait assidûment à toutes les processions patriotiques de son quartier, afin d'attirer aussi quelque bienveillance sur sa mère depuis longtemps en prison[2]. Il n'y aurait certes pas à rougir d'une nécessité de la fortune qui aurait réduit à cette humble et laborieuse condition le futur vice-roi d'Italie et la future reine de Hollande. Mais nous ne pensons pas que les jeunes Beauharnais aient été véritablement mis en apprentissage. Confiés à Mme Lanoy, ils ont pu, pour plus de sûreté, être placés chez d'honnêtes et dévoués artisans par leur gouvernante qui ne les perdait point de vue et les conduisait sans doute vêtus en ouvriers, ce qui était un passe-port et un titre, et peut-être en les faisant passer pour ses propres enfants, tantôt à l'hôtel de Salm, tantôt à la prison des Carmes.

---

[1] Chapitre LXIX.

[2] *Mémoires sur la reine Hortense*, t. IV, p. 138.

[3] Voy. t. II, p. 201.

---

[1] T. I, p. 115.

[2] *Mémoires* du comte de Lavalette, t. II, p. 255.

Un curieux et bizarre incident de ces visites à leur mère nous a été révélé par un auteur contemporain en position d'être bien informé, car, deux ans après, nous le voyons placé dans l'intimité de Joséphine. Celle-ci qui pendant toute sa vie conserva pour les chiens, les oiseaux et les fleurs, un goût très-vif apporté de son île natale, possédait, au moment de son arrestation, un petit carlin qui lui avait été donné tout jeune comme étant de race pure et rare. « *Fortuné* (tel est son nom) n'était, dit le narrateur[1], ni beau, ni bon, ni aimable. Bas sur pattes, long de corps, moins fauve que roux, ce carlin au nez de belette ne rappelait sa race que par son masque noir et sa queue en tire-bouchon. Il n'avait pas tenu, en grandissant ce qu'il promettait étant petit; mais Joséphine, mais ses enfants ne l'en aimaient pas moins quand une circonstance le leur rendit plus cher encore. Arrêtée en même temps que son premier mari, le général Beauharnais, Joséphine languissait en prison, d'autant plus inquiète qu'elle ignorait absolument ce qui se passait au dehors. Ses enfants avaient la permission de la venir voir au greffe avec leur gouvernante. Mais comment la mettre au fait? Le concierge assistait à toutes leurs entrevues. Comme *Fortuné* était toujours de la partie et qu'il ne lui était pas défendu d'entrer dans l'intérieur, la gouvernante imagina un jour de cacher sous un beau collier neuf, dont elle le para, un écrit qui contenait ce qu'on ne pouvait dire à sa maîtresse. Joséphine, qui ne manquait pas de finesse, devina la chose. Elle répondit au billet par le même moyen. Ainsi s'établit entre elle et ses amis, sous les yeux mêmes de son surveillant, une correspondance qui la tenait au courant des démarches qu'on faisait pour la sauver, et qui soutenait son courage. La famille sut gré au chien du bien qui s'opérait par son entremise autant que s'il se fût opéré par sa volonté. » Aussi *Fortuné* devint pour les enfants comme pour la mère l'objet d'un véritable culte qui dura jusqu'à sa mort, fort tragique, arrivée en Italie deux ans après.

---

[1] *Souvenirs d'un sexagénaire*, par M. L. Arnault, de l'Académie française, t. III, p. 3.

Mais devenu enfin le maître et l'expression dernière du gouvernement conventionnel, Robespierre ne voyait plus rien devant lui. Sa dictature planait sur toute la France. La Terreur était à son apogée. Un frémissement général courut dans les prisons gorgées de nouveaux détenus par la loi du 26 germinal contre les ex-nobles. C'est alors que le dictateur, du haut de la tribune de la Convention qui est son trône, proclame l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, et, le 20 juin, il préside lui-même, au Champ de Mars, la première solennité du nouveau culte dont il s'institue le grand prêtre.

Le chef de la Montagne était maintenant assez fort pour détendre un peu, s'il le voulait, les ressorts de sa redoutable machine. Tout à coup le bruit se répand qu'il aspire à la clémence et qu'il va substituer un autre régime à celui de la Terreur. Les prisons s'en réjouissent, et Mme de Beauharnais, toujours à l'affût des motifs d'espérance, s'empresse de l'accueillir. Mais son mari, connaissant mieux les choses et les hommes, ne se laissait aller à aucune illusion et gardait la persuasion qu'il n'échapperait point au sort de ses collègues.

Le dénoûment pour tous était proche. En allant au Champ de Mars, dans le sein même de son triomphe, Robespierre avait entendu murmurer à ses oreilles des menaces de roche Tarpéienne. Une fois débarrassé de ses rivaux apparents, il lui fallait compter avec ses ennemis cachés. Et ceux-là étaient nombreux et de nature diverse. La Terreur s'était personnifiée en lui. C'était sur lui principalement que les familles des victimes reportaient leur haine et leurs projets de vengeance. D'un autre côté, ses allures dictatoriales, ses prétentions à la direction suprême avaient excité l'animosité et les alarmes de ceux de ses collègues qui, tout aussi révolutionnaires que lui, haïssaient Cromwell à l'égal de Charles I^{er}. Les cris *au tyran* commençaient à interrompre ce silence de mort qui régnait autour de la guillotine lasse de frapper, comme le peuple se montrait fatigué d'applaudir. Surpris d'abord par ces commencements d'opposition, Robespierre s'irrita bientôt et ne tarda pas à menacer. Quelques-uns des opposants étaient à côté de lui, au sein même du Comité de salut public. Dédaignant de les ramener par des concessions et des façons moins hautaines, il s'exila lui-même du

Comité, et, par cette retraite qui resta une menace vaine, puisqu'elle n'était pas immédiatement suivie de l'effet qu'avaient redouté ses collègues un instant intimidés, il donna à ceux-ci le temps et les moyens de préparer sa chute.

Mais avant cette chute si désirée, bien des victimes devaient être immolées en une dernière et épouvantable hécatombe. Armé de la loi du 22 prairial (10 juin), l'exécrable Fouquier-Tinville, parvenu à ce degré de fureur et d'ivresse sanguinaire qui confond l'homme avec la bête féroce, se livrait à des saturnales de meurtres que l'on n'avait point encore vues. Raillé pour son rôle à la fête de l'Être suprême et accusé de vouloir renier les principes de la révolution terroriste, Robespierre avait fait voter cette loi qui rendait plus expéditive encore la procédure sommaire du tribunal révolutionnaire. Avec un pareil décret qui supprimait toutes les garanties de la législation criminelle, qui donnait de l'incrimination d'*ennemi du peuple* la définition la plus vague et la plus effrayante, qui bornait presque l'instruction des procès à un simple appel nominal et refusait *aux conspirateurs* l'assistance d'un défenseur, il n'était personne qui fût assuré de conserver sa tête sur ses épaules. « Bientôt, disait Fouquier-Tinville, on mettra sur la porte des prisons *maison à louer!* » Pour alimenter ce carnage organisé, on avait établi parmi les prisonniers un affreux espionnage. De faux suspects dénonçaient ceux dont on voulait se défaire. Un mot, un signe d'eux c'était la mort. Depuis la loi du

22 prairial, les têtes tombaient par cinquante à la fois : « Ça va bien, disait encore Fouquier, les têtes tombent comme des ardoises. » — « Il faut que ça aille mieux encore, ajoutait-il, la décade prochaine, il m'en faut quatre cent cinquante au moins[1]. »

Ce n'est point à plaisir que nous rappelons ces souvenirs de la Terreur ; ils sont nécessaires pour bien faire apprécier les phases si diverses de la vie de Joséphine. Et puis il nous semble que tout écrivain qui, pour les nécessités de son sujet, traverse cette redoutable époque, doit au public sa pensée sur ce point. Une réprobation de plus n'est pas inutile dans un pays où la politique à outrance, où la doctrine du massacre, se sauve quelquefois chez les historiens par les beaux noms d'énergie, de patriotisme, de fermeté d'âme, d'intrépidité de cœur. Le fer ou le feu, pour propager une idée et faire triompher un parti, c'est à la fois crime, folie, et trahison peut-être. On fait par là le contraire de ce qu'on tente. Toujours ce que le sang arrose revit plus fort et plus haut. On produit la terreur d'un instant, mais en même temps l'effroi de vingt siècles. Ainsi de 93, de la Saint-Barthélemy, de la persécution du christianisme : politique aveugle et détestable qui ne procure aux partis extrêmes que des triomphes d'un jour suivis de défaites sans fin.

L'étoile du général Beauharnais, les supplications de sa femme, les démarches de ses tantes l'avaient protégé jusque là. Mais on comprend que son heure était venue. Il fallait être en prison traître ou victime, infâme ou martyr; Alexandre appelait la mort de ses vœux. Un membre de sa famille, et que l'on doit par cela même croire bien renseigné, parle ainsi de la circonstance qui détermina son renvoi, déjà depuis longtemps décidé, devant le tribunal révolutionnaire[1] : « Les Jacobins imaginèrent des conspirations de prison pour avoir un prétexte de prolonger leurs massacres. Ils avaient mêlé avec les prisonniers quelques espions qui trouvèrent des hommes assez lâches pour racheter leur vie aux dépens d'une atroce calomnie. L'un de ces misérables, furieux d'avoir été découvert par M. de Beauharnais dans ses infâmes intrigues, et inquiet de le voir se déclarer avec toute l'indignation et toute la hauteur d'un honnête homme, le dénonça; on l'en punit en l'envoyant à l'échafaud. »

---

[1] *Histoire de la Révolution française*, par M. Thiers, t. VI, p. 141.

Le 4 thermidor, le général Alexandre Beauharnais fut transporté à la Conciergerie, cette antichambre de la place de la Révolution. Avant de quitter les Carmes, et au sortir d'un interrogatoire de mauvais augure et qui était l'avant-coureur de sa condamnation, il écrivit à sa femme à laquelle on ne lui permit point de faire ses adieux, cette lettre dernière, mélange de patriotisme exalté, d'affection conjugale et de paternelle douleur[2].

Le 4 thermidor, an II de la République.

« Toutes les apparences de l'espèce d'interrogatoire qu'on a fait subir aujourd'hui à un assez grand nombre de détenus sont que je suis la victime des scélérates calomnies de plusieurs aristocrates, soi-disant patriotes, de cette maison. La présomption que cette infernale machination me suivra jusqu'au tribunal révolutionnaire ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser mes chers enfants. Je ne te parlerai point de mes regrets : ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lie à toi, ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie sous ces rapports.

---

[1] *Mémoires* du comte de Lavalette, t. Ier, p. 175.

[2] *Correspondance* publiée par MM. Didot, t. II, p. 207.

« Je regrette également de me séparer d'une patrie que j'aime, pour laquelle j'aurais voulu donner mille fois ma vie, et que non-seulement je ne pourrai plus servir, mais qui me verra échapper de son sein en me supposant un mauvais citoyen. Cette idée déchirante ne me permet pas de ne te point recommander ma mémoire : travaille à la réhabiliter en prouvant qu'une vie entière consacrée à servir son pays et à faire triompher la liberté et l'égalité, doit, aux yeux du peuple, repousser d'odieux calomniateurs, pris surtout dans la classe des gens suspects. Ce travail doit être ajourné ; car, dans les orages révolutionnaires, un grand peuple qui combat pour pulvériser ses fers doit s'environner d'une juste méfiance, et plus craindre d'oublier un coupable que de frapper un innocent.

« Je mourrai avec ce calme qui permet cependant de s'attendrir pour ses plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un homme libre, une conscience pure et une âme honnête, dont les vœux les plus ardents sont pour la prospérité de la République.

« Adieu, mon amie, console-toi par mes enfants; console-les en les éclairant, et surtout en leur apprenant que c'est à force de vertus et de civisme qu'ils doivent effacer le souvenir de mon supplice, et rappeler mes services et mes titres à la reconnaissance nationale. Adieu, tu sais ceux que j'aime : sois leur consolation, et prolonge par tes soins ma vie dans leur cœur. Adieu, je te presse, ainsi que mes chers enfants, pour la dernière fois de ma vie contre mon sein.

« Alexandre BEAUHARNAIS. »

Le général Beauharnais comparut le lendemain devant le tribunal révolutionnaire, et, sur la seule constatation de son identité, il fut condamné à mort. Il marcha à l'échafaud avec ce mépris de la vie qui était l'un des traits distinctifs de son caractère. Il fut exécuté le 6 thermidor, trois jours seulement avant la chute de Robespierre, qui l'eût sauvé! Dans la fatale charrette il rencontra une main amie à serrer, mais avec une douleur que l'on peut concevoir; c'était celle du prince de Salm-Kirbourg, qui avait généreusement joué sa tête pour lui ramener, à Paris, ses enfants[1].

---

[1] *Histoire parlementaire de la Révolution*, par MM. Buchez et Roux, t. XXXIV, p. 101.

Ainsi périt, le 24 juillet, à l'âge de trente-quatre ans, le père du prince Eugène et de la reine Hortense, cœur généreux, tête ardente, âme courageuse et fière, citoyen pur et dévoué, honnête homme par-dessus tout, et militaire distingué qui eût rendu plus d'un service à la patrie si sa mort prématurée n'était venue interrompre une carrière dans laquelle il avait déjà déployé quelques-unes des plus rares qualités du général et du soldat. Emporté par la fougue de la jeunesse, il eut le malheur, pendant quelques années, de méconnaître la douce et noble compagne que la destinée et son choix lui avaient donnée. Mais il sut bien racheter par la suite ces torts des premiers temps, et l'hommage solennel qu'il vient de rendre à Joséphine un pied sur les marches de l'échafaud, tout en montrant quels étaient devenus les sentiments d'Alexandre de Beauharnais pour sa femme, prouve combien avait été complet le dévouement de celle-ci, et jusqu'à quel point elle avait pardonné des égarements dont elle ne se souvint que pour les cacher à ses enfants[1].

---

[1] M. de Lavalette qui, avant d'être aide de camp du général Bonaparte, avait été employé à l'état-major de l'armée du Rhin sous Custine et Alexandre de Beauharnais, fait de ce dernier le portrait suivant : « M. de Beauharnais avait un esprit très-cultivé, un caractère calme, aimant l'ordre, la discipline et le travail. Il était d'une activité infatigable. Son coup d'œil était juste et prompt, et sa bravoure froide et brillante le fit aimer promptement de l'armée. Modeste et même un peu circonspect, réservé devant les troupes, leur parlant peu, il n'obtint pas l'enthousiasme du général Custine, qui aimait à les haranguer, qui connaissait les noms des simples soldats, qui les visitait au camp, dans les hôpitaux, et dont la

Mme de Beauharnais ne connut, dit-on, que trois jours après, la mort de son mari par la lecture des journaux qui apportaient dans les prisons le bulletin quotidien des victimes. Elle avait espéré jusque-là; ce fut pour son âme un coup affreux sous lequel elle resta plusieurs heures anéantie. Revenue à elle et voyant son époux immolé, elle pensa enfin que son tour n'allait pas tarder à venir. Elle en vit un clair indice dans le redoublement de brutalité des agents de la prison à son égard. Bientôt le geôlier entrant dans la chambre qu'elle occupait avec Mme d'Aiguillon, lui annonça qu'il venait chercher son lit de sangle pour le donner à une autre prisonnière : « Comment, le donner? dit avec vivacité la compagne de Joséphine; Mme de Beauharnais en aura donc un meilleur? — Non, non, répondit le geôlier avec un geste significatif, elle n'en aura bientôt plus besoin[1]. »

M. de Lavalette, que nous citons volontiers, car en entrant dans la famille de Beauharnais il lui fut facile d'en connaître toutes les traditions, donne quelques

---

brusque gaieté et les reparties étaient généralement citées. » (*Mémoires et souvenirs*, t. Ier, p. 123.)

M. de Lavalette nous fait connaître, en outre, que le général Beauharnais, appelé au commandement de l'armée du Rhin, prit pour chef d'état-major, en lui faisant obtenir le grade de maréchal de camp, le lieutenant colonel Clarke, depuis maréchal et duc de Feltre, et qu'il avait pour secrétaire le capitaine Lahorie, devenu général et entraîné, en 1812, par Malet dans sa conspiration. Sous les ordres d'Alexandre Beauharnais se trouvaient alors aussi Kléber, Desaix, Saint-Cyr, Sainte-Suzanne et Haxo.

[1] *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, par Mme Ducrest, chap. XXXIII.

détails sur ces dramatiques instants de la vie de Joséphine : « Mme de Beauharnais, dit-il[1], avait été enfermée dans une des prisons de Paris. Elle y était tombée gravement malade lorsque son acte d'accusation, c'est à dire l'arrêt de sa mort, lui fut remis. Heureusement un honnête et courageux médecin polonais, dont je regrette de ne pas savoir le nom, fut chargé de la soigner. Il déclara que la maladie allait en faire justice, et qu'elle n'avait pas huit jours à vivre. Elle fut ainsi sauvée. »

On était au 9 thermidor. A cette heure s'accomplissait dans Paris la chute de Robespierre, mais une morne terreur régnait encore dans les prisons, où l'on ignorait ce qui se passait au dehors. Joséphine crut devoir se préparer à la mort, et, abrégeant l'office du bourreau, elle coupa elle-même sa chevelure pour l'envoyer en souvenir à ses enfants. Mais Mme de Beauharnais ne mourut point. Son heure n'était pas venue. Elle avait à accomplir ses hautes destinées, et c'est de l'excès de ses misères que devait sortir l'éclat de sa suprême fortune.

Quelles furent les circonstances de sa délivrance? Nous nous trouvons réduit, à cet égard, aux seuls renseignements donnés par son annaliste, et dont nous lui laissons toute la responsabilité. Ne voyant point paraître, sur le coup de la mort de son époux, les pourvoyeurs de la guillotine, Mme de Beauharnais, qui avait craint une mort prochaine, sentit la confiance renaître dans son cœur, et, au dire de Mme Ducrest, le souvenir de la prédiction qui lui fut faite à la Martinique lui revint à l'esprit. Elle y crut en cet instant par ce sentiment de la conservation qui, sur le bord de l'abîme, nous rattache à tout ce qui promet la vie, et au lendemain du jour où elle avait écrit à ses enfants : « Je vais mourir, » elle disait à ses compagnes de captivité qui pleuraient sur elle : « Ne craignez rien; je dois être reine de France! » Une femme, du dehors, était parvenue à faire comprendre aux détenues que Robespierre avait succombé; mais bientôt la nouvelle de la révolution de thermidor leur fut donnée d'une manière certaine, et Joséphine, qui venait de voir la mort de si près, put rester convaincue de la vérité de son oracle de la Martinique[1].

---

[1] T. Ier, p. 176

---

[1] Voici, du reste, en quels termes Mme Ducrest rapporte ces faits, d'après l'Impératrice elle-même, qu'elle fait parler dans son récit. On venait d'enlever son lit à Mme de Beauharnais à la veille d'être transportée à la Conciergerie : « Mes compagnes d'infortune, continue Joséphine, poussèrent les hauts cris. Je les consolais du mieux que je pouvais. Enfin, ennuyée de leurs éternelles lamentations, je leur dis que leur douleur n'avait pas le sens commun, que non-seulement je ne mourrais pas, mais que je serais *reine de France*. « Que ne nommez-vous votre maison? me demanda avec « colère Mme d'Aiguillon. — Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas. « Eh bien! ma chère, je vous nommerai dame d'honneur, je vous « le promets. » Et les pleurs de ces dames de couler de plus belle, car elles me crurent folle en me voyant de sang-froid dans un pareil moment. Je vous assure, Mesdames, que je ne jouais pas le courage, j'étais, dans cet instant, persuadée de la réalisation de mon oracle.

« Mme d'Aiguillon se trouvant presque mal, je la traînai vers la fenêtre, que j'ouvris pour lui donner un peu d'air. J'aperçus une femme du peuple qui nous faisait beaucoup de gestes que nous ne

16

Les prisonniers sauvés par le 9 thermidor ne furent pas immédiatement relâchés. Il y eut des vérifications, un examen des causes de l'arrestation et de la qualité des personnes, qui demandèrent quelques jours même pour les plus favorisés. La première rendue à la liberté fut celle qui avait mis au cœur de Tallien le courage d'attaquer et la résolution de vaincre le dictateur. Une fois hors de cette sombre prison des Carmes, Mme de Fontenay, bientôt Mme Tallien, se hâta d'en faire sortir ses compagnes; Joséphine fut une des premières et n'hésita point, à toutes

comprenions pas. Elle prenait à tous moments sa robe, sans que nous sussions ce que cela voulait dire. Voyant qu'elle continuait, je lui criai *robe?* elle fit signe que oui. Ensuite elle ramassa une pierre, la mit dans son jupon qu'elle nous montra de nouveau, en élevant la pierre de l'autre main : *Pierre?* lui criai-je encore; sa joie fut extrême en étant sûre que nous la comprenions. Enfin unissant sa robe à la pierre, elle fit plusieurs fois avec vivacité le mouvement de se couper le col, et se mit ensuite à danser et à applaudir. Cette singulière pantomime nous causait une émotion impossible à exprimer, puisque nous osions penser qu'elle nous apprenait la mort de *Robespierre.*

« Dans le moment où nous étions ainsi entre la crainte et l'espoir, nous entendîmes un grand bruit dans le corridor, et la voix formidable du porte-clefs, qui disait à son chien, en lui allongeant un coup de pied : « Allons, marcheras-tu,... Robespierre ! » Cette phrase énergique nous prouva que nous n'avions plus rien à craindre, et que la France était sauvée. En effet, peu d'instants après, nous vîmes entrer nos compagnes d'infortune qui nous donnèrent les détails de ce grand événement. Nous étions au 9 thermidor!... On me rapporta mon lit de sangle, sur lequel je passai la meilleure nuit du monde; je m'endormis après avoir répété à mes amis : « Vous le voyez, je ne suis pas guillotinée et *je serai reine de* « *France.* » Lorsque je fus Impératrice, je voulus tenir ma parole, je demandai Mme d'Aiguillon pour dame d'honneur; l'Empereur ne le voulut pas, parce qu'elle était divorcée. » (Chap. XXXIII.)

les époques, à proclamer sa reconnaissance pour celle qui, dans ces temps désastreux, sauva tant de victimes dévouées à la mort, sans s'inquiéter d'une gratitude qui trop souvent lui fit défaut.

Rendue à ses enfants, Mme de Beauharnais courut avec eux à Fontainebleau pour se réunir au reste de sa famille. Elle y fut rejointe par sa belle-sœur, sauvée aussi par le 9 thermidor et mise en liberté quelques jours après, et, pendant plusieurs mois, elle resta là au milieu des siens, à pleurer un époux auquel l'avait encore plus attachée une communauté de périls supportés si courageusement et si tragiquement dénoués.

Nous avons raconté, avec tous les détails que des recherches approfondies, minutieuses même, ont pu nous fournir, la biographie de l'Impératrice Joséphine depuis sa jeunesse jusqu'à la mort de son premier époux. Cette partie de son existence, la moins éclatante et la plus négligée, offrait cependant, il nous a semblé, un véritable intérêt, et était propre à faire bien connaître la femme dont le souvenir est resté associé au plus grand nom de notre histoire. Maintenant notre cadre va s'agrandir et le théâtre s'élever. La suite de cet ouvrage va voir briller successivement la femme du général Bonaparte, l'épouse du Premier Consul, l'Impératrice des Français : l'histoire (c'est à elle qu'appartient désormais Joséphine) nous dira si la veuve d'Alexandre de Beauharnais fut au niveau de sa fortune.

CHAPITRE V.

Pénurie de Mme la vicomtesse de Beauharnais à sa sortie de prison. — Elle a recours à sa mère; position de sa famille à la Martinique. — Hortense et Eugène en pension à Saint-Germain. — Début des relations de Napoléon et de Joséphine. — Situation du général Bonaparte. — Mme de Beauharnais hésite à se remarier. — Carnot fait nommer Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie. — Mariage de Joséphine avec le général Bonaparte. — Départ de celui-ci pour le Piémont.

Dans toutes les biographies de l'Impératrice Joséphine, on passe brusquement de la mort de son premier mari à son mariage avec le général Bonaparte, supprimant ainsi près de deux années de son existence; ces deux années, par conséquent les moins connues, ne sont pas les moins intéressantes. On n'a voulu en retenir que deux faits, ce qu'on a appelé les relations de Mme de Beauharnais avec les célébrités du Directoire, et la part qu'on lui a attribuée dans la nomination de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie.

Nous avons déjà signalé cette singularité qui s'attache à la biographie de Joséphine. On a vu dans quelle œuvre ridicule, misérable, on a jusqu'ici puisé pour l'histoire de la première partie de sa vie. A partir de son veuvage, sa destinée littéraire (chaque personnage historique a la sienne) l'a plus mal servie encore. Dans l'époque qui précède, les biographes avaient pour autorité Mlle Lenormant; c'est Goldsmith qui a donné le ton aux plumes hostiles pour la seconde partie de cette existence. Goldsmith! c'est-à-dire tout ce que la rage anti-française, la frénésie politique, le désir d'accabler un adversaire *per fas atque nefas*, ont pu inspirer, pendant les quinze premières années de ce siècle, à la partie de la presse anglaise la plus vouée au mépris des convenances vulgaires, à la satisfaction des haines sans scrupules, au cynisme enfin le plus éhonté et le plus abject. Tout cela se trouve dans cette monstruosité littéraire et politique, appelée l'*Histoire secrète du Cabinet de Napoléon Bonaparte*[1], et offerte en 1810 à l'avidité grossière des bas instincts anglais.

Les passions politiques ne sont malheureusement pas près de disparaître; la polémique traditionnelle de l'esprit de parti, cet art de tuer les réputations avec la langue ou la plume durera dans chaque pays aussi longtemps que la division des opinions et des intérêts. Mais nous défions qu'on revoie jamais rien en Europe de semblable à ce roi des pamphlets anglais où Napoléon, sa famille, sa cour, ses compagnons de guerre, tout son gouvernement, en un mot, sont dépeints à chaque page, comme couverts de tous les vices, comme coupables de tous les crimes. Il y a de quoi donner le vertige à tout esprit honnête. C'est l'ivresse de la fureur qui vocifère et n'articule plus : tyran infâme, insensé, fléau du monde, vagabond étranger, misérable aventurier, monstre, tigre rusé, être épouvantable, lunatique, épileptique, assassin voluptueux, chef de brigands, tels sont, et nous en passons, les titres prodigués à ce grand homme aujourd'hui pour tous si grand dans sa sereine majesté.

---

[1] Par Lewis Goldsmith, *notaire*, *ex-interprète près les Cours de justice et le Conseil des prises de Paris*. Londres, 1810; 1 vol. avec deux appendices.

Et les accusations sont dignes du langage! Dès Brienne, à quatorze ans, Napoléon empoisonne une jeune fille enceinte de lui; lieutenant, en Corse, il en est chassé *pour ses crimes;* en 1794, il est cassé à la tête de son régiment et on lui arrache ses épaulettes; il vient à pied de Nice à Paris où il vit misérable et sans asile, au point que Barras voulant le prendre pour second au 13 vendémiaire ne sait où le trouver; il fait assassiner tous ses rivaux, Kléber, Desaix, etc.; à Marengo, saisi de frayeur, « il pleure comme un enfant; » dans ses emportements et sa fureur, il bat ses serviteurs et porte la main même sur ses courtisans et ses ministres; le viol, l'inceste lui sont familiers; son système est « plus détesté que celui de Robespierre; » il dépasse Marat, « le bénin Marat, si on le compare à Bonaparte. » Goldsmith n'a garde de ne pas recourir à l'histoire romaine, et il y trouve pour son sujet des points de comparaison frappants dans la vie des plus monstrueux empereurs. « Bonaparte, dit-il, laisse voir une grande prédilection pour Néron, son prototype, dont il a un superbe buste dans sa chambre à coucher de Saint-Cloud. » Il prédit qu'à l'imitation de ce furieux, l'Empereur « mettra le feu à sa bonne ville de Paris. » Emporté par ses réminiscences classiques, il l'accuse d'avoir frappé sa mère; et notre plume est forcée de s'arrêter devant le dernier trait de ressemblance que l'abominable écrivain invoque entre Napoléon et le monstre romain.

Presque tous les maréchaux, les généraux de l'Empire, ces nobles et héroïques figures, sont ainsi représentés par ce même ignoble burin. L'armée, le peuple, le caractère de la France ne sont pas moins outragés. Goldsmith montre nos soldats « pillant aussitôt qu'ils sont hors des frontières, que le pays soit ennemi ou allié. » — « Jamais, ajoute-t-il, un Français n'est enlevé du champ de bataille : si le chirurgien le juge pour jamais hors d'état de servir, il est barbarement achevé par ses compagnons d'armes. » Enfin, à bout d'accusations infâmes, il a recours aux plus grotesques facéties : « Quand les soldats français, dit-il, ne sont pas des tigres, ce sont des singes fort plaisants. »

En voyant ainsi traiter la France et son chef, on pense de quelle façon ont dû l'être les princesses de la famille du nouveau Néron, à commencer par sa propre mère. Son épouse surtout ne devait pas être ménagée, car on voulait détruire en elle une popularité qui formait dans l'auréole impériale quelques-uns de ses plus précieux rayons. C'est dans cette source impure qu'apparaît pour la première fois avec ensemble, et accommodé au goût de la populace anglaise, ce système historique des liaisons de Mme de Beauharnais avec Barras, que Goldsmith fait remonter au lendemain du 9 thermidor de même que les triomphes de Joséphine dans le monde d'alors, et de la part prise par ce Directeur au mariage du général Bonaparte, auquel sa femme aurait apporté pour dot le commandement de l'armée d'Italie. Dans son exactitude historique, l'écrivain anglais marie les deux époux « une heure avant que le héros de Vendémiaire ne quittât Paris pour aller prendre le commandement des brigands qu'on voulait envoyer en Italie[1]. »

Tout, dans ce livre de la haine, se tient et s'enchaîne. C'est un ensemble qui tend à un seul et même but, la ruine de l'Empire par l'affaiblissement de l'Empereur, et la déconsidération de Napoléon par celle de sa famille. Il est triste de dire, en ce qui concerne Joséphine, que des plumes françaises ont encore trouvé le moyen de renchérir sur cette rage anglaise, en faisant, dès le commencement de son veuvage, Mme de Beauharnais l'obligée de Barras [2], se souciant peu de s'accorder avec Goldsmith, qui fait honneur de cette générosité à Tallien, lequel, dit-il, soutint alors Mme de Beauharnais, fit élever ses enfants et paya leur pension.

Dans les excès de la parole écrite ou parlée, il se produit toujours un phénomène bien fait pour rassurer la conscience publique, et les partis au lieu d'applaudir à de telles œuvres comme à des actes de dévouement, devraient bien plutôt traiter en félons et en traîtres ceux qui ont l'infamie de les écrire. Comme une arme trop chargée, ces machines de guerre ne blessent que ceux qui les emploient. En attaquant ainsi à outrance ses adversaires, on croit leur nuire, on les sert; on veut écraser un ennemi et on le grandit, car en présence de tels moyens, l'opinion publique se révolte et se redresse : on a honte de pareilles turpitudes, et on les répudie hautement de peur d'en paraître complice. Aussi les pamphlétaires des deux côtés de la Manche peuvent se vanter d'avoir puissamment contribué à cette recrudescence de popularité qui, après 1815, entoura, même en Angleterre, les deux noms mêlés dans la réparation comme dans l'insulte, de Napoléon et de Joséphine[1].

---

[1] Pour toutes ces citations, voy. Goldsmith, *passim*.

[2] Voy. la Biographie de Michaud.

---

[1] Le *Mémorial de Sainte-Hélène* a consacré l'un de ses plus intéressants chapitres à cet ouvrage de Goldsmith :

« J'avais entendu parler, dit M. de Las Cases, à bord du vaisseau (*le Northumberland*, qui transportait Napoléon à Sainte-Hélène) de *l'Histoire du cabinet de Bonaparte*, par Goldsmith, et au premier moment de loisir ici j'avais eu la fantaisie de la parcourir; mais j'ai eu beaucoup de peine à me la procurer. Les Anglais s'en défendirent longtemps. Ils disaient que c'était un abominable libelle, qu'ils n'osaient me le mettre dans les mains : ils en avaient honte eux-mêmes, disaient-ils. Il me fallut insister longtemps, leur répéter maintes fois que nous étions tous cuirassés sur de pareilles gentillesses; que celui-là même qui en était l'objet ne faisait qu'en rire quand le hasard les lui plaçait sous la main; et puis si cet ouvrage était si mauvais qu'on le disait, il manquait son but, et cessait de l'être. Je demandai ce qu'était ce Goldsmith, son auteur. C'était un Anglais, me disait-on, qui avait longtemps desservi son pays à Paris pour de l'argent, et qui, de retour en Angleterre, cherchait à échapper au châtiment, et à gagner encore quelque argent en accablant d'injures et d'imprécations l'idole qu'il avait longtemps

lace anglaise, ce système historic s deux années
Mme de Beauharnais avec Barr uis le 9 thermidor
remonter au lendemain du 9
les triomphes de Joséphin
de la part prise par ce
néral Bonaparte, aur
dot le commande
exactitude his
deux époux
miaire ne
demer
T
C

faut en convenir, il est dif-
de plus ridicules vilenies que
s....
n'ayant fait venir après son déjeuner.
chambre, étendu sur son canapé La con-
à me demander quelle était ma lecture du mo-
que c'était un des plus fameux, des plus sales
contre lui, et je lui ai cité à l'instant quelques-uns
plus abominables. Il en riait beaucoup, et a voulu voir
l'ai fait venir; nous l'avons parcouru ensemble. En
d'horreurs en horreurs, il s'écriait : *Jésus!... Jésus!*... se
que je me suis aperçu lui être familier dans sa petite
lorsqu'il rencontre des assertions monstrueuses, impuden-
cyniques, qui excitent son indignation, sa surprise, sans le por-
ter à la colère. Chemin faisant, l'Empereur analysait certains faits,
redressait des points dont l'auteur avait su quelque chose. Parfois il
haussait les épaules de pitié, parfois il riait de bon cœur; jamais il
ne montra le moindre signe d'humeur.... Nous avons passé ainsi
plus de deux heures, au bout desquelles il s'est mis à sa toilette.
On a introduit le docteur O'Méara; c'était l'heure à laquelle d'ordi-
naire il était admis. « *Dottore*, lui dit-il en italien, tout en faisant
« sa barbe, je viens de lire une de vos belles productions de Londres
« contre moi. » La figure du docteur demandait ce que c'était ; je lui
fis voir le livre de loin ; c'était précisément lui qui me l'avait prêté :
il était déconcerté. « On a bien raison de dire, » continuait l'Empereur, « qu'il n'y a que la vérité qui offense ; je n'ai pas été fâché un
« instant, mais j'ai ri souvent. » Le docteur cherchait à répondre et
s'entortillait dans de grandes phrases : c'était un libelle infâme, dégoûtant ; tout le monde le savait, personne n'en faisait de cas : toutefois, quelques-uns pouvaient le croire, faute d'y avoir répondu.
« Mais que faire à cela ? disait l'Empereur. S'il entrait aujourd'hui
« dans la tête de quelqu'un d'imprimer qu'il m'est venu du poil et
« que je marche ici à quatre pattes, il est des gens qui le croiraient
« et diraient que c'est Dieu qui m'a puni comme Nabuchodonosor.
« Et que pourrais-je faire ? Il n'y a aucun remède à cela. » Le docteur sortit concevant à peine la gaieté, l'indifférence, le naturel dont
il venait d'être témoin ; pour nous, nous y étions déjà accoutumés. » (*Mémorial*, Ire partie, p. 63.)

départ de son second époux pour sa pre-
agne d'Italie.

le prison, avons-nous dit, Mme la vicom-
rnais s'empressa d'accourir avec ses
inebleau, pour confondre sa douleur
ouleur de son vieux beau-père dont l'âme
brisée par la fin affreuse d'un fils préféré dont il était devenu fier, et celle de ses deux tantes qui avaient aussi pour Alexandre de Beauharnais une affection privilégiée. La foule des biographes ont écrit que le 11 thermidor, Mme de Beauharnais parut à la barre de la Convention avec Mme de Fontenay, afin d'apitoyer l'assemblée sur leur sort. C'est encore là un des mille faits inventés sur notre personnage. Pour s'en convaincre il suffit de parcourir dans le *Moniteur* le compte rendu officiel des séances qui suivirent la chute de Robespierre; on n'y trouve rien de semblable.

L'un des premiers soins de Joséphine, une fois libre, fut encore d'annoncer ses malheurs et sa délivrance à sa pauvre mère, dont on se figure toutes les transes au milieu de son incertitude de deux mille lieues. Et cet éloignement était aussi un accroissement de souffrance pour Mme de Beauharnais qui, pendant les moments les plus critiques de la Terreur et la durée de son emprisonnement, avait vu ses angoisses portées au comble par la pensée de la triste situation de son pays natal et de sa famille. Elle était des plus graves, car la Martinique se trouvait alors déchirée par la plus affreuse guerre civile.

La révolution martiniquaise avait suivi la même marche que celle de la mère-patrie. Divisée en républicains et en royalistes, la population avait su cependant se préserver du régime de l'échafaud, mais pour tomber dans toutes les fureurs de la guerre intestine. En juin 1793, la lutte prit pour théâtre le quartier des Trois-Ilets même. Un corps royaliste s'en étant emparé, le gouverneur Rochambeau, fils du maréchal de ce nom, au moment de s'y transporter pour sévir contre les révoltés, invita Mme de La Pagerie, belle-mère de l'un des généraux de la République, à se réfugier au chef-lieu; mais celle-ci refusa, comptant avec raison sur l'affection qu'elle rencontrait chez tous ses compatriotes, quoique divisés d'opinions. L'expédition eut lieu; plusieurs habitations furent livrées aux flammes; celle de Mme de La Pagerie fut ménagée par les deux partis[1].

Ce même mois de juin, les Anglais, toujours à l'affût des occasions de surprendre nos colonies, débarquèrent à la Martinique sur l'invitation et avec le concours, il faut le dire, de quelques colons royalistes, qui ne voyaient que ce moyen d'échapper aux excès du gouvernement révolutionnaire. Ils tentèrent de s'emparer de la ville de Fort-Royal; mais ayant été repoussés, ils furent obligés de se rembarquer avec une grande partie de leurs adhérents. Cette déconvenue du parti royaliste fut le signal des vengeances du parti opposé.

Désirant réparer leur échec, les Anglais reparurent en février 1794, à la tête d'une plus forte expédition, comprenant 6000 hommes, munis d'un matériel considérable destiné à attaquer Fort-Royal. L'appel fait aux Anglais par une partie des habitants avait divisé le parti royaliste à la Martinique, et un grand nombre de colons, plutôt que de donner la main aux ennemis de la France, s'étaient offerts à Rochambeau pour l'aider à défendre le pays. Parmi eux se trouvait l'oncle de Mme de Beauharnais, le baron de Tascher. L'abandon de la métropole, la désertion, la révolte avaient réduit les forces du gouverneur au chiffre qui paraîtra incroyable de soixante soldats de ligne, auxquels se joignaient trois compagnies d'hommes de couleur et un corps de miliciens blancs, pas mille combattants en tout[1].

---

[1] *Histoire de la Martinique*, par M. Sidney-Daney, t. V, p. 344.

Avec une telle disproportion de forces, les Anglais se furent bientôt emparés de toute la côte, de la ville de Fort-Royal et du fort d'en bas. Mais il leur restait à emporter la forteresse d'en haut, qui avait échangé son nom de Bourbon contre celui de Fort de la Convention. Il fallut en faire le siége en règle. L'investissement fut complet vers le 10 février. Le prince Edward, venu du Canada pour prendre le commandement de l'expédition, poussa les opérations avec une grande ardeur; mais ayant, après quelques jours, éprouvé des pertes sérieuses, il fit sommer Rochambeau de se rendre, offrant de lui accorder toutes les conditions qu'il désirerait. Le général communiqua cette offre à sa petite garnison, laissant libres de sortir ceux qui voudraient l'accepter. Trois cents quittèrent le fort, et Rochambeau resta avec à peu près ce nombre d'hommes décidés à se défendre jusqu'au bout. M. de Tascher fut encore de ceux-là.

---

[1] M. Sidney-Daney, t. V, p. 384.

Le bombardement du fort commença et dura avec furie pendant quatorze jours, en même temps que les boulets ne cessaient de foudroyer ses murailles. Ne se sentant point disposés à y donner l'assaut, les Anglais avaient résolu de le démolir avec leurs mortiers et leurs canons. Rochambeau et ses héroïques compagnons, sans repos ni le jour, ni la nuit, combattaient en désespérés sur les bastions et aux batteries. « Cette immortelle garnison, dit sans aucune exagération de parole l'historien de la Martinique[1], était réduite à un point qu'il ne resta plus qu'un canon dans le fort en état de service. Il n'y avait pas un pouce de terrain qui ne fût atteint par les boulets et les mortiers ennemis. Dans cette situation extrême, Rochambeau, au lieu de laisser périr inutilement ses compagnons, dut songer à les réserver pour des temps meilleurs. » Il capitula donc, mais à condition qu'il lui serait loisible, ainsi qu'aux siens, de se retirer où ils voudraient, et qu'on mettrait un bâtiment à leur disposition. Lorsque sur la Savane de Fort-Royal où devait s'exécuter la capitulation, le général anglais vit paraître ce petit nombre de braves qui avait défendu le Fort de la Convention, il demanda où était le reste de la garnison, dont ce qu'il voyait n'était sans doute que l'avant-garde. « En apprenant que c'était là cette poignée d'hommes qui avait tenu si longtemps contre les nombreux régiments anglais qui n'avaient pas osé livrer un assaut à la forteresse, il en eut honte[1]. »

---

[1] M. Sidney-Daney, t. V, p. 396.

Rochambeau avec quelques créoles s'embarqua immédiatement pour la France. Le baron de Tascher, ainsi que le plus grand nombre de ses compatriotes, se retirèrent sur leurs habitations, attendant des jours plus heureux[2].

On peut se figurer la position de Mme de La Pagerie pendant toute cette période, position rendue plus pénible, nous l'avons dit, par l'ignorance où elle se trouvait du sort de sa fille. Comme depuis deux ans les Anglais étaient maîtres de la mer, les correspondances entre la France et ses colonies étaient devenues fort rares, et Joséphine et sa mère restèrent parfois très-longtemps sans nouvelles l'une de l'autre. C'était une triste condition alors que celle des familles ainsi séparées par l'Océan. Il fallait écrire bien des lettres pour avoir la chance d'en recevoir une. Presque toujours poursuivis, souvent pris, nos navires ou jetaient à la mer, ou se voyaient enlever par l'ennemi les paquets qu'on leur avait confiés. Comme en écrivant une lettre on ne savait où elle allait, on y mettait peu de confidences et de détails intimes, et ainsi aux prises avec le malheur, on n'avait pas même la consolation de s'épancher et de soulager son cœur.

---

[1] *Histoire de la Martinique*, t. V, p. 399.

[2] *Éloge* de M. de Tascher, par M. Baudry des Lozières.

lettres destinées à jeter du jour sur cette période si peu connue de son existence :

« Le 20 novembre 1794 (sans désignation de lieu)[1].

« Une personne qui part pour la Nouvelle-Angleterre se charge, ma chère maman, de vous faire parvenir cette lettre. Je serai bien heureuse qu'elle puisse vous apprendre que votre fille et vos petits-enfants se portent bien. Vous avez sans doute appris le malheur qui m'est arrivé. Je suis veuve depuis quatre mois! il ne me reste de consolation que mes enfants, et vous, ma chère maman, pour unique soutien. Mon vœu le plus ardent est de nous voir réunis un jour, et j'espère bien que les circonstances nous serviront assez bien pour le voir réaliser.

« Adieu, ma chère maman; recevez mes tendres embrassements et ceux de vos petits-enfants : il ne se passe pas de jours que nous ne parlions de vous, et que nous n'aspirions au bonheur de vous voir. Adieu encore, ma chère maman.

« Votre fille qui vous aime de tout son cœur,

« LA PAGERIE, veuve BEAUHARNAIS.

« Ne m'oubliez pas auprès des parents et amis. Bonjour à tous les nègres de l'habitation. Mille amitiés au citoyen Blanque. »

Toujours apparaît cette même bonté de cœur qui, à cette distance, s'inquiète non-seulement des amis, mais des serviteurs les plus infimes.

---

[1] Archives de famille. — L'adresse porte : *A la veuve La Pagerie, sur son habitation, aux Trois-Ilets, à la Martinique.*

En faisant savoir à sa mère, au sortir de prison, la perte affreuse qui venait de la frapper, Joséphine lui avait appris également que les biens de son mari ayant été confisqués, elle se trouvait par là privée de toutes ressources avec ses deux enfants, sans possibilité de recourir à sa famille de France en proie aux mêmes embarras. Depuis longtemps, à cause des malheurs de l'époque, elle avait été obligée de s'adresser à la bourse de quelques amis, mais qui ne sont pas, on le verra bientôt, ceux qu'on a désignés. Elle faisait donc appel à la tendresse si connue et tant éprouvée de sa mère, pour l'aider à traverser cette crise difficile et lui procurer, en même temps, les moyens de rembourser ce qu'elle devait déjà. Qu'on nous permette d'insister sur tous ces détails d'affaires; ils tiennent essentiellement à la biographie de Joséphine, dont la suprême fortune ressortira plus resplendissante par le contraste de cette dure époque de sa vie.

Quatre mois après le 9 thermidor, Mme de Beauharnais n'avait encore reçu aucune nouvelle de la Martinique. Les Anglais entravaient de tous leurs moyens les communications des Français d'outre-mer avec une métropole que ceux-ci regardaient toujours comme leur patrie, et surtout ils empêchaient tout envoi en France de marchandises, de numéraire ou de valeurs. Le 20 novembre, sans savoir si elle serait plus heureuse que les fois précédentes, Mme de Beauharnais écrivit à sa mère ce billet que nous trouvons dans la correspondance de sa famille, à côté de deux autres lettres destinées à jeter du jour sur cette période si peu connue de son existence :

« Le 20 novembre 1794 (sans désignation de lieu)[1].

« Une personne qui part pour la Nouvelle-Angleterre se charge, ma chère maman, de vous faire parvenir cette lettre. Je serai bien heureuse qu'elle puisse vous apprendre que votre fille et vos petits-enfants se portent bien. Vous avez sans doute appris le malheur qui m'est arrivé. Je suis veuve depuis quatre mois! il ne me reste de consolation que mes enfants, et vous, ma chère maman, pour unique soutien. Mon vœu le plus ardent est de nous voir réunis un jour, et j'espère bien que les circonstances nous serviront assez bien pour le voir réaliser.

« Adieu, ma chère maman; recevez mes tendres embrassements et ceux de vos petits-enfants : il ne se passe pas de jours que nous ne parlions de vous, et que nous n'aspirions au bonheur de vous voir. Adieu encore, ma chère maman.

« Votre fille qui vous aime de tout son cœur,

« La Pagerie, veuve Beauharnais.

« Ne m'oubliez pas auprès des parents et amis. Bonjour à tous les nègres de l'habitation. Mille amitiés au citoyen Blanque. »

Toujours apparaît cette même bonté de cœur qui, à cette distance, s'inquiète non-seulement des amis, mais des serviteurs les plus infimes.

---

[1] Archives de famille. — L'adresse porte : *A la veuve La Pagerie, sur son habitation, aux Trois-Ilets, à la Martinique.*

Ainsi que nous le verrons par les lettres qui vont suivre, déjà, depuis près de deux ans, Joséphine, comme tous ceux dont les revenus étaient assis sur des propriétés forcément négligées et parfois même entièrement abandonnées, s'était trouvée singulièrement gênée. En 1792 et en 1793, la présence continuelle de M. de Beauharnais aux armées avait réduit sa famille presque aux seuls émoluments de ses différents grades, alors irrégulièrement et peu rétribués. Pendant les six premiers mois de l'année suivante, l'emprisonnement des deux époux contribua encore à une ruine que vint achever la triste mort du général et la confiscation de ses biens, dont sa femme fut beaucoup plus longtemps qu'on ne l'a dit à pouvoir rien retirer. A cette époque de pénurie universelle, Mme de Beauharnais n'aurait su comment pourvoir à l'entretien de sa famille, si elle n'avait rencontré un appui tout amical, une assistance empressée chez un honorable commerçant de Dunkerque, M. Emmery, banquier et armateur à la fois, et de plus consul de Suède[1], et chez l'associé de celui-ci, M. Vanhée.

Ce sont là des noms qui apparaissent pour la première fois dans la biographie de Joséphine, et qui doivent remplacer ceux de prétendus bienfaiteurs exclusivement nommés jusqu'ici. M. Emmery, celui des deux associés qui paraît intimement lié avec Mme de Beauharnais, était sans doute aussi en rapport avec Mme de La Pagerie, et lui servait de commissionnaire pour le transport et la vente de ses sucres dans le port de Dunkerque, qui entretenait des relations fructueuses et suivies avec la Martinique avant la grande fortune du port rival du Havre. MM. Emmery et Vanhée en avançant à Joséphine des sommes assez importantes, à titre de prêt, savaient bien par leur connaissance de la position de sa mère, que tôt ou tard ils seraient remboursés. Mais ceci n'ôte rien au mérite de leur conduite et au prix de leurs bons sentiments, dont Mme de Beauharnais s'est louée avec reconnaissance et effusion.

---

[1] Voy. *Moniteur* du 13 mars 1798.

Nous n'avons pas les lettres de Mme de La Pagerie pendant la Révolution, et de celles de sa fille, nous n'en trouvons que deux appartenant à cette année 1795, si décisive dans son existence. Nous y voyons qu'elles avaient formé le projet de vivre ensemble en France, projet longtemps caressé par Joséphine, et dont Mme de La Pagerie, attirée par les malheurs de sa fille, et dégoûtée de la Martinique depuis la conquête des Anglais, annonçait la réalisation prochaine. Mais en attendant, Mme de Beauharnais, d'après les conseils de ses amis, indiquait à sa mère les moyens à prendre pour l'accomplissement de leur vœu et leur tranquillité commune, dans cette lettre où l'on va trouver des indications toutes nouvelles sur sa véritable situation pendant l'année qui précéda son second mariage.

« Le 1er janvier 1795 (sans désignation de lieu).

« C'est notre bon ami Emmery qui me procure l'occasion de causer avec vous, ma chère maman ; je n'en manque aucune; depuis un mois en voilà trois que je saisis avec empressement. J'espère que les tendres expressions de votre pauvre Yeyette et de ses enfants vous parviendront; elle a bien besoin d'en recevoir de vous; son cœur souffre d'en être si longtemps privée.

« M. Emmery vous écrit en même temps que moi pour vous dire combien il est avantageux pour vous et pour moi de faire passer des fonds à Hambourg à MM. Mathiesen et Sissen pour être renvoyés à MM. Emmery et Wanhée, et à moi une procuration pour en faire le placement.

« Vous avez sans doute appris les malheurs qui me sont arrivés et qui ne me laissent avec mes enfants d'autres moyens d'existence que vos seules bontés. Je suis veuve et privée de la fortune de mon mari ainsi que ses enfants. Vous voyez, ma chère maman, combien j'ai besoin d'avoir recours à vous. Sans les soins de mon bon ami Emmery et de son associé, je ne sais ce que je serais devenue. Je connais trop votre tendresse pour avoir le plus petit doute sur l'empressement que vous mettrez à me procurer les moyens de vivre et de reconnaître, en m'acquittant, ce que je suis redevable à M. Emmery. Le moyen sûr que je vous indique peut nous servir toujours, ou ceux que M. Emmery vous indiquera. Vous pouvez vous fier à lui et suivre la route qu'il vous tracera. D'après cela je compte sur vos bontés pour ne pas me laisser plus longtemps dans le besoin, et me faire, tous les trois ou quatre mois, un envoi.

« Mes enfants se portent bien; ils vous aiment et vous embrassent bien tendrement; j'en fais autant, ma chère maman. Que j'aspire après l'instant qui nous réunira pour ne plus nous quitter! C'est le vœu le plus ardent de votre pauvre Yeyette.

« Après que ma lettre a été finie, M. Wanhée, associé de la maison d'Emmery et Wanhée, de Dunkerque, arrivé de cette ville, me conseille de vous engager à faire passer, soit à Londres ou à Hambourg, les fonds que je vous demande; et comme ils ont ma confiance sans bornes, je vous prie, ma chère maman, de faire tout ce qu'ils vous conseilleront de faire pour le plus grand avantage de vos intérêts et des miens.

« Adieu, je vous embrasse encore de tout mon cœur,

« LA PAGERIE, veuve BEAUHARNAIS[1]. »

Mais, au sortir de la guerre civile qui avait désolé la Martinique, la mère de Joséphine avait vu aussi, malgré son administration habile, ses propriétés négligées et ses revenus diminués. Elle s'empressa de faire passer à sa fille quelques légères sommes que leurs amis refusèrent évidemment de retenir, et qui servirent à celle-ci à subsister, en attendant que des envois plus considérables lui permissent de s'acquitter, et Joséphine resta près d'un an encore dans cette position de jour en jour plus précaire. Bientôt, en effet, survint la disette de 1795, qui réduisit les habitants de Paris à la dernière nécessité. Comme tant d'autres alors, Mme de Beauharnais, malgré l'assistance de ses amis de Dunkerque qui partageaient la gêne commune, fut souvent embarrassée de trouver un morceau de pain[1].

---

[1] Cette lettre ne porte pas d'adresse, ayant été expédiée sous enveloppe.

Aux prises avec de tels besoins, l'arriéré de Joséphine s'accroissait encore, et des sommes plus fortes lui devenaient nécessaires. Comme les envois d'argent étaient toujours très-difficiles entre la Martinique et la France, Mme de Beauharnais, pressée par sa position et par la nécessité de pourvoir à l'éducation de ses enfants, se décida, d'après les conseils de M. Emmery, à se rendre à Hambourg pour y trouver des moyens plus sûrs de faire tenir ses lettres à sa mère, et afin de s'entendre avec les correspondants choisis par son ami pour recevoir les fonds que Mme de La Pagerie voudrait faire passer à sa fille. Ce voyage dans le centre le plus fréquenté de l'Émigration française, n'a été connu d'aucun des biographes de l'Impératrice Joséphine. On ne saurait y voir une tentative, une velléité quelconque d'émigrer. Ce fut un pur voyage d'affaires, une rapide expédition de véritable mère de famille.

---

[1] C'est à cette année que se rapporte le souvenir consigné par son annaliste et que Joséphine aimait à redire aux jours de sa puissance: « L'Impératrice, dit Mme Ducrest (chap. XXXVI), parlait souvent du temps où elle avait connu la misère; elle se souvenait toujours avec reconnaissance des services qu'elle avait reçus à cette époque. Celui qui l'avait touchée le plus, et sur lequel elle revenait avec un sensible plaisir, lui avait été rendu par Mme Dumoulin, femme fort riche et très-obligeante. Lors de la disette, Mme de Beauharnais dînait tous les jours chez cette excellente personne qui réunissait chez elle un petit nombre d'amis dont la fortune était peu considérable; chacun apportait son pain, qui alors était un objet de luxe. Mme Dumoulin sachant que Mme de Beauharnais était plus pauvre encore que les autres, la dispensa de cet usage, ce qui fit dire à celle-ci, qu'elle recevait positivement *son pain quotidien*. »

La maison de banque Mathiessen et Sissen, qui figure dans la précédente lettre de Mme de Beauharnais, et avec laquelle M. Emmery l'avait mise en rapport, comptait parmi les plus considérables et les plus estimées de la ville de Hambourg. M. Mathiessen était presque Français, ayant épousé, cette même année, Mlle Henriette de Sercey, nièce de Mme de Genlis, et cousine de Mme Ducrest, qui a consacré le souvenir de ce parent dans ses *Mémoires* sur l'Impératrice. Elle en parle ainsi[1] : « M. Mathiessen, très-riche banquier, excellent homme, fort laid, mais rachetant les défauts de sa figure par toutes les qualités de l'âme : sa maison était ouverte à tous les Français et sa bourse à tous les malheureux. » Mme de Genlis confirme cette bonne renommée de l'époux de sa nièce et l'appelle « l'un des négociants de Hambourg les plus distingués par son mérite, sa fortune et la considération dont il jouissait[2]. »

Mme la vicomtesse de Beauharnais se rendit donc à Hambourg dans la seconde quinzaine d'octobre 1795, et elle y fut reçue d'une façon distinguée par M. Mathiessen, qui la guida avec son obligeance accoutumée et son expérience de banquier, dans la rédaction et l'envoi des lettres de change qu'on lui avait conseillé de tirer sur sa mère, comme le moyen le plus simple et le plus sûr de faire venir l'argent que celle-ci destinait à sa fille, et qui se montaient à la somme considérable pour le temps de mille livres sterling, qui lui était nécessaire pour désintéresser MM. Emmery et Vanhée et élever ses enfants. Tous ces détails se lisent dans une troisième lettre de la main de Joséphine, écrite de Hambourg à la fin du mois d'octobre. Voici cette lettre précieuse :

---

[1] Chap. II.

[2] *Mémoires* de Mme de Genlis, sur la ville, la cour et les salons de Paris; chap. XXXII, année 1795.

« Hambourg, 30 octobre 1795[1].

« Je ne néglige aucun moyen, ma chère et bonne maman, de vous faire parvenir des nouvelles de ce qui vous est cher, c'est-à-dire de vos enfants et de moi ; procurez-nous, autant que vous en trouverez l'occasion, la même jouissance; vous ne doutez sûrement pas quel bonheur nous éprouvons à la réception de vos lettres. La tendresse qu'elles expriment en excitant notre sensibilité, peut seule nous dédommager d'une trop longue absence.

« Je ne puis trop vous répéter, ma chère maman, combien il devient de plus en plus nécessaire pour vous et vos enfants, de faire passer le plus possible de fonds à Hambourg. Il n'est pas douteux que vous n'ayez un jour à vous louer de cette sage précaution. C'est l'avis de nos meilleurs amis: dussiez-vous même faire des sacrifices, ils ne balancent pas à prononcer que c'est encore ce que vous pouvez faire de mieux pour notre bonheur commun. Vous avez déjà dû recevoir leur avis à ce sujet. Vous savez, ma chère maman, que ces mêmes amis m'ont alimentée depuis trois ans; vous jugez d'après cela que je leur suis redevable de sommes considérables, d'autant plus qu'on ne vit ici qu'à frais énormes[1]. D'après ce que vous avez mandé à ces messieurs ainsi qu'à moi, ils m'ont conseillé de tirer sur vous des lettres de change, ce que j'ai fait. Vous recevrez donc, ma chère maman, trois lettres de change que je viens de tirer sur vous d'Hambourg, le 25 octobre 1795, à trois mois de vue, à mon ordre, en trois effets suivants :

---

[1] L'adresse : *A madame de La Pagerie, sur ses terres, aux Trois-Ilets* (*Martinique*). — Archives de famille.

L. st. 400
350 } En première, en seconde et troisième.
250
L. s. 1000

« Je ne vous dis pas combien il est important de remplir cet engagement, puisque ces mêmes effets sont passés pour les faire négocier aux amis qui me font vivre ainsi que mes enfants. Pourquoi ne sommes-nous pas réunis, ma chère maman ? Que de peines et de chagrins un tel bonheur eût épargnés à votre chère Yeyette ! Elle espère voir bientôt se réaliser ce qu'elle désire depuis si longtemps; il faut pour cela suivre le conseil de nos bons amis, qui est de faire passer ici tout ce que vous pourrez, et ensuite venir rejoindre vos enfants qui vous aiment et vous chérissent. Recevez-en l'assurance et leurs plus tendres caresses.

« Adieu, ma bonne et bien-aimée maman.

« La Pagerie, veuve Beauharnais. »

---

[1] *Ici*, c'est-à-dire à Paris.

« Mon beau-père et mes tantes se portent bien. J'embrasse ma famille et mes amis. Amitiés à tous les domestiques. J'embrasse ma nourrice. »

Ainsi c'est à ses amis de Dunkerque et de Hambourg, c'est à sa mère et non à d'autres que dans son honorable misère la courageuse mère de famille s'est adressée. Ses lettres sont là, lettres authentiques, simplement, naïvement écrites et qui nous apprennent tout ce que nous ignorions sur cette partie de la biographie de la première femme de Napoléon.

Quelque temps avant la date de cette dernière lettre, Mme de Beauharnais s'était décidée à mettre ses enfants en pension, et tous les deux à Saint-Germain : Hortense, chez une femme dès lors célèbre, Mme Campan, et Eugène, dans un pensionnat où celle-ci avait déjà son fils. L'institutrice de la reine Hortense nous apprend que son élève entra chez elle environ six mois avant le mariage de sa mère avec le général Bonaparte, ce qui reporte la date de cette entrée au mois d'août ou de septembre 1795[1].

Il faut dire ici la manière dont Mme Campan raconte elle-même la fondation de son pensionnat de Saint-Germain. Un mois, dit-elle, après la chute de Robespierre, n'ayant plus rien au monde qu'un assignat de cinq cents livres, elle pensa qu'il fallait vivre et faire vivre une mère âgée de soixante-dix ans, son mari malade, son fils encore enfant, et une partie de sa famille, qui n'avait qu'elle pour toute ressource. Dès sa jeunesse, elle s'était senti la vocation de l'éducation; à Coubertin, entourée de ses nièces, les filles de Mme Auguié et de son autre sœur, Mme Pannelier, elle se plaisait, pendant que la Terreur s'épuisait à Paris, à surveiller et à diriger leurs études. La nécessité lui indiqua naturellement cette profession. Pour établir son pensionnat, elle choisit Saint-Germain, paisible, bien exposé, avec son grand air et sa belle forêt. Elle s'associa une religieuse de l'Enfant-Jésus, arborant ainsi des principes depuis longtemps oubliés et persécutés. Celle-ci était uniquement chargée de l'enseignement de la religion; Mme Campan se réserva toutes les autres parties de l'éducation. N'ayant pas les moyens de faire imprimer son prospectus, elle en fit cent copies à la main et les envoya aux personnes de sa connaissance qui avaient des filles à élever. Au début, elle n'avait que trois élèves; au bout d'un an, elle en eut soixante; bientôt après, cent. Elle put alors se meubler convenablement, et payer une partie de ses dettes[1].

---

[1] Voy. Notice de M. Barrière, en tête des *Mémoires sur Marie-Antoinette* par Mme Campan. Paris, 1822, t. I, p. XXXI.

Le mérite et les principes de Mme Campan, bien connus de ceux à qui elle s'était adressée, étaient pour beaucoup dans son succès. Mais elle fut singulièrement favorisée aussi par l'état de la société et de l'opinion. Au sortir de la brutalité des mœurs de la Terreur, et pendant la paix civile qui précéda et suivit l'établissement du Directoire, en même temps et par cela même qu'on faisait appel à la vie sociale si longtemps et si durement comprimée, et qu'on se jetait même avec emportement dans les plaisirs et les fêtes du monde, on devait accueillir avec faveur un établissement où, comme autrefois, les jeunes personnes dont l'éducation avait été forcément négligée, pouvaient trouver instruction, manières et politesse; et cela, sous les yeux et la direction d'une femme que l'on savait avoir vécu dans l'intimité d'une cour emportée par l'orage au milieu de toute son élégance et d'une supériorité de ton qui, jusqu'au dernier moment, avait réglé celui de l'Europe.

---

[1] Tous ces détails sont tirés d'un mémoire remis par Mme Campan à Napoléon, et dont l'Empereur, pendant les Cent-Jours, ordonna le dépôt aux archives du ministère des Affaires étrangères. (*Notice de M. Barrière sur Mme Campan.*)

Mme de Beauharnais, veuve depuis plus d'un an, était de celles dont la fille, par les tristes préoccupations de l'époque, avait vu son éducation naturellement arriérée. Un homme de lettres de ses amis, on ne nous dit rien qui puisse faire soupçonner son nom, lui parla de la maison de Mme Campan. Joséphine vint la visiter. Tout ce qu'elle vit l'enchanta. Elle avait gardé un pieux souvenir de Marie-Antoinette; elle se sentit tout de suite attirée vers la femme qui avait été honorée de la confiance de son ancienne maîtresse. Elle lui amena Hortense, alors âgée de douze ans, et sa nièce, Émilie de Beauharnais, fille du marquis François, depuis Mme de Lavalette. Hortense fut logée dans la même chambre que les propres nièces de Mme Campan, Mlles Pannelier, Églé et Adèle Auguié[1]. Mlle de Beauharnais se lia surtout d'amitié avec ces deux dernières, devenues, l'une, Mme la maréchale Ney, et l'autre, cette infortunée comtesse de Broc, qui périt d'une manière si affreuse sous les yeux de la reine Hortense, alors sa maîtresse et toujours son amie.

---

[1] Autre fragment du mémoire déjà cité.

Voilà quelle était la situation de Mme la vicomtesse de Beauharnais et celle de sa famille, lorsqu'elle rencontra le général Bonaparte. Comment cette rencontre eut-elle lieu ?

Le rédacteur du *Mémorial de Sainte-Hélène* s'exprime ainsi dès les premières pages : « On verra, dans les mémoires de la campagne d'Italie, comment Napoléon vint à connaître Mme de Beauharnais, et comment se fit son mariage si faussement dépeint dans les récits du temps[1]. » Or voici ce qu'on trouve, aux Campagnes dictées par l'Empereur lui-même, dans le récit préliminaire consacré à la journée du 13 vendémiaire, qui fonda l'importance du général Bonaparte, en lui procurant le commandement en chef de l'armée de l'intérieur : « Ce fut pendant le commandement de Paris que Napoléon fit la connaissance de Mme de Beauharnais. On avait exécuté le désarmement général des sections. Il se présenta à l'état-major un jeune homme de dix à douze ans, qui vint supplier le général en chef de lui faire rendre l'épée de son père, qui avait été général de la République. Ce jeune homme était Eugène de Beauharnais, depuis vice-roi d'Italie. Napoléon, touché de la nature de sa demande et des grâces de son âge, lui accorda ce qu'il demandait. Eugène se mit à pleurer en voyant l'épée de son père. Le général en fut touché, et lui témoigna tant de bienveillance, que Mme de Beauharnais se crut obligée de venir, le lendemain, lui en faire des remercîments. Napoléon s'empressa de lui rendre sa visite. Chacun connaît la grâce extrême de l'Impératrice Joséphine, ses manières douces et attrayantes. La connaissance devint bientôt intime, et ils ne tardèrent pas à se marier[1]. »

---

[1] *Mémorial*, Ire partie, p. 21.

Dans le courant du *Mémorial*, et dans les souvenirs du docteur O'Méara qui lui font suite, on retrouve à trois reprises différentes la mention de ce début de la connaissance de Napoléon et de Joséphine. Cette circonstance décisive est presque rapportée dans les mêmes termes, par les deux secrétaires qui ont, l'un après l'autre, recueilli et fixé sur le papier les souvenirs du glorieux captif, ce qui est pour le fond comme pour les détails de cette anecdote un plus grand degré de certitude. Le docteur O'Méara nous a transmis les propres paroles de l'Empereur, se rappelant encore sur son rocher l'attendrissement qui s'empara de lui en voyant les larmes d'Eugène : « Je fus tellement ému, dit Napoléon, que je le louai et le caressai beaucoup. Quelques jours après, sa mère vint me faire une visite de remercîments. Son extérieur me frappa, et encore plus son esprit. Cette première impression prit, chaque jour, une nouvelle force, et le mariage ne tarda pas à s'ensuivre[2]. »

---

[1] *Mémorial*, t. II, p. 216.

[2] *Id.*, II^e partie, p. 42.

La conjoncture était heureuse pour Joséphine. Parvenu au grade de général de division, Bonaparte cherchait alors à se marier, et il n'avait pas dépendu de lui qu'il n'épousât Mlle Eugénie-Désirée Clary, sœur de la femme de son frère aîné, depuis épouse du général Bernadotte et reine de Suède. La récente publication d'un ouvrage considérable et à cause des faits qu'il contient et à cause du personnage dont il émane, nous voulons parler de la *Correspondance du roi Joseph*, nous a fait connaître dans toute leur exactitude ces premiers temps de la vie de Napoléon. Cette collection doit servir à rectifier bien des idées erronées que l'on s'était formées sur les débuts de cet homme prodigieux. Nous n'y prendrons, ainsi que dans les faits innombrables et fameux de cette glorieuse époque, que ce qui peut se rapporter à la biographie de Joséphine, car nous n'avons pas la prétention hors de mise, de refaire, sous son nom, l'histoire du Consulat et de l'Empire.

On sait les principaux faits de la carrière de Napoléon jusqu'à ce jour, aussi passerons-nous tout de suite à l'époque où, après la prise de Toulon et la reprise de Saorgio, il était déjà général de brigade d'artillerie. Un moment disgracié et même arrêté après le 9 thermidor, comme lié avec Robespierre jeune, représentant du peuple à l'armée d'Italie, Bonaparte avait été bientôt rendu à ses fonctions et chargé de l'armement des côtes de la Provence. Mais un simple capitaine d'artillerie, Aubry, représentant et président du comité militaire à la Convention, s'était plu à le retirer de son arme, et l'avait fait passer, comme général, dans la ligne. Bonaparte vint à Paris pour réclamer. On a dit qu'avant le 13 vendémiaire, le futur Empereur, placé en non-activité, avait été presque réduit à l'indigence[1]. Comme pour la famille du général Beauharnais, nous dirons qu'il n'y aurait point là de quoi rougir. Mais la vérité avant tout. Or elle ressort avec une parfaite sincérité de la correspondance des deux frères, qui étaient alors les chefs de leur famille. Nous réunissons ci-dessous quelques fragments empruntés aux seules lettres de Napoléon : ils font voir nettement quels étaient la position, les idées et les sentiments du jeune général, à la veille d'épouser Mme de Beauharnais[2].

---

[1] *Mémoires* de Bourrienne.

[2] Voici ces curieux fragments :

Napoléon Bonaparte à son frère Joseph.

(Paris, 23 mai 1795). — « J'ai été hier à la terre de Ragny, appartenant à M. de Montigny. Si tu étais un homme à faire une bonne affaire, il faudrait venir acheter cette terre, moyennant 8 millions d'assignats; tu pourrais y placer 60 000 francs de la dot de ta femme : c'est mon désir et mon conseil. Souvenir à ta femme, à Désirée et à la famille. »

(25 juin). — « Je vais me presser d'envoyer à ta femme les commissions qu'elle désire. Désirée me demande mon portrait, je vais le faire faire; tu le lui donneras si elle le désire encore, sans quoi tu le garderas pour toi. »

(7 juillet). — « Je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis que tu es parti; il faut, pour arriver à Gênes, que l'on passe le fleuve *Léthé*, car Désirée ne m'écrit plus depuis qu'elle est à Gênes.... »

(25 juillet). — « Je suis général employé à l'armée de l'ouest;

Joseph Bonaparte, l'aîné de la famille, venait d'épouser Mlle Julie Clary, fille d'un riche négociant

ma maladie me retient ici. J'attends de tes lettres plus détaillées; je crois que tu as fait exprès de ne pas me parler de Désirée; je ne sais pas si elle vit encore.... Le 15, l'on va renouveler une partie du Comité de salut public; j'espère que les choix seront bons. L'on fait passer des forces à l'armée d'Italie; désirerais-tu que j'y allasse? Je t'ai envoyé des lettres de Mariette, Fréron et Barras qui te recommandent au chargé d'affaires de la République. »

(30 juillet). — « La paix avec l'Espagne rend la guerre offensive en Piémont infaillible. L'on discute le plan que j'ai proposé, qui sera infailliblement adopté. Si je vais à Nice, nous nous verrons, et avec Désirée aussi.... Je placerai Lucien avant de partir.... Il est probable que tu obtiendras une place de consul en Italie. »

(1er août). — « La paix est faite avec l'Espagne. 40 000 hommes sont en marche de l'armée des Pyrénées, pour se rendre à Nice. L'on adopte mes plans offensifs. Nous ne tarderons pas à avoir des scènes sérieuses en Lombardie.... Tu ne me parles jamais de Mlle Eugénie [a].... Mes compliments à Julie et quelque chose à la *silencieuse* [b]. »

(12 août). — « Fesch paraît vouloir retourner en Corse, à la paix; il est toujours le même.... Le présent n'est pas plus pour lui que le passé, mais l'avenir est tout : moi, très-peu attaché à la vie, la voyant sans grande sollicitude, me trouvant constamment dans la situation d'âme où l'on se trouve la veille d'une bataille, convaincu par sentiment, que lorsque la mort se trouve au milieu pour tout terminer, s'inquiéter est folie; tout me fait braver le sort et le destin, et si cela continue, mon ami, je finirai par ne pas me détourner lorsque passe une voiture. Ma raison en est quelquefois étonnée, mais c'est la pente que le spectacle moral de ce pays et l'habitude des hasards ont produite sur moi.

(20 août). — « Je suis attaché, dans ce moment-ci, au Bureau topographique du Comité de salut public pour la direction des armées, à la place de Carnot. Si je demande, j'obtiendrai d'aller en Turquie comme général d'artillerie, envoyé par le gouvernement pour organiser l'artillerie du Grand-Seigneur, avec un bon traitement et un titre d'envoyé très-flatteur.... La commission et l'arrêté du

---

[a] Eugénie-Désirée Clary.

[b] La même.

de Marseille, qui lui avait apporté une dot considérable pour le temps. A l'époque où nous sommes

Comité de salut public qui m'emploie pour être chargé de la direction des armées et des plans de campagne, étant très-flatteurs pour moi, je crains qu'ils ne veulent plus me laisser aller en Turquie; nous verrons..., écris-moi toujours, dans l'hypothèse que j'allasse en Turquie. »

(25 août). — « J'espère que tu auras un consulat dans le royaume de Naples, à la paix avec cette puissance.... Je suis accablé d'affaires depuis une heure après midi; à cinq heures au Comité, et depuis onze heures du soir jusqu'à trois heures du matin.... »

(5 septembre). — « Le Comité a pensé qu'il était impossible que je sortisse de France tant que durera la guerre; je vais être rétabli dans l'artillerie, et probablement je continuerai à rester au Comité.... Si je reste ici, il ne serait pas impossible que la folie de me marier ne me prît; je voudrais, à cet effet, un petit mot de ta part là-dessus; il serait peut-être bon d'en parler au frère d'Eugénie : fais-moi savoir le résultat et tout est dit. »

(6 septembre). — « Tu ne dois avoir, quelque chose qui arrive, rien à craindre pour moi; j'ai pour amis tous les gens de bien, de quelque parti et opinion qu'ils soient.... Parle-moi de ce que tu veux faire; vois d'arranger mon affaire, de manière que mon absence n'empêche pas une chose que je désire.... Tu le sais, mon ami, je ne vis que par le plaisir que je fais aux miens : si mes espérances sont secondées par ce bonheur qui ne m'abandonne jamais dans mes entreprises, je pourrai vous rendre heureux et remplir vos désirs.... Il faut que l'affaire d'Eugénie se finisse ou se rompe. J'attends la réponse avec impatience. »

(26 septembre). — « Il y a, dans ce moment, quelque bouillonnement et des germes très-incendiaires; cela finira sous peu de jours.... Il y a beaucoup de chaleur dans les têtes; le moment paraît critique; mais le génie de la liberté n'abandonne jamais ses défenseurs. »

(3 octobre, *nuit du* 13 *au* 14 *vendémiaire an* III, *deux heures du matin*). — « Enfin, tout est terminé; mon premier mouvement est de penser à te donner de mes nouvelles. Les royalistes, formés en sections, devenaient tous les jour plus fiers; la Convention a ordonné de désarmer la section Lepelletier; elle a repoussé les troupes. Menou qui commandait était, disait-on, traître; il a été,

parvenu, Napoléon et Joseph avaient réuni en cette ville tous les leurs, et les y avaient installés dans

sur l'heure, destitué. La Convention a nommé Barras pour commander la force armée; les comités m'ont nommé pour la commander en second. Nous avons disposé nos troupes; les ennemis sont venus nous attaquer aux Tuileries. Nous leur avons tué beaucoup de monde; ils nous ont tué 30 hommes et blessé 60; nous avons désarmé les sections et tout est calme. Comme à mon ordinaire, je ne suis nullement blessé. *P. S.* Le bonheur est pour moi; ma cour à Eugénie et à Julie. »

(18 octobre). — « Je suis général de division dans l'arme de l'artillerie, commandant en second de l'armée de l'intérieur; Barras commande en chef.... Je suis excessivement occupé. »

(20 octobre). — « Tout va bien; mes occupations sont grandes, ce qui m'empêche de t'écrire en détail. »

(1er novembre). — « Il y a déjà huit jours que je suis nommé général en chef de l'armée intérieure.... Ma santé est bonne, quoique je mène une vie très-occupée. »

(9 novembre). — « Au milieu des occupations qui ne me laissent que peu de moments, je ne puis t'écrire qu'un mot; mais Fesch, que je charge de t'écrire, doit t'instruire de tout ce qui peut t'intéresser.... Adieu, embrasse ta femme et Désirée de ma part. »

(17 novembre). — « La famille ne manque de rien : je lui ai fait passer argent, assignats, etc. Je n'ai reçu que depuis peu de jours 400000 francs pour toi [a].... Donne-moi de tes nouvelles plus en détail de ta femme et d'Eugénie.... Songis est mon aide de camp, chef de brigade; Junot, chef de bataillon; Louis, et cinq autres que tu ne connais pas, sont aides de camp capitaines. »

(31 décembre). — « Si tu t'ennuies à Gênes, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu viennes à Paris; j'ai ici logement, table et voiture à ta disposition. Ozou part après-demain; il doit passer à Gênes; il porte des présents que j'envoie à ta femme. Si tu ne veux pas être consul, viens ici; tu choisiras la place qui pourra te convenir. »

(11 janvier 1796). — « La multiplicité de mes affaires et l'importance des choses qui me tiennent occupé, ne me permettent pas de t'écrire souvent. Je suis ici heureux et content. J'ai envoyé à la fa-

---

[a] En assignats.

une position convenable, en attendant qu'ils pussent regagner la Corse, toujours occupée par les Anglais. Joseph s'était ensuite rendu à Gênes, afin de s'y concerter avec ses compatriotes, pour aviser aux moyens de reconquérir leur pays. C'est à partir de cette date, dans la période qui va du mois de mai 1795 au mariage du général Bonaparte avec Joséphine, pendant l'espace de près d'une année, que se concentrent les détails que nous croyons devoir emprunter à la correspondance de Napoléon avec son frère.

Ils nous montrent d'abord Bonaparte, longtemps avant le 13 vendémiaire, très-lié avec les membres de la Convention, anciens commissaires près les armées des Alpes et d'Italie, qui avaient été à même d'apprécier ses talents et sa décision, entre autres avec Fréron, Mariette et Barras. En juillet, on lui demande pour la guerre d'Italie un plan de campagne qui est adopté. Mais, dans son ardeur de se distinguer, il a formé le projet de se rendre à Constantinople avec le titre officiel d'*envoyé*, afin d'or-

---

mille 50 à 60000 francs, argent, assignats, chiffons; n'aie aucune inquiétude.... Bien des choses à Julie. »

(7 février). — « Tu seras immanquablement nommé consul à la première place qui te conviendra.... Lucien part demain pour l'armée du nord ; il y est commissaire des guerres. Ramolino est ici directeur des vivres. La famille ne manque de rien ; Fesch sera ici dans une bonne position. »

(Ceci est la dernière lettre de cette époque qui se trouve dans la Correspondance du roi Joseph. Nous ne connaissons pas les lettres dans lesquelles Napoléon a dû entretenir son frère des circonstances relatives à son mariage avec Mme de Beauharnais.)

Voy. *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph*, publiés et annotés par M. A. Du Casse. Paris, 1853, t. Ier, p. 127-159.

ganiser l'artillerie du Grand-Seigneur et de mettre l'armée turque à même de servir la France contre la Russie et l'Autriche. Dès lors perce dans ses paroles le pressentiment de sa haute fortune. Il parle déjà de « ce bonheur qui ne l'abandonne jamais dans ses entreprises, » et tout révèle en lui cette foi dans le destin, cette croyance en son étoile qui n'était que la conscience de son génie.

Au mois d'août, la Convention, de plus en plus persuadée de son mérite, le nomme membre, à la place de Carnot, du *Bureau topographique* du Comité de salut public, et, comme tel, chargé de la direction des armées et de la rédaction des plans de campagne; position exceptionnelle et singulièrement flatteuse pour ce général de vingt-six ans. Avec l'ardeur fiévreuse de son tempérament, il se met au travail, passe les journées entières au Bureau topographique et quelquefois les nuits, et rend, dès ce début, de signalés services. Le Comité de salut public, le voyant à l'œuvre, ne veut plus alors qu'il aille en Turquie; on lui déclare qu'il est impossible qu'il sorte de France tant que durera la guerre. Les sympathies lui arrivent en même temps que la connaissance de ce qu'il vaut se répand davantage : il a, dit-il, pour amis tous les gens de bien, de quelque parti qu'ils soient. Pour lui témoigner sa satisfaction de ses travaux, le Comité le rétablit dans l'arme de l'artillerie, d'où l'avait retiré Aubry. C'est alors que voyant sa position s'éclaircir et prendre de la solidité à Paris, les idées de mariage lui viennent : « Si je reste ici, écrit-il à son frère, il ne serait pas impossible que la folie de me marier ne me prît; » et il le charge de s'assurer de l'assentiment de la famille de sa belle-sœur, mademoiselle Désirée, sur laquelle il avait jeté les yeux.

Dans les premières lettres du recueil que nous analysons, nous voyons le général Bonaparte en correspondance avec Mlle Désirée Clary, par l'intermédiaire de son frère qui l'avait avec lui à Gênes. Mais déjà ces relations, plutôt amicales qu'amoureuses, s'étaient refroidies du côté de la jeune personne, ce qui fait demander au général un peu piqué, si pour aller de Paris à Gênes *il faut passer le fleuve Léthé?* et il finit par ne plus la désigner que sous le nom mérité de *la Silencieuse*. C'est que, comme on l'a dit, M. Clary se montrait peu disposé à donner sa fille à un jeune général dont la fortune lui semblait à faire, et dont il ne pressentait certes pas l'éclatant avenir. Enfin, en septembre, Napoléon charge son frère de faire à la famille une ouverture formelle, ajoutant que s'il est agréé *tout est dit;* et comme ces délais et ce silence vont mal à son caractère décidé et impatient, il demande qu'on en finisse ou *qu'on rompe*. Mais en octobre, M. Clary hésitait encore, malgré le changement que venait d'apporter dans la position du général la journée du 13 vendémiaire.

C'est dans la correspondance de celui-ci avec son frère qu'il faut voir les circonstances et la portée de cet accroissement de fortune. La Convention menacée avait nommé Barras commandant de la force armée;

ce furent les *comités* qui lui adjoignirent Bonaparte pour la commander en second, et l'on remarque déjà que pour cette première et décisive situation le jeune général fut bien moins redevable à Barras que celui-ci ne l'a voulu dire. Ce fut encore le Comité de salut public qui récompensa les services rendus par Napoléon au 13 vendémiaire, par le grade de général de division, et par l'emploi de commandant en second de l'armée de l'intérieur, converti bientôt en celui de général en chef. Sa fortune, on le voit, grandit à vue d'œil. Il s'établit dans l'hôtel réservé à ses fonctions, rue Neuve-des-Capucines, avec un grand train, huit aides de camp, parmi lesquels son frère Louis et Junot, de forts appointements, voiture, table ouverte, etc.

Dans ce moment où la Convention finissait, où la nouvelle Constitution allait être mise à exécution, et où l'on s'occupait d'organiser le gouvernement directorial; au milieu de la famine qui affligeait le pays et des partis qui l'agitaient, la position du commandant en chef de l'armée de l'intérieur était considérable et prépondérante, car il répondait du salut de la République. Aussi, Bonaparte avait-il alors un grand crédit. Il est heureux d'en user dans l'intérêt de sa famille pour laquelle, dès lors, il montre cette inépuisable bonté, l'un des traits distinctifs de ce caractère que l'on croirait de fer, à en juger par l'indomptable ressort de son énergie et de sa volonté, et qui fut, au contraire, en famille et en ménage, plein d'abandon et de délicate affection. Il ne vit, dit-il, que par le plaisir qu'il peut faire aux siens. Il procure un consulat à Joseph et envoie des présents à sa femme, il fait nommer Lucien commissaire des guerres à l'armée du Nord, son cousin Ramolino, directeur des vivres à Paris; il s'occupe de placer son oncle Fesch et fournit à sa mère et à ses sœurs tout l'argent nécessaire à leurs besoins.

Mais comme la famille Clary, voulant sans doute connaître quelle situation serait faite au général Bonaparte par l'organisation du nouveau pouvoir, ne donnait pas de réponse précise, celui-ci se refroidit à son tour pour un projet au sujet duquel on s'était montré si peu empressé, et, depuis le 13 vendémiaire, il ne nomme que deux fois mademoiselle Désirée d'une manière assez froide, pour n'en plus parler à partir du milieu de novembre. C'est qu'il venait de rencontrer Joséphine, et cette circonstance avait changé brusquement le cours de ses sentiments et de ses idées.

On connaît bien maintenant quelle était la situation de Bonaparte et l'état de son cœur lorsqu'il rechercha et se décida à épouser la veuve d'Alexandre de Beauharnais. Nous lui avons emprunté tous ces détails bien précis qui font sortir sa biographie de cette époque, du vague qui l'avait environnée jusqu'à la divulgation de sa correspondance de famille. C'est dans notre histoire une page écrite par la main même qui allait tenir l'épée de Rivoli et d'Arcole.

On a voulu contester la vérité de l'anecdote relative à Eugène et qui fut l'occasion du mariage de sa mère avec le général Bonaparte [1]. Mais tout prouve que les relations des futurs époux se sont formées à l'époque où se place ce fait, après le 13 vendémiaire, au mois d'octobre ou au commencement de novembre 1795, alors que Mme de Beauharnais commençait à reparaître dans le monde. Sur la foi de lettres apocryphes, on a fait figurer bien avant ce temps Joséphine dans les réunions et les fêtes qui, au sortir de la Terreur, charmaient et scandalisaient Paris. Il n'est pas un contemporain sérieux et tant soit peu impartial qui le dise. Que l'on compulse tous les mémoires et les souvenirs du temps, on n'y trouvera pas une seule fois le nom de Mme de Beauharnais prononcé avant le commencement de l'année 1796; et c'est une médiocre concession à réclamer de l'esprit de parti le plus malveillant que de demander pour une femme de ce cœur, de cette sensibilité, de ce tact et de cet amour des convenances, au moins une année de retraite et de deuil en présence de ses enfants et sous les yeux de la famille d'un époux si cruellement mis à mort, et l'objet de vifs et sincères regrets.

Il n'y a aucune vraisemblance à faire de Mme de Beauharnais un personnage quelconque avant la recherche du général Bonaparte. Nous avons vu sa situation pendant les quinze mois qui suivirent le 9 thermidor. Sa vie se passa dans un monde très-restreint composé des amis que la Révolution lui avait laissés et de ceux que lui avait donnés la prison. De ce nombre étaient Mmes d'Aiguillon, Récamier, de Château-Renard et de Fontenay. Joséphine avait dû à cette dernière sa prompte liberté; elle lui dut, au sortir des Carmes, consolation, assistance et protection, car bientôt devenue la femme du principal et du plus influent acteur de la révolution thermidorienne, Mme Tallien jouissait d'un crédit qui n'avait d'égal que la générosité de son cœur. Elle parvint à faire rendre à Mme de Beauharnais une partie des biens de son mari; aussi à aucune époque Joséphine, qui a dit : *J'ai l'horreur de l'ingratitude*, ne dissimula sa reconnaissante amitié pour une femme qui, à la honte du cœur humain, fit presque autant d'ingrats que d'heureux[1].

---

[1] *Biographie* Michaud, art. *Eugène Beauharnais.*

Chez Mme Tallien, qu'elle visitait souvent à Chaillot, Joséphine rencontra évidemment le représentant Barras que le 9 thermidor avait placé aussi sur le premier plan. Nous ne savons si pour le succès de ses démarches auprès du gouvernement d'alors, Mme de Beauharnais eut occasion de s'adresser à lui; quoi-

---

[1] « On l'appelait, dit l'honnête Thibaudeau, *Notre-Dame de Thermidor*, car elle rendait service aux malheureux de tous les partis. Cela n'empêcha pas les royalistes, par une injure gratuite et une ingratitude atroce, de la nommer *Notre-Dame de Septembre*, faisant allusion aux massacres des 2 et 3 septembre 1792, pendant lesquels Tallien était secrétaire de la Commune de Paris. Mme Tallien était recherchée et courtisée à la fois pour elle-même et pour l'influence de son mari dans les affaires; elle était l'ornement de toutes les fêtes et l'âme de tous les plaisirs. Elle régnait sans avoir les embarras du trône : son empire sécha bien des larmes, et n'en coûta, que je sache, à personne. » (*Mémoires sur la Convention et le Directoire*, par A. C. Thibaudeau. Paris, 1824, t. I, p. 131.)

Mais tout le monde ne professait point cette ingratitude décidée, qu'il soit permis de supposer qu'ayant à sa disposition Tallien et sa femme, c'est-à-dire les deux principaux personnages du moment, elle à dû se dispenser de recourir à d'autres. Mais lors même qu'il se serait établi entre le futur directeur et Mme la vicomtesse de Beauharnais des relations de société, c'est procéder comme le monde qui se contente de suppositions et de commérages, et non comme l'histoire, qui veut des preuves, des présomptions au moins, que d'affirmer une liaison peu honorable, et dont on a besoin, au reste, pour étayer le système dont on va bientôt reconnaître la fausseté, de la promotion du général Bonaparte à la tête de l'armée d'Italie par le crédit de Mme de Beauharnais et la gracieuseté de Barras. Quant à une intimité de cette nature à partir du 4 novembre, jour de l'intronisation du Directoire au Luxembourg, sous les yeux de Bonaparte bientôt si amoureux et toujours si jaloux, elle est non-seulement invraisemblable de la part d'une femme ayant le moindre respect d'elle-même, mais elle est de plus impossible.

C'est vers cette époque à peu près, que Mme de

---

et la conduite de Mme de Beauharnais trouva quelques imitateurs. « S'il est affligeant de citer de pareils traits, dit Mme Ducrest, qui rapporte un de ces faits d'oubli les plus caractéristiques, il est consolant d'avoir à leur opposer une conduite honorable. Mme de Boufflers eut à se louer de Mme Tallien; elle fut chez elle assidûment, et contribuait par son esprit à l'agrément d'une conversation aimable. Elle était accompagnée de son mari et de son fils, M. Elzéar de Sabran, dont j'ai déjà parlé. Ils refusaient les invitations se rencontrant avec les soirées de Mme Tallien.... La conduite de cette famille si généralement estimée fut approuvée de tout le monde. » (*Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, chap. XXXVI.)

Beauharnais quitta son logement de la rue de l'Université pour aller habiter, rue Chantereine, la maison qu'elle venait d'acheter à Talma et où celui-ci et sa femme avaient, durant toute la Révolution, reçu dans la plus gracieuse hospitalité les célébrités politiques, littéraires et artistiques du jour [1]. Joséphine arrivait alors à une meilleure fortune. En outre des ressources qu'elle avait rapportées de Hambourg, elle obtenait, grâce au crédit de Tallien, d'importantes restitutions, et sa mère, non contente de faire honneur à la signature de sa fille, avait recommencé ses envois réguliers de fonds que les derniers excès de la guerre civile avaient seuls interrompus. Mme la vicomtesse de Beauharnais put reprendre un certain état de maison, et l'on vit se reformer dans son salon quelques restes de cette bonne compagnie si longtemps dispersée, et au sein de laquelle sa vie s'était écoulée. C'est un souvenir que nous a transmis Napoléon lui-même. « A peine l'eut-il connue, ajoute le *Mémorial de Sainte-Hélène*, qu'il passait chez elle toutes ses soirées. C'était la réunion la plus agréable de Paris. Lorsque la société courante se retirait, restaient alors d'ordinaire M. de Montesquiou, le père du grand chambellan, le duc de Nivernais, si connu par les grâces de son esprit, et quelques autres. On regardait si les portes étaient bien fermées, et l'on se disait : Causons de l'ancienne cour, faisons un tour à Versailles [2]. » Au lendemain de la Terreur et au sortir des camps,

---

[1] *Souvenirs d'un sexagénaire*, par M. Arnault, t. II, p. 129.

[2] *Mémorial*, Ire partie, p. 21.

Napoléon trouva un grand attrait dans ces relations de Mme de Beauharnais, en attendant qu'il y puisât une influence politique et un moyen de popularité.

Chez un caractère comme celui du jeune général, l'amour fit des progrès rapides. Nous ne savons où l'on a pris que Napoléon n'avait jamais aimé, que son génie avait effacé son cœur, et que chez lui l'ambition avait tué le sentiment. Il a éprouvé pour Joséphine l'une des plus violentes passions que jamais homme ait ressenties.

Rien de plus vrai, de plus saisissant et de plus sincère : sa correspondance, écrite sans arrière-pensée, nous le prouvera tout à l'heure. On a gardé et Napoléon a consigné même, dans ses Mémoires, le souvenir de quelques affections de sa première jeunesse qui indiquent que son cœur s'était éveillé de bonne heure ; mais aucune femme ne lui avait inspiré jusqu'ici ce sentiment profond, enthousiaste, dévoué, qui constitue l'amour.

En effet, dès qu'il eut rencontré Joséphine sur son chemin, il fut fasciné, le mot est juste, par ce charme souverain qui régnait sur toute la personne et les manières de la belle créole. Mme la vicomtesse de Beauharnais avait alors trente-deux ans, mais elle en paraissait au plus vingt-six, justifiant ainsi une galanterie de l'acte de son second mariage, perpétuée jusqu'en 1814 par l'Almanach impérial. Nous ne connaissons d'elle aucun portrait, buste ou dessin de cette époque. Quant aux auteurs de mémoires, ils l'ont presque tous dépeinte vers le commencement du Consulat, telle qu'elle trônait déjà aux Tuileries avant d'y régner. C'est une fois parvenu à cette date que nous devrons réunir les principaux traits de sa physionomie et de son caractère, épars dans les écrits contemporains, afin d'en former l'image fidèle de celle qui eût été remarquée lors même qu'elle n'eût point figuré sur un piédestal aussi élevé. Par l'éloge qu'on fait de ses traits, de sa tournure, de son regard expressif, de son fin et doux sourire, du charme de sa conversation, de l'harmonie de sa voix, de sa grâce incomparable surtout, mélange d'élégance française et de laisser aller créole, il est aisé de se représenter ce qu'était Joséphine cinq ans auparavant, lorsque le général Bonaparte en devint amoureux. Ce n'était point une beauté, si l'on veut entendre par là cette perfection qu'offraient alors Mme Tallien, et plus tard, la princesse Pauline, sœur de Napoléon; mais Joséphine réalisait d'une manière complète le type de la jolie femme : comme nous dirions aujourd'hui, elle était un modèle achevé de *distinction*. C'est par là, c'est par cette supériorité de manières et de ton que Bonaparte lui reconnaissait sur lui, qu'elle le séduisit surtout. Cet homme de guerre, ce général républicain, vivant tantôt dans les camps et tantôt au milieu de mœurs qui affectaient la rudesse, avait reçu en naissant ce goût de la distinction qui se développa dans quelques hautes sociétés de sa première jeunesse, pour obtenir une entière satisfaction à sa double cour de Consul et d'Empereur.

Sans s'en rendre compte peut-être, il fut autant attiré par la position sociale de Mme de Beauharnais que par les charmes de sa personne. Un de ses anciens aides de camp qui détestait trop le fils pour aimer la mère, s'étonne que Bonaparte se soit cru flatté d'épouser Mme de Beauharnais [1]. Cela se comprend cependant, si l'on veut parler de ces choses comme en parle la société, et les juger en tenant compte de la position respective des parties à l'heure du mariage. Issue d'une famille aussi ancienne qu'honorable, veuve d'un brillant gentilhomme devenu général, qui avait marqué comme président de l'Assemblée constituante, et dont la République avait voulu faire un ministre, bien apparentée des deux côtés, relativement riche, ayant depuis son arrivée en France véeu et brillé dans le plus grand monde de Paris et de Versailles, qui reprenait le chemin de sa maison, Mme la vicomtesse de Beauharnais était évidemment ce qu'on appelle un bon parti pour le général de l'armée de l'intérieur, dont les comités et le gouvernement connaissaient, il est vrai, le mérite, mais dont le génie ne s'était point encore révélé, et qui pouvait comme tant d'autres rester ou perir à la guerre simple général.

Toutefois ce ne fut pas l'intérêt qui décida Bonaparte à épouser Joséphine. Il ne connaissait point, il ne voulut point connaître sa position de fortune. Quant à la carrière militaire du jeune général, elle ne dut rien à sa femme : Mme de Beauharnais aurait-elle eu sur le Directoire le crédit qu'elle ne possédait pas, Bonaparte n'avait plus besoin d'influence étrangère pour obtenir le commandement d'une armée active, celui de l'armée d'Italie surtout, pour laquelle, depuis plusieurs mois, il rédigeait des plans que la médiocrité de Schérer s'obstinait à ne pas comprendre.

---

[1] *Mémoires du duc de Raguse*, t. Ier, p. 94.

Mais l'échafaudage construit sur cette supposition tombe quand on sait que Barras ne fut pour rien dans le choix de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie, si ce n'est pour sa voix quand la majorité de ses collègues s'était déjà prononcée. C'est au membre le plus intègre du Directoire, le plus moral et le plus compétent en fait de mérite militaire, c'est à Carnot, que le jeune général dut ce poste important. Voici ce qu'on lit dans les mémoires publiés sur ce grand citoyen qui couronna les services qu'il venait de rendre à la patrie dans les heures les plus critiques de la Révolution, par cette désignation du général Bonaparte, qui fut le salut de la France : « On a beaucoup dit et répété que Barras avait fait nommer Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie, lorsqu'il est de fait qu'il n'y a été nommé que sur la présentation de Carnot qui, ayant cru démêler en lui, quoiqu'il fût très-jeune, toutes les qualités d'un excellent général, ne craignit pas de s'exposer à la responsabilité qui pesait sur lui, s'il n'eût pas justifié ses espérances. Ce ne fut qu'après ses brillants succès, que Barras s'avisa, pour s'en faire un mérite, de dire en confidence à ses courtisans que c'était à lui que l'on devait cette nomination, lorsqu'il n'y eut réellement d'autre part que de ne s'y être pas opposé[1]. »

Mais si l'on voulait refuser le caractère de l'authenticité à ces mémoires rédigés sur les papiers de Carnot, mais, il est vrai, non écrits par lui, on acceptera, comme l'expression de la vérité, la parole de Carnot lui-même qui a dit dans une occasion mémorable de sa vie, et en des termes bien plus forts et bien plus affirmatifs, la même chose que ce que raconte son chroniqueur.

Voici dans quelle circonstance il fut appelé à s'expliquer sur ce sujet. Ayant pu s'échapper du guet-à-pens que trois de ses collègues du Directoire lui avaient tendu au 18 fructidor, Carnot traqué d'abord en Suisse, s'était réfugié, sous un nom d'emprunt, dans l'une des villes libres de l'Allemagne, à Hambourg. Il y vivait ignoré, se livrant à l'étude des sciences, lorsqu'il reçut le rapport présenté au Conseil des Cinq-Cents sur cette journée, par le député Bailleul, et dans lequel il était très-fort maltraité. C'est alors, dit le rédacteur de ses mémoires[2], qu'il publia « cette réponse si connue, dans laquelle il stigmatisa, d'une manière indélébile, les triumvirs et leurs complices; écrit qui leur porta le coup mortel, en déversant sur eux, à grands flots, avec l'accent de la vérité et de l'indignation, la honte et le mépris qu'ils méritaient. » On va lire la partie de cette réponse fort éloquente, en effet, qui est relative à la nomination du général Bonaparte au commandement en chef de l'armée d'Italie.

---

[1] *Mémoires historiques et militaires sur Carnot*, p. 99. Paris, 1824.

[2] *Id.*, p. 107.

« Il n'est point vrai que ce soit Barras qui ait proposé Bonaparte pour le commandement de l'armée d'Italie; *c'est moi-même*. Mais sur cela on a laissé filer le temps pour savoir comment il réussirait, et ce n'est que parmi les intimes de Barras qu'il se vanta d'avoir été l'auteur de la proposition faite au Directoire. Si Bonaparte eût échoué, c'est moi qui étais le coupable; j'avais proposé un jeune homme sans expérience, un intrigant; j'avais évidemment trahi la patrie : les autres ne se mêlaient point de la guerre; c'était sur moi que devait tomber toute la responsabilité. Bonaparte est triomphant : alors c'est Barras qui l'a fait nommer; c'est à lui seul qu'on en a l'obligation; il est son protecteur, son défenseur contre mes attaques. Moi je suis jaloux de Bonaparte, je le traverse dans tous ses desseins, je le persécute, je le dénigre, je lui refuse tout secours; je veux évidemment le perdre. Telles sont les ordures dont on remplit, dans le temps, les journaux vendus à Barras[1]. » Le lecteur, nous n'en doutons point, donnera la préférence à cette version de celui qui est resté comme le type de l'honnête homme, sur les allégations de Barras, et le dire de tous ceux pour la haine desquels ces allégations ont été une arme politique[1].

---

[1] *Réponse de L. N. M. Carnot, citoyen français, l'un des fondateurs de la République, et membre constitutionnel du Directoire exécutif, au rapport fait sur la conjuration du* 18 *fructidor au Conseil des Cinq-Cents, par J.-Ch. Bailleul, au nom d'une commission spéciale, le* 8 *floréal an* VI *de la République*. In-12 de 228 p., sans nom de lieu ni d'auteur. Bibliothèque impériale, coté L, b. ^{42}, n° 560, au *nouveau catalogue imprimé* des ouvrages sur l'histoire de France.

Dès les premiers jours, Napoléon avait senti son cœur pris à l'attrait invincible de Joséphine : il n'en fut pas, il ne devait point en être de même de celle-ci.

---

[1] Pour en finir avec ce système d'attaques à deux fins par lequel on a voulu blesser en même temps Joséphine et Napoléon, voici encore une page écrite d'hier et qui se recommande à la fois par le talent, la position et le caractère de l'écrivain :

« Cette promotion inattendue donna lieu à beaucoup de suppositions éloignées de la vérité, qui se répandirent dans le vulgaire, et sont même restées dans la tradition. Le général Bonaparte n'était connu que par le 13 vendémiaire. On ignorait que plusieurs mois auparavant il avait été employé au Comité de salut public, dont il avait gagné la confiance, et qui le consultait sur toutes les affaires de la guerre.... Lui confier le commandement de l'armée d'Italie n'était pas une affaire d'intrigue ni de faveur. Depuis six mois le général Bonaparte dirigeait cette guerre ; on acceptait ses projets, on croyait à ses espérances ; plus elles semblaient prodigieuses, plus il était indispensable de se confier à lui pour les réaliser. Carnot et Le Tourneur le proposèrent, Réveillère et Rewbel furent de leur avis ; Barras s'abstint d'exprimer son opinion ; plus tard il se vanta d'avoir été le premier auteur de la fortune du général Bonaparte, sans pour cela se contraindre dans la haine qu'il lui portait.

« On a prétendu aussi que le général Bonaparte avait épousé Mme de Beauharnais pour obtenir la faveur et la protection de Barras. Ce n'était point Barras, comme on disait, qui avait fait connaître Mme de Beauharnais au général Bonaparte. » L'historien reproduit et adopte les détails connus de la démarche du jeune Eugène auprès du général en chef de l'armée de l'intérieur, qui amena la connaissance du général avec sa mère. Il termine par ces lignes : « Quelque crédit qu'on supposât aux femmes auprès du directeur Barras, on n'était pas à une époque et dans des circonstances où le choix des généraux pût être déterminé par de tels motifs. Il paraît d'ailleurs que Barras ne professait pas une grande bienveillance pour Mme de Beauharnais. Carnot parle dans son mémoire « des « grossiers et calomnieux sarcasmes de Barras contre une personne « chère à Bonaparte. » (M. le baron de Barante, *Histoire du Directoire de la République française.* Paris, 1855, t I^{er}, p. 182.)

Veuve depuis dix-huit mois seulement, elle ne pouvait avoir ainsi perdu le souvenir d'un époux qui, après avoir froissé sa vie, l'avait ensuite entourée d'une affectueuse estime, traversée et ravivée, dans ces dernières années, par tant de périls et d'angoisses. Et puis elle était mère, mère tendre, et elle avait reporté sur ses enfants toutes les forces vives d'un cœur habitué à chercher dans l'amour maternel des dédommagements aux déceptions conjugales. Elle repoussa d'abord l'idée d'un second mariage, quelque flattée que fût la femme des hommages dont elle était l'objet. C'est à ses sentiments de mère que Bonaparte s'adressa alors, montrant pour ses enfants une affection qu'il ressentait véritablement, et promettant avec un accent et une persistance à convaincre, de leur servir de père, de les diriger, de les protéger et de se consacrer à leur fortune. La famille de Joséphine elle-même, ses tantes Mmes de Renaudin et de Beauharnais, lui conseillaient cette union qui devait donner un appui à ses enfants, et à elle un état dans le monde moins sévèrement jugé que celui d'une veuve jeune encore et pour longtemps faite pour plaire. Sa mère, désespérant de pouvoir exécuter de si tôt leur projet d'existence commune, lui tenait le même langage. Plusieurs de ses amis (non pas tous), sans deviner la gloire de Bonaparte, mais en le voyant déjà le premier personnage du moment après les Directeurs, poussaient aussi Mme de Beauharnais à ce mariage. Le marquis, son beau-père, lui-même ne s'y opposait pas. Ainsi placée entre ses souvenirs et l'amour de ses enfants, ses regrets et son cœur de femme qui se réveillait aux accents d'une passion brûlante et sincère, Joséphine ne savait que décider.

S'emparant de cette situation si naturelle et bien comprise, on a publié une lettre attribuée à la vicomtesse de Beauharnais, que nous avons cru un instant avec tous ses biographes, émanée d'elle, mais qu'aujourd'hui, avec la connaissance que nous avons acquise de son style, de sa manière de traduire et d'enchaîner ses pensées, nous sommes obligé de repousser, quoique pour les sentiments qu'elle exprime, elle soit parfaitement en situation. On ne saurait mieux rendre cet état indécis de son cœur, qui, sous le feu des instances du jeune général, ne sait dire ni oui ni non, qui résiste en subissant le courant, et se rend en croyant refuser[1].

---

[1] Cette lettre, adressée à une amie qui n'est pas nommée, ne fait point partie toutefois du recueil désavoué par le prince Eugène. Voici le fragment auquel nous faisons allusion :

« Vous avez vu chez moi le général Bonaparte? Eh bien! c'est lui qui veut servir de père aux orphelins d'Alexandre de Beauharnais, d'époux à sa veuve. L'aimez-vous, allez-vous me demander? — Mais.... non. — Vous avez donc pour lui de l'éloignement? — Non, mais je me trouve dans un état de tiédeur qui me déplaît, et que les dévots trouvent plus fâcheux que tout en fait de religion. L'amour étant une espèce de culte, il faudrait aussi avec lui se trouver toute différente de ce que je suis, et voilà pourquoi je voudrais vos conseils, qui fixeraient les irrésolutions perpétuelles de mon caractère faible. Prendre un parti a toujours paru fatigant à ma créole nonchalance, qui trouve infiniment plus commode de suivre la volonté des autres.

« J'admire le courage du général, l'étendue de ses connaissances en toutes choses dont il parle également bien, la vivacité de son esprit qui lui fait comprendre la pensée des autres, presque avant

En effet, à la veille de contracter cette union qui devait la mener si haut, on comprend qu'elle hésite. Elle y est poussée par le souci de ses affaires et les intérêts de ses enfants; elle se sent attirée aussi par son estime pour ce général si jeune et déjà si considéré, par son admiration pour ses talents; elle est subjuguée par l'ardeur de son amour, mais elle redoute l'empire de son caractère. Elle, d'abord si malheureuse dans son premier mariage, elle craint de s'engager de nouveau : parvenue à cette seconde jeunesse, qui est à la fois un charme et un défaut, elle se défie de l'inconstance d'un époux plus jeune qu'elle, et prévoit encore des jours de larmes pour son cœur si facile à froisser. Mais au contact de ce

qu'elle ait été exprimée; mais je suis effrayée, je l'avoue, de l'empire qu'il semble vouloir exercer sur tout ce qui l'entoure. Son regard scrutateur a quelque chose de singulier qui ne s'explique pas, mais qui impose même à nos Directeurs; jugez s'il doit intimider une femme! Enfin, ce qui devrait me plaire, la force d'une passion, dont il parle avec une énergie qui ne permet pas de douter de sa sincérité, est précisément ce qui arrête le consentement que je suis souvent prête à donner.

« Ayant passé la première jeunesse, puis-je espérer de conserver longtemps cette tendresse violente, qui, chez le général, ressemble à un accès de délire? Si lorsque nous serons unis, il cessait de m'aimer, ne me reprochera-t-il pas ce qu'il aura fait pour moi? ne regrettera-t-il pas un mariage plus brillant qu'il aurait pu contracter? Que répondrai-je alors? que ferai-je? Je pleurerai. La belle ressource, vous écriez-vous! Mon Dieu, je sais que cela ne sert à rien; mais dans tous les temps, c'est la seule ressource que j'aie trouvée lorsque l'on blessait mon pauvre cœur, si aisé à froisser. Écrivez-moi promptement et ne craignez pas de me gronder, si vous trouvez que j'ai tort. Vous savez que venant de vous, tout est bien reçu. » (*Mémoires* de Mme Ducrest, chap. LXIX, Lettre XXX.)

génie à demi révélé qui, dans l'intimité éclatait en lueurs éblouissantes, soumise, en outre, à cette attraction magnétique exercée par Napoléon sur tout ce qui l'a entouré, Joséphine finit par répondre à la passion dont elle était l'objet.

Si l'on en croit le *Mémorial de Sainte-Hélène*, une fois décidée à épouser le général Bonaparte, le pressentiment de la destinée de cet *homme singulier* s'empara de Joséphine, et elle fut encore tentée de croire aux prédictions de son enfance[1]. Cependant tout le monde, autour d'elle, ne partageait pas ces idées favorables à l'avenir du général. On lit, sur ce sujet, dans les mémoires de M. le baron de Menneval une curieuse anecdote qui doit trouver ici sa place : « Peu de jours avant son mariage avec le général Bonaparte (dit cet ancien secrétaire de Napoléon)[2], Mme de Beauharnais fit appeler son notaire, M. Raguideau, pour l'entretenir d'affaires. Lorsque celui-ci se présenta, il fut immédiatement introduit auprès de Mme de Beauharnais, qui était encore couchée. Les personnes qui se trouvaient dans sa chambre sortirent à son arrivée, excepté un jeune homme qui n'attira pas l'attention du notaire, et qui alla se placer dans l'embrasure d'une croisée. Après avoir causé de quelques dispositions relatives à son prochain mariage,

---

[1] *Mémorial*, Ire partie, p. 115.

[2] *Napoléon et Marie-Louise*, souvenirs historiques de M. le baron de Menneval, ancien secrétaire du portefeuille de Napoléon, premier Consul et Empereur, ancien secrétaire des commandements de l'Impératrice-Régente. Paris, 1844, Amyot, lib., t. Ier, p. 202.

Mme de Beauharnais voulut savoir ce qu'on en disait. M. Raguideau ne lui cacha pas que ses amis voyaient avec peine son union avec un militaire sans fortune, plus jeune qu'elle, qu'il lui faudrait soutenir au service, et qui pouvait être tué à l'armée, et la laisser au dépourvu avec des enfants[1]. Mme de Beauharnais lui demanda si c'était aussi son avis. Il n'hésita pas à répondre affirmativement, ajoutant qu'avec sa fortune (elle avait 25000 francs de rente), elle pouvait faire un mariage plus avantageux et qu'il se croyait, en conscience, obligé de lui faire ces représentations, dictées par son devoir, comme investi de sa confiance, et par l'intérêt qu'il lui portait. Il finit par dire, emporté par son zèle, que cet officier était, sans nul doute, un homme très-recommandable, mais qu'enfin il n'avait que la cape et l'épée. Mme de Beauharnais le remercia de ses conseils; elle appela ensuite, en riant, le jeune homme qui était resté debout devant la fenêtre, jouant sur les carreaux avec ses doigts, et qui n'avait paru prêter aucune attention à l'entretien qui venait d'avoir lieu. Il n'est pas nécessaire de dire que ce jeune homme était le général Bonaparte. — Général, lui dit Mme de Beauharnais, avez-vous entendu ce que vient de dire M. Raguideau? — Oui, répondit-il; il a parlé comme un honnête homme, et ce qu'il vous a dit me donne de l'estime pour lui. J'espère qu'il continuera à se charger de nos affaires, car il m'a disposé à lui accorder ma confiance. —

---

[1] Ceci prouve qu'aux yeux de plusieurs le général Bonaparte semblait faire un meilleur mariage que Mme de Beauharnais.

M. Raguideau, apprenant, par ce qu'il venait d'entendre, quel était ce jeune homme qu'il ne connaissait pas, fut un peu déconcerté. Il n'eut pas, au reste, à se repentir de sa franchise. Napoléon tint les promesses du général Bonaparte : il le nomma notaire de la Liste civile, le traita toujours avec bienveillance, et ne lui reparla jamais de la circonstance à laquelle il devait de l'avoir connu. »

Les chroniqueurs ont ajouté à cette anecdote, et, pour la rendre plus piquante, on a dit que, lors du couronnement, Napoléon, revêtu de son manteau impérial, et portant à son côté l'épée sur la garde de laquelle était monté le diamant le *Régent*, avait voulu se donner le plaisir de faire venir M. Raguideau, pour se montrer à lui dans tout l'éclat de sa puissance, ajoutant malicieusement : *Raguideau, voici la cape et voici l'épée !* M. de Menneval dément ces derniers détails : « Je regrette d'avoir à dire, ajoute-t-il, que cette petite vengeance, si spirituellement imaginée, n'est pas venue à l'esprit de l'Empereur, alors occupé de pensées plus graves. » Et c'est ce qu'on croira sans peine.

Décidée enfin à se remarier, Joséphine chargea Mme Campan de faire connaître à ses enfants cette détermination, aimant mieux employer un intermédiaire que de leur annoncer elle-même qu'elle allait changer de nom. Hortense et Eugène adoraient leur malheureux père et devaient tenir à son nom honorable. Pouvaient-ils se douter ensuite de la splendeur à laquelle était réservé celui que leur mère était sur le point de prendre ? Ils se montrèrent fort affligés de penser qu'ils allaient avoir un beau-père. Mais ils comprirent que c'était surtout pour eux que leur mère se remariait, et le général Bonaparte en leur prodiguant toutes les marques d'une vive tendresse, aida facilement celle-ci à les ramener[1].

Les publications du mariage de Bonaparte et de Joséphine eurent lieu à la mairie du deuxième arrondissement de Paris dans lequel demeurait Mme de Beauharnais, et la célébration en fut indiquée au 19 ventôse, correspondant au 9 mars 1796. Quinze jours auparavant, Napoléon reçut enfin ce titre de général en chef de l'armée d'Italie qu'il allait entourer de tant de gloire. La nomination est du 22 février. La veille, à l'Opéra, Barras en avait complimenté Mme de Beauharnais. Néanmoins, dans l'acte de célébration de son mariage, Bonaparte prend encore la qualité de général en chef de l'armée de l'intérieur. Peut-être sa commission ne lui avait-elle pas été délivrée encore, ou plutôt, ne pouvait-il prendre son nouveau titre qu'après avoir été reconnu par l'armée qui lui était confiée, son prédécesseur devant la commander jusqu'à son arrivée au quartier général.

---

[1] *Correspondance* de Mme Campan avec la reine Hortense; Introduction, p. XIV. « Six mois après (l'entrée d'Hortense à Saint-Germain), Mme de Beauharnais vint me faire part, dit Mme Campan, de son mariage avec un gentilhomme corse, élève de l'École militaire, et général. Je fus chargée d'apprendre cette nouvelle à sa fille, qui s'affligea longtemps de voir sa mère changer de nom. » (Tiré du *Mémoire* de Mme Campan cité et analysé dans la notice de M. Barrière placée en tête des *Mémoires sur Marie-Antoinette*.)

L'acte du second mariage de Joséphine contient quelques mentions qui méritent d'être relevées. Rédigé par le sieur Leclercq, officier public de l'état civil du deuxième arrondissement, il constate que les témoins du général Bonaparte furent le directeur Barras, comme membre du gouvernement et son chef de Vendémiaire, et le capitaine Lemarrois, aide de camp du général. Nous avons vu, par les fragments de sa correspondance, que Bonaparte en avait plusieurs; mais il avait probablement donné la préférence au capitaine Lemarrois, parce que c'est cet officier qui, en introduisant le jeune Beauharnais auprès de son général, avait été la cause occasionnelle de son mariage avec la mère de cet enfant. Les témoins de Joséphine furent Tallien, à qui celle-ci avait voué de la gratitude pour sa mise en liberté et la restitution d'une partie de sa fortune, et un sieur Calmelet, qualifié d'*homme de loi*, ami particulier et conseil de la famille Beauharnais[1].

On donne aux époux les noms de *Napolione Bonaparte*, prononciation italienne de ce nom dans quelques mois si retentissant, et de *Marie-Joseph-Rose de Tascher*. Le général est dit domicilié rue d'Antin, ce qui était sans doute son domicile particulier, car, comme commandant en chef de l'armée de l'intérieur, il logeait alors au quartier géneral de la division militaire, rue des Capucines, dans un hôtel occupé depuis par les archives du ministère des affaires étrangères [1]. Le domicile de Joséphine est indiqué *rue Chantereine*, dans ce petit hôtel devenu historique, d'où, quatre ans plus tard, sortira tout armé le Dix-huit Brumaire, pour répondre à la voix de la France en péril.

---

[1] *Souvenirs historiques* de M. le baron de Menneval, t. Ier, p. 340. — Nous donnerons cet acte à la fin de l'ouvrage.

Mais la particularité la plus remarquable offerte par l'acte de célébration de l'officier de l'état civil, est celle qui concerne l'âge des deux époux. Le sieur Leclercq leur donne à l'un et à l'autre, vingt-huit ans, Napoléon étant né, dit-il, à Ajaccio, *le cinq février mil sept cent soixante-huit*, et Marie-Joseph-Rose de Tascher, à la Martinique, *le vingt-trois juin mil sept cent soixante-sept*. Or Napoléon est réellement venu au monde le 15 août 1769; il avait donc, au 9 mars, jour de son mariage, vingt-six ans sept mois et non vingt-huit. Quant à Joséphine, née le 23 juin 1763, elle avait trente-deux ans et demi au jour de son second mariage. C'est donc en vieillissant Napoléon de dix-huit mois et en ôtant quatre ans à Mme de Beauharnais, que l'on était arrivé à assigner aux deux conjoints, un âge à peu près uniforme.

Ce qui a lieu de surprendre, c'est que l'officier public prétende tenir sous ses yeux et avoir lu aux parties et aux témoins, les actes de naissance sur lesquels il aurait pris ces dates erronées. Nous dirons comme l'ancien et véridique secrétaire de Napoléon : « Il fut procédé à cet acte civil, avec une irrégularité qu'excusait le laisser aller de l'époque; la production des actes de naissance ne fut pas exigée, ou bien ces actes furent examinés très-superficiellement[1]. » Le sieur Leclercq dut rédiger sa pièce d'après la formule et avec le protocole usité, lequel mentionnait la production et la lecture des actes mêmes, tandis que peut-être les époux, n'ayant pas à leur disposition les originaux conservés dans de lointaines archives, n'avaient pu fournir à l'officier de l'état civil, que des notes incomplètes, et évidemment inexactes, dont celui-ci avait bien voulu se contenter, pour satisfaire à l'impatience du général que ses nouveaux devoirs appelaient en Italie. Si l'on veut une dernière preuve de la précipitation et de l'irrégularité qui ont présidé à la rédaction de tous les détails de cet acte, on la trouvera dans l'acceptation faite comme témoin du capitaine Lemarrois, né en 1776, et, par conséquent, encore mineur au mois de mars 1796, ce qui ne lui permettait pas d'intervenir dans un acte de mariage[2].

---

[1] *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, t. I^{er}, p. 288.

---

[1] *Souvenirs historiques* de M. le baron de Menneval, t. I, p. 341.

[2] M. de Menneval, *ibidem*.

Napoléon, oubliant à Sainte-Hélène l'inexactitude de son acte de mariage en ce qui le concernait personnellement, paraît avoir cru que Joséphine, pour se rapprocher de lui, avait eu recours à un acte de naissance autre que le sien. Un jour, écrit M. de Las Cases, la conversation étant tombée sur l'âge des femmes et leur répugnance à le laisser connaître, « l'Empereur cita une grande dame qui, en se mariant, avait trompé son mari de cinq ou six ans au moins, en imaginant de produire l'extrait baptistaire d'une sœur cadette, morte depuis longtemps : « La pauvre Joséphine s'exposait pourtant par là à de graves inconvénients, disait l'Empereur; ce pouvait être réellement un cas de nullité de mariage. » (*Mémorial*, 1re partie, p. 199.) Mal-

Douze jours après son mariage, Bonaparte fit ses adieux à sa femme pour se rendre à Nice où se trouvait l'état-major de l'armée d'Italie, et le 21 mars 1796, il se mit en route, laissant le bonheur derrière lui et marchant à cette impérissable gloire qui l'attendait dans les champs du Piémont et de la Lombardie[1].

---

gré cette affirmation du *Mémorial*, on doit penser qu'aucun acte de naissance ne fut produit à ce mariage. Les deux sœurs de Joséphine étaient nées, l'une le 11 décembre 1764, l'autre le 3 septembre 1766 : ce n'est donc pas sur leurs extraits baptistaires que l'on a pu relever cette date fautive du 23 juin 1767, assignée à la naissance de Joséphine, laquelle, au reste, ne la rajeunissait que de quatre ans, et non de *cinq ou six au moins*, comme on le fait dire à Napoléon.

[1] Tous les biographes ont répété, et la date du mariage y prête, que Napoléon et Joséphine avaient été seulement mariés à la municipalité et ne reçurent point la bénédiction religieuse. Cependant M. de Las Cases (*Mémorial*, Ire partie, p. 115) dit formellement, en invoquant l'autorité du prince primat, que « Mme de Beauharnais fut mariée au général Bonaparte par un prêtre insermenté, mais qui avait négligé, par un accident, l'autorisation obligée du curé de la paroisse. » Le culte n'était certes pas fort libre à l'avénement du Directoire; cependant la persécution sanglante avait fini avec la chute de Robespierre, et rien, dans les possibilités du moment et dans les principes plus tard bien connus de Napoléon et de Joséphine, ne contrarie la version du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

CHAPITRE VI.

Premières victoires de Bonaparte. — Lettres d'amour du général à sa femme. — Joséphine va retrouver son mari en Italie. — Glorieuse existence des deux époux. — Le général Bonaparte vainqueur de quatre armées autrichiennes. — Préliminaires de Léoben. — Cour de Montebello. — Paix de Campo-Formio.

Nous l'avons dit, nous ne voulons point, à propos de la biographie de Joséphine, refaire l'histoire de l'homme prodigieux au sort de qui elle venait de lier sa destinée. Que dirions-nous, au reste, qui ne soit connu de tous et pour les siècles. Début merveilleux! Ce général qui n'a pas vingt-sept ans, arrive au milieu de l'armée d'Italie réduite à une périlleuse défensive, et, dès qu'il se montre, il est reconnu pour maître par ce vieux Schérer qu'il vient remplacer, et par tous ses aînés en services et en gloire, Kellerman, Kilmaine, Augereau, Masséna, Laharpe, Serrurier, etc. Il parle, on l'écoute avec déférence; il commande, on obéit; il punit et l'on courbe la tête; il combat, et on l'admire. Ses soldats sont sans pain, il sait les nourrir;

ils sont sans chaussure, et, sur un geste, ils accomplissent ces marches forcées, hardies, imprévues, qui forment le fond de sa stratégie, de cette science nouvelle de la guerre, qui renverse les règles anciennes et prend l'ennemi toujours en défaut. Son armée enfin est dans sa main comme un coursier ardent et docile; il l'électrise de sa parole, la fascine de son regard et aux moments solennels, l'enlève par son exemple[1].

Un éditeur vraiment national a eu l'heureuse idée de réunir sur cette première campagne d'Italie la correspondance entière de Bonaparte avec les généraux placés sous ses ordres, avec les divers gouvernements de la péninsule et les agents diplomatiques de la France accrédités auprès d'eux, avec le Directoire de Paris et les illustrations de l'époque[2]. Il est impossible de lire cet admirable recueil dans lequel sont cotés, jour par jour, les plans, les opérations et les triomphes du général Bonaparte, sans s'associer aux acclamations de la France et de l'Europe entière émues du bruit de ces victoires retentissantes, de ces noms immortels : Millesimo, Montenotte, Mondovi, Lodi, Rivoli, Arcole, etc. Mais c'est surtout dans les relations du jeune général avec les membres du Directoire, hier ses protecteurs, aujourd'hui ses égaux, demain ses protégés, qu'éclatent, soit qu'il approuve, qu'il conseille ou qu'il blâme, cette hauteur de vues, cette profondeur politique, cette assurance de soi, ce don du commandement, enfin, qui constituent la nature de ceux que Dieu semble avoir institués les dominateurs des hommes, et ont fait le prestige des Alexandre, des Annibal, des César, des Charlemagne comme des Napoléon.

---

[1] « Depuis longtemps, lui écrit Masséna, vous connaissez la justice que je rends à vos talents militaires. (Lettre du 29 mars 1796, collection Panckouke, t. I^er, p. 23.) — Le lendemain (*ibid.*, p. 25), c'est au tour d'Augereau : « Je me félicite, ajoute-t-il, d'être sous vos ordres, connaissant votre civisme et vos talents militaires. » On voit par là que la réputation de Bonaparte était bien faite, et que sa nomination au commandement de l'armée d'Italie paraissait toute naturelle à ses frères d'armes.

[2] *Correspondance inédite*, *officielle et confidentielle* de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangères, les princes, les ministres et les généraux français et étrangers en Italie, en Allemagne et en Égypte. Paris, 1819, chez Panckouke. 7 vol. in-8.

Parti de Paris le 21 mars, le général Bonaparte arriva, le 27, à Nice, où se trouvait le quartier général de l'armée dont il allait prendre le commandement. Après s'être fait reconnaître, il concentra aussitôt ses troupes et se mit en mesure de reprendre l'offensive. Les vingt premiers jours d'avril se passèrent sans que le Directoire eût aucune nouvelle des opérations du jeune général, et ses ennemis, car il en avait, puisque déjà il comptait des jaloux, commencèrent à le taxer, lui de présomption et le gouvernement d'imprudence. Les lettres qu'il écrivait à sa femme, toutes pleines des expressions de son amour, ne lui parlaient point de ses dispositions militaires, de sorte que, le 21 avril, elle apprit, en même temps que toute la France, la première victoire de son mari, datée de Montenotte. Mais, à partir de cette date jusqu'au 20 mai, ce fut pour Mme Bonaparte une succession non interrompue d'émotions glorieuses et d'hommages personnels qui firent d'elle, à Paris, la femme la plus honorée, la plus fêtée et la plus heureuse. Chaque jour, par les communications directes que lui faisait le gouvernement, par les messages du Directoire aux deux Assemblées, et la publication dans le *Moniteur* des rapports du général en chef de l'armée d'Italie, elle était tenue au courant de tous les détails de la marche et des opérations de son époux dont chaque pas était une victoire. Rien ne vaut, pour connaître ce brillant moment de la vie de Joséphine et de l'existence de la France, comme un coup d'œil jeté sur le répertoire toujours vivant de notre histoire nationale.

C'est le 25 avril que parut dans le *Moniteur* le premier rapport du général Bonaparte, rendant compte avec une simplicité antique de la bataille de Montenotte gagnée le 11 du même mois. Il loue tout le monde et n'oublie que lui : « Généraux, dit-il, officiers et soldats ont soutenu dans cette journée mémorable la gloire du nom français. » Deux jours après, seconde dépêche annonçant la victoire plus importante de Millesimo, et même ton de supériorité modeste. Mais Salicetti, son compatriote, qui lui avait été adjoint en qualité de commissaire du gouvernement, se croit tenu à moins de discrétion, et il rend franchement justice à ce génie militaire qui fait explosion avec tant d'éclat : « Le plan du général en chef (avait-il dit de Montenotte) a été on ne peut plus savamment combiné[1]; »

---

[1] *Moniteur* du 26 avril.

il ajoute en parlant de Millesimo : « Je dois vous dire que le général en chef s'est acquis dans cette victoire, par la sagesse de ses mesures, par son habileté à les diriger, par son activité à se porter pendant l'action sur les points où sa présence pouvait être nécessaire, la réputation d'un général digne sous tous les rapports de la confiance nationale[1]. »

Le lendemain, 28 avril, le *Moniteur* s'ouvre par cette ligne : « Encore une victoire remportée par l'infatigable armée d'Italie ! » et l'on publie le rapport du général Bonaparte sur la bataille de Dégo, gagnée le lendemain de la victoire de Millesimo. Le 4 et le 5 mai nouveaux rapports qui font connaître la quatrième victoire de Mondovi, et, quelques jours après, l'annonce imprévue que le gouvernement piémontais se détachait de l'Autriche et demandait la paix.

Sur la proposition du Directoire, les Conseils déclarèrent que l'armée d'Italie *ne cessait de bien mériter de la patrie*, et ordonnèrent que leur décret, ainsi que le message du gouvernement qui annonçait les victoires de Bonaparte, seraient affichés dans toutes les municipalités. Le Directoire adressa au jeune général ses félicitations au nom de la nation : « Il est satisfaisant pour lui, disait-il, de voir justifier par les lauriers que vous venez de cueillir, le choix qu'il a fait de vous pour conduire l'armée d'Italie à la victoire. Recevez aujourd'hui, général, le tribut de la reconnaissance nationale. » Et Carnot, tout fier d'avoir deviné son génie et d'avoir doté la France d'un pareil défenseur, lui écrit en particulier : « Toute la France, toute l'Europe ont les yeux fixés sur vous[1]. » Enfin un dernier et solennel hommage est rendu le 9 mai, en plein Luxembourg, à celui que l'on appelle déjà le héros de l'Italie, dans la personne de l'un de ses plus intrépides aides de camp, Junot, qui avait été chargé d'apporter au gouvernement les vingt-deux drapeaux enlevés à l'ennemi dans la conquête du Piémont. Le *Moniteur* décrit cette cérémonie patriotique à laquelle assistait Mme Bonaparte. Elle y entendit le président du Directoire, qui était alors Carnot, « payer un juste tribut d'éloges au jeune général qui venait de s'immortaliser en si peu de jours[2]. » Une épée d'honneur fut offerte à l'envoyé de Bonaparte, et le président lui donna l'accolade fraternelle. « Cette séance, ajoute l'organe officiel, qui n'a duré qu'une demi-heure, présentait un spectacle imposant et tout à la fois attendrissant. Les sons d'une musique guerrière ajoutaient encore à cet enthousiasme général, qui s'est souvent manifesté par des cris de *Vive la république !* »

---

[1] *Moniteur* du 27 avril.

On se figure de quelle considération, de quel éclat devaient entourer à Paris Mme Bonaparte les triomphes de son époux qui, en outre de leurs résultats et de leur rapidité merveilleuse, frappaient d'autant plus l'attention que, pour des raisons diverses, les autres armées de la France, c'est-à-dire celles du

---

[1] Lettre du 25 avril 1796. Collection Panckouke, t. Ier, p. 75.

[2] *Moniteur* du 10 mai.

Nord, de la Sambre, du Rhin et des Alpes restaient complétement inactives, et que, comme l'avait dit Carnot, tous les regards étaient fixés sur celle d'Italie. Aussi les plus grandes démonstrations étaient-elles prodiguées à Joséphine dans ses rares visites au Luxembourg, pendant que son hôtel de la rue Chantereine voyait se succéder tout ce qu'elle avait à Paris d'amis anciens et nouveaux qui venaient, chaque jour, la féliciter de quelque nouveau succès, ce qui contrariait le projet qu'elle avait formé de vivre retirée pendant l'absence du général, retraite dont lui faisait, au reste, une loi la situation de sa santé, qui avait toujours été mauvaise depuis le départ de son mari.

Mais pendant que le général Bonaparte, marchant de victoire en victoire, sauvait la république et conquérait l'admiration du monde, son cœur, inondé de gloire, souffrait dans son amour par l'absence de celle qui ne lui avait donné qu'un rapide bonheur, dont l'image revenait sans cesse à son imagination enflammée. On a beaucoup de lettres de cette première époque écrites par le jeune général à sa femme, et qui ont fait dire à Walter Scott que « Napoléon, aussi ardent à l'amour qu'à la guerre, avait (dans sa correspondance) le langage enthousiaste d'un berger arcadien, » c'est-à-dire d'un amoureux de roman.

Il faut prendre avec prudence et discrétion dans le nombre infini des lettres attribuées à Napoléon et à Joséphine. Il n'est pas de personnages historiques sur lesquels l'art du pastiche, le talent de l'imitation et la spéculation, tantôt amie, tantôt perfide, se soient plus exercés. Bien pénétré du devoir de l'historien, qui ne doit rien hasarder de faux ni de douteux, trompé déjà et mieux en mesure aujourd'hui de discerner la vérité du mensonge, nous avons élagué avec le plus grand soin tout ce qui ne nous a pas paru offrir les caractères de l'authenticité et de l'évidence; aussi, le lecteur ne rencontrera dans ce livre que des lettres autographes, des pièces officielles, et lorsque nous nous sommes servi de documents publiés déjà, nous avons pris à tâche de ne les demander qu'à des recueils dont la provenance offrait toutes les garanties[1].

C'est une étude en même temps remplie de charme et de surprises que celle de la correspondance con-

---

[1] C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger celui auquel nous emprunterons les traits les plus curieux et les plus intimes de l'existence conjugale de Napoléon, d'abord pendant cette première, et, on peut le dire, si romanesque campagne d'Italie, et ensuite pendant le reste de son union avec Joséphine. Nous l'avons déjà cité; c'est le recueil publié en 1833 chez MM. Didot frères, et intitulé : *Lettres de Napoléon à Joséphine pendant la campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, Lettres de Joséphine à Napoléon et de la même à sa fille.* 2 vol. in-8.

L'authenticité de ces lettres que nous avons largement mises à contribution, est incontestable; leur origine est certaine. Elles ont été communiquées à l'éditeur par l'auguste fille de l'Impératrice: « Nous livrons à l'impression, dit-on dans l'*Avertissement* placé en tête de l'ouvrage, les lettres de Napoléon et de Joséphine, qui devaient être publiées en 1825, pour répondre à quelques interprétations hasardées du *Mémorial de Sainte-Hélène.* Des considérations ont empêché que ces lettres ne parussent alors; la personne que les droits du sang en ont rendue dépositaire, nous autorise à les publier aujourd'hui... Nous ne ferons aucune réflexion sur le style de ces lettres écrites à la hâte et dans tout l'abandon de l'intimité; on jugale de Bonaparte, pendant cette année 1796. Il est impossible de rien voir de plus ardent, de plus passionné, de plus déréglé, dirions-nous, s'il n'était question de cette chose la plus chaste malgré ses ardeurs, l'amour dans le mariage. Le jeune conquérant de l'Italie réalise, en effet, au plus haut point, le type du mari amoureux. Il y a chez lui à la fois tant de naïve fraîcheur et d'exaltation romanesque, tant d'abnégation et d'exigence, une confiance si absolue et une jalousie si déraisonnable, que souvent en lisant ses lettres, on oublie même que Bonaparte est époux pour ne voir en lui qu'un amant. Cela s'explique par l'énergie de son caractère, l'impétuosité de son cœur et la fiévreuse et mobile fécondité de son esprit, mais aussi par la bizarrerie de sa situation, amant d'hier, mari de quel-

jugera facilement qu'elles n'étaient pas destinées à voir le jour. Nous les publions, toutefois, sans y rien changer. Notre amour pour la vérité nous commanderait cette réserve, quand nous ne saurions pas que trop souvent corriger c'est profaner. » Ailleurs, après s'être plaint avec justice des erreurs dont fourmillent toutes les biographies de Joséphine et fait appel à la vérité, on ajoute : « Le seul moyen de la présenter, cette vérité, dans tout son jour, et de répondre aux faussetés que des ouvrages, estimables d'ailleurs, renferment sur l'Impératrice, c'est de publier toutes les lettres de Napoléon à sa femme. Cette seule considération a décidé la personne qui possédait cette correspondance, la fille de l'Impératrice Joséphine, à en permettre l'impression. » Ce recueil, dont on comprend toute l'importance, contient 228 lettres de Napoléon et 70 de Joséphine; mais quoiqu'en dise le titre, il ne contient pas les lettres de Joséphine à Napoléon.

L'éditeur de l'œuvre connue sous le titre de *Mémoires d'une Contemporaine*, a joint au deuxième volume de cet ouvrage, sans qu'on s'explique bien le choix d'une pareille place, douze *Lettres inédites de Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie*. L'éditeur « laisse le plaisir au public d'en reconnaître le cachet original, sans ques jours, jeté par ses devoirs et son génie au milieu des périlleux succès d'une grande guerre, à trois cents lieues d'une femme adorée qu'il pouvait ne plus revoir! Le cœur en lui, on va en juger, est au niveau de son génie. C'est une âme en tout complète, grande en héroïsme, profonde en amour.

Ce chapitre sera presque en entier emprunté à la correspondance de Bonaparte avec sa femme. Ayant à faire connaître les nuances les plus intimes de ses sentiments, il n'y aurait ni convenance ni intérêt à les traduire en un autre langage que le sien. Les équivalents, en pareille matière, quels que soient les efforts et le soin de l'interprète, sont toujours pâles et, sans le vouloir, souvent faux; et lorsque surtout

---

le fatiguer des preuves de leur caractère authentique. » C'est s'en tirer à peu de frais; mais on ne saurait accepter pour vrais des documents qui pour toute autorité n'ont à offrir qu'un si mince certificat, aussi n'avons-nous pas cru devoir en faire usage.

Il nous semble qu'on a voulu, dans ces pièces, exagérer le style heurté, les sentiments brûlants et le langage parfois étrange de Napoléon. C'est ce dont il est facile de s'assurer en les comparant à la correspondance très-authentique de cette première campagne d'Italie, publiée par les soins de la reine Hortense. De plus, il est quelques détails et surtout quelques dates dans ces douze lettres, qui nous paraissent déposer contre leur authenticité. Ainsi, dans l'une qui est datée de Nice, du 10 germinal, c'est-à-dire du 30 mars 1796, Bonaparte se plaint que sa femme *le traite de vous*, par ses lettres des 23 et 26 *ventôse*, qui correspondent aux 13 *et* 16 *mars*. Or, on sait que le général ne quitta Paris que le 21 de ce mois; sa femme n'avait donc pas à lui écrire aux dates par lui citées. Dans une autre, datée du quartier général de Milan, le 23 prairial an IV (11 juin 1796), le général Bonaparte annonce à sa femme « que sa lettre lui sera remise par le duc de Lesbelloni (lisez Serbelloni), le plus grand seigneur de ce pays, qui va être député à Paris. » Or, M. de Serbelloni ne vint en France qu'au mois de septembre de le personnage dont on veut reproduire la physionomie morale s'appelle Napoléon, et qu'on possède écrite par lui l'histoire de son cœur, on doit respectueusement lui passer la plume, bien assuré en agissant ainsi de l'approbation et de la reconnaissance du lecteur.

Nous allons reproduire d'abord quatre lettres du général Bonaparte pendant les premiers temps de cette absence. La première a déjà été donnée par Walter Scott; les trois autres, comme celle-là entièrement authentiques, n'ont jamais été publiées, et c'est une bonne fortune pour ce livre dont il nous est permis de nous féliciter.

---

cette année, mais porteur alors, comme nous le verrons, de lettres de Joséphine pour sa fille et pour sa tante.

Mme de Genlis, au chapitre XXXIX de ses *Mémoires*, parle aussi d'une collection de lettres écrites vers la même époque par le général Bonaparte à sa femme. Ce passage n'a point été relevé jusqu'ici: « L'Impératrice de Russie, dit l'ancienne gouvernante des enfants d'Orléans, avait une énorme quantité de lettres de Bonaparte, écrites de sa main et adressées à Joséphine (déjà sa femme), durant ses campagnes d'Italie et pendant son séjour à Turin. Un valet de chambre infidèle les recueillit à l'insu de Mme Bonaparte, et imagina, je ne sais comment, de les offrir à Mme de Courlande [a] (qui, sans doute, les céda à l'impératrice de Russie). Elle me confia ces lettres pour en prendre copie. Je les lus avec avidité, et je les trouvai toutes différentes de ce que j'aurais imaginé.... Elles étaient d'une écriture fort difficile à lire; mais cependant j'en vins parfaitement à bout. Ces lettres étaient spirituelles et touchantes. On n'y voyait point d'ambition et elles exprimaient une extrême sensibilité; elles prouvaient que Bonaparte avait eu pour sa femme la passion la plus vraie et la plus ardente. »

Cette correspondance est sans doute conservée à Saint-Pétersbourg.

[a] Mère de Mme la duchesse de Dino.

Port Maurice, le 14 germinal (3 avril) 1796[1].

« J'ai reçu toutes tes lettres, mais aucune n'a fait sur moi l'impression de ta dernière. Y penses-tu, mon adorable amie, de m'écrire en ces termes? Crois-tu donc que ma position n'est pas déjà assez cruelle, sans encore accroître mes regrets et bouleverser mon âme? Quel style! quels sentiments que ceux que tu peins! Ils sont de feu; ils brûlent mon pauvre cœur. Mon unique Joséphine, loin de toi il n'est pas de gaieté; loin de toi le monde est un désert où je reste isolé et sans éprouver la douceur de m'épancher. Tu m'as ôté plus que mon âme; tu es l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si j'en crains l'issue, si les hommes me dégoûtent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur : ton portrait y bat, je le regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu et tout est riant, hors le temps que je me vois absent de mon amie.

« Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi mon existence morale? C'est une magie, ma douce amie, qui ne finira qu'avec moi. Vivre pour Joséphine, voilà l'histoire de ma vie. J'agis pour arriver près de toi; je me meurs pour t'approcher. Insensé! je ne m'aperçois pas que je m'en éloigne. Que de pays, que de contrées nous séparent! Que de temps avant que tu lises ces caractères, faibles expressions d'une âme émue où tu règnes! Ah! mon adorable femme! je ne sais quel sort m'attend; mais s'il m'éloigne plus longtemps de toi, il me serait insupportable; mon courage ne va pas jusque-là. Il fut un temps où je m'enorgueillissais de mon courage, et quelquefois, en jetant les yeux sur le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me réserver le destin, je fixais les malheurs les plus inouïs sans froncer le sourcil, sans me sentir étonné. Mais aujourd'hui l'idée que ma Joséphine peut être mal, l'idée qu'elle pourrait être malade, et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, flétrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, ne me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir. Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent rien à celui qui meurt sans regret; mais aujourd'hui mourir sans être aimé de toi, mourir sans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et frappante de l'anéantissement absolu. Il me semble que je me sens étouffé. Mon unique compagne, toi que le sort a destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n'aurai plus ton cœur sera celui où la nature sera pour moi sans chaleur et sans végétation.... Je m'arrête, ma douce amie; mon âme est triste, mon corps est fatigué, mon esprit est allourdi; les hommes m'ennuient. Je devrais bien les détester, ils m'éloignent de mon cœur.

---

[1] *Vie de Napoléon Bonaparte* par Walter Scott, éd. in-12, t. VI, p. 220.

« Je suis à Port-Maurice, près Oneille; demain je suis à Albenga. Les deux armées se remuent; nous cherchons à nous tromper. Au plus habile la victoire. Je suis assez content de Beaulieu, il manœuvre bien; il est plus fort que son prédécesseur. Je le battrai, j'espère, de la belle manière. Sois sans inquiétude; aime-moi comme tes yeux; mais, ce n'est pas assez, comme toi, plus que toi, que ta pensée, ton esprit, ta vie, ton tout. Douce amie, pardonne-moi, je délire; la nature est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu animes.

« A Barras, Sucy, Mme Tallien, amitié sincère; à Mme Château-Renard, civilités d'usage; à Eugène et Hortense, amour vrai.

« N. B. »

A travers ce désordre et les incorrections qui lui sont habituelles, Napoléon a trouvé le style et l'accent de la passion. On a remarqué ces traits qui la peignent si bien : ils éclatent; on les sent. Cette lettre écrite avant la première bataille de Bonaparte, témoigne aussi de l'assurance dans le succès qui ne l'abandonna jamais. Elle porte en outre la trace de ses relations personnelles et assez intimes avec Mme Tallien et Barras. Rendant justice à l'amour déjà profond de sa femme, le général vient de se plaindre de la trop grande vivacité des lettres de celle-ci : quatre jours après c'est de sa froideur qu'il se plaint, et nous allons le voir pris d'une de ces bouffées de jalousie qui, à chaque instant, s'élèvent comme elles se dissipent dans son esprit.

Albenga, le 18 germinal (7 avril) 1796[1].

« Je reçois une lettre que tu interromps pour aller, dis-tu, à la campagne; et après cela tu te donnes le ton d'être jalouse de moi, qui suis ici accablé d'affaires et de fatigues. Ah! ma bonne amie!... Il est vrai que j'ai tort. Dans le printemps la campagne est belle; et puis l'amant de dix-neuf ans s'y trouvait sans doute[2]; le moyen de perdre un instant de plus à écrire à celui qui, éloigné de trois cents lieues de toi, ne vit, ne jouit, n'existe que pour ton souvenir, qui lit tes lettres comme on dévore, après six heures de chasse, les mets que l'on aime.

« Je ne suis pas content. Ta dernière lettre est froide comme l'amitié. Je n'y ai pas trouvé ce feu qui allume tes regards, ce que j'ai cru quelquefois y voir. Mais quelle est ma bizarrerie! j'ai trouvé que tes lettres précédentes oppressaient trop mon âme; la révolution qu'elles y produisaient attaquait mon repos et asservissait mes sens. Je désirais des lettres plus froides, mais elles me donnent le glacé de la mort. La crainte de ne pas être aimé de Joséphine, l'idée de la voir inconstante, de la.... Mais je me forge des peines. Il en est tant de réelles; faut-il encore s'en fabriquer!!! Tu ne peux m'avoir inspiré un amour sans bornes sans le partager, et avec ton âme, ta pensée et ta raison, l'on ne peut pas en retour de l'abandon, du dévouement, donner en échange le coup de mort....

---

[1] Cette lettre ainsi que les deux qui suivent, entièrement inédites, nous ont été communiquées par M. le baron Feuillet de Conches dont on connaît la science et l'autorité en matière d'autographes. Qu'il reçoive ici pour sa gracieuseté nos bien vifs remerciments. Nous n'avons point vu ces lettres attribuées à Bonaparte qui se trouvent en Angleterre; mais leur parfaite authenticité nous est garantie par M. le baron Feuillet de Conches qui a exécuté de sa main sur les originaux, la copie qui nous a servi pour l'impression : une pareille affirmation vaut pour nous la vue des autographes mêmes.

[2] Nous n'avons pu trouver un nom à mettre sous cette fantasque imagination.

« Tu ne me parles pas de ton vilain estomac; je le déteste. Adieu jusqu'à demain, *mio dolce amor*. Un souvenir de mon unique femme et une victoire du destin, voilà mes souhaits : un souvenir unique, entier, digne de celui qui pense à toi à tous les instants.

« Mon frère est ici. Il a appris mon mariage avec plaisir. Il brûle de l'envie de te connaître. Je cherche à le décider de venir à Paris. Sa femme est accouchée; elle a fait une fille. Ils t'envoient pour présent une boîte de bonbons de Gênes. Tu recevras des oranges, des parfums et de l'eau de fleur d'orange que je t'envoie. Junot, Murat te présentent leurs respects.

« N. B. »

Mais après la capitulation de Cherasco qui lui soumettait le Piémont et lui assurait le passage des Alpes, le général Bonaparte à bout de courage contre son cœur, voulut réaliser un projet formé dès son départ et faire venir sa femme auprès de lui. Il profita de l'occasion de son frère Joseph qu'il envoyait à Paris, pour engager le Directoire à accorder la paix au roi de Sardaigne, et auquel il adjoignait son aide de camp Junot, chargé d'offrir au gouvernement les drapeaux conquis sur l'ennemi[1]. Le général remit à Joseph une lettre ainsi conçue :

Carru, le 5 floréal (24 avril) 1796.

« A ma douce amie,

« Mon frère te remettra cette lettre. J'ai pour lui la plus vive amitié. Il obtiendra, j'espère, la tienne. Il la mérite. La nature l'a doué d'un caractère doux et inaltérablement bon; il est tout plein de bonnes qualités. J'écris à Barras pour qu'on le nomme consul dans quelque port d'Italie. Il désire vivre éloigné avec sa petite femme, du grand tourbillon et des grandes affaires. Je te le recommande.

« J'ai reçu ta lettre du 16 et du 21[2]. Tu as été bien des jours sans m'écrire. Que fais-tu donc? Oui, ma bonne amie, je suis non pas jaloux mais quelquefois inquiet. Viens vite; je te préviens, si tu tardes, tu me trouves malade. Les fatigues et ton absence, c'est trop à la fois.

« Tes lettres font le plaisir de mes journées, et mes journées heureuses ne sont pas fréquentes. Junot porte à Paris vingt-deux drapeaux. Tu dois revenir avec lui, entends-tu?... Malheur sans remède, douleur sans consolation, peines continues si j'avais le malheur de le voir revenir seul, mon adorable amie. Il te verra, il respirera dans ton temple; peut-être même lui accorderas-tu la faveur unique et inappréciable de baiser ta joue, et moi je serai seul et bien, bien loin. Mais tu vas revenir, n'est-ce pas ? tu vas être ici à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras? Prends des ailes, viens, viens! Mais voyage doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante. Si tu allais verser ou prendre mal; si la fatigue.... Viens vivement, mon adorable amie, mais lentement.

---

[1] *Mémoires et correspondance* du roi Joseph, t. Ier, p. 61.

[2] Du 5 et du 10 avril.

« J'ai reçu une lettre d'Hortense. Elle est tout à fait aimable. Je vais lui écrire. Je l'aime bien, et je lui enverrai bientôt les parfums qu'elle veut avoir.

« N. B. »

Inaltérablement bon, c'est Joseph peint d'un seul trait; et c'est lui encore que cet éloignement précoce « du grand tourbillon et des grandes affaires. » Et quand le général vient aux choses de son cœur et à ce départ de sa femme qui va devenir son idée fixe, que de grâce dans sa passion, et presque de remords dans ses exigences — accours, prends des ailes; mais la route est mauvaise, ne te fatigue pas; cependant viens vite, mais à petites journées! — C'est l'amour qui commande et qui craint; c'est bien à la fois ce dévouement et cet égoïsme qui le constituent.

Quelques jours après, le général Bonaparte expédia à Paris Murat, un autre de ses aides de camp, pour porter au Directoire le reste des drapeaux pris à l'ennemi, et le chargea aussi de presser le départ de sa femme. On a fort critiqué Joséphine de n'avoir pas accouru dès le mois d'avril en Italie, au premier appel de son mari, avant sa victoire de Lodi et la soumission du Milanais. De bonne foi, il fallait être son glorieux époux, puisant dans son génie l'assurance de sa conquête, et dans son impatient amour les désirs les moins soucieux des obstacles, pour concevoir d'aussi hâtives exigences. Ce n'était certes pas la coutume, depuis le commencement des guerres de la République, de voir les femmes de nos généraux marcher à la suite des armées. La règle, basée sur des motifs faciles à concevoir, ne le voulait point, et la prudence s'y opposait. Nous ne prétendons pas faire de Joséphine une femme taillée à l'antique, une Romaine, une héroïne. Pendant la Terreur, au Divorce, elle a eu ses heures d'héroïsme, et elle a noblement suffi aux grandes épreuves de sa destinée. C'était là son genre de courage : la force d'une âme douce et modérée qui grandit sous les coups du sort. Mais s'embarquer ainsi dès le début dans les fatigues et les incertitudes d'une grande guerre, bivouaquer, même dans des villes italiennes, faire campagne en un mot, c'était trop demander à cette nature créole chez laquelle, si la nonchalance était une grâce, elle était aussi un défaut. Mme Bonaparte ne manquait pas autour d'elle de parents et d'amis qui traitaient de folie un départ trop prompt. Des apparences de grossesse lui commandaient ensuite d'attendre, et lorsque dans la seconde quinzaine de mai, la nouvelle du succès décisif de Lodi et de l'entrée triomphale de son mari dans Milan lui eut permis de se rendre à son appel, elle tomba réellement malade, et ne se trouva en état de partir que vers le milieu de juin. Dès que sa santé se fut améliorée, Joséphine, malgré son profond chagrin de quitter ses enfants auprès desquels la retenait sa tendresse, se mit en devoir d'aller rejoindre un époux vers qui l'appelait aussi son cœur chaque jour plus aimant.

Mais cette absence prolongée au delà de ses impatientes prévisions avait mis le héros de l'Italie dans une situation d'esprit impossible à décrire. La jalousie, l'irritation, l'espoir, la crainte se partageaient ce cœur orageux. C'est une jalousie sans motif, sans objet précis ; lorsque ses vapeurs montent à son cerveau Bonaparte maudit les femmes, et lorsqu'il apprend que la sienne est malade, il se maudit lui-même de la peine qu'il a pu lui causer par sa correspondance emportée.

Privé de ces nouvelles quotidiennes qu'il aurait exigées, trouvant que Junot, que Murat, que son frère méritent autant que Joséphine son éternel reproche de négligence, dans ses alarmes Bonaparte imagine un moyen décisif de sortir de la mortelle inquiétude qui l'oppresse. Il expédie à sa femme un courrier particulier chargé uniquement de remettre sa lettre, demander une réponse immédiate et catégorique, et repartir sur-le-champ à franc étrier pour lui rapporter ce qu'il appelle la mort ou la vie, selon que Joséphine sera malade ou rétablie. Pauvre héros amoureux, quelle joie si la destinée scientifique de la France lui eût donné alors notre interprète électrique, comme plus tard en face de l'Angleterre l'indomptable vapeur!

Voici cette lettre magnifique, la plus longue, la plus éloquente et la plus passionnée que nous connaissions de toutes celles écrites par Napoléon lui-même :

« Tortone, midi, le 27 prairial an IV de la République
(15 juin 1796).

« A Joséphine,

« Ma vie est un cauchemar perpétuel. Un pressentiment funeste m'empêche de respirer. Je ne vis plus, j'ai perdu plus que la vie, plus que le bonheur, plus que le repos; je suis presque sans espoir. Je t'expédie un courrier. Il ne restera que quatre heures à Paris, et puis m'apportera ta réponse. Ecris-moi dix pages; cela seul peut me consoler un peu.... Tu es malade, tu m'aimes, je t'ai affligée, tu es grosse et je ne te vois pas. Cette idée me confond. J'ai tant de torts avec toi que je ne sais comment les expier. Je t'accuse de rester à Paris, et tu y étais malade. Pardonne-moi, ma bonne amie; l'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison ; je ne la retrouverai jamais. L'on ne guérit pas de ce mal-là. Mes pressentiments sont si funestes, que je me bornerais à te voir, à te presser deux heures contre mon cœur, et mourir ensemble. Qui est-ce qui a soin de toi ? J'imagine que tu as fait appeler Hortense. J'aime mille fois plus cette aimable enfant depuis que je pense qu'elle peut te consoler un peu. Quant à moi, point de consolation, point de repos, point d'espoir, jusqu'à ce que j'aie reçu le courrier que je t'expédie, et que par une longue lettre tu m'expliques ce que c'est que ta maladie, et jusqu'à quel point elle doit être sérieuse. Si elle est dangereuse, je t'en préviens, je pars de suite pour

Paris. Mon arrivée vaudra ta maladie. J'ai été toujours heureux. Jamais mon sort n'a résisté à ma volonte, et aujourd'hui je suis frappé dans ce qui me touche uniquement. Joséphine, comment peux-tu rester tant de temps sans m'écrire? Ta dernière lettre laconique est du 3 du mois[1]; encore est-elle affligeante pour moi. Je l'ai cependant toujours dans ma poche. Ton portrait et tes lettres sont sans cesse devant mes yeux.

« Je ne suis rien sans toi. Je conçois à peine comment j'ai existé sans te connaître. Ah ! Joséphine, si tu eusses connu mon cœur, serais-tu restée depuis le 29 au 16 sans partir[2]? aurais-tu prêté l'oreille à des amis perfides qui voulaient peut-être te tenir éloignée de moi? Je soupçonne tout le monde; j'en veux à tout ce qui t'entoure. Je te calculais partie depuis le 5, et le 15 arrivée à Milan[3].

« Joséphine, si tu m'aimes, si tu crois que tout dépend de ta conservation, ménage-toi. Je n'ose pas te dire de ne pas entreprendre un voyage si long et dans les chaleurs, à moins si tu es dans le cas de faire la route. Va à petites journées; écris-moi à toutes les couchées, et expédie-moi d'avance tes lettres.... Ta maladie, voilà ce qui m'occupe la nuit et le jour. Sans appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l'amitié, pour la gloire, pour la patrie, toi, toi, et le reste du monde n'existe pas plus pour moi que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur puisque tu y tiens, à la victoire puisque cela te fait plaisir, sans quoi j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.

---

[1] Du 22 mai 1796. Sans doute les lettres de Joséphine avaient dû s'égarer, et elle n'était point restée aussi longtemps sans écrire.

[2] Du 18 mai au 4 juin.

[3] 24 mai et 3 juin.

« Quelquefois je me dis : Je m'alarme sans raison, déjà elle est guérie, elle part, elle est partie, elle est peut-être déjà à Lyon.... Vaine imagination ! tu es dans ton lit, souffrante, plus belle, plus intéressante, plus adorable; tu es pâle, et tes yeux sont plus languissants; mais quand tu seras guérie, si un de nous deux devait être malade, ne doit-il pas être moi? Plus robuste et plus courageux, j'eusse supporté la maladie plus facilement. La destinée est cruelle, elle me frappe dans toi !

« Ce qui me console quelquefois, c'est de penser qu'il dépend du sort de te rendre malade, mais qu'il ne dépend de personne de m'obliger à te survivre.

« Dans ta lettre, ma bonne amie, aie soin de me dire que tu es convaincue que je t'aime au delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer; que tu es persuadée que tous mes instants te sont consacrés; que jamais il ne se passe une heure sans penser à toi ; que jamais il ne m'est venu dans l'idée de penser à une autre femme; qu'elles sont toutes à mes yeux sans grâce, sans beauté et sans esprit; que toi, toi tout entière, telle que je te vois, que tu es, pouvais me plaire et absorber toutes les facultés de mon âme; que tu en as touché toute l'étendue; que mon cœur n'a point de replis que tu ne voies, point de pensées qui ne te sont subordonnées ; que mes forces, mes bras, mon esprit, sont tout à toi; que mon âme est dans ton corps, et que le jour où tu aurais changé, ou où tu cesserais de vivre serait celui de ma mort; que la nature, la terre, n'est belle à mes yeux que parce que tu l'habites. Si tu ne crois pas tout cela, si ton âme n'en est pas convaincue, pénétrée, tu m'affliges, tu ne m'aimes pas. Il est un fluide magnétique entre les personnes qui s'aiment. Tu sais que jamais je ne pourrais te voir un amant, encore moins t'en souffrir un : lui déchirer le cœur et le voir serait pour moi la même chose; et puis si je pouvais porter la main sur ta personne sacrée.... non, je ne l'oserais jamais, mais je sortirais d'une vie où ce qui existe de plus vertueux m'aurait trompé.

« Mais je suis sûr et fier de ton amour. Les malheurs sont des épreuves qui nous décèlent mutuellement toute la force de notre passion. Un enfant adorable comme sa maman va voir le jour et pourrait passer plusieurs ans dans tes bras. Infortuné, je me contenterais d'une journée. Mille baisers sur tes yeux, sur tes lèvres.... Adorable femme, quel est ton ascendant! Je suis bien malade de ta maladie. J'ai encore une fièvre brûlante! Ne garde pas plus de six heures le courrier, et qu'il retourne de suite me porter la lettre chérie de ma souveraine.

« N. B.[1] »

---

[1] Dans la *Correspondance* de Napoléon avec son frère Joseph. nous trouvons, à la date du 15 mai, ces mots : « Donne-moi des nouvelles de ma femme; l'on me dit qu'elle est malade, et cela me déchire l'âme. »

Quelques jours avant, il écrivait à Carnot, dans une grave dépêche militaire datée du 9 mai 1796 : « Je vous dois des remerci-

On ne peut être plus persuadé que ne se montre ici cet ombrageux époux, de la vanité de ses jalousies et de ses terreurs. Quelle tendresse au milieu de tant d'héroïques soucis! Que d'amour dans ces blasphèmes d'un instant qui mettent aux pieds de la femme aimée tout ce qui est noble et sacré et qui résonnait si haut dans l'âme de Bonaparte : l'amitié, la patrie, l'honneur, et cette passion de la gloire à laquelle il ne semble tenir que parce que ses victoires plaisent à celle qui l'admire en l'aimant. Et dans l'expression de cet amour que d'énergie et de délicatesse en même temps! « Ton vilain estomac, je le déteste, » disait-il tout à l'heure à sa femme; « Je suis bien malade de ta maladie, » lui dit-il ici, sans songer à copier cette mère qui avait mal à la poitrine de sa fille; et ceci : « L'amour que tu m'as inspiré m'ôte la raison, je ne la retrouverai jamais, l'on ne guérit pas de ce mal-là; » et ceci encore : « La destinée est cruelle, elle me frappe dans toi! »

Le dérangement de la santé de Joséphine était dû surtout à un commencement de grossesse qui, pendant plusieurs mois, donna à son mari de douces espérances; mais Dieu ne devait pas accorder à l'épouse bien-aimée ce fils tant souhaité et que regrettait l'Empereur au moment d'accomplir son divorce. A peu près rétablie, Mme Bonaparte quitta enfin

---

ments particuliers pour les attentions que vous voulez bien avoir pour ma femme. Je vous la recommande; elle est patriote sincère, et je l'aime à la folie. » (Collection Panckouke, t. I, p. 139.)

Paris, recommandant ses deux enfants aux soins maternels de Mme Campan.

Elle arriva à Milan dans les derniers jours du mois de juin, après avoir reçu les plus grands honneurs à la cour de Turin : « Je retournai en Italie avec ma belle-sœur, raconte le roi Joseph dans ses Mémoires, et nous trouvâmes le quartier général à Milan[1]. » Ce dut être un beau jour pour Joséphine que celui où elle entra dans la capitale de la Lombardie aux côtés de son jeune et glorieux époux, déjà si illustre et toujours si aimant, au milieu de tout cet enthousiasme italien doublement exalté par l'héroïsme du général et les grâces de son épouse; et l'on peut dire aussi que jamais Joséphine ne fut plus heureuse que pendant les trop courts instants que Bonaparte put donner à son adoration conjugale, au sein de ses premiers triomphes, dans ce magnifique palais Serbelloni, tout rempli d'hommages, de prestige et d'éclat[2].

Mais la guerre ramena bientôt le général en chef de l'armée d'Italie sur les champs de bataille. Beaulieu, après la déroute entière de Lodi, s'était jeté dans Mantoue avec les débris de son armée. Blessée, mais non abattue, l'Autriche se décida à envoyer pour relever ses affaires, une seconde armée formée de 30 000 hommes pris sur le Rhin, où les Français avaient éprouvé des échecs, et confiée à Wurmser regardé comme l'un de ses meilleurs généraux, celui contre lequel, trois années auparavant, avait lutté Alexandre de Beauharnais. Après avoir rallié les forces de l'Empire éparses dans le Tyrol et le nord de l'Italie, Wurmser se mit en marche à la tête de 60 000 hommes pour Mantoue, dont l'armée française poussait ardemment le siége. Menacé d'une attaque aussi formidable, à laquelle il n'avait tout au plus à opposer que 28 000 combattants, le général en chef écrivit à la hâte à Paris pour demander des renforts, et pour obtenir, tout au moins, que l'armée du Rhin, en poussant une pointe, fît une diversion qui forçât l'Autriche à rappeler en Allemagne une partie de ses troupes. On lui répondit par le projet de diviser en deux le généralat de l'armée d'Italie, et par l'invitation de le partager avec Kellermann, qui commandait sur les Alpes. Bonaparte, qui ne voyait de salut que dans l'unité de commandement, et qui avait maintenant le sentiment et la dignité de sa force, offrit résolûment sa démission. Le Directoire eut peur de la responsabilité qu'il assumait en l'acceptant, et, revenant sur sa décision première, il confirma au vainqueur de la Lombardie la direction générale et absolue de la guerre dans la Péninsule. Bien en prit à la France.

---

[1] T. Ier, p. 62. — Mme la duchesse d'Abrantès, si passionnée et parfois si amère contre Joséphine (du moins dans ses premiers volumes, car elle adoucit son style vers le milieu de ses Mémoires), parle de ce voyage d'Italie, qu'elle croit s'être accompli sous la conduite de Junot seul, et en donne des détails qui sont inconciliables avec la présence du frère aîné de Napoléon, chargé spécialement de lui ramener sa femme.

[2] « Envoyé au-devant de Mme Bonaparte jusqu'à Turin (dit le duc de Raguse, t. Ier, p. 188), je fus témoin des soins et des égards qui lui furent prodigués par la cour de Sardaigne à son passage. Une fois à Milan, le général Bonaparte fut très-heureux, car alors il ne vivait que pour elle : pendant longtemps il en a été de même; jamais amour plus pur, plus vrai, plus exclusif n'a possédé le cœur d'un homme, et cet homme était d'un ordre si supérieur ! »

Nous allons suivre, au moyen de sa correspondance, le général Bonaparte dans la suite de cette guerre, où il menait du même pas la gloire et l'amour. Cette analyse et ces extraits feront mieux connaître que tout ce que nous pourrions dire, les acteurs de notre histoire. D'ailleurs, tout intéresse d'un pareil personnage, et ces détails intimes et bien précis, rehaussés encore par d'aussi mémorables circonstances, sont le cœur même de notre sujet. Aux prises avec les opérations les plus compliquées et les plus actives, Bonaparte n'a pas souvent le temps d'écrire de longues lettres; parfois ce ne sont que des billets de quelques lignes, mais qui portent toujours l'empreinte de la même préoccupation exclusive et de la même sincère passion.

Bonaparte quitta à Milan sa femme au bout de quelques jours, pour tâcher d'emporter Mantoue avant l'arrivée de Wurmser, et de battre les partis autrichiens qui commençaient à se montrer dans les environs. Joséphine, comme elle le fit toujours au reste, aurait voulu le suivre; elle était indisposée. Mais bientôt elle fut en état de rejoindre son mari, et celui-ci lui en donna le signal par cette première et courte lettre où il lui annonçait en même temps ses premiers succès et son appréhension d'être lui-même malade.

« De Roverbella, le 6 juillet[1]. — J'ai battu l'ennemi.

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 43. Pour plus de clarté, nous nous

Kilmaine t'enverra la copie de la relation. Je suis mort de fatigue. Je te prie de partir de suite pour te rendre à Vérone; j'ai besoin de toi, car je crois que je vais être bien malade. Je te donne mille baisers. Je suis au lit. »

Mais son mal ne fut point aussi grave qu'il l'avait craint, et le lendemain, Bonaparte quitte Roverbella sans attendre sa femme.

A peine en route, le général apprit qu'un parti ennemi se présentait à Vérone. Il y court, le repousse, et, son indisposition guérie, il n'insiste plus pour que sa femme vienne le rejoindre aussitôt. Sentant la nécessité de presser à outrance le siége de Mantoue, point d'appui de l'Autriche en Italie, il se transporte à Marmirolo, et là il reçoit une affectueuse lettre de Joséphine, qui le met dans l'ivresse, à en juger par les termes de cette réponse, où l'on reconnaît plutôt le langage d'un amant que celui d'un époux.

« Marmirolo, le 17 juillet[1]. — Je reçois ta lettre, mon adorable amie; elle a rempli mon cœur de joie. Je te suis obligé de la peine que tu as prise de me donner de tes nouvelles; ta santé doit être meilleure aujourd'hui; je suis sûr que tu es guérie. Je t'engage fort à monter à cheval; cela ne peut manquer de te faire du bien.

« Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste.

---

contenterons de donner à ces lettres leurs dates d'après le calendrier grégorien.

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 46.

Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer tous mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer, et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver? Je t'enverrai ton cheval; mais j'espère que tu pourras bientôt me rejoindre. Je croyais t'aimer il y a quelques jours, mais depuis que je t'ai vue, je sens que je t'aime mille fois plus encore. Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage : cela prouve combien la maxime de La Bruyère que *l'amour vient tout d'un coup* est fausse. Tout, dans la nature, a un cours et différents degrés d'accroissement. Ah! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout; surtout ne sois jamais jalouse; ne pleure jamais; tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit pas à toi, et une idée qui ne te soit pas soumise.

« Repose-toi bien. Rétablis vite ta santé. Viens me rejoindre, et, au moins, qu'avant de mourir nous puissions dire : Nous fûmes tant de jours heureux!! »

Chose surprenante et pleine de charme de voir ce jeune mari entre un ordre du jour qui est le programme d'une victoire adressé à Masséna et à

Augereau, et une de ces dépêches au Directoire dont l'histoire a fait de glorieuses pages, tracer toutes ces chaudes tendresses, ces mièvreries de passion conjugale, en courant de Lodi à Castiglione, ayant sur son cœur, comme un talisman, les lettres et le portrait de sa femme!

Le lendemain, du même lieu, Bonaparte adresse à Joséphine cette seconde lettre où il est à la fois question, et dans un piquant désordre, du chantre de *l'Énéide*, d'un sanglant combat, de son affection pour les enfants de sa femme, qu'il aime en père tendre, et surtout de sa brûlante tendresse pour son adorable, mais selon lui trop froide Joséphine[1] : « J'ai passé toute la nuit sous les armes. J'aurais eu Mantoue par un coup hardi et heureux, mais les eaux du lac ont promptement baissé, de sorte que ma colonne, qui était embarquée, n'a pas pu arriver.... Je reçois une lettre d'Eugène, que je t'envoie. Je te prie d'écrire de ma part à ces aimables enfants, et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfants. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur, qu'il n'y a aucune différence. Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais. J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine! L'ennemi a fait, le 28, une sortie générale ; il nous a tué ou blessé 200 hommes; il en a perdu 500, en rentrant avec précipitation. Je me porte bien. Je suis tout à Joséphine, et je n'ai de plaisir ni de bonheur que dans sa société.... J'ai perdu ma tabatière; je te prie de m'en choisir une un peu plate, et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus avec tes cheveux. Mille baisers aussi brûlants que tu es froide. Amour sans borne et fidélité à toute épreuve. »

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 50.

Le 19 juillet, toujours du même endroit, nouvelle et délicieuse lettre, pleine d'exquise sensibilité. Sa femme était restée deux jours sans lui répondre; c'en est assez pour éveiller sa mélancolie. « Il y a deux jours, lui écrit-il d'un ton dolent[1], que je suis sans lettre de toi. Voilà trente fois aujourd'hui que je me suis fait cette observation; tu sens que cela est bien triste; tu ne peux pas douter cependant de la tendre et unique sollicitude que tu m'inspires. » Il lui annonce que, la veille, il a attaqué Mantoue et l'a foudroyée avec deux batteries à boulets rouges et des bombes : « Toute la nuit, dit-il avec compassion et grandeur, cette misérable ville a brûlé. Ce spectacle était horrible et imposant ! » Il ajoute que, ce soir même, il va ouvrir la tranchée. Puis, de ces graves résolutions, venant, selon son habitude et sans transition aux choses de son cœur, il demande amoureusement pardon à sa femme pour une faute qu'il a commise, pour un tort qu'il se reproche à son égard. Voici de quoi il s'agissait; rien de gracieux comme cet aveu de mari aussi délicat que son repentir est charmant : « J'ai reçu, dit-il, un courrier de Paris. Il y avait deux lettres pour toi; je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple, et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter : fi ! ce serait une horreur. Si je suis coupable, je te demande grâce ; je te jure que ce n'est pas par jalousie; non certes : j'ai de mon adorable amie une trop grande opinion pour cela. Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres : avec cela il n'y aurait plus de remords ni de crainte. »

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 53.

Malgré la justice que Bonaparte rend à sa femme, et ses protestations qu'il n'est point jaloux, on sent que la jalousie, cette ardeur des natures méridionales, est dans son sang, et l'on aura bien peu de peine plus tard à la surexciter en lui. Ce jour, Joséphine n'avait sans doute pu lui écrire. Il s'en plaint dans cette même lettre avec une humeur enfantine et tendre : « Achille arrive en courrier de Milan ; pas de lettre de mon adorable amie ! Adieu, mon unique bien ; quand pourras-tu venir me rejoindre ? Je viendrai te prendre moi-même à Milan. Mille baisers aussi brûlants que mon cœur, aussi purs que toi. Je fais appeler le courrier; il me dit qu'il est passé chez toi, et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi ! méchante, laide, cruelle, tyranne, petit joli monstre ! Tu te ris de mes menaces, de mes sottises; ah ! si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison. Apprends-moi que tu es gaie, bien portante et bien tendre. » Mais à la première lettre de sa femme, toutes ces gronderies se changent en douceurs, pour reparaître, au premier retard, avec un emportement croissant.

Deux jours après il est heureux, il a reçu une lettre; mais, à l'instant, il en demande une autre : « J'espère, lui dit-il,[1], qu'en arrivant ce soir, je recevrai une de tes lettres. Tu sais, ma chère Joséphine, le plaisir qu'elles me font, et je suis sûr que tu te plais à les écrire. Je partirai cette nuit pour Peschiera, pour Vérone, et de là j'irai à Mantoue, et peut-être à Milan, recevoir un baiser, puisque tu m'assures qu'ils ne sont pas glacés; j'espère que tu seras parfaitement rétablie alors, et que tu pourras m'accompagner à mon quartier général pour ne plus me quitter. N'es-tu pas l'âme de ma vie et le sentiment de mon cœur?.... Adieu, belle et bonne, toute non pareille, toute divine. Mille baisers amoureux. »

Mais Bonaparte apprend que le maréchal Wurmser approche. Il semble ne pas s'en inquiéter; cependant il renonce à sa pointe sur Milan, s'occupe de concentrer son armée pour l'avoir toute sous sa main et la diriger avec sa rapidité accoutumée où son génie lui dira, lorsque l'ennemi aura développé son plan et manifesté ses desseins.

Toutefois, sur le point de marcher contre les Autrichiens, le général Bonaparte ne voulut point laisser sa femme dans Milan, dont peut-être l'abandon pouvait être entraîné par les nécessités de cette nouvelle campagne. Il se décida donc à la faire venir à Brescia, où il venait de transporter son quartier général d'attente. Par sa lettre du 22 juillet, il lui écrit de partir dans les premiers jours d'août, et lui indique la route à suivre pour franchir les quatorze lieues qui séparent Brescia de Milan. Il l'engage à prendre pour sa commodité la voiture à la fois de ville et de campagne qu'il a dans cette dernière ville, et à apporter avec elle, car l'absence peut être longue, son argenterie et une partie des objets qui lui sont nécessaires : « Santé, dit-il, amour et prompte arrivée à Brescia, où le plus tendre des amants t'attend[1]. » Et comme Joséphine lui avait, de son côté, montré une coquette jalousie, et lui reprochait, sur des bruits venus jusqu'à elle, quelques conquêtes galantes dans la société de Brescia : « Je suis désespéré, ajoute-t-il, que tu puisses croire, ma bonne amie, que mon cœur puisse s'ouvrir à d'autres qu'à toi ; il t'appartient par droit de conquête, et cette conquête sera solide et éternelle. » Qu'aurait dit ce cœur si épris, et tout à la généreuse fougue de son âge enthousiaste, si on lui avait annoncé alors qu'un jour il sacrifierait à l'impitoyable raison d'État cette femme tant aimée !

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 57.

Joséphine s'empressa d'accourir au rendez-vous que lui donnait son mari. Mais les instants heureux y furent courts. Bientôt on signala l'arrivée de Wurmser à Marmirolo. Le 28 juillet, Bonaparte quitte précipitamment Brescia pour marcher à sa rencontre, et manœuvrer de façon à couper les divers corps ennemis, et, suivant sa tactique, les battre en détail l'un après l'autre. Ici nous donnons la parole au *Mémorial de Sainte-Hélène,* c'est-à-dire à Napoléon lui-même qui nous a fait connaître, en ce qui concerne Joséphine, les péripéties de cette courte et glorieuse campagne dont elle vit les premiers actes, on peut le dire, sous la tente de son époux[1].

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 59.

En faisant venir sa femme à Brescia, Bonaparte croyait avoir plus de temps devant lui. Mais Wurmser, instruit de la prise du camp retranché de Mantoue et du péril de cette place, avait précipité son mouvement de huit à dix jours, ce qui força le général français de hâter aussi le sien. Arrivé à Peschiera avec sa femme, il apprit que Montebaldo était attaqué par des forces considérables ; il redoubla de vitesse, et le lendemain il vint à Vérone. Déjà les troupes légères de l'ennemi couronnaient les hauteurs qui séparent Vérone des chaînes du Tyrol. Là, Mme Bonaparte *fut témoin des premières fusillades,* spectacle bien nouveau pour une femme mêlée ainsi brusquement aux évolutions de cette grande et terrible guerre. Le général en chef rétrograda alors, et porta son quartier général à Castel-Novo, entre l'Adige et le Mincio, pour être au centre de ses troupes et voir clair enfin dans les opérations encore hésitantes de l'ennemi. A chaque instant, Joséphine rencontrait des soldats blessés dans les diverses actions de détail qui préludaient aux sérieuses batailles devenues à chaque instant plus imminentes. Malgré son désir de la garder avec lui, son mari, voyant la gravité de la situation, voulut la soustraire à de tels spectacles et à de tels dangers. Il se sépara d'elle et lui fit reprendre la route de Brescia. Mais Mme Bonaparte se trouva bientôt arrêtée par une division ennemie déjà parvenue à Ponte-Marco et se dirigeant vers Lonato. Elle fut forcée de revenir au quartier général. C'est alors que, voyant toutes les issues fermées, *dans l'agitation du moment* et sous l'impression des périls qui la menaçaient ainsi que son mari, elle se trouva prise d'un saisissement bien naturel pour une femme, et se mit à pleurer : « Wurmser, lui dit son époux en l'embrassant avec un élan prophétique, va me payer cher les pleurs qu'il te cause ! »

---

[1] Voy. pour les détails qui suivent le *Mémorial,* 1re partie, p. 174, et 2e partie, p. 220.

Au même instant, Bonaparte apprit qu'un corps autrichien était entré dans Brescia, et qu'ainsi ses communications avec Milan étaient coupées. Gêné par les soins que réclamait la sécurité de sa femme, voulant la mettre à couvert, mais ne pouvant plus risquer de la diriger sur la haute Lombardie, il se décida à l'envoyer dans une des villes de l'Italie centrale. Il la fit passer par Mantoue, que les Français, qui allaient bientôt quitter leurs lignes par une résolution hardie, tenaient encore assiégée. « Elle fut obligée, raconte le *Mémorial*, de longer en voiture et de très-près le siége de Mantoue; on tira sur elle de la place, et quelqu'un de sa suite fut même atteint. » Ces boulets durent rappeler à Mme Bonaparte ceux du fort Bourbon qui, dix ans auparavant, avaient salué le départ de la frégate *la Sensible*, la ramenant avec sa fille de la Martinique en France. « Joséphine (ajoute Napoléon, qui nous a tracé la suite de cet itinéraire), traversa le Pô, Bologne, Ferrare, et gagna Lucques, poursuivie par la crainte et les mauvais bruits qui volaient d'ordinaire autour de nos armées patriotes, mais soutenue intérieurement par son extrême confiance en l'étoile de son mari. Telle était pourtant déjà l'opinion de l'Italie, et les sentiments inspirés par le général français, qu'en dépit de la crise du moment et de tous les faux bruits qui l'accompagnaient, sa femme fut reçue à Lucques par le sénat et traitée par lui comme l'eût été la plus grande princesse : il vint la complimenter et lui présenter les huiles d'honneur. Il eut lieu de s'en applaudir. Peu de temps après, les courriers annoncèrent les prodiges de son mari et l'anéantissement de Wurmser. » Merveille, en effet, que cette campagne si bien nommée par les soldats *la campagne des cinq jours*!

« Seule contre toutes ces forces, a dit Napoléon en parlant des troupes de Wurmser, l'armée française ne pouvait rien ; on n'était pas un contre trois. Mais seule contre chacun des corps ennemis, il y avait égalité. » Jamais le général Bonaparte ne mit mieux en usage ce système formulé par lui, et auquel il dut, dans le cours de ses étonnantes conquêtes, ses succès les plus grands et les plus imprévus.

Lorsqu'il vit Wurmser à sa portée, on sait comment, par une détermination qui était du génie, mais qu'en cas d'échec on aurait traitée de folle imprudence, il se décida à abandonner le siége de Mantoue, sacrifiant même son artillerie, qu'il fit enclouer, et ses équipages de siége livrés au feu, pour avoir toute la liberté de ses mouvements et la disposition de toutes ses forces. Coup sur coup, avec son armée de 30000 hommes, il écrase les trois divisions isolées dans lesquelles Wurmser avait imprudemment distribué ses forces : le 3 août, à Lonato; le surlendemain, à Castiglione, l'une des plus brillantes et des plus complètes victoires de ce grand capitaine qui devait en compter de si fameuses.

Le 10 août, Bonaparte était rentré vainqueur à Brescia, où son bonheur avait été si brusquement interrompu, et de là il recommence à écrire à sa femme qui, de Florence, à la faveur des succès de son mari, avait pu facilement regagner Milan. Ce victorieux, couvert de gloire, oublie ses triomphes pour son amour : « J'arrive, mon adorable amie, écrit-il le même jour[1]; ma première pensée est de t'écrire. Ta santé et ton image ne sont pas sorties un instant de ma mémoire pendant toute la route. Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai reçu des lettres de toi. J'en attends avec impatience. Il n'est pas possible que tu te peignes mon inquiétude. Je t'ai laissée triste, chagrine et demi-malade. Si l'amour le plus profond et le plus tendre pouvait te rendre heureuse, tu devrais l'être.... Je suis accablé d'affaires. Adieu, ma douce Joséphine; aime-moi, portetoi bien, et pense souvent, souvent à moi. »

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 63.

Après avoir remis le siége devant Mantoue et assuré les fruits de sa victoire, Bonaparte se rendit de Brescia à Milan, et il put y passer une quinzaine entière avec sa femme, attendant ce que ferait l'Autriche après la dispersion et la ruine de sa seconde armée.

Le général en chef s'était logé, nous l'avons dit déjà, au palais Serbelloni, résidence du duc de ce nom, l'un des plus grands seigneurs de Milan, qui avait adopté les idées nouvelles et accueilli les Français comme les libérateurs de l'Italie. Tenu à la réserve afin de ne pas effaroucher les susceptibilités du Directoire, Bonaparte avait refusé le séjour du palais des archiducs d'Autriche pour adopter cette demeure plus modeste, mais somptueuse encore. L'hôtel de la famille Serbelloni était, en effet, l'un des plus beaux de la ville[1]. Sur ses fortes assises et son rez-de-chaussée en granit rose miroitant au soleil, s'élevait sa façade à la fois élégante et simple. L'intérieur était orné de tout ce que la sculpture et la peinture peuvent jeter de profusion dans une demeure italienne.

Sans qu'il le voulût et même contre ses efforts, une fois le vainqueur de l'Italie établi avec sa femme dans ce palais, une sorte de cour ne tarda pas à s'y produire. L'entourage du général en chef était nombreux et brillant — Berthier d'abord, destiné à être jusqu'au bout son chef d'état-major et le confident de ses pensées de guerre; Bourrienne, son secrétaire, également fort avant dans l'intimité de Bonaparte et de Joséphine; le groupe glorieux des aides de camp: Murat, Junot, Marmont, Duroc, Lemarrois, Sulkowski, Muiron et Elliot qui vont tomber à Arcole et seront remplacés par Lavalette et Croisier, tous ardents au péril, dévoués à leur général et désireux d'obtenir les bonnes grâces de son épouse. A côté d'eux servait et se distinguait encore avec le titre d'officier d'ordonnance et le grade de sous-lieutenant de dragons, le jeune frère du général, Louis Bonaparte, d'un esprit doux et de mœurs simples, caractère grave et rêveur, froid dans le danger, tout à ses devoirs et à son adoration pour son frère. Rappelant à Sainte-Hélène cette première campagne d'Italie: « Louis (disait Napoléon au général Montholon), aimait la gloire; peut-être m'aimait-il plus encore [1]. » Après Castiglione, le général l'avait chargé de porter au Directoire un rapport très-important sur la suite de ses opérations, qu'il ne voulait confier qu'à lui. Dans son chagrin de quitter son frère au milieu des périls qu'il aurait voulu tous partager, Louis en obtint la promesse d'être bientôt rappelé à l'armée, et deux mois après il revint prendre sa part des combats d'Arcole [2]. Joséphine avait déjà pour lui une amitié maternelle qui devait amener plus tard son mariage avec Hortense, et Louis, de son côté, ressentait pour sa belle-sœur une affection que celle-ci ne rencontra pas chez tous les membres de la famille Bonaparte [1].

---

[1] *Souvenirs d'un sexagenaire*, par Arnault, t. III, p. 10.

---

[1] *Histoire de Napoléon*, *de sa famille et de son époque*, par Émile Bégin, t. II, p. 209.

[2] *Ibidem*.

Dans l'intervalle des batailles, le palais Serbelloni était visité par les anciens et les nouveaux généraux de l'armée d'Italie. On y voyait, en outre, ce monde de hauts employés et d'administrateurs qui devaient affluer dans un quartier général aussi important. Ainsi cette société était surtout militaire. Mais, révélant déjà son goût et sa vocation pour le gouvernement civil, Bonaparte aimait à attirer à lui les sommités politiques, sociales, scientifiques de la Lombardie et des autres provinces italiennes qui demandaient à former sur le modèle de la république française, un État libre et indépendant. L'épée d'une main, la plume du politique et du législateur de l'autre, le jeune général, dès cette première campagne, s'essaye aux choses que, dans quelques années, il saura accomplir en France. En même temps qu'il conquiert, il administre et organise l'Italie; et c'est ce qui effraye davantage le Directoire de lui voir à la fois le génie du gouvernement et celui de la guerre. Ce qui apparaît aussi dès ce début de Napoléon, c'est cet aplomb extraordinaire, cet air de grandeur, ce sentiment de son importance, cette raison si haute dans un si jeune homme[1], qui imposent même à son entourage le plus intime, et à plus forte raison aux étrangers.

---

[1] Pour faire connaître les personnages de cette histoire, nous aimons surtout à demander aux contemporains des appréciations et des jugements : « Nous avions aussi pour camarade, dit M. de Lavallette (t. I, p. 191), Louis Bonaparte, qui avait à peine seize ans et que son frère n'épargnait pas plus que nous pour les missions les plus périlleuses. Il les remplissait au reste avec un plaisir qui annonçait qu'il savait porter noblement son nom. »

Un an auparavant, Napoléon en rendait bon témoignage à Joseph, dans cette lettre du 6 septembre : « Je suis très-content de Louis (alors au collége de Châlons) ; il répond à mes espérances et à l'attente que j'avais conçue de lui. C'est un bon sujet ; mais aussi c'est de ma façon : chaleur, esprit, santé, talent, commerce exact, bonté, il réunit tout. » (*Mémoires et correspondance* du roi Joseph, t. Ier, p. 148.)

Pour cette conquête morale de l'Italie, Bonaparte rencontrait dans sa femme, comme il l'y trouva plus tard en France, un aide intelligent et gracieux, qui lui attachait les cœurs pendant qu'il entraînait les volontés. Elle déploya dans ce rôle toutes les ressources d'un esprit très-fin si ce n'est très-brillant, toutes les séductions de son savoir-vivre achevé. Les grandes dames de Milan, après ce retour de la campagne contre Wurmser, s'empressèrent plus que jamais de faire cortége à Joséphine, à laquelle, dans sa courte et émouvante Odyssée, les princes voisins, les ducs de Parme, de Modène et de Florence, venaient à l'imitation de Lucques et des autres villes placées sur son passage, de prodiguer les plus flatteuses démonstrations. « Charmante, sensible, douée de toutes les vertus du cœur et de l'esprit, Mme Bonaparte, écrivait alors un témoin de ses succès, est telle que j'ai eu l'avantage de la connaître autrefois[1]. »

---

[1] Expressions de Marmont (*Mémoires*, t. Ier, p. 86).

C'est ainsi que pendant que son mari éblouissait, elle plaisait; l'un dominait, et l'autre charmait.

Un contemporain nous fait assister à une réception de ce grand salon ou plutôt de cette magnifique galerie du palais Serbelloni, si resplendissant de l'éclat de vingt victoires qui se succédaient avec une prodigieuse persistance. « La pièce où le général recevait les visites, dit M. Arnault[2], était une galerie divisée, ce me semble, comme le foyer de l'Opéra de Paris, en trois compartiments, par des colonnes : ceux des deux extrémités formaient des salons parfaitement carrés; celui du milieu était un long et large promenoir. Dans le salon par lequel j'entrai étaient avec Mme Bonaparte, Mme Visconti[3], Mme Léopold Berthier, depuis comtesse de Lassalle et Mme Yvan[4]. Par delà l'arceau qui indiquait l'entrée de la galerie, était le général : autour de lui, mais à distance, les chefs des administrations de l'armée, les magistrats de la ville, et aussi quelques ministres des gouvernements d'Italie, tous debout devant lui. Rien de remarquable pour moi comme l'attitude de ce petit homme, au milieu de colosses dominés par son caractère. Son attitude n'était pas celle de la fierté, mais on y reconnaissait l'aplomb d'un homme qui a la conscience de ce qu'il vaut, et qui se sent à sa place. Bonaparte ne se haussait pas pour se mettre au niveau des autres; déjà on lui évitait cette peine. Personne de ceux avec qui il liait conversation ne paraissait plus grand que lui. Berthier, Kilmaine, Clarke, Villemanzy [1], Augereau même, attendaient en silence qu'il leur adressât la parole, faveur que tous n'obtinrent pas ce soir-là. Jamais quartier général n'a plus ressemblé à une cour. C'était ce qu'ont été depuis les Tuileries. »

---

[1] Lettre de M. Verninhac, notre envoyé en Turquie. *Histoire de Napoléon*, par M. Émile Bégin, t. II, p. 372.

[2] *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 10.

[3] Femme d'une grande beauté.

[4] Femme de l'un des médecins du général en chef.

Il ne serait point vrai de dire que le général Bonaparte se laissât aller, à Milan, au plaisir de briller pour la satisfaction puérile de sa vanité. Il était bien au-dessus de pareils sentiments. La jalousie précoce du Directoire lui aurait, du reste, interdit tout faste inutile. Mais il paraissait grand parce que déjà il l'était. Chez tous ceux qui l'approchaient, l'admiration avait fait la déférence et le respect; et son plus vif orgueil au milieu des hommages que lui et sa femme recevaient de la société italienne, était de penser que dans leur personne on honorait la France, son influence et son génie [2].

---

[1] L'ordonnateur en chef de l'armée.

[2] Nous rapprochons avec soin les souvenirs de cette première campagne d'Italie qui tient tant de place dans l'existence de Joséphine et dans laquelle, cœur et génie, Napoléon se révèle tout entier : « Le général en chef, dit un de ses aides de camp *a*, était alors dans toute l'ivresse de son mariage. Mme Bonaparte était charmante, et tous les soucis du gouvernement de l'Italie, n'empêchaient pas son mari de se livrer avec abandon à tout son bonheur intérieur. C'est pendant ce court séjour à Milan que le jeune peintre Gros, de-

a. *Mémoires et Souvenirs* du comte de Lavallette, t. Ier, p. 193.

Pour compléter le tableau de cette glorieuse existence dont cependant le faste coûtait à la modestie de Joséphine, on peut lire les deux lettres suivantes, écrites par elle à ce moment, et adressées par l'intermédiaire du duc de Serbelloni, l'une à sa tante, Mme de Renaudin, qui, veuve depuis quelques mois, venait de changer de nom en épousant son vieil ami le marquis de Beauharnais, l'autre à ses enfants, dont l'éloignement, joint à sa mauvaise santé, empoisonnait tous ces plaisirs et ce bonheur d'Italie.

« M. Serbelloni vous fera part, ma chère tante[1], de la manière dont j'ai été reçue en Italie, fêtée partout où j'ai passé, tous les princes d'Italie me donnant des fêtes, même le grand-duc de Toscane, frère de l'empereur. Eh bien ! je préfère être simple particulière en France. Je n'aime point les honneurs de ce pays-ci. Je m'ennuie beaucoup. Il est vrai que ma santé contribue beaucoup à me rendre triste ; je suis souvent incommodée. Si le bonheur devait procurer la santé, je devrais me bien porter. J'ai le mari le

---

puis si célèbre, fit le premier portrait qu'on ait du général : il le représenta sur le pont de Lodi, au moment où, armé d'un drapeau, il s'élance en avant pour décider les troupes. Le peintre ne pouvait obtenir un moment d'audience; Mme Bonaparte prenait son mari sur ses genoux après le déjeuner et le fixait pendant quelques minutes. J'ai assisté à trois de ces séances; l'âge des époux, la modestie du peintre, et son enthousiasme pour le héros excusaient cette privauté. Ce portrait était alors d'une étonnante ressemblance : quelques copies en ont été faites; mais l'original est entre les mains de la reine de Hollande, Mme la duchesse de Saint-Leu. »

[1] Lettre autographe et inédite conservée dans les archives de la famille de Tascher. Elle est sans date, mais elle a été écrite, ainsi que l'indique la suivante, dans les premiers jours de septembre.

plus aimable qu'il soit possible de rencontrer. Je n'ai pas le temps de rien désirer. Mes volontés sont les siennes. Il est toute la journée en adoration devant moi, comme si j'étais une divinité ; il est impossible d'être meilleur mari. M. Serbelloni vous dira combien je suis aimée. Il écrit souvent à mes enfants ; il les aime beaucoup. Il envoie à Hortense, par M. Serbelloni, une belle montre à répétition, émaillée et entourée de perles fines, à Eugène une belle montre d'or.

« Je vous prie de dire à M. Benjamin qu'il n'est pas possible de l'employer dans ce moment-ci à l'armée, comme fournisseur ; on garde les anciens qui y sont. Si je trouve une place qui lui convienne, je l'en préviendrai[1].

« Écrivez à ma tante[2] ; dites-lui qu'elle mande à M. Calmelet de lui donner de ma terre tout ce qu'elle aura besoin. J'embrasse mon papa de tout mon cœur ; mille amitiés à toute votre société. Adieu, ma chère tante, ma chère maman ; croyez à mes tendres sentiments. Je tâcherai de vous faire passer un peu d'argent, pour ce que vous m'avez demandé, par la première occasion[3]. » J. B.

---

[1] Déjà commence cette sollicitation perpétuelle de Joséphine, qui ne savait repousser aucune demande ni refuser aucune prière, caractère qui lui permit de faire tant d'heureux, mais qui produisit aussi des mécontents, car elle ne pouvait réussir toujours.

[2] Sa grand'tante, Mlle Thérèse de Tascher, restée à la Pagerie, dans les environs de la terre de la Ferté-Beauharnais.

[3] Ce mariage de Mme de Renaudin avec le marquis de Beauharnais eut lieu à la grande satisfaction de tous les membres de cette famille, reconnaissants des soins délicats et du long dévouement

« Milan, le 6 septembre 1796[1].

« M. le duc de Serbelloni part dans l'instant pour Paris, et m'a promis, ma chère Hortense, d'aller le lendemain de son arrivée à Saint-Germain. Il te dira combien je parle de toi, combien je pense à toi, et combien je t'aime. Eugène partage avec toi ces sentiments, ma chère fille; je vous aime tous les deux à l'adoration. M. Serbelloni te remettra, de la part de Bonaparte et de la mienne, de petits souvenirs pour toi, Émilie, Eugène et Jérôme[2]. Fais mille amitiés à Mme Campan; je compte lui envoyer une collection de belles gravures et de beaux dessins d'Italie. Embrasse pour moi mon cher Eugène, Émilie et Jérôme. Adieu, ma chère Hortense, ma chère fille, pense souvent à ta maman, écris-lui souvent; tes

---

dont *cette amie sublime* (ceci est une expression poétique de Mme Fanny de Beauharnais) avait entouré la vieillesse de leur chef.

Dans une lettre de cette date adressée aux deux époux, Mme la marquise Françoise de Beauharnais félicite son oncle et beau-père de son mariage « avec celle qui, en le consolant de ses malheurs, répand toute sorte d'agrément sur sa vie. » S'adressant ensuite à Mme de Renaudin, elle lui fait connaître un fait dont nous devons honorer la bonté de Joséphine : « Je vous fais part (lui dit-elle) des procédés de Mme Bonaparte pour moi et ma fille. Depuis quelque temps, sachant que mes moyens ne me permettaient pas de lui donner les maîtres que je lui désirais, elle a bien voulu y suppléer, et dans ce moment elle vient de la mettre dans la même pension que ma nièce; elle pourra, grâce à ses bontés, y acquérir les talents qui lui manquent. C'est pour moi un bien grand bonheur de lui devoir cette reconnaissance. » (Archives de famille.)

[1] Collection Didot, t. II, p. 211.

[2] Émilie, c'est la fille de la marquise Françoise de Beauharnais. Le plus jeune des frères de Napoléon avait été placé dans la même pension qu'Eugène.

lettres et celles de ton frère la consolent d'être éloignée de ses chers enfants. Adieu encore; je t'embrasse bien tendrement.

« Joséphine Bonaparte. »

Il est impossible d'attester en meilleurs termes que ceux de cette première lettre, son bonheur d'épouse et de mère, et la sensibilité de ce cœur de héros si plein d'adoration pour elle et de tendresse pour les siens. On s'étonnera de voir Joséphine parler aussi froidement de ses succès personnels en Italie et des hommages qui l'environnent. Elle est sincère dans l'expression de cet ennui que lui causent de précoces honneurs et les tracas de la vie publique. A ces triomphes achetés par des fatigues, à cette existence de glorieuses aventures, son indolence native, son penchant pour la simplicité, eussent alors préféré le bonheur doux et tranquille d'un intérieur charmé par l'amour de son époux et embelli par la présence de ses enfants. Sa mauvaise santé, d'ailleurs, ainsi qu'elle vient de le dire, contribuait beaucoup à cet accès d'humeur chagrine. Mais cet état de marasme n'eut qu'un temps. A mesure qu'elle avancera dans la route de la grandeur et de la représentation, elle y prendra plus de goût en y trouvant plus de succès, quoique fidèle sans cesse à la modération et à l'égalité de son caractère. Son âme s'élèvera avec sa fortune, et son époux trouvera toujours en elle une compagne qui décorait sa vie en même temps qu'elle consolait son cœur.

L'irruption de Wurmser avait relevé en Italie les espérances des partisans de l'Autriche. Plusieurs États montrèrent des dispositions hostiles aux Français, dispositions entretenues par l'annonce de l'arrivée d'une troisième armée impériale. Mais Bonaparte, de son côté, avait reçu quelques renforts, et il pouvait mettre 30 000 hommes en ligne, d'un moral aussi solide que celui des Autrichiens était affaissé.

En attendant le maréchal Alvinzi, qui devait commander cette nouvelle armée, Bonaparte reprit la campagne pour se mettre à la poursuite des restes de celle de Wurmser, qui s'était rallié vers Trente, le détruire ou le forcer à se jeter dans Mantoue. Revenu, le 31 août, à son quartier général de Brescia, il donne d'abord ses soins aux choses militaires, puis, reprenant la plume, il se livre avec une ardeur nouvelle à tout son amour à la fois exigeant et inquiet :

« J'avais espéré, dit-il[1], recevoir une lettre de toi; cela me met dans une inquiétude affreuse. Tu étais un peu malade lors de mon départ; je t'en prie, ne me laisse pas dans une pareille inquiétude. Tu m'avais promis plus d'exactitude; ta langue était cependant bien d'accord alors avec ton cœur.... Toi à qui la nature a donné douceur, aménité et tout ce qui plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur? Trois jours sans lettres de toi! je t'ai cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible, les nuits sont longues, ennuyeuses et fades; la journée est monotone. Aujourd'hui, seul avec les pensées, les travaux, les écritures, les hommes et leurs fastueux projets, je n'ai pas même un billet de toi que je puisse presser sur mon cœur. Le quartier général est parti. Je pars dans une heure.... Pense à moi, vis pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé, et crois qu'il n'est pour lui qu'un seul malheur qui l'effraye, ce serait de n'être plus aimé de sa Joséphine. Mille baisers, bien doux, bien tendres, bien exclusifs. »

---

[1] Lettre du 31 août. Collection Didot, t. Ier, p. 65.

Trois jours après, le général était parvenu à Ala, près des montagnes du Tyrol. Il est plein d'ardeur guerrière et de confiance en sa nouvelle marche : « Nous sommes en pleine campagne, écrit-il, mon adorable amie, nous avons culbuté les postes ennemis.... La troupe est très-gaie et bien disposée. J'espère que nous ferons de bonnes affaires.... Pense à moi, écris-moi souvent, bien souvent; c'est le seul remède à l'absence; elle est cruelle, mais sera, j'espère, momentanée[1]. »

Le 10 septembre, de Montebaldo, près d'Ala, il envoie à sa femme des détails qui lui font connaître le résultat de cette courte campagne, qui a suffi pour ruiner les dernières espérances de Wurmser : « L'ennemi a perdu, ma chère amie, 18000 hommes prisonniers; le reste est tué ou blessé. Wurmser, avec une colonne de 1500 chevaux et 5000 hommes d'infanterie, n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue. Jamais nous n'avons eu de succès aussi constants et aussi grands. L'Italie, le Frioul, le Tyrol sont assurés à la république. Il faut que l'empereur crée une seconde armée : artillerie, équipages de pont, bagages, tout est pris. Sous peu de jours nous nous verrons; c'est la plus douce récompense de mes fatigues et de mes peines. Mille baisers ardents et bien amoureux[1]. » Le 12, il mande de Ronco : « Je suis ici, ma chère Joséphine, depuis deux jours, mal couché, et bien contrarié d'être loin de toi. Wurmser est cerné.... Dès l'instant que cette affaire sera terminée, je serai dans tes bras. Je t'embrasse un million de fois[2]. »

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 68.

Enfin, Wurmser complétement battu ne voit plus de ressource que de s'enfermer dans Mantoue avec les 16000 hommes qui lui restent de toute sa grande armée. Bonaparte, qui l'a suivi, organise fortement le blocus de cette place, et chaque jour fait quelque nouvelle tentative pour l'emporter. Le 17 septembre, il mande de Vérone que la veille il y a eu une affaire très-sanglante, que l'ennemi a perdu beaucoup de monde et a été complétement battu, et qu'on lui a pris un faubourg de Mantoue[3]. Mais à l'instant, son amour prend le pas sur les affaires : « Je t'écris, ma bonne amie, bien souvent et toi peu. Tu es une méchante et une laide, bien laide, autant que tu es légère. Cela est perfide, tromper un pauvre mari, un tendre amant ! Doit-il perdre ses droits parce qu'il est loin, chargé de fatigue et de peine? Sans sa Joséphine, sans l'assurance de son amour, que lui reste-t-il sur la terre? Qu'y ferait-il?... Adieu, adorable Joséphine; une de ces nuits les portes s'ouvriront avec fracas, comme un jaloux, et me voilà dans tes bras ! Mille baisers amoureux. »

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 70.

[2] *Ibid.*, p. 72.

[3] *Ibid.*, p. 74.

Il faut joindre ici cette autre délicieuse lettre, plus tendre encore dans ses rudesses, et écrite de Modène quelque temps après : « J'ai été avant-hier toute la journée en campagne. J'ai gardé hier le lit. La fièvre et un violent mal de tête, tout cela m'a empêché d'écrire à mon adorable amie; mais j'ai reçu ses lettres, je les ai pressées contre mon cœur et mes lèvres, et la douleur de l'absence, cent milles d'éloignement ont disparu. Dans ce moment, je t'ai vue près de moi, non capricieuse et fâchée, mais douce, tendre, avec cette onction de bonté qui est exclusivement le partage de ma Joséphine. C'était un rêve; juge si cela m'a guéri de la fièvre! Tes lettres sont froides comme cinquante ans; elles ressemblent à quinze ans de ménage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie. Fi! Joséphine!... C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Eh! c'est déjà fait. Me haïr? Eh bien! je le souhaite; tout avilit hors la haine; mais l'indifférence au pouls de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone!... Mille, mille baisers bien tendres comme mon cœur.

Je me porte un peu mieux. Je pars demain. Les Anglais évacuent la Méditerranée. La Corse est à nous. Bonne nouvelle pour la France et pour l'armée[1]. »

Il serait trop long et du reste inutile (le lecteur sait y suppléer) de mettre en relief, dans la correspondance du général Bonaparte, chaque expression gracieuse ou forte, chaque trait imprévu, chaque tour original de cette improvisation à course de plume qui a parfois toutes les bonnes fortunes de la composition la plus littéraire et la plus exercée. Mais ici nous ne pouvons nous empêcher de relever quelques mots qui frappent plus encore que ce que nous avons lu déjà, par leur justesse et leur accent incisif : ainsi cette *onction de bonté* qui caractérise si bien Joséphine et donne le mot de son empire sur cette âme si haute; ces lettres « froides comme cinquante ans et qui ressemblent aussi à quinze ans de ménage ; » et l'*hiver de la vie*, et l'*indifférence au pouls de marbre*, et ceci : *tout avilit hors la haine;* et tout enfin. Mais il faut se retenir et ne pas recopier une lettre dont le texte original est sous les yeux du lecteur. Un mot seulement et pour remarquer que quand sa femme ne lui écrit pas, Bonaparte crie à la négligence, et lorsqu'elle le fait, il crie à la froideur. Malheureusement nous n'avons pas la correspondance de Joséphine qui nous dirait jusqu'à quel point ce reproche était mérité. Mais rappelons-nous cette première lettre où il se plaignait de la vivacité des sentiments de sa femme. Nous en conclurons que c'était là un mari bien difficile à contenter, ce qui veut dire bien amoureux.

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 76.

Pendant que le général Bonaparte arrachait l'Italie aux Autrichiens, les armées françaises d'Allemagne, battues dans plusieurs rencontres, avaient été obligées de repasser le Rhin. L'Autriche pouvait alors porter ses ressources dans laP éninsule. Avec de forts détachements tirés de ses troupes un instant victorieuses, les débris de Wurmser et une levée de 15000 Croates, elle parvint à former une troisième armée de 60000 hommes, à la tête de laquelle le feld-maréchal Alvinzi, au milieu d'octobre, accourut, en promettant de venger les revers de son prédécesseur et de dégager Mantoue, que tenait bloquée un corps de l'armée française. Pendant ce temps, Venise et Rome, ayant à la fin levé le masque, s'étaient mises du côté des Autrichiens. La position était critique. Après avoir longtemps demandé des secours au Directoire, facile à promettre mais toujours lent à tenir, Bonaparte avait enfin reçu un renfort de quatre régiments détachés de l'armée de la Vendée, et formant en tout 8000 hommes, ce qui réparait les pertes éprouvées par l'armée française dans les deux précédentes campagnes, et la maintenait à ce chiffre normal de 30000 combattants actifs qui semblaient suffisants à Napoléon comme à Turenne pour accomplir leurs merveilles.

Enfin, vers la fin d'octobre, Alvinzi eut réuni ses troupes, la moitié, sous son commandement, autour de Conegliano, sur la rive gauche de la Piave, et l'autre aux confins du Tyrol. Le 2 novembre, il passe la Piave. Bonaparte, qui l'attendait, le joint, le 5, près de la Brenta, l'attaque, le culbute et le rejette avec toutes ses troupes de l'autre côté de la rivière. Mais le général Vaubois, chargé de s'opposer à l'ennemi dans le Tyrol, n'avait pu tenir à Trente, ni garder aucune position intermédiaire, et il revenait en désordre à Vérone. Le général en chef y court le 7 novembre ; il parle avec sévérité aux soldats, il les fait rougir de la précipitation de leur retraite, et en obtient la promesse de réparer un moment de faiblesse et la demande de marcher à l'avant-garde. Il annonce son arrivée à sa femme par ce court billet, daté du 9 : « Je suis arrivé depuis avant-hier à Vérone, ma bonne amie. Quoique fatigué, je suis bien portant, bien affairé, et je t'aime toujours à la passion. Je monte à cheval. Je t'embrasse mille fois[1]. »

Le surlendemain, le général français, ayant rallié tout son monde, reprit son mouvement contre l'ennemi. Il n'était que temps. Par la faiblesse de Vaubois et la marche rétrograde du quartier général, qui en avait été la suite, Alvinzi avait complétement réussi dans l'exécution de la première partie de son plan, qui comprenait la prise de possession du Tyrol et du pays compris entre la Brenta et l'Adige. Mais le plus difficile, c'est-à-dire passer l'Adige de vive force devant l'armée française, lui restait à faire. Toutefois il venait de s'emparer des hauteurs de Caldiero, qui commandent une partie du cours de l'Adige et gardent les approches de Vérone, et il s'y était fortifié. Le 12, Bonaparte sentant l'importance de cette position, voulut à toute force s'en emparer. Il la fit attaquer sous une pluie torrentielle, qui détrempait le terrain et gênait l'élan de nos troupes. La position fut d'abord prise, puis reprise, et la journée se termina sans résultat décisif, et avec des pertes à peu près égales. Mais l'ennemi, qui avait conservé les hauteurs de Caldiero, s'attribua naturellement la victoire.

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 79.

Rentré à Vérone, Bonaparte, après avoir terminé sa correspondance militaire, écrit à Joséphine. On croit qu'il va l'entretenir de cette victoire manquée : non; il a une autre affaire, un autre échec qui semble lui tenir plus au cœur. Joie et tristesse, bonheur et chagrin, tout dépend pour lui des lettres ou du silence de sa femme. Le 9, il lui avait dit : « Je t'aime toujours à la passion. » Le 13, hors de lui, avec un langage qui ne tient pas aux termes et un ton presque théâtral, il lui écrit : « Je ne t'aime plus du tout; au contraire, je te déteste. Tu es une vilaine bien gauche, bien bête, bien cendrillon. Tu ne m'écris pas du tout, tu n'aimes pas ton mari; tu sais le plaisir que tes lettres lui font, et tu ne lui écris pas six lignes jetées au hasard ! Que faites-vous donc toute la journée, madame ? Quelle affaire si importante vous ôte le temps d'écrire à votre bien bon amant ? Quelle affection étouffe et met de côté l'amour, le tendre et constant amour que vous lui avez promis ? Quel peut être ce merveilleux, ce nouvel amant qui absorbe tous vos instants, tyrannise vos journées et vous empêche de vous occuper de votre mari ? Joséphine, prenez-y garde; une belle nuit, les portes enfoncées, et me voilà. — En vérité (reprend-il après cette bouffée de folie, et revenant au ton naturel), je suis inquiet, ma bonne amie, de ne pas recevoir de tes nouvelles. Écris-moi vite quatre pages, et de ces aimables choses qui remplissent mon cœur de sentiment et de plaisir. J'espère qu'avant peu je te serrerai dans mes bras, et je te couvrirai d'un million de baisers brûlants comme sous l'équateur. » Dans cette boutade, qui se termine pourtant, selon la coutume, d'une amoureuse façon, il y a un peu du dépit d'un général habitué à vaincre, et qui éprouve une résistance inattendue. Joséphine a payé l'insuccès de Caldiero.

Mais comprimant son cœur, et donnant tout son essor à son génie, le mari jaloux et véhément fait place au général sérieux et hardi, qui veut se relever d'un échec momentané par un coup d'éclat. Après avoir fait trêve aux pensers d'amour, il donne la nuit aux pensées de guerre, et il arrête en lui-même un plan merveilleux qui doit, d'un seul coup, anéantir l'armée d'Alvinzi.

Le lendemain, vers la nuit, sans avoir communiqué son projet à personne, il sort en silence de Vérone, comme un homme qui bat en retraite. Il s'enfonce au milieu des marais voisins, et, par ce trait d'audace, il attire son ennemi, bien supérieur à lui, sur un terrain accessible seulement par quelques chaussées, où le nombre ne sera rien, et où la valeur des têtes de colonnes décidera tout. Alvinzi donna dans le piége. Il vint chercher son adversaire dans cette position choisie par le génie stratégique le plus prompt et le plus sûr, et là eut lieu cette lutte de géants qui dura trois jours, du 15 au 17 novembre, et qui s'appela la bataille d'Arcole, et où le général français courut tant de dangers et montra tant d'intrépidité. D'un seul coup, comme il l'avait pensé, Bonaparte consomma l'entière défaite de cette nouvelle armée de l'Autriche, et Alvinzi fut ramené jusqu'à Trente avec perte de la moitié de ses troupes. Le général rentra triomphant à Vérone, d'où, trois jours auparavant, il était sorti dans un mystère que la populace avait pris pour le présage d'une défaite. Aussi reçut-il à son retour l'accueil le plus enthousiaste. L'admiration des Véronais fut partagée par toute l'Italie, et quelques jours après, par la France et par l'Europe, chaque jour plus émerveillées de ces triomphes croissants, et qu'aucune défaite ne venait ternir. « Nos ennemis, même les plus déclarés, a dit Napoléon dans un souvenir de juste orgueil, ne purent rester froids, et joignirent leurs hommages à ceux de nos amis[1]. »

Cette campagne avait été aussi rapide et aussi étonnante que les deux autres. Mais ces grands avantages n'étaient point obtenus sans pertes. L'armée française avait besoin de repos. Bonaparte ne jugea pas devoir s'engager dans les montagnes du Tyrol, et, en attendant que de nouveaux secours eussent permis à Alvinzi de rentrer en ligne, il pressa avec une nouvelle ardeur le siége de Mantoue, et y envoya une partie de ses troupes. Vainqueur encore des Autrichiens, il rêve un plus doux prix. Le 24 novembre, il écrit de Vérone[1] : « J'espère bientôt, ma douce amie, être dans tes bras. Je t'aime à la fureur. Tout va bien. Wurmser a été battu hier sous Mantoue. Il ne manque à ton mari que l'amour de Joséphine pour être heureux. » Et voulant faire une amoureuse surprise à sa femme, il part brusquement sans la prévenir, pour aller passer quarante-huit heures à Milan.

---

[1] *Mémorial*, 2ᵉ partie, p. 226.

Mais depuis quelques jours, Mme Bonaparte, rassurée sur la situation de son mari et sur celle de l'armée, avait accepté une invitation pressante et réitérée de la ville de Gênes, et, croyant bien faire, s'était rendue dans cette ville pour répondre aux dispositions favorables que les Génois montraient pour la France, et chercher quelques distractions que ne lui offrait plus le séjour connu et monotone de Milan. « Elle fut reçue à Gênes, dit Walter Scott[2], avec une magnificence recherchée par les citoyens de cette république qui étaient du parti français. » C'était une manière encore de jouir de la gloire de son époux. Toutefois elle eut tort de s'absenter ainsi, sans prévenir celui-ci que ce contre-temps devait désoler. Sa correspondance devient touchante. Il est impossible de voir plus de véritable amour et de sensibilité profonde. Cette exagération triste, ce tendre découragement, c'est bien là le langage d'un amant désappointé.

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 84.

[2] *Vie de Napoléon Bonaparte*, t. VI, p. 215.

« De Milan, 27 novembre. —J'arrive à Milan ; je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, pour te presser dans mes bras.... tu n'y étais pas : tu cours les villes avec des fêtes ; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer ; l'inconstance te le rend indifférent. Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable ; j'avais droit de n'y pas compter. Je serai ici jusqu'au 9 (29 novembre) dans la journée. Ne te dérange pas ; cours les plaisirs ; le bonheur est fait pour toi : le monde est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien, bien malheureux[1]. »

Le lendemain, 28 novembre, il lui dit encore[2] : « Je reçois le courrier que Berthier avait expédié à Gênes. Tu n'as pas eu le temps de m'écrire, je le sens facilement. Environnée de plaisirs et de jeux, tu aurais tort de me faire le moindre sacrifice. Berthier a bien voulu me montrer la lettre que tu lui as écrite. Mon intention n'est pas que tu déranges rien à tes calculs, ni aux parties de plaisir qui te sont offertes ; je n'en vaux pas la peine, et le bonheur ou le malheur d'un homme que tu n'aimes pas n'a pas le droit d'intéresser. Pour moi, t'aimer seule, te rendre heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin et le but de ma vie.

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 85.

[2] *Ibid.*, p. 87.

« Sois heureuse, ne me reproche rien, ne t'intéresse pas à la félicité d'un homme qui ne vit que de ta vie, ne jouit que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de toi un amour pareil au mien, j'ai tort : pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or? Quand je te sacrifie tous mes désirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur. J'ai tort, si la nature ne m'a pas donné les attraits pour te captiver; mais ce que je mérite de la part de Joséphine, ce sont des égards, de l'estime, car je l'aime à la fureur et uniquement.

« Adieu, femme adorable. Adieu, ma Joséphine. Puisse le sort concentrer dans mon cœur tous les chagrins et toutes les peines; mais qu'il donne à ma Joséphine des jours prospères et heureux ! Qui le mérite plus qu'elle ?...

« Je rouvre ma lettre pour te donner un baiser.... Ah ! Joséphine !.... Joséphine !. ..

« Bonaparte. »

On comprend cette douleur éloquente, quoique due à des chimères. Mais Joséphine, quoiqu'elle eût. il est vrai, légèrement agi, n'avait point à se reprocher de manque d'égards et d'estime pour ce mari couronné de tant de gloire et paré de tant d'amour. Elle l'aimait sincèrement déjà, quoique avec le temps, loin de s'affaiblir, sa tendresse dût grandir encore. N'aurait-elle été fondée que sur la vanité, son affection eût encore été réelle et vive. Joséphine n'avait écrit qu'à Berthier, ignorant que Bonaparte fût à Milan; peut-être même, comme elle n'avait pas reçu des nouvelles de son mari depuis quelques jours, ne savait-elle où le prendre. Au reste, en voyant aussi souvent revenir ces reproches faits à Joséphine de ne point écrire, il faut penser que si cela indique de sa part un peu de négligence de caractère et de nonchalance créole, il n'y a néanmoins à cet égard aucune conclusion formelle à tirer du recueil formé par la reine Hortense, car il est loin d'être complet. En effet, quoi qu'annonce son titre, il ne contient point les lettres de Joséphine à son mari. Celles-ci sont restées ou se sont perdues entre les mains de Napoléon qui, pendant cette première campagne, comme dans toutes les époques de sa vie, en a reçu un très-grand nombre de sa femme. De cette date il a dû exister aussi beaucoup de lettres dans lesquelles Napoléon accusait réception de celles de sa femme, mais précisément la partie de la correspondance du général qui contenait ces vifs mais amoureux reproches, a été choisie par la fille de l'Impératrice pour bien faire connaître quelle avait été la passion de Napoléon pour sa femme.

Sans doute Joséphine s'empressa d'accourir à Milan, et fit succéder le bonheur à ces réelles souffrances. Le général en chef en repartit peu de temps après, comme il l'avait annoncé, feignant de marcher sur Rome, qui favorisait toujours les Autrichiens. Mais arrivé à Bologne à la tête d'une colonne, il se contente de menacer et d'intimider le gouvernement romain, n'ayant vraiment pas le temps de conduire une expédition de ce côté, car la monarchie autrichienne venait encore de faire un grand effort. Des secours de toute sorte en hommes, en chevaux, en matériel, avaient été envoyés à Alvinzi qui, à la fin de 1796, se retrouva à la tête de 80 000 hommes, pendant que Bonaparte n'avait reçu qu'une augmentation de forces de 6000 soldats. L'armée autrichienne se mit en marche en deux corps : l'un, sous les ordres d'Alvinzi, attaqua par Montebaldo, l'autre, commandé par le général Provera, prit par l'Adige et les plaines du Padouan, l'un et l'autre ayant le même but, et, par une direction différente, marchant à la délivrance de Mantoue.

Alvinzi ne fut pas plus heureux que la première fois. Au commencement de janvier 1797, Bonaparte, ayant réuni son armée, se met en mouvement, et remporte sur son adversaire un succès considérable à Saint-Michel, couronné et complété le 13 de ce mois par cette belle et décisive victoire de Rivoli, qui détruisit une partie du nouveau corps d'Alvinzi, et par celle de la Favorite, où il anéantit presque entièrement la forte division de Provera. Il chasse ensuite l'ennemi jusque dans les montagnes du Tyrol, et de sa seconde armée le maréchal Alvinzi ne ramène que 25 000 soldats en Autriche. Wurmser, apprenant les suites désastreuses de la bataille de Rivoli et la retraite définitive de son collègue, rend la place de Mantoue au général Serrurier et non à Bonaparte lui-même, qui, ayant accordé une capitulation honorable au vieux maréchal, s'était refusé la satisfaction d'assister à son humiliation, et était immédiatement parti pour marcher enfin sur Rome et tirer satisfaction de la connivence du gouvernement papal avec l'Autriche.

Il avait fait venir Joséphine à Bologne, car il ne craint plus maintenant, l'Italie étant complétement déblayée, et il passa là quelques jours avec elle. En marche sur Rome, il lui mande de Forli, le 3 février : « Je pars cette nuit. Nos troupes sont à Rimini. Le pays commence à se rassurer. Je t'adore et te donne mille baisers[1]. » Le 10 février, il lui annonce qu'il est à Ancône, dont il a pris la citadelle, après une petite fusillade, par un coup de main[2].

Joséphine seule à Bologne ne pouvait s'y plaire. Elle insiste pour aller rejoindre le quartier général de l'armée, mais son mari le lui refuse et lui répond que tout n'est pas encore terminé, et que d'ailleurs le pays où il se trouve est très-maussade, et que tout le monde y a peur. Mais il exige plus que jamais que sa femme lui donne de ses nouvelles tous les jours, et il termine ainsi : « Je te donne un million de baisers. Je ne me suis jamais tant ennuyé qu'à cette vilaine guerre-ci. Adieu, ma douce amie ; pense à moi[1]. » Le 13 février, il ajoute : « Je pars à l'instant pour passer les montagnes. Du moment que je saurai à quoi m'en tenir, je te ferai venir avec moi : c'est le vœu le plus cher de mon cœur. Mille et mille baisers[2]. »

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 91.

[2] *Ibid.*, p. 92.

Mais la tristesse, la maladie, s'étaient emparées de Joséphine, peu faite pour cette vie de fatigues et presque de bivouac. Comme il est facile de le comprendre, les émotions de la guerre, cette séparation presque continuelle de son mari, l'absence de ses enfants, avaient fini par attaquer son moral. Bonaparte lui en écrit le 16 février : « Tu es triste, tu es malade, tu ne m'écris plus, tu veux t'en aller à Paris. N'aimerais-tu plus ton ami? Cette idée me rend malheureux. Ma douce amie, la vie est pour moi insupportable depuis que je suis instruit de ta tristesse.... Je te prie de te ménager, de m'aimer autant que je t'aime et de m'écrire tous les jours. Mon inquiétude est sans égale.... Peut-être ferai-je la paix avec le pape et serai-je bientôt près de toi; c'est le vœu le plus ardent de mon âme. Je te donne cent baisers. Crois que rien n'égale mon amour, si ce n'est mon inquiétude. Écris-moi tous les jours toi-même. Adieu très-chère amie[3]. » Et il lui envoie Moscati, son médecin, pour la soigner.

Trois jours après, le général écrit encore à sa femme de Tolentino pour lui apprendre qu'il vient d'y signer la paix avec le saint-père, moyennant la cession de Bologne, de Ferrare et de la Romagne à la République, de 30 millions d'argent et des objets d'art, et il lui annonce son retour à Bologne[1]. « Ménage-toi, je t'en conjure, » lui répète-t-il. Cela veut dire toutefois : « quoique malade, écris-moi sans cesse. » Il n'admet pas un seul jour passé sans lettres de Joséphine, et quelque légitime que soit la cause de son silence, ce silence lui cause toujours la même souffrance de cœur : « Pas un mot de ta main, ajoute-t-il; bon Dieu! qu'ai-je donc fait? Ne penser qu'à toi, n'aimer que Joséphine, ne vivre que pour ma femme, ne jouir que du bonheur de mon amie, cela doit-il me mériter de sa part un traitement si rigoureux? Mon amie, je t'en conjure, pense souvent à moi et écris-moi tous les jours. Tu es malade ou tu ne m'aimes pas! Crois-tu donc que mon cœur soit de marbre, et mes peines t'intéressent-elles si peu? Tu me connaîtrais bien mal! Je ne puis le croire. Toi à qui la nature a donné l'esprit, la douceur et la beauté, toi qui seule pouvais régner dans mon cœur, toi qui sais trop, sans doute, l'empire absolu que tu as sur moi! Écris-moi, pense à moi et aime-moi. Pour la vie tout à toi. »

---

[1] Collection Didot, t Ier, p. 93.

[2] *Ibid.*, p. 95.

[3] *Ibid.*, p. 98.

C'est la dernière lettre de cette période, adressée par le général Bonaparte à sa femme. Il vint bientôt la reprendre à Bologne et la reconduisit à Milan où il passa quelques jours entre les soins de sa conquête et les joies de son amour.

---

[1] Collection Didot, t. Ier, p. 95.

Maître de Mantoue, Bonaparte pouvait maintenant donner cours à son plan proposé depuis longtemps déjà au Directoire, et à sa menace faite aux généraux autrichiens de marcher sur Vienne, et d'aller dicter la paix à l'empereur, dans sa capitale même. Mais l'Autriche voulut tenter un dernier effort. Elle retira de ses provinces du Rhin l'archiduc Charles qui venait d'obtenir des succès contre les Français, et lui donna le commandement d'une quatrième armée. Le prince Charles n'eut pas un meilleur sort que ses devanciers. La fortune, le génie de Bonaparte l'emportent encore dans cette suprême épreuve. A la bataille du Tagliamento, il renverse ce dernier espoir de l'Autriche, et se met à la poursuite de l'ennemi sur la route de Vienne. Le 16 mars, il arrive à Gradisca; quelques jours après, il prend Laybach et Trieste; le 25, il entre en Allemagne, poussant toujours devant lui l'archiduc, et, le 29, il s'empare de Clagenfurt. L'armée française se trouve alors à quarante lieues de la capitale de l'Autriche : en quinze jours, Bonaparte peut réaliser sa menace et la promesse par lui faite au Directoire.... L'Autriche, entièrement démoralisée, s'avoue enfin vaincue, et, le 18 avril, les préliminaires de la paix sont signés à Léoben.

On connaît cette universelle joie, cette admiration enthousiaste qui ravit la France, lorsque, au bout d'une série non interrompue de victoires, elle entendit prononcer ce mot de paix. Après cinq années de guerres, de lutte acharnée, l'un des ennemis les plus considérables de la République s'humiliait enfin et reconnaissait la force et l'ascendant de la France; et cette merveille était due à un jeune capitaine de vingt-sept ans, qui, du premier coup, dépassait tous les généraux de son temps! Aussi, quoique jaloux parce qu'il était impuissant et médiocre, le gouvernement d'alors vit ses sentiments secrets débordes par l'entraînement public, et, après avoir résisté quelque temps à la nécessité et à la convenance de donner à Bonaparte la conduite des négociations qu'allait entraîner l'acte de Léoben, il fut obligé par la voix impérieuse de l'opinion, de retirer ses pouvoirs au général Clarke qui lui avait été adjoint, et de donner au vainqueur de l'Italie carte blanche pour négocier à sa guise.

De Léoben même, le général Bonaparte avait prescrit le châtiment de Venise qui, pendant cette dernière campagne, avait multiplié les actes de mauvais vouloir et même d'hostilité contre la France. Après avoir donné une sévère leçon à ce gouvernement et l'avoir amené à composition, le général rentra à Milan où il retrouva sa femme toute à sa tendresse et à son orgueil, certes bien légitime, et aujourd'hui dégagé de toute appréhension sur l'existence d'un époux toujours plus illustre et plus chéri. Pendant quelque temps, comme le reste de la population, elle avait été tenue dans l'ignorance des détails et des résultats de sa marche hardie au sein de l'Allemagne. Le général fit son entrée triomphale au milieu d'une allégresse universelle. Les autorités de Milan s'empressèrent de lui apporter leurs félicitations. Toutes les villes affranchies de l'Italie envoyèrent leurs députations pour lui demander à faire partie de la grande république cisalpine dont il avait annoncé la formation prochaine. Bientôt ce fut une véritable ivresse. La reconnaissance italienne célébrait sur tous les tons *le vainqueur de l'Autriche, le libérateur de l'Italie, le héros pacificateur*. Ce fut aussi pour Joséphine un redoublement d'hommages. Sa joie de voir se terminer si heureusement cette guerre d'Italie vint bientôt s'accroître de deux bonheurs qui lui arrivèrent en même temps : son retour à la santé et la visite de son fils Eugène qui, plus épris de la guerre que de l'étude, accourait en Italie avec l'ardent désir d'embrasser sa mère bien-aimée et la ferme résolution de mériter l'estime de son glorieux beau-père.

Dès son arrivée, le général l'attacha à sa personne, sans doute à la place de son frère Louis qu'à cause de sa santé, il avait été obligé de renvoyer en France. Un certificat fourni par Eugène de Beauharnais trois ans après, au ministère de la Marine, à l'appui d'une demande en restitution des biens qui lui appartenaient à Saint-Domingue, nous apprend que c'est le même jour, c'est-à-dire le 30 juin 1797, qu'il fut nommé sous-lieutenant dans le premier régiment de hussards et aide de camp du général en chef de l'armée d'Italie[1]. Dans ces derniers temps il a été beau-

---

[1] Archives du ministère de la marine. Dossier Beauharnais.

On a dit souvent qu'avant cette époque Eugène de Beauharnais avait déjà fait ses débuts militaires sous les auspices et aux côtés du coup question du prince Eugène. Sa mémoire est sortie plus pure des débats imprévus dont elle a été l'objet. Nous aurons souvent occasion de parler de lui dans la suite de cet ouvrage auquel il appartient. Un mot suffira aujourd'hui pour constater son apparition sur ce théâtre de l'Italie où il est destiné à jouer un rôle si considérable, sans dévier jamais, on peut le dire déjà, de la ligne de la droiture la plus exquise. C'est à ceux qui l'ont alors connu, que nous voulons emprunter ces quelques traits de sa physionomie à son entrée dans la vie : « Eugène, dit Bourrienne, arriva à Milan après Léoben.... Il était âgé de dix-sept ans[1]. Il fit immédiatement le service d'aide de camp du général en chef, qui avait pour lui une grande tendresse, justifiée par ses bonnes qualités. Eugène avait un cœur excellent, un beau courage, une morale pure, beaucoup de loyauté, de franchise, d'obligeance et d'amabilité. » M. Arnault, qui l'a vu aussi à son arrivée à Milan, nous le montre tel que devait être ce sous-lieutenant de seize ans : « Ce n'était plus un enfant, dit-il, mais ce n'était pas encore un homme. » Son instituteur l'avait déclaré *n'être bon à rien*, « parce qu'il ne faisait ni un thème sans solécisme, ni une version sans contre-sens. » L'enfant reparaissait lorsque, dans la galerie du palais Serbelloni,

---

général Hoche, ami de sa mère. Nous n'avons trouvé nulle part la confirmation officielle de ce fait ; et ce qui nous met en défiance contre sa réalité, c'est que la plus ancienne mention qu'on en trouve se lit dans cette œuvre de Mlle Lenormand, que le lecteur connaît.

[1] Mémoires, t. II, p. 129. Eugène était né le 3 septembre 1781 ; il n'avait pas seize ans.

au milieu des dames qui visitaient sa mère, « il plaisantait et riait comme un page. » Mais déjà, ajoute le même, sa bravoure précoce et sa sérieuse loyauté attestaient l'homme en lui[1].

Après quelques jours donnés à Milan, le général Bonaparte vint s'établir à Montebello, et là s'ouvrirent les négociations destinées à assurer la paix définitive avec l'Autriche. Ce fut une belle époque dans la vie de Napoléon comme dans celle de Joséphine que ces quelques mois passés ainsi, au milieu des honneurs et des respects, sur les rives embaumées du lac Majeur et du lac de Côme. Jamais souverains ne furent plus fêtés que ces deux époux, dans cette cour si bien décrite par l'historien anglais de Napoléon : « Cette campagne rendue célèbre par l'importante négociation dont elle fut le théâtre, est située, dit-il[1], à quelques lieues de Milan, sur la pente douce d'une colline qui commande une vaste perspective sur les plaines fertiles de la Lombardie. Les dames du plus haut rang et les plus distinguées par leur esprit, leur beauté et tout ce qui pouvait, en un mot, ajouter du charme à la société, rendaient chaque jour, hommage à Joséphine. Elle les recevait avec une grâce et un bonheur d'expressions qui semblaient annoncer qu'elle était née pour s'acquitter, mieux que personne, du rôle de noble courtoisie dévolu à la femme d'un homme aussi distingué que Napoléon. Les divers ministres et envoyés de l'Autri-

---

1. *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 48.
2. *Vie de Napoléon Bonaparte*, par Walter Scott, t. VI, p. 224.

che, du pape, des rois de Naples et de Sardaigne, du duc de Parme, des cantons suisses, de plusieurs États d'Allemagne; la foule des généraux, des hauts fonctionnaires, des députés des villes, l'arrivée et le départ des divers courriers; le mouvement des affaires importantes, mêlé aux fêtes et aux banquets, aux bals et aux parties de chasse, tout réalisait le tableau d'une cour splendide, et l'ensemble de toutes ces choses fut, en effet, appelé par les Italiens, *la cour de Montebello.* »

On a peine à s'éloigner de ces jours si beaux, si radieux de la première campagne d'Italie; aussi demandons-nous à compléter ce volume par quelques détails sur la remarquable négociation qui amena la paix de Campo-Formio.

Nous avons là-dessus les souvenirs de trois témoins oculaires : Bourrienne, l'académicien Arnault et le duc de Raguse. Ils nous font vivre de cette vie si brillante et, on peut le dire, si poétique. Ils appellent un château magnifiqne cette résidence que Walter Scott qualifie d'un nom plus modeste. M. Arnault nous apprend qu'elle était ornée d'une grande terrasse à l'italienne, et qu'elle possédait de grands jardins, « autour desquels régnait une allée couverte qui, tout à fait semblable aux arceaux de Marly, offrait une voûte impénétrable aux rayons du soleil[1]. »

Le marquis de Gallo, ministre de Naples à Vienne, ayant la confiance de l'Impératrice, caractère souple, jours laissés à l'intimité, le général revenait avec joie aux affections et aux souvenirs de la famille. Joséphine organisait chaque soir une modeste partie de *vingt et un*, et Bonaparte forçait Arnault à jouer avec lui au *jeu de l'oie*, qui ne l'empêchait point de penser à ses affaires, et où il prenait un véritable plaisir d'enfant. Puis on allait prendre des glaces sur la terrasse, en respirant cette atmosphère parfumée que Dieu a donnée à l'Italie, et en admirant les mille étincelles dont les mouches phosphoriques éclairent sur les bords des lacs, l'épaisseur des ténèbres[1]. Rentrés au salon, Mme Léopold Berthier chantait des romances, aidée parfois par Joséphine. Eugène jouait, en s'attristant, avec son cher *Fortuné*, qui lui rappelait son père et sa mère prisonniers aux Carmes[2]. On racontait des histoires merveilleuses qu'affectionnait le général, et dans lesquelles il excellait, et quelquefois, les dames retirées, sauf pourtant Joséphine, dont nous connaissons le goût pour les entretiens sérieux, la soirée finissait par une de ces conversations instructives, attachantes, animées, sur la politique, les sciences, les arts qui s'engageaient entre le général en chef, Monge et Berthollet, dont Bonaparte avait réclamé le concours pour l'éclairer dans les questions scientifiques et artistiques concernant l'Italie[3].

---

[1] *Mémoires de Napoléon*, t. III, p. 21.

---

[1] Arnault, *ibid.*

[2] *Fortuné*, devenu arrogant en sa qualité de favori, mourut étranglé dans ce séjour à Montebello par le chien du cuisinier, fatigué d'en être impunément mordu chaque jour. M. Arnault a enregistré sa triste fin.

[3] Marmont, t. I, p. 262.

Dans les loisirs que leur faisaient les lenteurs calculées de l'Autriche, les hôtes de Montebello eurent le temps et l'occasion de parcourir les délicieux environs de ce château célèbre. Ce furent pour Bonaparte et Joséphine de poétiques émotions et des réceptions touchantes. Le souvenir de ces promenades autour des lacs enchantés de la campagne lombarde, a été recueilli par les compagnons du captif de Sainte-Hélène, si heureux quand il se reportait à cette aurore de sa vie. « La cour de Montebello, lit-on dans les Mémoires publiés sous le nom de Napoléon[1], fit plusieurs voyages au lac Majeur, aux îles Borromées, au lac de Côme. Elle séjourna dans les différentes maisons de campagne qui environnent ces lacs. Chaque ville, chaque village voulait se distinguer et donner une marque d'hommage et de respect au *libérateur de l'Italie.* Le corps diplomatique était frappé de tout ce qu'il voyait. »

Toutefois l'Autriche ne devait pas se rendre encore. Après ces trois mois passés à Montebello, les négociations n'avançaient pas. Sans rien rompre, on se sépara, et Bonaparte donna la fin du mois de juillet et le mois d'août à Milan. Les lenteurs et les refus du gouvernement autrichien venaient de la connaissance qu'il avait du mouvement royaliste qui se préparait à Paris, et que fit avorter le 18 fructifor. Le Directoire l'ayant emporté sans montrer de grands scrupules dans les moyens, le cabinet de Vienne comprit qu'il fallait travailler de nouveau à la paix, mais d'une manière sérieuse, sous peine de voir la guerre recommencer immédiatement. Les conférences furent donc reprises, et la ville d'Udine, dans le Frioul, fut choisie pour cet objet comme plus rapprochée des terres de l'Empire et affectant une plus évidente neutralité.

---

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon.* Paris, 1830, t. II, p. 237.

Vers le milieu de septembre, le général Bonaparte, accompagné de sa femme seule, sa famille étant repartie après le mariage de Pauline, se rendit à Passeriano, afin de terminer cette longue et difficile négociation. Passeriano était une fort belle maison de campagne, appartenant à l'ex-doge Marin et située sur la rive gauche du Tagliamento, à quatre lieues d'Udine et à trois lieues des ruines d'Aquilée. A son jardin était attenant un parc magnifique, mais décoré avec plus de luxe que de goût[1].

L'Autriche se trouvait représentée encore par le marquis de Gallo et de plus par le comte de Cobentzel, celui ci d'une corpulence énorme, dur et difficile en affaires, où il apportait les éclats d'une voix retentissante et des gestes impérieux, mais au salon très-homme du monde, agréable causeur, possédant et racontant volontiers les anecdotes de toutes les cours de l'Europe, et, par conséquent, d'une société très-précieuse pour Mme Bonaparte, que cette négociation ainsi prolongée devait amuser peu[2]. Les conférences se tenaient alternativement chez les diplomates autrichiens à Udine et au quartier général de Passeriano, et les négociateurs dînaient réciproquement les uns chez les autres. Mais les distractions étaient plus rares qu'à Montebello; aussi Joséphine et les dames qui l'avaient accompagnée assistaient-elles avec empressement aux représentations du théâtre d'Udine, où une troupe d'amateurs, pris parmi nos employés subalternes, ne craignait pas de faire rire à ses dépens, en jouant *la Mort de César*[1].

---

[1] *Mémoires de Napoléon*, t. II, p. 332; et *Souvenirs* de M. Arnault, t. III, p. 325.

[2] *Ibidem.*

Mais une distraction d'un grand intérêt fut ménagée par Bonaparte à sa femme. Le gouvernement vénitien, redoutant avec raison pour lui l'issue des négociations de Passeriano, montrait autant d'humilité qu'il avait affiché d'hostile passion. Il suppliait le général en chef de l'armée d'Italie de venir visiter Venise, afin de recevoir personnellement l'assurance de son zèle et de sa fidélité. Bonaparte, qui avait résolu dans sa pensée le renversement de l'oligarchie vénitienne et la cession éventuelle de cet État à l'Autriche contre Mantoue et l'Adige, ne voulut pas faire un voyage où il eût été naturellement gêné. Mais il permit à sa femme, à qui on ne pouvait demander et qui ne pouvait prendre aucun engagement, de faire honneur à l'invitation du gouvernement de Venise, et celle-ci s'empressa de se rendre dans cette ville si belle et si curieuse, qu'elle voulait voir avant de quitter l'Italie.

---

[1] *Souvenirs* de M. Arnault, t. III, p. 330.

On ne connaissait aucun détail de cette visite. Son récit forme une des pages les plus littéraires et les plus animées des Mémoires de Marmont, choisi par le général en chef, dans cette circonstance, pour accompagner sa femme. Une telle description est essentiellement de notre sujet; il vaut mieux la reproduire textuellement ici, que de redire les mêmes choses en d'autres termes assurément moins exacts que les paroles d'un témoin oculaire[1].

« Les Vénitiens ne pouvant se mettre aux pieds du vainqueur de l'Italie, de celui dont leur destinée dépendait, furent empressés de faire, pour la réception de sa femme, tout ce qui pouvait lui plaire, la flatter et l'honorer. Mme Bonaparte resta quatre jours à Venise; je l'y accompagnai. Trois jours furent consacrés aux plus belles fêtes.

« Le premier jour on donna une régate, course de barques et genre de fête réservé à la seule Venise.... La course se fait avec des bateaux extrêmement allongés, très-étroits, montés par un seul homme et quelquefois par deux. Cinq ou six de ces bateaux luttent ensemble, et la course commençant dans le grand canal, finit au Ponte-Rialto. Ces barques volent, et l'on ne peut se faire une idée de leur vitesse si on ne les a vues. La beauté de la fête consiste surtout dans l'affluence des spectateurs, Les Italiens sont très-avides de ce spectacle; on arrive de la terre ferme pour en être témoin; il n'y a pas un individu de la ville qui ne vienne sur le grand canal pour en jouir, et, dans la circonstance dont je parle, cent cinquante mille curieux au moins occupaient les maisons ou les toits bordant le grand canal; plus de cinq cents barques, grandes ou petites, et plus ou moins ornées suivaient la course. Le second jour on fit une promenade sur l'eau; un repas fut donné au Lido; toute la population suivait sur des barques, et toutes les barques étaient couvertes de fleurs, de guirlandes et retentissaient de musique. Enfin le troisième jour la promenade se fit la nuit. Le palais et les maisons du grand canal, illuminés d'une manière éclatante, éclairaient une multitude de barques couvertes elles-mêmes de feux de couleur. Après une promenade de deux heures et un beau feu d'artifice tiré sur l'eau, on se rendit à un bal au palais. Si on réfléchit aux moyens résultant de la localité de Venise, à la beauté de l'architecture, à ce mouvement prodigieux des barques serrées les unes auprès des autres, et donnant l'idée d'une ville qui marche; si l'on pense aux efforts inspirés, dans une pareille circonstance, à ce peuple dont l'imagination est brillante, le goût exquis et la passion des plaisirs effrénée, on devinera quel spectacle nous fut offert. Ce n'était plus la Venise puissante, c'était la Venise élégante et voluptueuse. »

---

[1] *Mémoires* du duc de Raguse, t. I, p. 287.

Mme Bonaparte n'était pas dans la confidence des projets de son époux; aussi, sans rien feindre et sans avoir à contraindre ses émotions et sa parole, elle put admirer, louer et remercier cette Venise qui la traitait en reine, et comme les victimes de l'amphithéâtre, la saluait avant de mourir.

Rentrée à Passeriano, Mme Bonaparte vit pendant quelques jours deux célébrités militaires, Bernadotte et Desaix, qu'y avait attiré leur admiration pour son époux, admiration cependant d'une nature diverse chez l'un et chez l'autre, car chez le premier elle était basée seulement sur l'estime, tandis que chez Desaix elle venait aussi du cœur.

Cependant les envoyés d'Autriche reculaient toujours la conclusion de la paix, ne voulant pas consentir à cette cession de Mantoue à laquelle Bonaparte tenait essentiellement comme la garantie de l'existence de la république cisalpine qu'il venait de constituer. Le 16 octobre le débat durait encore. Croyant intimider son adversaire, le comte de Cobentzel menaça de tout annuler si le général persistait dans sa prétention. C'est alors que, dans sa colère de voir perdre ainsi six mois de négociations, d'attente, de travaux et d'ennuis, le général Bonaparte répondit au procédé autrichien par ce geste impétueux qui renversa la porcelaine de prix de M. de Cobentzel, et par la menace de briser avec la même facilité la monarchie autrichienne. Comme à cet emportement, peut-être calculé, Bonaparte joignait l'envoi d'un courrier à l'archiduc Charles pour lui dénoncer la reprise des hostilités, les ministres autrichiens eurent peur, et l'on arrêta pour le lendemain même la conclusion de la paix.

Le traité fut daté de Campo-Formio, petit village à égale distance de Passeriano et d'Udine, où il ne s'était pas tenu une seule conférence, mais qui avait été neutralisé à cet effet. Marmont fut envoyé afin d'y faire tout préparer pour la signature, mais il n'y avait pas une seule maison convenable pour recevoir les plénipotentiaires. Le colonel Marmont avait ordre, en outre, d'inviter MM. de Cobentzel et de Gallo à se rendre à Passeriano, ce qu'ils firent de fort bonne grâce [1]. « Des secrétaires des deux légations, raconte M. de Lavallette, firent les copies du traité. Le travail dura toute la journée. Le général était d'une gaieté charmante. Plus de discussions ! Il resta une partie de la journée dans son salon ; il ne voulut pas même qu'on apportât des bougies quand la nuit fut venue. On s'amusa à causer et même à faire des contes de revenants, comme si l'on eût été en famille dans un vieux château. Enfin, vers dix heures du soir, on vint lui annoncer que tout était terminé. Il courut au cabinet, signa gaiement, et le général Berthier, porteur du traité, était à minuit sur la route de Paris [1]. »

Ainsi fut mené à fin ce traité de Campo-Formio qui faisait autant d'honneur à l'habileté du général français, diplomate improvisé mais supérieur, que cette merveilleuse campagne avait jeté d'éclat sur sa réputation militaire. Entre autres avantages, le traité donnait à la France la limite du Rhin, et affranchissait l'Italie. A la nouvelle de cette conclusion, ce fut en France comme en Italie un concert magnifique d'éloges et d'acclamations. Jamais conquérant, jamais négociateur n'avait joui d'une gloire plus éclatante et plus pure[1].

---

[1] *Mémoires* de Napoléon, t. II, p. 347 ; et du duc de Raguse, t. I, p. 302.

[1] *Mémoires* de M. de Lavallette, t. I, p. 250.

Le général Bonaparte employa encore un mois à l'organisation et à l'installation de la république italienne. Puis, son œuvre terminée, il se mit en route sans sa femme qui prenait une autre direction, pour la France qu'il avait hâte de revoir, et qui l'attendait avec tant d'impatience. Son voyage à travers le Piémont et la Suisse fut un triomphe continu. Les populations faisaient la haie sur son passage, les villes le haranguaient, les jeunes filles lui offraient des fleurs. Bonaparte arriva à Rastadt où devait se tenir

---

[1] *Moniteur* du 28 octobre. — Quelques membres du Directoire, tenant peu de compte des réalités du moment et des véritables intérêts de la France, auraient voulu imposer à l'Autriche des conditions plus dures, ce qui était le renouvellement assuré de la guerre. Cependant, au bout de quelques jours, le gouvernement fut unanime pour féliciter le négociateur et se féliciter lui-même d'un traité qui assurait à la République une paix si longtemps désirée. C'est ce que constate un article officiel inséré dans le *Moniteur* du 9 novembre, qui n'a point été utilisé encore que nous sachions, et qui doit trouver sa place ici. Voici cet article :

« On raconte que Bonaparte, aussitôt que la paix fut signée, le 17 au soir, sauta au cou de M. Cobentzel, l'embrassa avec transport, et le félicita de cette heureuse conclusion, avec l'effusion de cœur la plus touchante.

« Pendant toute la négociation, les plénipotentiaires autrichiens ont montré pour le héros de l'Italie des égards et une déférence extrêmes. Celui-ci, impatienté des lenteurs de la cour de Vienne, et ne concevant pas qu'il fallût tant de temps et de courriers pour donner une seule réponse aux propositions qu'il faisait, les traitait quelquefois un peu cavalièrement. M. de Gallo a prouvé un zèle et une dextérité qui lui font infiniment d'honneur. Il craignait tellement un congrès pour étendre la paix à toutes les puissances de l'Allemagne; il y fut reçu par une foule de princes allemands, de diplomates et de généraux avides de contempler cet homme extraordinaire, presque aussi populaire chez l'ennemi que dans sa patrie. Il n'y demeura que le temps d'ouvrir le congrès, et il repartit pour Paris où il arriva le 6 décembre à cinq heures du soir, dans le plus strict incognito.

Joséphine ne rentra à Paris que huit jours après son mari. Avant de revenir en France, elle avait désiré aller visiter Rome et embrasser son fils Eugène, envoyé en mission auprès de notre ambassadeur. Par-

---

que l'impatience du général en chef lui fit rompre les négociations, qu'on l'a vu, un jour que celui-ci s'en retournait fort irrité à Passeriano, courir après lui, et disant à un aide de camp : « Rapportez-« lui au moins que je l'ai conduit jusqu'à sa voiture. »

« Huit jours avant la conclusion si désirée, les conférences avaient été suspendues, et tout semblait désespéré. C'était à la suite d'une scène fort vive entre les plénipotentiaires autrichiens et Bonaparte. Celui-ci, dans le cours d'une conversation, s'était emporté contre eux et leur avait dit : « Je porterai ma réponse à Vienne. »

« On a cité quelques autres circonstances moins importantes, et qui avaient cependant été recueillies avec soin. Tout ce qui concerne les événements et les hommes célèbres est digne de l'attention des observateurs. Un caractère particulier de ces conférences a été le secret qui a été observé. Les espérances, les craintes, les doutes, rien n'a été encouragé ni démenti : et c'était un jeune homme de vingt-huit ans qui, placé au milieu de si grands intérêts, et se trouvant pour ainsi dire la clef de la voûte politique de l'Europe, gardait ce secret impénétrable au milieu des efforts de tous les genres pour le lui arracher. Il est vrai que ce jeune homme avait déjà fait des choses bien plus étonnantes encore, et que (si nous en croyons nos pressentiments et les conseils de la fortune) sa carrière, déjà si glorieuse et si bien remplie, n'est encore qu'à son commencement. »

tout où elle passa (le Directoire prit soin de le constater dans son organe,)[1] elle fut accueillie avec la plus grande distinction, et on s'empressa de lui donner des fêtes. Ces hommages s'adressaient encore, il est vrai, à son époux; mais une bonne part en revenait aussi à la manière dont elle avait rempli la mission que sa position lui avait faite. L'Italie honorait en elle ce charme des manières et du cœur, cette bonté toujours égale, cette bienfaisance toujours prête, dont Milan garde encore le souvenir.

---

[1] *Moniteur* du 7 décembre 1797.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface .... v-xi

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la famille Tascher de La Pagerie. — Sa translation à la Martinique. — Gouvernement du marquis de Beauharnais. — Sa liaison avec la famille de La Pagerie. — Prise de la Martinique par les Anglais. — Belle conduite de MM. de Tascher. — Naissance et premières années de Joséphine. — Les Trois-Ilets......... 1-43

CHAPITRE II.

Roman sur la vie de Joséphine. — Sa tante Mme de Renaudin; son oncle le baron de Tascher. — Vie de famille aux Trois-Ilets. — Prédiction sur la grandeur future de Joséphine. — Portrait de sa jeunesse. — Jeunesse d'Alexandre de Beauharnais. — Projet d'alliance et correspondance à ce sujet entre les deux familles. — Mariage de Mlle Tascher de La Pagerie avec le vicomte de Beauharnais.. 44-101

CHAPITRE III.

Premiers temps heureux de ce mariage. — Caractère mal assorti des deux époux. — Mésintelligence précoce. — Naissance d'Eugène. — Voyage du vicomte de Beauharnais en Italie. — Son départ pour la Martinique. — Naissance d'Hortense. — Discussions d'Alexandre avec son beau-père. — Son retour en France. — Il rompt avec sa femme ; le parlement les sépare. — Mme la vicomtesse de Beauharnais revient dans sa famille. — Son mari la rappelle en Europe 102-166

CHAPITRE IV.

Mme de Beauharnais pendant la Révolution. — Son mari préside la Constituante. — Fin de cette assemblée. — Chute de la monarchie. — Alexandre de Beauharnais est fait général. — Il est appelé au commandement de l'armée du Rhin. — Il refuse le ministère de la guerre. — Attaqué par les clubs, il résigne son commandement. — Arrestation des deux époux. — Mort du général Beauharnais. — Joséphine sort de prison.............................. 167-243

CHAPITRE V.

Pénurie de Mme de Beauharnais à sa sortie de prison. — Elle a recours à sa mère; position de sa famille à la Martinique. — Hortense et Eugène en pension à Saint-Germain. — Début des relations de Napoléon et de Joséphine. — Situation du général Bonaparte. — Mme de Beauharnais hésite à se remarier. — Carnot fait nommer Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie. — Mariage de Joséphine avec le général Bonaparte. — Départ de celui-ci pour le Piémont.. 244-302

CHAPITRE VI.

Premières victoires de Bonaparte. — Lettres d'amour du général à sa femme. — Joséphine va retrouver son mari en Italie. — Glorieuse existence des deux époux. — Le général Bonaparte vainqueur de quatre armées autrichiennes. — Préliminaires de Léoben. — Cour de Montebello. — Paix de Campo-Formio.............. 303-388

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9.

HISTOIRE

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

HISTOIRE

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

PAR

JOSEPH AUBENAS

TOME SECOND

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR DES ŒUVRES DE NAPOLÉON III
8, RUE DE LA PAIX

IOTHECA·BODLEI

CHAPITRE PREMIER.

Retour d'Italie. — Fêtes données au général Bonaparte et à sa femme. — Vie retirée du général. Délassements littéraires. — Pensionnat de Mme Campan; progrès de Mlle de Beauharnais. — Expédition d'Égypte; débuts d'Eugène. — Joséphine acquiert la Malmaison. — Son existence pendant l'absence de son mari. — Bonaparte revient en France. — Dix-huit brumaire.

La nouvelle du retour du général Bonaparte ne fut pas plutôt connue, que tous les personnages du jour, même ceux qu'il ne connaissait point, s'empressèrent d'accourir dans son petit hôtel de la rue Chantereine. Mais rien ne pourrait donner une idée de l'ivresse qu'il rencontra sur son passage, lorsqu'il traversa Paris pour aller faire sa visite aux cinq rois pâles d'envie et de crainte, qui trônaient au Luxembourg. Ceux-ci comprirent qu'il valait mieux s'associer à un tel élan que de chercher, sans doute inutilement, à le contrarier. Le Directoire et les deux Conseils des Anciens et des Cinq-Cents, offrirent séparément au général Bonaparte une fête et un banquet, en même temps que l'Institut le choisissait pour un de ses membres, et que le Conseil municipal de Paris substituait au nom de la rue Chantereine, celui de *rue de la Victoire*. A l'imitation du gouvernement, les autorités secondaires voulurent aussi lui donner des fêtes. Il y parut simple et grave, comme un homme au-dessus de la vanité et au niveau de sa renommée.

La plus remarquable de ces fêtes particulières fut, sans contredit, celle de M. de Talleyrand, alors ministre des Relations extérieures. Celui-ci était trop fin pour ne pas avoir compris l'espèce de froideur dédaigneuse que le général avait apportée dans les banquets officiels, manifestation médiocre à ses yeux de la part d'un gouvernement qui avait d'abord pensé à lui offrir Chambord à titre de récompense nationale, et où avait régné une contrainte réelle, sous un semblant d'ovation. Le ministre des Affaires étrangères voulut l'honorer d'une manière plus délicate et plus intime, et il attendit pour cela l'arrivée de Mme Bonaparte. Ce fut même à elle que sa soirée fut plus particulièrement offerte[1]. Il savait que c'était le meilleur moyen d'arriver au cœur de son époux, dont la passion d'Italie avait fait bruit à Paris. En homme d'exquises façons, il vint, au préalable, leur faire agréer l'ordonnance de la fête, prendre leur jour, et les prier de vouloir bien dresser la liste des personnes qu'ils désiraient voir invitées. Joséphine se contenta d'indiquer quelques noms, celui du poète

---

[1] *Mémoires*, *Journal* et *Souvenirs* de Stanislas Girardin. Paris, 1828, t. III, p. 142.

Arnault, entre autres, de qui nous tenons ces détails[1]. Les lettres d'invitation, sans doute d'après une inspiration du futur antagoniste de l'Angleterre, exprimaient le désir que les étoffes de ce pays fussent bannies des toilettes[2], au grand déplaisir des élégantes du jour, et de Joséphine elle-même, chez qui plus d'une fois l'amour de la mousseline l'emporta sur le patriotisme.

Cette soirée qui fut magnifique et à laquelle assistaient, comme de simples mortels, sans manteaux et sans plumes, les cinq membres du Directoire, eut lieu dans l'hôtel Galiffet de la rue du Bac, affecté alors au département des Relations extérieures. Le souvenir de sa magnificence élégante nous a été conservé par l'une de celles qui brillèrent à l'hôtel Galiffet, nous voulons parler de Mme la duchesse d'Abrantès, alors âgée seulement de quinze ans, et qui à ce propos fait, dans ses Mémoires, l'éloge du talent tout particulier qu'avait M. de Talleyrand pour l'organisation et la direction de ses fêtes. Elle s'y trouvait avec sa mère, reste du sang des Comnène, encore jeune et belle, et que le général Bonaparte, trois ans auparavant, si l'on en croit la fille, avait voulu épouser. Mais Mme de Permon était alors en délicatesse avec le général, pour quelque retard involontaire apporté dans une affaire qu'elle avait recommandée, ce qui n'empêcha pas celui-ci de lui faire bon visage, et d'appeler galamment sur sa beauté et son origine grecques, l'attention de l'ambassadeur de Turquie, avec lequel il parcourait le bal[1].

---

[1] *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. IV, p. 23

[2] *Mémoires* de S. Girardin. *Ibid.*

Il fut moins gracieux et moins galant pour une femme déjà célèbre non par sa beauté mais par son esprit. Depuis le retour du général Bonaparte, Mme de Staël, partageant l'universelle admiration, accrue chez elle d'une exaltation poétique qui ne la quittait jamais, et d'un penchant très-décidé pour *son héros*, cherchait à nouer avec lui, a dit plus tard Napoléon[2], une liaison que celui-ci refusait avec autant d'empressement qu'elle lui était offerte. Dans l'hôtel de l'ambassadeur de Suède, son mari, la fille de l'honnête mais impuissant ministre de Louis XVI, avait organisé une influente coterie, presque un parti, dont Benjamin Constant était le coryphée, qui faisait des ministres, témoin M. de Talleyrand, et, plus par caprice qu'au nom de principes bien arrêtés, tantôt accordait et tantôt refusait son appui au gouvernement. La conquête du populaire général eût été pour le salon de Mme de Staël une belle victoire.

En se rendant au bal du ministre des Relations extérieures, elle s'était évidemment promis de se trouver sur le passage du héros qui la fuyait, et d'y provoquer avec lui un de ces entretiens d'apparat où elle avait la douce habitude de dominer. Mais le général Bonaparte refusa de se prêter à un dialogue public qui allait peu à ses goûts comme à sa politique de simplicité, et, dès les premiers mots, par une bonhomie calculée, que son interlocutrice au ton où elle était montée, dut trouver singulièrement triviale et bourgeoise, il coupa court à cette joute d'éloquence à laquelle on le conviait.

---

[1] *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, t. I, p. 357.

[2] *Mémorial de Sainte-Hélène*, Ire partie, p. 34.

L'anecdote a fait grand bruit : c'est rester dans notre cadre que de la reproduire ici, car elle n'est point étrangère à la biographie de Joséphine. De plus, comme cette première rencontre du futur Empereur et de l'illustre écrivain qui n'aurait peut-être pas demandé mieux que de ne le point haïr, a été fort diversement racontée, nous allons nous borner à copier les souvenirs d'un témoin bien placé pour voir et pour entendre, car c'est celui qui, dans cette circonstance, donnait le bras à Mme de Staël.

« A peine assis sur une banquette (dit M. Arnault, qui était arrivé avec le général et Mme Bonaparte[1]) Mme de Staël vint s'asseoir à côté de moi. — « On « ne peut aborder votre général, me dit-elle; il faut « que vous me présentiez à lui. » — D'après une confidence qu'il venait de me faire, et certaines préventions que je lui connaissais contre cette dame, dont il redoutait l'esprit dominateur, craignant qu'elle n'éprouvât quelque rebuffade, je tâchai de la distraire de cette résolution, sans cependant m'expliquer. Il n'y eut pas moyen. S'emparant de moi, elle me mène droit au général, à travers le cercle qui l'environnait et qui s'écarte ou plutôt qu'elle écarte. Forcé de faire ce qu'elle désirait, et voulant toutefois décliner la responsabilité dont un regard très-significatif me grevait déjà : « Madame de Staël, dis-je, prétend avoir « besoin auprès de vous d'une autre recommanda« tion que son nom, et veut que je vous la présente ; « permettez-moi, général, de lui obéir. »

---

[1] *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. IV, p. 26.

« Le cercle se resserre alors autour de nous, chacun étant curieux d'entendre la conversation qui allait s'engager entre deux pareils interlocuteurs : on croyait voir Talestris avec Alexandre, ou la reine de Saba avec Salomon. Mme de Staël accabla d'abord de compliments assez emphatiques Bonaparte qui y répondait par des propos assez froids ; une autre personne n'eût pas été plus avant. Sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans ses traits et dans son accent, Mme de Staël déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il est pour elle le premier des hommes : « Général, lui dit« elle, quelle est la femme que vous aimez le plus ? « — La mienne. — C'est tout simple ; mais quelle « est celle que vous estimeriez le plus ? — Celle qui « sait le mieux s'occuper de son ménage. — Je le « conçois encore. Mais enfin, quelle serait pour vous « la première des femmes ? — Celle qui fait le plus « d'enfants, madame ; » et il se retira en la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. Toute déconcertée d'un résultat qui répondait si mal à son attente : « Votre grand homme, me dit« elle, est un homme bien singulier. »

Le *Mémorial* a gardé souvenir de ce bizarre incident, et, au dialogue reproduit par l'académicien, il ajoute une réponse du général Bonaparte dont nos lecteurs qui connaissent sa correspondance conjugale, sont en mesure de certifier la sincérité: Mme de Staël ayant allégué, pour couvrir sa retraite, que le général avait, du reste, la réputation d'aimer peu les femmes : « Pardonnez-moi, répliqua celui-ci avec un sourire et en lui faisant un dernier salut, j'aime beaucoup la mienne, madame[1]! »

Au sortir de ces fêtes officielles, chacun rentra dans la vérité de sa situation, le Directoire discrédité déjà, et le conquérant de l'Italie pourvu d'une importance politique et sociale qui lui permettait de tout entreprendre et de tout espérer. Maintenant Barras, le prétendu protecteur, demandait à être protégé. Bonaparte refusa de se compromettre dans le patronage affiché d'un pouvoir sans consistance et sans avenir. D'un autre côté, il ne voulut rien tenter contre lui, soit qu'il ne trouvât pas l'occasion opportune, soit que son ambition ne fût point encore suffisamment éveillée. Afin de n'exciter ni ombrage ni espérances, il se renferma dans son intérieur, dans ses affections de famille, dans l'intimité de quelques compagnons d'armes et de quelques rares hommes politiques, et le commerce des savants et des hommes de lettres que sa gloire et l'amabilité de sa femme attiraient dans leur petit hôtel de la nouvelle rue de la Victoire.

---

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, Ire partie, p. 175; et ceci est d'accord avec ce que Mme de Staël a écrit elle-même en parlant du général Bonaparte, lors de ce retour d'Italie : « On disait qu'il aimait beaucoup sa femme dont le caractère était plein de douceur. » (*Considérations sur la Révolution française*, édit. Charpentier, p. 331.)

Nous avons vu, quelque temps avant son mariage, Mme de Beauharnais acheter ce pavillon, de Talma et de sa femme. En voici la description fidèle, tel qu'il existait hier encore à quelques pas de la rue de la Chaussée-d'Antin, car, tandis que nous écrivions ce volume, en quinze jours, les exigences de Paris moderne l'ont fait entièrement disparaître.

Un long passage à ciel ouvert, ménagé entre deux maisons à jardins, qui ont leur façade sur la rue de la Victoire, et tout juste assez large pour le service des voitures, conduisait de cette rue où se trouvait la grande porte, décorée d'attributs de guerre, à une cour sur les côtés de laquelle étaient situés, dans des bâtiments distincts de la maison d'habitation, les cuisines et le reste des communs. Construit sur quatre faces, avec pans coupés aux quatre angles, ce petit hôtel composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage surmonté de mansardes, présentait, dans son architecture simple et de bon goût, une assez jolie apparence. Au moyen de quelques marches placées entre deux lions de pierre, on arrivait à un perron en demi-cercle, d'abord découvert, mais que Joséphine avait fait fermer en forme de tente, afin de donner à la maison un vestibule qui lui manquait. La porte vitrée éclairait cette première pièce, ornée au dehors de trophées sculptés sur bois, et peinte à l'intérieur en toile de coutil. De cette antichambre on pénétrait immédiatement dans la salle à manger disposée en ovale ; à côté se trouvait un petit cabinet pavé en mosaïque, qui servait de boudoir à Mme Bonaparte.

De la salle à manger, on passait dans le grand salon, la maîtresse pièce de l'hôtel, à laquelle tout le reste semblait avoir été sacrifié. On y remarquait une belle cheminée à droite, placée entre une croisée descendant jusqu'au parquet, et une porte vitrée qui donnait sur un escalier extérieur, par lequel on pouvait se rendre dans le jardin ; ce jardin, très-spacieux pour la maison, était ombragé de beaux arbres dont quelques-uns ont été conservés.

A ce salon en succédait un autre plus petit dont le général Bonaparte avait fait son cabinet de travail. Cette pièce préférée avait été décorée par les premiers artistes du temps. De cette décoration il restait encore, il y a quelque mois, une très-belle frise de près d'un mètre de haut, dessinée par David lui-même, et peinte sous sa direction. Le maître y avait figuré une suite de personnages mythologiques et de sujets allégoriques, dans le style des bas-reliefs grecs.

On montait à l'unique étage de l'hôtel par un tout petit escalier tournant, où deux personnes n'auraient pu passer de front. Cet escalier donnait accès, après quelques marches, dans un élégant cabinet de bain, placé à mi-étage, et aboutissait à un salon supérieur servant d'avant-pièce aux deux chambres du général et de sa femme.

La chambre à coucher de Bonaparte, située sur son cabinet de travail, était d'une simplicité sévère; on ne voyait, sur ses panneaux peints, que des vases étrusques, des lyres antiques et un aigle prophétique portant la foudre. La chambre de Joséphine n'affectait point, on le pense bien, cette rigide sobriété ; elle offrait naguère des traces de l'élégance coquette de celle qui l'habita. Arrondie en hémicycle comme la salle à manger au-dessus de laquelle elle se trouvait, cette pièce à alcôve, était tout ornée de glaces en guise de tentures ; elles allaient du parquet jusqu'au plafond, encadrées dans une série de petites colonnes surmontées d'arceaux, ce qui réalisait un véritable miroir circulaire à facettes, donnant la faculté de se voir sous tous les aspects et de juger par soi-même de l'ensemble et des détails d'une toilette. L'intérieur de l'alcôve était décoré de peintures qui représentaient des fleurs et des oiseaux du tropique, souvenirs charmants des premières années de Joséphine.

Tel était l'ensemble de cette demeure, sorte de monument historique que, dans ses lettres d'Italie, Bonaparte avait, sans trop de poésie, appelé un temple, car il fut le sanctuaire de sa première gloire et de son premier amour, et il y reçut les premiers et les plus purs hommages de ce Paris qui l'adoptait dès lors comme son héros de prédilection[1].

Dans le réveil de la société française, qui se poursuivait déjà sous le Directoire, mais en dehors de son action, les lettres avaient une grande part. Bonaparte, qui connaissait leur charme et leur puissance, leur ouvrit son salon dans le triple intérêt de ses loisirs, de sa politique actuelle et de ses futurs desseins. Il eut peu de frais à faire pour attirer chez lui toutes les célébrités intellectuelles du jour; il lui suffit d'en témoigner le désir, et Arnault, un assidu d'Italie, lui servit d'interprète et de lien auprès de ceux (car il n'admit pas tout le monde) qu'il voulait mieux connaître et fréquenter. En un instant il se forma, dans le petit hôtel de la rue de la Victoire, un véritable cénacle littéraire qui était pour le général une nouveauté en même temps qu'une distraction, mais qui rentrait dans les anciennes habitudes de sa femme. Chez la comtesse Fanny de Beauharnais, sa tante; dans le salon de son premier mari, aux jours les plus solennels de la Constituante; dans ce même hôtel, au lendemain de la Terreur, Mme Bonaparte avait connu la plupart des écrivains qui venaient aujourd'hui charmer la retraite volontaire du conquérant de l'Italie.

---

[1] Le dernier propriétaire de cet hôtel, M. Goubie, en a enlevé avec soin, pour les conserver, tous les objets d'art, peintures, sculptures, boiseries, etc.

Ceux que M. Arnault[1] désigne comme les préférés étaient, outre lui qu'il n'a garde d'omettre, Bernardin de Saint-Pierre, déjà célèbre par sa *Virginie* et ses mélancoliques *Études de la nature;* Ducis, ce patriarche de la littérature, ami et conseil de tous les jeunes gens; Legouvé et Lemercier dont, depuis peu, le théâtre avait proclamé les noms; Méhul, qui venait aussi de se faire connaître avec éclat, et sur les traits duquel on voyait l'empreinte naïve et forte de son génie; David, dont le grand talent faisait oublier la carrière politique; et Talma, une liaison, presque un ami de la première heure, ancien maître du logis, que Napoléon et Joséphine n'oublièrent jamais et estimèrent toujours. Moins intimes, mais assidus encore, venaient Joseph Chénier, avec ses façons brusques et son ton tranchant qui dissimulaient la mélancolie profonde où l'avaient jeté d'atroces calomnies; Volney, Andrieux, Picard, Colin d'Harleville, Baour Lormian, Parceval-Grandmaison, Alexandre Duval et Bouilly, l'intéressant et naïf auteur de pièces applaudies et des *Contes à ma fille*, qui s'était découvert une parenté avec la famille de La Pagerie et qu'à cause de cela, Joséphine recevait avec une nuance plus marquée de bienveillance[1]. Nous énumérons sans classer et surtout sans juger; nous n'en avons ni le désir ni le temps.

---

[1] T. IV, p. 9.

Aux littérateurs et aux artistes se joignait l'élite des savants. Le général Bonaparte accueillait surtout ses collègues de l'Institut avec une gracieuse coquetterie. Ç'avait été pour lui une grande satisfaction et un succès prisé à l'égal d'une victoire que sa nomination dans le premier corps scientifique de l'Europe. Il prit avec empressement ce titre de membre de l'Institut, le fit imprimer sur ses lettres et adopta de prédilection le costume académique pour les cérémonies officielles. Pouvoir joindre ainsi le relief de la science à son renom de capitaine, c'était pour lui une distinction de plus parmi les autres généraux que déjà il dominait.

---

[1] *Mémoires et Souvenirs ou mes Récapitulations*, par J. N. Bouilly. T. II, p. 155.

La société de l'hôtel de la rue de la Victoire, où l'on voyait peu de femmes[1], se composait encore des généraux de l'intimité de Bonaparte, d'anciens amis de Joséphine, de quelques hommes politiques fort rares, mais sûrs, qui devinaient l'avenir et la mission du jeune général, et, préoccupés des dangers de la patrie, lui auraient déjà donné le pouvoir s'il l'eût voulu.

Continuant une habitude prise à l'armée d'Italie, le général Bonaparte donnait de fréquents dîners. Les savants, les écrivains et les artistes formaient la majorité des convives, et c'est dans ces réunions intimes, dont Joséphine faisait les honneurs avec son affabilité accoutumée, que Bonaparte se laissait aller à sa passion, qui chez lui était un talent, pour la conversation. « Les soirées qui suivaient ces dîners, ajoute le chroniqueur du cénacle, étaient employées d'ordinaire à la lecture de l'ouvrage d'un des convives.... Pendant ces soirées consacrées aux Muses, le salon du général, devenu leur sanctuaire, était fermé à tous les profanes. » Ducis y récitait de mémoire ses plus belles scènes. Bernardin de Saint-Pierre y donna la primeur de son dialogue de *Socrate*, que l'auditoire, sans le lui dire, trouva quelque peu long[2].

Mais les lecteurs les plus assidus étaient Legouvé et Arnault. En pleine Terreur, le premier avait osé faire représenter, au Théâtre-Français, *la Mort d'Abel*, touchante et courageuse protestation contre le meurtre, et *Épicharis et Néron*, joué devant Robespierre et Danton, alors en guerre. A cette mémorable représentation, on avait vu celui-ci renvoyer du regard et du geste, à son implacable ennemi, chaque anathème jeté par le poëte au tyran romain[1]. Sorti sain et sauf, par un bonheur insigne, de cette périlleuse campagne qui avait surexcité son énergie, Legouvé, depuis quelque temps, demandait des inspirations à la délicatesse naïve de son esprit et à l'habituelle rêverie de son âme. Dans ces réunions intimes de la rue de la Victoire, il lut, sans doute comme un hommage à la maîtresse de la maison, trois de ses plus gracieux poëmes qu'il n'avait encore communiqués qu'à l'Institut dont il faisait partie : *la Sépulture*, *les Souvenirs* et *la Mélancolie*[2]. Legouvé, on le sait, disait supérieurement les vers, et son organe un peu sourd et traînant convenait bien aux pensées et aux situations mélancoliques.

---

[1] Nous ne trouvons, à cet égard et pour ce moment précis, aucune indication dans les récits contemporains.

[2] *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. IV, p. 9 et 11.

Après Legouvé, avons-nous dit, l'un des principaux lecteurs était Arnault. On parlait beaucoup alors de sa tragédie de *Blanche et Montcassin* ou *les Vénitiens*, qu'il venait de faire recevoir au Théâtre-Français. Le général voulut en entendre la lecture. Le jour fut pris et l'auteur lut son drame devant les auditeurs accoutumés, et, comme toujours, en présence d'une seule femme, Mme Bonaparte. « La pièce (c'est lui qui parle, ce n'est pas nous) produisit une impression profonde sur tous les assistants et sur le général lui-même. » Celui-ci loua la couleur locale répandue sur tout l'ouvrage, et la peinture vraiment fidèle qu'on y trouve de la politique et des mœurs de la Venise d'autrefois; mais, arrivé au dernier acte, Bonaparte blâma fort le dénoûment *heureux* qu'après quelques hésitations le poëte avait donné à sa pièce.

---

[1] *Notice* sur Legouvé, placée par son fils en tête du *Mérite des Femmes*, Paris, 1835.

[2] Voy. *Souvenirs d'un sexagénaire*, par Arnault, et l'*Épître dédicatoire* de sa tragédie des *Vénitiens* au général Bonaparte.

Lors de son premier jet, plein de la règle qui prescrit de faire dominer dans toute œuvre tragique la terreur et la pitié, celui-ci avait inhumainement sacrifié, dans une suprême catastrophe, son héros et son héroïne au moment où, après de cruelles épreuves, ils paraissent sauvés. Mais, à la prière de quelques âmes sensibles, il était revenu sur cette pensée première, et il avait terminé son cinquième acte par la consolante union de Blanche et de Montcassin. En invoquant les plus sains principes de l'art dramatique, le général Bonaparte, passionné pour les grandes fatalités de Corneille et même attiré par les fureurs de Crébillon, prouva facilement que le drame gagnerait beaucoup en émotion tragique si le spectateur était laissé sur l'infortune définitive des deux personnages auxquels on s'intéressait. « Il justifia, dit M. Arnault, avec tant d'éloquence et d'originalité ma propre opinion, qu'il me fut impossible de n'y pas revenir. » Mais Mme Bonaparte ne pouvait être de cet avis. Elle combattit en femme, et par des arguments tirés d'un cœur compatissant, cette théorie impitoyable de la terreur sans merci, et demanda avec instance la grâce du héros. Ce fut en vain. La pièce fut jouée avec le dénoûment indiqué par le général, et le public, à la représentation, lui donna raison. « Joséphine (ajoute l'auteur des *Vénitiens* par un trait juste doublé d'une malice) suivait en cela son caractère, et il n'était pas nécessaire que l'homme en péril fût un héros pour qu'elle s'obstinât à le sauver, MM. de Polignac et de Rivière en font foi [1]. »

Malgré ses efforts pour ne point exciter la jalousie du Directoire, le général Bonaparte ne pouvait sortir sans être l'objet d'une ovation; il se trouvait par là obligé d'aller très-peu souvent au spectacle qu'il aimait beaucoup, ainsi que sa femme, et il finit même par ne plus y aller qu'en loge grillée [2].

Joséphine, on peut le dire, jouissait plus que son mari de ces ovations répétées. Son orgueil bien permis, l'amour de cet époux si admiré, sa propre tendresse, la joie de se retrouver avec ses enfants qui, l'un et l'autre, lui donnaient les plus justes sujets de satisfaction, firent d'elle, pendant ces six mois qui séparent la conquête de l'Italie de l'expédition d'Égypte, la femme la plus heureuse et la plus glorieuse en même temps. Dans toutes les positions où la porta la fortune, elle dut regretter cette heure si rapide et si brillante qui n'eut pour elle que des joies sans mélange.

---

[1] *Souvenirs*, t. IV, p. 10, et notes finales, p. 401. Voy. aussi l'Épître dédicatoire des *Vénitiens*.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon*, t. II, p. 368.

Nous aurons souvent à parler des deux enfants de Joséphine ; ils doivent figurer au premier plan dans son histoire, car leur affection a tenu une bien grande place dans la vie de leur mère.

Nous avons laissé Eugène en Italie, chargé d'une mission par son beau-père. Il devait, après s'être assuré de l'état des îles Ioniennes, dont le traité de Campo-Formio avait reconnu l'existence en qualité de République, aller rendre compte de ce qu'il aurait vu à Joseph Bonaparte, notre ambassadeur près du saint-siége. Il fut fêté à Corfou comme un envoyé d'indépendance. Parvenu à Rome, en passant par Naples, il s'y était trouvé, le 27 décembre, jour néfaste, où l'hôtel de l'ambassade de France fut envahi par un rassemblement armé. Il était aux côtés de l'infortuné général Duphot lorsque celui-ci tomba mort par suite d'une fusillade qui blessa une vingtaine de Français. Eugène ne fut point atteint, quoiqu'il eût été l'un des premiers à s'élancer le sabre à la main au-devant de l'émeute, ainsi que le constate le rapport officiel de l'ambassadeur[1]. Joseph Bonaparte, rappelé en France parce qu'il n'avait pu obtenir du gouvernement romain des satisfactions suffisantes, venait de le ramener à sa mère, et Eugène de Beauharnais rentrait, presque un homme, dans ce Paris qu'il avait quitté enfant.

---

[1] *Moniteur* du 12 janvier 1798.

Quant à Hortense, elle poursuivait, avec des succès faits pour flatter l'amour-propre de sa mère, son éducation dans la maison de Mme Campan.

Nous avons vu, dans le volume précédent[1], les circonstances de la fondation de ce pensionnat. Établi au lendemain de la Terreur, l'*Institut* de Saint-Germain (le mot est de sa fondatrice comme désignation d'un établissement supérieur), en moins de deux ans avait pris des développements qui en faisaient sans contredit la première maison d'éducation pour les filles, de Paris et des environs. A l'époque où nous sommes parvenus, elle comptait plus de cent élèves, et ce nombre devait s'accroître encore.

La veuve du général Beauharnais, bientôt madame Bonaparte, en se décidant l'une des premières à mettre sa fille chez Mme Campan, y avait attiré plusieurs jeunes personnes de sa connaissance. Lorsque son mari fut devenu tout-puissant, le patronage affiché de Joséphine contribua de la manière la plus efficace au succès de la pension de Saint-Germain. Ce n'est donc point sortir de notre sujet que de nous appesantir quelques instants sur cette institution célèbre.

Seule parmi ses concurrentes, Mme Campan s'était promptement mise à même de fournir à ses élèves une éducation complète, aidée qu'elle était dans l'administration de sa maison, par ses deux sœurs, Mmes Pannelier et Rousseau, et par M. l'abbé Bertrand, depuis aumônier de la reine de Hollande, et qui a donné les premières leçons à l'empereur Napoléon III[1]. Elle s'attacha d'abord à développer chez elles, les goûts de la famille, à leur apprendre l'ordre, l'arrangement, les travaux de femme, la vie d'intérieur et la direction d'un ménage. Mais elle voulut aussi procurer une éducation du monde à des jeunes personnes destinées à vivre et à briller dans la société, si des destins meilleurs, et on les pressentait, étaient faits à la patrie. L'institution de Saint-Germain l'emporta donc encore sur toutes les autres, par l'ensemble des arts d'agrément qui étaient offerts aux élèves, et par le talent des professeurs, les plus célèbres du temps, qui, plusieurs fois par semaine, venaient de Paris pour leur donner des leçons.

---

[1] Chap. v, p. 266.

Grâce à cette réunion d'avantages, l'établissement de Mme Campan n'avait pas tardé à devenir le pensionnat à la mode. On en jugera par les noms qui vont suivre, et qu'il faut grouper autour de Mlle de Beauharnais, sans flatterie aucune (son institutrice et ses camarades l'ont redit souvent), l'élève la plus distinguée alors de l'Institut de Saint-Germain.

C'étaient d'abord sa cousine germaine, Emilie de Beauharnais, que Mme Campan appelle *la douce Émilie*, depuis Mme de Lavalette, si connue par son dévouement conjugal, puis, un peu plus tard, la jeune Caroline Bonaparte, devenue Mme Murat et reine de Naples, ainsi que Charlotte Bonaparte, fille de

---

[1] *Correspondance inédite de Mme Campan avec la reine Hortense*, publiée par J. A. C. Buchon. Paris, 1835, 1er vol, p. 2 et 33. — Recueil de MM. Didot, t. II, p. 315.

Lucien, mariée au prince Gabrielli; venaient ensuite Mlles Églé et Adèle Auguié, nièces de Mme Campan, et qui furent, nous l'avons déjà dit, l'une Mme la princesse de la Moskwa, l'autre cette si regrettée Mme de Broc; Mlle Cochelet, devenue la lectrice et restée l'amie intime de la reine Hortense; Mlles Aimée Leclerc, sœur du général beau-frère de Bonaparte, qui épousa le maréchal Davoust; Zoé Talon, qui fut Mme du Cayla; Athénaïs de Rochemond, mariée au général d'Arlincourt; de Syré, devenue Mme de Nicolaï; Léontine de Noailles, fille du duc de Mouchy, qui épousa son parent, M. Alfred de Noailles; Sophie Marbois, depuis duchesse de Plaisance; Anna Leblond, mariée au frère de l'infortuné général Duphot; Mlles Clarke, de Lally-Tollendal, Félicité de Faudoas, duchesse de Rovigo, Hervas, femme de Duroc; les filles du duc de Valence, nièces de Mme de Genlis, et devenues, l'une Mme de Celles, et l'autre la maréchale Gérard; Mlle Isabey, fille d'un peintre de talent, traité en ami par Mme Bonaparte; Mlles Victorine Victor, Nancy Macdonald, et Eugénie Hulot, laquelle, en épousant le général Moreau, devait concevoir pour la fortune de son ancienne amie et pour le rang de sa mère, une de ces jalousies poussées jusqu'à la haine, qui ne contribua pas peu à la triste fin du général[1]. Terminons enfin cette liste déjà trop longue, par le nom de l'une des amies les meilleures et les plus fidèles de la reine Hortense, malgré l'absence et l'éloignement, Mlle Élisa Monroë, fille du ministre des États-Unis près du Directoire, devenu plus tard président de la République américaine, et qui, en mettant sa fille chez Mme Campan, donnait à celle-ci un certificat bien précieux de confiance et d'estime[1].

---

[1] Nous puisons tous ces noms dans la précieuse *Correspondance* de Mme Campan avec la reine Hortense, publiée par M. Buchon. Voy. t. I^{er}, p. 1, 4, 11, 20, 47, 49, 52, 56, 85, 113, 145, 148, 149; t. II, p. 1, 2, 177 et 237.

Le système d'éducation de Saint-Germain a été fort attaqué. On a reproché à Mme Campan d'avoir, pour mettre son institut en réputation, sacrifié le côté sérieux au côté brillant; d'avoir plutôt développé chez les jeunes personnes confiées à ses soins la vanité que les qualités solides; de les avoir élevées pour en faire des femmes à succès et non des femmes d'intérieur: de s'être attachée, en un mot, à ne produire que des grandes dames, des princesses et des reines.

---

[1] On trouve un touchant souvenir de ces temps de jeunesse dans cette lettre écrite par Mlle Monroë à Mme Campan, en 1819 :

« Je n'ai jamais été si occupée de mes anciennes compagnes de classes que depuis qu'elles ont éprouvé les plus terribles revers. Dites-le, je vous prie, à la chère et si aimable Hortense, à la pauvre Églé (a), mais faites savoir à cette première qu'il y a neuf ans j'ai donné le jour à une petite fille, heureusement plus jolie que moi, car elle a le teint, les yeux et les traits de ma mère. Dites-lui que, selon nos usages civils et religieux, le plus grand honneur que nous puissions rendre est de faire tenir nos enfants sur les fonts de baptême; qu'à cette époque, ma mère et mon père se permirent de présenter mon enfant comme s'ils étaient munis des procurations de ma chère compagne et de son estimable frère, que l'enfant porte leurs deux noms. A cette époque, nous envoyâmes M. Morris, chargé de dépêches de notre gouvernement, porter nos hommages et faire savoir ce que nos cœurs nous avaient porté à faire; nous ne reçûmes aucune réponse. Ma fille me parle souvent de son parrain et de sa marraine, et moi je me permets de leur demander à l'un et à l'autre une bonne copie de leurs portraits, qui appartiendront à cette enfant. Les temps sont changés, mes affections ne le sont pas; l'amitié ne doit pas se ressentir des choses d'ici-bas, et à jamais ces deux portraits honoreront ma fille et seront le plus bel ornement de sa chambre (b). »

« La lettre de Mlle Monroë (Mme Hay) n'est jamais parvenue à la reine, » fait observer l'éditeur de la correspondance de Mme Campan, renseigné, à cet égard, par la reine Hortense elle-même.

(a) La veuve de l'infortuné maréchal Ney.

(b) *Correspondance* de Mme Campan, t. II, p. 237.

C'est l'événement qui a occasionné ces reproches, et Mme Campan a été punie de l'éminente fortune de plusieurs de ses élèves. On lui a imputé à intention ce qui a été réalisé par un avenir qu'elle ne prévoyait pas davantage que celles dont il a surpris les vœux. Mais la louange eût été plus juste que le blâme, car on est forcé d'avouer que presque toutes se sont trouvées au niveau des situations que le monde leur a faites. La liste que nous avons produite, porte avec elle l'éloge de l'institution de Saint-Germain : elle montre, en outre, quelles furent les familles dont la confiance honora et soutint Mme Campan.

Celle-ci, au reste, a eu plusieurs fois occasion, même dès ces commencements, de formuler ses idées sur l'éducation des filles; elle a même composé un traité sur cet art délicat, de sorte qu'il est très-facile de se rendre compte des principes mis en usage à Saint-Germain.

Contrairement aux critiques dont elle a été l'objet, on voit par les écrits de Mme Campan que la chose à laquelle elle attachait le plus d'importance, c'était le développement moral des élèves, cette éducation de l'âme et du cœur, appuyée sur la religion, sans laquelle les connaissances littéraires sont un vain et parfois dangereux ornement. Elle leur prêche l'habitude de l'obéissance qui forme le caractère, détruit la vague rébellion de l'esprit, et amène le respect des lois et des mœurs, ainsi que la soumission à toutes les nécessités de la vie[1]; elle leur recommande la douceur, ce charme et cette force de la femme, qui non-seulement ajoute à la beauté et à l'attrait des talents, mais survit à ces avantages quand l'habitude a diminué leur pouvoir[2]; elle les met en garde contre l'amour exagéré des plaisirs du monde, qui énervent l'âme sans la satisfaire, éloignent du goût des jouissances simples, et cessent de mériter leur nom par la satiété, et elle leur signale les piéges couverts de fleurs que ces faux plaisirs et les vices qui les suivent viendront exprès placer sous leurs pas[3]; elle entreprend de les guider dans la recherche du vrai bonheur, ayant grand soin de les avertir qu'elles ne le trouveront point dans la puissance et la richesse, à moins d'employer crédit et fortune au soulagement des opprimés et des malheureux, et le leur montrant dans la sagesse des projets et la modération des désirs, dans l'emploi utile et varié du temps, dans la bienveillance qui éloigne l'envie, dans l'économie qui procure l'aisance, dans la tempérance qui conserve au corps la force et l'énergie, à l'imagination sa fraîcheur, enfin dans la résignation, cette consolation la plus puissante du malheur[1]; elle leur enseigne la confiance, le respect et la tendresse des parents, ainsi que l'affection des maîtres, cette seconde famille, qui tous ont fait, avant nous, le voyage de la vie, et en connaissent les sentiers difficiles, les passages dangereux[2]; elle cherche à inspirer à leurs jeunes cœurs l'amour de la France, l'orgueil de la patrie, qui chaque jour grandit. Venant enfin aux choses de l'âme et aux enseignements religieux, base de toute éducation solide : « Accoutumez (redit-elle avec un grand sens à celles qui viendront après elle), accoutumez la jeunesse à suivre, à révérer, à chérir les devoirs de la religion, à en parler peu, et, par un sentiment de vénération, à les séparer des autres devoirs, comme le temple du Seigneur l'est de la maison paternelle[3]. »

---

[1] *De l'Éducation*, par Mme Campan. Paris, 1824. T. Ier, p. 457.

[2] *Ibid* p. 357

Certes, il est impossible de professer l'éducation en meilleurs termes; et, depuis Mme de Maintenon, aucune femme n'en avait ainsi parlé.

A la fin de chaque année, une inspection ou concours général avait lieu avec une grande publicité, trop grande, Mme Campan elle-même l'a avoué plus tard[4]. Les élèves s'y livraient à des exercices littéraires, à des représentations théâtrales, terminées par un véritable concert, et cela devant un auditoire, il faut le dire, plutôt mondain que de famille. De tels spectacles procuraient beaucoup de relief et une grande vogue à l'Institut de Saint-Germain, mais ils surexcitaient trop la vanité des élèves et des parents, et surtout pouvaient éveiller une coquetterie fâcheuse dans l'âme de ces jeunes filles, dont on applaudissait, comme au théâtre, le jeu, la grâce et les attraits précoces. Aussi, après avoir reconnu les inconvénients de cette partie de son système, Mme Campan, à la maison d'Écouen, supprima-t-elle des représentations trop publiques.

---

[1] *De l'Éducation*, t. II, p. 336 et 370.

[2] *Ibid.*, p. 372.

[3] *Ibid.*, p. 389.

[4] *Ibid.*, t. Ier, p. 252.

Quant à la nature des pièces représentées, rien de plus pur ni de plus moral. C'étaient d'abord de petits dialogues instructifs, de petites comédies appropriées aux idées, au langage, aux habitudes de l'adolescence, et composées par l'institutrice elle-même[1]. Puis vinrent des scènes choisies, et enfin des pièces entières prises dans les œuvres des maîtres. Saint-Germain fit revivre Esther comme l'avait vue Saint-Cyr, avec ce cachet d'onction et d'innocence que lui donnent des voix jeunes et pures. Toutes les élèves figuraient dans les chœurs remis en musique pour la circonstance, et ce spectacle, dont Mme de Maintenon avait voulu amuser la grandeur blasée de Louis XIV, Mme Campan put le renouveler dans tout son éclat devant celui qui s'annonçait avec une grandeur égale, et devait atteindre encore plus haut. Ces représentations d'Esther, reprises chaque année, avaient lieu pendant le carnaval. A celle du mois de mars 1798, donnée à l'intention du conquérant de l'Italie, Mlle Hortense de Beauharnais jouait le rôle de la belle Juive, et sa compagne assidue, Mlle Adèle Auguié, celui d'Élise. Comme dans l'œuvre de Racine, on remarquait en elles la même conformité d'âge, de caractère, et la même amitié. Leur succès fut complet. « Le rôle d'Esther, ajoute Mme Campan, fut si bien rendu par celle qui en était chargée, que cette pièce excita un genre d'intérêt qu'elle perd nécessairement sur les théâtres publics[1]. »

---

[1] Voy. son *Théâtre*, si ce mot n'est pas trop ambitieux, dans son traité *de l'Éducation*, t. II.

Le général Bonaparte en fut enchanté, et témoigna sa satisfaction à la directrice et aux élèves[2]. Il se montra très-satisfait aussi des progrès de sa belle-fille en tout genre, mais surtout de voir l'affection générale et vive qu'elle avait su inspirer autour d'elle par cet ensemble de qualités « qui la faisait régner sur cent jeunes cœurs et sur celui de son institutrice[3]. » Par la satisfaction du général on peut juger de celle de Mme Bonaparte, et combien elle s'applaudit d'avoir confié sa fille à Mme Campan : elle promit dès lors à celle-ci non-seulement une protection constante, mais une amitié qui ne lui fit jamais défaut. Quant au général, comme marque de sa complète approbation, il lui donna sa plus jeune sœur Caroline à élever. Déjà Mme Campan était chargée de veiller sur l'éducation du dernier frère du général, Jérôme, qui, on le sait, avait été placé dans la même pension qu'Eugène Beauharnais. A Saint-Germain, résidaient aussi depuis quelque temps, la tante bien-aimée de Joséphine, Mme de Renaudin, devenue marquise de Beauharnais, ainsi que son vieux beau-père : leur grand âge ne leur permettait pas souvent de se rendre à Paris; Mme Bonaparte les visitait assidûment en venant voir Hortense pour laquelle ses grands parents avaient une particulière tendresse.

---

[1] *De l'Éducation*, t. Ier, p. 268.

[2] Notice sur Mme Campan, par M. Barrière, placée en tête des *Mémoires* sur Marie-Antoinette.

[3] Lettres de Mme Campan, t. II, p. 158.

Après trois mois de séjour à Paris, le général Bonaparte se trouva en présence d'une situation dont son esprit, si sagace comprit parfaitement les inconvénients et même les périls. Le Directoire, qui éprouvait pour lui cette haine que le malade a pour son héritier, affectait néanmoins à son égard les meilleurs sentiments. On l'invitait, ainsi que sa femme, à des dîners intimes au Luxembourg; on l'appelait aux conseils du gouvernement; on lui communiquait les rapports secrets de la police : comédie pure, déférence sans cordialité et sans franchise. Résigné à attendre, Bonaparte vit que s'il s'endormait sur ses premiers succès dans la grande Capoue, sa jeune gloire ne tarderait pas à s'obscurcir. Mais le traité de Campo-Formio ne laissait de possible qu'une lutte directe avec l'Angleterre, que l'on était forcé d'ajourner, faute de moyens suffisants. Il se rejeta alors sur un projet dont la pensée lui était venue en Italie, et il proposa au gouvernement la conquête de l'Égypte. Ravi de pouvoir, sous un prétexte plausible, éloigner une renommée importune, le Directoire donna à Bonaparte carte blanche pour organiser à sa guise cette expédition, qui devait être à la fois guerrière et scientifique. Tout autour de lui, durant deux mois, il exerça un recrutement fort envié parmi les généraux, les officiers, les savants, les hommes de lettres et les artistes de son intimité. Le gouvernement semblait s'être transporté rue de la Victoire, et c'est dans ce cabinet que nous avons décrit que fut préparée cette mémorable entreprise. On faisait la campagne comme une partie de plaisir, et, vers la fin, dans l'intérieur du général, on s'y prépara comme à une partie de famille. En effet, son jeune frère, Louis, demandait à partir; Eugène avait obtenu la même faveur, et Mme Bonaparte, maintenant aguerrie, prétendait suivre son époux. Elle y mit tant d'insistance, que le général fut obligé de paraître donner son consentement.

Mais auparavant Joséphine eut à faire, dans sa famille, un mariage dont il n'est point inutile de dire ici quelques mots. La jeune Émilie de Beauharnais, sa nièce, avait inspiré une vive passion à Louis Bonaparte, qui la voyait assez souvent en allant visiter, chez Mme Campan, sa sœur Caroline. Il la trouvait, c'est lui qui l'a dit, la plus belle personne qu'il eût vue[1]. Il manifesta le désir de l'épouser à un ami de sa famille, Casabianca, qui s'effraya de cette alliance d'un frère du général Bonaparte avec la fille d'un émigré non rentré [1]. Il le prévint donc. Bonaparte n'avait probablement encore aucune idée relativement au mariage de son frère, mais celui-là qui l'aurait rendu suspect ne pouvait lui convenir. Il donna l'ordre à Louis de partir immédiatement pour Toulon. Quant à Mme Bonaparte, elle nourrissait dès lors, assure-t-on, le dessein de faire épouser sa fille à son jeune beau-frère, afin d'avoir un appui assuré dans la famille Bonaparte, où elle ne comptait pas seulement des amis. Sans manifester encore son projet à son mari, elle lui suggéra l'idée d'unir à M. de Lavalette, l'un de ses aides de camp, la jeune Émilie, à qui elle avait tenu lieu de mère. Elle était sûre de la donner à un galant homme que Bonaparte estimait, et dont elle avait pu elle-même reconnaître les qualités. Les jeunes gens se virent, ils se convinrent, et le mariage, un peu militairement mené, eut lieu huit jours après la première entrevue [2].

---

[1] Documents historiques et *Réflexions* sur le gouvernement de la Hollande. Paris, 1820, t. Ier, p. 71.

Le 3 mai, quand tout fut prêt à Toulon, le général prévint sa femme et ses aides de camp que l'on partirait cette nuit même après le spectacle où il voulait se montrer, afin de dérouter les espions anglais, ou pour le compte de l'Angleterre, qui en étaient encore à deviner le but et l'époque de l'expédition. Joséphine fit à la hâte ses derniers préparatifs qui ne lui permirent même pas d'aller à Saint-Germain embrasser sa fille. Bonaparte prit congé du Directoire dans un dîner sans apparat offert par Barras à lui et à sa femme, puis il alla voir jouer Talma dans *Macbeth*[1]. Sa présence fut saluée par les mêmes démonstrations qu'aux premiers jours de son retour. A la fin du spectacle il rentra chez lui comme si de rien n'était, et à minuit il se mit en route, emmenant dans sa voiture sa femme, Eugène, Bourrienne, Duroc et Lavalette, et arriva rapidement au port d'embarquement, non sans avoir couru l'un des plus grands périls dans lesquels il se soit jamais trouvé.

---

[1] On sait que son père, le marquis François de Beauharnais, frère aîné d'Alexandre, avait rejoint l'armée des princes en 1792.

[2] On trouve un souvenir de ce mariage dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, IIe partie, p. 79.

Il voyageait dans une grande berline très-haute, et encore exhaussée par une partie de ses bagages. Parvenu à Aix et voulant éviter Marseille, il donna l'ordre de prendre une autre route moins fréquentée, mais plus directe, qui passe par Roquevaire, et que les postillons n'avaient point parcourue depuis quelques jours. Cette route traverse un torrent au moyen d'un pont qui précisément venait de s'écrouler la veille. C'était pendant la nuit. On descendait rapidement la côte au bas de laquelle coule le torrent. Quelques pas de plus et voiture, chevaux, voyageurs, roulaient au fond du précipice. Un miracle seul pouvait les sauver; il eut lieu. Un choc violent arrête tout à coup la berline et réveille ceux qu'elle contenait. Ils sautent à terre pour se rendre compte de l'obstacle, et ils reconnaissent qu'une forte branche d'arbre inclinée sur la route, avait retenu leur voiture, heureusement d'une hauteur inusitée, à dix pas du pont écroulé. Il faut le redire avec le duc de Raguse, à qui nous devons la connaissance de ce fait extraordinaire : « Ne semble-t-il pas voir la main manifeste de la Providence[1]. »

---

[1] *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, t. Ier, p. 387. *Histoire des salons de Paris*, par la même, t. VI, p. 151.

Arrivé à Toulon le général déclara à Joséphine qu'il ne pouvait l'emmener avec lui en Égypte. Bonaparte était encore réellement amoureux d'elle[2]; mais dans son amour, aujourd'hui plus prévoyant, dirons-nous moins absolu, il comprenait que le désir d'avoir sa femme avec lui, devait céder à la crainte de l'exposer à des fatigues et à des dangers, évidemment tout autres que ceux d'Italie. Joséphine n'en était point effrayée. En trois voyages, elle avait déjà fait sur mer plus de cinq mille lieues; et quant au climat, elle répondait qu'étant créole, la chaleur d'Orient lui serait plutôt favorable que contraire. Six mois de vie intime et si douce l'avaient ensuite encore plus attachée à celui qui l'entourait de tant de bonheur et de tant d'éclat; elle tenait à partager toutes les chances de son époux. Afin de se débarrasser de ses instances, son mari fut encore obligé de lui promettre de la faire venir dans deux mois, lorsqu'il serait établi en Égypte, et de lui envoyer à cet effet *la Pomone*, qui l'avait, à seize ans, amenée pour la première fois en France, et sur laquelle elle voulait faire sa nouvelle traversée[3]. En attendant, Bonaparte conseilla à sa femme d'aller prendre les eaux de Plombières, nécessaires à sa santé. Dans les instances de Joséphine il y avait comme un pressentiment : elle semblait prévoir et vouloir prévenir les accès et les souffrances d'une mutuelle jalousie qu'allait éveiller cet éloignement[1].

---

[1] *Mémoires* du maréchal Marmont, duc de Raguse, t. Ier, p. 354.

[2] *Mémoires* de Bourrienne, t. II, p. 58.

[3] *Mémoires* de Constant, t. Ier, p. 35.

Leurs adieux furent touchants; ils pouvaient ne plus se revoir. Après avoir reçu également les tendres embrassements de son fils qui pouvait aussi et faillit ne pas revenir, et avoir vu disparaître à l'horizon *l'Orient* qui portait les objets de ses affections, Mme Bonaparte prit la route de Plombières où elle fut reçue comme était assurée de l'être la femme déjà aimée du plus populaire de nos généraux.

Son mari avait refusé de la prendre avec lui de peur de l'exposer à de trop grands périls : elle était à peine arrivée aux eaux que, pour la seconde fois depuis deux mois, elle fut sur le point de périr, ce qui prouve que le danger est aussi capricieux que l'heureuse fortune.

---

[1] Ce désir de Mme Bonaparte de suivre son mari en Égypte est certain. Voici une lettre qui confirme ce que nous venons de dire, et qu'elle écrivait à sa fille, le 26 floréal an VI (15 mai 1798) :

« Je suis à Toulon depuis cinq jours, ma chère Hortense; je n'ai point été fatiguée de la route, mais bien chagrine de t'avoir quittée si précipitamment sans pouvoir te dire adieu, non plus qu'à ma chère Caroline. Mais, ma chère fille, j'en suis un peu consolée par l'espoir que j'ai de t'embrasser bientôt. Bonaparte ne veut pas que je m'embarque avec lui ; il désire que j'aille aux eaux avant que d'entreprendre le voyage d'Égypte. Il m'enverra chercher dans deux mois. Ainsi, mon Hortense, j'aurai encore le plaisir de te presser contre mon cœur, et de t'assurer que tu es bien aimée. Adieu, ma chère fille.

« JOSÉPHINE BONAPARTE. »

(Lettres de Napoléon à Joséphine, etc. *Recueil* Didot, t. II. p. 217.)

Elle occupait le premier étage d'un hôtel avec plusieurs dames de sa connaissance, notamment avec Mmes de Crigny, depuis Mme Denon, et de Cambis. Cette dernière, en cet instant penchée sur le balcon en bois de l'appartement, appelle Mme Bonaparte pour lui faire admirer un joli petit chien anglais qui passait dans la rue. Joséphine arrive suivie de cinq ou six autres personnes de sa société. Le balcon, trop chargé, s'écroule sous leurs pieds, et l'on pense les cris et la terreur de ces dames précipitées ainsi de plus de vingt pieds de haut. Par un second et véritable prodige personne ne fut tué, mais Mme de Cambis se brisa la cuisse, et Mme Bonaparte fut tellement meurtrie que, pendant quelques instants, on la crut perdue. Un de ses domestiques eut l'idée, qui se trouva bonne, de la faire envelopper dans la peau d'un mouton fraîchement dépouillé. Elle resta plusieurs jours en danger. Croyant qu'elle allait mourir, elle envoya chercher sa fille à Saint-Germain. Hortense, en arrivant, trouva sa mère hors de péril; mais les bras et les mains avaient tant souffert, que la malade fut longtemps avant de pouvoir s'en servir. Il fallait lui couper ses aliments et la faire manger, office dévolu à la tendre et gracieuse sollicitude de sa fille. Les soins de celle-ci, son charmant esprit, l'influence de sa seule présence, hâtèrent la guérison de Joséphine, en chassant de son âme une noire mélancolie causée par ses souffrances et l'incertitude où elle était du sort de son mari et de son fils[1].

Mme Bonaparte resta encore trois mois avec sa fille, à Plombières. C'est-là qu'elle reçut enfin les premières nouvelles de cette expédition où se trouvaient en jeu des existences si chères. Les lettres de son mari et de son fils lui en faisaient connaître les principaux événements, de la prise de Malte à celle du Caire. Jusque-là, le général en chef et ses trois aides de camp qui les intéressaient le plus, Eugène, Louis et Lavalette, avaient échappé à tous les périls. Mais Joséphine dut renoncer à son voyage d'Afrique. Son mari lui écrivait qu'il n'y fallait plus songer, et qu'il refusait formellement de l'exposer aux hasards d'une traversée où elle courait le risque de tomber entre les mains des Anglais, sans parler de dangers de la guerre et des maladies qui s'annonçaient déjà. Bien lui en prit, car elle sut plus tard, que *la Pomone* qui était revenue en France et sur laquelle elle voulait s'embarquer, avait été capturée par la croisière anglaise, à sa nouvelle sortie de Toulon[2].

Vers la fin de septembre, Mme Bonaparte quitta Plombières avec Hortense dans le dessein d'aller s'établir à la campagne. Bonaparte avait prié son frère aîné de lui choisir une propriété dans les environs de Paris, ou en Bourgogne qu'il affectionnait, afin de s'y reposer à son retour. Celui-ci ne le fit pas, et comme Joséphine avait, sans doute, reçu la même commission, elle s'en occupa activement, et de Plombières même, elle chargea plusieurs personnes de confiance, de parcourir la banlieue de Paris, pour y découvrir une terre convenable[1]. On lui en indiqua deux, Ris et Malmaison. De retour des eaux, elle les vit elle-même, et après avoir hésité quelque temps, elle se décida pour cette dernière qu'elle acheta de M. Lecoulteux de Canteleu, membre du Conseil des Anciens, depuis sénateur, pour une somme de cent soixante mille francs[2], payée en partie avec sa dot et en partie avec les fonds du général. Elle y fit quelques premiers travaux nécessaires pour rendre habitables les appartements qui avaient été fort négligés, et elle y passa le reste de l'automne et toute la belle saison suivante, heureuse de pouvoir enfin pleinement satisfaire son goût si vif pour la nature, qui n'avait trouvé qu'une satisfaction médiocre dans son jardin de la rue de la Victoire.

---

[1] *Correspondance* de Mme Campan avec la reine Hortense, t. Ier. . 3 et 12. *Mémoires* de Constant, t. Ier, p. 36.

[2] *Mémoires* de Constant, t. II, p. 38.

Quoique donnant la préférence à la Malmaison, Mme Bonaparte, pendant cette guerre d'Égypte, passait aussi une partie de son temps à Paris, et continuait à recevoir les personnes de son monde habituel qui n'avaient pas suivi son mari, afin de maintenir cette position sociale qui pouvait être utile à celui-ci. Nous ne créons point à plaisir ce rôle de Joséphine dans la société parisienne du commencement de ce siècle. Avant le départ du général Bonaparte pour l'Orient, on pouvait croire que c'était sa renommée seule qui avait formé et maintenait ces réunions littéraires de la rue de la Victoire. Mais on les voit continuer pendant l'absence du général, aussi fréquentées, aussi intéressantes : il est donc bien permis de dire que Mme Bonaparte y était pour quelque chose. On trouve dans les *Souvenirs* de l'un des hommes les plus naïvement sincères de ce temps, un chapitre entier consacré aux soirées de l'hôtel Bonaparte à cette date, et qui peut servir à compléter ce qui concerne la situation de Joséphine avant le Consulat.

---

[1] *Mémoires* de Constant, t. Ier, p. 38.

[2] *Mémoires* de Bourrienne, t. IV, p. 29.

« Joséphine, dit M. Bouilly[1], était restée à Paris, dans un modeste hôtel, rue Chantereine, surnommée depuis, rue de la *Victoire*. Elle y fut entourée de tous ceux qui recherchent la puissance, bien qu'ils occupent les premiers rangs de la société. Sa grâce naturelle et son inépuisable bonté donnaient encore plus d'éclat au rang élevé qu'elle prenait dans le monde, et semblaient offrir, chaque jour, un nouveau degré de perfection.... J'eus l'honneur d'être admis aux réunions qui se formaient chez elle, tous les jeudis. Ce n'était plus ce ton d'élégance et de séduisante galanterie, que j'avais trouvé dans les cercles de 1788. Toutefois on retrouvait dans les réunions chez Joséphine quelques restes précieux de ces parfaits modèles de grâce et de bon ton. »

M. Bouilly fait connaître quelques-unes des femmes qui, en plus grand nombre qu'au retour d'Italie, formaient la société de Mme Bonaparte. Il nomme les sœurs du général; Mme Fanny de Beauharnais; Mme la comtesse d'Houdetot, célèbre par son esprit et l'amour de Jean-Jacques Rousseau; Mmes Caffarelli, Damas et Andreossi, dont les maris combattaient en Egypte; Mme Tallien et Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely presque aussi belle. On y voyait en un mot, pour laisser son style au narrateur, « un essaim de femmes aimables et distinguées, appartenant aux lettres et aux arts, » parmi lesquelles, toutefois, il ne cite que Mme Bourdic-Viot, d'abord marquise d'Entremont, dont les œuvres avaient été louées par Voltaire. Quant aux hommes, outre ceux que nous connaissons déjà, Ducis, Arnault, Legouvé, il mentionne Gérard, Girodet, Lesueur, Cherubini, Lebrun-Pindare, Hoffman, Désaugiers, Deschamps, le futur secrétaire des commandements de l'Impératrice, auteur des paroles de l'opéra des *Bardes*, Desprès qui remplit les mêmes fonctions auprès de la reine Hortense, et enfin Piis, Barré, Longchamps, Despréaux, catégorie d'illustres dont Bouilly trop intéressé atteste la célébrité : « Tous ces personnages, ajoute-t-il, concouraient à former la réunion la plus rare et la plus variée. »

---

[1] *Mémoires et Souvenirs ou mes Récapitulations*, t. II, p. 162.

C'étaient toujours les mêmes occupations, les mêmes lectures qu'avant le départ du général. Mais nous laissons dire notre enthousiaste homme de bien, qui cependant, on le verra par son trait final, sait trouver au besoin une griffe sous son gant du plus doux velours

« Ce fut chez Joséphine que Legouvé fit la première lecture de plusieurs fragments de son charmant poëme du *Mérite des femmes*, et l'effet qu'il produisit me fit envier le titre de son ami. Je l'obtins ce titre cher et sacré, par la lecture que je fis à mon tour dans ces belles réunions, de mon drame de *l'Abbé de l'Épée* qui, sous peu de mois, devait être représenté sur la scène française.... De toutes les personnes qui avaient entendu la lecture de mon ouvrage, Joséphine ne fut pas celle qui lui porta le moins d'intérêt. Elle me promit d'assister à la première représentation et d'y conduire tous ses amis. Je reçus les félicitations de tous mes auditeurs, excepté d'un seul qui garda le plus morne silence et semblait éviter mes regards : c'était Arnault, devenu bientôt et à si juste titre membre de l'Académie française. Caustique et s'inquiétant peu de blesser par un bon mot, il avait décoché sur moi plusieurs traits de sa verve satirique, et j'avais osé prendre ma revanche. Un jour qu'il récitait chez Joséphine une de ses fables, avec sa grosse voix sépulcrale, sa grosse figure d'ailleurs très-expressive et ses gros yeux voilés, il m'échappa ces paroles que je proférai tout bas à l'oreille d'une aimable rieuse, qui les lui reporta : « Lorsqu'Arnault lit ses poésies légères, il me semble voir un bœuf broutant des violettes[1]. » L'auteur de *l'Abbé de l'Épée* ajoute qu'à partir de cette innocente épigramme, Arnault le laissa tranquille.

---

[1] *Mémoires et Souvenirs*, t. II, p. 169.

Tels étaient les passe-temps de Mme Bonaparte, pendant que les croisières anglaises empêchaient quelquefois durant des mois entiers les nouvelles de son mari et de son fils, de venir la soustraire à ses perpétuelles inquiétudes. Secondant avec un grand tact l'action de ses deux beaux-frères, Joseph et Lucien, pour maintenir entières la popularité et la position du glorieux absent, Joséphine allait parfois au Luxembourg, dans le but surtout de reconnaître les pensées et les desseins du Directoire. Déjà accueillie, avant la campagne d'Italie, avec empressement et déférence dans ce palais, non-seulement par Barras, mais par les autres membres du gouvernement, l'épouse du général de l'armée d'Égypte y trouvait, quoiqu'on s'en défiât un peu, toutes les prévenances auxquelles elle avait droit. Elle se lia plus particulièrement alors avec la femme de l'un des directeurs, Gohier, et sa finesse réelle sut tirer de ces relations une grande utilité pour les intérêts de son mari.

Au mois de mars 1799, Joséphine eut enfin d'amples et certaines nouvelles d'Égypte, par Louis Bonaparte, qui avait heureusement déjoué la surveillance anglaise et que son frère envoyait pour apporter les trophées de ses nouvelles victoires, et réclamer les moyens de donner plus d'extension à sa conquête. Louis rassura sa belle-sœur. Le général se portait bien, et Eugène avait jusqu'alors échappé aux périls bien grands pour ceux qui faisaient un service personnel auprès de Bonaparte.

Les actions du général Bonaparte en Égypte sont assez célèbres pour qu'il devienne inutile de les mentionner ici. Mais on nous permettra d'entrer dans quelques détails sur les débuts militaires du fils de Joséphine qui, nous le répétons, est l'un des personnages essentiels de son histoire.

Eugène Beauharnais avait été de ceux qui furent débarqués pour s'emparer de Malte, et des cinq drapeaux enlevés à l'ennemi, il en prit un. En entrant à Alexandrie que l'on venait d'emporter de vive force, il précédait de quelques pas son général, quand du premier étage d'une maison voisine, on leur tira plusieurs balles dont l'une rasa la jambe gauche de Bonaparte. Eugène suivi de quelques chasseurs, s'élança dans l'escalier le sabre au poing, : parvenus dans la chambre d'où étaient partis les coups de feu, ils n'y trouvèrent qu'un vieux Turc, entouré de fusils que sa femme et ses enfants lui chargeaient et lui tendaient avec une singulière aptitude; on s'en assura ainsi que de sa famille, et Eugène empêcha qu'ils ne fussent maltraités. Le jeune sous-lieutenant prit sa part de la bataille des Pyramides ; mais ce fut à la révolte du Caire qu'il courut les plus grands dangers. L'un des aides de camp du général en chef, Sulkowski, y périt en exécutant un ordre dont Bonaparte avait hésité un instant à charger Eugène. Ce n'est pas qu'il ménageât son beau-fils, et s'il lui accordait une préférence, c'était, au contraire, pour les missions les plus périlleuses, qu'ambitionnait du reste celui-ci dont l'ardeur de s'instruire et de se distinguer avait besoin d'être modérée : « Il faut se contenter (lui disait son beau-père, quand il demandait à marcher hors son tour) de faire bien son devoir à l'occasion, sans courir au-devant du danger. »

Dans l'expédition du général Bon contre Suez, l'avant-garde fut confiée à Eugène qui montra, dans cette circonstance, de la prudence et de la résolution. Quelques jours après il faillit périr aux côtés de Bonaparte, dans la mer Rouge, en allant visiter les sources de Moïse et le mont Sinaï. A ce retour de Suez, Eugène Beauharnais reçut l'épaulette de lieutenant; il n'avait pas dix-huit ans. A son brevet était jointe une lettre dans laquelle le chef d'état-major de l'armée, Berthier, lui exprimait toute la satisfaction du général en chef pour ses services; cette approbation officielle fut pour Eugène une récompense plus douce que son grade précoce, car il répondait par une espèce de culte à l'affection vraiment paternelle de son glorieux mentor.

Quelque temps après, Mme Bonaparte connut les détails de la périlleuse campagne de Syrie qui avait suivi la conquête de l'Égypte, et elle eut à trembler encore pour ceux qu'elle aimait et qui se trouvaient exposés, si loin, à tant de fatigues et à tant de dangers. Envoyé de Ramleh en reconnaissance dans la vallée de Jérusalem, Eugène parvint jusqu'en vue de la ville dont il trouva les approches gardées par une forte colonne d'Arabes; il ne put y entrer, mais il se félicita d'avoir été le seul officier de l'armée qui eût aperçu la ville sainte. A la prise de Jaffa, il se trouva mêlé aux combats acharnés qui se livrèrent dans les rues étroites de cette place, et ce fut lui qui fut choisi, le lendemain, pour faire cesser le massacre qui se poursuivait dans les mosquées. A la veille d'atteindre Saint-Jean d'Acre, but de l'expédition, à Caïffa, il avait été sur le point de faire prisonnier le commandant des forces anglaises sur la rade de Syrie, ce Sydney Smith dont la coopération, à la défense de cette contrée, nous fut si préjudiciable : il ne le manqua que de quelques minutes.

Durant l'héroïque, mais inutile siége de Saint-Jean d'Acre Eugène Beauharnais, comme les autres aides de camp de Bonaparte, n'avait eu aucun repos dans son pénible et périlleux service. Dès le premier jour, et pendant que le général en chef étudiait du haut d'une éminence la situation de la place, l'ennemi jeta sur ce tertre quelques obus dont l'un arriva si juste qu'il s'enterra à trois pas du général, entre Eugène et l'aide de camp Merlin. Au premier assaut, qui fut l'un des plus meurtriers, un éclat de bombe vint frapper le jeune lieutenant à la tête; il tomba et resta quelque temps enseveli sous les décombres d'un mur que la bombe avait renversé. Bonaparte, toujours si maître de lui, laissa échapper un cri de douleur; il l'avait cru mort : Eugène n'était que fortement blessé, et, au bout de dix-neuf jours, il demanda à reprendre son service afin de participer aux autres assauts, qui, renouvelés dix-sept fois, ne purent nous donner cette ville. Enfin, dans la pénible retraite qui ramena l'armée en Égypte, Eugène n'avait cessé de mériter les éloges de son général par son activité, son énergie, son sang-froid et une gaieté dans les privations, particulière à son âge et à son caractère. Ces nouvelles des débuts de son fils causaient à Joséphine autant d'alarmes que d'orgueil. L'apprentissage, en effet, était rude autant que glorieux; des huit aides de camp amenés par Bonaparte en Égypte quatre y périrent : Julien, Sulkowski, Croisier et Guibert; deux furent blessés : Duroc et Eugène Beauharnais; seuls, Merlin et Lavalette, s'en sortirent sains et saufs[1].

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur cette campagne d'Égypte qui entoura le nom de Bonaparte d'un nouveau prestige. Mais un fait de cette époque de sa vie appartient à notre histoire; nous voulons parler de la bouffée de jalousie qui s'empara du vainqueur des Pyramides et lui fit croire à des imprudences ou à des torts de la part de Joséphine, doublement desservie auprès de lui par ses ennemis de Paris et par ceux qu'elle avait en Égypte.

C'est, sans doute, sous l'empire des sentiments provoqués par ce zèle indiscret, que le général écrivit à son frère Joseph cette courte et singulière lettre où respirent un dégoût de la gloire et une soif de l'obscurité bien étonnants chez un homme tel que Napoléon, si cela voulait signifier autre chose que l'amer découragement d'un amour qui se croit trahi :

---

[1] Les commencements du fils du général Beauharnais sont attestés par M. de Lavalette (*Mémoires*, t. II, p. 260-319). Le prince Eugène a aussi raconté, dans son style simple et modeste, ces deux premières années de sa carrière militaire (voir le précieux, mais trop court fragment de ses *Mémoires*, placé en tête de sa Correspondance par son habile éditeur, M. du Casse).

« J'ai beaucoup de chagrins domestiques. Ton amitié m'est bien chère; il ne me reste plus pour devenir misanthrope qu'à la perdre et à te voir me trahir. C'est une triste position d'avoir à la fois tous les sentiments pour une même personne dans un même cœur. Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit près de Paris, soit en Bourgogne; je compte y passer l'hiver et m'y enfermer : je suis ennuyé de la nature humaine. J'ai besoin de solitude et d'isolement; les grandeurs m'ennuient, le sentiment est desséché. La gloire est fade à vingt-neuf ans, j'ai tout épuisé, il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste[1]. » Heureusement pour la France, que ce dégoût de ses hautes destinées s'éteignit dans le cœur du grand capitaine, en même temps qu'y revint la confiance en celle qui dominait ainsi sa pensée[2].

---

[1] *Mémoires et correspondance* du roi Joseph. Lettre de Napoléon à son frère, t. Iᵉʳ, p. 188.

[2] Nous ne connaissons, et nous y avons regret, aucune lettre des eux époux pendant la campagne d'Égypte. Seulement nous lisons dans les *Mémoires* du prince Eugène (t. Iᵉʳ, p 42), un souvenir qui trouve naturellement ici sa place. « Vers cette époque, dit-il, le général en chef commença à avoir de grands sujets de chagrin, soit à cause du mécontentement qui régnait dans une partie de l'armée, et surtout parmi quelques généraux, soit à cause des nouvelles qu'il recevait de France, où l'on s'efforçait à troubler son bonheur domestique. Quoique je fusse fort jeune, je lui inspirais assez de confiance pour qu'il me fît part de son chagrin. C'était ordinairement le soir qu'il me faisait ses plaintes et ses confidences, en se promenant à grands pas dans sa tente. J'étais le seul avec lequel il pût librement s'épancher. Je cherchais à adoucir ses ressentiments ; je le consolais de mon mieux, et autant que pouvaient le permettre mon âge et le respect qu'il m'inspirait. »

Mais quelque temps après Bonaparte se décida à quitter l'Égypte, pour venir au secours de la France, dont la lecture des journaux anglais lui avait fait connaître la position critique. La guerre s'était rallumée, et nos armées reculaient sur le Rhin et sur le Var. Le général fit ses adieux à ses soldats par cette merveilleuse victoire d'Aboukir qui anéantit l'armée turque, et après avoir ainsi assuré sa conquête, dont il laissait le gouvernement à Kléber, il s'embarqua avec son beau-fils et quelques amis privilégiés. La fortune, son étoile, ou plutôt la Providence même dirigea à travers les croisières anglaises sa course prédestinée. Après quarante jours de traversée, il débarqua à Fréjus. De ce port jusqu'à Paris ce ne fut qu'une acclamation, un triomphe, et le 16 octobre, aux cris de *Vive le libérateur de la France !* Bonaparte fit son entrée dans Paris, qui allait lui donner le pouvoir en attendant la couronne.

Les mémoires du temps parlent tous d'une scène conjugale pénible qui eut lieu rue de la Victoire, lors de ce retour d'Egypte. Le prince Eugène s'en est expliqué et, il nous semble, en toute franchise. « Par un contre-temps fâcheux, dit-il, ma mère qui, à la première nouvelle de notre débarquement, était partie pour venir au-devant du général jusqu'à Lyon, prit la route de Bourgogne tandis qu'il passait par le Bourbonnais. De cette manière, nous arrivâmes à Paris quarante-huit heures avant elle; en sorte que les ennemis de ma mère eurent le champ libre et mirent ce temps à profit pour lui nuire dans l'esprit de son mari. J'en jugeai ainsi à la froideur de l'accueil qu'il lui fit, et je vis avec chagrin qu'il avait conservé les mauvaises impressions que je m'étais efforcé de détruire lors des confidences qu'il me faisait en Égypte.» De très-bonne heure, en effet, on vit se former contre Joséphine une ligue (le mot ne dit pas trop) dans laquelle entrèrent à diverses reprises quelques membres de la famille Bonaparte qui depuis l'ont regretté. Le général n'eut pas de peine à démêler ce qu'il y avait au fond de cette insistance, aussi, après un premier emportement bientôt calmé, il rendit à sa femme sa confiance et son affection, et, à partir de ce moment, il ne cessa de vivre avec elle dans la plus entière union et la plus parfaite estime.

Trois semaines après son arrivée, Bonaparte était le maître de la France.

Tout le monde connaît les détails de ce Dix-huit Brumaire qui mit fin à un régime sans grandeur et sans force, et que facilitèrent les mesures déjà prises, les relations nouées par les amis et la famille de Bonaparte avec les personnages les plus distingués, les plus influents d'alors. Joséphine, liée plus particulièrement avec Gohier et la femme de ce président du Directoire, fut d'une réelle utilité à son mari dans cette circonstance, et la manière dont elle avait vécu à Paris pendant l'expédition d'Egypte, et qui avait soulevé contre elle ce lointain orage aujourd'hui apaisé, n'avait pas peu contribué à entretenir au milieu d'un peuple enthousiaste mais oublieux, la popularité de Bonaparte. Les hommes politiques, les militaires, les savants, les artistes, les gens de lettres, qu'elle recevait chaque jour dans son salon de la rue de la Victoire ou à la Malmaison, n'en furent que plus aisément et plus promptement en communauté de sentiments et d'idées avec ce nouveau César, lorsqu'il se fut décidé à renverser un gouvernement qui ne pouvait plus rien pour la France au dedans et la compromettait si gravement au dehors.

CHAPITRE II.

Commencements du Consulat. — Bonaparte va habiter les Tuileries. — Il s'occupe de relever en France l'esprit de société. — Mme Bonaparte et le faubourg Saint-Germain. — Le parti royaliste cherche à circonvenir le Premier Consul. — Joséphine favorable aux Bourbons. — Marengo. — Exaspération des partis extrêmes. — Machine infernale.

Nous ne pouvons donner même un résumé de cette populaire période de l'épopée napoléonienne, appelée le Consulat, ravivée et rajeunie de nos jours par un historien de premier ordre qui, après avoir eu l'honneur de gouverner son pays, le charme et l'instruit par la forte et magique peinture de son glorieux passé. Mais nous relèverons avec soin dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ce qui a particulièrement trait à notre sujet, pendant les années qui nous restent à parcourir, renvoyant le lecteur à ce livre, que chacun connaît, pour la revue complète et l'intelligence des événements qui forment le fond du tableau sur lequel se détache la biographie de Joséphine.

C'est là qu'il faut voir cette série de transformations intérieures, de changements politiques, administratifs, judiciaires et religieux opérés dans le sein de la France par l'homme extraordinaire qu'elle venait de mettre à sa tête, et qui, déjà capitaine reconnu sans égal, se trouva avoir reçu aussi, en naissant, le don du gouvernement dans sa plus large expression : génies complets qui sortent tout formés des mains de la Providence, semblables à ces lingots d'or que la nature a fondus et purifiés au feu souterrain. Napoléon fut un de ces grands hommes réparateurs destinés à relever de ses ruines une patrie déchirée par ses propres enfants. L'immense majorité de la nation approuva les actes qui l'avaient porté au pouvoir, et l'aida dans l'accomplissement de sa patriotique mission.

Dès le 11 novembre 1799, les consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos, vont prendre au Luxembourg la place du Directoire, afin d'y préparer la constitution qui devait dorénavant régir la France. Le général et sa femme s'établissent au petit Luxembourg, et là commencent pour Joséphine ces hommages publics qui ne la quitteront plus jusqu'à sa mort.

La nouvelle constitution, dite de l'an VIII, ne tarda pas à être promulguée. En vertu de ses dispositions, le général Bonaparte était nommé Premier Consul, avec un traitement de 500 000 fr. ; Cambacérès, ex-ministre de la justice, et Lebrun, ex-membre du Conseil des Anciens, deuxième et troisième Consuls, avec 150 000 fr. Le Sénat conservateur s'établit au Luxembourg, le Corps législatif au Palais-Bourbon, le Tribunat au Palais-Royal, et les Tuileries sont assignées pour résidence aux Consuls.

Le choix de ce lieu n'était pas indifférent. Ancienne demeure des rois, symbole de la puissance souveraine, le palais des Tuileries, restitué à sa destination primitive, indiquait à tous qu'en France l'autorité était véritablement reconstituée. Il fallut d'abord rendre habitable ce vaste palais qu'avait traversé plusieurs fois, depuis dix ans, le torrent populaire. Dès qu'il eut été convenablement approprié, le Premier Consul se décida à y transporter sa résidence. Cette détermination n'était pas sans hardiesse et sans délicatesse. Il voulut l'exécuter franchement, même avec apparat, comme un homme qui prend possession d'un rang qu'il sait et sent lui être dû.

Le 19 février 1800, il sortit du Luxembourg avec ses collègues, dans un carrosse attelé de six chevaux blancs, présent de l'empereur d'Autriche au négociateur de Campo-Formio; vingt-six autres voitures contenant les principaux personnages de l'État, suivaient la sienne. Ce cortége était précédé et escorté par quatre mille hommes, pris dans les anciennes troupes d'Italie et d'Allemagne, et commandés par Lannes, Murat et Bessières. La foule accueillit son passage par de vives acclamations. Arrivé dans la cour des Tuileries, le Premier Consul monta à cheval pour passer la revue des troupes, pendant que son épouse, qui l'avait précédé avec la famille Beauparte, jouissait de ce spectacle des fenêtres du palais. « Mme Bonaparte (c'est un témoin peu prévenu qui parle) était rayonnante de beauté le jour de cette revue, ainsi qu'Hortense. Elles étaient toutes deux aux fenêtres du troisième Consul, Lebrun, entourées d'une espèce de cour qu'il n'avait pas fallu longtemps pour former[1]. » En passant devant leur général, les troupes le saluèrent avec les démonstrations les plus enthousiastes. Après le défilé le Premier Consul vint reprendre sa femme, pour la conduire dans son appartement; il reçut ensuite les félicitations, nous allions dire l'*hommage*, de toutes les autorités civiles et militaires : un banquet splendide termina cette journée.

Bonaparte s'établit au premier étage du palais des Tuileries, dans les appartements occupés autrefois par la famille royale. Joséphine et ses enfants prirent le logement sur le jardin, situé au-dessous. Le second Consul, Cambacérès, par modestie ou pour tout autre motif, refusa d'occuper une place dans ce séjour des rois, et alla se loger à l'hôtel d'Elbeuf, sur la place du Carrousel : quant au Consul Lebrun, il s'installa d'abord au pavillon de Flore, mais ce ne fut pas pour longtemps, et il ne tarda pas à transporter son domicile dans le faubourg Saint-Honoré, laissant au général Bonaparte toutes les apparences comme la réalité du pouvoir.

La première année du Consulat vit l'apaisement des partis, ce que l'on peut appeler la conquête de la paix au dedans. Après avoir pris d'urgence et d'inspiration une foule de mesures excellentes et éminemment conciliatrices, le Premier Consul apporta tous ses soins à l'organisation civile et à la restauration sociale de la France.

---

[1] *Histoire des salons de Paris*, par Mme la duchesse d'Abrantès, t. V, p. 30.

Dans le dessein de relever cet esprit du monde mis en fuite par la Terreur, perverti par le Directoire, le Premier Consul et son épouse demandèrent aide et conseil à une personne jadis célèbre, d'un grand ton et d'un tact parfait, Mme la comtesse de Montesson, femme morganatique du duc d'Orléans, aïeul du roi Louis-Philippe. Joséphine, à son arrivée en France, avait eu occasion de fréquenter son salon, l'un des premiers du temps, et Bonaparte, de son côté, se souvenait avec reconnaissance et plaisir, d'avoir, presque enfant, à l'école de Brienne, été couronné par elle. Une fois installé aux Tuileries, le général la pria de venir le voir, et à peine l'eut-il aperçue, qu'il alla au-devant d'elle, l'accueillit avec la plus grande distinction, et l'invita, lui-même, à lui demander tout ce qui pourrait lui plaire : « Mais, général, lui répondit son interlocutrice, je n'ai aucun droit à ce que vous voulez bien m'offrir.—Vous ne savez donc pas, madame, répliqua le Premier Consul, que j'ai reçu de vous ma première couronne ? Vous vîntes à Brienne avec M. le duc d'Orléans, distribuer les prix, et en posant sur ma tête le laurier précurseur de quelques autres : *Puisse-t-il vous porter bonheur!* me dites-vous. Je suis, assure-t-on, fataliste, madame;

il est donc tout simple que je n'aie pas oublié ce dont vous ne vous souvenez plus. Je serai charmé de vous être utile; d'ailleurs, le ton de la bonne compagnie est à peu près perdu en France, il faut qu'il se retrouve chez vous. J'aurai besoin de quelques traditions, vous voudrez bien les donner à ma femme; et lorsque quelque étranger marquant viendra à Paris, vous lui offrirez des fêtes, pour qu'il soit convaincu que nulle part on ne peut avoir plus de grâce et d'amabilité[1]. » A cet effet, le Premier Consul lui rendit la pension de 160 000 francs qui lui avait été accordée par le duc d'Orléans, et qui était assise sur des biens que la révolution avait confisqués au profit de la nation. A partir de ce moment, Mme de Montesson visita souvent la femme du Premier Consul, et lui fut d'un grand secours pour la formation de cette cour qui tâchait de s'organiser aux Tuileries.

Bonaparte marchait avec l'opinion publique; sa popularité comme son pouvoir étaient sans bornes. La politique violente avait fini avec la Terreur; la politique cauteleuse avec le Directoire : le régime nouveau intronisait l'ère de la tolérance au dedans et de la grandeur au dehors. Le Premier Consul voulait avoir les divers partis avec lui; comme ils étaient tous fatigués, les rapprochements furent fréquents et faciles. Du côté de la révolution, Bonaparte rencontrait dans ses ministres, dans tout le personnel de son gouvernement, de précieux et adroits auxiliaires. Du côté des partisans de la royauté, il avait moins d'aboutissants; mais il trouvait tout près de lui un intermédiaire naturel, qui lui fut alors d'une réelle utilité. « La circonstance de mon mariage avec Mme de Beauharnais, disait l'Empereur à son confident de Sainte-Hélène, m'a mis en point de contact avec tout un parti qui m'était nécessaire pour concourir à mon système de fusion, un des principes les plus grands de mon administration, et qui la caractérisera spécialement. Sans ma femme, je n'aurais jamais pu avoir avec ce parti aucun rapport naturel[1]. » L'ex-vicomtesse de Beauharnais était, en effet, dans la meilleure situation pour coopérer à la politique de réconciliation et de restauration sociale du Premier Consul.

---

[1] *Mémoires sur l'Impératrice*, par Mlle Ducrest, p. 7.

Nous reproduisons avec d'autant plus de confiance ces paroles attribuées à Napoléon, que l'auteur des Mémoires sur Joséphine a pu les recueillir soit de la bouche de Mme de Genlis, à la fois sa tante et la nièce de Mme de Montesson, soit de la bouche de cette dernière qui avait pris soin de son enfance.

Appartenant à une ancienne famille noble, femme d'un gentilhomme bien apparenté et remarquable par son esprit et les agréments de sa personne, Joséphine, de 1780 à 1788, avait vécu dans le monde le plus relevé; ainsi elle avait vu les dernières années de cette société française qui, jusqu'à sa chute, représenta en Europe l'esprit, l'élégance et la distinction, et, de bonne heure, elle en avait pris les manières et le goût. Avant 1789, le salon de la jeune créole était déjà un rendez-vous de la bonne compagnie, comme il en fut l'asile, Napoléon nous l'a dit, après le 9 thermidor.

---

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, Ire partie, p. 105.

Dans son désir d'attirer à lui les classes qui avaient tant souffert de la révolution, le Premier Consul voyait avec plaisir l'affluence des parents d'émigrés qui venaient chez sa femme à titre de solliciteurs et de vieilles connaissances. En effet, une fois son mari tout-puissant, Joséphine devint le point de mire de toutes les demandes et de toutes les espérances des hommes de l'ancienne cour. On réclamait de son obligeance les démarches nécessaires pour obtenir la radiation de quelque parent non rentré, ou pour être réintégré dans des biens non vendus, et même pour obtenir des secours justifiés par d'honorables besoins. Joséphine, avec son inépuisable obligeance, se faisait l'interprète de toutes les réclamations, et fort souvent elle réussissait auprès de son époux.

Cette conduite de Mme Bonaparte à l'égard de l'émigration et de la noblesse parisienne, de ce qu'alors, par ce mot qui avait toute sa signification bien définie et bien tranchée, on appelait le *faubourg Saint-Germain*, s'est presque élevée à la hauteur d'un rôle politique. Ce rôle, conforme à sa nature et expliqué par sa vie passée, elle le joua de très-bonne foi, et non pas seulement, cela est facile à prouver, avec l'assentiment tacite de son mari : il nous a dit qu'il en avait calculé l'importance, il dut donc en favoriser le jeu pour la réussite de sa politique de fusion. Aussi sans déchirer encore la liste des émigrés, il se montra, dès les premiers mois de son pouvoir, très-disposé à accorder de nombreuses radiations quand les demandes des intéressés étaient convenablement formulées.

Lorsque le 18 brumaire eut été connu dans les centres de l'émigration, cet *avénement* de l'ancienne vicomtesse de Beauharnais y produisit une vive sensation. « J'étais à Londres à cette époque, raconte M. de Las Cases, et je disais à l'Empereur que nous y avions conçu de grandes espérances. Plusieurs de nous, qui avaient connu jadis Mme de Beauharnais, partirent aussitôt pour Paris, dans l'espoir de parvenir par elle à exercer quelque influence ou imprimer quelque direction[1]. » Ces espérances étaient excessives, mais c'est là le propre des partis qui ont éprouvé de longs malheurs.

C'est surtout dans une circonstance où elle fut laissée, par la politique de son mari, à l'entraînement de son cœur, que l'on vit toute cette bonté, cette passion d'obliger qu'il faut constamment redire, au risque de se répéter, quand on parle de l'impératrice Joséphine; car c'est bien une réalité et non un dicton banal. Là est son caractère et sa popularité. A mesure que de nouveaux émigrés rentraient, les parents et les amis qui avaient obtenu leur radiation les amenaient chez Mme Bonaparte qui, pendant quelques mois, se trouva entourée ainsi d'une enivrante atmosphère de sollicitations, de prières et d'actions de grâces. Plusieurs même s'ingéniaient à se trouver avec elle, soit par sa propre famille, soit par les nombreuses alliances des Beauharnais, quelques liens de parenté que l'on tenait, quoique parfois très-fugitifs, pour très-prochains et surtout pour très-précieux. De la mère ces hommages se reportaient sur la fille, et Mlle Hortense de Beauharnais, définitivement sortie de pension, était presque plus courtisée, car on la disait encore mieux disposée pour les royalistes et la royauté, et l'on s'occupait de son établissement dans plus d'une grande famille du faubourg. Le Premier Consul fermait les yeux. A quelques exceptions près, l'ancienne noblesse ne se présentait point dans les réunions publiques des Tuileries, moins par répugnance que parce que le Consul eût craint d'effaroucher la révolution : on la voyait surtout le matin, dans l'appartement particulier de Joséphine. Mais Bonaparte permettait que sa femme et sa belle-fille se rendissent à des dîners et même à des bals que ce monde à la fois satisfait et hésitant leur offrait.

---

[1] *Mémorial*, 1re partie, p. 34.

L'une des solliciteuses les plus assidues auprès de la mère et de la fille, était l'ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette, sollicitée à son tour à Saint-Germain, pour le crédit réel qu'on lui supposait sur son élève et sur Mme Bonaparte. Hortense avait laissé là de vieilles amies, Mmes de Beauveau, de Poix, de l'Hôpital, etc., qui dans cette retraite par elles choisie, vivaient fort intimement avec son grand-père et sa grand'tante[1].

Cette situation porta au plus haut point les illu-

---

[1] On trouve dans la correspondance de Mme Campan avec son élève de nombreuses traces de ces sollicitations. Nous prenons au hasard :

« Dites à votre chère maman que Mme de Poix, qui a passé la matinée avec moi hier, lui recommande bien madame.... pour la première radiation ; elle est veuve, n'a rien en France, aime son pays pour ses amis ; il n'y a réellement nulle conséquence à presser son affaire » (t. Ier, p. 77). « Ma chère Hortense, vous trouverez ci-jointe une lettre de Mme de Lostanges, qui paraît avoir à réclamer auprès de votre maman un service bien essentiel pour la radiation définitive de M. de Nicolaï, son oncle, le seul des trois frères qui ne soit point tombé sous la hache de Robespierre. Je lui ai conseillé d'aller vous voir » (*ibid.* p. 116). « M. Gruel, neveu de Mme de l'Hôpital, ma chère Hortense, a été arrêté, il y a dix à douze jours, par mesure de sûreté, comme chouan amnistié ; mais il a été interrogé, et j'ai la certitude qu'on ne trouvera en lui qu'un être fort innocent, rentré uniquement pour avoir du pain par la famille de sa femme. J'en ai déjà parlé à votre maman : je lui demande dans cette lettre de le recommander vivement pour une prompte sortie » (*ibid.* p. 137). « Je joins ici une lettre que l'ancien évêque de Saint-Malo m'a priée de vous envoyer pour ces mêmes dames qui vous ont déjà fait parvenir la peinture de leur malheur. Il assure qu'elles ne sont nullement coupables, mais seulement imprudentes par des liaisons avec des gens qui cachaient comme leur plus secrète pensée, le plus exécrable de tous les projets (l'attentat du 3 nivôse). J'ai souligné ce qui vous est nécessaire de lire » (*ibid.* p. 167).

Nous devons joindre ici cette curieuse anecdote racontée par Mme Campan au mari de l'une de ses élèves les plus chéries, chez lequel, sous la Restauration, elle se retira pour mourir, et qui s'est fait son chroniqueur honnête et fidèle :

« En 1801, M. Dubreuil, médecin, et Mme de l'Hôpital, tous deux habitants de Saint-Germain, furent arrêtés et conduits au Temple, le premier pour avoir tâté le pouls de l'enfant de M. Talon, émigré, la seconde pour l'avoir reçu plusieurs fois. La présence quoique cachée de M. Talon, avait donné de l'ombrage au gouvernement. La police rusée d'alors ne put le saisir ; ayant manqué le but principal, elle se rattacha aux circonstances. Je me rendis de suite aux Tuilesions qui, même dans les plus mauvais jours de la révolution, n'avaient jamais abandonné le parti royaliste. On voyait le Premier Consul rétablir l'or-

---

ries. Dès que le Premier Consul m'aperçut : « Vous venez, me dit-il, me parler pour les habitants de Saint-Germain. Votre dame de l'Hôpital est une intrigante. — Permettez, général ; on a pu lui reprocher d'être autrefois un peu légère, mais à soixante-dix-huit ans, il n'en reste rien. Pour intrigante, non ; un peu de coquetterie siérait mieux à son esprit, mais elle est aveugle. Elle reçoit quelques personnes tous les soirs, et dans la crainte de manquer de politesse, elle fait la révérence même aux absents. »

« Lorsque Napoléon eut appris ces deux circonstances, il devint furieux, et me dit en présence de Joséphine : « Une femme de soixante-dix-huit ans, aveugle, est toujours innocente en politique. Le ministre a commis un acte barbare, indigne de mon gouvernement. Quand Fouché s'entendrait avec mes ennemis, il n'aurait pu mieux faire ; c'est dans un accès de délire qu'il a commis cette faute. Je n'entends pas que mon autorité soit employée pour consommer de tels actes. Je veux que la raison puisse avouer tout ce qui émane de mon pouvoir ; un gouvernement doit avoir des vues grandes et des idées généreuses.... Qu'a fait le médecin ? — Général, il a donné des soins à l'enfant de M. Talon ; il visite tous les jours, depuis bien des années, sa compagne d'infortune au Temple. — C'est incroyable ! un médecin a le droit de tâter le pouls de mes amis comme de mes ennemis, sans qu'un ministre puisse le trouver mauvais ; cette profession n'imprime pas, comme les places, une opinion de commande. L'abus déconsidère l'autorité et la compromet ; je vais m'en expliquer avec le ministre et faire sortir les deux victimes. » Crispé de colère, il sonna avec violence, et ordonna qu'on allât chercher Fouché qui, pour me servir d'une expression bien vulgaire, reçut un fameux galop. Cependant les prisonniers ne sortirent que trente heures après cette conversation, tant le ministre blessé mit de lenteur et de mauvaise volonté à remplir les formalités qui devaient procurer leur sortie. Une voiture de Joséphine alla les prendre ; ce qu'apprenant Mme de l'Hôpital, elle s'écria : « Est-ce le bel attelage blanc de Mme Bonaparte ? — Eh ! qu'importe, madame, qu'il soit blanc ou noir, reprit M. Dubreuil avec humeur, pourvu qu'il nous éloigne d'ici ! » (*Journal anecdotique* de Mme Campan, ou *Souvenirs* recueillis dans ses entretiens, par M. le docteur Maigne, p. 12.) Nous aurons d'autres emprunts à faire à cet intéressant ouvrage.

dre : on lui prêta le dessein de relever le trône; et, comme l'espérance s'enivre d'elle-même, on en vint bientôt à croire qu'il allait rétablir la monarchie au profit de la maison de Bourbon. La circonstance du mariage du dictateur de la France avec la veuve de l'un des membres de l'aristocratie d'autrefois; la vénération notoire que professait Joséphine pour le roi et la reine si cruellement immolés; les craintes qu'il était si facile de deviner dans cette âme inquiète des périls que pouvait faire courir à un époux bien-aimé tout accroissement d'une fortune déjà portée si haut; tout cela fit penser aux chefs et aux agents du parti que l'on pouvait, dans la poursuite d'un but si désiré, compter sur la femme du Premier Consul lui-même.

Déjà, dès les premiers jours du Consulat, deux des plus honorables membres du comité royaliste, MM. d'Andigné et Hyde de Neuville avaient demandé à être présentés au général Bonaparte, dans le dessein de sonder ses intentions. Il les reçut poliment, et accueillit leurs insinuations en homme qui a le sentiment de sa force, et ne veut être le serviteur d'aucun parti[1]. Après, vinrent les tentatives directes des princes exilés, et les lettres dans lesquelles le chef de la maison de Bourbon, le conviant au rôle de Monck, lui promettait les plus hautes récompenses. On connaît la réponse faite par le Premier Consul : elle devait ôter toute espérance. Mais les Bourbons qui croyaient à Bonaparte la puissance de les rétablir, ne pouvaient se figurer qu'il n'en eût pas la volonté. Le comte d'Artois voulut aussi de son côté entamer avec lui une négociation, par l'intermédiaire de Mme Bonaparte. Voici le récit de cette tentative où est directement mêlé le nom de Joséphine, telle du moins que la rapporte le *Mémorial*, à qui nous laissons toute la responsabilité de ces détails.

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, t. Iᵉʳ, p. 56.

« L'ouverture de M. le comte d'Artois eut plus d'élégance et de recherche encore. Il dépêcha la duchesse de Guiche, femme charmante, très-propre, par les grâces de sa figure, à mêler beaucoup d'attraits à l'importance de la négociation. Elle pénétra facilement auprès de Mme Bonaparte, avec laquelle toutes les personnes de l'ancienne cour avaient des contacts naturels; elle en reçut un déjeuner à la Malmaison, et, durant le repas, parlant de Londres, de l'émigration, et des princes, Mme de Guiche raconta qu'il y avait peu de jours, étant chez M. le comte d'Artois, quelqu'un parlant des affaires, avait demandé au prince, ce qu'on ferait du Premier Consul, s'il rétablissait les Bourbons, ce prince avait répondu : « D'abord connétable et tout ce qui « s'ensuit, si cela lui plaisait. Mais nous ne ne « croirions pas que cela fût encore assez; nous « élèverions sur le Carrousel une haute et magni- « fique colonne, sur laquelle serait la statue de « Bonaparte couronnant les Bourbons. » Le Premier Consul arrivant quelque temps après le déjeuner, Joséphine n'eut rien de plus pressé que de lui rendre cette circonstance. « Et as-tu répondu, lui dit son mari, « que cette colonne aurait pour piédestal le cadavre « du Premier Consul ? » La jolie duchesse était encore là : les charmes de sa figure, ses yeux, ses paroles étaient dirigés au succès de sa mission. « Elle était « heureuse, disait-elle ; elle ne saurait jamais assez « reconnaître la faveur que lui procurait en ce « moment madame Bonaparte, de voir et d'entendre un grand homme, un héros. » Mais tout fut vain ; la duchesse de Guiche reçut dans la nuit l'ordre de quitter Paris, et les charmes de l'émissaire étaient trop propres à alarmer Joséphine, pour qu'elle insistât ardemment en sa faveur : le lendemain la duchesse de Guiche était en route pour la frontière[1]. »

Mais les princes ne pouvaient se décider à renoncer à cette chance favorable que semblait leur avoir préparée la Providence, d'un pouvoir assez fort, pensaient-ils, pour disposer de la France, et l'entraîner où il voudrait la conduire. Malgré la réponse du Premier Consul, le comte de Lille n'avait pas désespéré. On le voit par cette lettre curieuse pour notre sujet, qu'il écrivait de Varsovie, au marquis de Clermont-Gallerande, un de ses plus habiles agents, qui avait accès aux Tuileries, et dans laquelle il insistait sur la considération des périls qui entouraient Bonaparte, considération bien plus faite pour toucher Joséphine dont c'était là, en effet, la préoccupation constante, que le Premier Consul peu facile à émouvoir.

---

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, Ire partie, p. 34.

« Assis sur un volcan, Bonaparte sera tôt ou tard renversé, s'il ne se hâte d'en fermer le cratère...; assis, au contraire, sur les premières marches du trône qu'il aurait relevé, objet de la reconnaissance du monarque, il recevrait de toute la France des vœux d'autant plus purs, qu'ils seraient le fruit de l'admiration et de l'estime. Personne ne peut mieux l'en convaincre que celle dont le sort est lié avec le sien, qui ne peut être heureuse que de son bonheur, honorée que de sa gloire. Je regarde comme un très-grand bien que vous ayez pu vous mettre en communication avec elle. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais sa façon de penser. Le comte de Vioménil[1], dont assurément les sentiments ne sont pas équivoques, m'a dit plus d'une fois qu'à la Martinique, il lui avait souvent représenté que son royalisme allait jusqu'à l'imprudence ; et l'appui qu'elle donne aujourd'hui à ceux de mes fidèles sujets qui ont recours à elle, lui mérite bien le surnom d'*ange de bonté* que vous lui donnez. Faites donc connaître mes sentiments à madame Bonaparte ; ils ne doivent pas la surprendre, mais, ou je me flatte, ou son âme en jouira[2]. »

Si le Premier Consul repoussait sans hésiter de telles avances, il n'en était point de même de Joséphine qui n'était pas dans le secret du génie et des aspirations de son époux. Pour qui a étudié les documents, les souvenirs et le langage du temps, il devient évident qu'elle n'a nullement souhaité le souverain pouvoir pour son mari et par conséquent pour elle, et qu'elle a espéré, désiré même, au début du Consulat, voir rendre à la royauté héréditaire ce palais des Tuileries où elle n'était pas entrée sans un certain serrement de cœur, en pensant à ses antiques maîtres et à ses derniers hôtes, et dont l'éclat était singulièrement obscurci à ses yeux par les anxiétés qui l'y poursuivaient.

---

[1] Ancien gouverneur des Antilles.

[2] *Le Consulat et l'Empire*, Histoire de la France et de Napoléon Bonaparte, de 1799 à 1815, par A. C. Thibaudeau. Paris, Jules Renouard, 1834. T. II, p. 202.

Bourrienne, dans la partie de ses Mémoires qui paraît lui être vraiment personnelle, contient à cet égard de formelles affirmations. A l'en croire, l'appel du chef de la maison de Bourbon avait produit dans l'âme du Premier Consul une certaine agitation. « Je dois dire, ajoute-t-il[1], que Joséphine et Hortense le conjurèrent de donner de l'espoir au roi; que cela ne l'engageait à rien, et lui laisserait le temps de voir s'il ne pourrait pas par la suite jouer un rôle bien autrement grand que celui de Monck. Les instances étaient si fortes qu'il me disait : « Ces diables de « femmes sont folles. C'est le faubourg Saint-Ger« main qui leur tourne la tête : on en a fait l'ange tu« télaire des royalistes; mais cela ne me fait rien, « je ne leur en veux pas. » Mme Bonaparte me dit qu'elle le poussait à cette démarche pour que lui-même ne songeât pas à se faire roi, ce qui réveillait toujours pour elle un pressentiment de malheur qu'il lui était impossible d'écarter de son esprit. »

---

[1] *Mémoires*, t. IV, p. 75.

L'ancien secrétaire de Napoléon, se faisant fort de confidences au moins douteuses, prétend qu'à cette époque le Premier Consul lui aurait aussi exposé à lui-même les motifs d'ordre public et de politique nationale qui le portaient à repousser les propositions des princes : « Pesez bien, lui aurait dit Bonaparte[1], toutes les difficultés de ce qu'on me propose : comment garantir tant de droits acquis, tant de résultats matériels contre les efforts d'une famille rentrant dans son pouvoir, et revenant avec quatre-vingt mille émigrés et l'influence du fanatisme? Que deviendront ceux qui ont voté la mort du roi; les hommes qui se sont prononcés avec exaltation dans la révolution; les domaines nationaux; une foule de transactions passées depuis douze ans? Êtes-vous homme à prévoir jusqu'où ira la réaction?... Croyez-moi, les Bourbons s'imagineraient avoir conquis leur héritage; ils en disposeraient à leur guise. Les engagements les plus sacrés, les promesses les plus positives disparaîtraient devant la force. Mon parti est pris; n'en parlons plus. Mais je sais combien ces femmes vous tourmentent : vous devez les faire revenir de leur aveuglement, de leurs ridicules pressentiments; qu'elles me laissent faire et qu'elles tricotent. » Nous ne pouvons prendre pour authentique ce langage consigné dans un livre trop souvent suspect; mais les idées qu'il exprime offrent un grand caractère de vérité, car ce sont bien là les arguments qui s'opposaient alors à la restauration de l'ancienne royauté.

---

[1] *Mémoires*, p. 82.

Le héros adopté par la France qui lui demandait son salut, croyait en effet et avait le droit de le dire, toute ambition personnelle mise à part, que ce salut dépendait du triomphe de la révolution dans son meilleur sens[1], dans ce qu'elle avait de légitime et de consacré. Ce triomphe des institutions modernes ne pouvait être accompli que par lui; ce système réclamé par l'état des esprits, et qui se traduisait par ces mots « plus de persécution, protection à tous, rapprochement des partis, » ne devait prévaloir qu'à l'ombre d'un gouvernement libre de tout passé et sans engagement avec l'avenir. Cette mission providentielle, le Premier Consul voulait donc l'accomplir seul, sans dépendre de personne, et avec la conscience qu'aucun homme, aucun principe, dans l'état de la France, ne le pouvait comme lui, autant que lui. « J'entends (avait-il dit dès les premiers jours du Consulat à son frère Joseph, avec cette netteté prophétique qui ne s'obscurcit que plus tard), j'entends que mon gouvernement réunisse tous les Français. C'est une grande route où tous peuvent aboutir. La fin de la révolution ne peut résulter que du concours de tous, et les divers partis ne peuvent être contenus et devenir inoffensifs les uns aux autres, que par une clef de voûte assez forte pour ne céder à aucun effort. Je l'ai dit, il y a bien des années, avant 93, la révolution ne finira que par le retour des émigrés, des prêtres, tous assujettis, contenus par un bras de fer, né dans la révolution, nourri dans les opinions du siècle, et fort par l'assentiment national qu'il aura su deviner[1]. »

---

[1] M. Thiers, t. Ier, p. 56.

Les pensées de Mme Bonaparte ne s'élevaient point à cette hauteur. Elle était fière, plutôt pour lui que pour elle, de voir son mari le premier personnage, et, pensait-elle aussi, l'arbitre de l'État. Mais l'avenir l'inquiétait. Qu'adviendrait-il d'eux tous à l'expiration des pouvoirs temporaires du Premier Consul? Et s'il voulait arriver à une magistrature viagère, sous une république continuée, mais surtout s'il prétendait aller au delà, et fonder à son profit une souveraineté héréditaire, que de difficultés, que de périls même entrevoyait sa tendresse alarmée! Nous le redisons, elle eût mieux aimé voir son époux le second en nom, le premier de fait, dans une monarchie rétablie et gouvernée par lui : elle ignorait qu'une royauté qui devrait sa résurrection à un homme, n'aurait d'autre ressource que l'ingratitude pour prouver qu'elle existe par son principe et son droit propre, et non point par la volonté et grâce à la tutelle d'un bienfaiteur accidentel.

Après avoir, pour achever la pacification intérieure, ordonné la clôture de la liste des émigrés et, au moyen d'une négociation à la fois ferme et conciliante, amené la soumission de la Vendée, le Premier Consul tourna ses regards vers l'étranger, et de sa main si souvent victorieuse, il offrit la paix aux gouvernements d'Autriche et d'Angleterre qui, depuis dix ans, s'étaient donné pour mission, en Europe, de fomenter et de soutenir la guerre. L'Empereur et le cabinet anglais se méprenant sur les motifs élevés qui dictaient la conduite de Bonaparte, repoussèrent ses propositions. Il ne restait plus qu'à se préparer à combattre. Le Premier Consul charge Moreau de pousser vigoureusement l'ennemi en Allemagne, et il prend pour lui le commandement de l'armée d'Italie, démoralisée par les précédents succès des Austro-Russes, et aujourd'hui menacée par une nouvelle et formidable armée autrichienne. Le général Bonaparte quitte Paris le 6 mai 1800; il exécute, à travers les précipices, ce passage si admiré du Saint-Bernard, tombe à l'improviste sur les forces de l'empire, et, le 14 juin 1800, gagne la magnifique bataille de Marengo, à laquelle Moreau, son émule alors et non son rival, répond, quelques mois plus tard, par sa plus belle victoire, celle de Hohenlinden, qui force l'Autriche à la paix et rompt l'union de cette puissance avec l'Angleterre.

---

[1] *Mémoires et correspondance* du roi Joseph, t. Ier, p. 81.

De retour à Paris, avec ce renom d'invincible de plus en plus justifié, et environné d'acclamations et d'amour, le Premier Consul se remit avec un nouveau soin à son œuvre intérieure, qui devait être pour lui le complément de sa gloire, et pour le pays, le couronnement de sa grandeur.

Mais par cela même qu'il rendait la France grande et paisible, le Premier Consul se trouvait désigné à la fureur de ceux qui ne voulaient à aucun prix d'un gouvernement durable, en dehors de leurs utopies ou de leurs regrets. Une fois la conviction acquise que le vainqueur de Marengo prétendait développer à son profit cette forte autorité que son génie et les périls de la patrie lui avaient donnée, les terroristes et les royalistes effrénés, quittant les voies d'une opposition légale, se lancèrent dans les entreprises désespérées, dans les complots, et enfin dans l'assassinat politique, cette lèpre hideuse des civilisations avancées comme de la barbarie sauvage. Coup sur coup la France fut effrayée par les tentatives révolutionnaires de Cerrachi, d'Aréna et de Chevalier. Mais ces entreprises, heureusement déjouées par la vigilance de l'autorité, furent bientôt dépassées en gravité et en scélératesse, par la *machine infernale* due à la satanique invention de la portion criminelle du parti royaliste. Nous allons fournir quelques détails précis sur cette épouvantable affaire dans laquelle Joséphine faillit périr, et, comme son époux, ne dut la vie qu'au plus grand des hasards.

Le 3 nivôse, veille de Noël 1800, on avait affiché à l'Opéra l'Oratorio de Haydn, *la Création*, récemment approprié à l'orchestre de ce théâtre. Tout Paris attendait avec impatience l'exécution de ce chef-d'œuvre, où devaient figurer les chœurs réunis de l'Opéra et de Feydeau[1]. Mme Bonaparte, toujours soigneuse de la popularité de son mari, et sachant combien sa présence était agréable aux Parisiens, pensa que le Premier Consul ne pouvait s'empêcher de paraître à cette solennité[2]. Il ne s'en souciait pas trop, mais il finit par donner son consentement, et le bruit se répandit dans Paris qu'il y assisterait.

Après le dîner auquel, outre la famille du Premier Consul et sa sœur Caroline, Mme Murat, avaient pris part Lannes, Bessières et les aides de camp Lebrun et Rapp, Bonaparte ayant beaucoup travaillé ce jour-là, s'était endormi sur un canapé. Sa femme le réveilla, lui rappelant qu'il était temps de partir. Le Consul hésitait encore; mais pendant que Joséphine renouvelait ses instances, l'un lui apporte son épée, l'autre son chapeau, et le général, avec sa promptitude accoutumée, sort en disant à Lannes, à Bessières et à Lebrun de venir avec lui, laissant Rapp pour conduire les dames dans une seconde voiture[3]. Pressée de suivre son mari, Mme Bonaparte jette à la hâte un châle sur ses épaules, et s'apprête à descendre avec sa fille et sa belle-sœur. Au moment de sortir, Rapp, qui ne brillait point précisément par sa galanterie et son goût de l'élégance, hasarda une critique sur la toilette de Mme Bonaparte. C'est lui-même qui nous a conservé le souvenir de ce bizarre incident, si futile en apparence, mais qui fut le salut de ces quatre personnes. « Joséphine, dit-il, avait reçu de Constantinople un châle magnifique qu'elle mettait pour la première fois : « Permettez, lui dis-je, que je « vous en fasse l'observation, votre châle n'est pas « mis avec cette grâce qui vous est habituelle ». Elle me pria, en riant, de le ployer à la manière des dames égyptiennes. Pendant cette singulière opération, on entendit Napoléon qui s'éloignait. « Dépê- « chez-vous, ma sœur, dit Mme Murat, impatiente d'arriver au spectacle; voilà Bonaparte qui s'en va. » Nous montâmes en voiture, mais nous étions à peine sur la place, que la machine fit explosion[1]. »

---

[1] *Mémoires* de Mme d'Abrantès, t. III, p. 62.

[2] *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 65.

[3] *Ibid.*, t. Ier, p. 46, et t. II, p. 65.

En même temps que cette détonation terrible se faisait entendre, une sinistre clarté remplit le Carrousel. Les chevaux, effrayés, refusent d'avancer; les glaces de la voiture avaient été entièrement brisées. On juge de l'effroi de ces trois femmes! Joséphine, ayant le pressentiment que c'était à la vie de son mari qu'on en voulait, et voyant, en outre, sa fille blessée au bras d'un éclat de verre, fut sur le point de s'évanouir. Pendant ce temps, sur le Carrousel et dans les rues adjacentes, ce n'étaient que cris et confusion. Tout le monde fuyait avec les signes de la plus grande épouvante. Rapp, sur le coup de l'explosion, avait sauté en bas de la voiture, et s'était mis à courir de vant, passant sans s'arrêter au milieu des blessés et des décombres de la rue Saint-Nicaise, pour se rendre plus vite à l'Opéra, et voir si son général y était parvenu sain et sauf[1]. Mais au bout de quelques minutes, un garde de l'escorte étant venu donner à Mme Bonaparte l'assurance qu'il n'était rien arrivé au Premier Consul, et que celui-ci l'attendait dans sa loge, Joséphine continua sa route par une autre rue, et, en peu d'instants, elle fut rendue au Théâtre-Français, où jouait l'Opéra.

---

[1] *Mémoires* du général Rapp, écrits par lui-même, et publiés par sa famille. Paris, 1823, p. 20.

Rapp venait d'y pénétrer. Il trouva le Premier Consul assis dans sa loge, calme, impassible, et occupé à lorgner les spectateurs, tout en échangeant quelques paroles avec le ministre de la police Fouché, qui, probablement déjà dans la salle, s'était empressé d'accourir auprès de lui. *Joséphine?* dit Bonaparte à son aide de camp en l'apercevant : à ce moment elle entrait, suivie d'Hortense et de Mme Murat[2]. Le Premier Consul les accueillit avec un sourire qui indiquait toute sa satisfaction après ses craintes. Mme Bonaparte qui se doutait de la vérité sans rien savoir encore de précis, avait conservé toute son émotion. Son mari chercha à la rassurer, disant que cette explosion n'était, sans doute, que le résultat d'une imprudence. Mais au même instant, survint le préfet de police, Dubois, apportant les affreux détails qu'il venait de recueillir sur les lieux : plus de quinze personnes tuées, un bien plus grand nombre grièvement blessées, et une quarantaine de maisons fortement endommagées, tels étaient les effrayants résultats qu'avait causés l'explosion d'un baril rempli de poudre et de mitraille et placé sur une petite charrette à l'entrée de la rue Saint-Nicaise.

---

[1] *Mémoires* du général Rapp, p. 20.

[2] *Ibid.*

Joséphine put alors connaître et apprécier l'étendue du danger auquel ils avaient tous miraculeusement échappé, puisque l'explosion de cette machine infernale avait eu lieu précisément entre la voiture de son mari et la sienne. Quelques secondes plus tôt c'en était fait du Premier Consul; un instant plus tard, et sans la futile et bien inusitée observation de Rapp, Mme Bonaparte périssait infailliblement avec sa fille, sa belle-sœur, et le futur héros de Dantzig. Le Premier Consul les pria de se contenir et de rester fermes en présence du public. Joséphine se tint immobile, se conténtant d'exprimer à son mari dans ses regards pleins de larmes, sa joie et ses angoisses. Hortense, dont l'émotion était également visible, domptait, néanmoins, les souffrances que lui faisait éprouver son bras qu'elle avait entouré d'un mouchoir. Quant à Mme Murat, elle avait le calme et l'impassibilité de son frère, qui donnait au préfet de police ses instructions pour le prompt soulagement des blessés dont le sort semblait seul le préoccuper[1].

A son entrée dans cette salle comble et étincelante de lumières et de toilettes, il avait salué avec grâce, et le public ayant pris pour une salve d'artillerie la détonation qu'il venait d'entendre, avait interrompu l'*Oratorio* pour faire au Premier Consul l'accueil bruyant qui marquait toujours son arrivée au spectacle. La musique recommençait lorsque Joséphine entra. Mais bientôt la sinistre réalité ne tarda pas à être connue. Une agitation extrême s'empare de la salle, et l'exécution de l'œuvre d'Haydn est de nouveau interrompue. Mais nous donnons la parole à un témoin oculaire, qui se trouvait à l'unisson des sentiments de cette foule, passant, en peu d'instants, par tous les degrés d'une indignation croissante, pour arriver à une explosion d'enthousiasme qui se reproduisit plus d'une fois dans la soirée.

---

[1] Mme d'Abrantès, t. III, p. 65.

« Un bruit sourd (dit Mme la duchesse d'Abrantès à qui ce souvenir a inspiré une page éloquente[1]) commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges. Bientôt la nouvelle véritable circula dans la salle. A l'instant même, et par un coup vraiment électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. Ce que je rapporte ici, je l'ai vu, et je ne l'ai pas vu seule.... Quelle agitation précéda l'explosion de la colère nationale qui était représentée, dans ce premier quart d'heure, par cette foule dont la fureur pour un attentat si noir, ne peut être exprimée par des mots ! On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissant d'indignation, quelle que fût la bannière qu'ils suivissent, et s'unissant du cœur et du bras dans cette circonstance pour prouver que les différences d'opinion n'apportent pas avec elles de différence dans la manière de comprendre l'honneur. Je regardais, pendant ce temps, dans la loge du Premier Consul. Il était calme et paraissait seulement ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives, relativement à ce qui venait de se passer. Mme Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée, son attitude même, toujours si gracieuse, n'était pas la sienne. Elle semblait frissonner sous son châle, comme sous un abri; et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait; quelque effort qu'elle fît pour retenir ses larmes, on les voyait le long de ses joues pâles, et, lorsqu'elle regardait le Premier Consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée. Quant à Mme Murat, le caractère de la famille paraissait en elle; elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée. »

---

[1] T. III, p. 66.

Le Premier Consul n'attendit pas la fin du spectacle pour rentrer aux Tuileries. Une fois hors de cette cruelle contrainte que lui avaient imposée l'œil du public et les recommandations de son mari, Joséphine donna un libre cours à sa douleur, et la nature reprit ses droits : « Est-ce vivre, s'écria-t-elle, que de trembler sans cesse! » faisant allusion à toutes les tentatives qui, depuis six mois, empoisonnaient sa vie.

Le lendemain matin, lorsque Paris eut connu toute l'atrocité du crime, la foule envahit les abords des Tuileries, afin de s'assurer que le soutien de la patrie était bien réellement vivant, et de lui témoigner à la fois son allégresse et son indignation. Rentré dans ses appartements, où tous les corps s'étaient réunis, Bonaparte y trouva les mêmes acclamations, et dans les félicitations publiques son épouse obtint aussi sa part. Douloureuse coïncidence, il y a peu de mois, à la porte aussi d'un théâtre, la cité épouvantée a entendu l'explosion d'une semblable machine infernale. Dans cet affreux moment, Napoléon III, protégé par la même Providence, a déployé le sang-froid, le courage et l'humanité de son oncle, et l'on a vu l'impératrice Eugénie, plus près encore du péril que Joséphine, se révéler aussi touchante, aussi dévouée, mais, il faut le dire, plus intrépide et plus forte. La France, comme en 1800, s'est levée tout entière contre un hideux attentat : dans sa douleur, elle a eu au moins une consolation nationale, c'est que les assassins n'étaient pas Français.

Dans le premier moment, Bonaparte avait rejeté le crime de nivôse sur les terroristes, et il refusa longtemps de croire son ministre de la police qui n'avait pas hésité à en accuser les royalistes. La répugnance du Premier Consul à se rendre aux indications de Fouché, indiquait combien il croyait peu capable un tel parti d'avoir recours à d'aussi abominables moyens. Cependant, lorsque les vrais coupables eurent été arrêtés, il fut bien forcé de s'avouer que là encore il y avait une minorité, une fraction perverse, prête à tout, mais désavouée, flétrie même par la masse du parti, reconnaissante des actes du Consulat à son égard et même des services rendus par Bonaparte à la patrie. Aussi le Premier Consul ne se départit point, toutefois en y apportant plus de précautions et de choix, de la politique de fusion dont il avait fait son système, et Mme Bonaparte put sans scrupule continuer à protéger d'anciens amis.

Le résultat de la *machine infernale* fut une plus grande popularité et une plus grande force pour Bonaparte, et pour la femme associée à ses périls comme à sa grandeur, un accroissement de cette affection publique, que la connaissance chaque jour plus répandue de son caractère, commençait à lui acquérir. Châtiment ordinaire des assassins politiques, ce crime ne contribua pas peu à fonder cette autorité suprême à laquelle nous verrons, trois ans après, la volonté nationale porter l'homme qui devait à la fois réunir le génie de César et la fortune d'Auguste.

L'année 1800 se termina sur cette épouvantable affaire. L'année suivante procura enfin à la France le fruit de tant d'efforts et de sacrifices prodigués depuis dix ans, le prix surtout des victoires décisives de l'homme héroïque qui faisait aujourd'hui ses destinées. On peut l'appeler l'année de la paix. Successivement les Parisiens charmés entendirent publier notre alliance fraternelle avec les États-Unis d'Amérique; le glorieux traité de Lunéville qui arrachait à l'Autriche la reconnaissance de nos grandes frontières; la paix avec les rois de Naples et de Portugal; les traités avec la Bavière, la Russie et la Turquie; enfin, comme couronnement de l'œuvre, le canon des Invalides put annoncer les préliminaires de la paix avec la tenace Angleterre, pendant que des négociations déjà fort avancées avec Rome promettaient la pacification prochaine des consciences et la restauration du culte. Époque radieuse ! c'est alors que Napoléon a été véritablement l'idole de la France.

Maintenant donc plus de guerres. Le Consulat se déploie dans toute sa force et sa splendeur. De Marengo à Austerlitz, pendant cinq années, Bonaparte ne quitte plus la France pour aller aux armées. Il peut se livrer à toutes les inspirations de son génie civil, et poursuivre le développement de tous les éléments de prospérité et de relief national, industrie, commerce, luxe, arts, mœurs et manières.

Le moment nous semble venu de peindre le régime intérieur du gouvernement consulaire ; de faire connaître en un seul tableau les habitudes, les goûts, le caractère du Premier Consul et de Joséphine, devenue un personnage dans cette rénovation à laquelle ne suffisait point le génie profond du politique, mais où il fallait encore le tact exercé d'une femme : et ceci rentrait dans la mission spéciale que son époux semblait lui avoir départie, de restaurer les traditions et les usages sociaux de la France. Nous allons donc étudier l'intérieur du Premier Consul, et voir l'homme sous le héros, sa vie plus publique, plus brillante aux Tuileries, plus intime et plus familière à la Malmaison. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Les Tuileries. — La Malmaison.

Le logement de Mme Bonaparte au palais des Tuileries était, avons-nous dit, situé à l'entresol, ou plutôt au rez-de-chaussée qui est élevé de quelques marches au-dessus du niveau du jardin. On y entrait par l'escalier du pavillon de Flore. Voici la description que fait un écrivain contemporain de cet appartement de famille du Premier Consul, déjà décoré avec goût, mais sans aucun luxe encore : « Le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune. Les meubles meublants étaient en gourgouran, les franges en soie, et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part; les autres pièces n'avaient pas plus de richesse dans leur décoration; tout était frais et élégant, mais voilà tout. Au reste, les appartements de Mme Bonaparte n'étaient destinés que pour les réunions particulières et les visites qu'elle recevait le matin; les grandes réceptions avaient lieu en haut[1]. »

Au début, il n'y eut aux Tuileries ni chambellans, ni préfets, c'est-à-dire, pas d'étiquette et presque point de cérémonial. Un conseiller d'État, ancien ministre de l'intérieur, M. Bénezech, avait l'administration de ce palais, dont les aides de camp, et surtout Duroc, étaient chargés de faire les honneurs. Tous les quinze jours, le Premier Consul recevait les membres du corps diplomatique; le 2 de chaque décade, les sénateurs et les généraux; le 4, les membres du corps législatif; le 6, les tribuns et le tribunal de cassation. Les quintidis, à midi, il passait, sur la place du Carrousel, la revue des troupes qui traversaient Paris pour se rendre aux armées[2]. Toute la gloire de la France venait ainsi défiler sous les yeux de Paris et de son populaire Consul. Chaque décade avaient lieu dans la galerie de Diane, de grands dîners de deux cents couverts, composés d'invités de toute sorte, envoyés diplomatiques, sénateurs, députés, tribuns, généraux, conseillers d'État, fonctionnaires, hommes politiques, savants, hommes de lettres, artistes, commerçants[1]. Après le dîner, la réunion s'accroissait encore des nombreux survenants. C'était ce qu'appelaient des *cohues* les femmes qui s'y présentaient peu, préférant à ce bruit et à ce monde des grands appartements d'en haut, les invitations plus choisies et l'intimité du salon particulier de Mme Bonaparte[2].

---

[1] *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, t. III, p. 14.

[2] *Mémoires sur le Consulat*, par un ancien conseiller d'État (A. C. Thibaudeau), p. 3. Ces mémoires sont ce qui a été publié de plus précis et de plus sincère sur l'époque. Malheureusement, ils sont trop brefs, quoiqu'il soit possible d'y ajouter au moyen de la grande histoire publiée par le même. Pour la période napoléonienne, il existe bien peu de documents marqués à ce titre. Trop souvent on se trouve en face de souvenirs plus ou moins apocryphes, ou justement suspects par un ton général de dénigrement ou de faveur. On peut, néanmoins, en tirer quelque secours, avec de la prudence et de la critique. C'est ce qui nous a porté à ne point repousser, surtout pour de simples détails d'intérieur, les mémoires publiés sur Napoléon et Joséphine par Constant et Mlle Avrillon. Quant à Mme la duchesse d'Abrantès, elle doit être consultée pour ce qu'elle a vu par elle-même des choses qu'elle raconte.

En dehors de quelques écrivains et artistes et de quelques représentants rares encore de l'ancienne société française, le personnel qui se succédait aux Tuileries était donc ce que nous appelons aujourd'hui le monde officiel. D'étrangers on n'y comptait guère que les membres du corps diplomatique, composé alors des ministres d'Espagne, de Rome, de Prusse, de Danemarck, de Suède, de Bade et de Hesse-Cassel, et de ceux des républiques Cisalpine, Batave, Helvétique et Ligurienne, filles ou sœurs de la République française.

Il n'était pas facile au Premier Consul de se composer une société privée, assortie à son désir et à sa position du moment, c'est-à-dire qui ne fût ni le salon d'un particulier ni la cour d'un prince. Il voulait faire oublier les temps d'abord atroces, puis dissolus, qui l'avaient précédé, en introduisant partout la décence et la probité. Les hommes d'argent, les faiseurs d'affaires avaient donné le ton sous le Directoire. Ils offrirent leurs offices au Premier Consul, et prétendirent s'établir chez lui, eux et leurs femmes dont beaucoup étaient jolies et de la dernière élégance. « C'étaient en général, a dit plus tard Napoléon, des gens mal famés, qui composaient une véritable puissance, dangereuse surtout pour l'État dont ils obstruaient et corrompaient les ressorts par leurs intrigues, celles de leurs agents et de leur nombreuse clientèle. » Le troisième Consul, le sévère Lebrun, son conseil et son *mentor* en ce qui concernait le monde financier (c'est ainsi que l'a désigné le souvenir reconnaissant de l'Empereur), fut d'avis qu'ils ne devaient point être admis dans la société des Tuileries. « Toutefois, ajoutait Napoléon, on n'était point sans embarras pour la composer : on ne voulait pas de nobles pour ne pas effaroucher l'opinion publique, on ne voulait pas de faiseurs d'affaires, afin de renouveler les mœurs nouvelles; il ne restait pas grand'chose, aussi fut-ce d'abord, pendant quelque temps, une espèce de lanterne magique fort mêlée et très-changeante. Cependant cette réunion eut bientôt sa couleur, son ton, son mérite[1]. »

---

[1] *Mémoires* de Mme d'Abrantès, t. III, p. 14.

[2] *Ibid.*

Dans l'intimité des Tuileries, quoiqu'à des degrés différents, étaient placés tout naturellement les divers membres de la famille Bonaparte qui, au commencement du Consulat, se trouvèrent réunis à Paris : Joseph, à qui la confiance et l'affection toujours égales de son frère avaient réservé l'exécution diplomatique de ses projets, et qui, de son côté, signalait son bon esprit dans des négociations sages et dignes avec les délégués des États-Unis, d'Autriche, d'Angleterre et de Rome ; Lucien, nommé ministre de l'intérieur immédiatement après le 18 brumaire auquel il avait pris une habile et décisive part, envoyé ensuite ambassadeur en Espagne pour arracher ce pays à l'influence anglaise, et d'où il revint, après avoir réussi, pour être successivement tribun, sénateur et membre de l'Institut; Louis, fait colonel du 5e régiment de dragons, retenu très-souvent par son service loin de Paris; Jérôme, sorti depuis quelque temps de l'institution de Saint-Germain, en attendant qu'il eût été incorporé dans la marine où le poussaient sa vocation et le désir du Premier Consul. Madame Bonaparte, la mère, était aussi venue rejoindre à Paris tous ses enfants, et souvent on la voyait dans le salon de famille des Tuileries avec ses filles et belles-filles, Mmes Bacciochi et Leclerc, Joseph et Lucien Bonaparte, mais surtout Caroline, l'amie d'Hortense, mariée, dans les premiers mois de 1800, au général Murat. A la famille du Premier Consul on peut ajouter Bernadotte, devenu beau-frère de Joseph Bonaparte par son mariage avec Mlle Désirée Clary, celle qui avait tant hésité à épouser Napoléon. Ses relations avec le Premier Consul étaient alors de la plus grande cordialité, et celui-ci, au retour d'Égypte, avait servi de parrain à son fils aîné, souverain actuel de la Suède.

---

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. Ier, p. 74 et 120. Nous citons l'édition publiée en deux volumes ou parties, par M. G. Barba.

Le Premier Consul se montra encore plus difficile sur le choix des femmes admises aux Tuileries que sur celui des hommes. Ce furent d'abord celles de ses officiers, des généraux créés par lui et de quelques fonctionnaires privilégiés. Dans cette société plus intime, et qui se réunissait dans le salon particulier de Joséphine, Bonaparte n'avait d'abord voulu former, suivant son expression, qu'une nombreuse famille composée de ses lieutenants préférés, de ses aides de camp, qu'il poussait à se marier, et de leurs femmes. « Elles seront, disait-il à Mme Junot, les amies de ma femme et d'Hortense, comme leurs maris sont les miens[1]. » On ne voyait point parmi elles de véritables dames de compagnie pour préluder aux dames du palais, venues plus tard. Tout le monde était sur le même pied : les femmes des ministres même et des plus hauts fonctionnaires ne se trouvaient nullement distinguées de celles des officiers attachés à la personne du Premier Consul[2].

Pour se conformer au désir de celui-ci, on vit dans son entourage des mariages nombreux. En moins de deux ans, Lannes épousait Mlle de Guehéneuc; Junot, Mlle de Permon; Davoust, Mlle Leclerc; Duroc, Mlle Hervas, fille d'un riche banquier espagnol; Savary, cet aide de camp de Desaix que Bonaparte avait pris avec lui, Mlle de Faudoas, alliée à Joséphine; Ney, Mlle Églé Auguié, ainsi que les trois précédentes, amie de pension d'Hortense de Beauharnais : Bessières allait demander sa femme à une bonne famille de Cahors. Ce jeune groupe se complétait par Mmes Lavalette, Lauriston, Mortier, Bourrienne et Marmont, mariées dès avant l'Égypte. On peut y faire figurer encore, pour clore l'énumération, la femme du général le plus célèbre alors au-dessous de Bonaparte, qui, après l'avoir aidé au 18 brumaire à s'emparer du pouvoir, n'allait pas tarder à lui envier sa position et sa gloire. Moreau ne pensait pas à se marier; ce fut d'après l'indication et sur les instances de Joséphine qu'il se décida à épouser Mlle Hulot, créole de l'île de France, autre camarade d'Hortense chez Mme Campan. S'il en faut croire le *Mémorial*, le Premier Consul eut à s'occuper lui-même de ce mariage : « Je recommandai à Moreau, y dit Napoléon, d'épouser sa femme, d'après le désir de Joséphine qui l'aimait parce qu'elle était créole. » Mme Moreau et Mme Hulot, sa mère, venaient donc aux Tuileries, mais toutefois sans y être assidues[1].

---

[1] Mme d'Abrantès, t. III, p. 380.

[2] *Ibid.* Mme la duchesse d'Abrantès est précieuse pour ces commencements, car elle fut une de celles qui brillèrent à la cour consulaire.

Quant aux autres femmes qui, dans ces premiers temps du Consulat, formaient la société de Mme Bonaparte, elles étaient assez peu nombreuses. On cite Mme de Vaines, femme du conseiller d'État de ce nom, « fort en faveur auprès des deux époux[1]; » Mme Tallien, mieux reçue par Joséphine, toujours pour elle affectueuse et reconnaissante, que par le Premier Consul, qui finit par exiger de sa femme la cessation de leurs relations publiques; Mmes Méchin et Visconti, beautés remarquables, et Hamelin, esprit original et redouté : venaient ensuite, parmi les noms d'autrefois, Mmes de Chauvelin, d'Houdetot, de Chastulé de La Rochefoucauld, alliée des Beauharnais, de Lameth, d'Aiguillon, de Castellane, de Vergennes, de Luçay, d'Harville, de Nicolaï, et quelques autres qui, en compagnie des membres de l'ancienne noblesse, tels que MM Alexandre de La Rochefoucauld, de Caulaincourt, de Girardin, de Noailles, de Ségur, de Boufflers, de Léon, de Praslin, de Mouchy et de Luynes ne se présentaient pas exclusivement le matin, comme on l'a dit d'une manière trop absolue d'après le *Mémorial*, mais parfois aussi le soir, lorsque le Premier Consul se trouvait dans le salon de famille[2].

---

[1] *Lettres* de Mme Campan, t. Ier, p. 47 et 114. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 92. *Souvenirs historiques* de M. le baron de Menneval, t. III, p. 57. *Histoire des salons de Paris*, t. V, p. 32.

Ils y rencontraient habituellement l'un des ministres, employé par Bonaparte pour rallier ce côté de la société et réaliser, de concert avec Joséphine, son système de fusion des anciennes classes et des vieux partis. M. de Talleyrand, on l'a nommé, mérite une mention particulière dans ce tableau de la société intime des Tuileries. Il est d'ailleurs l'un des personnages, les moins bienveillants toutefois, de l'histoire de l'Impératrice Joséphine[1].

---

[1] Mme d'Abrantès, t. III, p. 99.

[2] *Souvenirs* de M. Stanislas de Girardin, t. III, p. 192. *Salons de Paris*, t. V, p. 32. *Mémoires* du duc de Rovigo, t. IV, p. 404. *Histoire de Napoléon*, par Salgues, t. III, p. 443.

Rentré en France sous le Directoire, non de l'émigration, mais de l'exil volontaire et prudent qu'il s'était imposé et qui le conduisit jusqu'en Amérique, l'ancien évêque d'Autun avait offert avec éclat ses services à ce gouvernement, et, grâce au crédit de son influente et remuante amie, Mme de Staël, il avait été assez facilement porté au ministère des relations extérieures. Avec son admirable instinct pour deviner la faiblesse cachée des gouvernements qui l'ont employé et son irrésistible penchant pour les pouvoirs du lendemain, dès son entrée en fonction M. de Talleyrand s'était mis en rapport avec le jeune général de l'armée d'Italie d'une manière à la fois respectueuse, admirative et pleine d'effusion, que celui-ci put croire sincère et qui devait l'être, car entre les intérêts réels et les sentiments exprimés du ministre il y avait concordance parfaite. Cette première impression produisit chez Bonaparte un goût très-vif pour l'ancien prélat que ne partagea jamais Joséphine plutôt par instinct que par raison, et qui, à travers plus d'un orage et malgré les tortueuses allures de l'adroit serviteur, persista dans l'esprit du Consul et de l'Empereur presque jusqu'à la fin, comme une faiblesse incurable et une dangereuse erreur. Au lendemain du 18 brumaire, le Premier Consul l'avait pris pour un de ses ministres, en même temps qu'il choisissait aussi Fouché : l'ancien grand seigneur lui servait d'intermédiaire auprès des restes de l'aristocratie, le conventionnel auprès des hommes de la Révolution. Mme Bonaparte avait pour ce dernier une préférence marquée, tenant surtout à des raisons que nous indiquerons plus tard ; elle lui accordait sur son collègue le prix de la franchise, singulier mot pour désigner les rangs dans ce concours de la duplicité.

---

[1] Comme intermédiaire auprès des royalistes, il ne faut pas omettre non plus le troisième Consul, Lebrun, ancien collaborateur du chancelier Maupeou.

Parmi les plus exacts dans le salon de Joséphine, n'oublions pas les deux autres Consuls, Cambacérès et Lebrun, ainsi que la femme et les filles de ce dernier ; et, pour en finir, rappelons ici le nom de deux femmes fort importantes quoique dans un monde différent, Mmes de Montesson et Campan que Mme Bonaparte recevait en amies et qui venaient, trop peu souvent à son gré, lui apporter l'affectueux concours de leur expérience. Son âge et ses infirmités ne permettaient guère à la première de sortir ; mais Joséphine s'en dédommageait en lui faisant de fréquentes visites. Quant à Mme Campan, quoique retenue loin de Paris par ses devoirs et aussi par une louable réserve de caractère, on peut dire qu'elle était sans cesse présente aux Tuileries par la correspondance qu'elle entretenait avec Hortense, et, sous ce couvert, la chose est manifeste, avec sa mère.

Près de Mme Bonaparte on remarquait sa fille et son fils, ses deux adorations, devenus les propres enfants du Premier Consul qu'ils s'étaient aussi habitués à considérer comme un père. L'appartement de

Mlle de Beauharnais se trouvait à côté du cabinet de toilette de sa mère ; il n'était composé que de deux pièces : sa chambre à coucher donnant sur le jardin et un petit cabinet de travail d'où s'échappait une forte odeur d'huile qui trahissait son goût assidu pour la peinture que cultiva, longtemps encore après les leçons de pension, son maître Isabey. La fille de Joséphine est un personnage trop important de son histoire pour ne pas lui accorder sa juste place. Au lieu de recomposer nous-même, en groupant des traits pris çà et là, la figure d'Hortense de Beauharnais, et de retracer ainsi (avec le désir de rester en deçà de la vérité, mais avec la crainte d'être accusé d'aller au delà) l'éclat de cette charmante et, pour peu de temps encore, heureuse jeunesse, nous aimons mieux copier ici le portrait qu'en a fait une femme placée pour en bien juger, et dont l'esprit caustique n'a guère l'habitude de louer. Il y a là, d'ailleurs, des observations toutes féminines, que nous n'aurions pu ni saisir ni rendre ainsi.

« Hortense de Beauharnais, raconte Mme la duchesse d'Abrantès[1], avait dix-sept ans à l'époque où je la vis pour la première fois. Elle était fort remarquable sans avoir cependant une beauté positive, mais elle était fraîche comme une fleur, avait les plus beaux cheveux blonds du monde, et puis, ce qui fait le charme d'une femme, une tournure gracieuse. Toute la nonchalance créole et la vivacité française étaient réunies dans une taille svelte comme celle d'un palmier; elle était alors ronde et menue, ce qui est le complément d'une jolie taille. Elle avait de jolis pieds, des mains très-blanches, avec des ongles bien bombés et rosés, dont la beauté lui avait mérité l'attention spéciale de M. le chevalier de Livry. J'ai déjà parlé de ses cheveux qui accompagnaient à merveille, de leurs grosses boucles soyeuses, des yeux bleus d'une douceur infinie et d'une grande puissance de regard. Son teint était celui d'une blonde; elle n'avait pas beaucoup de couleurs, mais ses joues reflétaient assez de rose pour qu'elle eût de la fraîcheur, et cela d'une manière élégante : sa fraîcheur sentait bon, sans porter à la tête. Sans être grande, elle paraissait d'une taille élevée, parce qu'elle avait un maintien de femme bien apprise.... Mlle de Beauharnais, que je connus alors assez particulièrement pour faire le portrait de son moral comme je fais celui de sa personne, me parut, aussitôt que je pus l'apprécier, une personne remarquable sous tous les rapports qui se présentent ordinairement pour faire juger une femme. Elle était gaie, douce, parfaitement bonne, d'un esprit fin qui réunissait cette gaieté douce avec assez de malice pour être fort piquant et rendre sa conversation désirable; possédant des talents qui n'avaient nul besoin d'être vantés pour être connus. Sa charmante manière de dessiner, l'harmonie de ses chants improvisés, son talent remarquable pour jouer la comédie, une instruction soignée, voilà ce qui se trouvait dans Hortense de Beauharnais en 1800, à l'époque de mon mariage.

---

[1] T. III. p. 357.

Alors elle était une charmante jeune fille; depuis elle est devenue une des plus aimables princesses de l'Europe. » C'est enfin Mme d'Abrantès, qui flatte si peu la mère, qui a dit de la fille ce mot énergique et vrai pour toutes les deux : *elle plaisait impérativement.*

C'est à la même plume que nous allons demander le portrait suivant du fils de Joséphine : « Eugène promettait d'être ce qu'il fut, un charmant et aimable garçon. Toute sa personne offrait un ensemble d'élégance d'autant plus attrayant qu'il y joignait une chose qui se trouve rarement avec elle, c'était de la franchise et de la gaieté dans toutes ses façons. Il était rieur comme un enfant, mais jamais son hilarité n'eût été provoquée par une chose de mauvais goût. Il était aimable, gracieux, fort poli sans être obséquieux, et moqueur sans être impertinent, talent perdu. Il jouait très-bien la comédie, chantait à ravir, dansait comme avait dansé son père, et était enfin un fort agréable jeune homme[1]. » D'autres parlent de sa taille élevée et bien prise, de son air avenant et de sa physionomie franche et ouverte, vrai miroir de son âme, quoique ses traits n'eussent rien de remarquable : on rend pareillement justice à la simplicité, au parfait naturel de ses manières, à son esprit et à son affabilité constante[2]. C'en est assez pour pouvoir affirmer qu'Eugène de Beauharnais devait être l'un des plus parfaits cavaliers du salon de sa mère, où il se montrait souvent, quoiqu'il demandât à la vie de Paris des dédommagements pour les privations de ses précoces campagnes.

---

[1] *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, *ibid.*

[2] Constant, t. Ier, ch. II et III. Mlle Avrillon, *Mémoires sur la vie privée de Joséphine*, t. Ier, p. 309.

Sa mère le traitait en homme, et parfois consultait sa jeune raison. Quant au général, il avait l'habitude de le citer comme modèle à ses jeunes frères, de même qu'il vantait Hortense à ses sœurs, ce qui n'était pas précisément le moyen d'entretenir entre les deux familles une cordiale union. Eugène aimait le monde, où il réussissait; mais son goût dominant, de bonne heure éveillé par l'exemple paternel et excité par Hoche, était celui qui l'attirait vers la vie militaire dans laquelle, en père affectionné, mais en maître exigeant et sévère, Bonaparte le guidait depuis quatre ans.

Après les premiers mois du Consulat, fatigué de son rôle d'aide de camp qui le forçait de rester oisif la plus grande partie de la journée, dans un salon d'attente aux Tuileries, il avait demandé à son beau-père à entrer dans le service actif de la garde consulaire que l'on formait alors[1]. Le Premier Consul applaudit à cette résolution et le nomma capitaine-commandant de la compagnie des chasseurs de la garde dont Bessières était colonel. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne d'Italie, et une charge vigoureuse et bien conduite à Marengo lui valut le grade de chef d'escadron. Au retour, Eugène s'adonna, avec toute l'ardeur et l'exactitude d'un esprit très-net, à l'étude de sa profession, « travaillant, dit-il, à se perfectionner dans la science militaire, soit par des lectures, soit par des conversations avec des officiers consommés, soit enfin en se livrant à tous les détails du métier[1]; » mais surtout en mettant à profit, avec une reconnaissante docilité et une véritable affection filiale, les leçons et les conseils que Bonaparte se plaisait à lui prodiguer, pour le rendre digne de ce grade hâtif de colonel des chasseurs de la garde, qui lui fut donné en 1802, lorsqu'il accomplissait sa vingt et unième année.

---

[1] *Mémoires* du prince Eugène, t. I^{er}, p. 79.

Depuis l'avénement du Consulat, Mme Campan ne perdait point de vue son élève privilégiée. Sa tendresse attentive la suivait dans ce monde si nouveau, sur ce théâtre si élevé où, en sortant de ses mains, Mlle de Beauharnais s'était trouvée lancée, et elle ne lui ménageait pas les conseils et les directions. Dans ses lettres, Joséphine trouvait des indications précises, de sages réflexions sur la vie et les usages anciens d'un palais bien connu de la fidèle femme de chambre de Marie-Antoinette. Elle en faisait son profit plutôt pour réaliser les intentions du Premier Consul livré aux pressentiments de l'avenir, que pour suivre ses propres goûts; car cet avenir alarmait sa modération, et elle n'avait nul désir de hâter le pas déjà si rapide de la fortune.

Mais les choses avaient leur logique qu'il fallait subir. Si Mme Bonaparte ne portait point le titre de souveraine, elle ni sa fille n'étaient plus de simples particulières. Aussi, par le fonds non par le ton de sa correspondance, pure de toute fadeur, Mme Campan les traitait en princesses, recherchant avec elles les obligations de cette royauté de fait à qui incombaient déjà tous les devoirs, si ce n'est les priviléges, d'une royauté déclarée. Qu'on nous permette, ce n'est point ici un hors-d'œuvre, de reproduire quelques parties de cette conversation la plume à la main, au moyen de laquelle arrivaient chaque jour aux Tuileries les souvenirs, les conseils et les vœux d'une femme autorisée à parler par une expérience toute spéciale, et aussi par l'affectueuse reconnaissance de l'élève et le gracieux assentiment de la mère.

---

[1] *Ibid.* p. 88.

A la veille du jour où Bonaparte prit possession des Tuileries, Mme Campan écrivait déjà à sa jeune amie ces lignes justes et fortes, qu'elle était capable de comprendre et qui répondaient au caractère et aux préoccupations de Joséphine : « Vous voilà bientôt, ma chère Hortense, transportée d'une modeste et agréable habitation dans le palais le plus célèbre de l'univers. Les grâces et la vertu bien prononcées sont bien placées partout, et la mémoire et la raison suffisent, en nous retraçant les faits historiques et en sachant en profiter, pour empêcher l'orgueil de venir troubler notre bonheur, quand le hasard nous porte à habiter ces superbes demeures. Leurs murailles parlent à nos yeux et doivent instruire nos cœurs. Il faut suivre sa destinée avec simplicité et en même temps avec une juste élévation; mais ces monuments retracent seulement des grandeurs évanouies et des malheurs éclatants. Que de soupirs ont été poussés du fond du cœur, que de larmes ont été versées sous ces toits dorés! Catherine de Médicis, avec sa politique astucieuse et ses fêtes calculées, ne pouvait y être heureuse. Anne d'Autriche se sauva de ces murs pour fuir les fureurs ou plutôt les égarements de la Fronde. Louis XVI y vit la faiblesse de son caractère, servant la volonté populaire, entraîner les restes de sa grandeur. Voilà ce que doivent rappeler ces enceintes, pour les contempler d'un œil non ébloui[1]. »

Mais Mlle de Beauharnais fut bientôt emportée par ce premier vent de liberté mondaine. Des invitations, des fêtes données à leur intention, attiraient souvent Mme Bonaparte et sa fille chez les membres de la famille du Premier Consul, chez les ministres, chez Mme de Montesson, et au faubourg Saint-Germain, bientôt reformé, et dont les hommages étaient à la fois mêlés de gratitude et de calcul. Mme Campan s'inquiète pour son élève, de cette existence tout en dehors. « Vous voilà donc, ma chère Hortense, dans un tourbillon qui vous entraîne à l'habitude de déjeuner sept jours de la décade en ville, plus le décadi et le primidi à la Malmaison! Il ne faut plus penser à vos maîtres; il faut dire adieu à toute occupation; il faut consentir à ce que Paris entier dise que vous êtes livrée au tourbillon du monde, si cela continue, à moins que vous n'ayez le courage et la tenue de résister à ce tourbillon dangereux, où vous entraîne même votre maman, par le plaisir bien naturel de vous avoir avec elle. Mais prenez-y garde, mon Hortense, ces gens qui vous invitent, ne le font pas pour vous, mais bien pour eux, parce que vous êtes la personne du jour, titre effrayant pour quiconque réfléchit, car il indique, par son sens, que cette faveur est passagère.[1] »

---

[1] *Correspondance* de Mme Campan, t. Ier, p. 28 (lettre du 29 janvier 1800).

Cette vie agitée de la mère et de la fille, provoquée par la nécessité et les premiers entraînements de la faveur publique, empêchait non-seulement Mlle de Beauharnais de perfectionner ses talents parvenus alors à la limite qui sépare l'élève de l'artiste, mais favorisait une répugnance, naturelle chez elle, à écrire, à répondre aux lettres nombreuses qu'elle recevait. C'est ce dont la blâme à plusieurs reprises son institutrice et son amie : « Je ne me rebuterai pas, lui dit-elle, j'écrirai, je gronderai, j'instruirai, et enfin j'obtiendrai qu'on écrive à son tour, et qu'on ne se laisse pas tranquillement adorer et gâter.[2] » Mais cette négligence de l'étude et des devoirs épistolaires n'eut qu'un temps, et, après peu de mois, Hortense retrouva pour ses occupations toute son ardeur et son exactitude de pension.

A mesure que le Consulat grandit et que les Tuileries prennent la physionomie d'une cour, les conseils deviennent plus abondants et plus précis sur le rôle, la conduite, les habitudes que la fortune ascendante de Bonaparte impose aux personnes qui vivent à ses côtés. « Conservez (écrit à son élève l'oracle de Saint-Germain) votre modeste extérieur et dans le maintien et dans la parure. Tant que vous n'êtes pas mariée vous n'avez pas d'état à tenir. Ne frappez les yeux des étrangers que par votre simplicité; soyez d'une grande politesse. Craignez vos distractions : on ne les jugera jamais favorablement. Quand les grands du temps passé étaient impolis, ils disaient qu'ils avaient été distraits; ainsi l'excuse n'a plus de valeur, même quand elle est réelle; elle est usée. Soyez attentive avec les femmes âgées, ce sont elles qui font la réputation des jeunes personnes; et, en général, la jeunesse se livre trop dans les cercles, au penchant de rejoindre la jeunesse. Donnez aussi des marques d'une grande bienveillance aux femmes de province, aux étrangères dont vous remarquerez aisément la gêne et l'embarras dans le cercle de votre maman, et qui y sont introduites à raison de l'état de leurs maris : que d'autels vous vous élèverez dans ces cœurs qui, s'ils ne sont pas formés aux manières et aux usages du grand monde, n'en sont que plus purs. Hélas! les malheurs que la calomnie a attirés sur une tête qui m'a été bien chère, n'ont eu pour principe que la faiblesse de rire des vieux bonnets, et la bassesse des femmes de cour, qui, pour lui plaire, excitaient et faisaient naître ces funestes moqueries.

---

[1] Lettre du 29 mars 1800, t. Ier, p. 45.

[2] *Ibid.* p. 52.

« Votre situation ne doit pas vous éblouir; ce serait un grand malheur pour vous, ma chère enfant; mais elle doit vous porter à vous pénétrer des devoirs qui y sont attachés. Tout ce qui a existé avant vous, dans les palais que vous habitez, n'a croulé uniquement que pour avoir voulu jouir des avantages de sa position, sans en reconnaître et sans en sentir les charges. Ne vous mêlez jamais d'affaires; c'est ce que vous pouvez faire de plus sage au monde; mais dites-le avec franchise, et ne laissez jamais espérer vainement; on finirait par vous taxer de mauvaise foi; et lorsque vous promettez de parler à votre maman pour quelque chose qui intéresse votre cœur ou votre sensibilité, rendez réponse avec exactitude et sincérité[1]. »

Grâce à l'exemple de sa mère, comme aussi à sa simple et droite nature, Mlle de Beauharnais avait résisté aux éblouissements de sa position que les succès du Consul rendaient chaque jour plus brillante. Mais il paraît qu'il n'en était pas de même de toutes les femmes dont la fortune s'élevait avec le pouvoir de Bonaparte. Mme Campan en loue Hortense, sans nommer celles dont elle signale le ridicule. « Vous êtes un ange, lui mande-t-elle, de m'avoir envoyé la nouvelle de la signature de la paix (la paix d'Amiens). Vive Bonaparte! sera le cri de toute âme pure, qui aime non-seulement son pays mais l'humanité. Quelle attitude est la sienne en ce moment!

---

[1] Lettre du 24 février 1801, t. Ier, p. 140.

Pacificateur de l'univers! Auprès de quel homme vous vivez! quel nom glorieux vous portez, ma chère enfant! N'en conservez pas moins votre extrême simplicité; qu'elle est belle au milieu de la gloire! Qu'il est sot de devenir maniérée avec un pareil entourage! il relève assez par lui-même; et lorsqu'on le tempère par les habitudes simples et modestes, on attire avec les hommages un respect, un amour, un sentiment qui valent cent fois mieux, et qui font que tout le monde vous loue, sans être jaloux de vos avantages. Voilà de grandes vérités; peu de gens les sentent, parce qu'il y a peu de gens qui unissent l'esprit à la bonté, et qu'on leur dit : *Il vous faut de la dignité.* Il en faut au chef du gouvernement, oui sans doute; mais à toute autre personne placée auprès de lui, c'est la décence des habitudes qui fait sa dignité. D'ailleurs vous avez toutes l'extérieur de la grande richesse, et cela est à la fois nécessaire et suffisant : mais la bouffissure, l'air empesé, le salut de ci-devant princesses, etc., ah! fi! fi! ce n'est pas cela, et vous ne tomberez jamais dans ce plat étalage qui cache la médiocrité, en faisant disparaître ce qui la ferait pardonner, la bonté d'âme. Ceci pour nous deux, ma chère enfant; je me livre d'abondance à mes réflexions; j'écris aussi vite que je pense, et c'est pour vous seule : on croirait que je critique quelques personnes; j'en suis à cent lieues, ce sont des réflexions que j'ai faites, il y a bien des années[1]. »

---

[1] Lettre du 27 mars 1802, t. Ier, p. 205.

Malgré cette précaution oratoire, on voit bien que Mme Campan n'en a pas aux nuages, et il s'agit sans doute ici de quelque camarade d'Hortense qui aura pris de travers les principes de tenue enseignés à Saint-Germain.

Pour être plus sûre de son fait, et empêcher que dans la pratique ses leçons ne fussent ainsi travesties, Mme Campan avait grand soin de les réduire en axiomes à ses anciennes élèves. On peut en juger par cette exacte et complète définition du bon ton qui convient aux femmes, insérée par elle dans une de ses lettres à Mlle de Beauharnais : « Bon ton dans le rang élevé, comme dans la société privée—de la dignité sans hauteur, de la politesse sans fadeur, de la confiance sans hardiesse, du maintien sans roideur, des grâces sans affectation, de la réserve sans pruderie, de la gaieté sans bruyants éclats, de l'instruction sans pédanterie, des talents sans prétention et de l'envie de plaire sans coquetterie[1]. »

Traitant, à la veille du Consulat à vie, sa jeune amie en princesse véritable, Mme Campan, dans un style qui s'élève avec la matière, lui recommande la protection intelligente des Arts et des Lettres, la mettant en garde contre les arguments employés dans les cours, pour se soustraire à cette obligation essentielle des souverains, arguments tirés des hautes prétentions, de l'amour-propre parfois excessif des écrivains et des artistes : « N'allez pas croire qu'en aimant les arts je ne juge pas les artistes; vous vous tromperiez. Je sais qu'il n'y a pas d'êtres plus vains, plus orgueilleux; qu'ils veulent absolument marcher sur la ligne des premiers personnages; mais l'histoire de tous les siècles les autorise dans cette prétention, et la leur rend légitime. Vous ne rencontrerez pas le nom d'un grand prince, d'un grand conquérant dans l'histoire, qu'à sa suite, et sans aucune ligne de démarcation, vous ne trouviez les noms des grands hommes de son siècle. Alexandre, Périclès marchent avec Apelles, Zeuxis, Phidias; Auguste, César ne sont jamais nommés sans Virgile, Horace, etc.; François I^{er} va visiter Léonard de Vinci; l'éclat du nom de Louis XIV se relève par les noms de Racine, Boileau, Lebrun, Lesueur, Perrault, etc.[1]. Voilà leurs titres; ils sont anciens et respectables, et cependant je ne les fais valoir à vos yeux que par l'intérêt que je porte à vous et au Premier Consul. Les princes qui ont senti cette vérité, ont été servis par eux. Eux seuls portent au loin les renommées. La plume, le ciseau, le pinceau, voilà ce qui donne en entier cette récompense de l'avenir, si justement désirée par des cœurs généreux. Je vous ai dit cent fois que Louis XVI et Marie-Antoinette, les derniers, les plus infortunés de tous nos monarques, n'avaient fait que des fautes politiques, et que leur vie privée les ferait toujours chérir par ceux qui les ont approchés.

---

[1] Correspondance, t. Ier, p. 228.

---

[1] C'est sans doute par une inadvertance que dut relever avec empressement Bonaparte, s'il vit cette lettre, que Corneille n'est pas nommé ici.

Une des grandes fautes de la reine a été de ne servir que la musique parce qu'elle l'aimait, et les modes parce qu'elle aimait la parure. Peinture, poésie, arts, manufactures nationales, jamais on n'a pu lui faire entendre un mot de tout cela[1]. »

Complétant enfin ses conseils de conduite dans les derniers mois du Consulat qui tourne visiblement à l'Empire, Mme Campan résume ainsi les obligations que lui semble imposer cette décisive élévation : « Il faut la faire chérir de tout le monde, et c'est une tâche bien difficile à remplir. L'égoïsme règne si généralement dans tous les cœurs, que le rang, la richesse, l'éclat blessent presque tous les hommes. Il faut donc, en quelque sorte, se faire pardonner ces avantages par une politesse, une affabilité extrême, et surtout en ne se croyant dégagée d'aucun des devoirs de la société. Vous connaissez ce que l'étiquette établit pour la famille du Premier Consul, et ce qu'elle interdit; ainsi vous ne risquez pas de vous y tromper. Votre pureté, votre haine pour l'intrigue vous portent, avec le tact que vous avez, à discerner les intrigants; vous ne courez donc aucun risque de vous compromettre de ce côté; mais tout ce qui est attention, politesse, service sincère, mémoire pour servir ceux que vous aimez et estimez, devoirs dans votre société habituelle, tout cela doit vous occuper sérieusement, et la paresse ou le mauvais emploi du temps, qui fait gaspiller des journées précieuses, nuisent à l'acquittement de ces devoirs si essentiels[1]. »

---

[1] Correspondance, t. Ier, p. 198.

Quant à l'estime pour les arts et pour les lettres, à la modestie dans la grandeur, à l'ardeur de servir et d'obliger, à cette nécessité d'une politesse constante, d'une bienveillance ouverte à tous, Mme Bonaparte n'avait rien à prendre dans des théories sur l'exercice de la puissance féminine, qui ont évidemment la prétention d'arriver jusqu'à elle. Par sa conduite plus encore que par ses discours, elle enseignait, de son côté, à sa fille les devoirs les plus délicats de leur position. A cette double école Mlle de Beauharnais acquit les qualités solides et bienveillantes qui l'ont distinguée, et comme sa mère (on peut le dire aussi de son frère), jamais les grandeurs n'eurent le pouvoir de l'éblouir : tous les trois ils portèrent avec la même égalité la prospérité et l'infortune.

Dès les premiers temps de Saint-Germain la jeune Hortense annonçait déjà cette modération dans l'éclat qui fit le charme de son caractère aux jours prospères et la sérénité de son âme à l'heure des revers. « J'aime à me rappeler (lui écrivait, après la chute de l'Empire, son ancienne institutrice restée toujours son amie et sa correspondante assidue[2]) vos sages alarmes sur cet élan que prit votre fortune.... Vous souvenez-vous de cet air si abattu avec lequel vous disiez à la pauvre Adèle[3] et à moi : « Mon beau-père

---

[1] *Ibid.* p. 220.

[2] Lettre du 5 juin 1816. *Correspondance*, t. II, p. 173.

[3] Mme de Broc, morte si tragiquement trois ans auparavant.

« est une comète dont nous ne sommes que la queue ; « il faut le suivre sans savoir où il nous porte. Est-ce « pour notre bonheur? Est-ce pour notre malheur? » Et ce jour, en regardant une jolie gravure qui représentait la roue de la fortune, vous me dites : « Il faut « toujours avoir les yeux là-dessus; tantôt en haut, « tantôt en bas. »

Mme Campan, nous le redisons, a joui d'une véritable influence aux Tuileries, surtout pendant le Consulat. On a prétendu qu'elle était due à son art de flatter. Il n'y a, certes, aucune flagornerie dans ce qu'on vient de lire ; on y voit une constante et libre franchise, et même un certain ton de cordiale rudesse : c'est le titre d'amie et nullement de courtisan qu'elle réclame, mais non de ces amis de cour dépeints par elle, « répondant toujours aux princes *Oui*, *et Votre Majesté a raison!* et en flattant leurs oreilles de ce chorus enivrant, même quand ils ont tort, les menant de faute en faute[1] ».

Après avoir fait connaître le monde habituel des Tuileries, il faut en décrire la vie.

Il ne fut pas très-facile de discipliner le salon du Premier Consul, et de classer les amours-propres qui s'y rencontraient. Pour toutes les femmes qui en formaient la société ordinaire, « la transition, ajoute M. Thibaudeau[2], avait été brusque comme pour leurs maris. La grâce et la bienveillance de Mme Bonaparte apprivoisèrent celles qu'effarouchaient l'étiquette naissante d'un palais, et surtout le rang et la gloire du Premier Consul. La *Cour* était alors ce qu'elle devait être, peu nombreuse mais décente. Le titre de *Madame* fut généralement rendu aux femmes chez le Premier Consul et dans les billets d'invitation qu'il leur faisait adresser : ce retour à l'ancien usage gagna bientôt le reste de la société. »

---

[1] Lettre du 23 janvier 1800. *Correspondance*, t. Ier, p. 24.

[2] *Mémoires sur le Consulat*, p. 5.

Outre ses réceptions du soir, Joséphine avait pris l'habitude d'inviter de temps en temps à des déjeuners tout à fait intimes, les plus jeunes de ses assidues, dont la timidité redoutait la supériorité des hommes distingués que l'on voyait au palais, et qui avaient encore besoin d'encouragements et de conseils. « En causant avec Mme Bonaparte, pendant le déjeuner, repas toujours sans aucune cérémonie, de modes, de spectacles, de petits intérêts de société, ces jeunes femmes s'enhardissaient, et devenaient bien moins *tapisserie*, pour le salon du Premier Consul, lorsqu'il venait y chercher quelque distraction : Mme Bonaparte faisait les honneurs de ce déjeuner avec une grâce charmante[1]. »

C'est dans le salon de famille que Bonaparte était véritablement lui-même, sans préoccupation de son rôle et sans contrainte. C'est là qu'il était surtout intéressant de le voir et de l'entendre, au milieu d'une société plus restreinte, où il se laissait aller à tout l'élan de sa pensée, à toute l'inspiration de sa parole. Ceux qui fréquentaient les Tuileries étaient sûrs d'y être reçus encore fort tard, car Joséphine avait l'habitude de se coucher à une heure avancée, et on allait souvent chez elle après le spectacle. On l'y trouvait causant, brodant, faisant de la tapisserie, jouant au tric-trac, au reversi et au wist, jeux où elle était d'une certaine force, et, quand le cercle s'était un peu éclairci, faisant une partie de billard avec quelques préférés, et parfois avec le Premier Consul lui-même, qui cherchait dans ce jeu un exercice utile à sa santé.

---

[1] Mme la duchesse d'Abrantès, t. IV, p. 149.

Il n'y a qu'une voix sur la parfaite bonne grâce, sur l'art à la fois naturel et savant déployé par Joséphine dans ce salon consulaire où, avant d'être souveraine, elle régnait déjà par le charme et la séduction qui étaient en elle. Le moment est venu de reproduire quelques-uns des principaux traits de sa physionomie. Comme pour sa fille et pour son fils, nous aimons mieux les demander aux contemporains, que d'essayer de nous-même un portrait de seconde main, où l'on voudrait peut-être voir de la fantaisie, malgré notre soin pour rester dans les limites de la sincérité.

« L'Impératrice Joséphine, dit un homme de la plus particulière intimité[1], était d'une taille moyenne, modelée avec une rare perfection : elle avait dans les mouvements une souplesse, une légèreté, qui donnaient à sa démarche quelque chose d'aérien, sans exclure néanmoins la majesté d'une souveraine.

---

[1] Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, t. II, p. 153.

Sa physionomie expressive suivait toutes les impressions de son âme, sans jamais perdre de la douceur charmante qui en faisait le fond. Dans le plaisir comme dans la douleur, elle était belle à regarder. Jamais femme ne justifia mieux qu'elle cette expression que les yeux sont le miroir de l'âme. Les siens, d'un bleu foncé, étaient presque toujours à demi fermés par ses longues paupières, légèrement arquées, et bordées des plus beaux cils du monde; et quand elle regardait ainsi, on se sentait entraîné vers elle par une puissance irrésistible. Il eût été difficile à l'Impératrice de donner de la sévérité à ce séduisant regard; mais elle pouvait et savait au besoin le rendre imposant. Ses cheveux étaient fort beaux, longs et soyeux; leur teint châtain clair se mariait admirablement à celui de sa peau, éblouissante de finesse et de fraîcheur. Au commencement de sa suprême puissance, l'Impératrice aimait encore à se coiffer, le matin, avec un madras rouge, qui lui donnait l'air de créole le plus piquant à voir. Mais ce qui, plus que tout le reste, contribuait au charme dont elle était entourée, c'était le son ravissant de sa voix. Que de fois il est arrivé à moi, comme à bien d'autres, de nous arrêter tout d'un coup en entendant cette voix, uniquement pour jouir du plaisir de l'entendre! On ne pouvait peut-être pas dire que l'Impératrice était une belle femme; mais sa figure toute pleine de sentiment et de bonté, mais la grâce angélique répandue sur toute sa personne, en faisaient la femme la plus attrayante. » Tel est le portrait complet et non sans charme, tracé avec enthousiasme, et malgré cela ressemblant, par un homme d'une situation modeste, subalterne même, mais par son service intérieur, placé pour en bien parler[1].

Le même serviteur a disséminé, dans le cours de son récit, quelques-uns des traits de la physionomie morale de Joséphine, que nous allons grouper ici : « La bonté, dit-il, était aussi inséparable de son caractère, que la grâce l'était de sa personne. — Bonne à l'excès, sensible au delà de toute expression, généreuse jusqu'à la prodigalité, elle faisait le bonheur de tout ce qui l'entourait; aussi jamais femme n'a été plus aimée de tous ceux qui l'approchaient, et n'a mieux mérité de l'être. — Comme elle avait connu le malheur, elle savait compatir aux peines des autres; d'une humeur toujours douce, toujours égale, aussi obligeante pour ses ennemis que pour ses amis, elle ramenait la paix partout où il y avait querelle ou discorde; lorsque l'Empereur se fâchait avec ses frères et avec d'autres personnes, elle disait quelques mots et tout s'arrangeait. — Elle avait un tact parfait, un sentiment exquis des convenances, le jugement le plus sain, le plus infaillible qu'il fût possible d'imaginer. — Joséphine avait une mémoire prodigieuse que l'Empereur savait mettre à contribution fort souvent. — Elle lisait avec ce charme particulier qui se mêlait à toutes ses actions; Napoléon la préférait à tous ses lecteurs[1]. » Certes, c'est encore là une peinture en beau, mais quelque passion flatteuse que l'on puisse supposer chez celui qui l'a tracée, il n'a inventé aucun de ces traits que l'on retrouve chez un autre témoin domestique, contesté aussi, il est vrai, pour certains faits, mais dont on ne peut également rejeter, sans motifs précis, les attestations concernant une personne bien connue.

---

[1] On a contesté au valet de chambre de Napoléon la rédaction de ses Mémoires. Sans doute il a été aidé, et sa rédaction a été retouchée; mais le fond doit être accepté, surtout en ce qui concerne la personne, le caractère et les habitudes des maîtres que Constant a servis.

Voici comment s'exprime Mlle Avrillon, qui remplissait auprès de Joséphine le même office que Constant auprès de Napoléon : « Il n'y avait qu'une voix sur l'exquise bonté de Mme Bonaparte; on en citait une foule de traits, et l'on ne tarissait point en éloges sur les excellentes qualités dont elle était douée. Elle était d'une affabilité extrême avec toutes les personnes qui l'entouraient; je ne crois pas que jamais femme ait moins fait sentir la dépendance où l'on était d'elle. Elle était très-instruite; en outre, elle était douée de la mémoire la plus heureuse que l'on puisse imaginer, et surtout pour le rang qu'elle occupait, car elle avait par-dessus tout la mémoire des personnes, ce qui ne contribua pas peu à lui faire beaucoup d'amis. Quand elle revoyait quelqu'un qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, on était flatté de la voir se souvenir de tout, et entrer dans les moindres détails sur des choses que les personnes même que cela concernait, avaient quelquefois oubliées; elle connaissait jusqu'aux moindres particularités sur leurs familles, sur leur vie intérieure, et les rappelait toujours avec sa bienveillance accoutumée. » Après avoir parlé aussi de « son organe enchanteur, » de « son ton doux et caressant, » de « son tact parfait, » Mlle Avrillon constate, à son tour, le talent tout particulier de Joséphine pour la lecture : « Napoléon, ajoute-t-elle en terminant, aimait à l'entendre lire, car elle lisait à merveille, et elle-même aimait beaucoup à lire tout haut.[1] »

---

[1] *Mémoires* de Constant, t. Ier, p. 21 et 39, et t. II, p. 70, 158 et 159.

Le charme de la voix de Joséphine est attesté par l'anecdote suivante que rapporte M. de Bourrienne. C'était lors du retour de Marengo : « La joie, dit-il, fut générale, vive, profondément sentie, non-seulement dans les premiers et les seconds rangs de la société, mais par tout le monde, et l'amour que de toute part on témoigna au Premier Consul, était sincère. Qu'il était heureux! et avec quelle effusion il me dit un jour, en remontant de la parade : « Bourrienne, entendez-vous le bruit de ces acclamations qui continuent encore? Il est aussi doux pour moi que le son de la voix de Joséphine : que je suis heureux et fier d'être aimé d'un tel peuple! » — « Je n'ai jamais vu, ajoute le même en parlant de Mme Bonaparte, aucune femme apporter dans la société de tous les jours, autant d'égalité de caractère, autant de cet esprit de bienveillance qui est la première condition de l'amabilité.[1] »

---

[1] *Mémoires* de Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour, t. Ier, p. 38 et 124; t. II, p. 329 et 358.

Mme Ducrest a pareillement fourni son portrait de Joséphine; il se rapporte plutôt aux dernières années de l'Empire, à l'époque où l'auteur eut occasion de connaître l'Impératrice de plus près, et c'est après le Divorce que nous aurons surtout à faire usage de ses Mémoires, qui ne peuvent offrir de renseignements personnels qu'à partir de cette date. Mais on trouve chez elle une observation qui s'applique à toutes les phases de la physionomie de Joséphine. « On a tenté inutilement jusqu'ici, dit-elle, de peindre l'effet que produisait l'ensemble de l'Impératrice. Tous ses portraits sont loin du modèle: la grâce est si fugitive qu'il est impossible de la saisir, et c'était surtout ce qui distinguait cette personne si bonne quand elle n'était qu'une simple particulière, si adorable quand elle fut sur le trône.[2] » Ses portraits peints, modelés ou gravés, et celui notamment que nous avons reproduit en tête de ce livre, attestent en effet chez elle la finesse, la distinction des traits et de la tournure, la beauté des bras, de la poitrine et des épaules, l'élégance des extrémités, l'aisance du port de tête; mais ils sont impuissants à rendre l'éclat du teint et la transparence soyeuse de la peau, cette animation des yeux à la fois vifs et doux, cette éloquence du sourire et surtout cet accord harmonieux du regard, de la voix, de l'attitude et du geste; cette onction de la physionomie, en un mot, qui a frappé et charmé tous les contemporains.

---

[1] *Mémoires* de Bourienne, t. IV, p. 35 et 228.

[2] *Mémoires* sur l'Impératrice Joséphine, par Mme Ducrest. Éd. G. Barba, p. 7.

Mais parmi les portraits de Joséphine, il ne faut point omettre celui qu'en a tracé l'homme le mieux fait pour la bien juger. Le souvenir de sa première femme était l'un de ceux qu'affectionnait Napoléon captif, car il lui rappelait les meilleurs années, les plus douces jouissances de sa vie. Le nom de Joséphine revient souvent dans les conversations recueillies par ses secrétaires; presque toujours c'est avec le ton de l'éloge affectueux et attendri, et les traits malheureusement épars dont il a peint sa fidèle compagne, sont, sans contredit, ceux qui en donnent le mieux l'idée. Nous en réunissons quelques-uns; le reste trouvera sa place dans la suite du récit.

Lorsque le hasard mit Bonaparte en présence de celle qui devait être sa femme, il nous l'a déjà dit et nous l'avons consigné, il fut frappé par son extérieur, « par ses manières douces et attrayantes. » Cette favorable impression ne reçut de la vie commune aucune atténuation; il n'y eut jamais chez lui de désillusion. Au contraire, le charme fut sans cesse en augmentant, grâce à cette science de l'intérieur dont Joséphine a été le plus parfait modèle. « Dans aucun moment de la vie, disait l'Empereur à ses compagnons, Joséphine n'avait de positions ou d'attitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes; il eût été impossible de lui surprendre ou d'en éprouver jamais aucun inconvénient. Tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits était employé par elle, mais avec un tel mystère qu'on n'en apercevait jamais rien, toujours maîtresse d'elle-même, toujours en scène. »

Napoléon se plaît surtout à vanter l'excellence de son caractère et son infinie douceur. Il y revient à plusieurs reprises : « Il l'avait, continuait-il, toujours trouvée de l'humeur la plus égale et d'une complaisance absolue, bonne, douce et fort attachée à son mari.... Jamais il n'avait été témoin de sa mauvaise humeur ; elle s'était montrée constamment occupée à lui plaire.... Professant à tout moment et en toute occasion la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue, elle mettait ces dispositions et ces qualités au rang des vertus et de l'adresse politique dans son sexe. » A sa finesse native, Joséphine, selon ces confidences de Sainte-Hélène, joignait « une connaissance accomplie de toutes les nuances du caractère de Napoléon, et un tact admirable pour les mettre en pratique. » Comparant enfin ses deux femmes entre elles, l'Empereur avait trouvé un adage qu'il aimait à redire, comme résumant d'un seul trait ces types différents : « L'une, disait-il, était les grâces et tous leurs charmes ; l'autre, l'innocence et tous ses attraits.[1] »

Dans ces entretiens d'outre-mer, une seule critique subsiste, renouvelée par Napoléon bien souvent pendant le Consulat et l'Empire. Elle avait pour objet les goûts de luxe, le défaut d'ordre, l'imprévoyance de Joséphine, toujours endettée, toujours grondée et toujours prodigue. Mais nous réservons ce point pour un prochain chapitre. Nous verrons aussi ce qu'il en fut des autres défauts reprochés à l'Impératrice, tels que son penchant pour la superstition, la faiblesse de son caractère, sa banalité dans la bienveillance, sa facilité à s'engager et à oublier ses promesses. Ces reproches lui viennent tous d'une même part[1]. Ils n'en confirment que mieux les éloges qui se trouvent sous la même plume et qui portent sur sa personne. Tout à l'heure Mme d'Abrantès nous la montrait « rayonnante de beauté. » « Joséphine, dit-elle ailleurs, avait une taille et une tournure ravissantes et les bras les plus beaux ; à cet égard elle pouvait lutter, et même avec succès, contre sa belle-sœur (Pauline), qui n'avait pas une grâce aussi parfaite qu'elle dans tous ses mouvements. » Elle avait, ajoute-t-elle encore, « le goût du beau et du bien, était toujours gracieuse, ne négligeait rien et avait mérité sa réputation de femme parfaitement élégante, en adaptant la mode à la convenance de sa personne. » Mais comme la critique ne perd pas ses droits, le peintre se dédommage sur les dents et l'âge de Joséphine, exagérant selon sa coutume, car les contemporains ne signalent aucune défectuosité apparente dans la figure de l'Impératrice, et l'on s'accorde à admirer cette jeunesse persistante, cette rare conservation que Joséphine a partagée avec quelques femmes privilégiées[1].

---

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1re partie, p. 38, 79, 115 et 245.

---

[1] Mme la duchesse d'Abrantès.

Telle à coup sûr, pendant le Consulat, apparaissait Mme Bonaparte aux Tuileries. Elle y plaisait souverainement, parce qu'on sentait qu'elle aimait à plaire, et elle le désirait non par calcul, mais par nature. Dans ses relations, elle mettait plus de bienveillance qu'elle n'en exigeait. L'ingratitude ne la décourageait point. Les sourdes jalousies, les petites noirceurs que lui valut sa grandeur croissante, ne la troublèrent ni ne l'aigrirent. Toute sa vie, elle ne lutta que par un redoublement d'affabilité et de douceur : en un mot, elle fut imperturbablement bonne. Ce fut son arme contre ses ennemis, son charme pour ses amis, son pouvoir sur son époux. Nulle femme ne possédait, en outre, au même degré le talent de recevoir et de dire à chacun, sans fadeur, ce qui pouvait lui agréer le mieux. Habile à marquer les degrés de sa position, on voit son ton se relever avec elle; mais ce ne sont que des nuances dans le même fond de gracieuse bienveillance, car si elle ne fut jamais au-dessous de son rang, elle se montra constamment au-dessus de sa fortune qu'elle portait avec aisance et simplicité.

Il est difficile d'attribuer à Joséphine une influence politique proprement dite (qui peut se vanter d'avoir dirigé la volonté de Napoléon !) mais, grâce aux charmes de la douceur féminine, à l'autorité du bon sens, à la sincérité d'un dévouement aussi profond que désintéressé, liens invisibles et puissants, elle sut longtemps captiver le plus ferme caractère des temps modernes. Fière de son époux, heureuse de son infériorité, elle n'en disait pas moins, surtout pendant le Consulat, son mot sur ce qui pouvait intéresser une gloire bien chère; mais, à la fois pleine de mesure et de franchise, elle faisait plutôt écouter sa voix comme un vœu exprimé que comme un conseil donné.

---

[1] *Histoire des salons de Paris*, t. IV, p. 42 et 45, et t. V, p. 30, 65 et 67.

Aussi, jusqu'au divorce, l'union de Napoléon et de Joséphine fut un modèle d'entente, de soins et d'attentions réciproques; et si l'époux donna quelque passagère atteinte à la foi conjugale, c'était avec tant de précautions, nous dirons de pudeur, tant de crainte d'alarmer une femme estimée et, malgré cela, toujours aimée, qu'il ressortait des circonstances de ces écarts des marques d'une affection que rien ne pouvait rompre.

Sur le ménage consulaire, nous ne voulons point d'autre témoignage que celui de Napoléon lui-même. « L'Empereur, écrit M. le comte de Las Cases, sous la date du 19 avril 1819[1], s'est mis à causer familièrement, parcourant mille objets de sa famille et de son plus petit intérieur, au temps de sa puissance. Il s'est arrêté surtout sur l'Impératrice Joséphine. Ils avaient fait ensemble, disait-il, un ménage tout à fait bourgeois, c'est-à-dire fort tendre et très-uni, n'ayant eu longtemps qu'une même chambre et qu'un même lit : « Circonstance très-morale, disait l'Em-« pereur, qui influe singulièrement sur un ménage, « assure le crédit de la femme, la dépendance du « mari, maintient l'intimité et les bonnes mœurs. « On ne se perd point de vue en quelque sorte, « continuait-il, quand on passe la nuit ensemble; « autrement on devient bientôt étrangers. Aussi tant « que dura cette habitude, aucune de mes pensées, « aucune action n'échappaient à Joséphine; elle sui-« vait, saisissait, devinait tout, ce qui parfois n'é-« tait pas sans quelque gêne pour moi et pour les « affaires. » Et de son côté, Joséphine écrivant à sa mère, le 18 octobre 1801, lui attestait en ces termes son parfait bonheur : « Bonaparte vous écrira lorsque nous aurons pris possession de la colonie. Il désirerait bien que vous veniez en France, si vous pouviez vous accoutumer à vivre dans un climat si différent du vôtre. Vous devez bien aimer Bonaparte, il rend votre fille bien heureuse; il est bon, aimable, c'est en tout un homme charmant.[1] »

---

[1] *Mémorial*, Iʳᵉ partie, p. 114.

Ce n'est que de sa femme que Napoléon pouvait recevoir cette qualification d'*homme charmant*. C'est en un seul mot tout un portrait nouveau de lui ; c'est l'homme intérieur avec sa sensibilité qui, au dehors, joue le stoïcisme, avec ses manières attentionnées et séduisantes, sa facilité de vivre, sa bonne humeur que l'on devinerait peu sous l'accent du soldat et la tenue du politique. Mme Bonaparte qui connaissait le fond d'un cœur bon jusqu'à l'excès en présence des affections de famille, affirmait et se plaisait à exciter cette sensibilité, reprochant souvent à son époux de la renfermer trop soigneusement en lui, comme un signe de faiblesse, quand son âme ne voulait laisser voir que la grandeur et la force.

---

[1] Lettre autographe et inédite (Archives de famille). Nous la reproduisons *in extenso* dans l'Appendice.

Dans son intérieur, le Premier Consul donnait à sa femme tous les instants que ne lui prenaient point les affaires; souvent même, avant le dîner, il descendait à sa toilette, touchant à tout, brouillant tout, et la taquinant amoureusement sur la pose de ses coiffures et le choix de ses robes, où certes, Joséphine n'avait rien à apprendre de lui. « Mme Bonaparte, qui possédait dans une réelle perfection l'art de se bien mettre, ajoute Mme d'Abrantès en parlant de ces premiers temps[1], donnait l'exemple de la plus extrême élégance.... Sa toilette était une des parties de sa vie bien autrement importante que celles qui regardaient le soin de son existence. Elle n'aurait pas vécu si, le matin, le travail des trois toilettes n'avait pas été fait. Au reste, il n'y a rien à dire sur cette occupation dans une personne qui est assise auprès de la suprême puissance. » L'exemple de Joséphine était suivi, et cet élan profitait au commerce et aux manufactures dont le Premier Consul essayait de relever la prospérité. Aussi exigeait-il de tout le monde jeune et brillant des Tuileries, l'usage exclusif des étoffes françaises, et si, parfois, Joséphine croyant pouvoir risquer une innocente tricherie, tentait d'introduire au salon quelque robe de mousseline anglaise, sous la trompeuse dénomination de linon de Saint-Quentin, Bonaparte, quand il s'en apercevait avant la venue du monde, la déchirait délicatement mais impitoyablement du haut en bas, et renvoyait sa femme désolée aux soieries de Lyon qu'il disait préférer à tout et qu'il voulait encourager, ce qu'il affichait aussi par son goût à porter le bel habit dont la fabrique lyonnaise lui avait fait présent[1].

---

[1] T. III, p. 225 et 329.

Telle était l'existence consulaire aux Tuileries; nous sommes loin d'en avoir achevé la peinture; mais l'espace nous manque, et, d'ailleurs, ce tableau se complétera par ce que nous allons dire de la Malmaison.

Nous en avons mentionné l'acquisition, pendant que le général Bonaparte était encore en Égypte. Il faut faire connaître avec détail cette résidence privilégiée dont le nom est inséparable des noms de Napoléon et de Joséphine : c'est là qu'a brillé l'aurore de la grandeur consulaire, et c'est là que Joséphine a passé la majeure partie de sa vie. Afin d'en donner un tableau d'ensemble, nous serons obligé de tenir compte de travaux qui n'y furent exécutés que sur la fin du Consulat, et même sous l'Empire; mais, pour l'intelligence des lieux et la rapidité de notre récit, nous aimons mieux tout dire en cet endroit, et n'avoir plus à y revenir.

---

[1] La soie et les modes décentes : ce fut le mot d'ordre du Consul aux femmes, à son avénement. On lit à cet égard dans le *Moniteur* du 4 nivôse an VIII (25 décembre 1799) : « Les femmes reprennent les étoffes de soie. La mode veut bien s'accorder avec la décence. On assure que Bonaparte a témoigné plusieurs fois qu'il n'aimait pas les femmes nues dans un salon, et l'on s'habille aujourd'hui pour plaire. »

Située tout auprès de la petite et jolie ville de Rueil, sur la route de Normandie, la Malmaison se trouvait à égale distance, c'est-à-dire à trois lieues de Paris, de Versailles et de Saint-Germain. Son nom lui vient sans doute de *Mala Mansio*, soit à cause de son origine marécageuse, soit parce qu'autrefois, assure-t-on, ce lieu était un repaire de brigands, de francs routiers. D'autres disent que ce nom lui avait été donné à une époque plus ancienne encore, par suite des ravages des Normands, qui avaient choisi un point rapproché sur la rive de la Seine, pour lieu ordinaire de leur débarquement dans les terres de l'Ile de France[1]. Quoi qu'il en soit, au XIIIe siècle, on voit Malmaison classée au nombre des fiefs de l'abbaye de Saint-Denis. En 1622, Christophe Perrot, conseiller au parlement de Paris, en était seigneur et en portait le nom. Il y fit construire le modeste château qui s'est conservé jusqu'à nous, pendant que son puissant voisin, le cardinal de Richelieu, édifiait à Rueil même. à deux pas de la Malmaison et sur la même colline, un palais vraiment royal, qui ne tarda pas à éclipser la simple demeure du magistrat. Avant la Révolution qui la confisqua, la terre de la Malmaison, devenue la propriété de la famille du Molé[1], était citée comme un des plus agréables séjours des environs de Paris. L'abbé Delille, au commencement de sa carrière, y vint plus d'une fois chercher la tranquillité et l'inspiration ; c'est là qu'il composa une partie de sa traduction des *Géorgiques*. Dans l'une de ses poésies légères, il a chanté les frais ombrages et les vertes prairies de cette campagne, dont il a aussi consacré le souvenir dans les notes de son poëme des *Jardins*[2].

---

[1] Voir sur ces origines : Dulaure, *Histoire des environs de Paris*. seconde partie, liv. Ier, chap. II; et l'intéressant ouvrage publié par MM Jacquin et Duesberg, en 1845, sous le titre de *Rueil, le château de Richelieu et la Malmaison*. Il nous a été du plus grand secours.

---

[1] Cette famille n'avait rien de commun avec les Molé de Champlatreux.

[2] Voici les vers de Delille avec le titre qu'il leur a donné :

LE RUISSEAU DE LA MALMAISON.

Vers pour la fête de Madame du Molé.

(C'est le dieu du ruisseau qui parle.)

Parmi les jeux que pour vous on apprête,
Permettez, belle Églé, que le dieu du Ruisseau,
Qui, charmé de baigner votre heureuse retraite,
Vous voit rêver souvent au doux bruit de son eau,
Vienne s'unir à cette aimable fête.
C'est à vous que je dois le destin le plus beau :
Mes ondes, avant vous, faibles, déshonorées,
Sur un terrain fangeux se traînaient ignorées ;
C'est vous de qui les soins, par des trésors nouveaux,
Ont augmenté les trésors de ma source ;
C'est vous qui, dans leur course,
Sans les gêner, avez guidé mes eaux.
Vous de Marly, Naïades orgueilleuses,
Qu'au haut des monts, vos eaux ambitieuses
S'élèvent avec peine et fassent gémir l'air
Du bruit affreux de leurs chaînes de fer ;
Moi dans ma course vagabonde,
A son penchant j'abandonne mon onde.
Que dans de pompeuses prisons,
Le marbre des bassins tienne vos eaux captives :

Lorsque Mme Bonaparte acheta la Malmaison, la propriété était loin d'avoir l'importance à laquelle elle arriva par des accroissements successifs. Elle ne comprenait que le château, alors en mauvais état, le parc tel qu'il se retrouve encore aujourd'hui, après que les terres acquises au nom de Joséphine ont été vendues par ses héritiers, et une petite ferme.

Une fois propriétaire de la Malmaison, dès l'automne de 1798, et pendant la belle saison de l'année suivante, Mme Bonaparte, voulant obtenir l'approbation de son époux pour son acquisition, dont le site et l'ombre lui plaisaient surtout, se mit avec ardeur à l'œuvre, et ordonna d'elle-même les premiers travaux de restauration et d'embellissement qu'avait rendus

Entre des fleurs et des gazons
Je laisse errer mes ondes fugitives.
Allez baigner des rois le séjour enchanté;
Moi, j'arrose des lieux où se plaît la beauté.
Là, prenant tour à tour vingt formes différentes,
Mes flots se font un jeu d'exprimer dans leur cours.
De la charmante Églé les qualités brillantes,
Et savent toujours plaire en l'imitant toujours.
La pureté de ces eaux transparentes
D'un cœur plus pur encor peint la naïveté;
Le jet brillant de ces eaux bondissantes,
De son esprit peint la vivacité.
Voit-on mes flots, au gré de la nature,
Suivre négligemment leur cours;
C'est l'image de ses discours,
Qui nous plaisent sans imposture.
J'aime à répéter dans mes eaux
L'azur des cieux, les fleurs de mon rivage,
Et la verdure des berceaux;
Mais j'aime cent fois mieux réfléchir son image.

(Œuvres de J. Delille. Éd. Le Fèvre, 1833, en un seul volume p. 861.)

nécessaires la négligence d'un long séquestre. Elle y employa un ami d'un goût parfait, un artiste véritable en même temps qu'un savant, M. Alexandre Lenoir, qui, avant le retour d'Égypte, eut rendu la maison non-seulement habitable, mais digne, en partie, de l'hôte déjà si illustre et bientôt si puissant qui allait l'occuper. Entre autres embellissements, M. Lenoir fit placer à la porte du château donnant sur le parc, et en tête du pont-levis qu'on y voyait alors, deux petits obélisques en marbre rouge de quatorze pieds de haut, chargés d'hiéroglyphes dorés, et provenant de l'ancien château de Richelieu. Cette décoration égyptienne était une délicate surprise que Joséphine et son intelligent conseil voulaient procurer au conquérant du Nil[1].

Revenu d'Égypte, Bonaparte approuva le choix fait par sa femme de la Malmaison, ainsi que les travaux ordonnés par elle. La situation, la distance lui convenaient : c'était assez loin pour le délivrer des importuns, et pas assez pour nuire à l'expédition des affaires. Dès qu'il eut pris possession des Tuileries, pendant le printemps de l'année 1800 et jusqu'à Marengo, il commença par se rendre à la Malmaison régulièrement tous les samedis, afin d'y passer le dimanche et même quelquefois le lundi; mais à son retour d'Italie, pendant le reste de la belle saison, il y revint plusieurs fois par semaine, partageant ainsi la passion de Joséphine, qui s'y était presque installée avec sa fille. Dans ces *jours de congé*, ainsi qu'il les appelait, le Premier Consul s'occupait avec ardeur et joie, au milieu d'une troupe d'ouvriers de toute sorte, à démolir, à bâtir, à planter, afin d'approprier la Malmaison à leur mutuelle convenance, aimant à en référer au goût de sa femme, à qui, notamment, il avait laissé la direction des jardins et du parc[1]. Il pensait au produit, et s'ingéniait comme un vrai fermier, à trouver les moyens d'accroître les fruits fort médiocres d'une terre très-longtemps négligée, et, du reste, établie beaucoup plus pour l'agrément que pour l'utilité. A force de calculer, il arrivait à un revenu de 8000 francs par an; mais ce chiffre resta sur le papier, car la Malmaison coûta énormément et ne rapporta rien[2].

---

[1] Nous ignorons l'époque à laquelle ont commencé les relations de M. Alexandre Lenoir avec Joséphine; sans doute elles dataient de la rue Chantereine, et les goûts d'art de Mme Bonaparte lui avaient fait accueillir comme il le méritait un homme si honorable et si connu par son talent de dessinateur et sa science d'antiquaire, créateur de ce *Musée des monuments français* qui avait sauvé tant d'œuvres remarquables de la destruction révolutionnaire. Dès avant le Consulat, Joséphine avait pour lui une amitié qu'elle lui conserva jusqu'au bout et dont M. Lenoir se montra digne par un dévouement aussi désintéressé que fidèle.

M. Alexandre Lenoir a publié en 1836, dans un recueil encyclopédique, le *Dictionnaire de la Conversation*, un travail malheureusement trop court, sur la Malmaison, qui nous a fourni les détails les plus certains relativement à la restauration de cette résidence historique.

Tout en embellissant la maison d'habitation, Bonaparte et Joséphine lui conservèrent son ancien plan, ses défauts comme ses avantages. L'intérieur fut entièrement restauré et successivement orné à l'égal d'un palais, mais on ne toucha pas aux constructions. Rien, pas même sous l'Empire, n'indiquait au dehors une demeure princière. Seulement, à la grille d'entrée du parc, sur la route de Paris, furent élevés, dès l'abord, deux pavillons d'ordre dorique, servant de corps de garde aux troupes de service[1]. Une longue allée de platanes qui existe encore conduisait de cette grille d'entrée à la porte de l'habitation.

---

[1] *Mémoires* de Constant, t. Ier, p. 49 et 51.

[2] *Mémoires* de Bourrienne, t. III, p. 224.

Tout ce château se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. On y entrait par un porche semblable à une tente, qui servait de péristyle. Le grand vestibule, soutenu par quatre fortes colonnes en stuc et allant de la porte d'entrée à celle du jardin située en face, partageait en deux le rez-de-chaussée. D'un côté étaient les salons de réception, la salle de billard et une galerie ; de l'autre, la salle à manger, une grande pièce dont le Premier Consul fit une salle du conseil et son cabinet de travail. Ce cabinet avait la forme d'une tente militaire ; il était meublé dans le même goût. Plus tard, on construisit à chaque extrémité de la façade deux petites ailes avançant sur la cour d'arrivée ; mais cette addition fut plutôt pour le service des communs que pour celui des habitants du château[2].

Au premier étage se trouvaient la chambre à coucher et l'appartement particulier du Premier Consul et de Mme Bonaparte, ainsi qu'une grande galerie pour les réunions d'apparat, qui régnait dans toute la longueur du bâtiment. Au-dessus, dans un demi-étage formant le couronnement du château, on avait disposé une série de petits appartements et de chambres pour les officiers du général et ses invités.

---

[1] *Rueil, le Château de Richelieu et la Malmaison*, par MM. Jacquin et Duesberg, p. 128.

[2] *Rueil*, etc., p. 128. Mme la duchesse d'Abrantès, t. III, p. 213.

Les hommes les plus habiles du temps furent employés à la décoration extérieure et intérieure de la Malmaison. On cite, outre M. Lenoir, MM. Percier, Fontaine et Bertault. Pour ce travail, on mit à contribution les restes des châteaux voisins, dévastés par la Révolution : à titre d'achat, bien entendu, non à titre de dépouilles. La façade donnant sur la cour d'arrivée fut ornée, par les soins de M. Alexandre Lenoir, d'une suite de statues en marbre, copiées d'après l'antique et provenant de la destruction du parc de Marly. M. Lenoir décora encore le péristyle et le vestibule de bustes en marbre et en bronze, représentant des dieux de la Fable et des grands hommes de l'antiquité, recueillis dans la démolition du château de Richelieu[1].

L'agencement de la plupart des pièces intérieures échut à M. Percier. Il fit peindre la salle à manger par Laffitte. On y voyait, sur un fond de stuc, des groupes de figures allégoriques chargées de rappeler la guerre, l'industrie et les arts. Le salon qui précédait cette pièce et le grand salon reçurent une ornementation sobre et sévère conforme au goût de l'époque. Dans le premier, on remarquait, sous l'Empire, les deux beaux tableaux de Gérard, représentant, l'un, l'Impératrice Joséphine assise sur un divan de velours jaune, l'autre, la reine Hortense et ses enfants : dans le salon de réception figurèrent, dès le Consulat, deux autres peintures de premier ordre, dont le sujet était emprunté aux poésies d'Ossian, alors la passion littéraire de Bonaparte, et dues aux pinceaux rivaux de Gérard et de Girodet. M. Percier donna à la salle du conseil un aspect tout militaire; on ne peignit sur les murs que des trophées de guerre. Ce fut pareillement d'après ses dessins et sous sa direction que la bibliothèque attenante au cabinet du Premier Consul, fut construite et disposée. « L'intérieur de cette bibliothèque, ajoute M. Lenoir, d'un style sévère et orné de colonnes, le tout en bois d'acajou, fut confié à M. Démalterre, qui s'en acquitta avec la pureté et le goût qu'il met dans tout ce qu'il fait en ébénisterie[1]. »

---

[1] M. Lenoir, article *Malmaison*, dans le *Dictionnaire de la Conversation.*

Plus tard, Joséphine fit construire, par M. Bertault, au premier étage de l'aile droite, une spacieuse galerie pour loger les tableaux et les objets précieux qu'elle recueillait avec un empressement sinon une science d'artiste. On y distinguait, entre autres chefs-d'œuvre des écoles flamande et hollandaise, la *Ferme d'Amsterdam* de Paul Potter, la *Chasse que les hommes font aux animaux et la Représaille des animaux exercée sur l'homme*, par le même; une *Entrée de forêt*, par Berghem, et surtout l'un des ouvrages les plus estimés de David Téniers, *l'Arquebuse,* remarquable, en outre, par le nombre et la grandeur des figures hautes de quinze pouces, chose bien rare chez ce maître. Parmi les productions françaises des deux derniers siècles, on voyait *les Quatre heures du jour*, de Claude Lorrain, et *le Pacha faisant peindre sa maîtresse*, de Carle Vanloo. Mais la plus grande place était réservée à la peinture moderne, témoignant ainsi de la généreuse protection de la maîtresse du logis pour les artistes vivants. Il serait trop long d'énumérer ces œuvres contemporaines; contentons-nous de citer *les Nymphes*, de Mme Mayer, *la Mort de Raphaël,* de Bergeret, un fort beau tableau de Granet, *Stella dans la prison de l'Inquisition de Rome*, et une *Vue de la salle du* XIII^e *siècle, au Musée des monuments français*, chef-d'œuvre de Bouton. Quelques-unes de ces peintures étaient d'un grand prix ; on le vit bien lorsqu'à la mort de l'Impératrice Joséphine ses héritiers furent obligés de vendre le château de la Malmaison et les collections qu'il renfermait. L'empereur de Russie voulut avoir les six premiers tableaux que nous venons de citer, et il ne crut pas les payer trop cher, en y joignant toutefois deux sculptures de Canova, par la somme de 800 000 fr.[1].

---

[1] *Dictionnaire de la Conversation*, et l'ouvrage de MM. Jacquin et Duesberg, p. 253 et 255.

Outre les peintures, la galerie de la Malmaison contenait des statues et des antiques de toute sorte. Canova y brillait surtout par deux de ses plus gracieux ouvrages, *la Danseuse* et le *Pâris* que la Russie nous a enlevés. On y admirait encore une remarquable suite de bronzes anciens et une collection de vases peints trouvés dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi, ainsi que dix petits tableaux sur ciment, spécimen unique de l'art grec, représentant les neuf Muses et Apollon Musagète. Ces précieux objets, offerts en Italie à Mme Bonaparte par le roi de Naples qui connaissait son goût pour les arts, se trouvent aujourd'hui au musée du Louvre[1]. L'expédition du général Bonaparte avait mis à la mode les antiquités égyptiennes ; Joséphine en put facilement réunir un grand nombre des plus curieuses qui figuraient aussi dans sa collection. M. Denon l'avait surtout aidée en cela, et Mme Bonaparte recourait souvent à sa science pour l'explication d'objets alors si peu connus. Toutefois, son maître assidu en ces matières, était M. Lenoir, qu'elle nomma conservateur de son musée privé, mais à titre purement honorifique, car elle ne put jamais lui faire accepter aucun traitement.

---

[1] M. Lenoir. *Rueil*, etc., p. 256.

Dès les premiers temps du Consulat, la Malmaison avait reçu une adjonction, un embellissement capital qui lui donna une véritable supériorité même sur les anciennes résidences princières ; nous voulons parler de la grande serre chaude destinée à procurer à Joséphine le climat et les plantes du pays natal. La Serre et la Galerie furent bien ses créations propres, attestant sa double passion pour les arts et pour les fleurs. Napoléon la laissa là ordonner et disposer à sa guise.

---

[1] Ils ont été décrits dans le *Voyage de Naples*, de l'abbé de Saint-Non. (Lenoir, *ibid.*)

Cette serre fut construite par M. Thibaut, de l'Institut, sur les plus vastes proportions, afin de pouvoir contenir les arbustes de la plus grande dimension. C'était en France une nouveauté, car le Jardin des Plantes n'offrait encore rien de pareil. Pour le système de chauffage et d'entretien, on prit modèle sur les magnifiques établissements de Schœnbrünn et de Kiew. Mais, unissant son goût de femme élégante à son amour pour les fleurs belles et rares, Joséphine eut l'idée de faire disposer, vers le milieu de la serre, un véritable salon qui n'en était séparé que par une espèce de portique ouvert que soutenaient deux riches colonnes de marbre, brèche violette de douze pieds de hauteur, avec base et chapiteaux dorés[1]. De ce salon décoré de gracieuses peintures, on jouissait, en toute saison, de la vue et de l'odeur des fleurs qui s'élevaient vis-à-vis en immense amphithéâtre. On regrettait toutefois que, conformément à l'usage, la serre eût été élevée à quelque distance du château : placé à l'intérieur, ce salon embaumé en eût été, surtout pendant l'hiver. la pièce la plus ravissante et la plus fréquentée. Malgré l'éloignement, Joséphine ne manquait jamais de venir y passer une heure ou deux chaque jour.

Mme Bonaparte exerça aussi sa libre influence dans toute l'étendue du parc de la Malmaison. On avait déjà fait quelques essais pour y réaliser un de ces jardins à la mode d'Angleterre, préconisés par Delille dans son poëme, et qui cherchaient à prendre la place du système français dont Le Nôtre avait tracé le modèle traditionnel, avec ses grands boulingrins, ses festons symétriques et ses longues allées en ligne droite. Joséphine adopta complétement l'idée anglaise, comme plus conforme à la capricieuse vérité de la nature et aux souvenirs de son pays accidenté, et surtout, comme permettant de tirer le parti le plus avantageux du parc de la Malmaison, situé à la fois sur la hauteur et dans la plaine, couvert déjà, dans plusieurs endroits, de bouquets d'arbres magnifiques, et arrosé de plus par d'abondants cours d'eau. Elle chargea le même architecte, à qui fut confiée la construction de sa galerie, M. Bertault, de lui faire un plan tout nouveau et de distribuer ce vaste terrain selon la pure manière anglaise, chose que celui-ci entendait mieux que l'art de construire, si l'on en croit M. Alexandre Lenoir. M. Bertault sut tirer un excellent parti de la nature favorable des lieux.

---

[1] M. Lenoir. *Rueil*, etc., p. 129 et 253.

Mais le parc primitif fut bientôt trouvé trop étroit pour l'exécution des plans et la commodité de ses propriétaires. S'il s'allongeait assez loin vers le sud, au couchant le mur de clôture touchait presque à la maison d'habitation. Par des acquisitions successives, il fut agrandi de toute la plaine qui sépare la Malmaison de Rueil, ainsi que de la longue colline à qui sa fertilité a valu le nom de Côte-d'Or[1]. Mais Bonaparte, dans ses projets d'agrandissement, rencontra, comme le grand Frédéric, une résistance inattendue à la porte de son *Sans-Souci*. Une demoiselle Julien, demeurant à Rueil, possédait sur la colline un grand jardin qui étranglait tellement le parc à cet endroit que, d'un petit belvédère placé au point culminant, on pouvait voir tout ce qui se passait chez le Premier Consul. Celui-ci fit demander amiablement à la propriétaire de lui céder son enclos à titre de voisin, offrant de reconnaître ce service au prix qu'elle indiquerait. Mlle Julien, femme déjà d'un certain âge, ne voulut entendre à rien. L'Empereur, comme le Premier Consul, ne fut pas plus heureux auprès de sa voisine que le roi de Prusse ne l'avait été auprès de son meunier, et, par respect pour les juges de Paris, qui valaient bien ceux de Berlin, force fut de se passer de cette adjonction indispensable jusqu'à la mort de la demoiselle, arrivée en 1810[1].

---

[1] *Rueil*, etc., p. 125.

Grâce aux transformations rapidement exécutées par M. Bertault, le parc de la Malmaison offrit un ensemble d'une beauté, d'une nouveauté surtout qu'on aurait vainement cherchées dans les autres résidences particulières, où la froideur et la monotonie de la régularité française persistèrent longtemps encore. Il était divisé en deux parties d'un caractère entièrement distinct, mais reliées entre elles par des pentes douces et des gradations motivées. La première, unie et plane, s'étendait derrière le château jusqu'à une distance de près de mille mètres. Elle comprenait d'abord une immense pelouse nue, étendue comme un tapis devant la porte et la façade du jardin; puis des massifs d'arbustes, des arbres pittoresques en groupes ou isolés, et, dans toutes les directions, des plates-bandes chargées de fleurs et accompagnant les sinuosités sans nombre des chemins et du ruisseau chanté par Delille. Cette plaine était, en effet, parcourue en tous sens par les eaux vives qu'avaient rendues plus abondantes de nouvelles recherches, et qui venaient de la colline et même du dehors. Après avoir serpenté dans les détours les plus ombragés, et formé plusieurs chutes, elles allaient se perdre dans une sorte de lac ou plutôt de rivière qu'alimentaient aussi d'autres sources coulant d'une direction opposée. Là, le jardin, hors de la vue du château, devenait plus agreste et plus ombragé. Rien n'était frais, vert et touffu comme la portion située à droite, et qui bordait la grande route et avoisinait la Seine[1].

---

[1] *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, t. II, p. 213. *Rueil*, etc., p. 141. *Lettres de Napoléon*, Recueil Didot, t. II, p 126.

La seconde moitié du parc, la plus accidentée, celle qui constituait le parc proprement dit, était formée par le versant de la colline qui règne à gauche du château, et va rejoindre ce fond solitaire du jardin dont nous venons de parler. Toute cette partie élevée était couverte d'un magnifique bois de haute futaie, au milieu duquel, entouré de platanes et de peupliers, se trouvait un réservoir formé naturellement par les sources qui, à travers les grands arbres, s'écoulaient de la hauteur. De ce bassin partait le ruisseau chargé de les amener dans le jardin après avoir parcouru une longue allée de marronniers centenaires qui longeait la futaie en ligne droite, s'élevant et s'abaissant avec les ondulations du terrain[1].

---

[1] *Rueil*, etc., p. 125. Mme la duchesse d'Abrantès, *ibid.*

A ces beautés naturelles on ajouta, selon les préceptes de l'art nouveau des jardins, tout ce qui pouvait animer les perspectives, accroître l'effet pittoresque : fabriques, ruines, statues, etc. M. Lenoir fut surtout chargé de cette décoration factice. Grâce à son tact, à ses richesses laborieusement acquises, aux précieux morceaux d'art dont il pouvait disposer, il s'acquitta de sa tâche, sans tomber dans cette excentricité puérile, dans ce maniéré de mauvais goût, vice et écueil du système anglais, tel du moins que l'avait célébré l'abbé Delille, son propagateur, et tel que l'avait fait la fadeur de l'imitation.

Tout jardin anglais devait offrir, disséminés dans le labyrinthe de ses chemins trompeurs et de ses sites imprévus, un temple en ruine, une grotte, un tombeau, une fontaine, une divinité païenne attardée auprès de quelque chapelle gothique. Tels étaient les parcs fameux de Blenheim et de Windsor. On voulait, au sortir d'un massif, au détour d'une allée, exciter ainsi à la fois la surprise des yeux et l'émotion du cœur; éveiller la mélancolie et les souvenirs, faire rêver, en un mot. Joséphine demanda un jardin anglais dans toute sa poétique ordonnance; M. Lenoir, avons-nous dit, sut corriger la bizarrerie de l'art qu'il devait suivre par le mérite des objets employés.

---

[1] *Rueil*, etc., p. 126.

Dans la futaie, sur un grand rocher d'où l'eau d'un canal factice semblait s'échapper en source naturelle et abondante, il fit construire le temple voulu dans le goût antique; mais le porche et les huit colonnes ioniques de marbre rouge, dont il était décoré, avaient été choisis parmi les débris les plus précieux de son musée des Petits-Augustins. La fontaine s'éleva devant la Serre : c'était une colonne de granit ancien de quatorze pieds de haut. Un ermite de pierre fut placé au fond de la grotte traditionnelle; mais cet ermite n'était rien moins qu'un saint François habillé en capucin par Germain Pilon. Le tombeau indispensable fut dressé sous un saule pleureur : c'était un bas-relief funéraire ciselé dans le marbre par Girardon. La mythologie fut reléguée sur la colline, auprès de la grande pièce d'eau servant de réservoir aux diverses sources du bois : là, M. Lenoir plaça, entre deux colonnes rostrales en marbre sérancolin, provenant du château de Richelieu, une statue colossale de Neptune signée par Puget, et acquise à la vente de l'amateur Donjeux. Enfin, pour que rien ne manquât, pas même le monument gothique de rigueur, il fit venir de Metz la façade d'une ancienne chapelle, haute de 12 mètres et sculptée toute à jour; mais, peut-être par un scrupule facile à concevoir, ce petit chef-d'œuvre de l'art et de la foi du moyen âge ne fut point employé dans cette mondaine et théâtrale décoration[1]. Si l'on ajoute à cela diverses fabriques élégantes, des pavillons, kiosques, petits ponts, cascades, etc., disséminés dans le parc avec une véritable entente *du pittoresque*, on pourra se faire une idée du charme que devait offrir le séjour de la Malmaison à ses propriétaires, lorsque tous ces travaux eurent été exécutés.

---

[1] M. Lenoir. Art. Malmaison. — *Rueil*, etc., p. 255.

Mais le goût le plus vif de Joséphine était, nous l'avons dit, pour les fleurs. En prenant possession de la Malmaison, elle y introduisit toutes les espèces que la France, en peu de temps, fut en état de lui fournir. Celles-ci ne pouvaient remplacer auprès d'elle l'éclat et les parfums des fleurs du tropique, ces compagnes aimées de sa jeunesse. Elle voulut donc réunir dans ses serres toutes les variétés possibles de plantes exotiques. Mme Bonaparte apporta à cet intelligent et gracieux recrutement, un soin, une suite, une ténacité qui ne semblaient pas compatibles avec son caractère indolent. Pour accroître sa collection rien ne lui coûtait, ni démarches, ni frais, ni prières. Dans les instants de pénurie où la jetait parfois sa manie des belles choses, elle aurait, s'il eût fallu choisir, laissé le plus riche bijou pour une jolie fleur. Chacun savait lui plaire en lui procurant quelques espèces rares. Elle priait tous les marins et les voyageurs qui se présentaient dans son salon, de lui en rapporter de leurs voyages. Le ministre de la marine n'oubliait jamais de donner des instructions à cet égard aux commandants des bâtiments qui se rendaient dans les pays lointains. Mais c'est surtout à la Martinique que

Joséphine avait recours pour s'entourer de tous les genres de fleurs, d'arbustes et de fruits dont elle gardait le souvenir. Dès la seconde année du Consulat, cette passion de la femme du chef du gouvernement français pour les richesses botaniques était tellement notoire, que le prince régent d'Angleterre faisait respecter les envois de plantes qu'on lui adressait de tous les points du globe; et lorsque quelque bâtiment porteur de ces objets était pris, il avait soin de les faire parvenir à leur destination. « J'ai reçu pour toi de Londres, écrit le Premier Consul à sa femme alors aux eaux de Plombières, des plantes que j'ai envoyées à ton jardinier[1]; » galant hommage rendu par un ennemi courtois aux goûts charmants et à la popularité déjà acquise de cette femme universellement aimée.

Grâce à ces soins persévérants, le jardin et les serres de Mme Bonaparte offrirent, en peu d'années, la collection de fleurs étrangères la plus brillante et la plus complète. Aussi, avant l'Empire, Malmaison était devenue le véritable Jardin des Plantes de l'époque[2], car celui de Paris, pour les genres exotiques, était loin d'être alors ce qu'on le voit aujourd'hui.

Toutes les femmes aiment les fleurs. Nous ne voulons point en faire à Joséphine un mérite exceptionnel. Mais peu ont eu pour elles cette passion tendre qui semble les traiter en êtres animés et intelligents. « Elle avait (raconte celui qui l'a tant aidée dans l'embellissement de la Malmaison[1]) des tulipes et des jacinthes doubles de Hollande, de la plus grande beauté. Un jour de printemps que je me trouvais avec elle dans les jardins, elle s'arrêta devant les plants des tulipes et des jacinthes qui étaient prêtes à fleurir; les larmes lui vinrent aux yeux, et elle me dit: « Je suis malheureuse, mon ami, voilà deux ans que je suis privée de les voir en fleur; Bonaparte m'appelle toujours auprès de lui dans ce moment-là. » Elle aimait les fleurs comme des amis. Ce goût, redisons-nous, est aujourd'hui commun, quoique une passion de ce genre soit cependant encore rare; mais alors c'était une complète exception. Ce qui n'est pas commun, même à cette heure, c'est de voir chez une femme, une connaissance véritable de la botanique. de cette science gracieuse qui semble faite pour ce sexe, malgré ses réelles difficultés. Joséphine demanda des leçons à deux hommes spéciaux, MM. Ventenat et Redouté, et, en quelques années, elle y devint d'une certaine force. Ce goût éclairé pour la botanique, qui se développait en se satisfaisant, amena chez elle celui des autres parties de l'histoire naturelle, et, sous l'Empire, le parc de la Malmaison se peupla des animaux et des oiseaux les plus remarquables. Au commencement du Consulat, on n'y voyait encore que les gazelles apportées d'Égypte, et

---

[1] *Lettres de Napoléon à Joséphine*, du 27.... an IX (1801), collection Didot, t. Ier, p. 111.

[2] *Rueil*, etc., p. 128.

[1] M. Alexandre Lenoir. *Dictionnaire de la Conversation*

qui étaient soignées dans un petit jardin plus particulièrement affecté au Premier Consul, et situé près de son cabinet de travail.

Mais la passion de Mme Bonaparte pour les fleurs n'était point ce sentiment égoïste qui possède certains amateurs et en fait autant d'avares, gardiens jaloux de leurs trésors. Elle aimait, au contraire, à communiquer, à répandre ses richesses, et la propagation en France de beaucoup d'espèces étrangères lui est due. Son désir de contribuer aux progrès de la botanique, lui fit même adopter le plan d'une publication vraiment royale, dans laquelle la beauté du texte le dispute au mérite des dessins ; nous voulons parler de la magnifique collection en trois volumes *in-folio,* intitulée : *Jardin de la Malmaison.* Pour l'exécuter Joséphine choisit ses deux maîtres, M. Ventenat, membre de l'Institut pour la section des sciences, et l'un des conservateurs de la bibliothèque du Panthéon, déjà connu par un travail du même genre sur les serres de M. Cels, le seul qui disputât à Mme Bonaparte le prix de l'horticulture; et Redouté, fameux par son talent pour peindre les plantes, qui ne quittait presque pas les jardins de la Malmaison, et sur lequel Joséphine reportait une partie de son affection pour les fleurs. Ce véritable monument élevé à la science, et aujourd'hui peu connu, mérite d'être décrit.

Le premier volume parut en 1803, avec cette épigraphe redevenue alors de circonstance : *Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.* Le second vit le jour dès l'année suivante, quelques mois après la proclamation de l'Empire, et l'auteur du texte put joindre à ses autres titres, comme témoignage de la satisfaction particulière de Mme Bonaparte, celui de *botaniste de S. M. l'Impératrice et Reine.* La mort empêcha Ventenat de terminer l'ouvrage. La suite formant le tome troisième et dernier, publié en 1813, fut confiée à M. Aimé Goujaud-Bonpland, l'ami de M. de Humboldt, que Joséphine avait nommé, sous l'Empire *Intendant de ses jardins*, et directeur de ses collections accrues encore d'un cabinet d'histoire naturelle, d'une ménagerie d'animaux non féroces, et d'une bergerie modèle pour l'acclimatation et l'élève des espèces les plus précieuses de mérinos et de chèvres du Thibet, qui ont tant contribué aux progrès de l'industrie des châles en France.

Déjà, au commencement de 1803, en publiant les dernières livraisons de son ouvrage sur la collection rivale de M. Cels, Ventenat avait rendu hommage à la protection de Joséphine pour la science : « Quoique le riche établissement où j'ai puisé, disait-il[1], m'ait fourni le plus grand nombre des espèces que je décrirai, il existe d'autres jardins précieux, et le zèle éclairé de Mme Bonaparte pour les progrès de la botanique, a déjà trouvé des imitateurs. » En tête du premier volume du *Jardin de la Malmaison*, naturellement dédié à Mme Bonaparte, Ventenat consigna l'expression délicate de sa gratitude de savant. Nous devons reproduire cette dédicace qui se termine par un trait imprévu mais bien touché, de la physionomie de celle à qui elle est adressée.

---

[1] *Choix de Plantes, dont la plupart sont cultivées dans le jardin de Cels.* Paris, 1803. (Préface).

« Madame,

« Vous avez pensé que le goût des fleurs ne devait pas être une étude stérile. Vous avez réuni sous vos yeux les plantes les plus rares du sol français. Plusieurs même, qui n'avaient point encore quitté les déserts de l'Arabie et les sables brûlants de l'Égypte, se sont naturalisées par vos soins, et maintenant, classées avec ordre, viennent présenter à nos regards, dans le beau jardin de la Malmaison, le plus doux souvenir des conquêtes de votre illustre époux, et la preuve la plus aimable de vos studieux loisirs.

« Vous avez bien voulu me choisir, Madame, pour décrire ces différentes plantes, et faire connaître au public les richesses d'un jardin qui égale déjà ce que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne, nous offrent de plus curieux en ce genre. Daignez agréer l'hommage d'un travail entrepris par vos ordres. Si dans le cours de cet ouvrage, je viens à décrire quelqu'une de ces plantes modestes et bienfaisantes, qui semblent ne s'élever que pour répandre autour d'elles une influence aussi douce que salutaire, j'aurai bien de la peine, Madame, à me défendre d'un rapprochement qui n'échappera point, sans doute, à mes lecteurs[1]. »

---

[1] Voici le titre complet de cette précieuse publication :

T. Ier. *Jardin de la Malmaison*, par E. P. Ventenat, de l'Institut national, l'un des conservateurs de la bibliothèque du Panthéon. Paris, 1803, de l'imprimerie de Crapelet.—T. II. Même titre (1804), La collection du *Jardin de la Malmaison* comprend, pour les trois volumes, cent quatre-vingt-quatre numéros ou espèces différentes, la plupart entièrement nouvelles et ayant fleuri pour la première fois dans les serres de Joséphine. Chaque notice est accompagnée d'une magnifique planche en grandeur naturelle, gravée par l'un des premiers artistes du temps, sur les dessins de Redouté, dont cette œuvre est, à coup sûr, l'une des plus parfaites. C'est, sans doute, pour être bref, que l'auteur du texte, dans son épître dédicatoire, n'a mentionné que les plantes originaires de l'Arabie et de l'Égypte, car à chaque instant reviennent dans ses notices, comme lieux de provenance, les noms des États-Unis, des Antilles, de la Martinique surtout, du Mexique, de Madère, du cap de Bonne-Espérance, de l'Ile-de-France, des Indes-Orientales, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Hollande, de la Chine, etc. Parmi les fleurs introduites et propagées par les cultures de la Malmaison, l'ouvrage que nous analysons cite de nombreuses bruyères, l'hibiscus, le phlox, de belles variétés de myrtes, de géranium, de mimosa, de cactus et de rhododendrum. Les historiens de Rueil ajoutent que c'est à Joséphine que nous devons aussi le catalpa et le camélia[1].

imprimé par Herhan.—T. III. *Description des plantes rares, cultivées à Malmaison et à Navarre*, par Aimé Bonpland. Imp. Didot, 1813.

[1] *Rueil, le Château de Richelieu et la Malmaison*, par MM. Jacquin et Duesberg, p. 297.

On lit dans le même ouvrage : « C'est ici le lieu de rectifier une erreur assez répandue parmi les amateurs d'horticulture. Plusieurs

Le nom de Joséphine, et c'était justice, a été donné à l'une des fleurs de la Malmaison. Déjà, dans la flore du Pérou et du Chili, MM. Pavon et Ruiz avaient dédié un genre à Mme Bonaparte, sous le nom de *Lapageria*. M. Ventenat ne voulut pas être en reste. « L'honneur, dit-il dans son second volume[1], de dédier un genre à l'auguste Impératrice des Français, devait être ambitionné par l'auteur du *Jardin de la Malmaison :* puisse ce faible hommage rappeler à la postérité la protection éclairée que S. M. accorde à la science et l'éclat dont elle l'embellit ! » En conséquence, il choisit une charmante fleur de la famille des Bignones, qui venait de fleurir pour la première fois de graines apportées de la Nouvelle-Hollande, et il l'appela *Josephinia-Imperatricis*. Mais Joséphine voulut aussi que l'une des plantes de sa collection portât le nom de son époux, et elle désigna au botaniste une espèce curieuse originaire également de la Nouvelle-Hollande, dont les feuilles répandaient l'odeur de la sauge et dont les fleurs roses retombaient en gracieux panache, comme la tige du maïs. « S. M. l'Impéra-

---

prétendent que les premiers hortensias qui parurent en France, furent cultivés à la Malmaison, et que le nom de *hortensia* fut donné à cette jolie plante en l'honneur de la reine Hortense. Il n'en est rien. L'hortensia, originaire du Japon, fut d'abord cultivé par les Hollandais et les Anglais, qui l'avaient placé parmi les hydrangées, et l'avaient nommé hydrangée des jardins, à raison de sa beauté, *hydrangæa hortensis*. Commerson en a fait le genre *Lepautia*, dédié à son ami Lépaute, et a changé *hortensis* en *hortensia*, Hortense, nom de la femme de ce célèbre horloger. » (*Rueil*, etc., p. 127.)

[1] N° 67.

trice, ajoute M. Ventenat[1], s'étant aperçue que cette plante constituait un genre nouveau, voulut bien m'indiquer elle-même le nom que je devais lui donner. MM. Pavon et Ruiz ayant déjà consacré celui de *Bonapartea* dans la flore du Pérou, et M. Palissot-Beauvais celui de *Napoleona* dans la flore d'Oware et de Benin, j'ai eu recours à la langue grecque pour obéir au désir de S. M. l'Impératrice. » Cette espèce reçut donc le nom de *Calomeria*, composé des deux mots *calos*, bon, et *méris*, partie.

Nous venons de faire connaître, trop longuement sans doute, ce qu'était devenue la Malmaison en peu d'années. « On conçoit, remarque M. Lenoir[2], que ce séjour enchanté devait plaire à une femme aussi gracieuse et aussi instruite que l'était Joséphine. » Aussi y résidait-elle le plus longtemps possible. Quant au Premier Consul, nous avons déjà dit son empressement à venir demander aux ombrages de la Malmaison quelque distraction et quelque repos. C'était sa première campagne; il l'aima de toute la ferveur d'un goût nouveau. Dans la belle saison de 1801, il s'y établit entièrement avec sa femme et sa belle-fille. « Nulle part, dit son secrétaire d'alors, je n'ai vu Bonaparte plus satisfait que dans les jardins de la Malmaison, dans les premiers jours du Consulat[3]. » Là il était complétement chez lui, et il y paraissait constamment de bonne humeur. Les heures qu'il dérobait aux affaires, il les donnait à des excursions dans les environs, à la surveillance des embellissements de sa demeure, au commerce d'une société encore plus choisie et plus libre qu'aux Tuileries, à cette intimité déjà moins passionnée, mais affectueuse toujours avec sa femme; il aimait, surtout après le dîner, à faire avec elle, tête à tête, de longues promenades dans le parc, où Joséphine s'étudiait à lui découvrir chaque jour une nouvelle surprise.

---

[1] Tome II, n° 73.

[2] Art. *Malmaison*.

[3] *Mémoires* de Bourrienne, t. III, p. 223.

Dans ce lieu de prédilection, le Premier Consul avait rassemblé quelques souvenirs de sa jeunesse. Il y fit venir, pour occuper l'emploi de bibliothécaire, le père Dupuis, ancien principal du collége de Brienne, homme simple, mais instruit, qui avait voué à son illustre élève un véritable culte, et avec lequel celui-ci aimait à s'entretenir de son jeune temps. Bonaparte recueillit aussi un brave homme nommé Hauté, ainsi que sa femme, qui avaient été concierges à Brienne, et il leur donna la même position à la Malmaison[1].

Mais la politique, cette maîtresse passion de Bonaparte, de jour en jour plus dominante et plus vive, ne lui donnait que de courtes trêves. Le gouvernement tout entier ne tardait pas à venir le trouver à la Malmaison. C'était sur la route de Rueil un va-et-vient perpétuel de ministres, de sénateurs, de députés, de fonctionnaires de tout ordre, de généraux, de conseillers d'État et d'envoyés diplomatiques. Bonaparte trouvait ainsi à la campagne un repos tel qu'il pouvait l'aimer, avec la discussion, les combinaisons, les plans de réforme et les négociations européennes. Mais c'était plus souvent dans le parc de la Malmaison, sous les grands arbres, que dans son cabinet, qu'avaient lieu ces nobles méditations, ces graves débats. On voit encore dans le grand jardin, à droite, quelques marronniers de l'allée favorite que le Premier Consul arpentait pendant des heures entières, avec ses aides de camp, ses ministres et les hommes politiques qu'il recevait, s'arrêtant parfois lorsque le son de la cloche de l'église de Rueil venait éveiller dans son âme des souvenirs d'enfance et des sentiments précurseurs du concordat[1].

---

[1] *Souvenirs* de M. de Menneval, t. Ier, p. 118.

Souvent, seul avec un aide camp ou en famille, il aimait à parcourir les délicieux environs de la Malmaison, et à admirer le panorama qui s'étend autour de la colline du parc : devant soi les plaines de Rueil bordées par la Seine dont les sinuosités sont marquées par de plus frais ombrages ; l'île de Croissy, qui semble une corbeille verte au sein du fleuve, Chatou avec son double pont ; sur la gauche, le hameau de la Jonchère, Bougival, Lucienne, et au-dessus, cet amphithéâtre de verdure qu'on appelle Marly, couronné par son gigantesque aqueduc ; à droite, Rueil, l'ancienne résidence des rois francs, dominé par le Mont-Valérien, et qui montre sa caserne monumentale, sorte de palais militaire, et sa coquette église, fondée au xvi^e siècle par un roi de Portugal, exilé; plus loin, Nanterre, Colombes; en face, au delà de la Seine, Saint-Germain avec sa grande forêt et sa magnifique terrasse, le bois du Vésinet, et, tout à fait sur l'arrière-plan, les montagnes d'Andrésy et de Pontoise.

---

[1] *Souvenirs historiques* de M. le baron de Menneval, t. I$^{\text{er}}$, p. 82. *Mémoires* de Bourrienne, t. III, p. 222. *Rueil et la Malmaison*, p. 131.

Les lieux privilégiés de promenade étaient Bougival, les bois voisins de la Celle, l'étang du Butard ou de Saint-Cucuphat, le château de Buzenval, et les restes du palais et des jardins de Richelieu, cet autre maître de la France. Singulière similitude! cent soixante-dix ans auparavant, on avait vu cette même route de Paris à Rueil parcourue par tous les personnages du temps, venant comme aujourd'hui et pour des intérêts identiques, auprès d'un génie de même trempe que ce jeune Consul, toutefois plus glorieux, et ainsi que lui ferme au dedans, fier au dehors!

L'Étang du Butard et le bois qui l'entoure, situés à une demi-lieue de la Malmaison, furent acquis sous le Consulat et formaient une addition ravissante à cette propriété[1]. On s'y rendait par la grande allée des marronniers qui traversait le parc, et à laquelle faisait suite, au dehors, un chemin encaissé entre deux collines plantées d'arbres verts. « On va chercher en Suisse et en Italie, dit l'histoire de Rueil, des paysages qui sont loin d'offrir les beautés de ce petit coin de terre, placé aux portes de Paris. Un joli chalet élevé sur les bords de l'étang par l'Impératrice

---

[1] Mme d'Abrantès, t. III, p. 239.

Joséphine, de beaux arbres exotiques mêlés aux ombrages indigènes, tout fait de cet endroit le lieu le plus propice à la construction d'un ermitage. Aussi dans des temps plus religieux la prière et l'étude s'en étaient emparés. Joséphine aimait beaucoup ce lieu, qui souvent était le but de sa promenade.... Sur les bords de l'étang, on arrive à quelques bâtiments qui servaient à une vacherie, qui renfermait différentes espèces de bestiaux de Suisse, d'Allemagne et de Normandie, qu'entretenait avec beaucoup de soin une famille suisse, portant le costume de Berne. Non loin de là se trouve une bergerie qui tombe en ruines et qui, pendant longtemps, abrita le superbe troupeau de mérinos envoyé d'Espagne à Joséphine par le roi Joseph[1]. »

La vie que l'on menait à la Malmaison, pendant la première moitié du Consulat, ressemblait, dit l'une de celles qui y venaient le plus souvent, « à la vie que « l'on mène dans tous les châteaux où il y a beaucoup « de monde[2]. » Chacun se levait à l'heure qui lui plaisait; on était son maître jusqu'à onze heures, où l'on se réunissait pour le déjeuner, qui avait lieu sous la présidence de Mme Bonaparte et de sa fille. Le Premier Consul déjeunait plus matin et seul dans son appartement. A moins qu'il n'y eût quelque grande promenade à cheval, qu'affectionnaient Joséphine et Hortense, ou quelque partie de chasse, ce qui arrivait assez souvent, on ne voyait point Bonaparte jusqu'à l'heure du dîner : il travaillait ou prenait l'air dans son jardin particulier, et entretenait les personnages qui avaient affaire à lui. Les jeunes femmes que nous avons vues aux Tuileries, tenaient compagnie à Mme Bonaparte; on causait, on lisait, on brodait, on parcourait le parc et les serres; puis Mme Bonaparte recevait les visites nombreuses qui lui arrivaient de Paris, et ses invitées redevenaient libres jusqu'au dîner, que le Premier Consul voulait toujours servi à six heures précises. D'abord il n'y eut qu'une seule table, où étaient admis ses aides de camp et les employés de sa maison. Lorsqu'il faisait beau temps et que la soirée paraissait sûre, Bonaparte ordonnait que l'on servît dans le parc, et on mettait la table sous les arbres à gauche de la grande pelouse. Chaque mercredi avait lieu un dîner de cérémonie auquel assistaient les deux Consuls, les ministres et quelques autres personnages. Après dîner, on se promenait pendant une heure, et l'on rentrait ensuite au salon pour passer une véritable soirée de famille[1].

---

[1] *Rueil, le Château de Richelieu et la Malmaison*, p. 112.

[2] Mme d'Abrantès, t. III, p. 214.

Le Premier Consul jouait au reversi, aux échecs, au trictrac, et ne se faisait pas faute de tricher, afin d'égayer un passe-temps qui n'avait pour lui rien d'intéressant, ce qui dépitait sa femme, qui savait et voulait jouer sérieusement. Mais le plus grand délassement était la musique, qu'aimaient avec passion Bonaparte, qui ne s'y connaissait pas, Joséphine, qui s'y entendait un peu, et sa fille, qui y excellait.

---

[1] *Souvenirs* de M. de Menneval, t. I, p. 68. *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, t. III, p 214, et IV, p. 326.

Chaque soir, c'était quelque concert improvisé où faisaient leur partie les anciennes amies de pension d'Hortense; et Mme Campan, que le voisinage et la liberté de la Malmaison y amenaient de temps en temps, aurait pu se croire encore au milieu de ses élèves.

Une pareille existence gaie, libre, animée, plaisait au Premier Consul. « Cette vie patriarcale (dit son second secrétaire, qui venait d'entrer en fonctions à la place de M. de Bourrienne[1]) avait de l'attrait pour lui. Il paraissait vraiment un père au milieu de sa famille. Cette abnégation de sa grandeur, ses formes simples et nobles, les manières séduisantes et la gracieuse familiarité de Mme Bonaparte, avaient un charme inexprimable. Je ne revenais pas de ma surprise, en voyant cette simplicité de mœurs dans un homme qui, de loin, paraissait si imposant. Je m'attendais à des brusqueries, à des inégalités d'humeur. Au lieu de cela, je trouvais Napoléon patient, indulgent, facile à vivre, nullement exigeant, d'une gaieté assez souvent bruyante et railleuse, et quelquefois d'une bonhomie charmante; mais cette familiarité n'éveillait pas l'idée de la réciprocité. Il voulut que je me misse tout à fait à mon aise. Aussi dès les premiers jours, je n'éprouvai plus avec lui la moindre gêne; je n'avais plus peur de lui. J'étais entretenu dans cette disposition d'esprit par tout ce que je voyais de ses manières enjouées et affectueuses avec Joséphine, du dévouement empressé de ses officiers, de la bienveillance de ses rapports avec les consuls et les ministres.... » M. de Menneval complète ce portrait de Bonaparte à la Malmaison, en signalant son goût pour les causeries familières, où il excellait. Il nous le montre « semant les trésors de sa féconde imagination dans des entretiens tantôt sérieux, tantôt enjoués, mais toujours pleins d'aperçus neufs et profonds.... Il se plaisait dans la discussion, sans imposer son opinion, et sans prétention de supériorité d'esprit ou de rang. Quand il n'y avait que des femmes, il aimait à critiquer leur toilette, à raconter des histoires tragiques et satiriques, des contes de revenants....[1] » Lorsque le Premier Consul était en humeur de causer, le jeu était bien vite déserté, et on l'entourait non par déférence et flatterie, mais à cause du charme de sa conversation, pleine de relief et d'imprévu.

---

[1] M. de Menneval, t. Ier, p. 138.

Les divertissements de la Malmaison se complétaient enfin par des bals intimes qui avaient lieu chaque dimanche, par de vraies parties d'écoliers aux barres ou à Colin-Maillard, et par des représentations théâtrales. Bonaparte et Joséphine dansaient et couraient avec les jeunes gens, mais ils se contentaient, à la comédie, du rôle de spectateurs. Ceux qui fréquentaient alors la Malmaison nous ont conservé le souvenir de cette délicieuse existence.

« Rien n'était charmant à voir, raconte Mme d'Abrantès[1], comme un bal de la Malmaison, composé de cette foule de jeunes femmes que la famille militaire du Premier Consul venait de mettre dans le monde, et qui formaient dès lors, sans qu'elle en eût encore le nom, la cour de Mme Bonaparte. Toutes étaient jeunes, beaucoup étaient jolies, et lorsque cette belle troupe était vêtue de robes de crêpe blanc garnies de fleurs, coiffée de guirlandes aussi fraîches que le teint de ces jeunes visages riants, gracieux et beaux de gaieté et de bonheur, c'était un charmant et remarquable coup d'œil de voir la danse animée et joyeuse de ces salles que parcouraient en même temps le Premier Consul et les hommes avec lesquels il pesait les destinées de l'Europe. »

---

[1] M. de Menneval, t. II, p. 457; t. III, p. 10.

Au jeu de barres, Bonaparte mettait habit bas et courait comme à quinze ans. Il se plaisait là aussi à faire surtout aux dames des tricheries et des niches, et dirigeait en vrai tacticien la délivrance ou la garde des prisonniers. Mais, dès la seconde année, il cessa de prendre part à ces jeux. « J'ai encore été témoin, ajoute M. de Menneval[2], des parties de barres de la Malmaison, des jeux de Colin-Maillard, auxquels le Premier Consul prenait part dans la première année du Consulat. Il dut y renoncer, parce que ces jeux donnaient lieu à des inadvertances qu'excusait l'espèce de camaraderie qu'ils établissaient, mais qui pouvaient dégénérer en licence et jeter du ridicule sur la personne du chef de l'État. »

---

[1] T. III, p. 329.

[2] T. Ier, p. 430.

Mais la grande affaire à la Malmaison, c'était la comédie. Les habitués formaient une troupe complète, et le Premier Consul, qui prenait le plus grand plaisir à ces exercices, leur avait fait disposer une véritable salle avec tous ses accessoires. Il leur désignait lui-même les pièces à jouer, et faisait la guerre aux négligents qui ne savaient pas bien leurs rôles. Les acteurs les plus habituels étaient M. Didelot, Lauriston, Isabey, Bourrienne, Junot, les deux frères du Consul, Louis et Jérôme, et Eugène Beauharnais. Parmi les dames on citait : Hortense, Mme Murat, ainsi que Mmes Junot, Savary, Ney et Lavallette.

M. de Bourrienne s'est constitué l'historien de cette troupe : « Le Premier Consul, dit-il[1], nous avait fait construire une fort jolie petite salle de spectacle. Nos *comédiens ordinaires* étaient : Eugène Beauharnais, Hortense, Mme Murat, Lauriston, M. Didelot, quelques autres personnes de la maison du Premier Consul, et moi. Les pièces que le Premier Consul aimait le plus à voir représenter par nous étaient : *le Barbier de Séville* et *Défiance et Malice*. Dans le *Barbier de Séville*, Lauriston jouait le rôle du comte Almaviva; Hortense, Rosine; Eugène, Basile; Didelot, Figaro; moi, Bartholo; et Isabey, l'Éveillé. Notre répertoire se composait encore des *Projets de mariage*, de *la Gageure*, du *Dépit amoureux*, où je jouais le rôle du valet, et de *l'Impromptu de Campagne*, où je représentais le Baron, ayant pour baronne la jeune et jolie Caroline Murat.

---

[1] T. V, p. 24.

« Hortense jouait à merveille, Caroline médiocrement, Eugène très-bien, Lauriston était un peu lourd, Didelot passable, et j'ose assurer que je n'étais pas le plus mauvais de la troupe. Si d'ailleurs nous n'étions pas bons, ce n'était pas faute de bonnes leçons et de bons conseils : Talma et Michot venaient nous faire répéter tantôt en commun, tantôt séparément.... Nous avions, comme on dit en termes de coulisses, un *matériel* très-bien organisé ; Bonaparte nous avait donné à chacun une collection de pièces de théâtre très-bien reliées, et, protecteur-né de la troupe, il nous avait fait faire des costumes riches et élégants. Bonaparte prenait un très-grand plaisir à nos représentations ; il aimait à voir des comédies jouées par des personnes de son intimité ; quelquefois même, il nous adressait des compliments. Quoique cela m'amusât autant que les autres, je fus plus d'une fois obligé de lui faire observer que mes occupations ne me laissaient guère le temps d'apprendre mes rôles ; alors il prenait ses manières caressantes et me disait : « Allons, laissez-moi donc tranquille ; vous « avez tant de mémoire ! Vous savez que cela « m'amuse ; vous voyez bien que ces réunions ani- « ment et égayent la Malmaison ; Joséphine les aime « beaucoup.... Allons, Bourrienne, faites cela pour « moi ; vous me faites tous rire de si bon cœur ! Ne « me privez pas de ce plaisir là ; je n'en ai pas trop, « vous le savez bien. — Ah ! parbleu, ce n'est pas

« moi qui vous en priverai. Je suis charmé de pouvoir contribuer à vous égayer. » Et cela dit, je me remettais à étudier mes rôles. »

Ces détails d'intérieur nous ont paru autant appartenir à la biographie de Joséphine qu'à celle de Napoléon ; nous espérons qu'ils auront trouvé grâce devant le lecteur, car nous ne sachions pas qu'ils aient été jusqu'ici de la sorte réunis en un seul tableau.

CHAPITRE IV.

Réveil de la société. — Salon de Mme de Montesson. — Liaison avec Joséphine. — Mariage de Mlle de Beauharnais. — Consulat à vie. — Cour de Saint-Cloud. — Voyage en Normandie. — Rupture de la paix d'Amiens.

Dès la première moitié du Consulat, la société se reforme, les salons se rouvrent. A l'imitation du Premier Consul, et sur son instigation, sa famille, les principaux fonctionnaires, le monde officiel, en un mot, se mirent à recevoir soit à Paris, soit à la campagne. Celui qui tenait le plus grand état de maison était Joseph Bonaparte. Dans son hôtel de la rue du Rocher ou à sa belle terre de Morfontaine, on voyait affluer de préférence le corps diplomatique, les membres des deux assemblées et du Conseil d'État. On y trouvait aussi quelques écrivains et surtout Mme de Staël, le plus illustre et le mieux accueilli. Le Premier Consul, qui persistait à son égard dans une réserve systématique, voyait sans déplaisir la liaison, l'amitié presque, qui existait entre Mme de Staël et son frère.

La littérature s'empressait plutôt auprès de Lucien, d'abord au ministère de l'intérieur, puis dans son salon de la rue Verte et à sa terre du Plessis-Chamant. Il y avait dans cet entourage plus d'animation, de jeunesse et d'ardeur. La politique s'y ingéniait à échauffer, pour les outre-passer parfois sous l'inspiration trop hâtive du maître du logis, les mouvements d'opinion qui devaient infailliblement porter le Premier Consul au souverain pouvoir. Mais les combinaisons politiques se cachaient sous les divertissements littéraires : à Paris, on faisait des lectures; on jouait des pièces au Plessis-Chamant, et Lucien, appelé à composer un poëme épique, s'étudiait à l'art des vers en apprenant nos grands rôles tragiques dont il ne s'acquittait pas sans succès.

Mme Murat réunissait à Neuilly les brillants camarades de son mari et une partie des jeunes femmes qui figuraient aux Tuileries et à la Malmaison. Chez Mme Bacciochi, Élisa Bonaparte, on rencontrait quelques hommes de lettres choisis, M. de Fontanes, le plus intime et, ce qui n'était pas pour un salon un mince honneur, l'auteur du *Génie du Christianisme*, qui y faisait la lecture de sa touchante et si nouvelle *Atala*, et acceptait le patronage avoué de la maîtresse de la maison.

Venaient ensuite les réceptions plutôt politiques qu'amusantes des deux Consuls et des ministres : les plus fréquentées étaient celles de MM. Cambacérès, de Talleyrand et François de Neufchâteau. Après on citait le salon du gouverneur de Paris, Junot, où le vif esprit et la parfaite distinction de sa jeune femme cherchaient à faire revivre tout ce que le personnel du jour permettait d'emprunter aux traditions d'autrefois, dont la maison maternelle lui avait donné la connaissance et le goût.

Enfin cette résurrection du monde se complétait par quelques sociétés ou amies, ou douteuses, ou hostiles qui, chaque jour, se dessinaient plus nettement. Telles étaient celles que l'on rencontrait chez Mmes de Montesson, de Genlis, Récamier, de Staël et de Luynes. Pressé par l'espace, nous ne pouvons que dire ici quelques mots du salon de la première, et il convient de le faire à cause de la liaison intime qui l'unissait à Mme Bonaparte.

Joséphine, nous l'avons vu, la connaissait depuis les premiers temps de son arrivée en France. Le vicomte de Beauharnais l'avait conduite dans une maison où venait alors tout Paris. On disait que Mme de Montesson était véritablement mariée au duc d'Orléans, aïeul du roi Louis-Philippe; que Louis XV avait permis ce mariage, mais avec la réserve de ne le reconnaître publiquement qu'au cas où il en naîtrait un enfant, ce qui n'eut point lieu. Quand vinrent les épreuves de la royauté, et le jour où le roi Louis XVI se vit en quelque sorte prisonnier dans son palais, Mme la comtesse de Montesson sollicita l'honneur qu'elle n'avait pas réclamé de l'heureux Louis XV, d'être reçue aux Tuileries. Touché d'une telle démarche, le roi lui fit répondre qu'il la recevrait avec plaisir comme sa cousine; elle fut annoncée sous le titre de duchesse douairière d'Orléans, et ce prince l'admit à faire sa partie de trictrac[1]. Désignée par cette conduite et sa qualité à la suspicion du temps, elle fut incarcérée au commencement de la Terreur, et, comme Mme de Beauharnais et tant d'autres, n'échappa que par miracle au sort qui lui était réservé. Lorsque le 18 brumaire fut venu restaurer la société française, le souvenir de son noble et courageux procédé, joint à la faveur toute particulière dont l'entoura le Premier Consul et à l'affection déférente que lui témoignait Joséphine, donnèrent à Mme de Montesson, pendant toute la durée du Consulat et le commencement de l'Empire, une position vraiment exceptionnelle. Aucun salon, pas même celui de Mme la baronne de Staël, ne pouvait lutter avec le sien d'importance et d'attrait. La pension que lui avait rendue le Premier Consul et ce qu'elle put recouvrer de sa fortune personnelle lui faisaient un revenu de plus de deux cent mille francs, ce qui lui permit de reprendre son ancien état de maison, dans le bel hôtel qui lui appartenait, rue du Mont-Blanc[2].

Mme de Montesson recevait tous les soirs et, chaque semaine, elle donnait un grand dîner très-fastueusement servi. La société chez elle était fort diversifiée. C'était un terrain neutre, plus accessible et plus libre que le salon du chef du gouvernement, où se rencontraient les nobles qui n'avaient point quitté la France et ceux qui rentraient de l'émigration, les nouveaux riches, les gens d'affaires bien famés, les célébrités de tout genre, les étrangers de distinction, et, assure sa nièce, les plus jolies femmes de Paris[1]. Dans son salon, Mme de Montesson s'associait hautement à la politique de fusion du Premier Consul. Il n'y avait pas là place pour l'opposition. C'était une maison amie, une sorte de succursale des Tuileries, dont le ton habituel était l'éloge; mais, sous un gouvernement vierge de fautes, la louange c'était la justice. Mme Bonaparte qui, d'après les intentions de son mari, visitait peu de monde, venait souvent avec sa fille à l'hôtel Montesson, et s'y plaisait surtout en des déjeuners intimes et choisis, donnés à son intention. La maîtresse de la maison, qui, à cause de son âge et de quelques infirmités, recevait tout le monde assise sur un canapé et les pieds recouverts par un petit tapis, se levait pour aller au-devant de la femme du Premier Consul et pour la reconduire.

---

[1] *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine, la Ville, la Cour et les Salons de Paris sous l'Empire*, par Mme Ducrest. Ed. Barba, p. 7. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ces détails.

[2] L'hôtel Montesson allait de la rue du Mont-Blanc à la rue de Provence, et était situé où est aujourd'hui la cité d'Antin.

Mme de Montesson, dont on avait cité la beauté, comptait alors soixante-trois ans. Elle était très-petite et d'une extrême maigreur; mais cette exiguïté de sa personne n'excluait point chez elle la dignité des manières; il lui était resté de plus un regard toujours vif et un très-beau teint qui lui donnaient une physionomie animée et relativement jeune encore. « Par la noblesse de son maintien (ajoute sa nièce[1]), la pureté de son langage, l'aménité de son caractère, elle savait donner à sa conversation toute la liberté et la vivacité qui en font le charme, en l'empêchant de dégénérer en discussions fâcheuses, dans un temps si voisin de l'anarchie. Les gens de lettres et les artistes recevaient avec empressement son approbation qui entraînait presque toujours celle de la société ; ils trouvaient chez elle des protecteurs et des amis. »

---

[1] Mme Ducrest, p. 7.

Ce n'est pas de ce ton qu'en parle une autre nièce, Mme la comtesse de Genlis : « Elle était en tout, dit celle-ci, d'une ignorance absolue; je ne crois pas qu'elle eût jamais lu deux pages d'un bon livre; elle ne lisait même pas de romans[2]. » Et à l'appui de ce dire peu révérencieux, elle raconte que sa tante plaçait Constantinople sur la mer Baltique, et que s'étant mis dans la tête de composer des vers, ils s'étaient trouvés si dépourvus de mesure et si remplis d'hiatus, qu'elle-même eut beaucoup de peine à les redresser. Mais il ne faut pas lire longtemps Mme de Genlis pour se convaincre que chez elle le pédantisme est au moins au niveau du talent. L'ignorance totale dont elle gratifie sa tante sert à faire ressortir l'instruction exceptionnelle qu'elle-même possédait en effet; et probablement elle ne dit ces vers aussi mauvais que pour nous apprendre qu'elle savait en faire de bons. Au reste, elle est forcée d'avouer que, dans cette poésie boiteuse, il y avait « des idées spirituelles et gaiement tournées. » Les contemporains, sans dire de Mme de Montesson ni autant de bien ni autant de mal que ses deux nièces, lui accordent tous les mérites les plus délicats et les plus rares d'une véritable maîtresse de maison; on la dit de plus obligeante et serviable, ennemie de la calomnie, passant à peine la médisance, néanmoins friande d'esprit, mais du plus difficile, celui qui ne s'exerce pas aux dépens d'autrui, et passionnée pour la convenance et le bon ton. Ses fêtes étaient célèbres et, sous le Consulat, deux surtout avaient fait grand bruit : celle qu'elle offrit au duc de Parme, créé par Bonaparte roi d'Étrurie; et le bal princier qu'elle donna à l'occasion du mariage de Mlle Hortense de Beauharnais.

---

[1] Mme Ducrest, p. 8.

[2] *Mémoires* de Mme de Genlis. Ed. Barba, en un seul volume, p. 36.

L'année 1802 s'ouvrit pour Joséphine par cet événement de famille d'un si grand intérêt pour son cœur. Avec ses agréments, ses qualités, ses talents, et surtout la position de son beau-père, on comprend facilement que Mlle de Beauharnais eût trouvé de nombreux partis, soit parmi les anciennes familles, soit parmi les noms nouveaux. L'aide de camp préféré du Premier Consul, Duroc, l'avait recherchée, et l'on crut pendant un instant qu'il l'emporterait sur les autres prétendants. Mais Mme Bonaparte avait d'autres vues que nous avons fait pressentir déjà. Traitée avec peu de bienveillance par quelques membres de la famille de son mari, elle sentait la nécessité de se créer dans son sein des appuis, et elle avait jeté les yeux pour sa fille sur son beau-frère Louis, dont l'âge, il comptait vingt-trois ans, était parfaitement en rapport avec celui d'Hortense, qui en comptait dix-huit. Ce mariage paraissait de tout point convenable. Bonaparte avait élevé Louis, et son affection pour lui avait quelque chose de paternel; il aimait aussi Hortense comme sa propre fille : dans le cas où il n'aurait point d'enfants, et à choisir des enfants d'adoption dans sa propre famille, ceux de Louis et d'Hortense semblaient offrir un titre de plus à son affectueuse préférence ; il donna donc avec empressement son consentement à cette union.

Mais les deux futurs se sentaient peu portés l'un vers l'autre. Si l'on en croit Bourrienne, Mlle de Beauharnais aurait mieux aimé épouser Duroc. Louis Bonaparte eut aussi quelque peine à se décider. Une première fois, ce projet de mariage avait été mis en avant : « Il refusa, a-t-il dit lui-même, sans aucune raison défavorable au caractère ou à la moralité de cette jeune personne, dont tout le monde faisait l'éloge, mais parce qu'il craignait que leurs caractères ne se convinssent pas[1]. » Persuadée que le bonheur ne se trouve pas uniquement dans un mariage d'inclination, et croyant que cette appréhension réciproque, que rien ne justifiait, céderait au charme et aux rapports de la vie commune, Joséphine insista et n'eut pas de peine à les amener l'un et l'autre à son but, où elle pensait trouver elle-même le repos, mais où, assurément, elle se flattait que sa fille rencontrerait le bonheur.

---

[1] *Documents historiques sur le gouvernement de la Hollande.* T. I^{er}, p. 102.

Le mariage civil eut lieu le 3 janvier aux Tuileries, en présence des deux familles. Les églises n'étaient point rouvertes encore, mais l'on négociait le Concordat, et le cardinal Caprara, qui se trouvait à Paris, donna aux deux époux, sur leur demande, la bénédiction nuptiale dans le salon de l'hôtel de la rue de la Victoire, affecté à leur résidence. Mme Murat, mariée déjà depuis quelque temps, profita de cette circonstance pour faire bénir aussi son union. Quant au Premier Consul, malgré l'insistance de Joséphine, il s'abstint de demander pour lui la bénédiction religieuse, soit qu'il redoutât, avant le rétablissement du culte, une pareille manifestation, soit qu'il voulût (mais cette prévision est bien hâtive) rester moins indissolublement lié[1].

Parvenue au plus haut point de grandeur, la France dut s'inquiéter de la durée de sa prospérité. Qu'arriverait-il, à la fin des pouvoirs de celui au génie duquel on devait un pareil résultat? Où en serait-on si, brusquement, un accident ou un crime venait à l'enlever à l'affection publique? On était trop heureux et trop glorieux en même temps de la situation du pays pour n'en pas poursuivre par toutes les voies la continuation. On avait donc soif de stabilité; on ne parlait que de cela. On demandait que la magistrature de Bonaparte fût prorogée pour dix, pour vingt ans, pour sa vie; et on en vint enfin à prononcer le mot d'hérédité comme indiquant le seul moyen de procurer cette stabilité, objet de tous les vœux. Mais comment constituer un pouvoir héréditaire? Le Premier Consul n'avait pas d'enfants. Prendrait-on son successeur dans sa famille? Choisirait-on son beau-fils dont le nom commençait à devenir populaire dans l'armée? En admettant l'hérédité et modifiant en ce sens la constitution, sans rien changer au reste des institutions républicaines, fallait-il enfin déterminer d'avance un ordre de succession dans la famille naturelle ou adoptive du Premier Consul, ou investir seulement celui-ci du droit de désigner son successeur, avec faculté de le prendre même en dehors des siens?

---

[1] *Mémoires* du duc de Rovigo, t. Ier, p. 403.

Toutes ces questions formaient une série de problèmes politiques qui, depuis la signature de la paix d'Amiens, étaient posés devant l'opinion publique et faisaient, en sens contraire, travailler toutes les têtes. Il faut nous y arrêter quelques instants. Ceci fait essentiellement partie de notre sujet, car ces vœux d'hérédité étaient accompagnés de regrets sur une stérilité qui, due aux terribles émotions de la prison des Carmes, persistait après six ans de mariage; et le mot de divorce était prononcé par les plus impatients pour devenir, à partir de cet instant, la fatalité de la vie de Joséphine comme il va être l'intérêt de son histoire.

Il existe des renseignements très-précis sur cette importante époque de la vie de l'Impératrice Joséphine. Ils ont été recueillis par l'un des hommes d'alors les plus sérieux, les plus indépendants, quoique fermement dévoué au Premier Consul, et que celui-ci, qui l'avait placé au Conseil d'État, honorait de son estime en même temps qu'il jouissait de toute la confiance de Mme Bonaparte. M. Thibaudeau, c'est de lui qu'il s'agit, a un nom fait pour répondre de toutes ses assertions dont quelques-unes sont d'une grande délicatesse; nous lui en laissons la responsabilité, nous bornant à abréger en peu de pages, ainsi que notre cadre l'exige, les détails très-complets dans lesquels il a cru devoir entrer.

On sait les faits qui préparèrent et consommèrent l'établissement du Consulat à vie. On peut les lire admirablement exposés dans l'historien le plus considérable de ces quinze premières années du siècle[1]. C'est, au reste, ce que doit faire, pour toutes les époques de cette période éclatante, le lecteur qui veut bien comprendre une monographie quelconque empruntée au règne de Napoléon. Le passage suivant des Mémoires de M. Thibaudeau nous fera apprécier quelle était la situation autour du Premier Consul. à la veille et en vue du Consulat à vie : « On ne parlait que d'hérédité et de dynastie, de fortifier le gouvernement et de diminuer l'influence des autres corps de l'État, surtout du Tribunat, et d'organiser définitivement la nation. Lucien était un des plus ardents propagateurs de toutes ces idées; Rœderer les appuyait de toute la puissance de sa métaphysique, et Talleyrand du suffrage de tous les cabinets.... A la cour, une femme résistait encore au torrent; seule, elle n'était point aveuglée par tous ces prestiges de grandeur. Jusque dans le lit du Premier Consul elle était tourmentée par les plus vives alarmes et assiégée par de sinistres présages. A la vérité, Mme Bonaparte prévoyait peut-être sa chute dans l'élévation de son mari au trône; mais un instinct délicat qui, chez les femmes, tient souvent lieu de pénétration, ne lui laissait pas voir sans effroi régner sur les ruines de la république un homme qui devait à la république sa grandeur et sa gloire[1]. »

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, t. III, liv. XIV.

On ne saurait mieux préciser la position, l'agitation de Joséphine dans ces graves débats. Mais, on l'a déjà vu et nous le redisons, la préoccupation des périls qu'elle croyait réservés à son mari, à chaque accroissement de fortune, et dont l'abominable tentative de la rue Saint-Nicaise lui avait donné la mesure, était surtout ce qui dominait dans sa répugnance. D'abord elle avait pensé que le trône ne pouvait être relevé en France qu'au profit de l'antique race qui l'avait occupé pendant huit cents ans. Aujourd'hui elle ne désirait rien au delà de ce qui existait. Comme elle ne faisait de la politique qu'avec son cœur, et

---

[1] *Mémoires sur le Consulat* (1799 à 1804), par un ancien Conseiller d'État. (C. N. Thibaudeau). Paris, 1827, en un seul volume, p. 236.

mme, auprès de son
érante et naturelle et un
parentés; peut-être cela
tte union d'une femme
hance d'en avoir, avec
ets de grandeur qu'il ne
nom; et, pour le moment
ituelles contre Joséphine
le la voir opposée, par des
point, même aux premiers
le à procurer au chef et qui
embres de la famille, de si
lement c'était tout cela à la
lle dans cette voie fâcheuse,
rfois quelques-uns des coups
haine et sans fiel néanmoins,
ile d'en demander à sa conci-
emier Consul, dans ces débats
laient sa tranquillité et frois-
cessa, jusqu'au divorce, où la
n aide aux ennemis de Joséphine,
mme toutes les satisfactions les plus
nsidération affectueuse, tout en pour-
le son pas et non point en cédant aux
tres le but que lui indiquaient les
et la pression nationale.

ne faisait point à sa femme
s sur ses espérances ou ses
ets qui se débattaient autour
tients, Rœderer, Talleyrand,

comme les nets pressentiments de l'avenir, les grandes vues et les longs desseins d'une patriotique ambition, n'étaient nullement dans sa nature, elle eût voulu que son époux restât simplement le chef temporaire et adoré de la France. Avec son instinct, comme le dit bien son confident, plus que par son sens politique, elle comprenait que toute prorogation menait à un pouvoir viager; que le Consulat à vie allait au Consulat héréditaire : comme c'était là la monarchie, le nom ne devait pas manquer de suivre la chose, et Joséphine ne pouvait songer sans une crainte plutôt superstitieuse que raisonnée, à cet instant où Bonaparte s'appellerait Roi ou Empereur.

La famille du Premier Consul ne partageait ni ces craintes ni cette modération. Elle voulait pour lui toute la puissance, tout l'éclat possible, et pensait que, dès cet instant, on pouvait prétendre à tout. L'un des frères, Lucien, poussait aux entreprises les plus hardies et les plus hâtives, avec une ardeur où il y avait à la fois du dévouement à l'égard du Consul, de l'ambition pour lui-même et de l'animosité contre sa belle-sœur. Nous ne saurions assigner de causes précises à ces dispositions du second frère de Napoléon envers Joséphine. Peut-être avait-il existé quelques froissements d'amour-propre entre la première femme de Lucien, douce et simple cependant, et Mme Bonaparte dont l'esprit bienveillant se laissait prévenir parfois; peut-être était-ce ce sentiment que l'on rencontre dans les familles, sentiment que Lucien partageait avec ses sœurs (les frères ne le suivaient point et qui fait refuser à une femme, auprès de son mari, une influence prépondérante et naturelle et un rang supérieur aux autres parentés; peut-être cela venait-il de l'obstacle que cette union d'une femme sans enfants et sans grande chance d'en avoir, avec son frère, apportait aux projets de grandeur qu'il ne cessait de former pour leur nom; et, pour le moment présent, ses dispositions habituelles contre Joséphine s'aggravaient et s'irritaient de la voir opposée, par des motifs qui ne le touchaient point, même aux premiers pas d'une élévation si facile à procurer au chef et qui promettait, aux autres membres de la famille, de si hautes destinées. Probablement c'était tout cela à la fois. Engagée malgré elle dans cette voie fâcheuse, Mme Bonaparte rendit parfois quelques-uns des coups qu'elle recevait, sans haine et sans fiel néanmoins, car il lui eût été difficile d'en demander à sa conciliante nature. Le Premier Consul, dans ces débats intérieurs qui troublaient sa tranquillité et froissaient son cœur, ne cessa, jusqu'au divorce, où la raison d'État vint en aide aux ennemis de Joséphine, de donner à sa femme toutes les satisfactions les plus manifestes de considération affectueuse, tout en poursuivant, mais de son pas et non point en cédant aux allures des autres, le but que lui indiquaient les excitations de son génie et la pression nationale.

Bonaparte, cependant, ne faisait point à sa femme d'habituelles confidences sur ses espérances ou ses desseins, ni sur les projets qui se débattaient autour de lui. Un groupe d'impatients, Rœderer, Talleyrand, Lacépède, Regnault de Saint-Jean d'Angély, Fargues, Jacqueminot, conduits par Lucien, le poussaient à tout entreprendre, car, après deux ans, ils croyaient tout facile, même le pouvoir héréditaire, même l'Empire. Les pourparlers pour le Consulat à vie avaient donc lieu en dehors de Mme Bonaparte, soit aux Tuileries, soit à la Malmaison, et celle-ci n'en savait que ce que lui en disaient quelques amis vrais ou faux, Bourrienne, Fouché, Thibaudeau surtout, et quelquefois le Premier Consul lui-même, qui, désireux de se taire sur des choses qu'il savait peu agréables pour sa femme, ne refusait cependant pas l'entretien quand il y était provoqué. Joséphine y apportait une franchise, une indépendance qui surprend dans les récits de son chroniqueur en même temps son confident; et c'est là que l'on voit bien que cette femme, qui jusqu'ici n'est apparue qu'éclairée par le reflet de Napoléon, avait une individualité propre, un fonds de caractère sérieux malgré son apparente frivolité; qu'elle pensait, agissait, se déterminait par elle-même. Qu'on en juge par ces fragments de conversation, à coup sûr fidèlement reproduits par M. Thibaudeau à qui nous les empruntons[1] :

« Je n'approuve point, lui confiait-elle, tous les projets qu'on médite; je l'ai dit à Bonaparte. Il m'écoute avec assez d'attention ; mais les flatteurs le font bientôt changer d'opinion. Les nouvelles concessions qu'on lui fera augmenteront le nombre de ses ennemis. Les généraux crient qu'ils ne se sont pas battus contre les Bourbons pour leur substituer la famille Bonaparte. Je ne regrette point de n'avoir point d'enfants de mon mari, car je tremblerais sur leur sort. Je resterai attachée à la destinée de Bonaparte, quelque périlleuse qu'elle soit, et tant qu'il aura pour moi les égards et l'amitié qu'il m'a toujours témoignés. Mais le jour où il changera, je me retirerai des Tuileries. Je n'ignore pas qu'on le pousse à s'éloigner de moi. Lucien donne les plus mauvais conseils à son frère.

---

[1] *Mémoires sur le Consulat*, p. 242.

« ....Je suis sûre que Talleyrand a remis à Bonaparte le plan d'une nouvelle constitution; l'hérédité y est proposée. Ce matin, j'ai eu une longue conversation avec Bonaparte à ce sujet. Il m'a avoué que Lucien lui avait fait toutes ces propositions. Alors je lui ai dit : « Mais comment peux-tu avoir confiance en « Lucien?... Ne m'as-tu pas dit qu'il ne serait rien « tant que tu serais Premier Consul ! Et cependant tu « écoutes ses conseils ! » Bonaparte est convenu de tout cela : « Je connais bien, m'a-t-il dit, les carac« tères des personnages et toutes leurs intrigues. — « Mais, à force de les écouter, ils t'entraîneront dans « leurs piéges. — Mêle-toi de filer. — Oui, mais quand « je vois qu'on veut te perdre, je ne garderai pas le « silence. Ces messieurs peuvent faire ce qu'ils vou« dront contre moi, mais je t'éclairerai toujours sur « leurs manœuvres[1]. »

---

[1] *Mémoires sur le Consulat*, p. 272.

« ....Ils veulent faire renvoyer Chaptal et Fouché. Fouché les gêne parce qu'il dit la vérité à Bonaparte. Il est perdu s'il renvoie Fouché.... Dans tout ceci, Lucien travaille pour lui, Rœderer pour Lucien, Talleyrand pour je ne sais qui, car avec lui on ne sait sur quoi compter. D'ailleurs Bonaparte ne paraît pas donner dans ces idées, mais il les écoute, et, comme presque personne ne les combat auprès de lui, il peut finir par être entraîné. Je lui dis souvent : « Il y a deux choses qui perdent les « hommes : la faiblesse et l'ambition. » Ce n'est pas pour moi que je parle, car je n'ai aucune prétention. Mais quel dommage qu'un jeune homme qui a de si grands titres à la gloire et aux hommages de son siècle et de la postérité soit corrompu par des flatteurs ! En causant avec moi de tous ces projets de stabilité, il me dit : « C'est aussi dans « ton intérêt et dans celui de tes enfants, car si je « mourais tu serais égorgée. » Je lui réponds : « Je « suis contente de ma situation; je ne désire rien « de plus, ni pour moi, ni pour ma famille. Je ne « crains rien pour l'avenir. » Je ne me suis point enrichie aux dépens de la nation. Je ne possède rien que ce que j'avais avant de l'épouser. Mes diamants, ils m'ont été donnés par le Pape et la république Cisalpine. Je n'ai point d'argent, car je ne sais pas refuser vingt-cinq louis à ceux qui en ont besoin. Je n'ai que des dettes. Je n'ai pas voulu que mon fils eût un grade qu'il ne l'eût mérité. Ah! mon cher, ces hommes-là sont capables de tout pour en venir à leur but. J'envie souvent la paix et l'obscurité de la femme d'un laboureur[1]. »

On a contesté cette simplicité, ce détachement de toute ambition qui ont caractérisé Joséphine, et dont nous rencontrons ici une expression évidemment fort exagérée et arrachée par d'injustes attaques. Il faut cependant lui accorder, toute sa vie en dépose, cette constante modération dans les désirs; cette bienséante humilité dans la fortune, qui se conciliait chez elle avec la passion de l'élégance et du luxe dans toute leur fantaisie et leur plus poétique exagération : contraste bizarre, mais association sincère, qui donnent plus de piquant et de charme à cette physionomie à la fois si féminine et si forte.

De ces débats sortit le Consulat à vie, qui dépassait les craintes de Mme Bonaparte, alarmée d'une simple prorogation à terme, mais qui restait en deçà des projets formés par l'entourage du Premier Consul, et de ce que la nation eût non-seulement permis, mais souhaité déjà. On voit bien cette situation dans le passage suivant, écrit à ce moment même sur le cahier quotidien de ses souvenirs, par un homme bien peu suspect, car son nom compte parmi ceux des plus purs amis de la liberté[2] : « La France, agitée pendant quelques années, n'a plus qu'un besoin, qu'un sentiment, *le repos*. Tout ce qui pourra le lui garantir aura son assentiment. Ses habitants, accoutumés à se mêler activement de toutes les questions politiques, paraissent aujourd'hui n'y plus mettre aucun intérêt. Soit insouciance, soit lassitude, jamais nation n'a été placée dans une position plus favorable pour être fortement gouvernée, et plus disposée à obéir à quiconque voudra la gouverner. Son chef ne connaît pas l'étendue de sa puissance et croit devoir encore dissimuler ses projets, ou modifier ses volontés, pour ne pas courir le risque de déplaire à tel ou à tel parti, à tel ou à tel individu. Ce qu'il vient de faire il l'eût pu faire plus tôt; ce qu'il faudrait faire, il le pourrait aujourd'hui : voilà ce qu'il ne croit pas, ce que l'on ne peut lui persuader. Son audace civile est loin d'égaler son audace guerrière. »

---

[1] *Mémoires sur le Consulat*, p. 273.

[2] *Journal et Souvenirs* de S. Girardin. t. III, p. 273.

Consulté sur la question de savoir si Bonaparte serait Consul à vie, le peuple, presque unanime, avait répondu affirmativement. Il remettait, sans hésiter, ses destinées, pendant tout le temps que la Providence le laisserait ici-bas, à celui qui avait rendu la France si grande. Évidemment cette magistrature viagère était dans les vœux et l'ambition légitime du Premier Consul. Il y voyait au dedans une plus grande force et au dehors un prestige de stabilité qui devait lui donner les moyens de consolider son œuvre d'ordre et de patriotisme. Mais, bien inspiré, il n'avait voulu tenir que du peuple souverain tout accroissement de puissance, spontanément offert par le Sénat, en dehors de toute élection.

Le Conseil d'État, chargé de rédiger les questions à soumettre au peuple, avait été d'avis de le consulter en même temps sur celle de savoir si le Premier

Consul, nommé à vie, aurait le droit de désigner son successeur. Bonaparte biffa cet article de sa main. Il eut peur d'abord des embarras inhérents à cette faculté qui allait susciter autour de lui les ambitions rivales. Il est permis de croire qu'alors il tenait aussi quelque compte des appréhensions de sa femme à cet égard. Joséphine, en effet, était sortie de cette sorte de lutte sans avoir rien perdu de l'affection de son époux, qui, habile à lire au fond des cœurs et connaissant bien celle qui devait s'immoler par dévouement pour lui, ne pouvait lui en vouloir d'aimer mieux sa personne que sa puissance. Il lui témoignait toujours la même tendresse et donnait aux siens des marques gracieuses d'affection qui allaient au cœur de Joséphine. C'est ce qui se voit dans cette lettre écrite par elle à la Martinique que lès Anglais nous restituaient, le 12 mai, c'est-à-dire le jour où *le Moniteur* posait à la France la question du Consulat à vie. Mme Bonaparte fait grâce à sa mère, qu'elle appelle auprès d'elle au nom de son mari et au sien, de tout détail sur ses ennuis; elle l'eût affligée sans en être peut-être bien comprise à cette distance.

« Paris, le 22 floréal (12 mai)[1].

« C'est le citoyen Bertin qui vous remettra ma lettre, ma chère maman. Le choix que fait Bonaparte de lui, pour le nommer préfet de la Martinique, prouve l'estime qu'il lui porte et l'assurance qu'il fera le bonheur de cette colonie. Le citoyen Bertin vous donnera de mes nouvelles et vous remettra une boîte d'or enrichie de diamants, sur laquelle sont les portraits de Bonaparte, le mien et ceux de mes enfants. C'est un cadeau que vous fait mon mari; il désire qu'il vous soit agréable et que vous puissiez en jouir longtemps. Je veux aussi, ma chère maman, vous faire un présent. Je vous envoie un très-beau chapelet que m'a donné notre Saint-Père le Pape; il l'a béni de sa main. Je ne puis mieux prouver au Pape le cas que je fais de son cadeau qu'en le remettant à la plus vertueuse et à la meilleure des femmes.

---

[1] Cette lettre, autographe et inédite, fait partie des archives de la famille Tascher de La Pagerie. Elle ne porte point la date de l'année; mais cette date est indiquée par celle de la nomination du préfet colonial cité par Mme Bonaparte et arrivé dans la colonie en juillet 1802.

« Bonaparte et moi avons le plus grand désir que vous veniez vivre avec nous; j'espère que vous vous rendrez à nos vœux, et que l'année ne se passera pas sans jouir de ce bonheur. Je vous ai mandé dans le temps le mariage de votre petite-fille avec un des frères de Bonaparte. C'est le quatrième : il se nomme Louis; c'est un très-bon sujet; il a été élevé par Bonaparte; il est colonel d'un régiment de dragons, et n'a que vingt-trois ans. Il n'y a que quatre mois qu'il est marié, et sa femme est déjà grosse de trois mois. Me voilà bientôt grand' maman : cela me paraît très-plaisant.

« Écrivez-moi souvent et donnez-moi des nouvelles de toute ma famille. Décidez donc mon oncle à venir en France et à nous mener tous ses garçons : Bonaparte se chargera d'eux. Il devrait aussi m'envoyer ma filleule. Je profiterai, ma chère maman, de toutes les occasions pour vous écrire et vous renouveler l'assurance du tendre attachement de votre fille. Adieu, ma chère et bonne maman; je vous embrasse de tout mon cœur.

« La Pagerie-Bonaparte.

« Je laisse la plume à mes enfants qui veulent vous écrire. Écrivez à Bonaparte, cela lui fera plaisir. Envoyez-moi toutes les graines d'Amérique et tous les fruits : des patates, des bananes, des oranges, des mangots ou manguiers, enfin tout ce que vous pourrez en fruits et en graines. Mille choses aimables à nos connaissances[1]. »

L'affaire du consulat à vie une fois réglée, Mme Bonaparte se rendit aux eaux de Plombières auxquelles elle redemandait une fécondité qui eût assuré non-seulement sa position, mais son affectueux empire sur

---

[1] On a reproché à Joséphine, devenue puissante, de n'avoir point fait venir à Paris auprès d'elle sa mère, morte à la Martinique sans avoir contemplé la splendeur de sa fille. Cette lettre répond à ce reproche et montre que si Mme de La Pagerie, par suite de ses goûts simples, par appréhension d'un si long voyage à son âge et crainte du climat d'Europe, n'est pas venue en France, ce n'est pas que sa fille, nous en verrons d'autres marques, ne l'en eût instamment priée, comme elle fait au reste de toute sa famille. On en lit précisément une preuve dans les quelques lignes ajoutées par Eugène et Hortense à cette lettre de leur mère qui avait invoqué le secours de leurs instances; nous les rétablissons ici dans leur intime simplicité :

« Je me joins à maman, ma chère grand'maman, pour vous donner des nouvelles de vos petits enfants. Je suis le seul qui ne vous connaisse pas; mais j'espère que si vous ne venez pas en France, j'irai vous voir. Je le désire beaucoup, et le plus ardent de mes souhaits est de voir le moment où nous serons tous réunis, car son époux, et livré celui-ci, sans embarras et sans contrainte, à ce courant de pouvoir héréditaire où le poussaient la faveur publique, l'ambition de famille et son souci de la durée d'un édifice déjà si glorieux, mais non affermi et point terminé. A son retour, après deux mois d'absence, Joséphine trouva le cabinet du Premier Consul en plein travail de réforme constitutionnelle.

En voyant l'empressement de la nation pour acclamer le pouvoir viager de Bonaparte, ceux qui n'avaient pu l'entraîner cherchèrent un moyen de redonner vie à leurs projets : ils le rencontrèrent dans les circonstances de l'élection populaire qui venait d'avoir lieu. En effet, pendant que l'opinion allait ainsi au-devant des désirs du Premier Consul, elle avait exprimé ses vœux pour qu'une modification dans le même sens de durée et de stabilité fût apportée aux

maman nous fait espérer que vous viendrez cette année. Elle vous y engage, et, si cela est nécessaire, je me joins à elle de tout mon cœur. Adieu, ma bonne maman, écrivez-nous souvent, ne nous oubliez pas et comptez que je vous suis attaché comme le doit un bon fils à une bonne et tendre mère. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« EUGÈNE BEAUHARNAIS. »

« Votre Hortense qui vous aime toujours bien et qui se souvient toujours de vous avec bien du plaisir, veut aussi se joindre à son frère pour vous parler de son attachement et du désir qu'elle aurait de vous revoir. Je ne doute pas que ma chère maman ne fasse son possible pour venir embrasser ses enfants, ses petits-enfants, et bientôt son arrière petit-enfant. Cette réunion nous rendrait bien heureux, je vous assure. Adieu, ma chère maman, pensez toujours à votre Hortense, et ayez pour elle les sentiments bien tendres qu'elle vous a voués pour la vie.

« HORTENSE BONAPARTE. »

autres parties de la constitution. Les questions déjà débattues revenaient donc sur le tapis. D'un autre côté, par son vote presque unanime, par cet acte de confiance illimitée, la nation semblait avoir délégué à Bonaparte, sa vie durant, sa propre souveraineté. C'était, disait-on, un blanc-seing qu'elle lui avait remis pour organiser le gouvernement au plus grand avantage du pays. Devenu ainsi pouvoir constituant, le Premier Consul, avec le seul concours du Sénat, et sans en référer de nouveau au peuple, avait faculté d'opérer dans la constitution les changements qui seraient reconnus nécessaires pour cadrer avec le consulat nouveau. Ses conseillers essayèrent de regagner tout le terrain qu'ils avaient perdu, ou du moins qu'ils n'avaient pas conquis. Ils s'entendirent pour exciter cette *audace civile* dont M. de Girardin nous accusait la prudente tiédeur : ils voulurent reprendre la désignation du successeur, emporter peut-être l'hérédité de famille, si on ne pouvait aller jusqu'au rétablissement de la monarchie.

Le courant était si favorable, l'occasion si engageante que si le Premier Consul eût eu un fils il est évident qu'il eût dès lors édifié, au profit de cet héritier naturel et incontesté, le pouvoir que tout semblait lui offrir. Mais, depuis trois mois, son embarras n'avait point diminué. Évidemment il n'était pas prêt à trancher, dans sa famille et en faveur de l'un de ses frères, cette question d'hérédité, grosse de jalousies et d'orages ; et jamais on n'a vu Napoléon faire avant le temps des choses superflues. D'ailleurs on peut croire que, déjà à cette date, sans diminuer les mérites divers de ses frères, il aimait mieux, pour la continuation de son œuvre, un héritier, même adoptif, élevé par lui dans ses idées et façonné, dès l'enfance, à ses desseins. Sur trois de ses frères mariés, les deux premiers n'avaient que des filles. On ignorait ce qui naîtrait de la femme du troisième, alors enceinte de six mois. Le parti de l'hérédité attendait avec impatience l'accouchement de Mme Louis Bonaparte, et, si elle mettait au monde un fils, on ne doutait point que cet événement ne fût cause gagnée pour le système héréditaire, et que le Premier Consul ne le proclamât aussitôt en adoptant son neveu. Son affection particulière pour Louis et sa tendresse pour Hortense, à la fois sa belle-fille et sa belle-sœur, rendaient la chose certaine aux yeux d'un très-grand nombre, sans qu'il fût nécessaire d'avoir recours aux abominables suppositions par lesquelles l'esprit de parti, habile et pervers, trouvait le moyen d'attaquer la réputation ou la tranquillité de quatre victimes à la fois.

Mais si Bonaparte n'était pas prêt, ni dans sa volonté ni dans ses combinaisons, à organiser au sein de sa famille le gouvernement héréditaire, il pouvait au moins, sans inconvénient pour lui et avec profit pour la chose publique, se nantir de ce droit de désigner son successeur qu'il avait refusé trois mois auparavant. Malgré la suppression de la question relative à ce point, un grand nombre de votes, donnant la réponse complète, avaient formellement demandé que le Premier Consul eût cette faculté, qui rassurait les amis de la stabilité par la perpective de la transmission intelligente et sans secousses de l'autorité consulaire. Le vœu à cet égard devenait général. Le Premier Consul qui, dans le facile édifice de sa fortune, avait pris pour système de suivre et de ne jamais devancer l'opinion, se décida enfin, sauf à ne faire qu'une désignation tardive, et même testamentaire, du magistrat républicain destiné à lui succéder. Mais comme il gardait encore par-devers lui cette détermination, la seule à laquelle il voulût consentir, les projets continuaient à se produire dans Paris. Au Sénat, au Conseil d'État, dans les autres corps, dans les salons, dans les lieux publics, on indiquait, on examinait toutes les éventualités que permettait d'espérer une conjoncture si propice aux vœux de stabilité. Un bien plus grand nombre qu'au mois d'avril précédent voulait maintenant, sans plus tarder, revenir à la monarchie, sûr qu'on était de réhabiliter aux yeux de la France, en le remettant aux mains d'un consul glorieux qui serait un grand roi, ce sceptre tombé dix ans auparavant, débile et ensanglanté, sur la place des supplices. On disputait seulement sur le titre : les uns demandaient un Roi, d'autres un Empereur, et l'on parlait de refaire un *Empire des Gaules*, comme répondant mieux aux accroissements de territoire que la victoire avait donnés à l'ancienne France.

Telle était la situation des choses lorsque Mme Bonaparte revint de Plombières à la Malmaison. Les conseils étaient fréquents, mais le Premier Consul, comme toujours, se montra peu communicatif avec elle sur ses projets politiques. A son retour, Joséphine eut sur ce qui se préparait de nouvelles et, pour nous, bien intéressantes conversations avec cet ami, devenu de jour en jour un confident et un conseiller plus intime : nous aimons mieux y avoir encore recours que d'essayer ici de ses sentiments une expression à coup sûr moins fidèle et moins animée : « Les affaires vont bien (dit-elle à M. Thibaudeau, dans la journée du 31 juillet[1]) ; l'on va, en effet, faire quelques changements à la constitution : des lois organiques. Les deuxième et troisième Consuls seront nommés à vie ; il n'y aura ni hérédité, ni désignation de successeur. Le Sénat conservera la nomination du Premier Consul en cas de vacance. J'ai dit, il y a quelques jours, à Bonaparte : « Eh bien ! quand me fais-tu Impératrice des Gaules ? » Il a ri et m'a dit : « Quoi ! la petite Joséphine Impératrice ! » Je lui ai répondu en lui citant ce vers :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

« La femme de ce soldat partage son rang. » Il a répondu que c'était une absurdité.

Le surlendemain, M. Thibaudeau retourna à la Malmaison : « Je crois, lui dit encore Mme Bonaparte[2].

---

[1] *Mémoires sur le Consulat*, p. 281.

[2] P. 282.

les changements très-prochains; après-demain, demain peut-être. Il y a eu hier ici une assemblée de plusieurs Sénateurs et des Consuls, depuis midi jusqu'à cinq heures. Il s'agit toujours de nommer aussi à vie les deuxième et troisième Consuls; il est question de réduire le Tribunat et d'augmenter le Sénat, de donner à Bonaparte le droit de présenter au Sénat trois candidats pour le premier consulat; je tiens cela d'une personne sûre. Bonaparte ne m'en dit mot; mais lorsque je le mets sur la voie il ne s'en défend que faiblement. On m'a assuré que le projet était très-populaire. Je ne cesse de recommander à Bonaparte de ne rien ajouter à son pouvoir, et de rejeter tous les nouveaux titres qu'on lui propose; de bien se garder surtout de désigner de son vivant son successeur. S'il en vient à le désigner, ce sera Joseph; Bonaparte le présentera avec deux mannequins. Cambacerès m'a dit: « On répand que vous ne voulez ni de roi ni « d'empereur. » Je lui ai répondu: « On a tort si l'on « prétend que je l'ai dit; on a raison si l'on croit m'a« voir devinée. » Enfin il faut attendre le résultat de cette grande affaire. »

Ce résultat fut connu la semaine suivante. Le 18 thermidor (6 août 1802) *le Moniteur* publia le sénatus-consulte organique voté la veille par le Sénat. Nous n'avons point à nous occuper de ses dispositions relatives au corps électoral, au Sénat, au Conseil privé, au Conseil d'État. Par un article, les second et troisième Consuls étaient comme Bonaparte nommés à vie; quant au Premier Consul le sénatus-consulte lui donnait le droit de choisir les juges-de-paix et les magistrats municipaux, jusqu'alors élus, celui de présider le Sénat, de nommer directement le tiers de ses membres, et de présenter des candidats pour les deux autres tiers; la constitution révisée lui accordait encore le droit de grâce et celui de faire la paix et la guerre, et enfin la faculté de désigner son successeur.

Huit jours après, le 15 août, jour de la fête de Napoléon Bonaparte, célébrée alors pour la première fois, toutes les autorités, tous les corps vinrent lui présenter leurs félicitations sur les changements opérés. Ce furent, dans Paris et dans toute la France, des démonstrations extraordinaires. Les adresses affluèrent aux Tuileries. Tous les évêques publièrent des mandements et firent chanter des *Te Deum*[1]. Le 21, le Premier Consul alla présider le Sénat, cheminant entre deux haies de troupes qui bordaient la route, des Tuileries au Luxembourg. C'était, maintenant, un roi sauf le titre. L'accueil qu'il reçut lui eût permis, ce jour-là, de se faire proclamer s'il l'eût voulu; car, en général, loin de blâmer, on se plaignait qu'il se fût ainsi montré discret et timoré. Mais, plus que jamais, Bonaparte était bien décidé, dans ses aspirations plutôt que dans ses projets arrêtés, à donner le pas et même une assez forte avance à l'opinion publique: il désirait être appelé, poussé par elle dans toutes les phases d'une grandeur méritée, dont il avait le pressentiment, sans en éprouver l'ardeur trop impatiente et l'audace inconsidérée.

---

[1] *Mémoires sur le Consulat*, par M. Thibaudeau, p. 304.

On ne doit pas trop reprocher à Joséphine, influencée par ses craintes conjugales, son appréhension de l'avenir, ses préoccupations personnelles et sa lutte avec ses ennemis, de n'avoir point eu, dans toute cette crise, une nette et suffisante appréciation de cette faveur publique qui était la force et la loi de son mari, et de n'avoir pas mieux compris ce que pouvait et devait alors le Premier Consul. Au reste, c'est un reproche qui n'est pas commun que celui qui consiste à dire d'une femme aux prises avec la plus brillante destinée, qu'elle a péché par trop peu d'ambition et par un excès de modération.

La désignation du successeur avait passé, mais l'hérédité était restée en chemin, et avec elle la question de séparation et de divorce que les plus impatients et les plus haineux n'avaient pas craint d'agiter prématurément et sans trop de mystère. Bonaparte avait repoussé ces tentatives peu séantes avec une promptitude faite pour rassurer Joséphine, quoique troublé et malheureux parfois de se voir sans enfants de cette femme toujours aimée, quand, à un horizon déjà si distinct et si rapproché, brillait la couronne qui semblait l'appeler.

Pendant que la France se réjouissait, Mme Bonaparte restait avec les blessures qu'elle avait reçues dans cette sorte de lutte. Avec sa disposition d'esprit, elle vit presque un échec personnel dans la chute de Fouché, envoyé au Sénat par suite de la suppression de son ministère de la police. Joséphine avait conçu pour lui un véritable attachement, parce qu'elle croyait pouvoir compter sur son dévouement, mais beaucoup plus parce qu'elle avait une entière confiance en son habileté un peu vantarde, et dans son bonheur, qu'il lui exagérait, pour déjouer les tentatives ourdies contre Bonaparte. « Et puis (disait-elle à son fidèle conseiller d'État) il dit la vérité et n'est point flatteur[1]. » Le Premier Consul voyait, au contraire, avec peine l'influence envahissante que cherchait à prendre ce ministre sous le couvert de fonctions peu définies, qui lui permettaient de toucher à tout, et le poussaient même à vouloir indiscrètement se rendre important dans sa famille. L'administration générale de la police fut attribuée au département de la justice, à la tête duquel fut placé Régnier. « Je crains bien (ajoutait Joséphine à M. Thibaudeau[2]) que la suppression du ministère de la police et le renvoi de Fouché n'aient des suites fâcheuses. » Cependant elle rendait justice à l'honnêteté de son successeur : « Le Premier Consul, lui dit-elle quand Régnier fut lui rendre visite, a fait en vous un bon choix ; il pouvait en faire un aussi bon, il ne pouvait en faire un meilleur ; mais je vous conseille de lui dire toujours la vérité et de ne pas le flatter. » Dans sa persuasion, elle donna à Fouché, au moment de son départ, les plus touchantes marques de sympathie : à cinq ans de là, celui-ci l'en récompensait à sa façon, en lui faisant, le premier, sans ménagement comme sans autorisation, la proposition formelle du divorce, bien avant que Napoléon s'y fût résolu.

---

[1] M. Thibaudeau, p. 329.

[2] *Ibid.*

Quelques jours après, Mme Bonaparte eut une dernière conversation avec son confident; c'est du moins la dernière que nous trouvions dans ses précieux et trop courts Mémoires : « Soyez sûr, lui dit-elle, qu'ils n'ont pas renoncé à leur projet d'hérédité, et que cela arrivera un peu plus tôt, un peu plus tard. Ils veulent que Bonaparte ait un enfant de qui que ce soit. Ils voudraient ensuite me le faire adopter, parce qu'ils sentent bien que Bonaparte se ferait tort s'il renvoyait une femme qui s'est associée à lui dans un temps où il n'avait aucune puissance, et avec la fille de laquelle il a marié son frère. Mais jamais, je le leur ai déclaré, je ne me prêterai à une pareille infamie.... Ils commenceront par faire tout leur possible pour éloigner Bonaparte de moi. Ils ont parlé d'une forte pension à me faire s'il divorçait, mais je lui ai bien dit que si cela arrivait je ne voudrais rien de lui. Je vendrais mes diamants et j'achèterais une campagne où je vivrais heureuse, si ces messieurs voulaient m'y laisser tranquille....[1] »

---

[1] Relativement à ces propositions faites par un zèle coupable à Joséphine, de simuler une grossesse, on trouve dans les Mémoires de Thibaudeau (p. 272), la note suivante de son éditeur : « Las Cases fait dire à Napoléon, que lorsque Joséphine dut renoncer à l'espoir d'avoir un enfant, elle le mit souvent sur la voie d'une grande supercherie politique; qu'elle finit même par oser la lui proposer directement. (*Mémorial*, anc. édit., t. III, p. 354.) On voit, par les conversations de Joséphine, que cette supercherie lui fut, au contraire, proposée, et qu'elle la repoussa avec indignation. » Pour l'é-

Contre ses ennemis, Mme Bonaparte avait une force qui devait encore souvent la protéger, car cette campagne du divorce, ouverte dès la première année du Consulat, se renouvela bien des fois; c'est la tendresse d'un époux qui ne faisait pas un seul rêve de grandeur sans y associer la compagne de sa vie. Aussi, Bonaparte s'empressa de la parer de nouveaux honneurs, afin de lui communiquer quelque chose de la position exceptionnelle qui venait de lui être faite. En même temps qu'on établissait aux Tuileries quatre *préfets*, une décision des Consuls accorda à Mme Bonaparte quatre dames, *pour lui aider à faire les honneurs du palais :* c'étaient Mmes de Rémusat, de Talhouet, de Luçay et de Lauriston [1]. Ce fut la deuxième phase de la cour consulaire, la transition entre la simplicité des premiers jours et le faste impérial. Depuis la paix, les étrangers, les Anglais surtout, commençaient comme avant la révolution, à affluer à Paris : il fallait paraître, et représenter dignement la France à leurs yeux [2].

---

diteur, comme pour nous, il n'y a aucun doute à concevoir, non seulement sur la fidélité des souvenirs de M. le comte Thibaudeau (l'Empereur, qui l'estimait, lui donna plus tard ce titre), mais encore sur la sincérité des paroles de Joséphine dont les conversations reproduites, le lecteur a pu en juger, offrent tous les caractères de la plus confiante spontanéité.

[1] *Mémoires* du duc de Rovigo, t. I, p. 455. *Souvenirs* de M. de Menneval, p. 120. *Constant*, p. 152.

[2] « A l'occasion de la paix, ou plutôt de la trêve avec l'Angleterre, le Premier Consul donna l'ordre de parcourir tous les dépôts publics et d'apporter dans les appartements du palais des Tuileries tout ce que l'on trouverait d'élégant et de convenable pour son ameublement. *Il voulait déployer aux yeux des étrangers les re-*

Deux habitants du palais des Tuileries nous font connaître sa nouvelle physionomie. Voici dans quels termes M. de Menneval en reproduit l'organisation : « Il y avait un gouverneur du palais qui était le général Duroc. Ce général avait dans ses attributions l'ordonnance des dépenses, la police et la surveillance du palais. Il tenait table pour les officiers et dames de service, et pour les aides de camp. La maison militaire se composait alors de quatre généraux commandant la garde des Consuls, les généraux Lannes, Bessières, Davoust et Soult; de huit aides de camp, les colonels Lemarois, Caffarelli, Caulaincourt, Savary, Rapp, Fontanelli, officier italien, et le capitaine Lebrun, fils du troisième Consul. Il y avait quatre préfets du palais, MM. de Luçay, de Rémusat, Didelot et Cramayel, et quatre dames. Un des généraux de la garde était de service chaque semaine chez le Premier Consul, ainsi qu'un aide de camp et un préfet du Palais. Les préfets du Palais étaient chargés du service intérieur, du règlement de l'étiquette et de la surveillance des spectacles. Les dames étaient chargées d'accompagner Mme Bonaparte; les présentations des femmes des ambassadeurs étrangers et autres, étaient faites par elles. Une dame était de service chaque semaine auprès de Mme Bonaparte. Dans les cérémonies ou dans les circonstances extraordinaires, les préfets du Palais et les dames étaient

---

sources de l'État qu'il gouvernait. Ce sont ses propres expressions. » (Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du palais, par M. de Bausset, t. IV, p. 96.)

tous présents. Le général de la garde, de service, tenait table pour les officiers qui étaient de garde au Palais. Il y avait ainsi déjà à cette époque, dans la maison du Premier Consul, les éléments d'une Cour[1]. »

Le colonel Savary, depuis duc de Rovigo, nous fait, lui, assister au premier grand cercle tenu alors par Joséphine[2] : « Cette cour, raconte-t-il, n'avait encore que quelques mois d'installation, lorsque les étrangers furent reçus pour la première fois. La réception eut lieu dans les appartements de Mme Bonaparte, sur le jardin. Elle fut nombreuse, composée de tout ce que nos voisins avaient de plus aimables femmes, qui y parurent avec un luxe de pierreries dont notre cour naissante n'avait pas encore d'idée. Le corps diplomatique y assista tout entier. Enfin l'affluence fut telle, que les deux salons du rez-de-chaussée purent à peine suffire au concours que cette cérémonie avait attiré. Quand tout fut prêt, que chacun eut pris sa place, Mme Bonaparte entra, précédée du ministre des Relations extérieures, qui lui présenta les ambassadeurs étrangers; elle fit ensuite le tour du premier salon, toujours précédée par le ministre, qui lui nommait successivement chacune des personnes qui se trouvaient sur son passage. Elle achevait de parcourir le second, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et laissa voir le Premier Consul qui se présentait au milieu de cette brillante assemblée. Les ambassadeurs le connaissaient déjà; mais les femmes l'apercevaient pour la première fois. Elles se levèrent spontanément et avec un mouvement de curiosité très-prononcé. Il fit le tour de l'appartement, suivi des ambassadeurs des diverses puissances, qui se succédaient l'un à l'autre, et nommaient les dames de leurs pays respectifs [1]. »

---

[1] *Souvenirs* de M. le baron de Menneval, t. Ier, p. 120.

[2] C'est ainsi qu'on appela dès lors les réunions officielles aux Tuileries.

C'est dans l'une de ces réunions d'apparat, qui se renouvelèrent souvent, que fut reçu avec une si haute distinction, l'illustre Fox, attiré comme tant d'autres par la grande renommée de Bonaparte, et vivement désireux de le connaître de près [2]. Entouré de son auréole, le Premier Consul était sûr de captiver ceux qu'amenait en France cette curiosité admirative; mais il fallait à Joséphine, pour triompher d'une sorte d'épreuve publique, tout son tact de femme du monde et son esprit de société. Cette aristocratie étrangère et féminine la reconnut pour une des siennes, et elle obtint un succès complet dans ces cercles presque européens, donnant ainsi à la fois satisfaction à l'amour-propre et à la politique de son époux.

L'état de maison du Premier Consul devenant de jour en jour plus considérable, et la Malmaison ne se trouvant plus en proportion avec les besoins d'une grande représentation, le château de Saint-Cloud fut assigné au chef de l'État pour résidence d'été. Lorsque les travaux nécessaires de réparation eurent été terminés, le Premier Consul vint s'y établir dans l'automne de 1802. Joséphine avait éprouvé un premier serrement de cœur en allant occuper aux Tuileries l'appartement de la dernière et si infortunée reine de France; elle fut saisie d'une impression encore plus pénible en retrouvant dans le petit parc de Saint-Cloud le pavillon privilégié de Marie-Antoinette, dédié par cette princesse *à la félicité!*

---

[1] *Mémoires* du duc de Rovigo, t. Ier, p. 455.

[2] Thibaudeau, p. 397.

A Saint-Cloud s'établit le premier essai d'une véritable cour. Bonaparte y transporta le gouvernement. Il fit fermer les grands appartements des Tuileries et Duroc fut chargé d'annoncer qu'il n'y aurait plus de réception à Paris que le 15 de chaque mois, mais que, tous les dimanches, il y aurait à Saint-Cloud une grande audience précédée de la messe, à laquelle on ferait plaisir au Premier Consul d'assister[1]. En s'entourant de plus d'apparat, en se plaçant ainsi un peu à distance et se rendant d'un accès moins facile, le Premier Consul imposait davantage. Nous l'avons vu à la Malmaison dans son bonheur et sa liberté privée; Saint-Cloud le montra à l'apogée de sa gloire et de sa force, et ne le cédant en rien aux grands hommes dont il avait réuni les images dans son appartement[2]. Saint-Cloud ne faisait pas négliger Malmaison, et Mme Bonaparte, surtout, y allait plus d'une fois par semaine, car là seulement elle se retrouvait et se sentait chez elle. Mais Joséphine n'en donnait pas moins ses soins aux progrès féminins de la cour consulaire. Sa tiédeur pour les grandeurs, s'alliait, avons-nous dit, à la passion du luxe et au génie de l'élégance, et le rang de son mari ne sollicitait pas vainement son amour des belles choses. D'ailleurs, elle voulait et savait lui plaire (soin dominant pour elle), en se livrant, avec bonne grâce, à l'organisation délicate de cet entourage social, qui, modeste et rude au début, finit en quatre ans de progrès insensibles mais constants, par aboutir à la cour impériale.

---

[1] M. Thibaudeau, p. 11.

[2] Par ses ordres on y plaça les bustes de Scipion, d'Annibal, de César et de Charles XII.

Celui qui nous a déjà tant servi pour faire bien connaître l'histoire intime du Consulat, trace de cette seconde phase un tableau qu'il faudrait pouvoir reproduire en entier. Contentons-nous de quelques traits. « Lorsque Bonaparte fut Premier Consul à vie, sa cour, dit-il [1], se trouva comme son pouvoir sur le même pied que celle d'un roi. On y procéda pas à pas mais sans relâche. Ce fut l'affaire de deux ans. On compulsa tous les codes de l'étiquette; on consulta les vieux courtisans et les anciens valets. Comment cela était-il? comment cela se faisait-il autrefois? Telle était la question à l'ordre du jour dans l'intérieur du palais, et l'on en revenait toujours aux *us* et coutumes du bon temps passé.... De tout temps, et partout, on vit dans les cours des contenances gauches et des caricatures. Dans le commencement, elles devaient être plus remarquables à la cour du Premier Consul, pour les personnes qui avaient les formes, les manières, le jargon et les traditions de l'ancienne cour. Ces personnes-là s'égayaient donc sur la nouvelle; cependant elle fit de rapides progrès, et fut bientôt en état de le disputer, sous tous les rapports, aux époques les plus brillantes de la monarchie. Pour y arriver on n'avait pas besoin de faire ses preuves. On y trouvait donc réuni ce qu'il y avait de plus distingué dans toutes les classes de la société, dans les arts, les sciences, le commerce et les professions libérales. On y voyait une foule de guerriers, de héros, tout resplendissants de la gloire de nos armes, fondateurs et soutiens inébranlables de l'indépendance de la patrie. »

---

[1] *Mémoires* de M. Thibaudeau, p. 9.

Les costumes finirent par se *civiliser* tout à fait. L'épée et les bas de soie remplacèrent le sabre et les bottes. L'habit noir à la française fut généralement adopté, et le ministre des finances, Gaudin, introduisit le premier à Saint-Cloud la bourse à cheveux et les manchettes de dentelle[1]. C'était là le costume habillé; chacun le prit (sauf bien entendu les militaires de profession) pour être agréable au Premier Consul qui voulait qu'on *s'habillât*. L'entraînement était général; on revenait aux modes comme on voulait revenir au Gouvernement d'autrefois. Les *ultras* de la toilette et de la forme monarchique, entendaient même rétrograder jusqu'à la poudre et aux perruques. « Chaque matin, on regardait la tête du Premier Consul; si on l'eût vu une seule fois avec de la poudre, c'en était fait d'une des modes les plus saines et les plus commodes de la Révolution; les cheveux au naturel eussent été proscrits. Mais le Premier Consul ne put se résoudre, pour son compte, à cette réaction, et l'on conserva du moins la liberté de porter ses cheveux comme on le voulait.... Les femmes qui poussaient à l'ancien régime par légèreté et par vanité, étaient cependant ennemies déclarées de la poudre; elles avaient de bonnes raisons pour cela. Elles tremblaient surtout que la réforme ne les atteignît, et qu'on ne finît par les grands paniers, après avoir commencé par les chignons et les toupets. Mme Bonaparte était à la tête de l'opposition; il appartenait de défendre la grâce et le bon goût, à la femme de la cour qui en avait le plus. Elle détestait la gêne et la représentation. Elle répétait souvent son mot favori : « Que tout ceci me fatigue et m'ennuie! « Je n'ai pas un moment à moi. J'étais faite pour être « la femme d'un laboureur [1]. »

---

[1] Thibaudeau, p. 15.

C'est que l'existençe à Saint-Cloud était toute en dehors, toute d'apparat. Ce n'était plus la liberté presque bourgeoise de la Malmaison. L'étiquette avait augmenté en proportion de la grandeur de la résidence. La vie du Consul, rendue moins laborieuse par la paix, se partageait presque en audiences publiques, en grands dîners, en *cercles* le soir et en spectacles. « Les audiences de Saint-Cloud, ajoute le chroniqueur du Consulat [2], étaient très-nombreuses et duraient plusieurs heures. C'étaient des cardinaux, des évêques, des sénateurs, des conseillers d'État, des députés, des tribuns, des généraux, des ambassadeurs, des magistrats, des particuliers et des étrangers présentés, des royalistes et des républicains, des nobles et des roturiers; ce qu'il y avait de plus considérable parmi les nationaux et les étrangers, tous confondus et sur le pied de l'égalité. Le Premier Consul parlait presque à tout le monde. On en profitait pour l'entretenir d'affaires particulières ; les plus adroits se bornaient à lui faire leur cour. De l'audience du Premier Consul, on allait chez Mme Bonaparte. On lui présentait les dames étrangères ; on y remarquait déjà les Zamoïska, Potoska, Castel-Forte, Dorset, Gordon, Newcastle, Cholmondeley, Dolgorouki, Galitzin, etc.; car les plus grands noms de l'Europe venaient s'incliner devant le Premier Consul et sa femme. Il y avait, les dimanches, les mercredis et vendredis, un dîner de douze ou quinze personnes chez le Premier Consul, et le soir de ces jours-là Mme Bonaparte recevait. »

---

[1] *Mémoires* de M. Thibaudeau, p. 16.

[2] *Ibid*, p. 12.

D'abord moins nombreuses, ces réunions de Saint-Cloud furent bientôt devenues un cercle royal, présidé et dirigé avec aisance par Mme Bonaparte. On dressait quelques tables de jeu pour la forme. Le plus souvent le Premier Consul y paraissait et quelquefois il prenait les cartes. « Outre les audiences, ajoute M. Thibaudeau [1], il y avait de brillantes réunions sous le nom de cercles et de spectacles. On ne pouvait ni applaudir, ni siffler au théâtre de la cour : il fallait étouffer ses bâillements et dormir les yeux ouverts. Quand, dans les cercles, le Premier Consul faisait sa partie, il n'y avait plus dans les salons le moindre intérêt pour personne. Il en excitait un bien vif lorsqu'il y circulait. Sa conversation, en public, rarement gaie ou plaisante, jamais futile, avait un grand charme, et toujours de l'originalité et de la profondeur. On écoutait et l'on recueillait avec avidité ses moindres mots. Il recherchait de préférence les savants, comme pour se débarrasser avec eux des pensées et des soucis du pouvoir.... Il avait rarement de longues conversations avec les femmes. Un aussi grand caractère ne pouvait descendre à la galanterie. Il leur faisait quelquefois de mauvais compliments sur leur toilette ou sur leurs aventures ; c'était sa manière de censurer les mœurs.... Dans les cours où règnent les femmes, le bon ton est d'être sémillant, fat et léger. On trouvait encore pis que cela dans l'histoire du passé. La plus grande partie de ceux qui formaient la cour du Premier Consul, n'ayant pas été façonnés de longue main à cette grâce frivole des manières, y apportaient leur naturel ; il était moral. Le Premier Consul voulait de la décence et une gravité tempérée par l'élégance, la politesse et la grâce ; Mme Bonaparte en donnait l'exemple. » Joséphine reprochait à son mari cette sécheresse moqueuse avec les femmes, qui était chez lui un rôle factice et étudié. Elle aurait voulu, pour la popularité du Premier Consul et sa réputation de société, qu'il se laissât aller à son naturel, et fût au dehors ce qu'il était dans son intérieur, cet homme charmant que nous ont révélé les confidences conjugales.

---

[1] P. 17-19.

Mais là où l'on voyait bien les progrès de l'étiquette et le changement opéré dans les usages et les habitudes du palais, c'était à la messe qui, chaque dimanche, avait lieu avant l'audience. Nous avons la relation de la première qui fut dite à Saint-Cloud, le 3 vendémiaire an XI (25 septembre 1802). Ce dernier extrait complétera le tableau de la seconde cour consulaire, qui eut si peu de chose à faire pour devenir la cour de l'Empereur. « J'ai entendu ce matin (écrit M. Stanislas de Girardin sur son Journal [1]) une messe en musique célébrée dans la chapelle du château de Saint-Cloud. Cela serait un très-petit événement qui n'aurait rien d'extraordinaire, s'il n'eût été précédé d'une révolution qui avait renversé la royauté et la religion. On put croire, pendant de longues années, que c'en était fait de l'une et de l'autre; et l'on dut penser qu'elles ne parviendraient jamais à se rétablir sans le concours d'une contre-révolution complète. Cette contre-révolution n'a point eu lieu: la religion catholique est ressuscitée, et toutes les formes de la monarchie reparaissent. Le dimanche, le chemin de Paris à Saint-Cloud est couvert de voitures, comme l'était, à pareil jour, sous l'ancien régime, celui de Versailles. Bonaparte habite le séjour des rois, et ses ameublements surpassent peut-être les leurs en magnificence. Comme il y a loin des folies ensanglantées de 93, des fêtes de la Raison, de la théophilanthropie de la Réveillère, à un évêque de Versailles disant la messe à Saint-Cloud: et quel immense intervalle entre le gouvernement du Comité de salut public et celui du Premier Consul!

---

[1] *Journal et Souvenirs* de Stanislas Girardin, t. III, p. 286.

« Il y avait quelque chose de piquant à observer, dans cette magnifique galerie de Saint-Cloud, les figures de beaucoup d'ex-conventionnels, de ces modernes Brutus qui avaient fréquemment juré sur l'autel de la patrie, que celui qui tenterait d'usurper le pouvoir suprême, périrait sous leurs coups. L'usurpateur était là; il était au milieu d'eux, jouant aussi bien son rôle de maître qu'eux jouaient maladroitement celui de courtisans. On remarquait une foule immense, vêtue d'habits plus ou moins richement brodés, et, au milieu d'elle, *un homme;* dans ce vaste palais, une suite nombreuse, richement habillée, qui ne faisait attention qu'à *un homme :* et si, de là, on portait ses yeux sur la France, on apercevait une multitude prodigieuse dont la vue est fixée sur *un homme!* De cette reflexion il résulte qu'il n'y a plus qu'un homme dans l'État. Cet homme, c'est le *Consul,* comme prirent soin de nous l'apprendre les individus chargés de l'annoncer, lorsqu'il entra dans la galerie. A ce nom, toutes les conversations particulières cessent, tous les groupes se désunissent, tous les cercles se rompent; les fonctionnaires publics se rangent sur deux haies. Bonaparte passe au milieu; il cherche à fixer le sourire sur ses lèvres, il distribue de petits saluts à droite et à gauche, comme le pape donne des bénédictions; il se *dandine* en marchant, parce que le dandinement, que l'on croyait être une propriété exclusive des Bourbons, appartient à la place qu'il occupe. Il naît de l'embarras involontaire et forcé qu'éprouve celui qui se trouve être, par sa position, le point de mire de tous les observateurs. Derrière le Consul, bien loin derrière lui, on apercevait Cambacerès et Lebrun; le premier donnait la main à Mme Bonaparte, et le second à Mme de Luçay : encore derrière eux, on remarquait un petit groupe d'hommes et de femmes attachés à la maison. Le principal personnage alla se mettre dans une tribune en face de l'autel. Il y occupait une place distinguée, c'était celle réservée à Louis XVI, lorsqu'il assistait à la messe. A côté de lui, et en avant des deux Consuls, on remarquait Mme Bonaparte. C'était la première fois qu'elle avait eu en public le pas sur les collègues de son époux. Les autres places de la tribune étaient occupées par les ministres et par la foule. La messe commencée, on ouvrit les fenêtres de la galerie qui donnaient sur la chapelle, et elles furent bientôt occupées et garnies par des évêques, des généraux, un cardinal, des membres de l'Institut, et toutes les autorités constituées. »

Cette messe, qui précédait l'audience, n'était pas du goût de tout le monde, et les répugnances qui s'étaient manifestées, chez quelques-uns, le jour de

Pâques de la même année, lors du *Te Deum* du Concordat à Notre-Dame, quoique plus discrètes aujourd'hui, n'en étaient pas moins réelles. Cela se conçoit : « il y en avait beaucoup qui avaient perdu l'habitude de l'église, qui n'y étaient jamais allés, qui avaient contribué à renverser le culte ; quelques-uns même avaient vivement persécuté les prêtres [1]. » Mais l'homme d'État qui relevait les âmes en relevant la religion, n'avait pas entrepris cette noble et salutaire révolution pour reculer ainsi devant quelques bouderies et quelques sarcasmes. La messe de Saint-Cloud fut précisément instituée par lui, afin d'annihiler ou de dompter ces résistances ; et comme signe de sa volonté, de Saint-Cloud même, il ordonna de construire dans le palais des Tuileries une grande chapelle avec une tribune spacieuse pour sa cour : c'est celle qui existe aujourd'hui [2]. Toutefois cette mauvaise humeur se perdait dans l'assentiment général, et les femmes surtout étaient ravies de revoir ces touchantes cérémonies du culte qui avait charmé leur enfance. Joséphine, élevée dans un pays de foi, auprès d'une pieuse mère, fut la première à donner l'exemple des pratiques religieuses, discrète et sans faste néanmoins, et cherchant toujours à mettre dans sa vie la convenance et la réserve.

Après avoir reçu à Saint-Cloud les hommages de tout ce que Paris contenait d'hommes considérables et d'étrangers de distinction, le Premier Consul se décida à parcourir avec sa femme, une province, la Normandie, qu'on lui disait hostile à son gouvernement. Mais, avant de se mettre en route, Joséphine voulut assister aux couches de sa fille qui, à la commune joie, le 11 octobre, mit au monde un fils, le premier né d'un Bonaparte, et auquel Napoléon donna son nom, comme à son héritier, dans le cas où il n'en aurait pas par lui-même.

---

[1] M. Thibaudeau, p. 13.

[2] *Mémoires* de M. de Bausset, t. IV, p. 110.

Vers la fin du mois, on partit pour la Normandie. Contrairement à certains pronostics, ce voyage fut une véritable ovation. En passant à Ivry, le Premier Consul voulut s'arrêter pour visiter le champ de bataille immortalisé par le Béarnais; à la vue de ces lieux fameux il se découvrit, en disant : « Honneur à « la mémoire du meilleur Français qui se soit assis « sur le trône de France! » prouvant par là qu'il ne craignait pas de rendre justice aux héros de la monarchie, on pouvait déjà dire, à ses prédécesseurs. Il donna des ordres pour le rétablissement de la colonne destinée à perpétuer le souvenir de la victoire de Henri IV.

Le Premier Consul accorda, en passant, quelques heures à Évreux, et, le 30 octobre, il fit son *entrée* dans la capitale de la Normandie. C'est à dessein que nous employons ce mot, car rien ne ressembla plus à une entrée royale que cette arrivée de Bonaparte et de Joséphine à Rouen.

En avant de la ville, le Premier Consul trouva tous les bateliers de la Seine, rangés en haie avec leurs habits de fête, qui accompagnèrent sa voiture jusqu'à l'hôtel de la préfecture où il devait loger. A la porte d'entrée, le maire, M. de Fontenay, ressuscitant les anciennes coutumes, lui en présenta les clefs. Le Premier Consul les toucha, puis, s'adressant à la foule qui l'entourait : « Citoyens, dit-il, je ne puis « mieux confier les clefs de Rouen qu'au digne magistrat qui jouit à tant de titres de ma confiance et « de la vôtre; » et il invita M. de Fontenay à prendre place entre sa femme et lui, ajoutant qu'il voulait marquer à Rouen, dans la personne de son maire, toute sa sympathie. Ces paroles furent couvertes par les vivat de la population qui se pressait tout entière sur son passage. Le cortége n'arriva à sa destination qu'après les plus grands efforts. Dans la soirée et fort avant dans la nuit, la foule entoura l'hôtel de la préfecture des plus bruyantes manifestations, mêlant parfois le nom de Mme Bonaparte à cette ovation décernée au glorieux chef de l'État. Il y avait, dans cette magnifique réception, comme un succès personnel pour elle, car, fière et soigneuse de la popularité de son mari, elle avait insisté pour qu'il entreprît ces voyages qui, en le montrant aux provinces, devaient accroître la faveur et l'amour du peuple pour lui.

Mais sur cette excursion nous avons la bonne fortune de rencontrer des détails dus à la plume même de Joséphine, et écrits avec son cœur et dans sa joie, au milieu de cette ivresse normande. Ils consistent en trois lettres adressées l'une à sa fille, l'autre à son beau-frère Joseph, la troisième à sa mère. Elles nous serviront de narration pour ce mémorable voyage.

« Le courrier part (mande-t-elle de Rouen à Hortense, le lendemain de leur arrivée); je n'ai que le temps de t'embrasser, ainsi que ton mari et mon petit-fils, de tout mon cœur. Nous nous portons tous bien. La joie est générale à Rouen; tous les habitants sont sous les fenêtres de Bonaparte depuis son arrivée, et veulent à chaque instant le voir. Ils ne savent de quel nom le nommer: cela tient vraiment du délire. Je t'envoie une chanson que l'on chante dans les rues. J'ai reçu ta lettre; elle m'a fait grand plaisir. Adieu; on me demande ma lettre. Bonaparte et Eugène t'embrassent, et ta mère t'aime de tout son cœur.

« JOSÉPHINE[1]. »

Deux jours après, elle adresse à Joseph Bonaparte, dans un style de cordialité parfaite, ces lignes où respire l'enthousiasme populaire :

« Rouen, 11 brumaire an 11. (2 novembre 1802[2].

« J'ai appris avec plaisir, mon cher petit frère, l'heureux accouchement de Julie[3]; je vous prie de l'embrasser pour moi, et ma nouvelle petite nièce, que j'aurais désiré être un petit garçon; mais ce sera pour le premier, je compte là-dessus pour l'année prochaine. Nous sommes encore ici jusqu'à vendredi. Nous allons au Havre, à Elbeuf, Honfleur, Beauvais. Vous voyez que notre voyage sera plus long que Bonaparte ne l'avait dit. Il a été reçu ici avec un enthousiasme difficile à exprimer; on vient de dix à douze lieues pour le voir, et, sans exagération, il y a toujours devant les fenêtres vingt mille âmes qui le demandent sans cesse. On ne sait de quel nom l'appeler. Il y en a qui l'appellent *la pacification du monde;* d'autres *le père du peuple;* un homme s'avança et lui dit : « Après Dieu c'est vous! » Un autre lui dit : « Mon âme est à Dieu, mais mon cœur est à vous ! » Vous voyez, mon cher petit frère, combien votre frère a été heureux, et qu'il fait bien de sortir quelquefois de cette grande ville de Paris. J'entre dans tous ces détails, mon cher petit frère, parce qu'ils vous feront grand plaisir. Adieu; comptez pour la vie sur le tendre attachement de votre bonne sœur.

---

[1] Collection Didot, t. II, p. 224.

La lettre dans ce recueil porte la date de l'an XII: c'est une erreur, le voyage de Rouen (effectué en l'an XI) ne se renouvela pas deux ans de suite.

[2] Lettre autographe et inédite, en la possession de M. Guibourg, maire de Senlis, ancien notaire du roi Joseph, à Morfontaine.

[3] Mme Joseph Bonaparte venait d'accoucher de sa seconde fille.

« JOSÉPHINE BONAPARTE. »

Au bout de cinq jours passés à Rouen en fêtes, en réceptions, en bals, en spectacles et en visites de manufactures, les voyageurs partirent pour le Havre, où ils arrivèrent dans la soirée du 5 novembre, après quelques heures consacrées à Caudebec et à Elbeuf. Ils trouvèrent la ville entière et tous les bâtiments qui remplissaient les bassins, illuminés en verres de couleur. L'enthousiasme fut le même qu'à Rouen, et les trois journées que Bonaparte put donner à ce premier port commercial de la France, ne furent perdues ni pour ses progrès, ni pour sa sûreté. Au Havre, Mme Bonaparte trouva des occasions pour la Martinique; elle s'empressa de les mettre à profit, pendant que le Premier Consul, dans une de ses promenades en mer, avait l'attention de charger lui-même les capitaines de deux bâtiments qui passaient à sa portée faisant voile vers les Antilles, de donner à sa belle-mère des nouvelles de ses enfants. Voici la lettre de Joséphine, pleine surtout d'intimes détails de famille, qui de sa part ont le privilége d'intéresser :

Du Havre, 16 brumaire. (7 novembre 1802[1].)

« Bonaparte est venu visiter le Havre, Rouen, enfin toute la Normandie; je l'accompagne dans cette tournée. Jugez du plaisir que j'ai eu ce matin d'apprendre qu'il partait un bâtiment pour la Martinique; ma joie a été d'autant plus grande qu'il en était parti deux ce matin, et qu'ignorant leur départ, je n'avais pu profiter de leur occasion pour vous écrire. Cependant Bonaparte, se promenant sur la mer, a fait appeler les capitaines et leur a dit de vous donner de nos nouvelles. Je suis maintenant plus heureuse, ma chère maman, je vous en donne moi-même, et vous assure que vos enfants et petits-enfants vous aiment bien:

---

[1] Lettre autographe et inédite (Archives de famille).

que j'ai le plus grand désir de vous voir; qu'il ne manque à mon bonheur que celui de vivre auprès de vous. Donnez-moi, ma chère maman, cette satisfaction et il ne me manquera plus rien. Vendez votre habitation de la Martinique et venez acheter une propriété en France. Vous devez désirer de vivre maintenant avec vos enfants : vous ne pouvez plus habiter les colonies, d'après le désir qu'ils ont de vous voir habiter avec eux.

« Je vous ai mandé l'heureux accouchement d'Hortense : il y a trois semaines qu'elle nous a donné un gros garçon. Bonaparte le fera baptiser à son retour à Paris; il en est le parrain et moi la marraine : il s'appellera Napoléon. Louis Bonaparte vous a écrit pour vous faire part de l'accouchement de sa femme; il est le plus heureux des hommes, d'être père et surtout d'un gros garçon. Je vous annonce avec plaisir que ce mariage est très-heureux et qu'ils s'aiment beaucoup.

« Vous devez avoir maintenant près de vous mon beau-frère Jérôme Bonaparte. Je suis sûre que vous l'aimez beaucoup. Je vous prie de l'embrasser pour moi sur une joue et de lui donner un petit soufflet sur l'autre pour ne pas nous donner de ses nouvelles.

« Eugène est avec nous au Havre; il se porte bien; Bonaparte vient de le nommer colonel. Tascher se fait aimer de tout le monde; c'est un modèle de sagesse; Bonaparte l'a placé dans un régiment : il se trouve bien heureux. Vous pouvez assurer mon oncle que si son fils était mon enfant, je ne l'aimerais pas

énéral Bonaparte était moins pressé que son entou-
e : il se décida à attendre. Six mois se passèrent
is une sorte d'oisiveté qu'il promenait de Saint-
ud à la Malmaison, où Joséphine allait encore plus
ivent que lui fuir les fatigues de la représentation
icielle. « Le Premier Consul vivait presque désœu-
i, rêvant aux améliorations qu'il pourrait intro-
ire dans les diverses parties de l'administration,
x encouragements à donner à l'agriculture, au
mmerce, à l'industrie, aux travaux d'utilité et
mbellissement que réclamaient Paris et les villes
s départements qu'il voulait aller visiter successive-
ent[1]. » Paësiello et Canova, mandés en France, ve-
ient, l'un par ses chants, l'autre par son ciseau,
armer et parer Saint-Cloud. Mme Bonaparte, main-
iant sans craintes et pour son mari et pour elle,
rtageait sa vie heureuse entre cet époux admiré de
urope, adoré de la France; son fils, pour qui l'affec-
n paternelle du Premier Consul ne faisait que
ître; sa fille et ce petit-fils, aujourd'hui sa force et
garantie; ses fleurs et ses collections, lorsqu'un
up de tonnerre, la rupture de la paix d'Amiens,
nt de nouveau déchaîner les orages, rendre le
ys à la lutte, Bonaparte à son génie, et Joséphine
sa destinée.

---

[1] *Souvenirs* de M. le baron de Monneval, t. Ier, p. 136.

plus que je n'aime ce bon Tascher[1]. Vous feriez bien, ma chère maman, de profiter des occasions qui arrivent au Havre pour m'envoyer les arbres et les graines que je vous demande : envoyez-m'en de toutes les espèces possibles, même celles qui viennent dans les bois.

« Je vous envoie des journaux ; vous verrez l'accueil qu'a reçu Bonaparte à Rouen ; il serait difficile de vous peindre l'enthousiasme du peuple partout où Bonaparte s'est montré. Adieu, ma chère maman ; nous vous embrassons tous de tout notre cœur et nous vous aimons de même. »

Le Premier Consul acheva son voyage au milieu des mêmes démonstrations, par Fécamp, Dieppe, Gisors et Beauvais, et, vers le 15 novembre, il rentra à Saint-Cloud avec la conviction qu'il était encore plus populaire en province qu'à Paris. Joséphine avait partagé tous ses honneurs : en sortant de chez le Consul, les autorités allaient lui présenter leurs compliments ; le soir, elle tenait cercle comme aux Tuileries ; à son entrée dans les villes, les jeunes filles, vêtues de blanc, lui offraient des fleurs ; dans les théâtres on chantait des couplets où elle était désignée par de flatteuses allusions. Le Premier Consul avait permis ces hommages, afin de bien dire à tous, amis ou ennemis, qu'il ne voulait s'élever que Joséphine à ses côtés.

Après ce voyage l'Empire était possible ; mais le général Bonaparte était moins pressé que son entourage : il se décida à attendre. Six mois se passèrent dans une sorte d'oisiveté qu'il promenait de Saint-Cloud à la Malmaison, où Joséphine allait encore plus souvent que lui fuir les fatigues de la représentation officielle. « Le Premier Consul vivait presque désœuvré, rêvant aux améliorations qu'il pourrait introduire dans les diverses parties de l'administration, aux encouragements à donner à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, aux travaux d'utilité et d'embellissement que réclamaient Paris et les villes des départements qu'il voulait aller visiter successivement[1]. » Paësiello et Canova, mandés en France, venaient, l'un par ses chants, l'autre par son ciseau, charmer et parer Saint-Cloud. Mme Bonaparte, maintenant sans craintes et pour son mari et pour elle, partageait sa vie heureuse entre cet époux admiré de l'Europe, adoré de la France; son fils, pour qui l'affection paternelle du Premier Consul ne faisait que croître ; sa fille et ce petit-fils, aujourd'hui sa force et sa garantie; ses fleurs et ses collections, lorsqu'un coup de tonnerre, la rupture de la paix d'Amiens, vint de nouveau déchaîner les orages, rendre le pays à la lutte, Bonaparte à son génie, et Joséphine à sa destinée.

---

[1] Il est ici question de l'aîné des cousins de Mme Bonaparte, arrivé en France quelques années avant ses autres frères.

---

[1] *Souvenirs* de M. le baron de Monneval, t. Ier, p. 136.

CHAPITRE V.

Préparatifs contre l'Angleterre. — Voyage du Premier Consul et de Mme Bonaparte sur les côtes et en Belgique. — Conspiration de Georges. — Douleur de Joséphine en apprenant la mort du duc d'Enghien. — Elle sauve M. de Polignac. — Proclamation de l'Empire. — Idée du Divorce repoussée par Napoléon. — Il veut que Joséphine soit sacrée et couronnée avec lui. — Cérémonie du Sacre.

L'Europe avait accepté, non point seulement sans répugnance, mais avec une satisfaction marquée, la nouvelle élévation du général Bonaparte. A Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg on félicitait nos ambassadeurs de ce progrès vers un ordre plus durable, et on se félicitait soi-même de voir cette Révolution française, qui avait procuré tant de trouble et d'épouvante, contenue, réglée par un vigoureux génie qui rendait, il est vrai, la France grande et forte, mais non plus inquiétante et agressive pour ses voisins; et l'Angleterre elle-même avait paru dominée par l'impression générale.

Comment une année à peine après les feux de joie de la paix, la guerre était-elle devenue imminente? L'illustre historien de Napoléon nous l'a déduit avec son plus complet talent d'analyse et son éclatante netteté[1]. Soit que le parti de la guerre, le plus puissant en Angleterre par le préjugé national, et surtout par le génie de William Pitt, son chef, n'eût cherché dans la paix qu'une trêve pour se mettre mieux en état de reprendre la lutte; soit que le gouvernement anglais, s'étant flatté que cette paix aurait pour la Grande-Bretagne plus d'avantages et pour la France plus d'inconvénients, il ne voulût pas supporter plus longtemps une situation précisément contraire, où la France gagnait chaque jour une importance que perdait sa rivale, il est évident (et la justice historique a prononcé par la bouche de M. Thiers) que les torts décisifs furent du côté de notre ennemie.

Par suite d'éventualités prévues et, on peut le dire, acceptées par tous, la France avait accru son territoire de l'annexion du Piémont, et son influence de la nomination du Premier Consul à la présidence de la République italienne. L'Angleterre en prit texte pour retenir Malte contre les prescriptions du traité: de là des débats bientôt envenimés par les excès de la presse anglaise, et surtout des feuilles royalistes rédigées à Londres par les émigrés français, qui, non contents d'insulter le Premier Consul, cherchaient à le mordre au cœur en prodiguant l'outrage aux femmes de sa famille et à son épouse, triste récompense de la faveur dont Mme Bonaparte avait entouré le parti de l'émigration. Le Premier Consul dénonçait amèrement ces attaques et en demandait la répression ; l'Angleterre répondait par ce respect élastique et facultatif de sa constitution, qui est chez elle une tradition d'État. Bonaparte se voyant, quoique allié, ainsi traité constitutionnellement en ennemi, se vengeait alors lui-même dans le *Moniteur*, par des réponses ardentes qui s'adressaient en même temps aux feuilles anglaises et aux gazettes françaises de Londres. Les récriminations devinrent de plus en plus aigres. En Angleterre le parti de la guerre se remuait ; chez le Premier Consul le général se réveillait : ce jeu dangereux ne pouvait durer, une étincelle suffisait pour tout remettre en feu. L'Angleterre menaça d'armer ; Bonaparte releva le gant, et, le 11 mars 1803, une scène éclatante de rupture eut lieu dans le cercle des Tuileries, en présence de tout le corps diplomatique et de Joséphine désolée de voir sitôt finir cette paix à laquelle elle attachait son bonheur.

---

[1] Voir M. Thiers, t. IV, p. 338.

Les ambassadeurs sont réciproquement rappelés. La rupture était complète, mais la guerre n'était pas officiellement déclarée quand, le 16 mai, sans aucun avis préalable, un embargo est mis, en Angleterre, sur tous les bâtiments français, avec ordre de capturer ceux que l'on rencontrerait en mer. Par représailles, et afin de servir d'otages pour les

Français ainsi surpris, le Premier Consul prescrivit immédiatement l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient alors en France. C'était là une rigueur qui dépassait évidemment les nécessités de la lutte. Cambacérès chercha à faire revenir le Premier Consul sur cet ordre[1]. Mme Bonaparte se joignit à lui : « Ce qui n'est pas grand et noble, dit-elle à son « mari avec le sentiment et le souci de sa vraie gloire, « ne doit pas venir de toi ! » Bonaparte la serra sur son cœur et promit d'adoucir la mesure. Mais, au même instant, on apprit que le brick de guerre *le Dard*, qui amenait à Joséphine, sur sa demande, sa cousine et filleule, Mlle Stéphanie de Tascher, ainsi qu'un de ses cousins, avait été pris en vue de Brest, et les jeunes gens conduits à Portsmouth. Le Premier Consul les réclama avec vivacité, déclarant que si on ne lui renvoyait pas sur-le-champ les parents de sa femme, il retiendrait prisonniers tous les enfants anglais qui, au moment de la rupture, étudiaient dans des pensionnats français[2]. Les jeunes Tascher ayant été restitués, la liberté fut rendue aux sujets britanniques résidant en France, sauf à ceux qui servaient dans l'armée anglaise et dans les milices, ou qui avaient une commission de leur gouvernement.

Dans ce débat des deux premières puissances du monde, qui allaient se prendre corps à corps, les pouvoirs de l'État, l'esprit public, Paris, les départements furent avec le Premier Consul qui, sauf quelques vivacités de formes, avait eu, depuis une année, complétement raison sur le fond des choses. Puisque c'était la grandeur de la France que son éternelle rivale ne voulait ni ne pouvait admettre, la France, c'est son honneur, se remettait résolûment en campagne, et se serrait autour de son chef pour défendre en commun leur puissance et leur bon droit. Le Premier Consul ordonne d'envahir le Hanovre, il fait rassembler une grande armée sur nos côtes et se livre tout entier au projet d'une descente en Angleterre. « Une révolution subite, dit magnifiquement M. Thiers[1], s'était faite dans l'âme mobile et passionnée de Napoléon. De ces perspectives d'une paix laborieuse et féconde, dont récemment encore il aimait à repaître son imagination, il passa tout de suite à ces perspectives de guerre, de grandeur prodigieuse par la victoire, de renouvellement de la face de l'Europe, de rétablissement de l'Empire d'occident, qui se présentait trop souvent à son esprit. Il se jeta brusquement de l'une de ces routes vers l'autre. De bienfaiteur de la France et du monde, qu'il se flattait d'être, il voulut en devenir l'étonnement. Une colère tout à la fois personnelle et patriotique s'empara de lui; et vaincre l'Angleterre, l'humilier, l'abaisser, la détruire, devint, à partir de ce jour, la passion de sa vie. »

---

[1] M. Thiers, t. IV, p. 349.

[2] Lettre de Mme la baronne de Tascher à son fils aîné, du 1er février 1804 (Archives de famille).

---

[1] T. IV, p. 314.

Les rêves de paisible bonheur domestique formés par Joséphine se trouvaient détruits par ce réveil impétueux du génie militaire de son époux, en attendant que sa tendresse fût de nouveau mise à de cruelles épreuves par le retour prochain des périls personnels qu'allait faire courir au Premier Consul la criminelle audace de ses ennemis. Mais (remarque qui n'a pas été faite) toute cette prodigieuse surexcitation, ces immenses travaux de l'expédition d'Angleterre n'enlèvent rien à Bonaparte de son humeur *charmante* et de sa douce cordialité; et c'est du ton le plus tendre que, de la Malmaison, où il est venu chercher quelque repos, il écrit à sa femme, ramenée à Plombières par une espérance qui lui faisait toujours défaut (11 juin) : « Nous sommes ici un peu tristes, quoique l'aimable fille[1] fasse les honneurs de la maison à merveille. Je t'aime comme le premier jour, parce que tu es bonne et aimable par-dessus tout. Mille choses aimables et un baiser d'amour. Tout à toi. » — (23 juin) : « J'ai reçu ta lettre bonne petite Joséphine ; je vois avec peine que tu as souffert de la route, mais quelques jours de repos te feront du bien.... Je te prie de croire que rien n'est plus vrai que les sentiments que j'ai pour ma petite Joséphine. » — (27) : « Ta lettre, bonne petite femme, m'a appris que tu étais incommodée. Corvisart[2] m'a dit que c'était bon signe, que les bains te feraient l'effet désiré.... Cependant, savoir que tu es souffrante, est une peine sensible pour mon cœur. Pour la vie. » —

---

[1] Mme Louis Bonaparte.

[2] Son premier médecin.

(1er juillet) : « Tu ne me parles pas de ta santé, ni de l'effet des bains. Je vois que tu comptes être de retour dans huit jours ; cela fait grand plaisir à ton ami, qui s'ennuie d'être seul !... Je te prie de croire que je t'aime et suis fort impatient de te revoir. Tout est triste ici sans toi[1]. »

Cette réelle tendresse de son mari, jointe à ses autres affections de famille, aurait suffi à Joséphine sans nouvel accroissement de fortune. C'est ce que de Plombières même elle redit à sa fille : « Je suis toute chagrine, ma chère Hortense ; je suis séparée de toi, et mon cœur est aussi malade que toute ma personne. Je sens que je n'étais pas née pour tant de grandeur, et que je serais plus heureuse dans la retraite, environnée des objets de mes affections[2].... » Mais les nécessités de son rang allaient l'entraîner dans une plus grande fatigue de représentation. A la fin de juin elle revint des Eaux pour accompagner le Premier Consul dans un voyage militaire et politique que celui-ci avait résolu de faire sur les côtes de la Manche et de notre mer du nord, aussitôt que les constructions navales, partout entreprises, seraient suffisamment avancées. Il voulait aussi parcourir la Belgique et nos départements du Rhin, qu'il n'avait point encore vus, et se montrer dans sa force et son éclat à ces contrées voisines de l'Allemagne qu'il fallait tenir en respect.

---

[1] *Lettres de Napoléon à Joséphine*, collection Didot, t. Ier, p. 113. 119.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 222.

Toutes les fois que, dans quelque excursion politique, il désirait paraître auprès de populations nouvelles, Bonaparte avait soin de placer Joséphine à côté de lui, afin d'augmenter ses moyens de séduction, et d'attirer à coup sûr les hommages des femmes, qui applaudissaient à l'amabilité de l'une comme les hommes au génie de l'autre. Pour la première fois il fit retirer du dépôt qui les avait conservés, les diamants de la couronne et il voulut qu'ils fussent employés à la parure de sa femme[1]. Indépendamment de sa maison militaire et civile qu'il emmenait avec lui, le Premier Consul avait donné rendez-vous à Bruxelles à ses ministres, à ses hauts fonctionnaires et au cardinal Caprara, envoyé du saint-siége, qu'il désirait avoir avec lui afin d'obtenir un meilleur accueil encore de la catholique Belgique. Mme Bonaparte se fit pareillement accompagner par ses dames du palais.

Dans cette excursion, qui dura six semaines, les voyageurs reçurent partout des honneurs décidément souverains. Le voyage de Normandie était dépassé. Amiens, Abbeville, Saint-Valery, Boulogne, Montreuil, Calais, Dunkerque, Lille rivalisèrent d'hommages, de protestations de dévouement et d'animation résolue contre les ennemis de la France. Des gardes d'honneurs improvisées, précédées des autorités, venaient à la rencontre du cortége à la limite des départements sur le territoire desquels on entrait. Partout de louangeuses harangues, des *Te Deum*, des arcs de triomphe, des devises, et le soir des illuminations[1]. Amiens avait l'habitude d'offrir aux rois de France qui s'y arrêtaient des cygnes, rares autrefois; on rétablit l'ancien usage, et les quatre cygnes offerts par la ville d'Amiens furent envoyés à Paris pour être placés dans l'un des bassins des Tuileries. Une lettre de Mme Bonaparte nous fait connaître ses impressions pendant cette suite de fêtes : « Lille, le 9 juillet 1803. — J'ai eu l'attention, ma chère Hortense, de te faire écrire par ton frère et par ces dames pour te donner des nouvelles de Bonaparte et des miennes. Depuis mon départ de Paris, j'ai été constamment occupée à recevoir des compliments. Tu me connais, tu jugeras d'après cela si je ne préférerais pas une vie plus tranquille. Heureusement que la société de ces dames me dédommage de la vie bruyante que je mène. Toutefois mes matinées, et souvent mes soirées, se passent à recevoir. Il faut encore aller au bal. Ce plaisir m'aurait été fort agréable si j'avais pu le partager avec toi, ou du moins t'en voir jouir. C'est la privation la plus sensible à mon cœur que celle qui me sépare de ma chère Hortense et de mon petit-fils que j'aime presque autant que j'aime sa maman. Bonaparte et Eugène sont en très-bonne santé, ils sont partis ce matin pour Ostende; ils seront demain à Bruges, où je vais les rejoindre[2]. »

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IV, p. 407.

Après avoir visité en outre Anvers et Gand, le Premier Consul arriva enfin à Bruxelles, où il se proposait de tenir sa cour, sûr d'attirer à lui, par la séduction de leur capitale, ces populations belges conquises, mais point encore entraînées. Quinze jours suffirent pour changer quelques dispositions qui se réservaient : l'ascendant de son génie, ses actes respectueux et protecteurs envers la religion et le clergé, y furent sans doute pour la plus grande part, mais l'aide de son épouse lui fut aussi fort utile. Les manières de Joséphine, son désir et sa facilité de plaire, sa piété simple mais sincère, firent, sur les habitants de Bruxelles, une impression qui lui valut leur sympathie.

---

[1] *Souvenirs* de M. de Menneval, t. III, p. 78. *Mémoires* de M. de Bourrienne, t. V, p. 241.

[2] Collection Didot, t. II, p. 226.

En entrant dans le pays, à Anvers, elle avait déjà reçu du populaire archevêque de Malines, M. de Roquelaure, la bienvenue en termes faits pour la flatter et lui procurer un bon accueil : « Madame (lui avait dit ce prélat, homme d'esprit et de tact, car il devinait les deux grandes préoccupations de Joséphine), après vous être unie au Premier Consul par les nœuds sacrés d'une alliance sainte, vous vous trouvez aujourd'hui environnée de sa gloire. Cette situation est due aux agréments de votre esprit, à l'aménité de votre caractère et aux charmes de votre société. Continuez, madame, à mettre en exercice ces aimables qualités que vous tenez de l'auteur de tout don parfait ; elles seront pour votre auguste époux un agréable délassement des immenses et pénibles travaux auxquels il se dévoue chaque jour par amour pour la patrie. Si nos prières et nos vœux fixent vos mutuelles destinées, vous serez heureux l'un par l'autre, et nous le serons nous-mêmes de votre mutuel bonheur[1]. » En faisant ainsi allusion à une union religieuse qui n'avait point eu lieu, mais après laquelle Joséphine soupirait de tout son cœur, l'archevêque de Malines, qu'il sût ou qu'il ignorât la vérité, pouvait contribuer à y décider Napoléon; et, en souhaitant aux époux même existence heureuse dans un commun avenir, il semblait protester contre ces idées de séparation qui s'étaient produites lors du Consulat à vie, et qui allaient surgir de nouveau aux approches de l'Empire. A ce double titre, Mme Bonaparte voua à M. de Roquelaure une reconnaissance dont elle chercha à lui donner des preuves.

Laissant la capitale de la Belgique éblouie et charmée, le Premier Consul reprit le chemin de Paris par Liége, Namur et Sedan, et, dans la première quinzaine d'août, il se retrouva à Saint-Cloud avec plus de force morale, et surtout plus de confiance en son expédition gigantesque, dont les préparatifs déjà fort considérables, demandaient cependant encore six ou huit mois avant d'être amenés à leur perfection; et le reste de l'année fut employé par lui à cette œuvre mémorable, allant souvent à Boulogne, dont il avait fait son quartier général, et s'occupant en même-temps, par un travail diplomatique habile et suivi, à bien fixer et à assurer ses rapports avec les puissances du continent.

---

[1] *Mémoires* de Bourrienne, t. V, p. 253. — *Moniteur*,

L'Angleterre avait d'abord accueilli par un sourire d'incrédulité ce projet d'une descente sur ses côtes. Mais à mesure que les préparatifs s'avançaient, l'inquiétude lui était venue; et lorsqu'elle avait vu la flottille de Boulogne bientôt mise en état de recevoir cent cinquante mille hommes, tous ardents à franchir le détroit et pouvant, à la faveur de la nuit ou d'une brume épaisse, fort bien passer entre ses croisières sans être aperçus, l'Angleterre alors avait cru à la possibilité de l'invasion de son territoire; impression transmise jusqu'à nos jours, et qui la trouble parfois.

C'est alors que le gouvernement britannique, dans son anxiété, « eut recours (dit M. Thiers en commençant son exposé de la conspiration deGeorges) à tous les moyens, même à ceux que la morale avouait le moins, pour conjurer le coup dont elle était ménacée. » L'historien de l'Empire a fait, avec son habituelle sagacité, la part de chacun dans ce vaste et redoutable complot, et il a frappé de ce blâme de l'histoire, qui est une peine, les desseins de tous les complices et les actes criminels de quelques-uns : triste conjuration, où l'on trouve mêlés dans une coupable solidarité, des ministres anglais, des princes français, des grands seigneurs oublieux de leurs noms, des émigrés et des partisans implacables, des généraux traîtres à leur patrie, et de présomptueux rivaux du Premier Consul.

Nous ne voulons point raconter ces faits connus et maintenant bien fixés; nous n'en dirons que ce qui a rapport à la biographie de Joséphine. On pense sa douleur, de sentir renaître pour son époux des périls que la paix européenne semblait avoir fait disparaître, et son amère désillusion en voyant rentrer dans cette détestable arène une portion du parti à qui elle avait prodigué tant de bienveillance et de protection. « Il s'est passé bien des choses depuis ton départ, mande-t-elle à sa fille. L'homme qu'on devait fusiller, et qui a demandé sa grâce, a révélé des choses importantes : il y avait à Paris quatre-vingts chouans déterminés à assassiner Bonaparte. Savary est parti avant-hier avec cinquante gendarmes pour aller prendre Georges et dix-sept autres individus qui ne sont pas bien éloignés de Paris. Imagine-toi que Georges est à Paris et aux environs depuis le mois d'août ; vraiment cela fait frémir ! Lorsque tu arriveras, je te donnerai tous les détails de cet horrible complot. On a déjà arrêté bien du monde. Ne dis rien de cela à personne ; j'en excepte ton mari[1]. »

Un mois après, tous les conjurés étaient arrêtés, et parmi eux se trouvait un homme qui avait été en partie entraîné là par des influences féminines irritées de la situation exceptionnelle de Mme Bonaparte et de sa fille.

Joséphine, on le sait, avait fort contribué au mariage de Moreau. Dans les commencements les choses se passèrent bien : Mme Moreau entretenait avec Hortense des relations d'amie de pension, et sa mère, Mme Hulot, était reçue aux Tuileries et à la Malmaison comme devait l'être la belle-mère du général le plus célèbre de la République après Bonaparte. Mais, malgré tout le désir de bien vivre, des occasions de froissement ne tardèrent pas à se présenter. Les relations sociales, et surtout la position de Mme Bonaparte, avaient des nécessités, des exigences qui se conçoivent, et qu'acceptaient ceux qui étaient bien disposés. Il put arriver parfois que Mme Moreau et sa mère, se présentant chez la femme du Premier Consul, furent obligées d'attendre quelques instants avant d'être reçues. Avec l'envie secrète, bientôt apparente, qui était au fond du cœur de Mme Hulot, femme susceptible et altière, et, ce qui ne contribuait pas peu à activer une jalousie naturelle, créole comme Mme Bonaparte[1], ces petits incidents de la vie ordinaire furent d'abord relevés, puis mal interprétés, et enfin qualifiés avec passion. « Mme Hulot, dit l'impartial Thibaudeau[2], ne pouvait supporter qu'on la fît attendre un moment, ainsi que sa fille, dans les salons de Mme Bonaparte, lorsqu'elle y allait faire visite. Elle disait que la femme du général Moreau ne devait pas faire antichambre chez la femme du général Bonaparte, qu'elle était son égale, etc. »

---

[1] Lettre du 7 février 1804, adressée à Mme Louis Bonaparte, alors à Compiègne avec son mari qui y commandait une brigade. (Collection Didot, t. II, p. 230.)

Avec son savoir-vivre et sa crainte d'offenser, nous ne pensons pas que Joséphine ait eu, vis-à-vis de Mme Moreau ou de sa mère, les torts que celles-ci lui supposaient. Nous n'en dirions pas autant du Premier Consul, qui, partisan décidé de la subordination des femmes, et d'ailleurs habitué à la douceur de son intérieur, affichait pour les façons dominatrices de Mme Hulot une véritable répugnance. Un jour, entre autres, il avait poussé évidemment trop loin ce sentiment de répulsion qu'elle lui inspirait, et l'ayant trouvée à sa table à la Malmaison, venue trop familièrement sans être invitée, il lui fit, pendant le dîner, la plus froide mine, et ne lui adressa même pas la parole; ce qui était un tort, lors même qu'il eût eu à lui reprocher quelques-uns de ces propos malveillants dont Mme Hulot commençait à se montrer prodigue. Joséphine, dans cette circonstance, fut pour elle d'autant plus aimable et attentionnée, que son mari l'était moins; mais le coup était porté, et la belle-mère du général Moreau voua au général Bonaparte une haine ardente à se satisfaire[1].

---

[1] Mme Hulot était née et avait ses biens à l'Ile de France.

[2] *Mémoires* sur le Consulat, p. 323.

Mme Moreau avait des dispositions à accepter les sentiments de sa mère. Jolie de figure, pourvue des talents que l'on acquérait chez Mme Campan et ne manquant pas de prétentions quand elle était jeune fille, une fois devenue la femme du vainqueur de Hohenlinden, elle eut toute l'ambition de son nom. Comme dans sa tendresse et ses illusions d'épouse, elle accordait, ainsi que sa mère, au général Moreau tous les titres à un premier rôle, elle était froissée, et pour lui et pour elle-même, de le voir relégué au second. Il y avait chez Moreau assez de jalousie contre le Premier Consul, assez de mauvaise humeur de son étonnante fortune à laquelle il se reprochait d'avoir contribué au 18 brumaire, pour le jeter, par une pente naturelle, dans cet isolement, d'abord silencieux, devenu facilement une hostilité déclarée, que l'on a décorée, à tort, du nom d'opposition puritaine. Mais faible de caractère, quoique d'un courage intrépide, il ne serait peut-être jamais allé jusqu'au complot et à l'alliance avec les ennemis de son pays, sans les perpétuelles incitations de sa femme et surtout de sa belle-mère, qui avaient fait de sa maison l'une des plus élégantes et en même temps des plus malveillantes de Paris, où tout ce qui était opposé au Premier Consul était accueilli avec faveur. On y donnait de très-beaux bals, que fréquentait avec empressement une partie du faubourg Saint-Germain, habile à brouiller[1].

---

[1] *Mémoires* de Bourrienne, t. IV, p. 250.

---

[1] Voir pour toutes ces relations de la famille de Moreau avec celle du Premier Consul, M. Menneval, t. III, p. 57; Thibaudeau, p. 322; Bourrienne, t. IV, p. 250, et le *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. Ier, *passim*. Nous ne prenons, dans M. de Las Cases, que ce passage :

« Depuis longtemps, le Premier Consul avait rompu avec Moreau. Celui-ci était entièrement gouverné par sa femme, « malheur toujours funeste, disait l'Empereur, parce qu'on n'est alors ni soi ni sa femme; qu'on n'est plus rien. » Moreau se montrait tantôt bien, tantôt mal pour le Premier Consul; tantôt obséquieux, tantôt caustique. Le Premier Consul, qui eût désiré se l'attacher, se vit obligé de s'en éloigner tout à fait. « Moreau finira, avait-il dit, par venir se casser la figure sur les colonnes du palais. » Il n'y était que trop

L'arrestation de Moreau causa une véritable douleur ; on était affligé de voir une telle gloire mêlée à de tels desseins. Mais la colère fut vive contre le parti qui, trois ans seulement après la machine infernale, était de nouveau trouvé la main dans des complots dont la mort de l'homme indispensable devait être, qu'on le voulût ou non, nécessairement le premier acte. Bonaparte se reprocha alors tout ce qu'il avait encore fait pour les royalistes depuis l'attentat de la rue Saint-Nicaise : amnistie complète, biens rendus, admission dans tous les emplois, même auprès de sa personne, sans compter ce que lui devait la religion. Devant cette ingratitude de parti, une réaction soudaine se produisit dans son esprit. Lors du 3 nivôse son courroux irréfléchi s'en était d'abord pris aux républicains ; aujourd'hui il était exaspéré contre les royalistes, et « il était résolu (ainsi qu'il le répétait à chaque instant) à ne leur accorder aucun quartier[1]. » Joséphine, qui avait tant ménagé et protégé ce parti, partageait doublement l'indignation de son époux ; car, avons-nous dit, au sentiment que lui faisait éprouver l'ingratitude se joignait la douleur de voir revenir

---

poussé par les inconséquences ridicules et les prétentions de sa femme et de sa belle-mère. Celle-ci allait jusqu'à vouloir disputer le pas à la femme du Premier Consul. Le ministre des Relations extérieures avait été obligé une fois, disait Napoléon, d'employer la force pour l'arrêter dans une fête ministérielle. » (*Mémorial*, t. Ier, p. 260.)

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IV, p. 563.

des épreuves et des périls qu'elle avait cru passés sans retour.

L'instruction du complot apportait tous les jours quelque nouvelle clarté. MM. de Polignac et de Rivière avaient été arrêtés venant d'Angleterre. On sut que les conjurés attendaient pour agir *un prince*, sans désigner lequel. A chaque révélation, le Premier Consul sentait sa colère redoubler. Il était sombre, agité, menaçant : « Les Bourbons croient, disait-il, qu'on peut verser mon sang comme celui des plus vils animaux. Mon sang, cependant, vaut bien le leur ; je vais leur rendre la terreur qu'ils veulent m'inspirer. Je pardonne à Moreau sa faiblesse et l'entraînement d'une sotte jalousie, mais je ferai impitoyablement fusiller le premier de ces princes qui tombera sous ma main ; je leur apprendrai à quel homme ils ont affaire[1]. » Hélas ! pour réaliser cette sanglante menace, il commit la faute d'étendre la main au delà des frontières, et d'y saisir un prince qui, malgré de déplorables apparences, n'était évidemment pas celui qu'attendaient les conjurés. Au milieu des débats contradictoires suscités, depuis un demi-siècle, par ce lamentable sujet, nous ne rechercherons pas à qui doit revenir la responsabilité directe de l'affreuse mort du duc d'Enghien. Il voulait faire, a-t-on dit, au Premier Consul un appel qui, à coup sûr, eût été entendu : la fatalité sans doute (nous manquons de données certaines pour lui assigner un nom) empêcha cet appel de parvenir à son adresse, et les fossés de Vincennes virent le sanglant sacrifice.

---

[1] M. Thiers, t. IV, p. 565.

On a prétendu que Mme Bonaparte s'était jetée aux genoux de son mari pour lui demander la grâce du duc d'Enghien, et que cette grâce lui avait été refusée. « Non-seulement ce fait est faux, dit M. le duc de Rovigo, bien informé, mais il est hors de toute vraisemblance[1]. » Voici quelle fut la conduite de Joséphine dans cette circonstance.

Le 18 mars 1804, jour où le prince fut extrait de la citadelle de Strasbourg et dirigé sur Paris, le Premier Consul s'était retiré à la Malmaison, où il voulait être seul. En effet, excepté sa famille et les membres du gouvernement, il n'y reçut personne, parcourant le jardin et affectant un calme qui n'était pas dans son cœur[2]. « Sa femme, ajoute l'historien du Consulat, qui était instruite, comme toute sa famille, de l'arrestation du prince; sa femme qui, avec cette sympathie dont elle ne pouvait se défendre pour les Bourbons, avait horreur de l'effusion du sang royal, qui, avec cette prévoyance du cœur propre aux femmes, apercevait peut-être dans un acte cruel des retours de vengeance possible contre son époux, contre ses enfants, contre elle-même; sa femme fondant en larmes, lui parla plusieurs fois du prince, ne croyant pas encore, mais craignant que sa perte ne fût résolue. Le Premier Consul, qui mettait une sorte d'orgueil à comprimer les mouvements de son cœur généreux et bon, quoi qu'en aient dit ceux qui ne l'ont pas connu, le Premier Consul repoussait ces larmes dont il craignait l'effet sur lui-même. Il répondait à Mme Bonaparte avec une familiarité qu'il cherchait à rendre dure : « Tu es une femme, tu n'entends rien à ma politique ; ton rôle est de te taire. »

---

[1] *Mémoires*, t, II, p. 69.

[2] M. Thiers, p. 599.

M. Thiers, qui a emprunté sans doute aux Mémoires inédits de Mme de Rémusat, dame du palais, dont il a eu communication, ces faits nouveaux et bien précis, ajoute un intéressant détail puisé à la même source : « Pendant cette triste soirée du 20 mars (celle qui commençait la nuit funeste) le Premier Consul était enfermé à la Malmaison avec sa femme, son secrétaire, quelques dames et quelques officiers. Seul, distrait, affectant le calme, il avait fini par s'asseoir devant une table, et il jouait aux échecs avec l'une des dames les plus distinguées de la cour consulaire[1], laquelle, sachant que le prince était arrivé, tremblait d'épouvante en pensant aux conséquences possibles de cette fatale journée. Elle n'osait lever les yeux sur le Premier Consul qui, dans sa distraction, murmura plusieurs fois les vers les plus connus de nos poëtes sur la clémence, d'abord ceux que Corneille a mis dans la bouche d'Auguste, et puis ceux que Voltaire a mis dans la bouche d'Alzire. Ce ne pouvait être là une sanglante ironie ; elle eût été trop basse et trop inutile[2]. » Un malentendu ou un crime rendirent vaines ces dispositions qui agitaient l'âme de Bonaparte; et, le lendemain, il vint annoncer lui-même à sa femme, à son lever, avec un air qui trahissait son émotion, que le duc d'Enghien avait cessé de vivre. Mme Bonaparte n'apprit ainsi la condamnation qu'en même temps que la mort; elle n'eut donc ni l'occasion ni la possibilité de solliciter une grâce, après laquelle (ses premières instances l'indiquent suffisamment) elle se fût à coup sûr acharnée, et qu'elle eût, selon toute probabilité, emportée.

---

[1] L'auteur des Mémoires cités.

[2] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IV, p. 603.

Toutefois, ainsi qu'on l'a dit dans le temps, et que la tradition orale nous l'a répété, Joséphine accueillit la nouvelle que lui donnait son mari par une explosion de larmes et de reproches. Sa douleur avait à la fois pour objet la victime et la gloire jusqu'alors si pure de son époux, dont c'était là, disait-elle, la première faute. On l'entendit plus d'une fois, dans cette lugubre matinée, s'écrier avec un accent parti du cœur : « Mais qui donc a pu « lui donner un semblable conseil? Ah! que ne « l'ai-je su à temps; j'aurais détourné ce malheur! » Elle savait que de lui-même Bonaparte n'était point porté au sang, et que, plus d'une fois, il avait refusé avec indignation les offres de sicaires éhontés qui, dans cette lutte aussi facile qu'exécrable de l'assassinat dynastique, lui promettaient, à un million par tête, la vie des princes de la maison de Bourbon. Le Premier Consul n'en voulait point à sa femme d'une douleur qu'il concevait, et de regrets où dominait le dévouement sincère et courageux pour sa personne[1].

Bientôt Joséphine trouva l'occasion qui lui avait manqué, d'exercer utilement son humanité et son influence. Mais, auparavant, le fait le plus considérable pour son époux, pour la France et pour elle-même, devait avoir lieu ; nous voulons parler de l'avénement de l'Empire, que ces événements allaient précipiter.

Toutes les tentatives faites contre le pouvoir et la vie du Premier Consul n'avaient servi qu'à accroître sa puissance et à grandir l'affection publique pour un génie de premier ordre, qui, après tant d'orages, procurait au pays ce qui seul peut le satisfaire : l'ordre dans la gloire. En présence de la guerre déclarée avec l'Angleterre, et possible avec les autres puissances, il semblait à la France que sa sécurité, que sa destinée dépendissent de la vie de l'homme fort et heureux qui était à sa tête.

---

[1] Le prince Eugène, dans ses mémoires publiés d'hier, vient confirmer la vérité de ce rôle attribué à sa mère par la tradition, et il se montre, lui, à l'unisson des mêmes sentiments : « Quant à la malheureuse affaire du duc d'Enghien, dit-il, sans entrer dans les vues de haute politique qui peuvent expliquer un acte aussi déplorable, je me bornerai à dire qu'allant à la Malmaison le lendemain, j'appris tout à la fois l'arrestation, le jugement et l'exécution du prince. Ma mère était tout en larmes et adressait les plus vifs reproches au Premier Consul qui l'écoutait en silence. Elle lui dit que c'était une action atroce, dont il ne pourrait jamais se laver; qu'il avait cédé aux conseils perfides de ses propres ennemis, enchantés de pouvoir ternir l'histoire de sa vie par une page si horrible. Le Premier Consul se retira dans son cabinet, et peu d'instants après arriva Caulaincourt qui revenait de Strasbourg. Il fut étonné de la douleur de ma mère, qui se hâta de lui en apprendre le sujet. A cette fatale nouvelle, Caulaincourt se frappa le front et s'arracha les cheveux, en s'écriant : « Ah ! pourquoi faut-il que j'aie été mêlé dans « cette funeste expédition[a] ! » Vingt ans se sont écoulés depuis cet événement, et je me souviens très-bien que plusieurs des personnes qui cherchent aujourd'hui à se laver d'y avoir pris part, s'en vantaient

[a] On sait que M. de Caulaincourt, aide de camp du Premier Consul, avait été chargé par lui d'aller porter au duc de Bade, ses excuses pour la violation de son territoire et l'enlèvement du duc d'Enghien, mais sans savoir évidemment le sort réservé au malheureux prince.

Les motifs vrais, nationaux, élevés du rétablissement de l'autorité monarchique, se trouvent éloquemment résumés dans cette page de M. Thiers, qui nous servira de transition pour passer à l'époque impériale : « Si les uns déclaraient abominable l'acte

---

alors comme d'une fort belle chose, et approuvaient hautement cet acte. Pour moi, j'en fus très-peiné, à cause du respect et de l'attachement que je portais au Premier Consul; il me parut que sa gloire en était flétrie. Quelques jours après, ma mère me dit qu'elle avait été assez heureuse pour faire parvenir à une dame que le prince affectionnait, son chien et quelques effets qui lui avaient appartenu.» (*Mémoires* et *Correspondance*, t. Ier, p. 90.)

Faisons enfin un dernier emprunt à un autre témoin de cette sombre journée. « L'aspect de la Malmaison, raconte M. de Meneval (t. Ier, p. 173), fut triste ce jour-là. Je me souviens encore du silence qui régna, le soir, dans le salon de Mme Bonaparte. Le Premier Consul se tenait le dos appuyé à la cheminée, pendant que M. de Fontanes lui faisait je ne sais quelle lecture. Mme Bonaparte était assise à l'extrémité d'un canapé, avec l'air mélancolique et les yeux humides : les personnes du service, alors très-peu nombreuses, s'étaient retirées dans la galerie voisine, et s'entretenaient à voix basse du sujet de conversation qui absorbait tous les autres. Quelques personnes vinrent de Paris; mais, frappées de l'aspect lugubre du salon, elles s'arrêtèrent à la porte. Le Premier Consul, sombre et pensif, ou écoutant attentivement la lecture de M. de Fontanes, ne paraissait pas s'apercevoir de leur présence. Le ministre des finances resta pendant un quart d'heure à la même place, sans que personne lui adressât la parole. Ne voulant pas se retirer comme il était venu, il s'approcha du Premier Consul et lui demanda s'il avait des ordres à lui donner; le Consul lui répondit par un geste négatif. »

commis sur la personne du duc d'Enghien, les autres ne trouvaient pas moins abominables les complots sans cesse renouvelés contre la personne du Premier Consul. Ceux-ci disaient que les royalistes pour ressaisir le pouvoir, dont ils étaient indignes et incapables, s'exposaient à détruire tout gouvernement en France ; que l'on retomberait dans l'anarchie et dans le sang.... De ce conflit des esprits jaillit instantanément une idée, propagée bientôt avec la promptitude de l'éclair. — Les royalistes, considérant le Premier Consul comme le seul obstacle à leurs projets, avaient voulu le frapper, espérant que le gouvernement périrait tout entier avec lui. Eh bien ! s'écriait-on, il fallait tromper leurs criminelles espérances. Cet homme qu'ils voulaient détruire, il fallait le faire roi ou empereur, pour que l'hérédité, ajoutée à son pouvoir, lui assurât des successeurs naturels et immédiats, et que, le crime commis sur sa personne devenant inutile, on fût moins tenté de le commettre.... Tant que les royalistes espéreraient détruire le gouvernement et la Révolution d'un seul coup, ils renouvelleraient leurs forfaits, et peut-être ils finiraient par réussir. Ils ne recommenceraient plus, ou, du moins, ils auraient un moindre intérêt à recommencer quand ils verraient à côté du Premier Consul, des enfants ou des frères prêts à lui succéder, et le gouvernement nouveau ayant, comme l'ancien, la propriété de se survivre à lui-même. Placer une couronne sur cette tête précieuse et sacrée, sur laquelle reposaient les destinées de la France, c'était y placer un bouclier qui la protégerait contre les coups des assassins. En la protégeant, on protégerait tous les intérêts nés de la Révolution : on sauverait d'une réaction sanguinaire les hommes compromis par leurs égarements ; on conserverait aux acquéreurs de domaines nationaux leurs biens, aux militaires leurs grades, à tous les membres du gouvernement leurs positions, à la France le régime d'égalité, de justice et de grandeur qu'elle avait conquis[1]. »

Mme Bonaparte avait, comme tous, la conscience de cette double position de la France et de son époux. Aussi, quoique dépourvue d'ambition pour elle-même (nous pensons que ce mérite ne lui est pas refusé), elle souhaitait maintenant l'avénement du pouvoir héréditaire qu'elle avait repoussé deux ans auparavant ; et aujourd'hui, comme alors, elle ne se décidait que par le souci dominant de la sécurité d'une tête chère, mobile et règle de ses pensées et de sa conduite. En 1802, elle avait cru qu'en refusant l'hérédité, Bonaparte se délivrerait de tous complots contre sa vie ; et elle voyait apparaître, pour prix de cette modération, le complot le plus redoutable, réunissant dans un même but les ennemis du dehors et ceux du dedans. L'ambition devenait donc de la prudence. Évidemment (et la suite l'a prouvé) l'existence du Premier Consul ne serait assurée que lorsque la

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 50-53.

France aurait délégué la souveraineté à sa famille entière.

Tel était aussi le langage que faisait entendre à Mme Bonaparte l'homme qui avait capté sa confiance par son habileté à déjouer les trames des conspirateurs, dont elle avait vu le renvoi avec tant de peine, et qui, dans la conjuration de Georges, par de nouveaux et adroits services qu'il avait fait agréer sans qu'on les lui demandât, venait de reconquérir une position politique qui allait lui rouvrir les portes du ministère.

Mais la situation du Premier Consul était toujours la même depuis deux ans. Il n'avait pas d'enfants, et les chances d'en avoir étaient encore moins probables. Lucien, remarié malgré l'opposition formelle de son frère, s'était définitivement brouillé avec lui, à cause de ce mariage. Jérôme, officier de marine de dix-neuf ans, cédant à un loyal entraînement de jeune homme, venait de son côté de former aux États-Unis, pendant sa station, une union que le Premier Consul refusait également de reconnaître, quoique contractée selon les lois américaines, avec une honnête personne appartenant à l'une des bonnes familles du pays, par la raison que cette union avait été formée par son frère en état de minorité, et surtout sans son consentement. Joseph n'avait toujours pas de fils. Louis seul en avait un, qui pouvait, en l'état, et devait être par le droit de nature l'héritier du nouveau souverain, à défaut de ses oncles; à moins que, s'armant de ce droit d'adoption pratiquée dans la Rome impériale, Bonaparte, dès à présent, ne choisît lui-même pour César désigné, ce fils de Louis, ou Eugène Beauharnais, son fils par l'affection.

Cette situation donna lieu, autour du Premier Consul, à de nouveaux débats qu'il serait trop long de déduire ici, et qui ne furent que la répétition de cette fâcheuse lutte qui avait eu lieu lors du Consulat à vie. Lucien, mécontent, s'était retiré à Rome, d'où il ne revint qu'en 1815, pour partager noblement le sort de son frère, et leur mère l'avait suivi. Jérôme voyageait sur les côtes d'Amérique et aux Antilles, où il témoignait à la famille de La Pagerie d'affectueux sentiments pour le plus cordial accueil. Mme Bonaparte se trouvait donc à Paris en présence de Joseph, de Louis son gendre, et des sœurs du Premier Consul, dont l'une, la plus belle, était devenue depuis peu princesse Borghèse. N'ayant jamais reçu de sa belle-mère que des marques de la plus affectueuse amitié, Louis la payait de retour et ne pouvait lui en vouloir de quelques nuages qu'une inexpérience complète de la vie commençait à susciter dans son ménage. Cependant il refusait, avec une obstination particulière à sa nature, de consentir à l'adoption immédiate et toute naturelle que voulait faire Napoléon de son fils pour son héritier. Joséphine souhaitait vivement cette adoption, qui eût concilié ses affections avec ses intérêts. Elle en parla plusieurs fois à son gendre et beau-frère; mais elle ne put rien obtenir, soit que, mû par une légitime ambition, Louis Bônaparte ne voulût point, même au profit de son fils, renoncer à ses propres chances ; soit qu'il eût la faiblesse et le tort de paraître se préoccuper de calomnies cruelles dont, mieux que personne, il connaissait la fausseté, et qu'il a flétries lui-même de sa main dans un livre que sa dureté rend peu suspect.

Si l'on en juge par le ton de la correspondance de Joséphine avec son beau-frère Joseph, il existait entre eux une amitié véritable, sentiment éprouvé, à coup sûr, par Mme Joseph Bonaparte, nature aimante, inoffensive et vivant le plus possible à l'écart. On voit, en outre, une preuve de ces bons rapports entre Joseph et sa belle-sœur dans la vivacité des termes de la réponse faite, en 1829, par le comte de Survilliers à quelques assertions de M. de Bourrienne, blessantes pour Joséphine comme pour plusieurs membres de la famille Bonaparte[1]. Mais tout dernièrement un ancien ami, se donnant pour le conseiller assidu de l'ex-roi d'Espagne, M. le comte Miot de Mélito, avec les priviléges et sous le bénéfice de cette littérature d'outre-tombe, dont le crédit est entamé, est venu jeter dans le public toute une histoire des débats de famille qui eurent lieu pour la constitution de l'hérédité impériale. Il est loin d'assigner à Joseph le beau rôle, soit à l'égard de sa belle-sœur, soit vis-à-vis de Napoléon, pour lequel on lui fait manifester des sentiments révoltants et dénaturés, non-seulement opposés à la vraisemblance, mais encore démentis par l'affection notoire et persistante des deux frères. Afin d'accréditer son récit, M. Miot se pare de la confiance exceptionnelle que lui aurait accordée le frère aîné de l'Empereur, et se fait fort de confidences épanchées dans le secret le plus profond et, on le voit, bien gardé, d'une intimité sans réserve. C'est donc sous l'invocation du dévouement le plus pur que l'ami du roi Joseph rapporte ces conversations qui entacheraient sa mémoire. Il le déshonore affectueusement.

---

[1] *Bourrienne et ses erreurs*. Paris, 1830.

Quant aux sœurs de Napoléon, leur jalousie malheureusement trop réelle non-seulement contre Joséphine, mais contre sa fille et son fils, n'avait rien perdu de cette vivacité que les femmes apportent dans les hostilités de famille. Les approches de l'Empire devaient rendre nécessairement ces sentiments plus vifs encore. Prévoyant qu'en vertu de la tradition salique, leurs enfants ne seraient point appelés à la succession impériale, elles reproduisirent tous les efforts déjà tentés par elles, lors du Consulat à vie, pour pousser leur frère à se séparer de sa femme, et à se rendre libre avant son élévation au rang suprême, afin d'épouser alors, pouvant choisir, l'une des princesses de l'Europe qui lui donnerait des héritiers directs. Cette éventualité devait évidemment les froisser moins que de voir passer aux enfants de leurs autres frères, au préjudice des leurs, cette couronne que la nation allait placer dans leur famille.

Napoléon s'inquiétait grandement aussi de cette question d'hérédité, et l'idée d'une autre union plus féconde, même en dehors de toute pression, devait naturellement lui venir, à la veille de monter sur le trône. Un héritier de lui, aurait coupé court à toute discussion, à toute compétition de famille. Dans les arguments en faveur d'un divorce, avant la proclamation de l'Empire, il y avait donc une certaine force politique faite pour le frapper. Mais dans le langage dont on l'entourait, il apercevait une passion qui lui déplaisait. Et d'ailleurs, il faut le dire à sa louange, son affection pour sa femme était, à cette date, plus forte que les considérations politiques. Il ignorait, il ne voulait pas rechercher ce que pourraient demander les nécessités futures de la monarchie qu'il allait fonder. Pour le moment, il entendait rester uni à cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il chérissait encore, et qui avait pour lui un si sincère attachement. Il déclara d'un ton qui ne permettait plus de réplique, que s'il était Empereur, Joséphine serait Impératrice.

Quant à la question d'hérédité, elle fut résolue d'une façon qui semblait concilier les convenances du présent avec les nécessités de l'avenir, les justes prétentions de la famille Bonaparte, avec les sentiments et même les intérêts de Joséphine. A défaut d'enfants de l'Empereur, la dignité impériale fut déclarée héréditaire dans la famille du Premier Consul, c'est-à-dire dans les lignes de Joseph et de Louis, les deux autres frères se trouvant exclus, par suite de leurs mariages ; mais on donna à Napoléon la faculté de choisir un successeur par la voie de l'adoption parmi les enfants de ses frères. On lui attribua, en outre, un pouvoir absolu sur les membres de sa famille dont il devenait le chef, afin de faire respecter ses volontés. Telle fut cette conclusion qui était pour Joséphine un nouveau succès remporté dans le cœur de son époux.

Le public et la plus grande partie du monde politique applaudirent à cette double solution. Il y a, en France, un sentiment de générosité, une délicatesse innée, une chaleur de cœur qui ne pouvaient faire défaut à une femme placée dans une telle situation, et d'ailleurs, déjà généralement aimée à cause de son caractère, et pour services rendus de toute sorte, bons offices constants à ceux qui approchaient du Premier Consul, bienfaits sans compter à ceux qui, placés plus loin, lui faisaient connaître leurs besoins. On voyait ensuite avec plaisir, et cela par dévouement pour lui, Napoléon faire ce que le cœur conseillait. Quant à Joséphine, malgré son peu d'ambition personnelle, elle avait lutté pour maintenir sa place dans le cœur de son époux, et son rang auprès de sa personne. C'était pour elle une question d'affection et de dignité ; l'épouse y était intéressée et la mère aussi, car de la position qui lui serait faite dépendaient celle de sa fille et surtout celle de son fils.

Le 18 mai 1804, le Sénat, organe de la nation, se transporta en corps à Saint-Cloud, apportant le se natus-consulte qui proclamait Napoléon Empereur des Français, et Joséphine Impératrice. « Napoléon, debout, en costume militaire, calme comme il savait l'être quand les hommes le regardaient, sa femme tout à la fois satisfaite et troublée, reçurent le Sénat que conduisait l'archichancelier Cambacérès[1]. » Après son discours à l'Empereur, s'adressant à la nouvelle Impératrice, et reproduisant en quelques lignes pleines d'éloges et de vérité, le langage même de l'opinion publique, l'archichancelier s'exprima ainsi :

« Madame,

« Il reste au Sénat un devoir bien doux à remplir, « celui d'offrir à Votre Majesté Impériale, l'hommage « de son respect et l'expression de la gratitude des « Français. Oui, madame, la renommée publie le « bien que vous ne cessez de faire. Elle dit que tou« jours accessible aux malheureux, vous n'usez de « votre crédit auprès du chef de l'État, que pour sou« lager leur infortune, et qu'au plaisir d'obliger, « Votre Majesté ajoute cette délicatesse aimable qui « rend la reconnaissance plus douce et le bienfait « plus précieux. Cette disposition présage que le nom « de l'Impératrice Joséphine sera le signal de la con« solation et de l'espérance; et comme les vertus « de Napoléon serviront toujours d'exemple à ses « successeurs, pour leur apprendre l'art de gouver-

---

[1] M. Thiers, t. V, p. 229.

« ner les nations, la mémoire vivante de votre bonté « apprendra à leurs augustes compagnes, que le soin « de sécher les larmes est le moyen le plus sûr de « régner sur les cœurs. Le Sénat se félicite de saluer « le premier Votre Majesté Impériale, et celui qui a « l'honneur d'être son organe, ose espérer que vous « daignerez le compter au nombre de vos plus fidèles « serviteurs[1]. »

La France appelée à décider si Napoléon serait Empereur héréditaire, consacra bientôt sa quatrième dynastie par une presque unanimité de cinq millions et demi de votes, contre deux mille opposants. Nous ne décrirons point les fêtes qui eurent lieu à ce sujet. Mais qu'on nous permette de placer ici une anecdote bizarre et peu connue, qui se rattache à la proclamation de l'Empire, et dans laquelle la nouvelle Impératrice joue un rôle parfaitement assorti à son caractère.

La première motion de nommer Napoléon Empereur, avait été faite dans le sein du Tribunat, par un tribun du nom de *Curée*. Ce nom jusque-là obscur, avait frappé l'attention d'un savant distingué, M. Langlès, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale et membre de l'Institut, de plus républicain sincère et convaincu, à qui agréait peu l'élévation du Premier Consul au trône. Un jour qu'il parcourait une vieille édition in-quarto de Virgile, le hasard arrêta ses yeux sur le passage du

---

[1] *Histoire du Couronnement* (1805) *in*-8, *p*. 66.

VIᵉ livre de l'*Énéide* où la sybille Déiphobe, après avoir conduit Énée aux Enfers, lui fait passer en revue tous les grands coupables que doit offrir la future histoire de Rome. En désignant l'un d'eux : « Celui-ci, dit la sybille au héros troyen, vendit pour de l'or sa patrie à César, et lui donna un maître puissant[1]. » Qu'on juge de la surprise de M. Langlès en lisant au bas de la page une ancienne annotation relative à ce texte et ainsi conçue : *Hic Cureus tribunus*. Le même nom, le même titre pour le personnage qui provoqua à Rome l'avénement de César, et pour celui qui, dix-huit siècles après, demandait à Paris l'Empire au profit de Napoléon ! M. Langlès communiqua sa singulière trouvaille à l'un de ses amis, M. Bouilly, que nous connaissons déjà, et aux mémoires de qui nous empruntons ces curieux détails. Celui-ci, sachant l'intérêt que les choses bizarres, les jeux du sort, les coïncidences fortuites avaient pour Joséphine, pensa faire une chose agréable en lui portant ce livre, et il pria M. Langlès de le lui prêter.

Muni de son *in-quarto*, M. Bouilly se rendit à la Malmaison et fit demander une audience à l'Impératrice, qui le reçut aussitôt dans sa bibliothèque. Il lui montra et lui expliqua la précieuse note, ainsi que le texte auquel elle s'appliquait. « Combien je vous remercie, lui dit Joséphine étonnée, de cette curieuse découverte ! Je suis sûre d'avance qu'elle intéresse vivement l'Empereur[1]. — Je pense comme Votr ajesté, répondit M. Bouilly. Si toutefois il prenait mal la chose, vous sauriez l'adoucir avec ce charme qui vous est si familier. — Il s'amuse [illegible] efois à mes dépens, reprit l'Impératrice, je ne suis pas fâchée de prendre ma revanche. »

---

[1] Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit ...

Joséphine, dont le nouveau titre n'avait en rien altéré la simplicité et la bonté, proposa à son interlocuteur de faire un tour dan le parc. M. Bouilly, ravi mais confus, s'excus su le peu de cérémonie de son costume, car, au [illegible] de l'habit habillé devenu obligatoire à la cour, il ét arrivé en simple frac et, ce qui choquait encore s l'étiquette, en chapeau rond. « N'êtes-vous pas on allié? » lui répliqua l'Impératrice, et elle lui [illegible] le bras. Tout en parcourant ce parc alors sans riv elle se plaisait à reporter leur souvenir sur les réunions littéraires qui avaient fait le charme de son modeste salon de la rue de la Victoire.

« C'était le bon temps, lui disait-elle; point d'autres gardes que ses amis, de courtisans que des affidés attachés par le cœur; point d'étiquette, point de titres, de rangs que ceux qu'assigne le vrai mérite. On est sûr du bras sur lequel on s'appuie, de l'âme dans laquelle on s'épanche; on peut s'apprécier à sa juste valeur. Mais à la cour, tout est courbé, factice, adulateur. D'une main on vous encense, de l'autre on vous déchire. Pas une figure qui n'ait un masque trompeur; pas un hommage qui n'ait un intérêt personnel. Oh! si l'on savait bien ce que pèse une couronne, on plaindrait ceux que le destin condamne à la porter. »

---

[1] Nous empruntons à M. Bouilly les diverses parties de ce dialogue (Voir ses *Mémoires*, t. II, p. 352).

Après avoir fait admirer à son interlocuteur les plus beaux endroits de son jardin, l'Impératrice Joséphine avait repris la direction du château. Ils en approchaient quand, au détour d'un massif, Napoléon, qui venait de rentrer une heure avant son heure accoutumée, se présenta tout à coup devant eux, accompagné du général Duroc. En voyant un homme qu'il ne reconnut point, et vêtu avec aussi peu de recherche, donner le bras à l'Impératrice, sa figure prit subitement un air de sévérité, et, se plaçant de l'autre côté de Joséphine qui continuait à donner le bras à M. Bouilly : « Vous recevez ici toute espèce de gens, madame? » lui dit-il. L'Impératrice se mit à rire sans lui répondre. D'un ton de voix qui annonçait l'orage, Napoléon s'en prit d'abord indirectement *à ceux qui osaient approcher l'Impératrice sans en avoir le droit.* Mais laissons le plus humble quoique le principal auteur de cette scène bizarre en poursuivre le récit avec sa bonhomie un peu héroïque :

« Joséphine, qui s'amusait de sa méprise, ne lui répondit encore que par un gracieux sourire; mais m'apercevant que l'orage grossissait, et ne pouvant me dessaisir de mon chapeau rond, j'écarte le bras où s'appuyait l'Impératrice à qui mon coup d'œil semblait alors dire : « Puisque Jupiter se fâche, séparez-« vous d'un simple mortel. » Qu'on juge de mon étonnement, de mon embarras, lorsque je sentis cette femme adorable s'attacher plus fortement à mon bras, avec un regard qui semblait me répondre : « Rien ne peut me « forcer à vous humilier. » Je fus si touché de ce langage pantomime, et surtout si fier d'être en quelque sorte armé le chevalier de Joséphine, que ma tête se monta ; je conservai toute ma dignité d'homme, et notre marche continua. Napoléon, croyant que j'osais le braver, frémit de dépit.... A peine avions-nous fait encore quelques pas que, se plaçant devant moi, il me dit avec l'explosion de la colère : « Après « tout, que demandez-vous ici ? — Moi, Sire, lui ré« pondis-je avec un calme apparent, je ne suis point « de ceux-là qui demandent, mais de ceux qui appor« tent *gratis*. — Que voulez-vous dire ? — Sa Majesté « l'Impératrice peut seule vous en donner l'explica« tion. — Vous rirez bien de votre emportement, s'é« crie aussitôt Joséphine en éclatant de rire, quand « vous saurez tout ce qui s'est passé. » L'Empereur, déconcerté tout à fait et se doutant bien qu'il s'est abandonné trop facilement à sa véhémence ordinaire, me laisse escorter l'Impératrice jusqu'à l'entrée du vestibule du château. Là, je lui fis le salut le plus respectueux, et je me disposais à gagner mon cabriolet, dans l'avenue, lorsque Napoléon, qui voulait avoir l'explication de l'énigme, me dit d'un ton gracieux et presque réparateur, en me désignant Duroc ainsi que les officiers qui venaient à sa rencontre : « Eh « bien ! n'entrez-vous pas avec eux dans la salle de « billard ? — Je suis trop flatté, répondis-je en m'in-

« clinant, de l'honneur que me fait Votre Majesté, « pour ne pas y répondre. » J'étais de mon côté très-empressé de savoir le dénouement de cette étrange aventure, et, tandis que Napoléon suit Joséphine vers la bibliothèque, j'entre avec tous les aides de camp dans la salle de billard. « Est-ce que vous êtes « fou, me dit Duroc, de vous jouer ainsi de la pa- « tience de l'Empereur? — Ce n'est point moi qui « me suis joué de lui, répondis-je, mais bien l'Impé- « ratrice qui, tout en s'amusant, m'a fait passer un « quart d'heure critique dont je ne perdrai jamais le « souvenir. »

Joséphine n'avait pas eu beaucoup de peine à calmer la mauvaise humeur de l'Empereur : la vue de la note curieuse de l'*in-quarto* virgilien avait suffi pour provoquer chez lui, tout à la fois, l'étonnement et la satisfaction. Il revint bientôt, avec un sourire qui complétait la réparation, remercier M. Bouilly de son attention, et voulut le retenir à dîner; mais celui-ci fit agréer à l'Empereur ses excuses, ayant ce soir-là même, chez lui, une réunion des principaux artistes de Paris.

Quelques jours après, M. Deschamps, secrétaire des commandements de l'Impératrice, vint lui faire connaître, de sa part, que l'Empereur avait été ravi de sa fermeté à braver sa colère et qu'il voulait lui remettre lui-même cette vieille édition de Virgile dont l'étrange allusion l'avait si vivement intéressé. « Je me rendis donc de nouveau à la Malmaison, ajoute notre héros, et, pour prouver à Napoléon que je connaissais les hommages dus au chef de l'État, je me présentai devant lui en costume de cour : le chapeau rond fut remplacé par un autre à trois cornes, orné d'un plumet noir et d'une riche ganse d'acier. L'Empereur, en me voyant, ne put s'empêcher de sourire malicieusement de la réparation que je faisais à l'étiquette. Me remettant alors la vieille édition de l'*Énéide*, il me dit : « Assurez bien à la personne qui vous a con- « fié ce rare exemplaire, que jamais le tribun Curée « *vendidit auro patriam.* — J'en suis convaincu, Sire; « mais Votre Majesté sera forcée d'avouer avec moi « qu'en vous faisant décerner la couronne par le vœu « libre de la nation, *dominum potentem imposuit*, elle « lui a donné un maître puissant. » Il me demanda ce qu'il pourrait faire pour moi. « L'Impératrice, ajouta- « t-il, m'a dit que vous étiez l'allié de sa famille; c'est « un titre qui ne saurait être nul à mes yeux.... Que « désirez-vous? — Je n'ai besoin de rien, Sire; placé « justement au milieu de l'échelle sociale, je ne vou- « drais ni monter ni descendre, et je tiens beaucoup à « mon petit coin de terre à mi-côte, où je suis à l'abri « des coups de soleil et des inondations. — C'est en « effet la plus heureuse position, répliqua vivement « l'Empereur; vous n'êtes pas dégoûté. — Il est ce- « pendant une chose que j'oserais réclamer de Votre « Majesté. — Laquelle? — Ce serait un édit signé de « votre main impériale, mais en deux lignes, comme « vous les écrivez sur l'affût d'un canon, au moment « d'une victoire, et contenant ce peu de mots : « De « par Napoléon le Grand, défenses sont faites à tout

« parterre de la capitale de siffler les pièces de Bouilly, « lors même qu'elles ne sont pas bonnes. » L'Empereur ne put s'empêcher d'éclater de rire. Reprenant aussitôt cette figure où se peignaient à la fois le calme et la satisfaction, il me répondit, en me frappant familièrement sur l'épaule, par les mots suivants qui me furent plus chers que toutes les grandeurs dont il aurait pu me combler : « Vous êtes bien un véritable « homme de lettres[1] ! »

Dans la seconde quinzaine de mai et au commencement de juin, le *Moniteur* fut rempli des adresses sans nombre de tous les corps civils et militaires, et on vit arriver à Paris des députations de tous les départements venant apporter aux nouveaux souverains l'expression des sentiments de leurs concitoyens. Le 30 juin, la Cour de cassation voulut exprimer à l'Impératrice Joséphine ses félicitations particulières.

Mais un hommage avait plus touché encore le cœur de l'Impératrice, c'était celui de ses compatriotes présents à Paris. Ne voulant point attendre les adresses qui ne pouvaient manquer d'affluer de l'île natale, alors assiégée par les Anglais, ils prièrent M. du Buc, leur délégué, de les conduire aux Tuileries. Ils présentèrent d'abord à l'Empereur une adresse dans laquelle ils avaient consigné l'expression du dévouement et de la joie toute particulière de la Martinique. Napoléon leur fit cette réponse flatteuse à la fois pour l'Impératrice et pour ses compatriotes : « *La Martini-*

---

[1] Mémoires de M. Bouilly, t. II, p. 367.

qu'au sein d'une grandeur inouïe elle avait conservé une bonté touchante. On savait aussi qu'elle vivait dans des craintes continuelles en songeant aux poignards sans cesse levés sur son époux. Un acte éclatant de clémence pouvait détourner ces poignards et calmer des cœurs exaspérés. On réussit à s'introduire auprès d'elle par le moyen de Mme de Rémusat, attachée à sa personne, et on lui amena, au château de Saint-Cloud, Mme de Po[illegible]ac, qui vint arroser de larmes le manteau impéri[illegible] Elle fut touchée, comme avec son faible et sensible cœur elle devait l'être, à l'aspect d'une épouse éplo[illegible]e demandant noblement la grâce de son époux. Elle courut faire une première tentative auprès de Napoléon. Celui-ci, selon sa coutume, couvrant son émotion sous un visage dur et sévère, la repoussa brusquement. Mme de Rémusat était présente. « Vous vous intéresserez donc toujours à mes « ennemis ? leur dit-il à toutes deux. Ils sont les uns et « les autres aussi imprudents qu'ils sont coupables. Si « je ne leur donne pas une leçon, ils recommence« ront et seront cause qu'il y aura de nouvelles vic« times. » Joséphine, repoussée, ne savait plus à quel moyen recourir. Napoléon devait dans peu d'instants sortir de la salle du conseil et traverser l'une des galeries du château. Elle imagina de placer Mme de Polignac sur son passage, pour qu'elle pût se jeter à ses pieds lorsqu'il paraîtrait. En effet, au moment où il passait, Mme de Polignac vint se présenter à lui et lui demander, en versant des larmes, la vie de son époux. Napoléon, surpris, lança sur Joséphine, dont il devinait la complicité, un regard sévère; mais, vaincu sur-le-champ, il dit à Mme de Polignac qu'il était étonné d'avoir trouvé, dans un complot dirigé contre sa personne, M. Armand de Polignac, son compagnon d'enfance à l'école militaire; que cependant il accordait sa grâce aux larmes d'une épouse; qu'il souhaitait que cette faiblesse de sa part n'eût pas de suites fâcheuses, en encourageant de nouvelles imprudences. « Ils sont bien coupables, madame, « ajouta-t-il, les princes qui compromettent la vie de « leurs plus fidèles serviteurs sans partager leurs pé- « rils ! » Mme de Polignac, saisie de joie et de reconnaissance, alla raconter au milieu de l'émigration épouvantée cette scène de clémence, qui valut alors un instant de justice à Joséphine et à Napoléon. M. de Rivière restait en péril. Murat et sa femme pénétrèrent auprès de l'Empereur pour le vaincre et lui arracher une seconde grâce. Celle de M. de Polignac entraînait celle de M. de Rivière. Elle fut immédiatement accordée. Le généreux Murat, onze ans plus tard, ne rencontra pas la même générosité[1] »

On trouve dans les mémoires du prince Eugène quelques lignes qui semblent contrarier la fin de ce récit : « Lorsque le procès fut jugé, dit-il[2], les parents et amis des condamnés affluèrent à Saint-Cloud pour demander leur grâce ; c'était surtout à ma mère qu'ils s'adressaient, et je fus souvent témoin de ces sollicitations. Ma mère fut assez heureuse pour obtenir du

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 149.

[2] T. Ier, p. 90.

Premier Consul la vie de plusieurs condamnés, parmi lesquels je me rappelle MM. de Rivière et de Polignac. Le premier a saisi, depuis, la première occasion qui s'est présentée de m'en témoigner sa reconnaissance. »

Une autre plume de famille a réuni sur ce sujet quelques souvenirs qui apportent cette même modification à la version fournie par Mme de Rémusat : « Le jugement à mort qui condamna les autres (ajoute M. de Lavalette après avoir mentionné la condamnation à l'emprisonnement de quelques conjurés[1]) excita un sentiment de pitié générale, plus vivement senti par toute la famille du Premier Consul et par tous ceux qui lui étaient dévoués. C'était déjà beaucoup trop de sang versé, et ce fut à qui se chargerait d'obtenir du souverain la grâce d'une des victimes. Mme Bonaparte se chargea de M. de Rivière et des Polignac. J'accompagnai Mme Louis Bonaparte à Saint-Cloud, ayant à côté d'elle la fille de Lajolais. La mère du Premier Consul et Mme Joseph, l'épouse du général Murat et ses deux sœurs, se chargèrent de solliciter la grâce des autres. » D'après ces deux témoignages, il faudrait attribuer à Joséphine la grâce de M. de Rivière comme celle de M. de Polignac. Cependant l'Empereur, racontant les faits à ses compagnons de Sainte-Hélène, dit bien que le premier « dut principalement la vie aux instances de Murat[2]. » Ceci n'exclut point l'intervention de l'Impératrice, et lui laisse l'initiative, bien constante et généreuse, d'avoir réuni chez elle, dans son appartement, les parents des condamnés, et notamment les sœurs de M. de Rivière et les parentes de MM. de Polignac[1], pour les conduire à travers les galeries de Saint-Cloud, et les placer sur les pas de son époux, que devait fléchir à moitié, avant la première parole, la seule vue de pareilles douleurs.

---

[1] Mémoires, t. II, p. 24.

[2] *Mémorial*, t. Ier, p. 260.

Mme Louis Bonaparte s'était plus spécialement chargée de la fille du général Lajolais. Ce général avait fait plusieurs démarches pour nouer les relations entre Georges, Pichegru et Moreau. Il était l'un des plus compromis. L'Empereur ne put résister aux instances de sa belle-sœur et aux larmes de la jeune fille du condamné. La vie du général Lajolais fut sauvée. « Je fis grâce à beaucoup, continue Napoléon[2] : tous ceux dont les femmes ou de vives intercessions purent pénétrer jusqu'à moi obtinrent la vie. Les Polignac, M. de Rivière et d'autres auraient infailliblement péri sans des circonstances heureuses. Il en fut de même de gens moins connus, d'un nommé Borel, d'Ingaud de Saint-Maur, de Rochelle, etc., qui eurent le même bonheur. » Plus de la moitié des condamnés furent grâciés; il y eut donc des graces pour tous les membres de la famille de l'Empereur, qui étaient venus solliciter sa clémence[3].

---

[1] M. de Lavalette.

[2] *Mémorial.*

[3] Le général Rapp obtint aussi la vie de l'un des condamnés, M. de Russillon. (Voy. ses Mémoires, p. 10.)

Mme Louis Bonaparte eut occasion aussi de donner consolation et assistance à cette ancienne amie de pension à qui il n'avait fallu que trois ans de jalousie et de folles provocations pour entraîner le glorieux mais faible vainqueur de Hohenlinden dans le précipice où il venait de disparaître. Par un sentiment qui l'honore, et qui était en même temps justice rendue au cœur de son ancienne compagne, Mme Moreau alla lui porter son malheur et réclamer son appui. Elle demandait pour le général la conversion de la prison en un exil, l'autorisation de se rendre en Amérique et la faculté de réaliser sa fortune. Mme Moreau était malheureuse ; Hortense s'attendrit avec elle. Elle s'employa activement auprès de l'Empereur, qui accorda tout ce que demandait Moreau ; et même, comme les biens du général pouvaient être d'une réalisation difficile et coûteuse, lente surtout, il lui acheta lui-mêmé, au prix qui fut demandé, sa terre de Grosbois, qu'il donna à Berthier, et son hôtel de la rue d'Anjou, dont il fit présent à Bernadotte[1].

Au sortir de ces émotions, on procéda à l'entière organisation de l'Empire, c'est-à-dire à la réalisation du Sénatus-consulte qui dorénavant formait la constitution monarchique du pays. Cette constitution donnait naturellement aux frères et aux sœurs du chef de la dynastie le titre et l'état de princes et de princesses, avec chacun un million de dotation par an. La Liste civile de l'Empereur était de vingt-cinq millions. Les enfants de l'Impératrice Joséphine furent d'abord inégalement traités. Comme belle-sœur du souverain, Mme Louis Bonaparte devenait Altesse Impériale; quant à Eugène, l'Empereur crut devoir réserver les faveurs que lui assurait inévitablement une affection dont jusque-là il s'était montré digne. Napoléon ménageait encore quelques susceptibilités et quelques jalousies de famille, mais en affichant la volonté de s'en débarrasser désormais. « Je ferai bien, avait-il dit au milieu des tracasseries d'intérieur que lui suscitaient les préliminaires de l'Empire, je ferai bien une loi qui me rendra le maître dans ma famille! » La Constitution, se conformant à ce vœu, lui donna l'autorité la plus complète sur tous les membres de la famille impériale : ils ne pouvaient ni se marier, ni rien faire d'important, ni sortir de France sans son consentement [1].

---

[1] *Mémoires* du duc de Rovigo, t. II, p. 98 ; *Mémoires* de Mlle Cochelet, t. II, p. 226 ; Constant, II, p. 249.

On avait créé autour du trône impérial de grandes dignités, empruntées, pour la plupart, à l'Empire germanique, et qui semblaient un pressentiment de cet *Empire d'Occident* qui apparut quelquefois depuis à l'âme fascinée de Napoléon. C'étaient : un grand électeur, chargé d'assurer la régularité des élections à tous les degrés; un archichancelier d'Empire et un archicancelier d'État, ayant la haute main, l'un dans la justice, l'autre dans la diplomatie; un architrésorier, un connétable et un grand amiral. Ils formaient, avec l'Empereur, le grand conseil de l'Empire. En cas de minorité, ils composaient aussi le Conseil de régence, et ils élisaient l'Empereur à défaut d'héritier dans la famille impériale.

---

[1] M. Thiers, t. V, p. 98.

Le 6 juillet, il fut pourvu à quatre de ces grandes charges : Joseph Bonaparte fut nommé à la plus éminente, et reçut le titre de grand électeur; Louis, déjà parvenu hiérarchiquement au grade de général de division, fut nommé connétable; les second et troisième Consuls trouvèrent une honorable et opulente retraite dans les fonctions d'archichancelier d'Empire et d'architrésorier. La dignité de grand amiral et celle d'archichancelier d'État furent réservées : M. de Talleyrand prétendait hautement à cette dernière, mais on pensait que l'Empereur en disposerait en faveur d'Eugène de Beauharnais, « qui ne sollicitait rien, mais, avec une soumission parfaite, attendait tout de la tendresse de son père adoptif[1]. » En caractérisant ainsi, avec autant d'équité que de justesse, la position et les sentiments d'Eugène, l'historien de l'Empire ne pouvait connaître le passage suivant de ses Mémoires, que l'on dirait écrit tout exprès pour justifier cette appréciation :

« J'arrive maintenant au grand et important événement qui plaça la couronne impériale sur la tête du Premier Consul ; il s'écoula plusieurs mois entre son élection et son couronnement. Pendant ce temps, l'Empereur, voulant entourer le trône de toute la dignité, de tout le respect nécessaires au pouvoir monarchique, rétablit l'ancienne étiquette et la fit observer avec soin. Dès ce moment je cessai d'avoir des relations aussi intimes avec lui, et pendant quelque temps je me trouvai, par mon grade et par mes fonctions, relégué dans le salon d'attente le plus éloigné de ses appartements. Je n'en murmurai point et je concevais parfaitement que cela dût être ainsi. Mais il ne manqua pas de gens, courtisans ou autres, qui, sous le masque de l'intérêt et du zèle, cherchèrent à m'irriter, me témoignant de l'étonnement de ce que le beau-fils de l'Empereur, après avoir vécu si longtemps dans son intimité, se trouvait tout d'un coup placé si loin de lui. Je fermai la bouche à ces bons amis de cour, en leur disant que je me trouvais très-bien partout où mon devoir me plaçait. Et cela était vrai[1]. »

---

[1] M. Thiers, t. V, p. 119.

Mais l'Empereur ne pouvait ni ne voulait oublier celui qu'il s'était habitué à regarder comme un fils. Quelque temps après il lui fit offrir, par l'Impératrice, les fonctions de grand chambellan, les premières de toutes à la cour. Malgré son désir d'être auprès de l'Empereur, Eugène ne crut pas devoir accepter. Sa vocation n'était pas là. C'est lui qui nous le dit dans sa modestie, ou peut-être dans sa fierté : « Je refusai cet honneur, en m'excusant sur ce que cet emploi ne convenait ni à mes goûts ni à mon caractère ; ma vocation était toute militaire, et, jusqu'alors, je n'avais connu d'autre métier que celui des armes. Je dois avouer cependant que si l'Empereur m'eût fait offrir la place de grand écuyer, je l'aurais peut-être acceptée, parce qu'il y avait là des chevaux que j'aimais passionnément, et quelque chose qui ressemblait à un régiment[1]. » Loin de s'offenser de ce refus, Napoléon, au mois de septembre, servant son beau-fils de son goût, le nommait à l'une des trois places de colonel général, qui venaient immédiatement après les maréchaux de France, rétablis et désignés en même temps au nombre de vingt, et le mettait à la tête de l'arme des chasseurs, où il avait commencé sa carrière. « Cette nomination, ajoute Eugène, me fit le plus grand plaisir, puisque, en me donnant une dignité aussi éminente, l'Empereur me laissait pourtant dans mon élément[2]. » Ce choix fut agréable à l'armée, et le public se plaisait à y découvrir l'annonce de plus hautes dignités. On voyait s'élever les enfants de l'Impératrice Joséphine avec la même satisfaction qui avait accueilli l'élévation de leur mère.

---

[1] *Mémoires et Correspondance* du prince Eugène, t. Ier, p. 91.

Restait à organiser la *Cour*, la maison de l'Empereur et celle de l'Impératrice. Ici les compétitions étaient grandes, les candidats nombreux. L'élan était donné. On revenait à la monarchie avec l'entraînement particulier aux réactions françaises, et l'on se précipitait vers les riches et nombreux emplois de palais qui allaient être créés, car Napoléon voulait entourer son trône d'un éclat qui ne le cédât en rien aux époques les plus fastueuses de la monarchie française, et qui éclipsât toutes les cours des puissances actuelles de l'Europe. Il y avait sans doute là de la vanité (permise toutefois), mais il y avait aussi le désir de placer, même en ces choses secondaires, la France au-dessus des autres peuples, et la volonté de faire honorer dans sa personne la qualité d'élu et de représentant de la *grande nation*.

---

[1] *Mémoires et Correspondance* du prince Eugène, t. Ier, p. 92

[2] *Ibid.*

C'est dans un chapitre suivant que nous voulons offrir le tableau de la cour impériale, comme nous l'avons fait pour la cour consulaire. Nous nous contenterons ici d'en citer les principales charges, en indiquant leurs titulaires. L'oncle de l'Empereur, devenu cardinal Fesch, fut nommé grand aumônier; M. de Talleyrand, grand chambellan; Berthier, grand veneur; M. de Caulaincourt, grand écuyer; M. de Ségur, l'ancien ambassadeur de Louis XVI auprès de Catherine, grand maître des cérémonies; et pour conserver à cette cour son cachet militaire, Duroc fut maintenu à la tête de l'administration intérieure, avec le titre supérieur de grand maréchal du palais. Aux dames qui étaient déjà auprès de Mme Bonaparte, on en ajouta plusieurs autres, et, au premier rang, comme principale dame d'honneur, fut placée une alliée de la famille de Beauharnais, Mme la duchesse de La Rochefoucauld. Des grands officiers furent aussi attachés à la personne de l'Impératrice, et, soit pour la maison de l'Empereur, soit pour celle de Joséphine, on vit bien des noms de l'ancienne noblesse, et bien des personnages que la démocratie avait comptés dans ses rangs, demander à l'envi à faire partie de la nouvelle cour. « Tous les choix étaient connus avant d'être inscrits au *Moniteur*, publiés de bouche en bouche, au milieu des discours intarissables des approbateurs ou improbateurs, qui avaient fort à faire pour dire tout ce que leur inspirait un si singulier spectacle. Chacun applaudissait ou blâmait, suivant ses amitiés, ses haines, ses prétentions satisfaites ou déçues, presque personne suivant ses opinions politiques, car il n'y avait plus d'opinions politiques alors, excepté chez les royalistes entêtés, ou chez les républicains implacables[1]. » Fouché avait mis à pousser à l'Empire l'ardeur qu'il employa, dix ans après, à poursuivre sa chute. Le ministère de la police fut recréé pour lui. L'Impératrice Joséphine, par les motifs que nous avons fait connaître, travailla beaucoup, et sûrement contribua un peu à sa rentrée dans le Gouvernement[2]. »

L'élection nationale, l'unanimité populaire donnaient certes à Napoléon tous les droits et toute l'autorité qui lui étaient nécessaires; mais il voulut, comme aux avénements royaux de l'ancienne monarchie, faire consacrer par la religion son sceptre et sa couronne. Ce qui était grand, extraordinaire le séduisait. Il demanda à être sacré par le Pape, et cela dans la cathédrale de sa propre capitale, chose inouïe depuis dix-huit siècles, car Charlemagne, ainsi que tous ses successeurs à l'empire d'Occident, étaient allés recevoir à Rome leur couronne impériale. Après quelques hésitations, le sage et vénérable Pie VII se décida à donner cette marque de reconnaissance à l'homme qui avait tant fait et qui pouvait tant faire encore pour l'Église. Il pensa aussi, et avec raison, que la présence du vicaire de Dieu en France, au milieu de ce Paris récemment revenu à la foi, ne pouvait que tourner à l'avantage et au progrès des idées religieuses. Quelques puissances s'étaient vivement opposées à ce que le Pape vînt couronner Napoléon : la nouvelle de sa venue en fut accueillie avec plus de joie. « L'Impératrice Joséphine, dit M. Thiers [1], tenait plus que Napoléon lui-même au sacre, qui lui semblait le pardon du ciel pour un acte d'usurpation ; aussi reçut-elle à Saint-Cloud le cardinal Caprara (qui venait annoncer l'arrivée du Pontife, toutefois sous certaines réserves), en lui prodiguant les attentions les plus aimables. De son côte Napoléon lui témoigna sa vive satisfaction, et tous deux lui dirent qu'ils considéraient la chose comme arrangée ; que le Pape serait reçu à Paris avec les honneurs dus au chef de l'Église universelle, et que la religion recueillerait de son voyage des biens infinis. » Au dehors l'impression produite par un fait aussi considérable fut générale et profonde. La voici fidèlement résumée : « Le bruit de la venue du Pape ayant transpiré, l'opinion en avait été saisie et émerveillée, la population dévote enchantée, l'émigration profondément chagrine, l'Europe surprise et jalouse[1]. »

---

[1] M. Thiers, t. V, p. 124.

[2] *Mémoires* de M. le duc de Rovigo, t. IV, p. 263.

---

[1] T. V, p. 237.

Mais avant le couronnement, Napoléon voulait exécuter son expédition d'Angleterre, qu'il persistait à croire possible. Au mois d'août il partit pour Boulogne, pendant que l'Impératrice se rendait aux eaux nouvelles d'Aix-la-Chapelle, où il se proposait de la rejoindre après son inspection, afin de parcourir ensemble les départements frontières. Tous, marins, soldats, pleins d'ardeur, demandaient à s'embarquer. La mort de l'amiral La Touche-Tréville, qui devait amener sa flotte de Toulon, et prendre le commandement en chef de l'expédition, vint nécessiter un nouvel ajournement. L'Empereur arriva vers le commencement de septembre, à Aix-la-Chapelle, cette ancienne capitale de Charlemagne, qui faisait de nouveau partie de l'Empire français. Il y fut reçu avec les plus grands honneurs par cette population allemande qui déjà, depuis quelques jours, prodiguait à l'Impératrice Joséphine d'affectueuses démonstrations.

Après une quinzaine passée en fêtes, l'Empereur et l'Impératrice se rendirent à Mayence, autre ville devenue française, où de nouveaux hommages les attendaient. Tous les princes d'Allemagne, situés dans le voisinage, vinrent leur offrir leurs félicitations. Là, plus encore qu'à Aix-la Chapelle, Napoléon voulut déployer sa magnificence, et ses hôtes s'en retournèrent frappés de la promptitude avec laquelle le nouvel Empereur et la nouvelle Impératrice, chacun dans l'attitude de son caractère et de sa situation, avaient pris figure de souverains. « C'est que le soldat couronné, ajoute son historien [1], avait de bonne heure commandé aux hommes, non pas au nom d'un vain titre, mais au nom de son caractère, de son génie, de son épée ; et c'était là, en fait de commandement, un apprentissage fort supérieur à celui qu'on peut faire dans les cours. » Quant à Joséphine, du premier coup elle avait trouvé cette dignité simple et affable qu'elle puisait dans un naturel à l'épreuve de la prospérité, et un sentiment net et juste de ce qu'elle devait et de ce qui lui était dû, épouse d'un tel homme et placée dans un tel rang.

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 226.

Au bout d'un mois employé à trôner à Mayence et à visiter nos départements voisins du Rhin [2], l'Empereur et l'Impératrice, vers le milieu d'octobre, rentrèrent à Saint-Cloud pour attendre l'arrivée du Pape et tout disposer pour la grande cérémonie du couronnement.

Une grave question se présenta au retour de ce voyage. L'Impératrice Joséphine serait-elle couronnée et sacrée comme l'Empereur ? « Joséphine le désirait ardemment, car c'était un nouveau lien avec son époux, une nouvelle garantie contre une répudiation future, qui était le souci de sa vie[1]. » Mais, par le même motif, ses adversaires employaient toutes leurs armes pour empêcher que cette consécration définitive et extraordinaire lui fût donnée. De ces débats sortit une scène de famille qu'un biographe ne peut ni ne doit omettre, surtout quand elle tient aussi intimement à son sujet, et qu'elle se trouve reproduite par le plus considérable et le plus populaire historien de ce temps. « Napoléon, ajoute M. Thiers, hésitait entre sa tendresse pour sa femme et les secrets pressentiments de sa politique, lorsqu'une scène de famille faillit amener sur-le-champ la perte de l'infortunée Joséphine. Tout le monde s'agitait autour du nouveau monarque, frères, sœurs, alliés. Chacun voulait, dans cette solennité, qui semblait devoir les consacrer tous, un rôle conforme à ses prétentions actuelles et à ses espérances futures. A l'aspect de ces agitations et témoin des instances dont Napoléon était l'objet de la part de l'une de ses sœurs, Joséphine, troublée, dévorée de jalousie, laissa voir des soupçons outrageants pour cette sœur, et pour Napoléon lui-même, soupçons conformes aux atroces calomnies des émigrés. Napoléon fut saisi tout à coup d'une véhémente colère, et, trouvant dans cette colère une force contre son affection, il dit à Joséphine qu'il allait se séparer d'elle; que d'ailleurs il le faudrait plus tard, et que mieux valait s'y résigner sur-le-champ, avant d'avoir contracté des liens plus étroits. Il appela ses deux enfants adoptifs, leur fit part de sa résolution et les jeta, par cette nouvelle, dans la plus profonde douleur. Hortense et Eugène de Beauharnais déclarèrent, avec une résolution calme et triste, qu'ils suivraient leur mère dans la retraite à laquelle on voulait la condamner. Joséphine, bien conseillée, montra une douleur résignée et soumise. Le contraste de son chagrin avec la satisfaction qui éclatait dans le reste de la famille impériale, déchira le cœur de Napoléon, et il ne put se décider à voir exilée et malheureuse, cette femme, compagne de sa jeunesse, exilés et malheureux avec elle, ces enfants devenus l'objet de sa tendresse paternelle. Il saisit Joséphine dans ses bras, lui dit, dans son effusion qu'il n'aurait jamais la force de se séparer d'elle, bien que sa politique le commandât peut-être; et puis il lui promit qu'elle serait couronnée avec lui, et recevrait à ses côtés, de la main du Pape, la consécration divine[1]. »

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 224.

[2] Bonaparte avait ajouté douze départements aux onze dont la Révolution avait enrichi la France, ce qui, en 1804, portait le nombre total à cent neuf.

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 249.

Mais une autre contestation suivit ces premiers débats. Dans le cérémonial, arrêté d'avance pour le jour du couronnement, il avait été décidé qu'à Notre-Dame, les frères de l'Empereur porteraient les pans de son manteau, et que ses sœurs rempliraient le même office auprès de l'Impératrice Joséphine. La résistance de celles-ci fut formelle. Fatigué, à la fin, de semblables discussions, l'Empereur s'expliqua en maître, et déclara qu'il ne voulait plus entendre parler de prétentions aussi exorbitantes. « En vérité, dit-il à la « plus animée de ses sœurs, à vous entendre, on « croirait que je vous ai frustrée de l'héritage du feu « roi notre père [1]. » Le cérémonial du Sacre fut adopté dans son entier, et la cour se transporta au château de Fontainebleau, complétement remeublé à neuf, pour y recevoir le Pape, qui, parti le 2 novembre de Rome, s'avançait lentement vers Paris, c'est lui qui l'a dit, « au milieu d'un peuple à genoux. » A Lyon surtout, il trouva réunis plus de deux cent mille fidèles, accourus de toutes les provinces voisines.

---

[1] A son texte, M. Thiers a joint cette note : « Je rapporte ici le récit fidèle d'une personne respectable, témoin oculaire, attachée à la famille impériale, et qui a consacré ce souvenir dans ses *Mémoires* manuscrits. » (Sans doute Mme de Rémusat.)

Le 25, vers midi, on annonça l'approche du Saint-Père. Napoléon partit à cheval au-devant de lui, et dès qu'il l'aperçut, il mit pied à terre; le Pape descendit aussi de sa voiture; ils s'embrassèrent, puis ils montèrent dans un carrosse d'apparat amené là exprès, et où l'Empereur eut l'attention de donner la droite à Sa Sainteté. En arrivant au palais, le Pape fut reçu sur le péristyle par l'Impératrice entourée des grands dignitaires et des chefs de l'armée : ceux-ci lui firent cortége jusqu'à son appartement où Napoléon le conduisit lui-même. A peine l'Empereur s'était-il retiré que Joséphine, suivie des dames de sa cour, vint présenter au Saint-Père ses hommages empreints d'une vive émotion[1]. Pie VII avait été touché de l'accueil plein de grâce et de cordialité de Napoléon; il fut attendri du pieux et tendre respect que lui témoigna l'Impératrice, et, dès ce premier instant, il conçut pour elle un paternel intérêt, dont bientôt il lui donna des marques. Après avoir pris quelque repos, le Pape fit visite à Leurs Majestés; il leur remit les présents de bienvenue qu'il leur avait apportés de Rome, à Napoléon, deux magnifiques camées antiques, et à Joséphine pour sa galerie de la Malmaison, des vases également antiques, d'un travail admirable[2]. Il avait aussi apporté, pour les dames de la cour, qui se les disputèrent, une profusion de riches chapelets. Napoléon rendit sa visite au Saint-Père, et le laissa non pas rassuré mais charmé, et se félicitant hautement d'être venu en France.

---

[1] *Souvenirs* de M. le baron de Menneval, t. III, p. 219. — M. Thiers, t. V, p. 251.

Il se félicita bien davantage de n'avoir pas cru aux fâcheux pronostics dont on avait voulu l'effrayer, lorsque, cinq jours après, installé aux Tuileries au pavillon de Flore, il entendit le langage aussi respectueux pour sa personne que consolant pour sa foi, des divers corps de l'État, conviés pour lui rendre hommage; pendant que sur la place du Carrousel, sur les quais, dans le jardin du palais, le peuple de Paris, « ce peuple qui avait fait le 10 août et adoré la déesse Raison[3], » l'appelait de ses acclamations, et lui demandait à genoux sa bénédiction pontificale.

---

[1] *Mémoires* de M. de Bausset, t. IV, p. 118. — M. de Menneval, t. Ier, p. 184.

[2] M. Thiers, t. V, p. 253.

On était au dernier jour du mois. Le Sacre avait été fixé au dimanche 2 décembre. Il ne restait plus à arrêter dans le programme de cette cérémonie, que les détails relatifs aux deux principaux personnages. Le Pape accepta à cet égard ce qui avait été convenu entre l'Empereur et le cardinal Caprara. Un seul point n'avait pas été réglé, l'acte même du couronnement. En invoquant tous les précédents, le Pontife voulait poser lui-même la couronne sur la tête de Napoléon. L'Empereur le pria de ne pas insister, ajoutant qu'il se chargeait de tout arranger sur les lieux mêmes[1].

Mais l'Empereur et l'Impératrice se trouvaient, au point de vue religieux, dans un état d'irrégularité dont il ne convenait pas de faire un plus long mystère au chef de la chrétienté, à qui on allait demander l'onction sainte. Ils n'étaient point mariés à l'église. L'Impératrice Joséphine prit sur elle d'en faire l'aveu au Saint-Père, et quoique, sans doute, elle obéît à un sentiment personnel, il est impossible de désintéresser sa foi dans cette démarche qui pouvait, quant à son couronnement, tout remettre en question. L'historien de l'Empire a obtenu sur ce sujet des renseignements d'une telle précision quoiqu'il n'en indique pas la source, qu'il est impossible d'y rien ajouter ni d'y rien changer.

« On touchait, dit-il[2], à la veille de cette grande solennité, c'est-à-dire au 1er décembre. Joséphine qui avait plu au Saint-Père, par une espèce de dévotion toute semblable à celle des femmes italiennes, Joséphine avait pénétré auprès de lui, pour faire un aveu dont elle espérait tirer grand parti. Elle lui avait déclaré qu'elle n'était mariée que civilement à Napoléon, car, à l'époque de son mariage, les cérémonies religieuses étaient interdites. C'était, sur le trône même, un étrange témoignage des mœurs du temps. Napoléon avait fait cesser cet état pour sa sœur, la princesse Murat, en priant le cardinal Caprara de lui donner la bénédiction nuptiale; il n'avait pas voulu le faire cesser pour lui-même. Le Pape, scandalisé d'une situation qui, aux yeux de l'Eglise, était un concubinage, demanda sur-le-champ à entretenir Napoléon, et déclara dans cet entretien qu'il pouvait bien le sacrer lui, car l'état de conscience des Empereurs n'avait jamais été recherché par l'Église, quand il s'agissait de les couronner, mais qu'il ne pouvait, en couronnant Joséphine, donner la consécration divine à un état de concubinage. Napoléon irrité contre Joséphine de cette indiscrétion intéressée, craignant de violenter le Pape, qu'il savait invincible sur les affaires de foi, ne voulant pas, d'ailleurs, changer une cérémonie dont le programme était déjà publié, consentit à recevoir la bénédiction nuptiale. Joséphine vivement réprimandée par son époux, mais charmée de ce qu'elle avait obtenu, reçut, la nuit même qui précéda le couronnement, le sacrement du mariage dans la chapelle des Tuileries. Ce fut le cardinal Fesch, ayant pour témoins M. de Talleyrand et le maréchal Berthier, qui, dans le plus profond secret, maria l'Empereur et l'Impératrice. Ce secret fut fidèlement gardé jusqu'au divorce. Le matin, on apercevait encore sur les yeux rougis de Joséphine, les traces des larmes que lui avaient coûté ces agitations intérieures [1]. »

---

[1] M. Thiers, t. V, p. 261.

[2] *Ibid.*

Nous ne nions pas que l'Empereur n'ait tenu quelque compte de l'inconvénient de retirer du programme du Sacre, une partie aussi considérable que celle qui concernait le couronnement de son épouse. Mais il dut tenir compte aussi du sentiment pénible qu'éprouverait Paris, qui avait accueilli avec tant de faveur la victoire (on l'appelait ainsi) de sa populaire Impératrice; ou plutôt Napoléon, en donnant cette dernière satisfaction à Joséphine, n'obéissait qu'au penchant de son cœur. Depuis un an, en effet, il avait voulu qu'elle restât sa femme devant les hommes; il avait voulu qu'elle s'assît sur le trône: il avait voulu qu'elle fût sacrée avec lui; il voulait maintenant qu'elle devînt son épouse devant Dieu : triomphe véritable et complet pour Joséphine, plus fière, cependant, de l'amour de son époux que des honneurs dont il la comblait.

Le 2 décembre parut enfin, et, de bonne heure, tout Paris fut sur pied au bruit du canon qui annonçait ce grand jour. On a souvent décrit cette merveilleuse solennité du Sacre, et nous devrions peut-être nous en abstenir ici, renvoyant le lecteur aux mémoires du temps et surtout à la grande histoire qui nous sert de guide. Mais le moyen de supprimer de tels détails dans ce livre? Joséphine a eu deux journées dans sa vie, le Sacre et le Divorce. Son histoire politique est dans ces deux mots. L'un est le triomphe, l'autre la défaite; ce sont deux tableaux qui font pendants; ils se complètent et s'expliquent l'un par l'autre. Nous allons donc essayer de cette journée du 2 décembre 1804, une description plus détaillée et plus précise que celles qui en ont été données, surtout en ce qui concerne l'Impératrice Joséphine[1].

---

[1] Devant des affirmations aussi précises, il faut renoncer à [illegible] le *Mémorial* sur le mariage religieux de Napoléon en 1796.

Malgré le temps froid et brumeux, dès le matin, le peuple envahit les rues par où devait passer le cortége, ainsi que les alentours de Notre-Dame, dont, à six heures, les portes avaient été ouvertes pour les personnes munies de billets, et la portion du public libre que les vastes dispositions prises avaient permis d'admettre. Quoique depuis plus de quinze jours on eût employé à la décoration de la vieille basilique un millier d'ouvriers, les préparatifs n'étaient point terminés, et l'on ne cessa d'y travailler que quelques moments avant l'arrivée du cortége.

Aux Tuileries, le mouvement était général chez le Saint-Père, chez l'Empereur et dans l'appartement de l'Impératrice. La cour pontificale fut la première prête. Il n'y avait là rien à innover. Le Pape, les cardinaux qui l'avaient suivi, ses officiers ecclésiastiques et civils, tous vêtus et rangés d'après le cérémonial usité au Vatican, attendaient avant l'heure le moment désigné pour se rendre à la métropole, où le Souverain Pontife allait attendre Napoléon.

---

[1] Nous indiquons à la fin du chapitre les principales sources où nous avons puisé.

Ce ne fut pas une petite affaire que de revêtir l'Empereur des costumes éclatants, moitié anciens et moitié modernes que David avait dessinés pour lui. L'un, le *petit habillement*, devait lui servir pour monter en voiture à l'aller et au retour de Notre-Dame. Il ne devait prendre le *grand habillement*, c'est-à-dire la robe et le manteau des Empereurs, qu'à l'archevêché, au moment d'entrer dans l'église. Voici la description du premier costume, faite avec une minutieuse exactitude et une science toute technique, par celui des serviteurs de Napoléon, chargé de l'habiller, et qui, dans cette matinée, exclusivement consacrée à la toilette impériale, se trouvait être le premier personnage de la cour[1] : « Bas de soie brodés en or, avec la couronne impériale au-dessus des coins ; brodequins de velours blanc, lacés et brodés d'or; culotte de velours blanc, brodée en or sur les coutures, avec boutons et boucles en diamants aux jarretières ; la veste aussi de velours blanc, brodée en or, boutons en diamants; l'habit de velours cramoisi, avec parements en velours blanc, brodé sur toutes les coutures, fermé par devant jusqu'au bas, éclatant d'or ; le demi-manteau aussi cramoisi, doublé de satin blanc, couvrant l'épaule gauche, et rattaché à droite sur la poitrine avec une double agrafe en diamants. On avait adapté à la chemise des manchettes d'une superbe dentelle; la cravate était de mousseline la plus parfaite, et la collerette aussi en dentelle; la toque, en velours noir, était surmontée de deux aigrettes, la ganse en diamants, et pour bouton, le *Régent.* » Sur les dessins on voit un chapeau à plumes et non une toque.

---

[1] Constant, t. II, p. 112.

L'Impératrice avait revêtu une magnifique robe traînante de brocart d'argent semé d'abeilles d'or, ornée par devant des plus riches feuillages brodés en or, et de plus, garnie au bas d'une large frange et d'une crépine de même; les épaules seules étaient découvertes; de longues manches à broderies d'or et dont le haut était enrichi de diamants, enserraient les bras et couvraient la moitié de la main. Il fallait à Joséphine tout son art et une grâce indélébile pour ne rien perdre de son élégante dignité avec ce vêtement façonné dans le goût de l'époque, sans ampleur et sans taille, et, de plus, rehaussé de la fraise des Médicis, en dentelle lamée d'or, qui lui avait été imposée afin d'assortir par quelque détail historique sa toilette au costume renaissance de Napoléon. Un ruban d'or, enrichi de trente-neuf pierres roses, attachait sous son sein cette robe tunique. Son goût pour les parures antiques se trahissait par les précieuses pierres gravées qui composaient ses bracelets, ses boucles d'oreilles et son collier. Enfin, sa belle et riche chevelure était enserrée et retenue par un superbe diadème, œuvre de M. Marguerite, qui avait aussi fourni la couronne que l'Impératrice allait recevoir à Notre-Dame, où, comme Napoléon, elle devait compléter sa toilette, en attachant sur ses épaules, par une torsade d'or et une agrafe en diamants, le manteau impérial.

Pendant que tout s'apprêtait ainsi aux Tuileries, les corps et les personnages invités s'étaient rendus successivement à Notre-Dame.

L'antique cathédrale de Paris, sous l'habile direction de MM. Fontaine et Percier, avait été disposée d'une manière digne de la solennité inouïe dont elle allait être témoin. Devant les trois portes de la façade, mutilée alors par les ravages révolutionnaires, s'élevait une décoration en charpente peinte, figurant un vaste porche gothique à quatre arcs qui soutenaient les statues des trente-six *bonnes villes* dont les maires étaient députés au couronnement. A droite et à gauche on voyait assis Clovis et Charlemagne, le sceptre en main; au-dessus, entre deux aigles d'or, brillaient les armes de l'Empire. Ce portail, uniquement affecté à l'entrée des cortéges du Pape et de l'Empereur, communiquait avec les salons voisins de l'archevêché, au moyen d'une grande galerie couverte, en bois, ornée à l'intérieur des plus belles tapisseries des Gobelins.

Le vaisseau de la cathédrale avait été entièrement tendu d'étoffes de drap, de velours et de soie cramoisies, ornées de franges d'or, et portant brodées à tous les coins, les armoiries de l'Empereur. De chaque côté de la grande nef et dans tout le pourtour du chœur, régnaient trois rangs de tribunes également décorées de tentures de soie et de velours frangées d'or.

avec des trophées de drapeaux à chaque pilier, et au-dessus des victoires ailées et dorées portant des girandoles garnies d'une profusion de bougies. Vingt-quatre lustres suspendus à la voûte éclairaient encore l'église dont toutes ces dispositions avaient complétement assombri le jour.

Le chœur, fermé par une balustrade à hauteur d'appui et distribué en plusieurs rangs de gradins, était réservé pour le clergé. C'était là qu'allaient se passer les cérémonies du Sacre. A droite de l'autel était placé le trône pontifical, élevé de onze marches et surmonté d'un dôme doré, et de plus décoré des armoiries de l'Église. Vis-à-vis et de chaque côté de la chaire du Pape, des banquettes à dossier attendaient le collége des cardinaux et les prélats. Plus rapproché de la nef, en face de l'autel, sur une estrade de quatre marches, on voyait le petit trône, c'est-à-dire les deux fauteuils à la romaine où l'Empereur et l'Impératrice devaient s'asseoir pendant la première partie de la cérémonie, ayant devant eux chacun un prie-Dieu recouvert de velours. Le grand trône impérial, exhaussé sur une vaste estrade en demi-cercle, à laquelle on arrivait par un large escalier de vingt-quatre marches, se trouvait au bout de la nef, adossé à la grande porte du milieu qu'on avait condamnée, et, par conséquent, faisant face au maître autel. Il était placé sous un baldaquin en forme d'arc de triomphe, soutenu par huit colonnes dorées et orné de bas-reliefs également dorés, de rideaux de velours et de drapeaux aux armes de l'Empire. Ainsi situé, ce trône splendide dominait toute l'église et était vu de tous. Le pourtour et les marches du trône, la nef, le sanctuaire et le chœur étaient en outre couverts, dans toute leur étendue, de tapis bleus à abeilles.

Sur les deux côtés de l'estrade impériale avaient été disposés des siéges et des banquettes pour les principaux personnages. Près du trône, à droite, dans le premier arceau de la nef, était la tribune impériale; en face, celle du corps diplomatique et des princes étrangers. Plus bas, de chaque côté de la grande nef, on avait établi des gradins richement décorés, destinés aux corps et aux principales députations, en laissant au milieu un espace suffisant pour les évolutions du cortége. Venaient d'abord, en partant du trône, le conseil d'État divisé en deux groupes, l'un à droite, l'autre à gauche; les membres du Sénat, du Corps législatif, du Tribunat et des autres corps parisiens également moitié d'un côté moitié de l'autre; puis les députations civiles, judiciaires et militaires de toute la France et de l'Italie, jusqu'à l'entrée du chœur. Les deux premiers rangs de tribunes établies dans la nef et autour du chœur, étaient occupés par les femmes de tous les grands officiers, ministres, fonctionnaires supérieurs, membres des assemblées, généraux, etc., et par les dames étrangères invitées. Les tribunes supérieures étaient affectées à l'armée et à la garde nationale. Dans les transepts, on avait construit deux vastes amphithéâtres à l'extrémité desquels se tenaient deux orchestres, et qui contenaient, en outre, une masse de spectateurs ainsi étagés de chaque côté du sanctuaire. D'autres gradins, tout aussi surchargés de monde, s'élevaient enfin dans les bas côtés, sans compter la foule debout dans les autres parties de l'église. Aussi l'on peut évaluer (c'est le chiffre donné par les témoins qui en ont écrit) à plus de vingt mille le nombre des assistants.

A neuf heures, suivant le cérémonial convenu, Pie VII, vêtu de blanc, quitta les Tuileries pour se rendre à la cathédrale, dans une voiture attelée de huit chevaux gris-pommelé, et surmontée de la tiare et des autres attributs de la papauté, en bronze doré. L'un des camériers, monté sur une mule blanche, portait une grande croix de vermeil devant le Souverain Pontife, lequel, en suivant les quais, arriva lentement à l'archevêché, au milieu des vivats de la foule qui s'agenouillait et qu'il bénissait. Neuf voitures accompagnaient la sienne, contenant les cardinaux, les prélats et les officiers italiens arrivés de Rome avec lui. Des détachements de cavalerie précédaient et suivaient ce premier cortége.

Sa Sainteté fut reçue à l'entrée de l'archevêché par le cardinal du Belloy, métropolitain de Paris, qui l'introduisit dans la grande salle du palais où l'attendaient tous les cardinaux, archevêques et évêques français, ainsi que le nombreux clergé appelé à fonctionner dans la cérémonie. Pendant que le Pape se revêtait de ses ornements, l'archevêque de Paris s'était rendu dans sa cathédrale pour le recevoir. Bientôt on vit entrer le cortége pontifical par les deux portes latérales de la façade. Les deux files, après avoir contourné le trône impérial, se rejoignaient dans la nef. En tête s'avançait la croix apostolique, suivie de sept acolytes portant les sept chandeliers d'or; après marchaient deux à deux, en chape et en mitre, plus de cent évêques, archevêques ou cardinaux; venait enfin le Saint-Père, qui fermait la marche, la tiare sur la tête, et placé entre deux cardinaux, qui, de chaque côté, soutenaient les bords de sa chape d'or. Il était, en outre, entouré par une garde d'honneur nombreuse et brillante.

Après avoir pris de l'archevêque de Paris l'eau bénite, le Souverain Pontife, pendant que tout le clergé chantait l'hymne *Tu es Petrus*, fut conduit sous un dais jusque devant le maître autel, où il s'agenouilla quelques instants, puis il alla s'asseoir dans sa chaire pontificale qu'entourèrent ses grands officiers. Les cardinaux, les évêques et le clergé prirent leurs places, et tous, en attendant, commencèrent l'office de Tierce. A son entrée et en se rendant au sanctuaire, Pie VII reçut plus d'une marque de cet affectueux respect qu'il avait déjà su inspirer à toutes les classes de la population.

Pendant ce temps, ceux qui devaient accompagner l'Empereur : sa famille, les grands dignitaires, les grands officiers, sa maison militaire et civile, s'étaient réunis au palais des Tuileries. Malgré tous les soins et les ordres les plus précis, il y eut quelque retard dans les préparatifs, et le cortége ne put partir qu'une demi-heure après l'heure fixée, au grand déplaisir de Napoléon, très-fâché de faire attendre le Saint-Père. Lorsque toute cette heureuse famille, parée de son luxe et de ses attributs princiers, se trouva rassemblée dans l'appartement de son glorieux chef, ce fut chez elle, tous débats fâcheux oubliés, un élan de reconnaissance qui commençait pour Napoléon d'une manière bien douce à son cœur, cette journée réservée aux plus enivrantes émotions. On lui a prêté, à cette occasion, des mots d'orgueil, permis peut-être s'il comparait sa grandeur présente à ses modestes débuts. Mais non, il en faut croire le simple et fidèle confident de sa vie privée. « Ce retour à des temps plus obscurs (dit M. de Menneval, en parlant de la matinée du Couronnement), se décela seulement par cette apostrophe au plus cher et au plus intime de ses frères. En considérant les attributs de la puissance dont ils étaient revêtus, il lui échappa de dire : « Joseph, si notre père nous voyait ! » réflexion inspirée moins par l'orgueil que par un sentiment de famille qui survivait, dans le cœur de Napoléon, à l'enivrement de la gloire et aux éblouissements du rang suprême[1]. »

A dix heures et demie, au bruit d'une salve générale de l'artillerie placée dans le jardin des Tuileries, le cortége impérial se mit en marche. Il était précédé par vingt escadrons de cavalerie de toutes armes, ayant en tête le maréchal Murat. Dix-huit voitures à six chevaux, contenant tous les personnages destinés à figurer dans la solennité, accompagnaient celle de l'Empereur, aux portières de laquelle se tenaient les colonels-généraux de la garde. Un innombrable état-major fermait ce cortége qui cheminait par la rue Saint-Honoré, la place du Châtelet, le pont au Change et les quais jusqu'à la rue du Parvis-Notre-Dame. Toutes les maisons étaient ornées de drapeaux, de tapisseries, d'étoffes aux couleurs nationales, et de guirlandes de fleurs et de feuillages imités. De chaque côté du parcours, la haie était bordée par ces invincibles troupes qui acclamaient leur propre triomphe dans celui de leur général. Derrière, aux fenêtres, sur des gradins, des amphithéâtres, sur les toits, une population immense, qui, malgré le froid, attendait depuis des heures entières le passage du cortége impérial, le saluait de ses vivats auxquels répondaient le bruit du canon et les fanfares militaires. Elle admirait cette voiture *du Sacre*, qui a gardé son nom et dont la magnificence est restée dans le souvenir du peuple de Paris, traînée par huit superbes chevaux de couleur Isabelle, caparaçonnés avec une richesse inouïe.

---

[1] *Souvenirs* de M. le baron de Menneval, t. Ier, p. 204.

Conception originale et réussie de l'architecte impérial M. Fontaine, cette voiture n'avait pas de panneaux pleins. La caisse seule, en forme de bateau, était en bois peint et doré. Le corps supérieur, c'est-à-dire les quatre côtés de la cloison, étaient formés par de grandes glaces sans tain, encadrées dans de minces montants ciselés et dorés, ce qui permettait de voir aussi distinctement l'Empereur et l'Impératrice, ainsi que les princes Joseph et Louis qui les accompagnaient, que si la voiture eût été découverte. Au-dessus s'élevait une espèce de dôme tout en or soutenu par quatre aigles, les ailes déployées, et surmonté d'une énorme couronne reluisant au soleil, qui venait précisément de chasser la brume, depuis le matin amoncelée sur Paris.

La construction toute particulière de cette voiture fut cause qu'en y montant, au pavillon de l'Horloge, l'Empereur et l'Impératrice se trompèrent de côté, et s'assirent d'abord sur le devant, on le comprend, en tout semblable au fond. Joséphine s'étant aperçue la première de cette méprise, en fit, en riant, l'observation à l'Empereur, et ils se remirent sur les coussins du fond, sans attacher de signification superstitieuse à ce faux pas d'étiquette. Mais en descendant dans la cour de l'archevêché, une autre circonstance vint impressionner plus vivement l'Impératrice Joséphine. Embarrassée par sa robe, elle laissa tomber l'anneau impérial, présent du Saint-Père, que celui-ci devait bénir avant le Couronnement et lui placer au doigt comme gage et souvenir de sa consécration. Pendant quelques instants on ne sut ce qu'il était devenu, car il avait roulé fort loin de la voiture; mais heureusement il fut retrouvé par Eugène Beauharnais, à la grande joie de sa mère dont cet incident commençait à éveiller les faciles pressentiments.

Après avoir complété leur toilette dans les salons de l'archevêché, l'Empereur, l'Impératrice, les princes, les princesses et les personnages qui formaient le cortége du Sacre, au bruit d'une nouvelle salve d'artillerie, se mirent en marche dans l'ordre convenu par la galerie qui aboutissait au portique élevé devant les portes de l'église.

Entré dans la nef, le cortége s'achemina vers le chœur, étalant une profusion incroyable d'or, d'argent et de pierreries, de velours, de soie brodée, de dentelles et de plumes, au milieu de laquelle brillaient aussi les plus éclatants uniformes. Il était précédé par les hérauts d'armes, les pages et les maîtres des cérémonies. Après venaient, marchant devant l'Impératrice et placés chacun entre deux officiers de sa cour, le maréchal Serrurier, qui tenait son anneau; le maréchal Moncey, portant une corbeille d'or, qui devait recevoir son manteau pour être placé sur l'autel; et le maréchal Murat, ayant sur un coussin de velours sa petite couronne à six branches fermée par une boule et une croix d'or, et enrichie de perles et de pierres de couleur.

Le cardinal Cambacérès attendait à la porte l'Impératrice pour lui offrir l'eau bénite et la complimenter. Après quelques mots seulement, elle prit place sous un dais porté par les chanoines du chapitre métropolitain, et elle continua sa marche vers le sanctuaire, accompagnée par son introducteur. Sa tête était déjà ornée d'un diadème formé de quatre rangées de perles de la plus belle eau, entrelacées par un feuillage en diamant qui réunissait sur son front quatre magnifiques brillants. Son long manteau, en velours rouge semé d'abeilles d'or et entièrement doublé d'hermine, était porté par les princesses Joseph, Louis, Élisa, Pauline et Caroline, également en manteau de cour et couvertes de parures étincelantes. Venaient ensuite, en un seul groupe, la dame d'honneur, la dame d'atours et les dames du palais.

Un intervalle séparait le cortége de l'Impératrice du cortége de l'Empereur, disposé de la sorte : d'abord les trois maréchaux Kellermann, Pérignon et Lefebvre, marchant, chacun accompagné de deux dignitaires de la cour impériale, et portant sur des petits coussins de velours bleu ornés d'abeilles d'or, les *honneurs de Charlemagne*, ainsi désignés par la tradition, c'est-à-dire la couronne, le sceptre et l'épée, que l'on voit aujourd'hui exposés au Louvre, dans la salle du *Musée des Souverains :* l'épée, large et courte, avec sa fruste poignée d'or; le sceptre, terminé par la boule du monde, sur laquelle Charlemagne est assis, et la couronne à six branches s'élevant presque en ogives et ornées, ainsi que le cercle de la tête, par les plus précieux camées. Ces insignes, très-anciens, quoique cependant ils n'aient point appartenu à Charlemagne, ne devaient pas servir au couronnement et ne figuraient là qu'à titre de souvenir et aussi de pressentiment. Ensuite marchaient, chacun entre un fonctionnaire de la cour et un aide de camp, et portant pareillement de petits coussins de velours, le maréchal Bernadotte, qui devait recevoir le collier de l'Empereur; le colonel-général

Eugène de Beauharnais, chargé de l'anneau; le maréchal Berthier, qui portait le globe impérial; et M. de Talleyrand, grand chambellan, muni d'une seconde corbeille en émail bleu et or, destinée à recevoir le manteau. Enfin venait l'Empereur. Le cardinal du Belloy l'attendait aussi pour lui présenter l'eau bénite, lui adresser une courte harangue et le conduire sous le dais.

Lorsque Napoléon parut, une immense acclamation remplit l'antique métropole, étonnée de ce cri nouveau de *Vive l'Empereur!* Une puissante musique militaire, sous la direction de Lesueur, commença la grande marche héroïque composée par ce maître pour l'armée de Boulogne, et l'Empereur s'avança vers l'autel.

A l'archevêché, il avait complétement changé de costume. Il était maintenant vêtu d'une étroite robe de satin blanc, brodée d'or sur toutes les tailles, et garnie en bas d'une riche torsade de même. Il avait attaché sur ses épaules le manteau des souverains, en velours cramoisi, cette pourpre de nos temps. Ce lourd et magnifique manteau, entièrement semé d'abeilles d'or, présentait tout autour un large dessin de branches d'olivier, de laurier et de chêne enlaçant des N couronnées; la doublure, la bordure et l'épitoge ou palatine étaient en hermine : il recouvrait l'épaule droite, laissant toutefois passer le bras, et retombait par devant jusqu'au-dessous du genou. Au côté gauche, entièrement à découvert, pendait, suspendu par une écharpe de soie blanche frangée et formant ceinture, un glaive à forte poignée d'or, sans garde et sans pierreries, dans son fourreau en émail bleu, présentant en relief des aigles et des abeilles en or ciselé. Napoléon avait mis son anneau, le grand collier de l'ordre de la Légion d'honneur; il avait ceint son front d'un diadème romain, formé d'une double branche de laurier d'or, et adopté par lui pour sa couronne impériale, n'osant peut-être pas, en face de l'Europe, mettre sur sa tête celle de Charlemagne qu'on portait devant lui, et ne voulant point, en présence de la révolution, prendre celle des derniers Bourbons. Ainsi ornée du diadème des Césars, « on admirait sa tête, dit son historien, belle sous le laurier d'or, comme une médaille antique[1]. » Il marchait, tenant d'une main sa main de justice, et de l'autre son sceptre d'argent surmonté d'un aigle et entouré d'un serpent d'or. Son manteau était porté par ses deux frères, vêtus d'un costume semblable à celui qu'il avait au sortir des Tuileries, et par l'archichancelier Cambacérès et l'architrésorier Lebrun, ses deux collègues du Consulat. Les autres maréchaux et les ministres, sur quatre de front, fermaient la marche du cortége. A voir Joséphine et Napoléon s'avancer ainsi vers le sanctuaire, apportant à leur insu, dans leur démarche et leur physionomie les nuances propres à leur nature et à leur caractère, on sentait chez l'une la reine française et chez l'autre l'empereur romain. Trop théâtral s'il se fût agi d'un homme vulgaire, le costume de Napoléon imposait encore aux plus sceptiques, lorsqu'on reconnaissait sous ce satin et ce velours, le puissant soldat d'Italie et d'Égypte.

---

[1] M. Thiers, t. V, p. 266.

Au moment où les souverains entraient dans l'avant-chœur, le Pape était descendu de sa chaire, et, placé devant l'autel, avait entonné le *Veni Creator*. En même temps l'Empereur et l'Impératrice prenaient leur place, ayant derrière eux les grands dignitaires, les princesses et ceux qui allaient participer à la cérémonie. Le reste du cortége était resté rangé dans la nef.

Pendant la durée de l'hymne à l'Esprit saint, Napoléon avait dépouillé ses insignes. Il remit à l'archichancelier sa main de justice, à l'architrésorier son sceptre; le prince Joseph lui ôta sa couronne; ses chambellans lui enlevèrent son manteau, son collier, son anneau et les passèrent aux grands officiers qui devaient les tenir; le connétable s'approcha, l'Empereur tira son épée et la lui remit. Les dames de l'Impératrice détachèrent aussi son manteau, et tous ceux qui étaient chargés des ornements impériaux allèrent successivement les déposer sur l'autel, la couronne de laurier formant le sommet de ce glorieux trophée, et revinrent prendre leurs places. Les trois maréchaux qui portaient les honneurs de Charlemagne, restèrent constamment avec ces insignes historiques à droite du petit trône.

Cette opération terminée, le Souverain Pontife se tournant vers l'Empereur, lui demanda en latin, s'il promettait d'employer tous ses efforts pour faire régner dans l'Église et parmi son peuple, la loi, la justice et la paix. Napoléon, en touchant des deux mains le livre des Évangiles, répondit : *Je le promets.* Alors le Pape et tous les cardinaux, les archevêques et les évêques, mitre en tête et à genoux, commencèrent les litanies. Lorsqu'on fut arrivé aux trois versets qui ne se disent que pour le sacre des souverains, l'Empereur et l'Impératrice s'agenouillèrent aussi, pendant que le chef de l'Église demandait à Dieu « de bénir, d'élever au pouvoir souverain et de consacrer son serviteur, qui allait être couronné Empereur, ainsi que son épouse. »

Ces oraisons finies, le cardinal Fesch, grand aumônier, le cardinal du Belloy et deux évêques, vinrent prendre l'Empereur et l'Impératrice pour les conduire au pied de l'autel et y recevoir l'huile sainte. Ils s'y rendirent sans suite, et se mirent à genoux sur des carreaux de velours bleu placés à la première marche. Le Pape fit à Napoléon une triple onction sur la tête et dans les deux mains, tout en disant la prière de la consécration : « Dieu puissant et éternel, qui avez établi Hazaël pour gouverner la Syrie, et Jéhu, roi d'Israël, en leur manifestant vos volontés par l'organe du prophète Élie; qui avez également répandu l'onction sainte des rois sur la tête de Saül et de David, par le ministère du prophète Samuel, répandez par mes mains les trésors de vos grâces et de vos bénédictions sur votre serviteur Napoléon, que, malgré notre indignité personnelle, nous consacrons aujourd'hui *Empereur* en votre nom. »

Le Souverain Pontife fit à Joséphine les mêmes onctions, en récitant la prière suivante, si bien assortie à sa situation : « Que le Père de l'éternelle gloire soit ton aide, et que le Tout-Puissant te bénisse; qu'il exauce tes vœux; qu'il remplisse ta vie de longs jours; qu'il confirme sans cesse cette bénédiction et la maintienne à jamais avec tout le peuple; qu'il couvre de confusion tes ennemis; que la sanctification du Christ et l'onction de cette huile fleurissent sur toi, afin que celui qui t'a accordé sa bénédiction sur la terre, te donne dans le ciel le bonheur des anges, et que tu sois bénie et gardée pour la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles. »

Après cette cérémonie du Sacre, l'Empereur et l'Impératrice furent reconduits à leur prie-Dieu, et l'office divin, célébré par le Souverain Pontife avec toute la majesté du rite romain, commença. Deux grands orchestres et quatre chœurs, composés des premiers artistes de Paris, exécutèrent, sous la direction de MM. Rey et Persuis, une messe dont les morceaux avaient été écrits pour la solennité par Paësiello, l'abbé Rose et Lesueur, maîtres de la chapelle impériale, et dont les solos étaient confiés à Laïs, à Kreutzer et à Baillot.

Arrivé au Graduel, le Pape bénit l'un après l'autre les ornements impériaux, pendant que les cardinaux et les évêques, chargés de ce soin, allaient de nouveau prendre l'Empereur et l'Impératrice pour la cérémonie du couronnement. Napoléon arriva devant l'autel et en gravit les premières marches, suivi seulement de l'archichancelier, de l'architrésorier, du grand chambellan, du grand écuyer et de deux chambellans. L'Impératrice Joséphine était accompagnée de sa dame d'honneur, de sa dame d'atours, de son premier écuyer et de son premier chambellan. Elle se plaça à gauche de l'Empereur, et ils se tinrent debout l'un et l'autre, pour recevoir les insignes impériaux de la main du Saint-Père, qui tournait le dos à l'autel, assis sur son fadistoire, ou siége romain en or, en forme de pliant et sans dossier.

Pendant que l'orchestre et les chœurs exécutaient un motet de circonstance, le Pape, en accompagnant d'une prière spéciale la tradition de chaque insigne, remit à Napoléon, après les avoir reçus de ses servants, l'anneau que celui-ci passa à son doigt, l'épée qu'il replaça dans le fourreau, le manteau qui lui fut attaché par ses chambellans, le globe qu'il rendit aussitôt à l'un des grands officiers, enfin la main de justice et le sceptre qu'il conserva quelques instants en s'inclinant dans l'attitude de la prière. En même temps, le Pape faisait à l'Impératrice la tradition de son anneau et de son manteau, que ses dames remettaient sur ses épaules. Ensuite il étendit la main pour prendre la couronne de l'Empereur. Mais celui-ci, après avoir rendu à l'archichancelier sa main de justice, à l'architrésorier son sceptre, monte à l'autel, et saisissant avec une résolution pleine de calme et de dignité son diadème césarien, le place sur sa tête, en se retournant vers l'assistance vivement impressionnée par cet incident inattendu.

Napoléon voulut aussi procéder lui-même au couronnement de sa compagne, qui, attendrie et sanglotant presque, s'était agenouillée sur les marches de l'autel. Mais, pour bien représenter Joséphine à cette heure mémorable de sa vie, nous allons emprunter la narration du témoin le moins suspect en ce qui la concerne, en faisant observer toutefois, que dans ce récit, certaines circonstances secondaires ont été mêlées et ne se trouvent pas mentionnées dans l'ordre où elles se sont produites.

« Lorsqu'il fut temps pour elle, dit Mme la duchesse d'Abrantès[1], de paraître activement dans le grand drame, l'Impératrice descendit du trône et s'avança vers l'autel, où l'attendait l'Empereur, suivie de ses dames du palais et de tout son service d'honneur, et ayant son manteau porté par la princesse Caroline, la princesse Julie, la princesse Élisa et la princesse Louis. Une des beautés remarquables de l'Impératrice Joséphine, c'était non-seulement l'élégance de sa taille, mais le port de sa tête, la façon gracieuse et noble tout à la fois dont elle la tournait et dont elle marchait. J'ai eu l'honneur d'être présentée à beaucoup de vraies princesses, comme on le disait dans le faubourg Saint-Germain, et je dois dire, en toute vérité de conscience, que jamais je n'en ai vu qui m'imposassent davantage que Joséphine. C'était de l'élégance et de la majesté ; aussi, une fois qu'elle avait après elle son manteau de cour, il ne fallait plus chercher la femme du monde peu arrêtée dans ses vouloirs ; elle était convenable de tous points, et jamais reine ne sut mieux trôner sans l'avoir appris. Je vis tout ce que je viens de dire dans les yeux de Napoléon. Il jouissait en regardant l'Impératrice s'avancer vers lui ; et lorsqu'elle s'agenouilla, lorsque les larmes qu'elle ne pouvait retenir roulèrent sur ses mains jointes, qu'elle élevait bien plus vers lui que vers Dieu, dans ce moment où Napoléon était pour elle sa véritable providence, alors il y eut entre ces deux êtres, une de ces minutes fugitives, uniques dans toute une vie et qui comblent le vide de bien des années. L'Empereur mit une grâce parfaite à la moindre des actions qu'il devait accomplir pour la cérémonie. Mais ce fut surtout lorsqu'il s'agit de couronner l'Impératrice. Cette action devait être accomplie par l'Empereur, qui, après avoir reçu la petite couronne fermée et surmontée de la croix, qu'il fallait placer sur la tête de Joséphine, devait la poser sur sa propre tête, puis la remettre sur celle de l'Impératrice. Il mit à ces deux mouvements une lenteur gracieuse qui était remarquable. Mais lorsqu'il en fut au moment de couronner enfin celle qui était pour lui, selon un préjugé, son *étoile heureuse*, il fut coquet pour elle, si je puis dire ce mot. Il arrangea cette petite couronne qui surmontait le diadème en diamants, la plaçait, la déplaçait, la remettait encore; il semblait qu'il voulût lui promettre que cette couronne lui serait douce et légère!... Ces différentes nuances ne purent être saisies par les personnes qui étaient loin de l'autel. Sans doute le fait fut raconté parce que d'autres yeux que les miens l'ont vu comme j'ai pu le voir; mais peu cependant ont été placés comme je l'étais; et cette position m'a révélé bien des choses pendant ces heures merveilleuses, rejetées maintenant par beaucoup de gens dans les temps de féerie. »

---

[1] T. VII, p. 260.

En recevant, devant la France et l'Europe assemblées, une telle couronne d'une telle main, la première pensée de Joséphine fut, à coup sûr, une prière à Dieu pour le bonheur et la gloire de cet époux bien-aimé qui la comblait de tant d'honneurs: reportant ensuite forcément sa pensée vers son lointain et modeste berceau, elle dut se dire aussi, à l'imitation de Napoléon et par un même élan de cœur : « Si ma mère me voyait! »

Le couronnement terminé, le cortége se remit en ordre comme à son arrivée. L'Impératrice, la première, se dirigea vers le grand trône, où devait se faire la proclamation solennelle. L'Empereur suivit, tenant son sceptre et sa main de justice : devant lui marchaient les insignes de Charlemagne. Napoléon s'assit sur ce trône resplendissant; à sa droite et un degré plus bas, sur un fauteuil semblable au sien, se plaça l'Impératrice; à un degré plus bas encore, se mirent les princesses sur de simples siéges. A gauche de l'Empereur et plus bas que lui de deux degrés, s'assirent les princes et les grands dignitaires; puis, de chaque côté de l'estrade, se rangèrent les maréchaux, les grands officiers et les dames de la cour.

Le Pape, entouré de cardinaux et de prélats, s'achemina aussi vers le trône, et, parvenu au haut de l'estrade, il prononça, en étendant les mains sur les deux souverains, ces paroles latines, formule antique de l'intronisation : *In hoc solio confirmet vos Deus, et in regno æterno secum regnare faciat Christus.* Il baisa ensuite l'Empereur sur la joue; puis, se retournant vers les assistants, il dit à haute voix : *Vivat Imperator in æternum!* A cet instant, la vaste cathédrale retentit des cris répétés avec une énergie extraordinaire, de : *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!* auxquels l'un et l'autre répondaient par une émotion profonde quoique contenue. Descendu du trône, le Pape revint au sanctuaire, pendant que la musique jouait le *Vivat Imperator* demeuré célèbre, de l'abbé Rose, qui avait eu, dans cette circonstance, une véritable inspiration. Arrivé devant l'autel, le Saint-Père entonna le *Te Deum*, exécuté par les quatre chœurs et les deux orchestres. Après ce chant d'action de grâces, la messe continua.

A la fin de l'*Évangile*, le grand aumônier alla prendre le texte sacré, le porta à baiser à l'Empereur et à l'Impératrice, puis le reporta sur l'autel. A l'*Offertoire*, suivis seulement des princes et des princesses, les souverains couronnés vinrent remettre eux-mêmes au pontife leur offrande, composée d'un autour duquel étaient incrustées treize pièces d'un pain d'argent, d'un pain d'or et d'un vase forme antique en vermeil, portés jusqu'au sanctuaire par les dames de l'Impératrice. Revenus sur ur trône, la messe continua. A l'*Élévation*, le grand r ôta la couronne de l'Empereur, et le maré- rat celle de l'Impératrice : l'un et l'autre se à genoux et reprirent leur couronne en se relevant.

La messe finie, on la alors à ce qu'on peut appeler la cérémonie civile, c'est-à-dire à la prestation du serment politique l'Empereur. Le cardinal Fesch, grand aumônier, ouvrit devant lui le livre des Évangiles. Les présidents d Sénat, du Corps législatif, du Tribunat et du con il d'État, lui apportèrent la formule du serment inscrite dans la Constitution. Assis, la couronne sur la tête et la main étendue, Napoléon, d'une voix ferme et entendue de tous, prononça cet engagement solennel de sauvegarder les plus sages conquêtes de la Révolution, de maintenir l'intégrité du territoire, et de gouverner en vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français. Un héraut s'avança alors sur le bord de l'estrade, et s'écria selon l'ancien usage : *Le très-glorieux et très-auguste Empereur Napoléon, Empereur des Français, est couronné et intronisé. Vive l'Empereur!* Des cris prolongés de *Vive l'Empereur, Vive l'Impératrice!* se firent encore entendre et durèrent plusieurs minutes, pendant qu'une salve de l'artillerie placée derrière l'église, répétée par celle des

Tuileries et des Invalides, annonçait au dehors la proclamation définitive de Napoléon et de Joséphine.

Ainsi se termina cette solennité unique dans l'histoire, constamment empreinte de grandeur et de majesté, et qui est restée populaire dans le souvenir des habitants de Paris.

L'Empereur, l'Impératrice, et, quelques instants après, le Pape, revinrent au palais de l'archevêché, avec le même cérémonial qu'à leur arrivée ; puis, au bout d'une demi-heure, les deux cortéges se dirigèrent vers les Tuileries, mais par un autre chemin, en suivant le marché Neuf, la place du Châtelet, la rue Saint-Denis, les boulevards, la rue et la place de la Concorde, le pont Tournant et la grande allée des Tuileries. Il commençait à faire nuit, car la cérémonie avait duré près de cinq heures. Toutes les maisons s'étaient illuminées, et cinq cents torches éclairaient la marche du cortége. Pendant tout ce long parcours, l'Empereur et l'Impératrice recueillirent de plus vives marques d'affection et de dévouement qu'en se rendant à Notre-Dame, de ce peuple qui leur avait donné ces ornements impériaux qu'il admirait sur leur personne. Joséphine s'abandonnait à toute son émotion, et Napoléon ne retenait plus la sienne.

A sept heures, enfin, le cortége arriva aux Tuileries. L'Empereur avait hâte de retourner à son simple uniforme de colonel des chasseurs de sa garde. Joséphine soupirait aussi après le repos ; mais elle rentrait radieuse dans ce palais d'où on avait voulu la bannir, non parce qu'elle y rapportait sur sa tête la couronne prédite à son enfance, mais parce qu'elle se croyait alors liée d'une manière indissoluble à l'homme qu'elle aimait par-dessus tout[1].

---

[1] Voici les principales autorités que nous avons consultées pour ce récit du Couronnement : *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, t. V, p. 263-268 ; *Mémoires* de M. de Bausset, t. Ier p. 24, et IV, p. 118 ; *Mémoires* de Constant, t. II, p. 108-116 ; Mlle Avrillon, t. Ier, p. 118 ; Mme d'Abrantès, t. VII, p. 249-262 ; *Mémoires* du prince Eugène, t. Ier, p. 93 ; *Mémoires* du comte Miot de Mélito, t. II, p. 245 ; *Souvenirs* du baron de Menneval, t. Ier, p. 185 ; *Art de vérifier les dates* (continuation, 3e partie), t. V, p. 149 ; mais surtout le volume dédié au prince Murat, publié en 1805, sur la solennité du 2 décembre, par M. Dubray, qui y a inséré le procès-verbal officiel ; et le magnifique in-folio manuscrit, contenant les dessins originaux de MM. Isabey, Percier et Fontaine, qui reproduisent tous les détails de la cérémonie. C'est là qu'on voit la preuve bien évidente que les insignes, dits *honneurs de Charlemagne*, n'ont point été portés par Napoléon. En effet, dans le dessin représentant l'onction pontificale, on aperçoit sur l'autel tous les ornements dont s'est dépouillé l'Empereur et notamment son sceptre, son épée et sa couronne de laurier ; pendant ce temps les trois maréchaux, restés auprès du petit trône, conservent sur leurs coussins, l'épée, le sceptre et la couronne de Charlemagne. Même chose dans la scène du couronnement, où l'on voit Napoléon placer la *couronne de laurier* sur sa tête ; et, de plus, à ce moment, l'architrésorier tient le sceptre de Napoléon *surmonté d'un aigle*, bien distinct de celui de Charlemagne, au haut duquel *cet empereur est représenté assis*. Enfin, c'est encore la couronne de laurier, et non celle de Charlemagne, que l'Empereur proclamé porte sur sa tête, pendant la prestation du serment, et c'est bien son sceptre à l'aigle qui est auprès de lui.

Nous avons dû à la gracieuse obligeance de M. le comte Horace de Viel-Castel, la communication de ce précieux volume, conservé au Musée des Souverains ; nous sommes heureux de lui en témoigner ici notre reconnaissance.

CHAPITRE VI.

Fêtes à Paris à propos du Couronnement. — Démonstrations de la Martinique.—L'Empereur va se faire couronner roi d'Italie; Joséphine l'accompagne.—Le prince Eugène nommé vice-roi. — Campagne d'Autriche; correspondance entre l'Empereur et l'Impératrice. — Mariage d'Eugène avec la fille du roi de Bavière, et de la princesse Stéphanie de Beauharnais avec le grand-duc de Bade. — Le prince Louis devient roi de Hollande; départ de la reine Hortense.

Nous passerons sur les nombreuses fêtes qui suivirent le Sacre et dont l'une des plus magnifiques fut celle que les maréchaux voulurent donner à l'Impératrice elle-même, dans la grande salle de l'Opéra. La ville de Paris se signala aussi dans cette circonstance. En offrant à Joséphine, à l'hôtel de ville, une magnifique toilette d'or, au nom du conseil municipal, le président rendait ainsi justice aux qualités de la femme et de la souveraine, et à la véritable influence qu'à cette époque de révolution elle a exercée sur la société française : « Les Parisiens, qui savent si bien reconnaître ce qui est bon, délicat et noble, pou [illegible] nt-ils ne pas rendre hommage à cette sensibilité si profonde, à ces grâces si touchantes, à cette dignité si vraie qui distinguent Votre Majesté. L'heureuse influence de ces rares qualités se fait déjà sentir dans toutes les classes de la société, et tandis que votre auguste époux élève la nation française au faîte de la gloire, vous lui faites reprendre le premier rang parmi les peuples les plus renommés par leur urbanité[1]. »

Par toutes les démonstrations dont elle fut l'objet à l'occasion de son couro [illegible] ment, l'Impératrice Joséphine vit r [illegible] vait pu faire encore, jusqu'à quel point elle était a [illegible] née. Mais les démonstrations qui la t [illegible] ent [illegible] -être le plus, furent celles de son pays nat [illegible] el elle avait au plus haut degré cet amour d'enfance [illegible] ue les créoles, entre tous, conservent avec une louable fidélité. Et ce qui allait surtout à son cœur, c'est que c'était dans la personne de sa mère que ses compatriotes lui avaient témoigné toute leur allégresse et leur dévouement. Sans multiplier hors de proportion les détails relatifs à la Martinique, nous ne pouvons les omettre dans un livre qu'elle a inspiré ; et, au reste, il est impossible d'écrire la biographie de Joséphine sans tenir grand compte des affections de famille qui ont pris tant de place dans sa vie.

Depuis la déclaration de la guerre avec l'Angleterre, la Martinique, mise au préalable en état de blocus, s'attendait chaque jour à être attaquée, et elle se préparait, comme par le passé, à se défendre vigoureusement. La gloire du Premier Consul, plus prestigieuse encore à cette distance; l'honneur qui rejaillissait sur la colonie d'avoir donné une compagne à cet homme prodigieux; la présence pendant plusieurs mois à Fort-de-France du plus jeune des Bonaparte, le commandant Jérôme, dont les manières franches, cordiales et aisées, avaient charmé les colons[1]; tous ces motifs étaient autant de liens qui rattachaient d'une manière plus étroite encore la Martinique au gouvernement actuel de la métropole. Aussi l'on pense quels furent ses sentiments lorsque la nouvelle arriva de la création de l'Empire et de l'élévation au trône de Mlle Tascher de La Pagerie.

---

[1] *Histoire du Couronnement*, dédiée au prince Murat, par Dubray, Paris, thermidor an XIII-1805, p. 258.

Quelque temps auparavant, le bruit s'était répandu, propagé par un journal anglais du Canada, qu'en parvenant à l'Empire, Napoléon avait fait prononcer son divorce avec sa femme : la joie fut d'autant plus vive, lorsque, à la fin du mois de septembre 1804, la frégate française, *la Ville de Milan*, trompant la surveillance anglaise, apporta la nouvelle officielle de l'avénement simultané de Napoléon et de Joséphine. En faisant connaître à la colonie le contenu de ses dépêches, l'amiral-gouverneur, M. de Villaret-Joyeuse ajoutait : « Nous avons le bonheur de posséder dans notre île la mère de l'auguste épouse de notre Empereur; c'est un titre de plus que cela nous donne à la bienveillance qu'il nous a si souvent manifestée ; il vient de nous en donner les marques les plus sensibles, et nous a assurés qu'il aurait sans cesse ses regards tournés sur *sa chère Martinique*[1]. » L'Empereur s'était déjà servi de ce mot en répondant aux créoles présents à Paris ; et il avait enchéri encore sur cet affectueux langage en a es ant un jour à l'aîné des cousins de l'Impéra- Martinique, lui disait-il, par une image se pour hine que pour son pays l'anneau de mon petit doigt[2]. »

---

[1] Il commandait alors le brick *l'Épervier*.

ndant plusieurs jours on ne vit que fêtes dans l'île, fêtes modestes comparées aux splendeurs de la métropole, mais dans lesquelles toutes les classes de la population, libre et esclave, manifestèrent avec tout l'entraînement créole leur joie de l'honneur que recevait leur pays. Mme de La Pagerie se vit obligée, peine et sacrifice pour elle, de quitter sa chère retraite, d'où elle ne sortait presque jamais, pour répondre à l'invitation du gouverneur, qui la priait de venir recevoir à Fort-de-France les hommages que la colonie désirait lui rendre. Elle était attendue sur la plage par M. de Villaret-Joyeuse, à la tête des autorités, des troupes et d'une foule immense, qui, dans ses vivat, mêlait son nom à ceux de l'Empereur et de l'Impératrice. Le soir, les divers corps lui furent présentés à l'hôtel du gouvernement où elle était descendue. Le lendemain tous les habitants se rendirent à une messe solennelle d'actions de grâces. Mme de La Pagerie, précédée par un nombreux cortége, était au bras de l'amiral. Le préfet apostolique vint la recevoir à la porte de l'église; il lui présenta l'eau bénite et l'encens, et la conduisit, sous le dais, à une espèce de trône qui lui avait été préparé dans le chœur. A la fin de l'office, les autorités prêtèrent le serment de fidélité à l'Empereur, et un *Te Deum* termina la cérémonie. Mme de La Pagerie fut reconduite avec les mêmes honneurs à l'hôtel du gouvernement. Là, le général d'Houdetot, commandant de la garnison, vint, au nom de ses troupes, prendre à témoin la belle-mère de l'Empereur, de leur devouement envers la France et le Souverain qu'elle avait porté sur le trône, et protester de leur reconnaissance « pour les paroles pleines de bonté que Sa Majesté leur avait fait parvenir : les éloges donnés à leur bravoure; la promesse de les confondre dans son cœur avec les braves qui menacent l'Angleterre; le dépôt de la mère de l'Impératrice, confié à leur courage[1]. » Un banquet de deux cents couverts mit fin à cette journée. Le préfet colonial y porta la santé de l'Impératrice Joséphine en ces termes : « A Sa Majesté l'Impératrice des Français! Il était réservé aux grâces et à la beauté de partager avec le génie et la victoire, le trône des Français! » Celle de Mme de La Pagerie fut portée par le grand juge : « A la mère de Sa Majesté l'Impératrice! dit-il. Elle est le modèle des vertus dans la colonie; la France lui doit toutes celles qui brillent sur le trône avec son auguste fille[1]. » Le plus grand enthousiasme accueillit ce double hommage rendu à la fille et à la mère. Un mois après, les mêmes démonstrations se renouvelèrent pour fêter le Couronnement que le ministre avait annoncé à l'amiral Villaret devoir être célébré le jour anniversaire de la révolution de brumaire, le 9 novembre, jour, en effet, primitivement fixé. Après avoir payé dans ces deux circonstances ce qu'elle devait à la position de sa fille et au gracieux empressement de ses compatriotes, venus de tous les points de la colonie pour lui faire honneur, Mme de La Pagerie, rapportant sur son habitation ce nom d'*Impératrice-Mère* que l'affectueux orgueil du peuple créole s'obstinait à lui donner, rentra à ses Trois-Ilets préférés, son empire à elle, où, dans sa patriarcale simplicité, elle régnait par les services et les bienfaits, adorée de tout un monde de serviteurs, et entourée de voisins qui ne l'aimaient pas plus depuis que sa fille était sur le trône.

---

[1] *Histoire de la Martinique*, par M. Sidney Daney, t. VI, p. 88.

[2] Lettre de la baronne de Tascher à son fils aîné. — Archives de famille.

---

[1] *Histoire de la Martinique*, t. VI, p. 103.

Parvenue au sommet de la grandeur humaine, l'Impératrice Joséphine, plus que jamais, eût désiré posséder sa mère auprès d'elle. Celle-ci, qui n'avait pu se décider à partir pendant la courte durée de la paix d'Amiens, trouvait maintenant, dans la reprise de la guerre et le blocus dont la Martinique était l'objet, des motifs réels d'appréhension, partagés jusqu'à un certain point par sa famille et par sa fille elle-même. Mais comme Joséphine, avec l'agrément de l'Empereur, avait adressé un dernier et pressant appel à ceux de ses parents qui restaient encore à la Martinique, il fut convenu que son oncle, le baron de Tascher, qui, en sa qualité d'ancien marin, n'avait point à tenir compte des périls de la traversée, se rendrait d'abord à Paris, sauf à y être rejoint plus tard, lorsque la paix serait faite, par sa belle-sœur et par sa femme.

---

[1] *Histoire de la Martinique*, t. VI, p. 103, et *Moniteur* du 22 janvier 1805.

Ces nouvelles de la Martinique et les adresses nombreuses de ses habitants, trouvèrent l'Impératrice à la veille de partir pour Milan, où Napoléon allait se faire couronner seul *Roi d'Italie*. Cette première année de l'Empire devait compter parmi les plus heureuses de la vie de Joséphine. Avec sa modération elle ne pouvait se faire un chagrin de ne pas être couronnée de nouveau. Cet honneur de plus n'eût rien ajouté aux liens qui l'unissaient à son époux; mais si son amour-propre avait éprouvé quelque froissement à cet égard, son cœur reçut un ample dédommagement dans la preuve particulière d'affection donnée à son fils par l'Empereur.

Content de son haut grade de colonel général, et ne demandant que des occasions de bien servir, Eugène était parti devant avec la garde impériale à qui Napoléon avait donné rendez-vous à Milan. Il était à peine arrivé à la moitié de son voyage que son beau-père, qui se plaisait à faire de ces surprises à ceux qu'il aimait, lui envoya un courrier qui le rejoignit à la descente de Tarare pour lui annoncer qu'il venait de le nommer prince de l'Empire et archichancelier d'État. La lettre de l'Empereur était ainsi conçue :

« Palais des Tuileries, 1er février 1805.

« Mon cousin,

« Je vous ai nommé prince et archichancelier d'État. Je ne puis rien ajo er aux sentiments exprimés dans le message que j envoyé au Sénat à cette occasion, et dont copie vous sera adressée. Vous y verrez une preuve de la tendre amitié que je vous porte, et l'espoir où je suis que vous continuerez, dans la même direction, à mettre à profit les exemples et les leçons que je vous ai donnés. Ce changement n'apporte aucun obstacle à votre carrière militaire. Votre titre est le *prince Eugène Beauharnais*, archichancelier d'État; vous recevrez celui d'*Altesse Sérénissime*. Vous n'êtes plus colonel général des chasseurs, vous restez général de brigade, commandant les chasseurs à cheval de ma garde. Il n'y a rien de changé dans vos relations ordinaires, si ce n'est que vous signerez *le prince Eugène*. Vous n'ajouterez votre titre d'archichancelier d'État que dans les affaires qui ressortissent à votre dignité ou dans les affaires officielles. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« NAPOLÉON [1]. »

---

[1] *Mémoires* du prince Eugène, t, Ier, p. 97.

Cette double décision avait été, en effet, annoncée le même jour au Sénat dans ce message spécial qui fut pour l'Impératrice Joséphine comme une seconde couronne posée sur sa tête par la main de son époux, et qui reste pour la famille du prince Eugène l'impérissable titre d'honneur de son chef :

« SÉNATEURS[1],

« Nous avons nommé notre beau-fils, Eugène Beauharnais, archichancelier d'État de l'Empire. De tous les actes de notre pouvoir, il n'en est aucun qui soit plus doux à notre cœur. Élevé par nos soins et sous nos yeux depuis son enfance, il s'est rendu digne d'imiter et, avec l'aide de Dieu, de surpasser un jour les exemples et les leçons que nous lui avons donnés. Quoique jeune encore, nous le considérons dès aujourd'hui, par l'expérience que nous en avons faite dans les plus grandes circonstances, comme un des soutiens de notre trône et un des plus habiles défenseurs de la patrie.

« Au milieu des sollicitudes et des amertumes inséparables du haut rang où nous sommes placé, notre cœur a eu besoin de trouver des affections douces dans la tendresse et la constante amitié de cet enfant de notre adoption ; consolation nécessaire, sans aucun doute, à tous les hommes, mais plus éminemment à nous dont les instants sont dévoués aux affaires des peuples. Notre bénédiction paternelle accompagnera ce jeune prince dans toute sa carrière, et, secondé par la Providence, il sera un jour digne de la postérité.

---

[1] *Moniteur* du 2 février.

« Au palais des Tuileries, le 12 pluviôse, an XIII. » (1er février 1805.) »

De Tarare même, le prince Eugène, c'est désormais son nom historique et populaire, adresse à l'Empereur cette réponse où, dans un langage modèle de modestie et de dévouement, il renouvelle un serment auquel (nous le verrons, mais d'autres l'ont prouvé déjà) il est resté constamment fidèle :

« SIRE,

« Je reçois à l'instant la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer. J'étais déjà comblé de ses bienfaits ; je ne croyais pas qu'il fût possible d'y rien ajouter. Il lui a plu cependant de me donner une nouvelle marque de ses bontés en m'élevant à la dignité d'archichancelier d'État et de prince.. Cette dignité, ce titre ne pourront augmenter le dévouement et l'attachement sans bornes que j'ai voués à Votre Majesté. Ces sentiments ne finiront, Sire, qu'avec mon existence, qui ne serait plus d'aucun prix à mes yeux du moment où elle cesserait de vous être utile. Veuillez recevoir avec bonté, Sire, les expressions bien senties du cœur de celui qui a l'honneur d'être, etc.[1] »

Le 5 avril l'Empereur, l'Impératrice et leur cour, partirent pour l'Italie où Pie VII les avait précédés, désappointé de n'avoir pu obtenir de Napoléon les concessions religieuses et politiques dont il s'était flatté, mais cependant heureux pour le bien de la religion de l'effet produit par sa personne en France, et reconnaissant des parfaits égards qui lui avaient été témoignés par les nouveaux souverains. Avant de partir, comme gage de ses dispositions, il voulut baptiser lui-même à Saint-Cloud, en présence de toute la nouvelle cour, le second fils de Louis Bonaparte et d'Hortense de Beauharnais.

---

[1] *Mémoires* du prince Eugène, t. 1er, p. 98.

L'espace ne nous permet pas de raconter ce voyage d'Italie qui dura près de trois mois : ni les ovations de Lyon, de Turin, de la capitale de la Lombardie surtout, et des autres villes du royaume italien; ni l'émouvante revue de la garde sur le champ de bataille de Marengo, où l'Impératrice vit un simulacre de cette mémorable victoire ; ni les cérémonies du sacre lombard, auquel Joséphine assista sans y prendre part. Milan n'avait pas oublié la reine du palais Serbelloni; il le lui prouva avec cette chaleur que les Italiens seuls savent mettre dans leurs hommages. Pendant que Napoléon visitait les frontières et les places fortes, bien connues de lui, de son nouveau royaume, Joséphine voulut revoir aussi les lieux auxquels étaient restés attachés les meilleurs souvenirs de son premier voyage : le lac de Côme avec sa villa Julia et la maison de Pline, le lac Majeur et les îles Borromées, les palais de l'Isola-Bella et de l'Isola-Madre; tous ces bords et ces sites enchantés qui l'avaient charmée, lorsque en 1796 (dix ans à peine), son époux si épris, jetait dans cette poétique Italie les fondements de sa gloire et de sa suprême puissance.

En lui mettant la couronne impériale sur la tête, Napoléon avait prouvé à sa femme que sa tendresse ne faiblissait point. Il lui en donna, avant de quitter la Lombardie, une nouvelle et considérable marque dans la personne de son fils.

Lorsqu'il constitua le royaume d'Italie, l'Empereur avait eu le dessein d'y établir son frère Joseph. Peu ambitieux de sa nature, ou ne voulant pas renoncer à la position et aux chances magnifiques qu'il avait en France, celui-ci refusa énergiquement. C'est alors que Napoléon s'était décidé à mettre sur sa tête la couronne lombarde. Mais par la constitution du nouvel État, il fut décidé que les deux couronnes de France et d'Italie ne seraient réunies qu'une seule fois et pendant ce premier règne sur la tête de Napoléon. Pour son successeur, la plus grande latitude lui fut laissée. Pourvu qu'il prît un Français ou un Italien, il pouvait, par la voie de l'adoption, choisir qui bon lui semblait; il pouvait même nommer son successeur de son vivant, mais seulement après la paix continentale. C'est en présence de cette constitution si propice aux espérances, que le 7 juin, l'Empereur fit reconnaître le prince Eugène pour *vice-roi* du royaume d'Italie. En le voyant choisir ainsi son beau-fils qu'il n'avait pas encore légalement adopté, mais que devant le Sénat il avait déjà qualifié *d'enfant de son adoption*, on pensa que son intention était de lui laisser plus tard le sceptre des Lombards, s'il se montrait digne de ce haut rang[1].

Heureuse de l'éminente position faite à son fils, mais en même temps affligée de se séparer de lui, l'Impératrice Joséphine quitta Milan trois jours après sa proclamation. Un mois entier se passa en nouvelles fêtes à Bergame, Vérone, Mantoue, Bologne, Modène, Parme et Gênes qui, dans cette circonstance, fut réunie à l'Empire. Napoléon et Joséphine devaient séjourner quelque temps à Turin. Ils en partirent brusquement sur l'avis que reçut l'Empereur qu'une nouvelle coalition se tramait entre les puissances de l'Europe, et ils arrivèrent le 11 juillet au château de Fontainebleau.

Justement effrayée des derniers et formidables préparatifs de l'expédition de Boulogne que, du sein des fêtes de son double couronnement, Napoléon avait poussés de toute l'ardeur d'un homme qui voulait et espérait en finir avec une irréconciliable ennemie, l'Angleterre, la bourse à la main comme on l'a dit, avait recruté partout des alliés, afin de créer sur le continent une diversion qui allait être son salut. Les grandes puissances de l'Europe, traditionnellement jalouses de la France, devaient l'être surtout en la voyant si grande et si prospère. L'Autriche et la Russie entrèrent les premières dans cette ligue : la Prusse se réservait. Napoléon eut la preuve de ce concert entre les Empereurs de Russie et d'Autriche à la fin du mois d'août. Obligé, en frémissant, de renoncer à son projet de descente en Angleterre, il prit sur-le-champ ses dispositions pour faire arriver sur les bords du Rhin l'armée qui couvrait la plage de Boulogne. Quinze jours suffirent pour ce grand mouvement.

---

[1] M. le baron du Casse, notice du livre II des *Mémoires et correspondance* du prince Eugène, p. 104.

Le 23 septembre, Napoléon expose au Sénat la conduite hostile de l'Autriche, et annonce son départ prochain pour marcher à la défense de l'allié de la France, l'Électeur de Bavière, que les Autrichiens venaient de chasser de Munich. En effet, cinq jours après, il part pour Strasbourg avec l'Impératrice qui, afin d'avoir des nouvelles plus fraîches, voulait se rapprocher du théâtre de la guerre. Il trouva son armée déjà réunie avec une promptitude merveilleuse, grâce à la précision de ses combinaisons, sur la rive droite du Rhin, sous les ordres des maréchaux Soult, Davoust, Ney, Lannes, Murat, Marmont, Bernadotte et Bessières, dignes chefs de la *grande armée*.

Nous ne voulons certes pas raconter, même dans l'abrégé le plus réduit, cette merveilleuse campagne qui, en deux mois, fit disparaître comme par enchantement les armées sur lesquelles l'Autriche et la Russie appuyaient leurs prétentions. Ce qui nous importe seulement, et ce qui pour nous est d'un grand prix, c'est de connaître et d'étudier, à côté de ces grands événements, les intimes relations de cet homme si simple et si affectueux toujours, malgré son élévation et ses vastes desseins, avec la compagne aimée de sa vie agitée.

Nous possédons le moyen, comme nous l'avons tenté pour la première campagne d'Italie, de faire, avec leurs propres lettres, cette histoire du cœur de Napoléon et de Joséphine. Ce moyen nous est fourni par le même recueil peu répandu de la reine Hortense, qui nous a été si utile déjà, et dans lequel on trouve la correspondance authentique et suivie de l'Empereur avec l'Impératrice, de 1805 à 1809, pendant ses trois mémorables campagnes d'au delà du Rhin et son expédition d'Espagne. C'est là que nous voulons et devons puiser à pleines mains, sans craindre d'être accusé de chercher à abréger et à simplifier notre travail, car il serait aussi facile pour l'écrivain que fastidieux pour le lecteur, et surtout irrévérencieux pour le personnage qui est en scène, de traduire en d'autres formes, mais en fades équivalents, une correspondance originale qui fait figurer dans cette histoire, avec son individualité propre et saisissante, avec son langage même, ses expressions et ses tours, celui que l'on a dépeint avec tant d'éclat comme politique et comme guerrier, mais que nous étudions, c'est un droit et une obligation de notre sujet, comme homme privé et comme époux. Ce système, d'ailleurs, nous a déjà valu de la part des lecteurs de notre premier volume, des approbations qui nous engagent à le continuer.

On ne rencontrera point ici cette exubérance, cette amoureuse exagération des premières lettres. L'amant de vingt-six ans en a maintenant trente-sept; le général à son début est aujourd'hui empereur. Là, sur le sol allemand, d'une main il gouverne son grand Empire, de l'autre il conquiert l'Europe : il est surtout à son génie, mais il est encore à son cœur. On trouve dans ses billets (c'est plutôt cela que des lettres) le laconisme, la précision du guerrier en plein enfantement. Toutefois il n'existe aucun changement dans le ton, dans les habitudes épistolaires ; c'est toujours la familiarité conjugale, la cordiale bonhomie, le tutoiement d'autrefois : et l'[illegible] n même temps étonné et charmé de voir [illegible] u courant d'un si simple et si naturel lang[illegible] rands noms d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de F[illegible] d, de Wagram, qui remplissent de tant de [illegible] t et d'éloquence les bulletins militaires de la grande ar[illegible] e. Nous connaissons ces immortelles guerres [illegible] ées par l'Empereur à la France et à l'Europ[illegible] s allons les connaître racontées par le mari à [illegible] me[1].

Le 1^er^ octobre, Napoléon avait pris le commandement de son armée. Dès le lendemain, de Manheim, il entame son exacte correspondance avec Joséphine : « Je suis encore ici en bonne santé. Je pars pour Stuttgart, où je serai ce soir. Les grandes manœuvres commencent. L'armée de Wurtemberg et de Bade se réunit à la mienne. Je suis en bonne position et je t'aime. NAPOLÉON[2]. » Le 4, l'Empereur arrive à Louisbourg, résidence d'été de l'Électeur duc de Wurtemberg, qui lui fit une magnifique réception. « Je suis à Louisbourg, écrit-il. Il n'y a encore rien de nouveau. Toute mon armée marche. Le temps est superbe. Ma réunion avec les Bavarois est faite. Je me porte bien. J'espère avoir dans peu de jours quelque chose d'intéressant à te mander. Porte-toi bien, et crois à tous mes sentiments. Il y a ici une très-belle cour, une nouvelle mariée fort belle, et, en tout, des gens fort aimables, même notre Électrice, qui paraît fort bonne, quoique fille du roi d'Angleterre[1]. » Ce *quoique fille du roi d'Angleterre* est bien la marque de ce caractère et du temps. « Je pars à l'instant, ajoute-t-il le lendemain, pour continuer ma marche. Tu seras, mon amie, cinq ou six jours sans avoir de mes nouvelles; ne t'en inquiète pas, cela tient aux opérations qui vont avoir lieu. Tout va bien, et comme je le pouvais espérer. J'ai assisté ici à une noce du fils de l'Électeur avec une nièce du roi de Prusse. Je désire donner une corbeille de trente-six à quarante mille francs à la jeune princesse. Fais-la faire, et envoie-la par un de mes chambellans à la nouvelle mariée, lorsque ces chambellans viendront me rejoindre. Il faut que ce soit fait sur-le-champ. Adieu, mon amie, je t'aime et t'embrasse[2]. » Napoléon ignorait alors que la Prusse se fût liée secrètement avec la Russie, et il était en coquetterie avec la famille du roi Guillaume.

---

[1] Évidemment nous ne voulons ni ne pouvons insérer ici toutes les lettres écrites par Napoléon pendant ces quatre années ; nous prenons ce qui nous paraît suffisant pour les nécessités et l'intérêt de ce livre.

[2] *Lettres de Napoléon à Joséphine, lettres de Joséphine à Napoléon, et de la même à sa fille*, chez Firmin Didot, t. I^er^, p. 133.

Comme il l'avait annoncé, l'Empereur resta cinq jours sans donner de ses nouvelles. Ces cinq jours virent le commencement des hostilités sur la route de Stuttgart à Ulm, le passage du Danube par l'armée française, les premiers succès de Murat et de Ney, et l'occupation d'Augsbourg, dont Napoléon fait le centre de ses opérations. Il annonce de cette dernière ville ces heureux résultats. « J'ai couché aujourd'hui chez l'ancien électeur de Trèves, qui est fort bien logé. Depuis huit jours je cours. Des succès assez notables ont commencé la campagne. Je me porte fort bien, quoiqu'il pleuve presque tous les jours. Les événements se suivent avec rapidité. J'ai envoyé en France quatre mille prisonniers, huit drapeaux, et j'ai quatorze pièces de canon à l'ennemi. Adieu, mon amie, je t'embrasse[1]. » Deux jours après, autres succès plus importants. Les Français sont à Munich; les Autrichiens ont été obligés d'abandonner la Bavière, et, après une série d'actions malheureuses, leur plus forte armée se trouve réduite à s'enfermer dans Ulm. « Mon armée, ajoute l'Empereur par un mot daté de onze heures du soir, est entrée à Munich. L'ennemi est au delà de l'Inn d'un côté: l'autre armée de soixante mille hommes, je la tiens bloquée sur l'Iller, entre Ulm et Memmingen. L'ennemi est battu, a perdu la tête, et tout m'annonce la plus heureuse campagne, la plus courte et la plus brillante qui ait été faite. Je pars dans une heure pour Burgau-sur-l'Iller. Je me porte bien; le temps est cependant affreux. Je change d'habit deux fois par jour, tant il pleut. Je t'aime et t'embrasse[1]. »

---

[1] *Lettres de Napoléon*, etc., p. 134.

[2] *Ibid.*, p. 136.

---

[1] *Lettres de Napoléon*, etc. *Collection* Didot, t. 1er, p. 138.

Au milieu de ses savantes et précises combinaisons, on sent, surtout à cette date, chez Napoléon la confiance du génie, la certitude du joueur qui connaît son jeu et a deviné celui de l'adversaire; ou mieux encore, la science du mathématicien qui, étant donnés les projets de l'ennemi qu'il a su pénétrer, et leurs mouvements qu'il prévoit, détermine ainsi par avance et poursuit ses propres opérations, seconde partie du problème dont la victoire est la solution assurée.

La semaine qui suivit fut entièrement employée par l'Empereur à tourner et à entourer l'armée autrichienne enfermée dans Ulm. Ainsi bloquée, elle était perdue; en effet, le 17, elle se vit obligée de capituler. Après sept jours de silence, Napoléon, de son quartier général d'Elchingen, mande ce grand résultat à l'Impératrice, dans la lettre suivante où il annonce en même temps la soumission probable de l'Autriche et la défaite immanquable des Russes. « J'ai été, ma bonne Joséphine, plus fatigué qu'il ne le fallait; une semaine entière, et, toutes les journées, l'eau sur le corps et les pieds froids m'ont fait un peu de mal; mais la journée d'aujourd'hui, où je ne suis pas sorti, m'a reposé. J'ai rempli mon dessein; j'ai détruit l'armée autrichienne par de simples marches; j'ai fait soixante mille prisonniers, pris cent vingt pièces de canon, plus de quatre-vingt-dix drapeaux et plus de trente généraux. Je vais me porter sur les Russes ; ils sont perdus. Je suis content de mon armée. Je n'ai perdu que quinze cents hommes, dont les deux tiers faiblement blessés. Adieu, ma Joséphine ; mille choses aimables partout. Le prince Charles vient couvrir Vienne. Je pense que Masséna doit être à cette heure à Vienne. Dès l'instant que je serai tran[illegible] l'Italie, je ferai battre Eugène. Mille [illegible]les à Hortense[1]. » Le surlendemain d'U[illegible] il revient sur cet incroyable succès et reproduit, avec une joie bien permise, ce glorieux bilan [illegible] jours de campagne : « Je me porte assez [illegible], ma bonne amie ; je pars à l'instant pour Au[illegible]bourg. J'ai fait mettre bas les armes ici à trente-trois [illegible] hommes. J'ai de soixante à soixante-dix mille prisonniers, plus de quatre-vingt-dix drapeaux et de deux cents pièces de canon. Jamais catastrophe pareille dans les annales militaires ! Porte-toi bien. Je suis un peu harassé. Le temps est beau depuis trois jours. La première colonne de prisonniers file aujourd'hui sur la France. Chaque colonne est de six mille hommes[2]. »

---

[1] *Collection* Didot, t. Ier, p. 140.

Loin de cette grande lutte, le jeune vice-roi d'Italie, qui en recevait les détails de son beau-père et de sa mère, ne cessait de solliciter l'honneur et la gloire d'y prendre part, et il cherchait à mériter ce qu'il appelait une récompense, en organisant de son mieux l'armée italienne, pour maintenir les provinces qu'abandonnerait Masséna, qui avait ordre de marcher en Allemagne. « Je parcours les cartes, écrivait-il à l'Empereur, et je m'efforce de suivre sur le papier les grands et étonnants mouvements de l'armée de Votre Majesté; mais je conserve toujours le regret d'en être éloigné. » Sa mère, qui savait combien il désirait combattre auprès de Napoléon, s'était empressée de lui transmettre une assurance que celui-ci lui avait donnée à cet égard. Le prince Eugène en remercie l'Empereur avec effusion : « Je suis au comble de la joie; Votre Majesté a eu la bonté de promettre à l'Impératrice de me faire servir plus activement son auguste personne; le jour que j'en recevrai l'ordre, il ne me restera plus rien à désirer[1]. »

---

[1] *Collection* Didot, p. 142.

[2] *Ibid.*, p. 145.

Ainsi placée plus près du théâtre des événements, l'Impératrice Joséphine avait soin de faire parvenir, non-seulement à son fils, mais à sa fille et aussi au prince Joseph, qui l'en avait priée, les nouvelles directes qu'elle recevait de l'Empereur, qui, en outre des billets écrits de sa main, avait soin de lui faire adresser, par les officiers qui l'entouraient, de plus amples renseignements sur ses opérations. Voici une de ces lettres que Joséphine écrivait à sa fille, à la date du 22 octobre : « J'avais promis, ma chère Hortense, au prince Joseph, qui m'a écrit une lettre très-aimable, de lui envoyer un courrier aux premières nouvelles que je recevrais. J'ai été hier à même de remplir ma promesse. M. de Thiars m'a écrit, par ordre de l'Empereur, tous les détails de nos succès, et je les ai aussitôt fait passer au prince Joseph, en le priant de t'en faire part, ainsi qu'à ton mari. Les événements heureux se succèdent, et aujourd'hui j'ai reçu une lettre de l'Empereur. Je te l'envoie, et je suis bien sûre qu'elle te fera le même plaisir qu'à moi. Je te recommande de me la garder pour me la remettre à mon retour. Toutes les personnes de la maison de l'Empereur se portent bien. Il n'y a pas eu un seul général de blessé, et tu peux le dire à toutes les dames dont les maris sont à l'armée. Jeudi on chantera un *Te Deum*, et je donnerai, le même j[illegible] une fête aux dames de Strasbourg. Adieu, ma [illegible]ère Hortense, je t'aime de tout mon cœur et je t'embrasse de même. Mille amitiés à ton mari ; j'embrasse tes enfants[1]. »

---

[1] *Mémoires* du prince Eugène, t. Ier, p. 419 et 429.

Avec son caractère et sa tendresse, on se figure facilement les transes de l'Impératrice Joséphine quand Napoléon était à la tête de ses armées. Depuis cinq ans elle n'avait point éprouvé ces inquiétudes qui, involontairement, s'emparaient d'elle à tous les retards, même prévus et annoncés d'avance, des courriers chargés de la tenir au courant de la santé et de la situation de l'Empereur, qui, indépendamment des périls de guerre, se trouvait livré à tout l'élan de sa dévorante activité, ne dormant presque pas, toujours à cheval, parcourant comme un trait les plus grandes distances, voyant tout, dirigeant tout, et cela au milieu de la plus mauvaise saison. Mais tel était l'empire de la volonté sur le corps; ou plutôt la nature, prodigue envers Napoléon, avait mis une organisation si robuste à la disposition de son ardent génie, que, loin de se sentir incommodé par cette existence si remplie et si agitée, il trouvait dans les travaux et la fatigue de ses campagnes une santé plus pleine et plus ferme. Il était là dans son véritable élément et dans le plein épanouissement de ses facultés.

---

[1] *Recueil* Didot, t. II, p. 243.

Parvenu à Munich, Napoléon y prit quelque repos au milieu des démonstrations de joie d'une population délivrée par ses armes. L'Électeur n'était point encore rentré dans sa capitale, mais il avait donné des ordres pour que l'Empereur y fût reçu comme il le méritait. Sorti du feu des opérations militaires, et ayant là plus de temps à lui, Napoléon écrit un peu plus longuement à sa femme :

« J'ai reçu par Lemarrois ta lettre (lui dit-il, le 27 octobre[1]). J'ai vu avec peine que tu t'étais trop inquiétée. L'on m'a donné des détails qui m'ont prouvé toute la tendresse que tu me portes ; mais il faut plus de force et de confiance. J'avais d'ailleurs prévenu que je serais six jours sans t'écrire.

« J'attends demain l'Électeur. A midi, je pars pour confirmer mon mouvement sur l'Inn. Ma santé est assez bonne. Il ne faut pas penser à passer le Rhin avant quinze ou vingt jours. Il faut être gaie, t'amuser, et espérer qu'avant la fin du mois nous nous verrons.

---

[1] *Collection* Didot, t. Ier, p. 149.

« Je m'avance contre l'armée russe : dans quelques jours j'aurai passé l'Inn.

« Adieu, ma bonne amie. Mille choses aimables à Hortense, à Eugène et aux deux Napoléon. Garde la corbeille quelque temps encore.

« J'ai donné hier aux dames de cette cour un concert. Le maître de chapelle est un homme de mérite. J'ai chassé à une faisanderie de l'Électeur. Tu vois que je ne suis pas si fatigué. M. de Talleyrand est arrivé. »

Avec cette foi dans le succès qui ne l'abandonnait jamais et qu'il recommandait sans cesse à Joséphine, l'Empereur avait fait venir à l'armée son ministre des Affaires étrangères, afin de l'avoir sous sa main pour négocier la paix, qu'il se flattait d'imposer à l'Europe aussitôt qu'il aurait battu les Russes, au-devant desquels il allait bientôt marcher.

Mais déjà l'Impératrice Joséphine, voyant la tournure favorable des affaires, demandait à rejoindre l'Empereur. Les rôles sont changés : dix ans auparavant elle mettait quelque hésitation et quelque retard à se rendre aux pressantes instances de son époux de huit jours; aujourd'hui, et dans les campagnes qui vont suivre, sans souci des fatigues, des périls, et surtout de sa dignité, dont elle fait bon marché, elle n'a qu'une idée, qu'un vœu : être auprès de Napoléon, partager son existence. Au début c'était lui qui aimait le plus, maintenant c'est elle, et son époux lui répond par les raisons, au fond réelles, de prudence et de convenance, qui ne lui permettent pas, tant que la guerre se poursuit, de l'appeler en Allemagne, manifestant toutefois un véritable désir de la revoir le plus tôt que cela sera possible. En lui annonçant qu'il va quitter Munich et se rendre sur l'Inn, afin d'attaquer l'Autriche au sein de ses États héréditaires, l'Empereur se prononce à cet égard : « J'aurais bien désiré te voir, mais ne compte pas que je t'appelle, à moins qu'il n'y ait un armistice ou des quartiers d'hiver. Adieu, mon amie ; mille baisers[1]. »

Ce qui restait des forces mises sur pied par l'Autriche après avoir essuyé tant de défaites, avait fait sa jonction avec l'armée russe, et cherchait à sauver Vienne. Napoléon, le 28 octobre, franchit l'Inn et se dirige sur cette ville en poussant les Russes devant lui, mais marchant avec des peines infinies, car l'ennemi avait coupé tous les ponts. Le 2 novembre il écrit de Haag, à dix heures du soir : « Je suis en grande marche; le temps est très-froid, la terre couverte d'un pied de neige : cela est un peu rude. Il ne manque heureusement pas de bois; nous sommes ici toujours dans les forêts. Je me porte assez bien; mes affaires vont d'une manière satisfaisante; mes ennemis doivent avoir plus de soucis que moi. Je désire avoir de tes nouvelles et apprendre que tu es sans inquiétude. Adieu, mon amie, je vais me coucher. » Trois jours après il donne encore de ses nouvelles à l'Impératrice, de ce style rapide comme sa marche et sa pensée : « Je suis à Lintz; le temps est beau. Nous sommes à vingt-huit lieues de Vienne. Les Russes ne tiennent pas, ils sont en grande retraite. La maison d'Autriche est fort embarrassée; à Vienne on évacue tous les bagages de la cour. Il est probable que d'ici à cinq ou six jours il y aura du nouveau. Je désire bien te revoir. Ma santé est bonne. Je t'embrasse[1]. »

---

[1] *Collection* Didot, t. I, p. 148.

Pendant dix jours nous ne voyons plus de lettres de Napoléon à sa femme, et le 15 novembre on le trouve à Vienne arrivé de l'avant-veille, d'où il annonce à l'Impératrice, avec une simplicité antique, ce fait si considérable de sa présence dans la capitale de l'Autriche, six semaines après avoir quitté la sienne. « Je suis à Vienne depuis deux jours, ma bonne amie, un peu fatigué. Je n'ai pas encore vu la ville de jour; je l'ai parcourue la nuit. Demain je reçois les notables et les corps. Presque toutes mes troupes sont au delà du Danube, à la poursuite des Russes. Adieu, ma Joséphine; du moment que cela me sera possible, je te ferai venir. Mille choses aimables pour toi. » A cette simplicité de langage il faut joindre cette modération de conduite d'un vainqueur qui, maître de la capitale de son ennemi, au lieu d'en prendre possession avec éclat et de se pavaner au soleil, comme d'autres triomphateurs d'un jour, dans ses rues et ses places publiques, y entre modestement le soir et choisit la nuit pour la parcourir. C'est qu'à ce moment la force et la modération sont dans un parfait équilibre chez cet homme extraordinaire, parvenu à son complet développement. Aucun entraînement excessif, nulle infatuation ne viennent encore nuire à la limpidité du coup d'œil; aucune ambition déréglée n'a encore troublé la sérénité d'une âme qui se modère, d'une grandeur qui se contient, d'un génie qui aujourd'hui résiste à la fortune, qui s'y abandonnera demain, et plus tard voudra la violenter.

---

[1] *Collection* Didot, p. 152 et 154.

Maître de l'Autriche, l'Empereur pouvait, cédant aux vœux réitérés de l'Impératrice Joséphine, la rapprocher de lui, sinon l'appeler à Vienne, autour de laquelle manœuvraient les Russes. Le 16 il lui écrivit de se rendre dans la capitale de la Bavière, où elle trouverait, lui disait-il, un beau palais et une bonne réception, et où il lui promettait de la rejoindre aussitôt que les affaires le permettraient, c'est-à-dire aussitôt qu'il aurait conquis la paix par la défaite des Russes. Il lui prescrit en même temps son itinéraire, ses démarches, sa conduite, presque ses discours, dirigeant tout du même coup d'œil (c'est son immense supériorité), les grandes et les petites affaires, l'ensemble et les détails, sa campagne contre deux des plus grandes puissances de l'Europe, son gouvernement de Paris, la marche et l'organisation de la vice-royauté italienne et les rapports de l'Impératrice avec les cours allemandes. Voici cette lettre curieuse :

« Vienne, 25 brumaire an XIV (16 nov. 1805).

« J'écris à M. d'Harville pour que tu partes et que tu te rendes à Bade, de là à Stuttgart, et de là à Munich. Tu donneras, à Stuttgart, la corbeille à la princesse Paul. Il suffit qu'il y ait pour quinze à vingt mille francs ; le reste sera pour faire des présents, à Munich, aux filles de l'Électeur de Bavière. Porte de quoi faire des présents aux dames et aux officiers qui seront de service près de toi. Sois honnête, mais reçois tous les hommages : l'on te doit tout, et tu ne dois rien que par honnêteté. L'Électrice de Wurtemberg est fille du roi d'Angleterre : c'est une bonne femme, tu dois la bien traiter, mais cependant sans affectation.

« Je serai bien aise de te voir, du moment que mes affaires me le permettront. Je pars pour mon avant-garde. Il fait un temps affreux : il neige beaucoup ; du reste, mes affaires vont bien. Adieu, ma bonne amie. « NAPOLÉON [1]. »

On te doit tout ; tu ne dois rien. Le général victorieux, plein de modeste convenance devant un ennemi vaincu, se retrouve dans la personne de sa femme. Nul n'eut mieux que Napoléon l'orgueil de la France, plus encore que le sentiment de sa supériorité, en face des souverains et des cours de son temps. Il veut qu'en Allemagne, auprès de ces familles qui avaient toute la fierté et parfois toute la morgue de leur ancienneté, Joséphine n'oublie point qu'elle est Impératrice des Français, supérieure à ceux qui vont la recevoir et qui lui doivent tous les respects et tous les hommages. L'Impératrice s'empressa de se rendre dans la capitale de la Bavière, passant par le pays de Bade et le Wurtemberg. Elle sut se concilier le respect de tous, et de plus (elle n'aurait pu y renoncer) l'affection commune, car son tact lui avait appris la dignité de son rang, sans rien perdre de la douce aménité qui la faisait aimer.

---

[1] *Collection* Didot, t. Ier, p. 158.

Pendant que Joséphine exécutait son voyage, l'Empereur, après quelques jours de repos à Vienne, s'était remis à la recherche de l'armée russe, renforcée d'une partie des forces autrichiennes. On se joignit enfin le 1er décembre, et le lendemain, jour anniversaire du Couronnement, eut lieu cette victoire d'Austerlitz, dont l'éclat effaçait les précédents triomphes de Napoléon, et par laquelle il scellait son avénement impérial aux yeux de la France et de l'Europe, où il ne manquait pas d'esprits prévenus qui se demandaient si dans l'Empereur des Français le capitaine serait égal au général d'Italie et d'Égypte.

Dès qu'il vit la bataille gagnée, Napoléon s'était empressé d'envoyer à Munich, à l'Impératrice Joséphine, un de ses aides de camp pour lui faire connaître cette magnifique et décisive victoire. Non content de cela, de ce glorieux champ de bataille, où il est resté quelques jours à attendre les propositions de paix des deux empereurs d'Autriche et de Russie, il écrit coup sur coup trois lettres à l'Impératrice, qu'il faut reproduire en entier, avec leur mémorable date :

« Austerlitz, 3 décembre 1805. — Je t'ai expédié Lebrun du champ de bataille. J'ai battu l'armée russe et autrichienne commandée par les deux Empereurs. Je me suis un peu fatigué; j'ai bivouaqué huit jours en plein air par des nuits assez fraîches. Je couche ce soir dans le château du prince de Kaunitz, où je vais dormir deux ou trois heures. L'armée russe est non-seulement battue, mais détruite. Je t'embrasse. »

« Austerlitz, 5 décembre. — J'ai conclu une trêve. Les Russes s'en vont. La bataille d'Austerlitz est la plus belle de toutes celles que j'ai données : quarante-cinq drapeaux, plus de cent cinquante pièces de canon, les étendards de la garde de Russie, vingt généraux, trente mille prisonniers, plus de vingt mille tués : spectacle horrible!

« L'Empereur Alexandre est au désespoir et s'en va en Russie. J'ai vu hier à mon bivouac l'Empereur d'Allemagne; nous causâmes deux heures; nous sommes convenus de faire vite la paix.

« Le temps n'est pas encore très-mauvais. Voilà enfin le repos rendu au continent; il faut espérer qu'il va l'être au monde : les Anglais ne sauraient nous faire front.

« Je verrai avec bien du plaisir le moment qui me rapprochera de toi. Adieu, ma bonne amie : je me porte assez bien et suis fort désireux de t'embrasser. »

« Austerlitz, le 7 décembre. — J'ai conclu un armistice; avant huit jours, la paix sera faite. Je désire apprendre que tu es arrivée à Munich en bonne santé. Les Russes s'en vont; ils ont fait une perte immense: plus de vingt mille morts, et trente mille pris. Leur armée est réduite des trois quarts. Buxhowden, leur général en chef, est tué. J'ai trois mille blessés et sept à huit cents morts.

« J'ai un peu mal aux yeux; c'est une maladie courante et très-peu de chose. Adieu, mon amie; je désire bien te revoir[1]. »

Mais, quoique Joséphine fût plus exacte à écrire que lors de la campagne d'Italie, soit par suite d'une indisposition qu'elle éprouva en arrivant à Munich, ou plutôt par la difficulté de joindre l'Empereur dans ses brusques évolutions militaires, celui-ci était resté plus de vingt jours sans recevoir de lettres de sa femme. Les irritations d'Italie le reprennent, et voici de quel style il lui écrit de Brunn, où il attendait la conclusion de la paix retardée par la répugnance de l'Autriche à reconnaître aux Électeurs de Bavière et de Wurtemberg la qualité de roi que Napoléon exigeait pour ses alliés : « Il y a fort longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles : les belles fêtes de Bade, de Stuttgart et de Munich font-elles oublier les pauvres soldats qui vivent couverts de boue, de pluie et de sang?

---

[1] *Collection* Didot, t. Iᵉʳ, p. 161-167.

Je vais partir sous peu pour Vienne. L'on travaille à ne[illegible]e la paix. Les Russes sont partis, et fuient [illegible]s; ils s'en retournent en Russie bien battus et [illegible]miliés. Je désire bien me retrouver près de [illegible]ens, mon amie; mon mal d'yeux est guéri[1]. »

[illegible] silence de Joséphine se prolongeant, il lui écrit en[illegible] de ce ton plaisamment solennel : « Grande Impératrice, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg! Vous [illegible]vez passé à Bade, à Stuttgart, à Munich sans nous écrire un mot : ce n'est pas bien aimable ni bien tendre! Je suis toujours à Brunn. Les Russes sont partis : j[illegible] une trêve. Dans peu de jours je verrai ce que je deviendrai. Daignez, du haut de vos grandeurs, vous occuper un peu de vos esclaves. NAPOLÉON[2]. »

Le 20 décembre, rentré à Schœnbrunn, près de Vienne, l'Empereur eut enfin une lettre de Joséphine, d'une date très-ancienne, lui annonçant son indisposition et sollicitant l'autorisation de se rendre à Vienne, dans le cas où il y prolongerait son séjour : « Je reçois ta lettre du 25, lui répond-il; j'apprends avec peine que tu es souffrante; ce n'est pas là une bonne disposition pour faire cent lieues dans cette saison. Je ne sais ce que je ferai : je dépends des événements; je n'ai pas de volonté; j'attends tout de leur issue. Reste à Munich, amuse-toi : cela n'est pas difficile lorsqu'on a tant de personnes aussi aimables, et dans un si beau pays. Je suis, moi, assez occupé.

---

[1] *Collection* Didot, p. 168. — Lettre du 10 décembre.

[2] Lettre du 19 décembre. *Ibid.*, p. 170.

Dans quelques jours je serai décidé. Adieu, mon amie, mille choses aimables et tendres. »

L'Impératrice Joséphine se trouvait traitée à Munich comme l'épouse du protecteur tout-puissant de la Bavière. Princes et princesses s'empressaient de lui plaire. Dans cette cour, elle distingua surtout l'une des filles de l'Électeur Maximilien, la princesse Auguste-Amélie, aussi remarquable par les qualités de son cœur et les dons de son esprit, que par sa rare beauté. L'opinion publique, pressentant sans doute la pensée de Napoléon, la donnait pour femme au prince Eugène, quoique promise au prince héréditaire Charles de Bade, son cousin. C'était dire, d'une part, qu'on pensait qu'Eugène pouvait tout attendre de la tendresse de son père adoptif; et de l'autre, que par leurs qualités mutuelles, on trouvait le jeune vice-roi et la vertueuse princesse dignes l'un de l'autre. Ce mariage, ajoutait-on, devait être le gage d'une plus étroite alliance entre la France et la Bavière agrandie et élevée au rang de royaume par la volonté obéie du vainqueur d'Ulm et d'Austerlitz.

Le 26 décembre, l'Empereur signa à Presbourg ce traité glorieux, par lequel l'Autriche abandonnait l'État de Venise et d'autres provinces destinées à faire partie du royaume d'Italie, qu'elle reconnaissait, et le Tyrol, que Napoléon donnait à la Bavière, également reconnue comme royaume indépendant, de même que le Wurtemberg; et le 27, il se rendit à Munich, où l'attendaient la gratitude du nouveau roi et l'admiration de son peuple.

L'Empereur avait, en effet, jeté les yeux sur la princesse Auguste pour son beau-fils, voulant rattacher par un lien de famille la Bavière à la France, et donner au prince Eugène une preuve de plus de ses sen[illegible], et, en même temps, une marque de sa [illegible] pour la manière dont il avait inauguré en I[illegible]onctions si nouvelles pour lui de vice-roi. A[illegible] soigneux, doué de tact et de bonne volonté, plus sérieux déjà que ses [illegible]ingt-quatre ans, Eugène acquérait rapidement [illegible]périence et une maturité précoces, par sa do[illegible]uivre la direction qui lui était imprimée ; et cette do[illegible]ité, il la puisait dans un cœur rempli de déférence et d'admiration convaincue, et non dans les calculs de l'intérêt, car jamais le désir de flatter ou la crainte de déplaire ne l'ont porté à déguiser la vérité. La joie de l'Impératrice Joséphine de revoir l'Empereur, si promptement sorti de cette grande guerre, fut bien doucement accrue par la confidence qu'il lui fit, à son arrivée, de ses desseins sur son fils.

Mais la princesse Auguste ayant été promise, et en quelque sorte fiancée au prince Charles de Bade, il fallait obtenir de la part des deux parties la renonciation à une parole donnée. Le duc régnant, aïeul du jeune prince dont le père était mort, renonça le premier à ce projet d'alliance, sur l'insistance de Napoléon, qui venait d'agrandir son territoire, et la promesse qu'il lui fit de dédommager son petit-fils en le mariant de sa main.

Le consentement de la jeune princesse fut plus difficile à obtenir. Redoutant les émotions d'une explication verbale, son père, qui l'aimait tendrement, prit le parti de lui écrire. Dans sa lettre vraiment touchante, il lui fait ressortir tous les avantages de l'union désirée par l'Empereur, lequel promet d'assurer au prince Eugène la couronne d'Italie. Il lui vante les bonnes qualités du jeune prince, qui, d'après sa conviction, la rendra sûrement heureuse; et pour lui prouver que *le parti est bon*, il lui révèle ce fait resté ignoré jusqu'à ce jour, qu'à Presbourg, les ministres autrichiens avaient offert à Napoléon, pour son beau-fils, la main d'une de leurs archiduchesses. « Songez, chère Auguste (dit en terminant le roi à sa fille) qu'un refus rendrait l'Empereur autant notre ennemi qu'il a été jusqu'ici l'ami de notre maison ; » et il fait un dernier appel à son dévouement patriotique pour la Bavière, qui doit tant à l'Empereur des Français, et peut en obtenir de plus grands avantages[1]. Devant cette double insistance de son père et du bienfaiteur de son pays, la jeune et belle princesse, dégagée au reste de sa promesse, consentit à ce qu'on demandait d'elle. « Je remets, répondit-elle à son père, mon sort entre vos mains; aussi cruel qu'il pourra être, il me sera adouci, sachant que je me suis sacrifiée pour mon père, ma famille et ma patrie. C'est à genoux que votre enfant demande votre bénédiction; elle m'aidera à supporter avec résignation mon triste sort[1]. » Cette victime résignée, peu de mois après, se disait la plus heureuse des épouses. Napoléon, se portant garant des qualités et du cœur de son beau-fils, n'avait pas craint de lui en donner, ainsi qu'au roi Maximilien, la ferme assurance.

---

[1] Voy. cette lettre, publiée pour la première fois par M. du Casse dans les *Mémoires et Correspondance* du prince Eugène, t. II, p. 15.

Dès que le mariage fut décidé, mais seulement alors, l'Empereur informa Eugène de ce qu'il avait fait pour lui. L'Impératrice annonce à la princesse Louis cet heureux résultat, dans une lettre où l'on voit tout son bonheur de l'affection que l'Empereur manifeste à son fils et aussi à elle-même : « Je ne veux pas perdre un moment, ma chère Hortense, écrit-elle à la date du 7 janvier 1806[2], pour t'apprendre que le mariage d'Eugène avec la princesse Auguste, fille de l'Électeur de Bavière, vient d'être définitivement arrêté. Tu sentiras comme moi tout le prix de cette nouvelle preuve d'attachement que l'Empereur donne à ton frère. Rien au monde ne pouvait être plus agréable pour moi que cette alliance. La jeune princesse réunit, à une figure charmante, toutes les qualités qui rendent une femme intéressante et aimable. » Elle lui avait dit dans une précédente lettre : « Elle est charmante de caractère et belle comme un ange : elle réunit à une belle figure la plus belle taille que je connaisse[3]. » Deux jours après Napoléon écrit, sur le même sujet, ce court billet à sa belle-sœur qu'il traite toujours en fille : « Ma fille,

---

[1] Voy. *Mémoires et correspondance* du prince Eugène, t. II, p. 15.
[2] *Collection* Didot, t. II, p. 251.
[3] *Ibid*, p. 246.

Eugène arrive demain, et se marie sous quatre jours. J'aurais été fort aise que vous eussiez assisté à son mariage : à présent il n'est plus temps. La princesse Auguste est grande, belle, et pleine de bonnes qualités, et vous aurez, en tout, une sœur digne de vous. Mille baisers à M. Napoléon[1]. »

Le 10 janvier, le prince Eugène arriva à Munich heureux et fier des sentiments qu'il avait su inspirer à l'Empereur, et plus joyeux encore quand il eut vu la princesse qui lui était destinée. Peu de jours lui suffirent pour faire disparaître la répugnance qu'avait manifestée celle-ci sans le connaître, et, le 14 janvier, au milieu des véritables transports de la Bavière, qui voyait dans cette union sa garantie et sa force, le mariage fut célébré en présence de la cour. Napoléon, à cette occasion, adopta décidément le prince Eugène et lui donna le nom de *Napoléon-Eugène de France*. Il ne le reconnut pas expressément, par un document public, son successeur à la couronne d'Italie, mais sa qualité de fils adoptif, rapprochée des termes de l'acte constitutif du royaume italien, donnait la certitude que l'Empereur réaliserait la promesse faite à cet égard au roi de Bavière[2].

Quatre jours après leur mariage le vice-roi et sa jeune épouse partirent pour Milan, où ils furent reçus la princesse de Bavière, comme la beauté l'est toujours en Italie, et le prince Eugène, comme un véritable souverain, déjà populaire. Le même jour l'Empereur et l'Impératrice s'acheminèrent vers la France, en passant par Stuttgart et Bade, et, le 26 janvier 1806, dans la nuit, ils arrivèrent à Paris « dont le peuple attendait Napoléon avec la plus vive impatience pour lui témoigner sa joie et son admiration[1]. »

---

[1] *Collection* Didot, t. II, p. 254.

[2] Un changement fut apporté, par cette paternité adoptive, dans le protocole de la correspondance impériale. Auparavant, Napoléon, en écrivant au prince Eugène, lui disait *Mon cousin ;* à partir de cet instant, il écrit toujours *Mon fils*.

L'Impératrice Joséphine, en rentrant à Paris, y trouva son oncle, le baron de Tascher, arrivé depuis peu de la Martinique. Elle montra à ce frère de son père une grande joie de le revoir après quinze années. L'Empereur accueillit avec distinction le vieux marin qui s'était si bien battu contre les Anglais, à notre époque de splendeur maritime. Il le logea dans l'hôtel de la rue de la Victoire, que le prince Louis avait abandonné pour son palais de la rue Cerutti[2], et en attendant de nouvelles et prochaines faveurs, il le nomma commandant de l'une des cohortes de la Légion d'honneur.

Le baron de Tascher ne retrouva pas, à son arrivée, son vieil ami, le marquis de Beauharnais, ainsi que sa sœur, devenue la femme de cet ancien gouverneur de la Martinique. Tous les deux étaient morts pendant le Consulat. Les exigences de notre récit ne nous ont pas permis de mentionner, à leur date, les vifs regrets que cette perte inspira à Joséphine et à ses enfants soigneux de consoler cette double vieil lesse. Le vénérable chef de la maison de Beauharnais qui, près d'un demi-siècle auparavant, avait heureusement défendu la Martinique contre une flotte anglaise, en compagnie de son aide de camp et ami, le père de l'Impératrice Joséphine, vécut assez pour pouvoir pressentir dans la personne d'Eugène, son petit-fils, l'illustration réservée à son nom. La marquise de Beauharnais, que nous avons vue si souvent figurer dans les premiers chapitres de cette histoire, sous le nom de Mme de Renaudin, survécut de deux années à son époux, et put, de son côté, entrevoir l'avénement au trône de cette nièce dont elle avait, à son insu, procuré l'étonnante fortune, en la faisant venir en France, vingt-cinq ans auparavant, pour épouser l'infortuné Alexandre de Beauharnais.

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VI, p. 371.

[2] Aujourd'hui la rue Laffitte.

Devenue toute-puissante, Joséphine ne se montra point oublieuse pour la famille de son premier époux. Elle rendait des soins assidus à cette autre tante qui avait aussi guidé ses premiers pás, et qui était, de plus, la marraine de sa fille. La comtesse Fanny de Beauharnais sortait peu de chez elle, et, entourée de la littérature contemporaine, passait sa vieillesse dans ce *culte des Muses* qui avait été la passion quelquefois heureuse de sa vie. Sa fille, on le sait, avait épousé son cousin-germain, le marquis François de Beauharnais, frère aîné d'Alexandre : la fille unique de ceux-ci fut choisie par l'Impératrice pour l'une des premières fonctions de sa cour. Au début de l'Empire, Joséphine fit nommer l'ancien député royaliste, son beau-frère, ambassadeur d'abord à Florence, puis quelque temps après en Espagne.

Mais la comtesse Fanny avait aussi un fils, le comte Claude de Beauharnais, ancien officier aux gardes françaises, qui avait épousé la fille du marquis Lezay-Marnézia, député de la noblesse aux états généraux. De ce mariage était née une fille appelée Stéphanie, nom emprunté à un roman de son aïeule, que son père devenu veuf et r [illegible] par la Révolution faisait élever au fond de la [illegible] nce, à Montauban. Joséphine, après le Cons [illegible] à [illegible] ie, voulut que cette enfant reçût une éducation plus [illegible] nforme à la situation présente de sa famille, et à [illegible] destinée qui pouvait se lever pour elle ; et le Pr[illegible]ier Consul, toujours disposé à satisfaire sa femm[illegible] dans les siens, demanda la jeune Stéphanie, en annonçant qu'il se chargeait de son éducation et de son sort. Elle fut mise chez Mme Campan où se trouvait déjà la filleule de Mme Bonaparte du même nom, Mlle Stéphanie de Tascher. Dès la première année de l'Empire, le comte Claude de Beauharnais fut placé par Napoléon au Sénat.

L'Impératrice Joséphine voulut aussi faire ressentir les effets de son affectueux pouvoir aux parents éloignés que son aïeul, en transportant son établissement aux colonies, avait laissés en France, et qui formaient la seconde branche de leur maison. Séparée de la tige commune dès le xve siècle, cette branche cadette ne portait point le nom de La Pagerie, réservé aux aînés de la famille ; elle ajoutait dans les actes au nom de Tascher, celui de la seigneurie de Pouvray qui lui appartenait. En arrivant en France, le père de Joséphine avait renoué avec ces parents de son nom, et l'un d'eux l'abbé Samuel de Tascher, aumônier du duc de Penthièvre, le remplaça même à la célébration du mariage de sa fille, où la maladie l'avait empêché de figurer. Le frère de celui-ci, chef de sa branche, riche et estimé, après avoir bien servi, de 1759 à 1785, s'était retiré à Orléans, capitaine au régiment de Penthièvre et chevalier de Saint-Louis. Il y passa, sans s'émouvoir, tout le temps de la Révolution, et, au plus fort de la Terreur, il avait su, à la tête d'un corps de volontaires à cheval, protéger la haute Cour nationale, contre une émeute envoyée de Paris pour lui dicter ses arrêts[1]. Napoléon, qui aimait les preuves de courage, quelle que fût leur date, récompensa cette ferme conduite et la juste considération dont M. de Tascher jouissait dans une ville importante, en le nommant sénateur en octobre 1804, et, plus tard, comte de l'Empire.

L'Empereur, qui avait ainsi distingué un parent éloigné de Joséphine, allait, par quelque haute dignité, témoigner de ses sentiments personnels pour le propre oncle de l'Impératrice, qu'il avait, dans ce dessein, mandé lui-même à Paris. Mais l'influence d'un climat nouveau vint bientôt aggraver la goutte cruelle qui depuis si longtemps tourmentait le baron de Tascher. Après trois mois de souffrances, sou[illegible] consolées par la présence de l'Impératrice et de [illegible]rincesse Louis, il mourut, le 25 février 1806, dans [illegible]ôtel de la rue de la Victoire, entouré de sa fille et de ses fils, qui, après avoir terminé leurs études militaires, avaient tous été faits officiers dans les diverses armes qu'ils préféraient. A son lit de mort, il leur recommanda une inviolable fidélité envers l'Empereur et une reconnaissance éternelle pour leur généreuse parente. L[illegible]atrice Joséphine voulut qu'il fût inhumé dans [illegible]se de Rueil qu'elle avait choisie elle-même pour s[illegible]ropre sépulture ; elle lui fit élever un tombeau en [illegible]rbre qui se voit à côté du sien, et dont l'inscription [illegible]este sa respectueuse tendresse pour ce frère de [illegible]ère [1].

---

[1] Généalogie de la Maison de Tascher dans l'ouvrage intitulé : *Rueil, le château de Richelieu et la Malmaison*; pièces justificatives, p. 199.

Cette année, qui suivit [illegible] paix de Presbourg, fut presque entièrement consa[illegible]ée par Napoléon aux établissements de famille destinés à satisfaire en même temps son cœur et sa politique. Il avait commencé par le mariage d'Eugène. Arrivé à Paris, il s'occupa de remplir l'engagement pris par lui vis-à-vis du prince héréditaire de Bade, et il lui choisit pour femme, cette jeune parente de l'Impératrice qui, depuis trois ans, complétait chez Mme Campan une éducation jusque-là forcément négligée, Mlle Stéphanie de Beauharnais.

On peut suivre dans la correspondance de son institutrice la marche de ses progrès, et y prendre une idée de son caractère. « Je suis très-contente de Stéphanie (écrit, après les premiers six mois, Mme Campan à la princesse Louis), elle va bien pour son travail, infiniment mieux pour son caractère; avec de la persévérance j'en recevrai des compliments[1]. » Mais c'est à condition qu'on ne la détournera pas, par d'inutiles distractions, de ses études et de ses devoirs; aussi, la refuse-t-elle obstinément à Mlle de Tascher, son amie, qui sortie de pension à cause de sa mauvaise santé, était venue la demander pour passer deux journées ensemble à Saint-Germain, chez leur grand'tante. « Cette jeune personne, ajoute pour se justifier Mme Campan, est dans une si bonne disposition de travail, que je m'y suis refusée avec persévérance : Votre Altesse le sait par elle-même, deux jours de congé en font perdre dix, et l'éducation est un bien trop précieux pour ne pas tout y sacrifier dans l'âge dévoué aux progrès, dans l'âge seul où ils sont faciles[2]. » Désireuse de réussir dans une éducation qui lui a été spécialement recommandée par l'Empereur, Mme Campan a grande envie de refuser son élève à l'Impératrice elle-même, qui, dans son affection bientôt vive pour sa jeune parente, aurait souvent voulu l'avoir avec elle. « C'est certainement étonnant, écrit-elle à la même quelque temps après, ce que j'ai obtenu de Mlle Stéphanie, depuis son retour de Saint-Leu. Il y a de quoi faire un charmant sujet dans cette jeune personne, mais non pas si on la garde à Saint-Cloud. Jamais les palais des

---

[1] *Rueil, le château de Richelieu et la Malmaison*, p. 102.

---

[1] Lettre du 9 octobre 1803, t. Ier, p. 222.

[2] Lettre du 6 janvier 1805, t. Ier, p. 268.

[illegible] n'ont été de bonnes écoles; les plaisirs, le goût [illegible]oses bruyantes et la flatterie y corrompent non-[illegible]ient celles qui y sont très-jeunes, mais celles qui y [illegible] riveraient déjà formées, si elles ne sont garanties par les principes les plus solides. Tâchez donc, si vous en avez le pouvoir, de faire laisser Stéphanie avec moi jusqu'à son mariage; vous lui rendrez un grand service; vous m'en rendrez un à moi-même, car c'est encore une [illegible] n qu'on me fera manquer net sous les yeux de l[illegible] eur qui, avec son regard pénétrant dira : *C'est n[illegible] C'est mauvais*, mais ne peut avoir le t[illegible] ercher à en trouver la raison [1]. Je p[illegible] v[illegible] er que dans un an, elle sera charmante, si je l[illegible] ge encore : c'est un composé bizarre [illegible] lté [illegible] ur apprendre, d'amour-propre, d'ém[illegible] n, [illegible] sse, d'amabilité, de justesse d'esprit, de légère[illegible] d'orgueil, de piété. Voilà bien des choses à mettre à leur place; bien rangées ou mal rangées, elles produiront un effet bien différent pour son bonheur ou son malheur, pour sa gloire ou pour le contraire [2]. »

Napoléon chez qui déjà était arrêté le système de s'unir par des alliances matrimoniales avec les États secondaires de l'Europe, voulait avoir de jeunes princesses à offrir en échange de celles qu'il ferait entrer dans sa famille, et n'en trouvant pas de nubiles parmi les enfants de ses frères [3], il s'était proposé d'adopter, pour filles, ces deux jeunes parentes de l'Impératrice, du nom de Stéphanie, afin de leur donner un état qui en fît, en Europe, des partis enviables. Le prince régnant de Bade se montra très-satisfait lorsque celui qui avait déjà agrandi son territoire, et pouvait y ajouter encore, lui offrit pour son petit-fils, Mlle de Beauharnais, alors dans sa seizième année, adoptée par lui et devenue ainsi princesse Impériale. Elle méritait cette haute fortune par son charmant esprit et de solides qualités, d'abord un peu mêlées, mais facilement dégagées grâce à sa droite nature et au tact de son institutrice, et qui lui avaient mérité d'aussi bonne heure l'estime et l'affection de son père adoptif. Le prince Charles de Bade, venu à Paris, s'empressa de se rendre à Saint-Germain et trouva sa future fort de son goût : elle avait, en effet, la plus jolie taille, une physionomie heureuse, piquante, et de l'esprit dans ses yeux comme dans ses discours. Le mariage eut lieu le 8 avril, avec une pompe tout impériale[1].

---

[1] Nous ne savons ce que Mme Campan sous-entend ici.

[2] *Correspondance*, t. Ier, p. 282.

[3] Joseph et Lucien avaient, chacun, deux filles alors en bas âge.

Après deux mois passés à Paris, le prince Charles conduisit sa jeune épouse dans sa famille. Mais avant de partir, il voulut aller remercier Mme Campan des soins particuliers et couronnés de succès dont elle avait entouré l'éducation de la princesse. C'est Mme Campan, elle-même, qui nous raconte cette vi[illegible] : « Le prince de Bade qui est venu à Saint-Germain, dit-elle à la princesse Louis devenue reine, est resté une demi-heure avec moi. Il m'a dit, sur mes principes d'institution et sur ma personne, des choses si obligeantes que je n'oserais les répéter; mais il m'a paru si charmé de sa jeune épouse, que je dois en faire part à Votre Maj[illegible] « Chaque jour, m'a dit le « prince, je suis plus s[illegible]it de la princesse, et j'ai « voulu vous le dire, m[illegible]ne : elle a de vrais prin« cipes de vertu, de la piété, de la modestie, infini« ment d'esprit, et dans quatre ans ce sera une prin« cesse charmante sur tous les points. » J'ai retenu, entre autres expressions, celles-ci : « Son étoile est « étonnante; mais elle est en tout faite pour son étoile, « et elle la justifiera. » Enfin, il avait l'enchantement de l'amour : c'est un grand bonheur pour elle, et Votre Majesté doit sentir combien mon cœur en a joui[1]. »

---

[1] La décision suivante avait été rendue le 3 mars 1805, au sujet de la princesse Stéphanie.

« Notre intention étant que la princesse *Stéphanie-Napoléon*, notre fille, jouisse de toutes les prérogatives dues à son rang, dans tous les cercles, fêtes et à table, elle se placera à nos côtés; et dans les cas où nous ne nous y trouverions pas, elle sera placée à droite de l'Impératrice. *Signé* NAPOLÉON. » (M. de Menneval, t. Ier, p. 220.)

La jeune grande-duchesse fut accueillie avec une cordialité parfaite par l'aïeul de son époux. Il n'en fut pas de même de sa belle-mère, la margrave de Bade, et du prince Louis, beau-frère de celle-ci. Ils eussent, sans doute, désiré une alliance avec l'une des anciennes maisons souveraines de l'Europe, pour le prince Charles, beau-frère par ses trois sœurs, des rois de Bavière, de Suède, et de l'Empereur de Russie.

---

[1] *Correspondance* de Mme Campan, t. Ier, p. 315.

« Le grand-duc régnant, dit à ce sujet M. de Menneval [1], éprouvait pour l'Empereur une reconnaissance sincère; mais les sentiments de sa cour étaient antifrançais; ils troublèrent pendant les premiers temps, l'union du prince avec la fille adoptive de Napoléon. Je me rappelle les minutieux détails que contenaient les bulletins de M. de Thiard, chambellan de l'Empereur, qui avait été envoyé à Carlsruhe, sur les termes méprisants dont la margrave, mère du jeune prince, et le margrave Louis, son beau-frère, se servaient pour désigner les beaux-frères et les belles-sœurs de Napoléon, et sur les efforts employés pour semer la mésintelligence entre les deux époux. La vertu de la princesse et la sollicitude de l'Empereur, la préservèrent des embûches qui lui étaient tendues. Les époux furent réconciliés par ses soins, et la paix, une fois rétablie, ne fut plus troublée. »

La princesse Stéphanie fit tout ce que la déférence de famille prescrivait pour adoucir les dispositions de sa belle-mère et de son oncle. Mais ce qui lui valut peut-être mieux encore sa légitime place dans cette cour imbue de préjugés et esclave des traditions, c'est la juste fierté qu'elle y avait apportée de sa qualité de fille adoptive de l'homme si grand qui dominait l'Europe, qui faisait des rois et dont elle portait le glorieux nom. Elle n'en rabattit rien; et ce sentiment qui venait, sans calcul, d'un cœur reconnaissant, fut encore pour elle la meilleure politique, car non-seulement il lui ramena la famille de son mari, mais il lui valut encore l'estime de ses beaux-frères couronnés, et surtout de l'Empereur Alexandre que charmait cette dignité convaincue, mêlée de grâce et d'esprit.

---

[1] T III, p. 134.

A la même époque Napoléon venait de créer le royaume de Hollande pour son frère Louis. Les incroyables succès de sa dernière campagne lui avaient fait entrevoir la possibilité de rétablir au profit de la France, cet *Empire d'Occident* qui lui était apparu le jour de son sacre, en voyant briller devant lui la couronne de Charlemagne. Il imagina donc un vaste système d'Empire duquel relèveraient, comme autrefois, des royautés et des principautés vassales [1]. Il avait déjà sous la main le royaume d'Italie, accru des États vénitiens, depuis la paix de Presbourg, ce qui valut à l'héritier présomptif de ce royaume, le titre de prince de Venise que l'Empereur fit prendre plus tard au prince Eugène, comme gage de ses intentions. Le roi de Naples ayant profité des occupations de la France en Allemagne, pour appeler sur son territoire les Russes et les Anglais, Napoléon prononça sa déchéance, et envoya son frère Joseph avec une armée, pour s'emparer du pays et s'y faire proclamer, ce qui eut lieu le 15 mai 1806, car maintenant Joseph était décidé à marcher d'accord avec son frère. Le 24 de ce mois, une députation hollandaise était venue demander à l'Empereur son frère Louis pour roi. Celui-ci fut à son tour proclamé le 10 juin, et sa femme adoptée en même temps qu'Eugène, outre le titre de reine, reçut éventuellement celui de régente.

---

[1] M. Thiers, t. VI, p. 458.

C'étaient trois couronnes dans la famille de Napoléon, en attendant la création prochaine de la royauté de Westphalie en faveur de Jérôme, dont le mariage avait été cassé, et qui était complétement rentré en grâce auprès de son frère. De plus, par d'intelligents bienfaits, l'Empereur avait placé sous son influence les trônes nouveaux de Bavière et de Wurtemberg, ainsi que la principauté de Bade, faite par lui Grand-Duché. Il créa ensuite soit en Italie, soit en Allemagne, pour sa famille et ses grands officiers, d'autres Grands-Duchés, fiefs de l'Empire. Sa sœur Élisa devint grande-duchesse de Lucques, Pauline duchesse de Guastalla, Murat grand-duc de Berg, Berthier prince de Neufchâtel, Talleyrand prince de Bénévent, Bernadotte prince de Ponte-Corvo. Il institua, en outre, pour être distribués autour de lui, les Duchés de Dalmatie, d'Istrie, de Frioul, de Cadore, de Bellune, de Vicence, de Padoue, de Rovigo, de Gaëte, d'Otrante, de Reggio, de Tarente, de Massa et de Plaisance, noms brillants qui ont donné son cachet à cette Cour impériale dont il nous reste à parler. Toutes ces innovations furent complétées, le 12 juillet, par l'acte de la *Confédération du Rhin*, qui formait une nouvelle fédération germanique, affranchie de tous liens avec l'Autriche, et reconnaissant Napoléon pour unique protecteur. L'Impératrice Joséphine n'avait pas oublié les services rendus, dans des temps périlleux, à ses enfants et à elle, par la princesse de Hohenzollern et son infortuné frère, le prince de Salm-Kirbourg, ami du général Beauharnais et mort avec lui sur le même échafaud [1]. Elle parla de la manière la plus pressante à l'Empereur en faveur de cette famille, et elle obtint l'admission, avec des agrandissements de territoire, de quatre de ses membres dans la nouvelle confédération.

Le départ de la reine Hortense, qui eut lieu le 15 juin, fut un grand sujet de tristesse pour l'Impératrice. Depuis sept années, elle s'était fait une douce habitude de la société quotidienne de cette fille chérie; et surtout depuis que la mésintelligence, après la froideur, s'était glissée dans ce ménage formé par ses soins, elle lui avait témoigné d'autant plus de tendresse qu'elle ressentait plus de regrets d'avoir si vivement insisté pour une union dans laquelle ni l'un ni l'autre des deux époux n'avait trouvé le bonheur. C'était une complète incompatibilité d'humeur, précisément parce qu'ils avaient dans le caractère quelques-uns de ces points communs qui forment comme autant d'aspérités faciles à choquer. Même susceptibilité, même défaut de confiance et d'abandon, même fierté; et souvent, faute d'un mot que ni l'un ni l'autre ne voulait dire, quoiqu'il l'eût dans le cœur et presque sur les lèvres, ils passaient des journées entières dans un silence qui devenait une mutuelle souffrance. La mélancolie naturelle au caractère du prince Louis s'était encore accrue par les infirmités précoces qui, depuis trois ans, lui étaient survenues, et qu'il attribuait, en grande partie, au froid excessif et prolongé qu'il avait enduré pendant la cérémonie du couronnement. Menacé de perdre l'usage d'un bras et d'une jambe, cette position l'irritait, l'humiliait, et attristait une humeur que parvenaient difficilement à dissiper les soins de sa femme.

---

[1] V. t. Ier, p. 190 et 237.

On se figure tout ce qu'une pareille situation donnait à Joséphine de préoccupations et de peines secrètes, et ses efforts pour maintenir en union ces deux époux qui lui étaient si chers, et qui se trouvaient malheureux bien plus par leur imagination que par la réalité. Elle aurait voulu donner à sa fille, d'un cœur si élevé, d'un esprit si distingué, toutes les douces qualités d'intérieur qui avaient fait sa force et son bonheur. L'Empereur intervint aussi, pour obtenir du cœur aimant et bon de Louis, ces concessions de manières, et cette cordialité mêlée de vouloir et de fermeté, qui lui semblaient le propre d'un homme maître dans son intérieur, au lieu des bouderies inopportunes et muettes d'une timidité qui était prise pour de la sécheresse et pouvait même passer pour dureté. « Vous êtes de grands enfants, » leur disait parfois Napoléon qui comprenait peu de pareilles positions sans abandon et sans mutuelle énergie. Toutefois il y avait une chose qui formait le lien et devait être le rapprochement entre les deux époux : leur amour égal et passionné pour leurs deux enfants, qui étaient aussi la consolation et l'espérance de Napoléon et de Joséphine. L'Empereur se flattait également que les nouveaux et sérieux devoirs de la royauté seraient une occasion de guérison pour ces deux natures malades, transportées bientôt d'un intérieur inoccupé et trop isolé, sur un théâtre nouveau plein de mouvement, d'exigences et de distractions.

C'était l'espoir de Joséphine, et cette pensée seule pouvait lui faire supporter le vif chagrin qu'elle ressentait du départ de sa fille, et qui n'était point adouci par la vue d'une couronne placée aussi sur cette tête chère. « Depuis ton départ, lui écrit-elle un mois après, j'ai toujours été souffrante, triste et malheureuse, j'ai même été obligée de garder le lit, ayant eu quelques accès de fièvre. La maladie a tout à fait disparu, mais le chagrin me reste. Comment n'en pas avoir, d'être séparée d'une fille comme toi, tendre, douce et aimable, qui faisait le charme de ma vie?... Comment va ton mari? Mes petits-enfants sont-ils bien portants? Mon Dieu! que je suis triste de ne plus les voir quelquefois! Et ta santé, ma chère Hortense, est-elle bonne? Si jamais tu étais malade, fais-le moi dire; je me rendrais tout de suite près de ma bien-aimée fille.... Adieu, ma chère Hortense, ma tendre fille; pense souvent à ta mère, et persuade-toi bien qu'il n'y a pas de fille plus chérie que toi[1]. » L'effet prévu par Napoléon et Joséphine ne tarda pas à se produire, et après quelques mois de séjour en Hollande, le couple royal se trouva, par la force des choses, ramené pour un temps à de meilleurs rapports qui procurèrent à l'Impératrice une bien vive satisfaction, encore accrue par toutes les bonnes nouvelles qui lui venaient d'Italie.

---

[1] *Collection* Didot, t. II, p. 255. — Lettre du 15 juillet 1806.

Là elle n'avait que des sujets de satisfaction, et à cause du ménage délicieux que faisaient le vice-roi et la vice-reine, chaque jour plus heureux et plus remplis de reconnaissance pour celui qui les avait unis, et à cause des sentiments touchants et vraiment paternels que l'Empereur témoignait aux jeunes époux, devenus ses enfants. Pour bien connaître ce cœur si sensible et si bon dans l'intimité de la famille, il faut lire ces quatre précieuses lettres, publiées récemment par l'éditeur de la correspondance du prince Eugène, et adressées par Napoléon à sa belle-fille adoptive[1].

« 19 janvier 1806. — Ma fille, la lettre que vous m'avez écrite est aussi aimable que vous. Les sentiments que je vous ai voués ne feront que s'augmenter tous les jours; je le sens par le plaisir que j'ai à me ressouvenir de toutes vos belles qualités, et au besoin que j'éprouve d'être assuré fréquemment par vous-même que vous êtes contente de tout le monde et heureuse par votre mari. Au milieu de toutes mes affaires, il n'y en aura jamais pour moi de plus chères que celles qui pourront assurer le bonheur de mes enfants. Croyez, Auguste, que je vous aime comme un père et que je compte que vous avez pour moi toute la tendresse d'une fille. Ménagez-vous dans votre voyage, ainsi que dans le nouveau climat où vous arrivez, en prenant tout le repos convenable. Vous avez éprouvé bien du mouvement depuis un mois; songez bien que je ne veux pas que vous soyez malade. Je finis, ma fille, en vous donnant ma bénédiction paternelle. »

---

[1] *Mémoires* du Prince Eugène, t. II, p. 22-26.

« 5 février. — Ma fille, j'ai appris avec plaisir que vous êtes arrivée en Italie, et assez bien portante pour pouvoir faire encore le voyage de Venise; mais ce qui m'a été tout à fait sensible, c'est de voir dans votre lettre les assurances du bonheur dont vous jouissez. Je prends un intérêt bien grand à toute votre vie; vous en êtes persuadée, et je ne me suis point trompé en espérant que vous seriez heureuse avec Eugène. Croyez bien que si je n'avais pas eu cette opinion, j'aurais, dès le moment que je vous ai connue, sacrifié mon intérêt politique à vos convenances. Votre lettre, ma bonne et aimable Auguste, est pleine de ces sentiments délicats qui vous sont propres. J'ai ordonné qu'on vous arrangeât une petite bibliothèque. Perfectionnez votre éducation en lisant beaucoup de bons livres, afin d'être tout à fait parfaite. J'espère que l'Impératrice vous envoie des modes, et que vous me direz aussi ce que je puis vous envoyer qui vous assure que je m'occupe de vous et de tout ce qui peut être agréable à vous et à Eugène. Je finis, ma fille, en vous recommandant mes peuples et mes soldats : que votre bourse soit toujours ouverte aux femmes et aux enfants de ces derniers. Vous ne pouvez rien faire qui aille plus à mon cœur. »

« 10 avril. — Ma fille, je vous envoie mon portrait, comme une preuve de mon estime et de mon amitié. J'ai reçu votre dernière lettre. J'ai écouté avec grand plaisir tout le bien qu'on me dit de vous. J'imagine que vous avez reçu votre corbeille; je vous ai envoyé en même temps une bibliothèque. Dites à Eugène combien je l'aime, et combien je suis aise d'apprendre que vous êtes réciproquement heureux. »

« 24 août. — Ma fille, j'ai lu avec plaisir votre lettre du 10 août. Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'aimable. Vous avez raison de compter entièrement sur tous mes sentiments. Ménagez-vous bien dans votre état actuel, et tâchez de ne pas nous donner une fille. Je vous dirai la recette pour cela, mais vous n'y croirez pas : c'est de boire tous les jours un peu de vin pur. Enfin, toutes les affaires du continent s'arrangent, et j'espère vous envoyer avant peu de jours des instructions pour votre voyage avec Eugène, qu'il faut faire bien lentement pour ne pas vous fatiguer. L'Impératrice m'a remis la lettre que vous lui avez écrite pour votre grand'mère[1]. J'ai donné les ordres les plus positifs, et j'espère qu'à l'heure qu'il est elle sera satisfaite.... Votre affectionné père. »

En même temps, dans sa correspondance politique avec le vice-roi, Napoléon ne cessait de donner à celui-ci des preuves de son amitié et de sa confiance de plus en plus marquées, ce qui ne l'empêche pas de se livrer parfois, vis-à-vis de lui, à quelques-unes de ces vivacités comme il en éprouvait lorsque l'exécution de ses ordres n'était pas aussi prompte et aussi complète que son impatience l'eût désiré. Eugène accepte les reproches que son inexpérience peut mériter encore, mais, malgré son respect et sa tendresse filiale, il proteste avec une fermeté calme contre ceux qu'il croit injustes. « Sire, répond-il à l'Empereur à la date du 21 février [1], je ne puis le dissimuler à Votre Majesté, depuis quelque temps il m'est impossible de ne pas apercevoir, dans les dépêches dont vous m'honorez, que Votre Majesté n'est pas contente de moi. Je n'ai pas la prétention, sans doute, d'être exempt de reproches ; mais que Votre Majesté me permette de lui dire qu'elle m'en adresse souvent que je ne mérite pas : je serais bien malheureux, Sire, si je ne me confiais pas, pour l'avenir, dans votre justice et votre tendresse. »

---

[1] Mme de La Pagerie, à la Martinique.

Ce sentiment de dignité est loin de déplaire à Napoléon qui, tout en rendant quelquefois, dans ces débuts, le vice-roi responsable des faits de ses subordonnés, n'a cependant point l'intention de l'affliger : « Vous voudrez bien permettre, lui répond-il paternellement, que je vous écrive de ce style sans vous fâcher [2]. » A quinze jours de là, en effet, mieux renseigné sur les efforts personnels et sur les actes d'Eugène, il lui témoignait sa pleine satisfaction par sa nomination au grade le plus élevé de l'ordre du royaume d'Italie, suivie de près par cette lettre de sa main, faite pour guérir de plus réelles blessures[1] : « Mon fils, je suis bien aise que la grande décoration de l'ordre de la Couronne de fer, que je vous ai envoyée, vous ait fait plaisir. Je suis heureux des circonstances que je puis trouver de vous témoigner mon amitié; rien ne saurait ajouter aux sentiments que je vous porte; mon cœur ne connaît rien qui lui soit plus cher que vous; ces sentiments sont inaltérables. Toutes les fois que je vous vois déployer du talent, ou que j'apprends du bien de vous, mon cœur en éprouve une satisfaction bien douce. » Le contentement que le prince Eugène recevait de l'expression de pareils sentiments, rejaillissait vers sa mère chez laquelle, maintenant, la reconnaissance pour Napoléon égalait son dévouement et sa tendresse. Sauf l'ennui de l'absence de ses enfants, elle jouissait d'un bonheur qui paraissait au-dessus des atteintes. Comme après la paix d'Amiens, elle s'arrangeait, mais dans une sphère plus haute, et à l'ombre d'une gloire augmentée, cette vie d'intimité conjugale toujours simple malgré son faste extérieur qui était son rêve, lorsque la guerre, après un an à peine d'une paix sans franchise, vint de nouveau appeler l'Empereur au delà du Rhin.

---

[1] *Mémoires*, t. II, p. 82.

[2] Lettre du 27 février 1806. *Mémoires*, t. II, p. 98.

---

[1] Lettre du 15 mars. *Mémoires*, t. II, p. 167.

CHAPITRE VII.

Seconde campagne d'Allemagne. — L'Impératrice se rend à Mayence. — Bataille d'Iéna. — Nouvelles lettres de Napoléon à Joséphine. — L'Empereur s'établit en Pologne. — L'Impératrice demande à aller le rejoindre; obligation de retourner à Paris; tristesse. — Mort du prince royal de Hollande; douleur de sa famille. — Bataille d'Eylau. — Victoire de Friedland. — Retour de Napoléon.

Une nouvelle coalition s'était formée à l'instigation de l'Angleterre, entre la Prusse et la Russie, celle-ci ardente à venger sa défaite de l'année précédente, et la Prusse, entraînée par un parti de cour à la tête duquel étaient placés la jeune reine et le prince Louis-Ferdinand, frère du roi. Ils se persuadaient qu'il était réservé à leur armée de venger l'Allemagne par la ruine du conquérant de l'Autriche, et ils prêchaient comme une croisade, la guerre contre la France. Le 25 septembre 1806, Napoléon quitta Saint-Cloud dans un grand état d'irritation, contre la Prusse surtout, qui se déclarait aussi gratuitement son ennemie, et contre sa reine, qui oubliait le rôle d'une femme pour pousser avec une ardeur inouïe son pays à la guerre.

Joséphine avait demandé à l'Empereur la permission de s'établir le plus près possible du théâtre de la guerre, afin d'être plus tôt renseignée; non qu'elle eût des doutes sur les résultats de cette campagne, car, après Austerlitz, elle avait, comme la France entière, du reste, une pleine assurance dans le génie et dans l'étoile de son époux. Napoléon lui avait assigné Mayence, l'engageant, pour se distraire et faire une figure convenable, à y tenir sa cour.

C'est ce dont Joséphine avise sa fille quelques jours avant de partir avec l'Empereur, en lui exprimant sa double joie de n'être point laissée à Paris et de pouvoir, pendant quelque temps, la posséder en Allemagne : « Toutes tes lettres, ma chère Hortense, sont charmantes, et tu es bien aimable de m'en envoyer souvent. J'ai aussi des nouvelles d'Eugène et de sa femme; je vois qu'ils sont heureux, et je le suis beaucoup moi-même, surtout en ce moment, car j'irai avec l'Empereur et je fais mes apprêts de voyage. Je t'assure que cette nouvelle guerre, si elle doit avoir lieu, ne me donne aucune crainte; mais, plus je serai près de l'Empereur, moins j'en aurai, et je sens que je ne vivrais pas si je restais ici. Un autre sujet de joie pour moi est de te revoir à Mayence. L'Empereur me charge de te dire qu'il vient de donner une armée de quatre-vingt mille hommes au roi de Hollande, et que son commandement s'étendra tout près de Mayence. Il pense que tu viendras rester avec moi à Mayence : juge, ma chère Hortense, si c'est là une nouvelle agréable pour une mère qui t'aime aussi tendrement. Chaque jour nous recevrons des nouvelles de l'Empereur et de ton mari; nous nous en réjouirons ensemble. Le grand-duc de Berg m'a parlé de toi et de tes enfants; embrasse-les pour moi jusqu'à ce que je puisse les embrasser moi-même, ainsi que ma chère fille, et j'espère que ce sera bientôt. Mille amitiés bien tendres au roi[1]. »

Après avoir installé l'Impératrice à Mayence, Napoléon, le 1er octobre, se met en campagne contre la Prusse, dans l'intention d'en finir avec elle avant l'arrivée de l'armée russe, comme il avait fait l'année précédente pour l'Autriche. Il tient Joséphine au courant de sa rapide marche, et lui communique l'assurance qui est en lui : « Mon amie, je pars ce soir pour Cronach (mande-t-il de Bamberg le 7 octobre). Toute mon armée est en mouvement. Tout marche bien ; ma santé est parfaite.... Mille baisers et bonne santé. » Le 13, dans la nuit, à Géra, à quelques lieues d'Iéna, et peut-être au milieu des combinaisons d'un plan qui immortalisera la journée du lendemain, car il ne veut pas faire languir l'ennemi, Napoléon trace à sa femme ces lignes prophétiques : « Je suis aujourd'hui à Géra, ma bonne amie; mes affaires vont fort bien, et tout comme je pouvais l'espérer. Avec l'aide de Dieu, en peu de jours, cela aura pris un caractère bien terrible, je crois, pour le pauvre roi de Prusse, que je plains personnellement, parce qu'il est bon. La reine est à Erfurth avec le roi.

---

[1] *Collection* Didot, t. II, p. 260.

Si elle veut voir une bataille, elle aura ce cruel plaisir. Je me porte à merveille; j'ai déjà engraissé depuis mon départ; cependant je fais de ma personne vingt et vingt-cinq lieues par jour, à cheval, en voiture, de toutes les manières. Je me couche à huit heures et suis levé à minuit: je songe quelquefois que tu n'es pas encore couchée. Tout à toi. » Le capitaine est rentré dans son élément; ce métier de la guerre, si pénible pour tout le monde, est le plus profitable à son organisation de fer et à sa santé.

L'assurance qu'il fait paraître ne fut pas trompée, et le spectacle que l'imprudente reine de Prusse était venu chercher dans les champs d'Iéna, où on la vit, nouvelle Clorinde, à cheval et le casque en tête, lui fut donné, mais, comme l'avait dit Napoléon, bien sinistre pour la monarchie prussienne. Second prodige! quinze jours après son entrée en campagne, l'Empereur abat la Prusse d'un seul coup.

Du champ de bataille même, dans la nuit suivante, il rend compte à l'Impératrice de sa nouvelle victoire, digne sœur d'Austerlitz. « Iéna, le 15 octobre, à 3 heures du matin: Mon amie, j'ai fait de belles manœuvres contre les Prussiens. J'ai remporté hier une grande victoire. Ils étaient 150 000 hommes; j'ai fait 20 000 prisonniers, pris 100 pièces de canon et des drapeaux. J'étais en présence et près du roi; j'ai manqué de le prendre, ainsi que la reine. Je bivouaque depuis deux jours. Je me porte à merveille. Adieu, mon amie, porte-toi bien, et aime-moi. » Le lendemain, de Weimar il ajoute: « M. de Talleyrand t'aura montré le bulletin, ma bonne amie; tu y auras vu mes succès. Tout a été comme je l'avais calculé, et jamais une armée n'a été plus battue et plus entièrement perdue. Il me reste à te dire que je me porte bien, et que la fatigue, le bivouac, les veilles m'ont engraissé. Adieu, ma bonne amie, mille choses aimables à Hortense et au grand M. Napoléon. Tout à toi. »

A dix jours de là, l'Empereur faisait son entrée à Berlin, juste un mois après son départ de Paris.

Pendant ce temps, Joséphine trouvait à Mayence occasion de déployer tout ce qu'il y avait dans son cœur de délicate humanité. En quelques jours, une véritable cour s'était réunie autour d'elle. On y voyait la reine Hortense qui avait amené ses deux enfants, l'un de quatre ans, *le grand M. Napoléon*, l'autre de deux; la grande-duchesse Stéphanie de Bade, dont le mari était à l'armée; la princesse de Nassau et ses filles; et, indépendamment de toutes les dames attachées à l'Impératrice et aux diverses princesses, les jeunes femmes de la plupart des lieutenants et des généraux de l'Empereur, qui avaient aussi choisi ce point pour avoir plus promptement des nouvelles de leurs maris. La grande occupation, on le comprend, d'une pareille cour, était d'attendre la venue des courriers. Une vigie avait été placée par l'Impératrice à une lieue sur la route, et elle les annonçait en sonnant du cor, signal répété jusqu'à Mayence, où l'on savait ainsi d'avance l'arrivée des nouvelles de l'armée. Mais à mesure que les succès de Napoléon s'étendaient, on voyait passer de longues files de prisonniers se rendant en France, en même temps que les petits princes dont les territoires étaient occupés par nos forces, venaient demander la protection de Joséphine et lui faire leur cour. L'Impératrice trouvait en elle tout ce qui pouvait adoucir leur situation. Elle prodiguait des consolations aux généraux et aux officiers prisonniers, et des secours aux soldats, parfaitement secondée dans cet office, qui allait si bien à la femme du général victorieux, par la reine Hortense et la grande-duchesse de Bade.

Ce cœur essentiellement compatissant avait été affligé de voir traitée avec rudesse, quoiqu'il y eût justice, dans le bulletin de la victoire d'Iéna, la reine de Prusse, à qui Napoléon attribuait surtout cette guerre. Joséphine en avait témoigné sa peine. Loin de s'offenser de cette intervention dans la rédaction de ses proclamations de guerre, l'Empereur en prend texte pour délivrer à sa femme une tendre et gracieuse attestation de son délicieux caractère et de ses charmantes qualités, dans cette lettre où se trouve, de plus, consigné, sans la moindre prétention, l'un des traits de la magnanimité de Napoléon que l'histoire et les arts ont célébré :

« J'ai reçu ta lettre, où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes; il est vrai que je hais les femmes intrigantes au delà de tout. Je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conciliantes; ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, Mme d'Hatzfeld. Lorque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit en sanglotant, avec une profonde sensibilité, et naïvement : *Ah ! c'est bien là son écriture !* Lorsqu'elle lisait, son accent allait à l'âme; elle me fit peine. Je lui dis : « Eh bien! madame, « jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puis« sant pour faire punir votre mari. » Elle brûla la lettre, et me parut bien heureuse. Son mari est depuis fort tranquille : deux heures plus tard, il était perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces; mais c'est que celles-là seules te ressemblent. Adieu, mon amie, je me porte bien[1]. »

On sait que le prince d'Hatzfeld, par un motif de patriotisme qui se comprend, mais qu'à la guerre on punit de mort, avait adressé à son maître une lettre qui fut saisie et dans laquelle il lui rendait un compte détaillé de tout ce qui se faisait à Berlin depuis son départ, ainsi qu'une note de la force et de la position de nos différents corps. La lettre de Napoléon dut rendre parfaitement heureuse l'Impératrice : outre quelle y lisait la plus délicate expression de ses sentiments à son égard, elle y rencontrait un de ces actes de générosité d'âme, comme elle aimait à lui en voir faire, comme elle cherchait à lui en inspirer.

Voyant l'Empereur établi à Berlin, et croyant qu'il se décidait à y passer l'hiver en attendant les mouvements des Russes, Joséphine lui demande à aller le trouver, car, malgré la présence de sa fille, de sa nièce et de ses petits-fils, elle commençait à trouver lourde cette séparation d'avec celui qui absorbait toutes ses pensées. Napoléon abonde dans son sens; lui aussi il lui tardait de revoir cette compagne dévouée. Mais le roi de Prusse, qui avait sollicité un armistice, apprenant que l'Empereur de Russie marchait à son secours, rompt la négociation, et Napoléon est obligé de se rapprocher de Varsovie afin de pourvoir aux éventualités. Il vient d'abord passer une quinzaine de jours à Posen, capitale de la grande Pologne, et dispose son armée pour tenir les Russes en respect. Dans la pensée que ce nouvel éloignement va attrister l'Impératrice, il lui écrit et la console dans ce style plein de tendresse, à la date du 2 décembre, devenue pour eux comme pour la France, une date mémorable : « C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Austerlitz (et du Couronnement). J'ai été à un bal de la ville. Il pleut. Je me porte bien. Je t'aime et te désire. Mes troupes sont à Varsovie. Il n'a pas encore fait froid. Toutes ces Polonaises sont françaises, mais il n'y a qu'une femme pour moi. La connaîtrais-tu? Je te ferais bien son portrait, mais il faudrait trop le flatter pour que tu te reconnaisses; cependant, à dire vrai, mon cœur n'aurait que de bonnes choses à en dire. Ces nuits-ci sont longues, tout seul. Tout à toi [1]. » Il lui avait déjà dit, en réponse à une lettre de Joséphine relative au compliment conjugal qui précède : « Je vois avec satisfaction que mes sentiments te font plaisir. Tu as tort de penser qu'ils puissent être flattés; je t'ai parlé de toi comme je te vois...; sois contente, heureuse de mon amitié, de tout ce que tu m'inspires. [1] »

---

[1] *Collection* Didot, t. Ier, p. 195; et pour les quatre précédentes, *ibid.*, p. 179, 181, 183 et 185.

---

[1] *Collection* Didot, t. Ier, p, 210.

Mais cet éloignement prolongé allait procurer à l'Impératrice Joséphine, la première sérieuse attaque de jalousie qu'elle eût éprouvée. Elle y était assez encline par son caractère et l'âge qui s'annonçait. Ces dispositions naturelles furent bientôt accrues par les rapports qui lui venaient de l'armée où, sans que l'Empereur s'en doutât, elle savait exercer sa surveillance féminine, et surtout par les propos, à coup sûr indiscrets, peut-être méchants, de quelques dames de son entourage. Dans l'état d'agitation où elle se trouve, la distance et la saison ne lui paraissent pas des obstacles; elle demande avec instance à l'Empereur l'autorisation de le joindre à Varsovie. Celui-ci a l'air d'y consentir, mais afin de la guérir de cette maladie qui commence, il la persifle dans ces lignes d'une malice gracieuse et légère, bien imprévues sous cette plume qui vient d'écrire le bulletin d'Iéna et qui va tracer celui d'Eylau : [2] « Je reçois ta lettre du 26 novembre, j'y vois deux choses : tu me dis que je ne lis pas tes lettres; cela est mal pensé. Je te sais mauvais gré d'une si mauvaise opinion. Tu me dis que ce pourrait être par quelque rêve de la nuit, et tu ajoutes que tu n'es pas jalouse. Je me suis aperçu depuis longtemps que les gens colères soutiennent toujours qu'ils ne sont pas colères; que ceux qui ont peur, disent souvent qu'ils n'ont pas peur : tu es donc convaincue de jalousie; j'en suis enchanté! Du reste, tu as tort; je ne pense à rien moins, et dans les déserts de la Pologne, l'on songe peu aux belles. J'ai eu hier un bal de la noblesse de la province; d'assez belles femmes, assez riches, assez mal mises, quoique à la mode de Paris. Adieu, mon amie; je me porte bien. Tout à toi. »

---

[1] *Collection* Didot, t. Iᵉʳ, p. 200 et 204. Lettres des 16 et 22 novembre.

[2] *Ibid.*, p. 212. Lettre du 3 décembre.

Cette lettre est datée de midi. A peine envoyée, l'Empereur en reçoit une nouvelle de sa femme, plus pleine d'alarmes et d'impatience de le rejoindre. Il sent que le ton badin sera un remède peu opportun et peu efficace pour ce mal qui s'accroît à vue d'œil et devient une réelle souffrance. Il reprend aussitôt la plume, et de ce grand style où la familiarité rehausse encore la force de la pensée, il lui trace cette saisissante théorie de la soumission aux événements de la vie et aux nécessités du rang :

« Je reçois ta lettre du 27 novembre, où je vois que ta petite tête s'est montée. Je me suis souvenu de ce vers :

Désir de femme est un feu qui dévore.

« Il faut cependant te calmer. Je t'ai écrit que j'étais en Pologne, que, lorsque les quartiers d'hiver seraient assis, tu pourrais venir; il faut donc attendre quelque jours. Plus on est grand et moins on doit avoir de volonté; l'on dépend des événements et des circonstances. Tu peux aller à Francfort et à Darmstadt. J'espère sous peu de jours t'appeler; mais il faut que les événements le veuillent. La chaleur de ta lettre me fait voir que vous autres jolies femmes, vous ne connaissez pas de barrières; ce que vous voulez doit être; mais moi je me déclare le plus esclave des hommes : mon maître n'a pas d'entrailles, et ce maître c'est la nature des choses [1]. »

Menaçante doctrine, dont Joséphine ne put sans doute mesurer la portée. Aujourd'hui la nature des choses, c'est l'incertitude et l'imprévu de la guerre qui se poursuit; demain ce seront les nécessités d'une politique agrandie et impatiente du frein; puis les exigences d'une ambition à la fois nationale et personnelle, portée aux dernières limites du possible. Le divorce sortira de cette nature des choses que Napoléon appellera son étoile ou sa destinée et que d'autres nommeront la fatalité de son génie.

Toutefois, l'Empereur comprit qu'il n'y avait que leur rapprochement qui pût calmer les vives inquiétudes de Joséphine, et il s'engagea formellement à la faire venir à Posen ou à Berlin, s'il devait passer l'hiver dans l'une de ces deux villes. « Je t'aime et te désire beaucoup, lui dit-il le 10 décembre,... je t'écrirai de venir avec au moins autant de plaisir que tu viendras [2]. » Mais avisé de quelques mouvements hostiles de la part des Russes, Napoléon se vit obligé de se transporter à Varsovie. Ignorant ce qui va se passer, il promet bien toujours conditionnellement à l'Impératrice de la faire venir à Posen ou à Berlin; cependant, comme les événements peuvent prendre une direction imprévue, alors, pour la première fois, il écrit à Joséphine un mot qui va la désoler, et il l'engage, si la guerre se prolonge, à retourner en France. Avant d'arriver à Varsovie, à Golymin, Napoléon rencontre un gros de l'armée russe, le bat et lui fait six mille prisonniers. Il rend compte de ce succès à l'Impératrice « d'une mauvaise grange, ayant de la boue, du vent, et de la paille pour tout lit[1]. » Les chemins, étaient si affreux que l'Empereur et son cheval faillirent rester dans les boues, et le maréchal Duroc eut la clavicule cassée par suite d'un accident arrivé à sa voiture[2].

---

[1] *Collection* Didot, p. 214.

[2] *Ibid.*, p. 220.

Pendant ce temps l'Impératrice Joséphine, profitant de l'autorisation de l'Empereur, s'était rendue à Francfort, avec la reine Hortense et la grande-duchesse de Bade. Elles y furent reçues de la manière la plus brillante par le prince-primat, l'un des principaux membres de la Confédération. C'est dans cette circonstance que l'Impératrice remarqua la jeune fille du prince de La Leyen, neveu du prince souverain de Francfort, et elle forma dès lors le projet de l'unir à l'un des membres de sa famille.

Loin de retourner, comme il s'en était flatté un moment, à Berlin et même à Posen, Napoléon se vit contraint par les allures douteuses des Russes et l'état des chemins de s'établir entièrement à Varsovie. Ne pouvant à cause de la saison, faire venir l'Impératrice auprès de lui et ignorant pour combien de temps il se trouvait dans la capitale de la Pologne, il insista alors sérieusement pour qu'elle retournât à Paris, où ses devoirs de souveraine la rappelaient dans ce palais des Tuileries depuis quatre mois veuf de ses maîtres.

---

[1] *Collection* Didot, p. 230.

[2] M. de Menneval, t. III, p. 166.

Ce retour à Paris, lorsqu'elle s'était flattée de rejoindre dans peu de jours l'Empereur, fut pour Joséphine une douleur véritable. Nous n'avons pas ses lettres, mais elles devaient être vives, touchantes, éplorées, à en juger par les réponses de Napoléon au moyen desquelles il serait facile de reproduire la correspondance qui nous manque. La distance, les mauvais chemins, la saison rigoureuse, rien ne lui paraissait un obstacle ni même une fatigue. Elle semble aller au devant de toutes les objections, et elle sollicite, comme le seul bonheur enviable pour elle, de faire trois cents lieues dans les boues ou dans la neige, au mois de janvier, pour venir trouver au fond de la Pologne, celui qui aujourd'hui s'est emparé de toutes les facultés de son être. Non qu'elle ait la moindre inquiétude sur sa position, car à cette date, personne, pas même l'indiscret Fouché, n'a encore prononcé le mot de divorce : cette idée n'a pas effleuré l'esprit de Napoléon. Mais elle sent par instinct qu'il n'est pas bon que l'Empereur, même pour les plus légitimes préoccupations d'État, s'habitue à son absence ; que son empire, son influence dépendent en partie de cette vie intime et par ses soins charmée, qu'elle a fait jusqu'ici goûter à son époux.

Rapprochement naturel qui vient de nouveau au lecteur et que dût faire, comme en 1805, l'Impératrice Joséphine. Dix ans auparavant, quand son jeune et ardent époux avec tant d'éloquence et si peu de ménagements, l'appelait en Italie, pour partager son amour et ses périls, c'est elle, et nous l'avons compris, qui hésitait à se lancer dans cette vie de glorieuses aventures. Maintenant, c'est Napoléon qui voit pour sa femme des difficultés, des fatigues et des dangers. C'est qu'alors, comme aujourd'hui, ils n'aimaient pas de la même ardeur. Ils se sont aimés autant l'un que l'autre, mais non dans le même instant. On comprend cependant que Napoléon refusât à l'*Impératrice des Français*, de venir, en quelque sorte, faire campagne à trois cents lieues de la capitale de l'Empire où l'appelaient les convenances de sa position et l'amour des Parisiens, bien plus, évidemment, que les nécessités de la politique. Telle était, en effet, l'admirable situation du gouvernement impérial, son autorité au dedans, son prestige au dehors, que, pendant cette absence qui dura près d'un an, des frontières de la Russie, de cette grange ouverte à tous les vents, assis sur son pliant de campagne, les pieds dans la boue, ou couché sur son lit de paille, Napoléon gouverne la France et l'Italie avec la même autorité incontestée, la même majesté obéie, qu'aux Tuileries, assis sur son trône et entouré des splendeurs de sa cour.

Cette double position de Napoléon et de Joséphine ainsi constatée, nous pouvons, en une seule suite, reproduire quelques-unes des lettres de l'Empereur qui roulent uniquement sur le désir de sa femme d'aller le rejoindre, et sur ses motifs de refus : c'est ici, s'il en fut, de l'histoire de cet intérieur impérial, qui fait le principal objet de notre livre.

— « Varsovie, 7 janvier 1807. — Mon amie, je suis touché de tout ce que tu me dis; mais la saison froide, les chemins très-mauvais, peu sûrs, je ne puis donc consentir à t'exposer à tant de fatigues et de dangers. Rentre à Paris pour y passer l'hiver. Va aux Tuileries, reçois, et fais la même vie que tu as l'habitude de mener quand j'y suis; c'est là ma volonté. Peut-être ne tarderai-je pas à t'y rejoindre; mais il est indispensable que tu renonces à faire trois cents lieues dans cette saison, à travers des pays ennemis, et sur les derrières de l'armée. Crois qu'il m'en coûte plus qu'à toi de retarder de quelques semaines le bonheur de te voir, mais ainsi l'ordonnent les événements et le bien des affaires. Adieu, ma bonne amie; sois gaie et montre du caractère. »

— « 8 janvier. — Je t'avais prié de rentrer à Paris. La saison est trop mauvaise, les chemins peu sûrs et détestables, les espaces trop considérables pour que je permette que tu viennes jusqu'ici où mes affaires me retiennent. Il te faudrait au moins un mois pour arriver. Tu y arriverais malade; il faudrait peut-être repartir alors; ce serait donc folie. Ton séjour à Mayence est trop triste; Paris te réclame; vas-y, c'est mon désir. Je suis plus contrarié que toi; j'eusse aimé à partager les longues nuits de cette saison avec toi; mais il faut obéir aux circonstances. Adieu, mon amie, tout à toi. »

— « 16 janvier. — Ma bonne amie, j'ai reçu ta lettre du 5 janvier; tout ce que tu me dis de ta douleur me peine. Pourquoi des larmes, du chagrin? N'as-tu donc plus de courage? Je te verrai bientôt; ne doute jamais de mes sentiments; et si tu veux m'être plus chère encore, montre du caractère et de la force d'âme. Je suis humilié de penser que ma femme puisse se méfier de mes destinées. Adieu mon amie; je t'aime, je désire te voir, et veux te savoir contente et heureuse. »

— « 18 janvier. — Je crains que tu n'aies bien du chagrin de notre séparation qui doit encore se prolonger de quelques semaines, et de ton retour à Paris. J'exige que tu aies plus de force. L'on me dit que tu pleures toujours : fi! que cela est laid. Ta lettre du 7 janvier me fait de la peine. Sois digne de moi, et prends plus de caractère. Fais à Paris la représentation convenable, et surtout sois contente. Je me porte bien et je t'aime beaucoup; mais si tu pleures toujours, je te croirai sans courage et sans caractère : je n'aime pas les lâches; une Impératrice doit avoir du cœur. »

— « 23 janvier. — Je suis désespéré du ton de tes lettres et de ce qui me revient; je te défends de pleurer, d'être chagrine et inquiète; je veux que tu sois gaie, aimable et heureuse.... J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui : je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire; pardon de mon ignorance; l'on apprend toujours avec nos belles dames. Adieu, mon amie; crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir; dis-toi : C'est une preuve combien je lui suis précieuse. »

— « 26 janvier. — Ma bonne amie, j'ai reçu ta lettre; je vois avec peine comme tu t'affliges.... Rentre donc à Paris. Je serais fâché et inquiet de te savoir si malheureuse et si isolée à Mayence. Tu comprends que je ne dois, que je ne puis consulter que le bien de mes affaires. Si je pouvais consulter mon cœur je serais avec toi, ou toi avec moi; car tu serais bien injuste si tu doutais de mon amour et de tous mes sentiments[1]. »

Terminons cette série par la lettre suivante, l'une des plus remarquables, qui se trouve sans date dans la correspondance conjugale de Napoléon, mais qui est bien ici à sa place, c'est-à-dire de la fin de janvier ou des premiers jours de février de cette année :

« Mon amie, ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine; elle est trop triste. Voilà le mal de ne pas être un peu dévote! Tu me dis que ton bonheur fait ta gloire : cela n'est pas généreux; il faut dire : Le bonheur des autres fait ma gloire : cela n'est pas conjugal; il faut dire : Le bonheur de mon mari fait ma gloire : cela n'est pas maternel; il faudrait dire : Le bonheur de mes enfants fait ma gloire; or, comme les peuples, ton mari, tes enfants, ne peuvent être heureux qu'avec un peu de gloire, il ne faut pas tant en faire fi! Joséphine, votre cœur est excellent et votre raison faible; vous sentez à merveille, mais vous raisonnez moins bien. Voilà assez de querelle; je veux que tu sois gaie, contente de ton sort, et que tu obéisses, non en grondant et en pleurant mais de gaîté de cœur, et avec un peu de bonheur. Adieu, mon amie; je pars cette nuit pour parcourir mes avant-postes[1]. »

---

[1] *Collection* Didot, t. Ier, p. 232-251.

Les textes qui précèdent n'ont pas besoin de longs commentaires. Ils nous font connaître d'une manière exacte et saisissante, le caractère et la situation morale de Napoléon et de Joséphine. Celle-ci est restée femme; le rang suprême envahit l'Empereur. Livré à ses grands desseins, voyant se dérouler devant lui de plus vastes perspectives encore, il recommande ce qu'il pratique, la tenue, la dignité, la grandeur, la soumission du cœur aux devoirs, aux obligations et même aux simples convenances de la souveraineté. A celle à qui il n'avait demandé jusqu'ici que les plus douces et les plus féminines qualités d'intérieur, il demande maintenant, avant tout, du caractère et de la force d'âme. Il entend de plus que sa femme aime sa gloire plus que sa personne, et qu'elle ait, comme il l'a lui-même, une pleine confiance en sa destinée. Cependant, comme il y a dans son cœur ce fond d'affection qui ne passera point, il la veut, malgré ce qu'il exige d'elle, heureuse, contente, gaie : il lui défend de pleurer, car lui qui ne sourcille pas sur les plus terribles champs de bataille, il redoute sur toute chose les larmes de Joséphine. Mais celle-ci qui avait toujours trouvé son époux assez glorieux et assez puissant, loin de rêver pour lui plus de grandeur, ne souhaitait qu'un point d'arrêt dans cette marche ascendante pleine de provocations vis-à-vis de la changeante fortune. En un dernier mot, la grande âme de Napoléon mettait son bonheur dans la gloire; Joséphine, comme elle le dit, mettait sa gloire dans son bonheur.

---

[1] *Collection* Didot, p. 254.

L'Impératrice, le cœur gros, reprit la route de Paris où elle arriva le 31 janvier pendant que la reine Hortense et la grande-duchesse Stéphanie rentraient à la Haye et à Manheim. Le 3 février, elle fait connaître son retour à sa fille en ces termes : « Je suis arrivée ici, ma chère Hortense, le 31 au soir, ainsi que j'y avais compté. Mon voyage a été heureux, si je peux l'appeler ainsi, lorsqu'il m'éloigne de l'Empereur....[1] »

Elle était à peine de retour, que Napoléon qui avait terminé sa dernière lettre, en lui apprenant qu'il partait pour parcourir ses avant-postes, avait enfin joint l'ennemi et remporté sur lui cette victoire disputée d'Eylau, qui ne mit point fin à la guerre. Dès la nuit suivante, le 9 *février*, *à trois heures du matin*, l'Empereur s'empresse de l'annoncer à l'Impératrice par ce court mais affectueux billet[2] : « Mon amie, il y a eu hier une grande bataille; la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde; la perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore, ne me console pas. Enfin, je t'écris ces deux lignes moi-même, quoique je sois bien fatigué, pour te dire que je suis bien portant et que je t'aime. Tout à toi. » Tenant compte des inquiétudes habituelles de Joséphine, il fait suivre cette lettre de quatre autres datées pareillement du champ de bataille d'Eylau. L'Empereur y fait un nouvel aveu de ses pertes ; il déclare que la bataille d'Eylau « a été très-sanglante et très-opiniâtre, » quelle lui a coûté bien des braves, mais que l'ennemi « a horriblement souffert.... Ce pays est couvert de morts et de blessés, ajoute-t-il avec sensibilité. Ce n'est pas la belle partie de la guerre; l'on souffre et l'âme est oppressée de voir tant de victimes ! » Il prie l'Impératrice de faire trève à toute inquiétude : « Ne te désole pas, je te prie, tout cela finira bientôt, et le bonheur de te voir, me fera promptement oublier mes fatigues. Au reste, je n'ai jamais été si bien portant[1]. » Et il termine par ces lignes qu'il sait devoir être agréables au cœur si dévoué pour les siens, de Joséphine : « Le petit Tascher du 4e de ligne, s'est bien comporté; il a eu une rude épreuve. Je l'ai appelé près de moi; je l'ai fait officier d'ordonnance; ainsi voilà ses peines finies. Ce jeune homme m'intéresse[2]. » Ce que Napoléon ne dit pas, ce sont les dangers qu'il avait personnellement courus pour assurer cette difficile victoire. Mais d'autres nouvelles parvenaient toujours de l'armée à Joséphine, et, avec la vérité, lui arrivaient toutes les inquiétudes que son époux aurait voulu lui épargner: « Toutes les lettres particulières que j'ai reçues, mande-t-elle à la reine de Hollande, s'accordent à dire que l'Empereur s'est très-exposé à la bataille d'Eylau. Je reçois très-souvent de ses nouvelles, et quelquefois deux lettres par jour; c'est une grande consolation, mais cela ne le remplace pas [1]. »

---

[1] *Collection* Didot, t. II, p. 263.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 256.

---

[1] *Collection* Didot, t. I, p. 258-266.

[2] Il est ici question du troisième des cousins germains de l'Impératrice Joséphine, depuis aide de camp du prince Eugène, et aujourd'hui grand maître de la maison de S. M. l'Impératrice Eugénie.

Les Russes n'avaient point été assez battus à Eylau pour être forcés à la paix. Napoléon, de son côté, ne voulut pas quitter la Pologne avant d'avoir bien décidé ce qui semblait avoir été laissé indécis, et il alla prendre ses quartiers d'hiver d'abord à Osterode où il passa la fin de février et tout le mois de mars, à peu près bivouaqué, et ensuite au château de Finckenstein, où il séjourna les deux mois suivants [2]. Pendant ce temps l'Impératrice avait repris à Paris le cours de ses habitudes. L'Empereur, en déléguant ses pouvoirs à l'archichancelier, n'avait fait à Joséphine aucune part dans le gouvernement pendant son absence; il ne lui demandait que la continuation de cette représentation sociale, de ce règne par les bienfaits, qu'il lui avait assigné dans l'œuvre de l'Empire. L'Impératrice tenait chaque semaine un grand cercle aux Tuileries, elle se montrait assidûment aux principaux spectacles, elle parcourait les musées, visitait les ateliers des peintres en renom; parfois aussi, pour distraire ses ennuis, elle se rendait, sans faste et sans étiquette, dans quelques-unes des petites scènes qui avaient alors le privilége de la gaieté.

---

[1] *Collection* Didot, t. II, p. 266.

[2] M. de Menneval, t. III, p. 169.

L'Empereur, qui au milieu des combinaisons de ses vastes campagnes s'occupait encore de tous les plus minces détails, lui en exprima son mécontentement : « Mon amie, lui dit-il [1], il ne faut pas aller en petite loge aux petits spectacles; cela ne convient point à votre rang : vous ne devez aller qu'aux quatre grands théâtres, et toujours en grande loge. Vivez comme vous le faisiez quand j'étais à Paris. » C'est la première et la seule fois, dans ces deux volumes de lettres, que Napoléon dit *vous* à sa femme. Mais son mécontentement ne va pas au-delà de quelques lignes, et ce court billet se termine par *Tout à toi*. Non content de cet adoucissement, et sûr du chagrin que va causer à Joséphine ce langage de froide étiquette, le même jour, à dix heures du soir, il lui écrit, avant de se coucher, une seconde lettre de son style habituel, qu'il termine par *mille et mille amitiés*. Mais, malgré ces palliatifs, le ton inusité du reproche, plus encore que le reproche même, avait produit chez l'Impératrice un serrement de cœur qui était immanquable. Napoléon est au regret de l'avoir affligée, et il met aussitôt le baume sur la blessure : « J'ai reçu, lui dit-il [2], ta lettre du 5 avril; j'y vois avec peine que tu as du chagrin de ce que je t'ai dit. Comme à l'ordinaire, sur-le-champ, ta petite tête créole se monte et s'afflige. N'en parlons donc plus. » Et, désireux de lui plaire, il ordonnance toutes les sommes que Joséphine lui avait demandées pour terminer ses embellissements de la Malmaison où elle allait souvent chercher le repos de ses grandeurs et le calme de ses soupçons jaloux.

En effet, sa jalousie instinctive avait seulement devancé de quelques mois la réalité. « L'Empereur, dit son secrétaire, ne fut pas insensible aux charmes d'une dame polonaise, dont la tendresse et le dévouement ne se sont pas démentis au jour du malheur[1]. » Dans l'entourage de l'Impératrice, comme à Mayence, le même zèle indiscret, ou la même malice de cour, cherchait à alarmer sa tendresse. Le chagrin s'empare d'elle, sa tête s'exalte et elle écrit à l'Empereur une lettre que l'on peut recomposer avec la réponse de celui-ci. Elle lui déclare qu'elle aime mieux mourir que de supporter plus longtemps cet éloignement qui se prolonge et menace de ne pas finir : sa vie entière, lui dit-elle, ne doit pas se passer à faire la guerre; il est bon à autre chose; quant à elle, au beau temps, elle va partir pour le rejoindre en Pologne, car elle est trop malheureuse à Paris. « Mon amie, lui répond Napoléon, touché de cette douleur[2], ta lettre me fait de la peine. Tu ne dois pas mourir; tu te portes bien et tu ne peux avoir aucun sujet raisonnable de chagrin.... Tu ne dois pas penser à voyager cet été; tout cela n'est pas possible; tu ne dois pas courir les auberges et les camps. Je désire, autant que toi, te voir, et même vivre tranquille. Je sais faire autre chose que la guerre, mais le devoir passe avant tout. Toute ma vie, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée. » Toujours cette implacable destinée qui résonne aux oreilles de Joséphine comme un avant-coureur du sort qui l'attend !

---

[1] *Souvenirs* de M. de Monneval, t. Ier, p. 252.

[2] *Collection* Didot, t. Ier, p. 294.

Mais si l'Empereur s'était laissé toucher par l'amour sincère et profond de la jeune et belle comtesse Polonaise, il n'entendait pas que cette infidélité passagère qu'il se reprochait, troublât le repos et le bonheur de sa femme. « Tu te laisses affliger, lui écrit-il, par les propos de gens qui devraient te consoler. Je te recommande un peu de caractère, et de savoir mettre tout le monde à sa place. » Comme sa tendresse conjugale n'en est diminuée en rien, il ne cesse de la rassurer sur la continuation de ses sentiments. « Je t'aime et je pense à toi, lui répète-t-il. — N'aie point de soucis et ne doute jamais de l'amour que je te porte. — Ne prête aucune foi à tous les mauvais bruits que l'on pourrait faire courir. Ne doute jamais de mes sentiments, et sois sans aucune inquiétude. » Et il clot sa correspondance sur ce sujet délicat par ces lignes en style d'Italie, qui paraissent rendre enfin le calme à l'Impératrice : « Je reçois ta lettre. Je ne sais ce que tu me dis des dames en correspondance avec moi. Je n'aime que ma petite Joséphine, bonne, boudeuse et capricieuse, qui sait faire une querelle avec grâce, comme tout ce qu'elle fait; car elle est toujours aimable, hors cependant quand elle est jalouse : alors elle devient toute diablesse[1].... »

Mais ces chagrins exagérés et dus à un motif passager, allaient faire place à une véritable et profonde douleur, causée par la perte inopinée du fils aîné du roi Louis, cet enfant tant aimé de Joséphine et de l'Empereur qui, dans sa pensée, l'avait choisi pour son successeur et l'aimait comme son héritier. Le 5 mai 1807, le prince-royal de Hollande, âgé de six ans, mourut du croup, après quatre jours seulement de maladie, dans les bras de son père et de sa mère désolés.

Un homme important qui se trouvait alors à la cour de Hollande, chargé d'y négocier un emprunt pour le compte du roi Joseph de Naples, M. Stanislas Girardin, nous fait connaître, dans ses mémoires trop peu consultés, les détails de ce funeste événement, cause de tant de larmes. Nous y prenons seulement les notes relatives au dernier jour de la maladie du jeune Napoléon :

« Mardi 5 mai. — La nuit a été très-mauvaise pour le jeune prince; on l'a cru mort; les médecins n'avaient plus d'espoir. On lui a mis des vésicatoires sur la poitrine. A deux heures il a eu une crise. Ce matin à huit heures, il était mieux et les médecins ne désespéraient plus de le sauver. Le mieux s'est soutenu jusqu'à deux heures. Les symptômes alarmants se sont représentés; à quatre heures les médecins se sont réunis pour dire qu'ils n'espéraient plus rien. Alors on s'est déterminé à lui donner des poudres anglaises dont la composition est inconnue, mais elles sont réputées ici pour produire de salutaires effets dans les maladies dont les enfants peuvent être attaqués. Elles produisirent une crise, donnèrent la fièvre à l'enfant, et le ranimèrent au point qu'à six heures du soir, il demanda des cartes, des estampes. La fièvre calmée, il n'eut plus qu'une longue agonie qui se termina à minuit avec ses jours. La reine, qui avait été arrachée la nuit dernière de chez son fils, parce qu'on le croyait mort, a eu dans le cours de la journée des heures entières d'une entière insensibilité. Immobile, elle avait les yeux fixes. Elle n'ouvrait pas la bouche. Les effets d'une douleur aussi profonde, aussi fortement concentrée, sont incalculables. Le roi est également affligé, mais il fait beaucoup d'efforts sur lui-même pour tâcher de calmer la reine. Sa santé, déjà affaiblie, se ressentira de cette violente crise. Les projets des hommes qui sont fondés sur la durée de la vie humaine, ont une base bien peu solide! »

---

[1] *Collection* Didot, t. Ier, p. 273-312.

Le lendemain, 6 mai, l'envoyé du roi de Naples, ajoute ces lignes à son journal : « Le moment de la mort du jeune prince a été déchirant. La reine, à qui l'on cherchait à épargner l'affreux spectacle de voir son fils mort, est entrée dans sa chambre, lorsqu'il n'existait plus. La violence a été nécessaire pour l'en arracher ; elle est au désespoir. A cinq heures le roi et la reine sont partis pour aller habiter une maison de campagne dans les environs de la Haye.... L'événement affreux dont nous venons d'être les témoins aura nécessairement une grande influence sur les destinées de ce pays. Le roi accusera le climat de la Hollande d'être la cause de la mort de son fils, et il la prendra d'autant plus en déplaisance, que sa température habituelle est contraire à sa santé[1]. »

Dès que l'Impératrice Joséphine apprit cette perte, par une résolution soudaine, elle courut auprès de sa fille. Mais, réfléchissant en route que peut-être l'Empereur blâmerait, même pour un motif aussi légitime, sa sortie du territoire de l'Empire, et d'ailleurs brisée de fatigue, elle s'arrêta au château de Lacken près de Bruxelles, d'où elle envoie à sa fille ces lignes touchantes : « J'arrive à l'instant au château de Lacken, ma chère fille; c'est de là que je t'écris, c'est là que je t'attends. Viens me rendre la vie ; ta présence m'est nécessaire, et tu dois avoir besoin aussi de me voir et de pleurer avec ta mère. J'aurais bien voulu aller plus loin; mais les forces me manquent, et d'ailleurs je n'ai pas eu le temps de prévenir l'Empereur. J'ai retrouvé du courage pour venir jusqu'ici ; j'espère que tu en trouveras aussi pour venir voir ta mère. Adieu, ma chère fille ; je suis accablée de fatigue, mais surtout de douleur[2]. »

La reine de Hollande ne put se rendre que le surlendemain à l'appel de sa mère. Pendant ce temps, l'Empereur, à son quartier général de Finckenstein, avait appris cette triste nouvelle qui venait renvers un projet depuis quatre ans caressé. Sa peine fut vive d'abord, mais il en contint l'expression pour donner à l'Impératrice et à sa belle-sœur le courage dont elles avaient besoin. Dans le cours de la même semaine il écrivit à Joséphine cinq lettres de consolation dont nous détachons les passages suivants : « Je conçois tout le chagrin que doit te causer la mort de ce pauvre Napoléon ; tu peux comprendre la peine que j'éprouve. Je voudrais être près de toi, pour que tu fusses modérée et sage dans ta douleur. Tu as eu le bonheur de ne jamais perdre d'enfants ; mais c'est une des conditions et des peines attachées à notre misère humaine. Que j'apprenne que tu as été raisonnable, et que tu te portes bien. Voudrais-tu accroître ma peine ? — Je reçois ta lettre du 6 mai ; j'y vois déjà le mal que tu éprouves, et je crains que tu ne sois pas raisonnable, et que tu ne t'affliges trop du malheur qui nous est arrivé. — La douleur a des bornes qu'il ne faut pas passer. Conserve-toi pour ton ami et crois à tous mes sentiments. — Je reçois ta lettre de Lacken. Je vois avec peine que ta douleur est encore entière, et qu'Hortense n'est pas encore arrivée : elle n'est pas raisonnable, et ne mérite pas qu'on l'aime, puisqu'elle n'aimait que ses enfants. Tâche de te calmer, et ne me fais point de peine. A tout mal sans remède il faut trouver des consolations[1]. »

---

[1] *Journal et Souvenirs* de S. Girardin, t. III, p. 409 et 4

[2] *Collection* Didot, t. II, p. 272.

Le 16 mai, la reine Hortense arriva au château de

---

[1] *Collection* Didot, p. 317-324.

Lacken amenée par la princesse Murat, Mme la maréchale Ney, et la sœur de celle-ci, Mlle Adèle Auguié, que la reine, depuis quelques jours, avait mariée au grand maréchal du palais de Hollande, M. de Broc, et prise pour dame d'honneur. C'étaient là ses meilleures amies d'enfance, et elles étaient accourues de Paris à la Haye pour la consoler. Cette stupeur, cette insensibilité dans la douleur où la mort si imprévue de son enfant avait jeté la reine Hortense, était encore entière; aussi, lorsqu'en accourant les bras ouverts et toute en larmes, l'Impératrice se trouva en présence de sa fille. immobile et inerte, et n'ayant pour elle ni un mot, ni un regard, cette mère épouvantée poussa un cri déchirant, la croyant pour toujours privée de sa raison. Cette voix des entrailles réveilla le cœur de la reine comme une commotion électrique. Pour la première fois des pleurs vinrent dans ses yeux; elle se jeta sur le sein de sa mère en sanglotant, et cette crise fut son salut, car les médecins avaient déclaré que, si elle ne parvenait à reprendre sa sensibilité, elle succomberait dans cet étouffement maternel.

L'Impératrice ramena sa fille à Paris, mais il fallut longtemps pour calmer cette légitime douleur. Après quelques mois de paix intérieure à la Haye, le roi et la reine de Hollande, par la pente invincible de leur caractère, avaient vu reparaître ces mutuels chagrins qu'ils se donnaient si facilement, malgré leur désir sincère de les éviter. Mécontent des tribulations de sa politique, entre son peuple et l'Empereur qui lui demandaient des choses contradictoires, affligé de l'accroissement de ses souffrances, le roi était retombé dans ces accès de tristesse et d'humeur qui rendaient, en effet, la vie commune bien difficile. Aussi, lorsque le malheur qui venait de les frapper était arrivé, la reine Hortense, qui s'était prêtée de bonne foi à cette nouvelle expérience d'entente conjugale, se trouvait à bout de courage et d'espérances. C'était là pour un grand chagrin une disposition qui devait en doubler l'amertume. A la stupeur succéda chez elle une mélancolie obstinée que les soins de sa mère, l'affection ravivée de son époux, et les paternels encouragements de l'Empereur, eurent bien de la peine à dissiper.

On en jugera par cette lettre de Napoléon, écrite le 2 juin de Dantzick, qui venait de capituler entre les mains du maréchal Lefebvre : « Ma fille, vous ne m'avez pas écrit un mot, dans votre juste et grande douleur. Vous avez tout oublié comme si vous n'aviez pas encore des pertes à faire. L'on dit que vous n'aimez plus rien, que vous êtes indifférente à tout; je m'en aperçois à votre silence. Cela n'est pas bien, Hortense; ce n'est pas ce que vous nous promettiez. Votre fils était tout pour vous. Votre mère et moi ne sommes donc rien! Si j'avais été à Malmaison, j'aurais partagé votre peine; mais j'aurais aussi voulu que vous vous rendissiez à vos meilleurs amis. Adieu, ma fille; soyez gaie; il faut se résigner. Portez-vous bien pour remplir tous vos devoirs. Ma femme est toute triste de votre état; ne lui faites plus de chagrin. Votre affec né père. NAPOLÉON[1]. » Il y a là un mot caractérist que qui revient souvent depuis le commencement de la campagne, sous la plume de Napoléon. Sois *gaie* et contente, répète-t-il dans presque toutes ses lettres à Joséphine, ce qui veut évidemment dire : Aies du calme, de la force et du sang-froid ; et ici surtout c'est le sens qu'il faut donner à cette expression. Quelques jours après, l'Empereur reçut enfin une lettre de sa b Vos peines me touchent, lui répond-il[2], n vou drais vous savoir plus de courage : vivre c so rir, et l'honnête homme combat toujours pour rester maître de lui. Je n'aime pas à vous voir injuste envers le petit Napoléon-Louis[3], et envers tous vo amis. Votre mère et moi avions l'espoir d us que nous ne sommes dans votre cœur. » consolation pour l'Empereur, était ce second neveu, qui, s'il persistait à repousser toute idée de divorce, pouvait, dans les desseins de sa politique, remplacer le fils aîné du roi de Hollande.

Cette crise avait gravement altéré la santé de la reine Hortense. Les médecins lui ordonnèrent les eaux des Pyrénées, et l'Impératrice elle-même l'engagea fortement à exécuter ce voyage qui devait lui procurer des distractions favorables à son état ; d'autant mieux que le roi Louis de son côté, pour des raisons de santé et afin de faire diversion à son chagrin.

---

[1] *Collection Didot*, t. Ier, p. 328.

[2] *Ibid.*, p. 329.

[3] Son second fils, âgé de deux ans.

avait formé le projet de rejoindre sa femme aux eaux de Cauterets. Le malheur les avait rapprochés. En annonçant cette détermination à sa fille, Joséphine, dont tous les efforts tendaient à l'union, se montre heureuse des sentiments que le roi Louis, encore en Hollande, lui manifeste pour sa femme : « Toutes les lettres que j'ai reçues de lui depuis ton départ, mande-t-elle à celle-ci, sont remplies de son attachement pour toi. Ton cœur est trop sensible pour n'en pas être touché.... Tu n'es pas seule au monde. Il te reste un mari, un enfant intéressant, et une mère dont tu connais la tendresse : tu te dois à tout ce qui t'aime encore. Pense à nous, ma chère fille ; que ce souvenir en calme un autre légitime et douloureux[1]. » Ces prévisions et ces vœux se réalisèrent. L'effet du voyage, les soins de ses compagnes, Mme de Broc, sa dame d'honneur, et Mlle Cochelet, sa lectrice, les attentions de son époux, finirent par rendre à la reine Hortense le calme et la résignation nécessaires à sa santé.

En même temps que de meilleures nouvelles lui venaient de ce côté, l'Impératrice Joséphine en recevait de la Pologne de bien heureuses pour son cœur. Maître de Dantzick, l'Empereur ovulut en finir avec les Russes, dans quelque rencontre éclatante et décisive qui les forçât à la paix, et lui permît de revenir au sein de son Empire où il manquait depuis huit mois. Le 5 juin, les ennemis eux-mêmes recommencent la campagne. Le 14, Napoléon les joint à Friedland et remporte sur eux l'une de ses plus complètes victoires dont il s'empresse, au milieu de la nuit, de donner les détails à l'Impératrice dans cette belle et triomphante lettre qui en porta la première nouvelle à Paris :

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 277-280.

« Friedland, le 15 juin 1807 [1].

« Mon amie, je ne t'écris qu'un mot, car je suis bien fatigué; voilà bien des jours que je bivouaque: mes enfants ont dignement célébré l'anniversaire de la bataille de Marengo.

« La bataille de Friedland sera aussi célèbre et aussi glorieuse pour mon peuple. Toute l'armée russe mise en déroute, 80 pièces de canon, 30 000 hommes pris ou tués, 25 généraux russes tués, blessés ou pris, la garde russe écrasée : c'est une digne sœur de Marengo, Austerlitz, Iéna. Le bulletin te dira le reste. Ma perte n'est pas considérable; j'ai manœuvré l'ennemi avec succès. Sois sans inquiétude et contente. Adieu, mon amie; je monte à cheval.

« NAPOLÉON.

« L'on peut donner cette nouvelle comme une notice, si elle est arrivée avant le bulletin. On peut aussi tirer le canon. Cambacérès fera la notice. »

L'Empereur multiplia, à cette occasion, les attentions et les prévenances pour l'Impératrice Joséphine. Le jour même de la victoire, il avait chargé le prince Borghèse, son beau-frère, d'aller la lui annoncer. Le lendemain il lui expédia cette lettre par son courrier le plus rapide, Moustache. Le 19, de Tilsitt, il lui envoya encore son cousin, le jeune Louis de Tascher, afin de calmer les inquiétudes qu'elle aurait pu concevoir des suites de la bataille, et, quatre jours après, MM. de Monaco et de Montesquiou, chargés de lui faire connaître les détails de l'entrevue du radeau du Niémen, qu'il n'avait pu lui indiquer que par ce seul mot : « Mon amie, je viens de voir l'Empereur Alexandre; j'ai été fort content de lui : c'est un fort beau, bon et jeune empereur; il a de l'esprit plus que l'on ne pense communément. Il vient loger en ville, à Tilsitt, demain [1]. »

---

[1] *Collection Didot*, t. Ier, p. 334.

MM. de Montesquiou et de Monaco fournirent à l'Impératrice tous les renseignements qui pouvaient l'intéresser sur cette mémorable entrevue des deux empereurs. Elle en écrit, d'après eux, en fort bons termes à sa fille. « Je reçois souvent, ma chère Hortense, des nouvelles de l'Empereur; il me parle beaucoup de l'empereur Alexandre, dont il paraît très-satisfait. Il m'a envoyé M. de Monaco et M. de Montesquiou pour me donner des détails sur ce qu'ils ont vu. Ces messieurs racontent que la première entrevue était un spectacle magnifique. Les deux armées étaient sur la rive droite et sur la rive gauche du Niémen. L'Empereur est arrivé le premier au pavillon construit au milieu de la rivière; la barque de l'empereur Alexandre a eu quelque peine à s'en approcher, ce qui a fourni à ce dernier quelques mots agréables sur son empressement mal secondé par le fleuve. On dit qu'au moment où les deux empereurs se sont embrassés, des acclamations universelles sont parties des deux rives. Ce qui augmente encore pour moi l'intérêt de ces heureuses nouvelles, c'est l'espérance de revoir bientôt l'Empereur. Pourquoi, ma chère Hortense, ce bonheur est-il troublé par des souvenirs si douloureux, qui ne s'effaceront jamais?... J'espère que les eaux te feront du bien ainsi qu'au roi : rappelle-moi à son souvenir, et crois, ma chère fille, à toute la tendresse de ta mère[1]. »

---

[1] *Collection Didot*, t. Ier, p. 342.

On connaît, par l'histoire, les autres détails de ces conférences de Tilsitt, qui amenèrent la glorieuse paix de ce nom, entre Napoléon, si grand à la tête de son armée superbe et victorieuse et entouré d'ennemis auxquels il dictait la loi ; Alexandre, jeune, enthousiaste, déférent, du moins en apparence ; le roi de Prusse, complétement vaincu et trop humilié, et son imprudente épouse, maintenant soumise et réduite aux coquetteries pour obtenir de la générosité du vainqueur des conditions meilleures. Tilsitt, c'est l'apogée de la gloire et de la puissance de Napoléon, et, par conséquent, de la grandeur de la France, représentée là par sa triomphante élite, digne d'un tel chef. Nous ne devons ni ne voulons sortir de notre cadre, mais, quoique ce chapitre abonde en citations épistolaires, nous demandons à terminer cet exposé de la campagne de 1807, écrit au point de vue de l'histoire intime de Napoléon, par ces trois derniers billets dans lesquels il fait connaître à l'Impératrice Joséphine l'issue des conférences, et lui annonce enfin son retour si ardemment souhaité.

---

[1] Collection *Didot*, t. II, p. 232.

« 3 juillet. — Mon amie, M. de Turenne te donnera tous les détails de ce qui se passe ici ; tout va fort bien. Je crois t'avoir dit que l'empereur de Russie porte ta santé avec beaucoup d'amabilité. Il dîne, ainsi que le roi de Prusse, tous les jours chez moi. Je désire que tu sois contente. Adieu, mon amie ; mille choses aimables.

« 7 juillet. — Mon amie, la reine de Prusse a dîné hier avec moi. J'ai eu à me défendre de ce qu'elle voulait m'obliger à faire encore quelques concessions à son mari ; mais j'ai été galant, et me suis tenu à ma politique. Elle est fort aimable. J'irai te donner des détails qu'il me serait impossible de te donner sans être bien long. Quand tu liras cette lettre, la paix avec la Prusse et la Russie sera conclue, et Jérôme reconnu roi de Westphalie, avec trois millions de population. Ces nouvelles pour toi seule. Adieu, mon amie ; je t'aime et veux te savoir contente et gaie.

« 18 juillet. — Mon amie, je suis arrivé hier à cinq heures du soir à Dresde, fort bien portant, quoique je sois resté cent heures en voiture, sans sortir. Je suis ici chez le roi de Saxe, dont je suis fort content. Je suis donc rapproché de toi de plus de moitié du chemin. Il se peut qu'une de ces belles nuits, je tombe à Saint-Cloud comme un jaloux ; je t'en préviens.

Adieu, mon amie ; j'aurai grand plaisir à te voir. Tout à toi. NAPOLÉON[1]. »

Trois jours après, l'Empereur se mettait en route pour Paris où il arriva le 28 juillet au soir au milieu des transports de la population. On se figure la joie de l'Impératrice après ces dix mois de lointaine et si pénible absence. Napoléon lui revenait avec la même tendresse qu'au jour de son départ. Mais on sent qu'il appartient maintenant à sa grandeur, à sa destinée (ce mot menaçant, il l'a écrit plus d'une fois). Si son style n'est plus celui du Premier Consul, encore moins du général d'Italie, il a été soigneux, exact, attentionné, affectueux même malgré son laconisme, dans cette correspondance qui, au milieu de ses plus grandes préoccupations, semble autant pour lui un plaisir qu'un devoir. Les sentiments que l'Empereur au retour manifesta à Joséphine, et qu'il éprouvait sincèrement, on doit le dire, guérirent promptement celle-ci de ses craintes, et la rendirent à toute sa sécurité.

---

[1] *Collection Didot*, t. Ier, p. 344-350.

CHAPITRE VIII.

Organisation de la cour impériale; rôle de Joséphine. – Séjour à Fontainebleau. — Fouché y fait à l'Impératrice la première proposition du divorce; mécontentement de Napoléon. — Adoption officielle d'Eugène; il est proclamé héritier de la couronne d'Italie. — Entrevue d'Erfurth. — Campagne d'Espagne. — Nouvelle guerre avec l'Autriche.

◆

Les trois mois qui suivirent le retour de Tilsitt, furent employés par l'Empereur aux soins du gouvernement intérieur de la France; il acheva surtout l'organisation de la cour, à laquelle on était revenu avec plus de facilité encore qu'il n'avait espéré.

A tenir compte du nombre et de la gravité des événements, il semblait qu'un siècle entier se fût écoulé entre la chute de la royauté et l'établissement de l'Empire. La France, en effet, dans cet intervalle, avait vu se succéder cinq ou six gouvernements et autant de révolutions, se poussant, se renversant les uns les autres. Et pourtant cet espace de temps comprend à peine douze années. Douze ans! c'est une période à peine appréciable dans la vie d'un homme, et imperceptible dans la vie d'un peuple. On se souvient de douze ans comme d'hier. Quelles que fussent la violence et la puissance de la Révolution, elles n'avaient donc point effacé la mémoire des usages de la France antérieurs au 10 août 1792; et à voir la facilité avec laquelle le peuple avait laissé périr la République, et l'entraînement qui poussait les hautes classes et la classe moyenne vers le rétablissement du passé, on doit ajouter que le goût des mœurs monarchiques était resté dans le caractère de la nation, sous peine de nier son intelligence et sa volonté.

Le trône relevé, une conséquence naturelle de cette restauration était de l'entourer de cette splendeur traditionnelle, apanage et nécessité du pouvoir suprême. En France on aime ce qui brille, et, malgré la passion de l'égalité et l'instinct de la liberté, on méprise un pouvoir faible, et on ridiculise un souverain trop simple dans ses goûts. Le représentant de l'État peut pousser le faste à l'extrême; loin de lui en faire un blâme, on l'en louera, car ce faste tourne au profit de la prospérité nationale, et intéresse même la vanité publique qui se pare, comme d'un ornement propre, de la splendeur du prince. Napoléon chercha donc à entourer le siége de son pouvoir de l'éclat qui était dans la tradition, et de la grandeur qui était dans son caractère. Puissant par le génie, craint par la victoire, il était sûr de faire accepter et respecter sa cour par la France et par l'étranger, comme il avait fait accepter son appareil théâtral et son entourage si nouveau, au jour décisif du Couronnement.

Depuis le commencement du Consulat, il n'avait cessé d'accroître son entourage. Nous avons suivi, comme se rattachant à notre sujet, les progrès de cette organisation du palais, à partir des modestes débuts du Petit-Luxembourg jusqu'aux réceptions quasi impériales des Tuileries et de Saint-Cloud. Nous allons dire ce qui fut fait encore pendant les trois premières années de l'Empire, et nous fournirons un dernier tableau de l'intérieur de Napoléon, tel qu'on le voit à la fin de 1807 et au commencement de 1808, c'est-à-dire au moment qui marque le point culminant du premier Empire. Nous disons le premier, car dans la réalité des choses comme dans la division logique de notre sujet, il en existe deux. L'un et l'autre ont duré cinq ans : le premier, de l'avénement au divorce, correspond au *règne* de Joséphine; le second, de 1810 à la chute, répond à celui de Marie-Louise. La période ascendante a été pour Joséphine. A elle est échue la mission de restaurer, en tout ce qui dépendait de la femme du souverain, les usages et les traditions de la royauté. Avant l'établissement de l'Empire, elle avait beaucoup fait dans ce sens; durant les années qui suivirent, elle déploya plus de tact encore, plus d'habileté, pouvons-nous dire, dans la direction féminine d'une cour qui laissait bien loin le palais consulaire, et ne pouvait cependant ressembler à l'ancien Versailles.

Pour l'organisation et la composition de sa cour, Napoléon fit un amalgame d'ancien et de moderne qui lui donne une physionomie à part dans l'histoire.

On avait rétabli quelques-unes des charges d'autrefois, on en imagina de nouvelles. Parmi le personnel, on vit aussi un mélange de noms anciens et de noms nouveaux, qui indiquait l'esprit du temps (l'égalité parfaite entre les sommités sociales d'origine diverse) et marquait ce système de fusion qui a été chez Napoléon l'une de ses idées les plus caressées, les plus obstinément poursuivies. C'est aussi l'un des points qu'il a le plus souvent et le plus longuement traité dans ses entretiens de Sainte-Hélène, et c'est là qu'il faut prendre pour bien saisir sa pensée sur cette matière délicate, et pour bien apprécier une conduite qui a été souvent blâmée.

« Aujourd'hui (écrit M. le comte de Las Cases à la date du 5 mars 1816) la conversation de l'Empereur est tombée sur la cour et sur son étiquette; il s'y est arrêté fort longtemps. Voici ce que j'en ai recueilli :

« Au moment de la révolution, disait-il, la cour d'Espagne, celle de Naples, reposaient encore sur l'importance et la grandeur de Louis XIV, mêlées à la boursouflure et à l'exagération des Castillans et des Maures. Elles étaient tristes et ridicules; celle de Pétersbourg avait pris la couleur et les formes des salons; à Vienne, elle était devenue bourgeoise; et il ne restait pas de vestiges du bel esprit, des grâces et du bon goût de celle de Versailles. Napoléon, arrivant à la souveraine puissance, trouva donc, ainsi qu'on le dit vulgairement, *terre rase et maison nette*, et put composer une cour tout à fait à son gré. Il rechercha, dit-il, un milieu raisonnable, voulant accorder la dignité du trône avec nos mœurs nouvelles, et surtout faire servir cette création à l'amélioration des manières des grands et à l'industrie du peuple.... Bientôt la victoire sembla prendre le soin elle-même d'affermir et d'illustrer subitement le nouvel ordre de choses. Toute l'Europe le reconnut, et il fut même un moment où l'on eût dit que toutes les cours du continent étaient accourues à Paris pour composer celle des Tuileries, qui devint la plus brillante et la plus nombreuse que l'on eût jamais vue. Elle eut des cercles, des ballets, des spectacles; on y étala une magnificence et une grandeur extraordinaires. La seule personne du souverain conserva toujours une extrême simplicité qui servait même à le faire reconnaître. C'est que ce luxe, ce faste qu'il encourageait autour de lui, étaient dans ses combinaisons, disait-il, non dans ses goûts. Ce luxe, ce faste étaient calculés pour exciter et payer nos manufactures et notre industrie nationale....

« .... L'Empereur prit à tâche de rétablir au dehors tout ce qui pouvait le mettre en harmonie avec les autres cours de l'Europe; mais au dedans il eut le soin constant d'ajuster les formes anciennes avec nos nouvelles mœurs. Ainsi il rétablit les levers et les couchers de nos rois; mais au lieu qu'ils étaient réels, alors ils ne furent plus que nominaux. Au lieu de présenter les plus petits détails d'une vraie toilette, ces instants, sous l'Empereur, n'étaient réellement consacrés qu'à recevoir le matin ou à congédier le soir ceux de sa maison qui avaient des ordres directs à prendre de lui, et dont la prérogative était de lui faire la cour à ces heures privilégiées. Ainsi l'Empereur rétablit les présentations spéciales auprès de sa personne, les admissions à sa cour; mais au lieu de ne se décider que sur la naissance, ce ne fut plus que sur la base combinée de la fortune, de l'influence et des services. Ainsi l'Empereur créa des titres dont la qualification donnait la main à l'ancienne féodalité, mais sans valeur réelle et d'un but purement national, sans prérogative, sans priviléges; ils allaient atteindre toutes les naissances, tous les services, toutes les professions. Il les disait un rapprochement utile avec les mœurs de la vieille Europe au dehors, et un hochet innocent pour bien des vanités du dedans. « Car, observait-il, combien d'hommes « supérieurs sont enfants, plus d'une fois dans la « journée ! »

« .... L'Empereur se composa une nombreuse maison d'honneur en chambellans, écuyers et autres; il les prit et parmi les personnes nouvelles que la Révolution avait élevées, et dans les familles anciennes qu'elle avait dépouillées. Les premiers se regardaient sur un terrain qu'ils avaient acquis, les autres sur un terrain qu'ils croyaient recouvrer. Pour l'Empereur, il ne cherchait dans ce mélange que l'extinction des haines et la fusion des partis. Toutefois, il est aisé, dit-il, d'apercevoir des mœurs et des manières bien différentes : les anciens mettaient bien plus d'empressement et de grâce dans leur service.... Ces emplois d'honneur étaient pour la plupart sans émoluments.

ils portaient même à de grandes dépenses; mais ils mettaient chaque jour sous les yeux d'un maître, d'un maître tout-puissant, source des honneurs et des grâces, et qui avait dit hautement qu'il ne voulait pas qu'un officier de sa maison s'adressât à d'autre qu'à lui.

« .... La cour de l'Empereur était bien plus magnifique, sous tous les rapports, que tout ce qu'on avait vu jusque-là, et cependant (disait-il dans une dernière conversation) elle coûtait infiniment moins. La suppression des abus, l'ordre et la régularité dans les comptes, faisaient cette grande différence. Sa chasse, à quelques particularités près, inutiles ou ridicules, comme celle du faucon et autres, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI, et elle ne lui coûtait annuellement, assurait-il, que quatre cent mille francs, tandis qu'elle revenait au Roi à quatre millions. Il en était de même de la table. L'ordre et la sévérité de Duroc, disait l'Empereur, avaient accompli des prodiges sur ce point.... Un page coûtait de six à huit mille francs. Cette dernière dépense, observait-il, était la plus forte peut-être du palais; aussi pouvait-on vanter l'éducation qu'on leur donnait, les soins qu'on en prenait. Toutes les premières familles de l'Empire sollicitaient d'y placer leurs enfants; et elles avaient raison, disait l'Empereur. Quant à l'étiquette, l'Empereur disait qu'il était le premier qui eût séparé le *service d'honneur* (expression imaginée par lui) du service des besoins. Il avait mis de côté tout ce qui était sale et réel, pour y substituer ce qui n'était que nominal et de pure décoration [1].... »

En formant sa cour, Napoléon avait surtout voulu attirer à lui l'ancienne aristocratie, autant dans un but de protection pour elle que pour une fin personnelle et intéressée. Croyant nécessairement à la durée de son gouvernement, il donnait au moins autant qu'il recevait; et s'il parvenait, d'une part, à rattacher sincèrement à son pouvoir les hautes classes d'autrefois, et de l'autre à les réconcilier autour de lui, avec les sommités sociales produites depuis la chute de la monarchie, il avait rétabli sur une base moderne et en se gardant des inconvénients anciens, cette aristocratie qu'il croyait nécessaire à tout gouvernement monarchique.

Voici, d'après le tableau officiel, quelle était en 1807, la cour de Napoléon et de Joséphine. L'énumération de noms que nous allons reproduire porte avec elle son explication; elle donne sa vraie couleur à une époque éclatante entre toutes, mais bien curieuse aussi pour l'histoire de nos mœurs.

Indépendamment des cinq grandes charges remplies, nous l'avons dit, par le cardinal Fesch, Berthier, Duroc, MM. de Talleyrand, de Caulaincourt et de Ségur, il fut créé auprès de l'Empereur, vingt chambellans qui faisaient leur service par quartier. Les premiers nommés furent MM. de Rémusat, d'Arberg, Auguste de Talleyrand, de Brigode, de Viry, de Thiard, de Laboissière, Hédouville, de Croy, de

---

[1] *Mémorial*, 1re partie, p. 75, 76 et 162.

Mercy-Argenteau, de Zuidwyck, de Tournon, de Bondy, de Barol, Germain et d'Angosse. Ils se complétaient par d'autres chambellans tirés du royaume d'Italie. Après eux venaient trois préfets du palais, MM. de Luçay, de Bausset et de Saint-Didier. Dans les autres services on trouvait aussi des noms d'autrefois très-significatifs : l'abbé de Broglie au nombre des aumôniers ordinaires; MM. de Canisy et de Villoutreys, avec la qualité d'écuyers; aux chasses, M. de Girardin; un Crillon et un Contades aux pages. Les pages, au nombre de quarante, faisaient à la fois un service intérieur et extérieur. Ils étaient menés militairement et devenaient officiers à dix-huit ans.

La maison de l'Impératrice Joséphine fut ainsi composée : premier aumônier, M. Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Cambray; dame d'honneur, Mme Chastulé de La Rochefoucauld; dame d'atours, Mme de Lavalette; dames du palais, Mmes de Rémusat, de Luçay, de Talhouet, de Lauriston, maréchale Ney, d'Arberg, maréchale Lannes, Duchâtel, Walsh-Serrent, de Colbert, Savary, Octave et Philippe de Ségur, de Turenne, de Montalivet, de Bouillé, de Vaux, Marescot, de Peron, Solar, Lascaris-Vingtimilia, de Brignolé, de Gentile, de Canisy, de Chevreuse, Maret, Victor de Mortemart, et Montmorency-Matignon. Huit chambellans furent attachés au service de l'Impératrice. Le général Nansouty remplissait les fonctions de premier chambellan; les autres étaient MM. de Beaumont, Hector d'Aubusson-

La Feuillade, de Galard de Béarn, de Saint-Simon-Courtemer, de Grave, de Montesquiou et du Manoir. M. d'Harville, sénateur, fut nommé chevalier d'honneur; le général Ordener, premier écuyer; les colonels Fouler et Corbineau, écuyers.

Dans les tableaux de la cour pour les quatre premières années de l'Empire, tous les noms qui précèdent sont ainsi donnés sans qualité et sans titres. Mais à partir de 1809, tous les titres anciens reviennent, en même temps qu'apparaissent ceux de la nouvelle noblesse créée par Napoléon.

Les maisons de l'Impératrice-Mère et des princesses offrent ce même mélange de noms anciens et modernes. Parmi les noms d'autrefois on distingue ceux de MM. de Clermont-Tonnerre, de Cossé-Brissac, de Forbin, d'Aligre, de Cambis, de Jaucourt, de Quelin, d'Arjuzon, de Laville, de Villeneuve, Victor d'Arlincourt, et de Mmes de Fontanges, de Bressieux, de La Borde-Méréville, de Barral, de Chambaudoin, de Bréhan, de Boubers, d'Albaret, de La Grange, de Mailly-Couronel, etc. Si l'on ajoute à ces noms quelques autres, tels que ceux des ducs de Choiseul-Praslin et de Luynes, placés de bonne heure au Sénat; du marquis de Fénelon, ministre à Francfort; du comte de Montesquiou-Fezensac, fait grand chambellan à la place de M. de Talleyrand, devenu vice-Grand électeur, on en conclura qu'une très-grande partie de l'ancienne noblesse, sinon toute, dès cette première partie de l'Empire, s'était ralliée au gouvernement de Napoléon.

Son génie, les services par lui rendus à la société, la gloire dont il décorait la commune patrie, ses avances généreuses et constantes à des adversaires, dont quelques-uns étaient des ennemis, la persuasion qu'un empire si fort ne pouvait périr, et que l'ancienne monarchie, objet de stériles regrets, était passée sans retour, avaient surtout amené ce résultat; mais il faut en attribuer quelque chose, principalement en ce qui concerne les femmes, aux antécédents de l'Impératrice Joséphine, à son influence sociale, au souvenir de toute sa conduite passée envers le parti royaliste, et à la notoriété de son facile et charmant caractère, qui ne faisait présager aux dames destinées à vivre dans son intimité que de doux et agréables rapports.

Deux femmes qui ne firent point partie de la nouvelle cour, et que nous connaissons déjà, Mme la comtesse de Montesson et Mme Campan, fournirent encore dans cette circonstance, à l'Impératrice Joséphine, le tribut de leur expérience. Elles lui firent connaître les traditions de la cour d'autrefois, et ce fut à elle d'en prendre ou d'en négliger ce que permettait ou défendait l'esprit du temps. Mme de Montesson ne survécut que deux ans à la formation de l'Empire, et cette mort causa de vifs regrets à l'Empereur et à Joséphine. Quant à Mme Campan, quoique soigneuse de vivre à l'écart, et ne voulant pas quitter une profession où bientôt elle allait rendre de nouveaux et plus signalés services, elle continuait, sous le double agrément de l'Impératrice et de son ancienne élève, une correspondance libre, franche quoique toujours guidée par les convenances, où l'une et l'autre trouvaient les plus utiles indications, et des avis que le dévouement seul pouvait dicter.

Mais là ne se bornait pas son intervention. Par un sentiment qui l'honore, elle demanda à l'Impératrice Joséphine de prendre à son service la plupart des anciens employés de la maison de ses infortunés maîtres, ceux du moins [illegible] nme elle, leur avaient été fidèles, et [illegible] i se [illegible] dans des positions intéressantes. [illegible] ent témoigné le désir, et Joséphine, av [illegible] le [illegible] entiment de l'Empereur, s'empressa [illegible] ad [illegible] re auprès d'elle[1].

Dans son [illegible] d [illegible] à son élève de prédilection, Mme Campan réunit et lui adressa, en une sorte

---

[1] Voici à cet égard une curieuse lettre de Mme Campan, adressée à la princesse Louis, sur le ton de la plus maternelle tendresse :

« Mon cher ange, je vous ai beaucoup entretenue, l'autre jour, du désir sincère et ardent de plusieurs officiers de service de Louis XVI et de la Reine, d'être attachés à l'Empereur et à l'Impératrice. Je puis et je dois vous assurer que l'espoir de voir quelques-uns de ces braves gens replacés près de Leurs Majestés, a déjà fait une grande sensation à Versailles. Je viens d'écrire au général Duroc pour lui recommander de nouveau M. Gentil, frère de la première femme de mon mari; c'est un homme très-intéressant et qui tient à une des familles les plus estimées et anciennement les plus riches de Versailles; j'avais remis son mémoire à l'Impératrice. J'ai pris la liberté de vous faire présenter Mme Marco (Saint-Hilaire); sa nomination a charmé tous les camarades de son mari et toute sa nombreuse famille; j'espère que vous aurez été contente de son extérieur : elle a une qualité charmante et très-utile dans une femme de chambre, quelque distinguée qu'elle soit, c'est d'être d'une adresse étonnante; elle a de plus beaucoup de talents, elle entretient une harpe comme un accordeur, écrit à merveille, et est douce et respectueuse.

« J'ai eu, à raison de mon ancienne position et des bontés actuelles de mémoire, le résultat de ses réflexions sur les devoirs et les dangers du pouvoir souverain. Ces pages où les plus graves leçons de l'histoire se mêlent aux fines appréciations du temps présent, font le plus grand honneur au caractère et à l'esprit de celle qui les a écrites, et forment une digne suite aux conseils que nous avons enregistrés déjà. Quelques extraits nouveaux les feront mieux apprécier au lecteur qu'aucune analyse.

« Les princes, dit Mme Campan en débutant[1], ne peuvent être récompensés de leurs vertus et de leurs sacrifices que par l'histoire. La voix publique finit par y graver en caractères ineffaçables l'opinion formée sur eux. Ils doivent donc être sans cesse oc-

---

de votre auguste famille, au moins soixante pétitions ou lettres; j'ai été obligée d'écrire des refus aussi polis qu'ils peuvent l'être, et je désire que vous sachiez les seules personnes que j'ai recommandées, pour qu'on ne dise pas que j'ai passé les bornes que la discrétion et le respect m'indiquaient, ou au moins pour que j'aie en vous un juge instruit. — M. Gentil, ancien possesseur d'une charge de cinquante mille écus, perdus à jamais pour lui. M. Riquebourg, contrôleur de la maison, homme de la plus grande utilité pour les bureaux et la tenue des états, recommandé par Mme Marmont. M. Bardel, commis de la même classe, qui a fourni les états que j'ai remis à l'Impératrice. M. Dumoutier, comme huissier de la chambre. M. Franchet, le troisième piqueur de la Reine. Daignez aussi permettre à M. Glatigny, valet de chambre ordinaire de la Reine, jeune homme parfaitement élevé, de vous présenter, d'ici à deux jours, une lettre et une pétition pour l'Impératrice; vous me ferez grand plaisir de le recommander fortement. Toutes ces personnes ont plus d'un siècle d'existence de leurs familles dans les mêmes emplois, et on peut compter sur leur profond respect, leur dévouement et leur reconnaissance. » (Lettre d'octobre 1804. *Correspondance* de Mme Campan, t. Ier, p. 263.)

[1] *Correspondance*, t. Ier, p. 248.

cupés du présent en pensant au public, de l'avenir en songeant à l'histoire. L'Empereur Napoléon a dit avec autant de vérité que de jugement, dans une de ses réponses aux harangues : « J'ai renoncé aux dou-« ceurs de la vie privée. »

« L'élévation au premier rang d'un empire, place les grands sur un théâtre : le parterre porte toujours les jugements les plus articulés, siffle, applaudit, fait tomber la pièce représentée ou la porte aux nues. La critique raisonnée, le sarcasme plus fin, appartiennent aux loges; image exacte en cela des salons et des compagnies qui les meublent.... Les grands, qui occupent si généralement et si journellement la société, se trouveraient sourds et aveugles, et ignoreraient totalement l'opinion publique, si, aidés par les conseils de la raison, ils ne retenaient avec force la vérité près d'eux. La vérité est timide dans les palais, parce qu'elle n'est point là, comme dans la fable, une espèce de divinité : elle réside dans des cœurs vertueux, mais ces cœurs appartiennent à des êtres dirigés aussi par d'autres sentiments. La prudence porte les uns à se taire lorsqu'ils voient que la vérité ne plaît pas, et ceux qui ne peuvent garder le silence, lorsqu'on ne leur permet plus de la dire, pour ne pas trahir le sentiment de l'honneur, se condamnent volontairement à la retraite. Malheureux les princes qui font ainsi fuir ou taire l'amitié et la vérité!

« La flatterie est à son aise dans les palais; elle semble même y faire sa résidence habituelle; elle y est heureuse; on a toujours le temps de la recevoir et de l'entendre ; elle n'ennuie jamais; elle trouve sans cesse un visage riant; elle favorise tous les goûts; elle applaudit à tous les plaisirs ; elle est invitée à toutes les fêtes; elle est comblée d'honneurs et de fortune. Elle fait, à la vérité, condamner le prince auquel elle s'attache, par les seuls tribunaux qui existent pour lui, le public et la postérité; mais que lui importe? elle a travaillé pour elle; sa famille sera à jamais puissante, et la honte de sa conduite disparaîtra sous le titre flatteur de favori. Elle est difficile à éloigner; sa voix est si douce qu'elle plaît à l'oreille comme la plus délicieuse musique : elle est difficile à reconnaître; elle se déguise souvent et prend des traits de la vérité; elle place quelques mots en apparence sévères, pour donner plus de charme à mille louanges non méritées. Elle ne s'introduit pas seulement dans le cercle et sous la figure des courtisans; elle s'insinue dans l'intérieur le plus intime et marche avec les artistes, les marchands et les serviteurs. Que de sagesse il faut pour s'en défier! Elle forme une telle barrière entre la voix publique et le prince, qu'Aroun al Raschild était obligé de se déguiser pour la connaître, en parcourant les rues et entrant de nuit dans les caravansérails. »

C'est surtout par des exemples empruntés à l'histoire de la cour qu'elle avait connue et de la Reine qu'elle avait servie, que Mme Campan cherche à frapper l'attention de ses lectrices; car on comprend qu'elle s'adresse autant à l'Impératrice Joséphine qu'à la princesse Louis. Un chapitre qu'elle traite à fond et où il est impossible de ne pas reconnaître le désir entouré de prudence et d'habileté, de toucher à l'un des défauts les plus reprochés à Joséphine, est celui qui concerne la judicieuse générosité à laquelle sont tenus les souverains. « Les grands (dit-elle en un style de digne conseillère d'impératrice et de reine), ne doivent faire ni dettes ni économies, ni lésineries ni prodigalités, ni présents mesquins ni dons considérables. Ils sont dotés par le peuple ; le peuple le sait et en parle sans cesse. Ils doivent donc regarder leurs trésors comme des nu[illegible] bienfaisants formés des vapeurs de la terre, et qui sont bénis par le laboureur lorsqu'ils y retombent à p[illegible]pos. Une des raisons qui proscrivent toute accum[illegible]ion d'argent et de trésors, c'est que les grands n'ont rien à eux, pas même leur fortune patrimoniale s'ils quittent le trône, et qu'ils n'ont besoin de rien s'ils y restent. La maison de Bourbon, riche de successions et de dots qui ont souvent apporté à la France des provinces entières, et cela depuis huit siècles, est un exemple récent et terrible de ce que je viens d'avancer. Si l'infortunée Marie-Antoinette eût obtenu l'exil au lieu de la mort, elle n'eût trouvé dans son pays natal que ses diamants personnels, qu'elle avait eu la prudence d'y faire passer dix-huit mois avant sa douloureuse fin ; et si ce fait, innocent en lui-même, avait été connu, il eût été un des plus graves motifs dans un acte d'accusation où on ne lui a reproché que des choses dont elle n'était pas coupable.

« L'avarice et la lésinerie sont donc des défauts graves chez un prince ; il doit éviter également la prodigalité et le désordre. Il faut toujours que ses dépenses soient plus relatives aux autres qu'à lui-même. Pourquoi range-t-on parmi les princes et les princesses prodigues des caractères qui n'étaient vraiment qu'avares ? C'est qu'ils dépensaient pour eux et point pour les autres. Le peuple est si fortement imbu de l'idée vraie que toute la magnificence des grands est puisée dans ses trésors, qu'il ne murmure jamais contre les choses auxquelles il peut prendre part, et est toujours prêt à s'irriter contre celles auxquelles il n'est point admis. Jamais on n'a tant tiré de feux d'artifice, ni illuminé à grands frais des monuments que pendant le gouvernement populaire ; c'était bien l'argent de la nation qui payait ces fêtes, en a-t-elle murmuré ? Non, parce qu'elle y prenait une part active. La reine Marie-Antoinette a fait deux fois illuminer son petit jardin de Trianon ; quelques centaines de malheureux fagots furent brûlés dans les fossés pour faire ressortir les différentes nuances de verdure des arbres étrangers ; mais la cour était seule admise à ces fêtes, et il semblait à entendre les étranges propos qui furent tenus, qu'elle avait brûlé toutes les forêts nationales et épuisé les fonds publics. Pourquoi ? parce que le peuple n'était ni ne pouvait être admis à ces amusements. Occupée dans mes moments de loisir à peindre les qualités aimables et touchantes de Marie-Antoinette, je ne puis être considérée comme son détracteur, et je dois dire la vérité. Cette princesse était plutôt essentiellement avare, et sera dé-

signée dans l'histoire comme pro
n'était pas généreuse. Jamais de
sur le trésor royal une seule ordo
prouve de la manière la plus évi
semblée nationale, maîtresse de t
du trésor, n'a pu en trouver les p
eût juré sa perte. Mais jamais l
un présent; je l'ai vue accorder
a été sévèrement reprochée, aux
Azevèdo, pour n'avoir pas voulu,
musique tout un hiver avec eux,
un présent de deux cents louis...
être généreuse, car sur les 300 0
sette, elle avait économisé plusie
lui en ai connu de 200 000 franc
des effets ou contrats d'argent pl
venus? L'un a été emporté dans
quidam qui devait le faire passer
t-il remis à qui il doit appartenir
a été changé en assignats pour
considérable qui devait être don
la journée du 7 août 1792, p
rable aux projets de défense de
officieux qui avait forgé l'histoire
garda la somme; c'était un hom
pait Madame Élisabeth depuis q
connaissait pas même Péthion.
quelques cent mille francs que
mulés, en évitant soigneusement
généreuse. »

Mme Campan traite ensuite de la nécessité de la décence à la cour, et de l'influence des mœurs des grands sur celles de la nation. « Il est certain, ajoute-t-elle, que les mœurs ont gagné à la révolution. Un moment de désordre extrême, une licence effrénée, l'exemple effrayant de la multiplicité des divorces, le besoin de vivre médiocrement et d'une manière rapprochée, la fuite de ces séducteurs brillants qui avaient érigé en principe l'art de corrompre toutes les femmes, et de brouiller tous les ménages, ont opéré un changement précieux et sensible; les maris ne sont plus disposés à rire de leur honte, et l'on peut assurer que le moment est favorable pour consolider un changement déjà remarqué par tous les étrangers. »

Parmi les devoirs des princes, Mme Campan n'a garde d'oublier cette bienveillance de cœur et de parole qui fait aimer, pardonner la puissance; et sans avoir recours aux précédents historiques, un à-propos exempt de recherche et de flatterie amène naturellement sous sa plume le nom de l'Impératrice. Elle nous apprend ainsi de quelle manière Joséphine s'acquittait de son rôle de souveraine.

« L'affabilité dans la puissance n'a jamais été si nécessaire qu'après un espace de douze ans, où toute puissance supérieure avait disparu; mais ici nous n'avons point à rechercher d'anciens exemples. Qui plus que l'Impératrice sait réunir la dignité nécessaire pour donner une audience, à l'aimable simplicité de la conversation privée? Elle trouve à l'instant ce qu'il faut dire à tous, ce qui concerne leur famille, leurs jouissances, leurs peines : tout est présent à sa mémoire parce qu'elle la place dans son cœur. On croirait que, bornée au cercle peu nombreux de cinq ou six amis, elle en est sans cesse occupée, et un sentiment d'intérêt personnel bien pardonnable porte chaque individu à croire qu'il est de ce petit nombre d'élus. Il suffit donc d'engager toutes les jeunes personnes de sa famille à la prendre pour modèle et à se défier d'une certaine paresse d'action, qui amène une indolence et un ton de froideur que l'on caractérise toujours de hauteur et de dédain, dans les personnes d'un rang élevé. »

Après avoir encore recommandé la protection assidue et éclairée des beaux-arts, Mme Campan termine par quelques justes considérations sur l'influence que peuvent et doivent exercer sur la mode toutes celles qui approchent du trône. « Je ne parlerai pas, dit-elle, de la littérature, ni de la partie des manufactures, ceci serait au-dessus de mes forces : la paix et les vues bienfaisantes du gouvernement assurent leur éclat. Que les princesses n'oublient pas leur influence directe sur les manufactures ; c'est leur goût ou leur caprice qui les fait prospérer en France. Un fichu d'une forme nouvelle porté par l'Impératrice en fait faire six mille dans Paris, cent mille en France. Le point d'Argentan et celui d'Alençon ne sont plus de mode ; que les princesses en portent cet hiver, ces manufactures et ces villes vont renaître. Elles doivent aussi influencer les modes pour la partie recommandable de la décence; l'essentiel est d'être pénétrée de son pouvoir pour en faire un salutaire usage, et l'esprit national doit se porter même sur le choix d'un ruban : c'est la manière réservée à notre sexe de faire la guerre à nos éternels rivaux.... »

On a pressenti, on a indiqué avant nous, cette intervention, cette influence de la première femme de Marie-Antoinette sous le Consulat et au commencement de l'Empire; mais on ne l'avait pas accusée avec ces détails que nous a paru comporter, réclamer même notre sujet. Nous ne pensons pas avoir accordé ici à Mme Campan une importance et une place exagérées. Sa correspondance, ses relations suivies avec l'Impératrice Joséphine et sa fille, avec la reine de Naples et la grande duchesse de Bade, ses autres élèves couronnées, prouvent cette importance et justifient cette place. La confiance et l'estime de Napoléon ne tardèrent pas à lui procurer une position dans laquelle elle allait exercer une influence décisive sur l'éducation de son temps. En 1808, elle fut appelée avec le titre de Surintendante à la direction de la maison créée à Écouen pour élever aux frais de l'État les filles des légionnaires. Cette haute situation, ambitionnée par elle, offrait à Mme Campan un attrait de plus, en ce qu'elle la mettait fréquemment en rapport avec la reine Hortense nommée princesse protectrice des établissements rivaux d'Écouen et de Saint-Denis.

Il nous reste à donner quelques détails sur la vie

intérieure de l'Empereur et de
nous devons emprunter textueller
de ceux qui en étaient les témo
de leur conserver leur vérité et
Voici, pour n'en citer qu'un, ce q
dans les Mémoires de M. de Beaus
du palais :

« Tous les matins, à neuf heur
tait de l'intérieur de ses appartem
il devait l'être toute la journée. I
vice étaient les premiers admis.
ses ordres pour la journée. Imméd
grandes entrées étaient introduite
saient des personnages du plus
avaient droit par leurs charges,
spéciale. Les officiers de la mai
n'étaient pas de service avaient é
d'y être admis. Bien des gens qu
d'hui l'avoir oublié attachaient a
prix à l'usage d'une si flatteuse di
heures et demie, le déjeuner de N
Le préfet du palais allait le pré
dans le salon où il devait déjeune
avec le premier maître d'hôtel, q
les services de détail.... Très-sou
sais de recevoir pendant son
personnes auxquelles il avait acc
C'étaient en général des savants
tels que MM. Monge, Berthollet,
des bâtiments de la Couronne, e

du Musée, qu'il avait emmenés avec lui pendant la campagne d'Égypte, et Corvisart. Parmi les hommes célèbres par de grands talents, c'étaient MM. David, Gérard, Isabey, Talma, Fontaine, son premier architecte, etc.

« Rentré dans son cabinet, Napoléon s'occupait et recevait les ministres ou les directeurs généraux, qui arrivaient avec leur portefeuille. Ces différents travaux duraient jusqu'à six heures du soir, et n'étaient jamais interrompus que les jours de conseil de ministres, ou de conseils d'État. Le dîner était régulièrement servi à six heures. Aux Tuileries et à Saint-Cloud Leurs Majestés dînaient seules, excepté le dimanche, où toute la famille impériale était admise au banquet. L'Empereur, l'Impératrice et Madame-Mère étaient assis sur des fauteuils, et les autres rois, reines, princes ou princesses, etc., n'avaient que des chaises meublantes. Il n'y avait qu'un seul service, relevé par le dessert; les mets les plus simples étaient ceux que Napoléon préférait. Il ne buvait que du vin de chambertin, et le buvait rarement pur. Le service était fait par les pages, secondés par les valets de chambre, les maîtres d'hôtel, les écuyers tranchants, et jamais la livrée. Le dîner durait ordinairement quinze à vingt minutes. Jamais l'Empereur ne buvait ni vin de liqueur, ni liqueur. Il prenait habituellement deux tasses de café pur, une le matin après son déjeuner, et l'autre après son dîner. Tout ce qu'on a dit de l'abus qu'il en faisait est faux et ridicule.... Rentré dans le salon, un page présentait à l'Empereur un plateau de vermeil sur lequel étaient une tasse et un sucrier. Le chef d'office versait le café; l'Impératrice prenait la tasse de l'Empereur; le page et le chef d'office se retiraient; j'attendais que l'Impératrice eût versé le café dans la soucoupe et l'eût présenté à Napoléon : il était arrivé si souvent à ce prince d'oublier de la prendre au moment convenable, que l'Impératrice Joséphine, et après elle l'Impératrice Marie-Louise, avaient imaginé ce galant moyen de remédier à ce petit inconvénient. Je me retirais; peu de temps après l'Empereur rentrait dans son cabinet pour y travailler encore, « car rarement, disait-il, il remettait au lendemain ce qu'il « devait faire dans le jour. » L'Impératrice descendait dans ses appartements par un escalier particulier qui servait de communication aux deux étages et aux deux appartements; elle entrait dans son salon, y trouvait les dames du palais de service, quelques autres dames privilégiées, et les officiers de sa maison; des tables de jeu étaient dressées pour la forme et pour rompre le sérieux d'un cercle. Quelquefois Napoléon y venait par les appartements intérieurs de l'Impératrice, et causait avec autant de simplicité que d'abandon, soit avec les dames du palais, soit avec l'un de nous. Mais en général il restait peu de temps. Les officiers de son service remontaient pour assister à l'audience du *coucher* et recevoir ses ordres pour le lendemain. Telle était la vie habituelle que menait l'Empereur aux Tuileries. Cette uniformité n'était dérangée que lorsqu'il y avait concert, spectacle ou chasse. Ces détails de la vie privée de Napoléon ne s'accordent pas, je le sais, avec ceux qui ont été publiés par des biographes qui n'ont jamais approché cet homme extraordinaire. Ceux que je présente ici sont de la plus grande exactitude.

« Pendant les séjours à Saint-Cloud, sa manière de vivre était la même; il n'y avait d'autre changement que le temps employé, dans la belle saison, à des promenades en calèche. Le conseil des ministres avait lieu tous les mercredis; ces messieurs étaient régulièrement invités à dîner avec Leurs Majestés. A Fontainebleau, Rambouillet ou Compiègne, lorsque Napoléon allait chasser, il y avait toujours une tente de dressée dans la forêt, pour le déjeuner, auquel toutes les personnes du voyage étaient invitées : les dames suivaient la chasse en calèche. Ordinairement huit ou dix personnes du voyage étaient invitées à dîner[1].... »

Telle était l'existence ordinaire à la cour de Napoléon. Aux grands jours, qui revenaient souvent, tout ce que le luxe peut imaginer (l'Empereur le rappelait tout à l'heure sans exagérer) s'y produisait avec un éclat qu'on n'avait pas vu depuis les temps les plus brillants de la monarchie. Joséphine en donnait l'exemple et y apportait un entraînement, une profusion, qui allaient au delà des intentions de son époux. Cette splendeur, ajoutée au merveilleux des conquêtes, fascinait le peuple, enchantait le commerce et attirait les hautes classes. L'opposition à tant de grandeur, à la fois réelle et apparente, existait cependant dans quelques consciences républicaines et chez quelques fidélités royalistes. Les premiers s'isolaient dans le silence. Il n'en était pas de même du côté du faubourg Saint-Germain, resté pur, pour employer son langage. Là vivait, parlait, s'agitait cette *fronderie* des salons qui survit toujours à la liberté d'écrire, et qui est une satisfaction pour ceux dont l'obéissance est contrainte, sans être un danger pour les gouvernements créés et soutenus par le peuple. Ce fut la double erreur de Napoléon d'avoir trop tenu à rallier la portion militante du parti royaliste, et de s'être trop irrité de sa résistance. Fort comme il l'était pendant les cinq premières années de l'Empire, il devait être sûr de la France, séduite, en véritable femme, par les deux choses qui l'entraîneront toujours, le génie et la gloire ; et il n'avait pas à s'inquiéter de ces conversations privées, de ces malices du grand monde, qui naissent, vivent et meurent dans un cercle privilégié et restreint, sans ébranler la foi d'un peuple pour un gouvernement qui sait se garder des fautes essentielles. Mais le bruit et la piqûre du moucheron fatiguent et irritent le lion. Napoléon supportait mal ces bourdonnements de société, et il eut le tort, pourquoi ne pas le dire, d'y répondre par l'exil, et surtout l'exil des femmes à qui il faut pardonner beaucoup de rancune et d'esprit. Joséphine n'approuvait pas ces rudesses de la politique; et si elle ne put faire révoquer les ordres qui bannissaient Mmes de Staël, de Chevreuse et Récamier, elle fit tout ce qui dépendait d'elle pour leur rendre moins amer cet éloignement d'un Paris si regretté.

---

[1] *Mémoires anecdotiques* sur l'intérieur du palais, t. I, p. 2 0.

Mais il est temps de reprendre le cours de notre récit.

Après deux mois d'absence, l'Impératrice revit sa fille, revenue enfin au calme et à la santé. Les deux époux n'avaient cessé de vivre dans la plus cordiale intimité, parcourant ensemble les Pyrénées, et, au retour, visitant dans un incognito tout à fait bourgeois, Toulouse, Sorèze, Nîmes, Marseille, Avignon et Vaucluse, que la reine Hortense dessinait, pendant que le roi Louis, rappelé par cette poétique merveille à sa vocation littéraire, la décrivait en vers de son côté. Au bout d'un mois de séjour à Saint-Cloud, le roi de Hollande partit pour retourner dans ses États, laissant sa femme auprès de l'Impératrice, dans un commencement de grossesse qui lui faisait redouter le climat de la Haye, jusqu'ici peu favorable à sa santé. La reine Hortense garda son fils, pour lequel elle craignait aussi le séjour de la Hollande, auquel elle attribuait la mort de son premier enfant.

Au commencement de septembre 1807, la cour se transporta à Fontainebleau et y resta trois mois. C'était le plus long séjour que l'Empereur eût encore fait dans cette magnifique demeure à laquelle, depuis deux ans, on avait pratiqué de grands travaux de restauration[1]. Il y tint une cour brillante, y reçut un nombre infini d'étrangers, et y eut de grandes audiences diplomatiques. Des fêtes y furent données pour le mariage du nouveau roi de Westphalie, Jérôme Napoléon, avec la princesse Catherine de Wurtemberg, qui, semblable à la princesse de Bavière, épousait alors malgré elle celui que la politique lui avait choisi, mais qui devait, comme la vice-reine d'Italie, se féliciter bientôt d'une union contractée contre son gré.

---

[1] *Souvenirs* de M. de Menneval, t. III, p. 178.

Pendant que dans ce palais embelli tous se réjouissaient de la magnifique position faite à la France par la paix de Tilsit, l'Impératrice Joséphine y recevait au cœur une première atteinte rendue plus pénible par la main qui la lui donnait. Le duc d'Otrante (c'est maintenant le nom de Fouché) avait vu ou cru voir, lorsque Napoléon était encore en Pologne, l'opinion amie de la stabilité s'alarmer de la mort du fils aîné du roi Louis, dans lequel on aimait à pressentir l'héritier de l'Empire. Sans tenir compte du second fils du roi de Hollande, et des espérances que permettait en outre de concevoir la situation de la reine Hortense, il prétendit que, dès lors, la France demandait que l'Empereur transmît à un héritier de son sang le vaste empire créé par lui. Habile à faire parler ou taire l'opinion, il jeta dans le public le mot de divorce, qu'il croyait être la pensée secrète de Napoléon. Il se remua beaucoup, intrigua dans le Sénat et le conseil d'État, espérant au moyen de cette agitation faire trois choses : disposer l'opinion à un acte aussi considérable, y pousser Napoléon et y préparer

Joséphine. M. de Talleyrand avait aussi adopté, dès cette heure hâtive, la même politique. Par un sentiment que nous n'avons pu nous expliquer, il s'était, depuis longtemps, posé en ennemi très-peu couvert de l'Impératrice, et, avec son adresse et sa malice connues, il s'ingéniait à lui rendre plus d'un mauvais office. Il ne pouvait lui reprocher, cependant, que d'avoir, sur sa demande, fortement insisté auprès de l'Empereur pour le faire consentir au mariage de son ministre avec Mme Grandt. Mais c'est peut-être ce que le prince de Bénévent ne lui pardonnait pas, d'avoir réussi lorsque probablement il ne voulait que paraître insister sans s'engager, aimant mieux garder à un autre titre celle qu'on le forçait d'épouser. Quant au duc d'Otrante, il affichait un grand dévouement, une parfaite reconnaissance envers l'Impératrice Joséphine, et c'est pour lui marquer sa gratitude, c'était, disait-il, dans l'intérêt de sa gloire et afin de lui procurer un triomphe où devait éclater sa grandeur d'âme, qu'il vint à Fontainebleau lui faire une proposition anticipée de divorce, sur laquelle les historiens de Napoléon ont peu insisté, mais qui demande de notre part quelques détails.

Il existe à cet égard un souvenir des plus complets, et qui doit dispenser le biographe de Joséphine de tout récit personnel et de la recherche de toute autre autorité. Il a été consigné dans ses véridiques mémoires, par M. de Lavalette, parent par alliance, on le sait, de l'Impératrice Joséphine :

« L'impératrice, raconte-t-il, me fit donner l'ordre de

me rendre, par un escalier dérobé
tement. Je la trouvai abattue, et le
par la plus profonde commotion
« chez moi, me dit-elle, et voici
« — Il faut, Madame, que Votre
« France et à l'Empereur un gr
« votre dévouement. L'Empereur
« lui des enfants qui puissent le c
« à la France une famille qui ôte au
« pérance de retour. Dix années de
« tent plus à la nation et à l'Emp
« enfants de Votre Majesté. Vous
« sous ce rapport, à la consolidat
« la France. Daignez suivre le co
« qui vous est dévoué. La situati
« laquelle vous vous trouvez, vous
« votre gloire et de l'intérêt de to
« fice. Je sais combien il vous se
« âme élevée saura s'y résigner.
« consommera pas : je connais so
« vous. Soyez plus grande qu'il n'
« ce dernier gage de votre dévoue
« l'Empereur; l'histoire vous en
« votre place y sera marquée au-de
« plus illustres qui ont occupé le
« — Je fus si déconcertée de ce dis
« que je ne pus que lui répondre
« à cette étrange proposition, et c
« une réponse dans quelques jou
« donc, me dit-elle, vous qui m'

« parent et comme homme dévoué. N'est-il pas évi-
« dent que Fouché est envoyé par l'Empereur, et
« que mon sort est décidé? Hélas! descendre du
« trône est peu de chose pour moi; qui sait plus
« que moi combien j'y ai répandu de larmes? Mais
« perdre en même temps l'homme à qui j'ai consacré
« mes plus chères affections, le sacrifice est au-
« dessus de mes forces! »

« Je pensai avec l'Impératrice que Fouché avait été envoyé par l'Empereur; mais cette étrange nouvelle m'avait surpris autant qu'elle, et je lui demandai quelques heures de réflexion pour lui répondre. Il ne me fallut pas de longues méditations pour être convaincu que, soit que la proposition eût été faite par ordre de l'Empereur, soit que Fouché voulût avoir la gloire d'opérer un tel changement, elle présentait trop d'avantages pour être abandonnée, et que le sacrifice devait être consommé. Cependant je connaissais trop la tendresse de l'Impératrice pour son mari, pour n'être pas persuadé qu'elle n'irait jamais au devant du sacrifice. Je lui étais dévoué depuis longtemps, j'étais l'ami de son fils et le mari de sa nièce. Il n'était donc pas convenable que je l'encourageasse dans un projet qui pouvait bien n'être que celui d'un ambitieux, et que je rompisse tous les liens qui m'attachaient à cette famille ; et je ne parle pas ici des liens qui pouvaient m'être utiles, mais de ceux de l'amitié. J'engageai l'Impératrice à se taire sur cet objet, à voir venir l'Empereur, et à déclarer à Fouché que son premier devoir était l'attachement à l'Empereur, et le second l'obéissance; qu'ainsi elle ne voulait plus entendre parler de cette affaire que par l'homme qui était le maître de sa destinée. Ce conseil lui convenait, elle le suivit[1]. »

A ce récit si complet, le secrétaire de Napoléon ajoute la preuve que dans cette inhumaine campagne le duc d'Otrante avait agi de son chef et à l'insu de l'Empereur. « Dès la fin de 1807, dit-il[2], Fouché avait essayé de sonder l'opinion publique sur une éventualité de divorce, et il avait jeté en avant l'idée d'une alliance de Napoléon avec la grande-duchesse Catherine de Russie. Il savait que l'Empereur avait de la répugnance à séparer son sort de celui d'une femme dévouée et aimante. Il voulut se donner le mérite de lui forcer la main; il se plaça entre les deux époux, parla à des sénateurs du divorce comme d'un projet arrêté, et se présenta à Joséphine comme un intermédiaire officieux. L'Impératrice, atterrée de cette ouverture, croyant Fouché envoyé par l'Empereur, répondit avec une résignation douloureuse, qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour obéir à son époux. L'Empereur, qui ignorait ces menées, trouva un jour Joséphine en pleurs, et en obtint l'aveu de la démarche que Fouché s'était permise auprès d'elle. Outré de tant d'audace, il fit venir le ministre et le traita comme il méritait de l'être; il lui aurait même à l'instant ôté le portefeuille de la police s'il eût eu en ce moment quelqu'un sous la main. Fouché fit agir Murat et les frères de l'Empereur, qui calmèrent son ressentiment. »

---

[1] *Mémoires* du comte Lavalette, t. II, p. 39.

[2] *Souvenirs* de M. de Menneval, t. Ier, p. 321.

Fouché devait beaucoup à Joséphine. Il usa, dans cette circonstance, de cette ingratitude intrépide qui est le propre des ambitieux qui veulent à tout prix arriver ou se maintenir, race facile à la trahison, que les bienfaits ne gagnent point, car quoi que ce soit qu'ils obtiennent, c'est toujours peu pour leurs insatiables désirs. Le ministre de la police avait fait parler une opinion factice. On ne demandait nulle part, du moins à cette date, le divorce de l'Empereur. L'Impératrice Joséphine était plus que jamais populaire, et on ne pensait pas pouvoir en avoir une meilleure; aussi ce fut avec une satisfaction publique que l'on apprit les vives assurances données par Napoléon à son épouse qu'il ne songeait point à se séparer d'elle. La masse qui dans son affection et son enthousiasme pour le vainqueur de l'Europe, eût donné sans doute beaucoup pour voir à Napoléon, sans divorce, un fils destiné à lui succéder, comprenait que la stabilité de la dynastie impériale était sauvegardée par l'existence du fils du roi Louis, que d'autres pouvaient suivre; et l'Empereur affichait la même pensée en empêchant lui-même sa belle-sœur de conduire ou d'envoyer à La Haye ce jeune prince que son père réclamait, et pour lequel les médecins de Paris redoutaient aussi le climat de la Hollande.

L'Impératrice Joséphine était entièrement rentrée dans son heureuse sécurité, et ne voyant devant elle qu'un avenir assuré, elle allait tenter une dernière et plus pressante démarche pour amener sa vieille mère auprès d'elle, lorsque la nouvelle de sa mort vint bien cruellement troubler le bonheur dont elle jouissait à Fontainebleau. L'Empereur, pour ménager sa sensibilité, lui avait laissé ignorer pendant quelque temps cette perte douloureuse qui donna lieu dans la colonie aux plus touchantes manifestations[1].

[1] A cette occasion, Napoléon fit écrire par le ministre de la marine cette lettre collective au capitaine général, au préfet colonial, et au grand-juge de la Martinique :

« Paris, le 3 octobre 1807.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Messieurs, les lettres par lesquelles vous me rendez compte de la mort de Mme de La Pagerie, et des dispositions qui ont été prises à la suite de ce malheureux événement. Sa Majesté, vivement touchée de cette perte, a désiré qu'on la laissât ignorer quelque temps à l'Impératrice, dont le cœur est encore navré de celle de son auguste petit-fils ; le prince royal de Hollande. Au surplus, l'Empereur m'a chargé de vous exprimer qu'il a été sensible à tout ce que vous avez fait, dans cette occasion, pour rendre les derniers devoirs à Mme de La Pagerie.

« Son intention est que la dépouille mortelle de cette dame reste dans le caveau où elle a été déposée, et qu'on y place une pièce de marbre, sur laquelle on gravera l'inscription suivante, qui couvre déjà le cercueil de plomb :

ROSE CLAIRE
DE TASCHER DE LA PAGERIE,
NÉE SANOIS,
MÈRE DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ET REINE
JOSÉPHINE,
BELLE-MÈRE DE L'EMPEREUR ET ROI NAPOLÉON ;
DÉCÉDÉE
LE 2 JUIN 1807 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.
AUX TROIS ILETS, SUR SON HABITATION, ILE MARTINIQUE.
DANS SA SOIXANTE ET ONZIÈME ANNÉE.

« L'intention de l'Empereur est aussi que les biens de Mme de La Pagerie continuent à être administrés, ainsi que

Après avoir tenu trois mois sa cour à Fontainebleau, Napoléon en partit à la fin de novembre pour aller visiter son royaume d'Italie. Il refusa, en plein hiver, d'emmener avec lui l'Impératrice qui, pour ce voyage plus encore que pour tout autre, demandait à le suivre. L'Empereur sentait qu'il devait quelques satisfactions à Joséphine. Comme à son habitude, il les lui donna dans la personne de son fils, et, le 20 décembre, il promulgua à Milan le statut constitutionnel par lequel, à défaut d'enfants mâles et légitimes dans sa descendance directe, il adoptait le prince Eugène pour son successeur à la couronne d'Italie [1]. Cet acte avait déjà près de deux ans de date. Napoléon l'avait rédigé à Paris le 16 février 1806, un mois après le mariage d'Eugène, afin de réaliser, dès ce moment, la promesse faite par lui au roi de Bavière et à la princesse Auguste. Mais par des considérations politiques que nous n'avons point le temps d'approfondir, il ne voulut pas d'abord rendre publiques l'adoption du vice-Roi et sa désignation comme héritier du trône d'Italie. Sans doute il s'était réservé d'en faire lui-même la publication officielle dans le sein de l'Assemblée italienne, afin de donner à cette importante résolution plus de solennité.

A ce sujet, M. de Menneval, qui accompagnait Na-

---

l'avez arrêté d'abord, par le plus proche parent de S. M. l'Impératrice, jusqu'à ce qu'elle ait fait connaître ses intentions, et que le gérant, ainsi que ceux qui ont bien servi, soient récompensés.

« Recevez, etc. »

(*Archives du Ministère de la marine.*)

[1] M. de Beausset, t. Ier, p. 135.

poléon, fait connaître un détail intéressant : « Pendant le séjour que l'Empereur fit à Milan, dit-il, il créa le prince Eugène *prince de Venise*, et l'appela à la succession de la couronne d'Italie, à défaut de la descendance masculine impériale. Il se fit rendre compte de la signification précise du titre d'*héritier présomptif*, et voulut vérifier lui-même dans le dictionnaire de l'Académie la véritable signification de ce mot...... Dans la séance des trois Colléges, où fut déclarée l'adoption du prince Eugène, on vit Napoléon avertir ce prince que les applaudissements qui éclataient à cette occasion lui étaient adressés, et lui dire de saluer[1]. » Il créa, en outre, princesse de Bologne, avec un riche apanage, la fille aînée du vice-Roi, à laquelle il avait donné lui-même le nom de Joséphine, que cette princesse fait honorer aujourd'hui sur le trône de Suède[2].

Napoléon fut de retour à Paris le 1er janvier 1808,

---

[1] *Souvenirs*, t. Ier, p. 267.

[2] Voici le texte des actes publiés à Milan le 20 décembre :

« NAPOLÉON, etc.,

« Vu le premier statut constitutionnel de notre royaume d'Italie, du 17 mars 1805.

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Nous adoptons pour fils le prince Eugène Napoléon, archichancelier d'État de notre Empire de France, et vice-Roi de notre royaume d'Italie.

« Art. 2. La couronne d'Italie sera, après nous et à défaut de nos enfants et descendants mâles légitimes et naturels, héréditaire dans la personne du prince Eugène et de ses descendants directs, légitimes et naturels, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

« Art. 3. A défaut de nos fils et descendants mâles, légitimes et et alors commença aux Tuileries, et dans tout le monde officiel, une série de réceptions, de bals et de fêtes qui imprimèrent, pendant cet hiver, l'impulsion la plus vive au commerce de luxe de la capitale. On était fier de la grandeur de la France, on croyait à la durée de la paix. Toutes les classes de la population, sauf un coin qui se réservait obstinément dans le fond du faubourg Saint-Germain, prirent part à cet entraînement.

---

naturels, et de fils et descendants mâles, légitimes et naturels, du prince Eugène, la couronne d'Italie sera dévolue au fils ou au parent le plus proche de celui des princes de notre sang qui régnera alors en France.

« Art. 4. Le prince Eugène, notre fils, jouira de tous les honneurs attachés à notre adoption.

« Art. 5. Le droit que lui donne notre adoption, à la couronne d'Italie, ne pourra jamais, en aucun cas et dans aucune circonstance, autoriser ni lui ni ses descendants à élever aucune prétention à la couronne de France, dont la succession est irrévocablement réglée par les Constitutions de l'Empire.

« Donné en notre palais des Tuileries, le 16 février 1806.

« *Signé* NAPOLÉON. »

« NAPOLÉON, etc.,

« Voulant donner une preuve particulière de notre satisfaction à notre bonne ville de Venise,

« Nous avons conféré et conférons par ces présentes lettres patentes, à notre bien-aimé fils le prince Eugène Napoléon, notre héritier présomptif à la couronne d'Italie, le titre de *Prince de Venise*.

« Donné en notre palais royal de Milan, le 20 décembre 1807. »

— « Voulant donner une preuve particulière de notre satisfaction à notre bonne ville de Bologne,

« Nous avons conféré et conférons le titre de *Princesse de Bologne* à notre bien-aimée petite-fille, la princesse Joséphine. »

(*Moniteur* du 26 décembre 1807.)

A la fin de janvier, l'Impératrice Joséphine eut à s'occuper d'un événement de famille auquel elle attachait une grande importance, nous voulons parler du mariage de sa cousine et filleule, Mlle Stéphanie de Tascher. Successivement demandée par M. de Caulincourt, le général Rapp et le prince Pignatelli, Napoléon, dont les desseins sur elle n'étaient pas bien arrêtés, avait ajourné son établissement. Sa proche parenté avec l'Impératrice, l'espèce d'adoption qu'en avait faite l'Empereur, la destinaient aux plus hautes alliances. Elle avait même pu espérer une couronne, car le prince des Asturies, quelques mois auparavant, avait formellement demandé sa main; mais Napoléon avait d'autres projets sur l'Espagne et sur elle. D'ailleurs, en y réfléchissant, l'Empereur avait compris les difficultés d'adopter comme il se l'était promis, mais sans nullement s'engager, Mlle de Tascher, sans accorder le même avantage à ses frères. Il ne lui conféra donc point l'adoption; mais il n'en négocia pas moins pour elle une importante alliance avec l'une des maisons princières de la Belgique, celle d'Aremberg, dont la principauté faisait partie de la Confédération du Rhin. Le jeune prince de ce nom était alors colonel d'un régiment français. Son mariage avec Mlle de Tascher, nommée princesse à cette occasion, eut lieu le 31 janvier dans l'hôtel du roi Louis. L'Empereur et l'Impératrice remplacèrent le père et la mère de la mariée.

Pendant que Paris se livrait ainsi aux fêtes, une grave affaire occupait toutes les méditations de Napoléon. Depuis plusieurs mois la famille royale d'Espagne avait donné le spectacle des plus vives, des plus tristes dissensions : ces faits sont assez connus pour qu'il soit inutile de les rappeler ici. On sait que, pour sauver la vie d'un indigne favori menacé par un soulèvement populaire, Charles IV ayant abdiqué, Ferdinand VII, qui était l'âme de la conjuration, s'empressa de saisir la couronne. Le péril passé, son père voulut la reprendre, et sur la résistance de ce fils peu scrupuleux, le débat fut porté devant leur puissant voisin. Napoléon qui avait vu dans ces querelles intestines les moyens et l'occasion de s'emparer pour un des siens d'une nouvelle couronne, fit d'abord filer une armée en Espagne, sous les ordres de Murat, qui, sous prétexte d'y maintenir la paix, se nantit de Madrid. Ces précautions prises, l'Empereur, accompagné de l'Impératrice, partit le 2 avril, se dirigeant vers Bayonne, lieu de rendez-vous assigné aux princes espagnols.

Napoléon se sépara de l'Impératrice Joséphine à Bordeaux, et partit pour Bayonne, où il arriva le 15 avril, afin d'y faire installer convenablement le château de Marrac qu'il devait occuper. C'est à Bordeaux que Joséphine apprit l'heureux accouchement de sa fille, qui avait mis au monde à Paris, le 20 avril, son troisième fils. Son bonheur éclate dans cette lettre : « Bordeaux, le 23 avril 1808.—Je suis, ma chère Hortense, au comble de la joie ; la nouvelle de ton heureux accouchement m'a été apportée hier par M. de Villeneuve ; j'ai senti mon cœur battre en le voyant entrer ; mais j'avais

l'espérance qu'il n'avait à m'ap
reux événement, et mon presse
trompée. Je viens de recevoir u
l'archichancelier qui m'assure q
ainsi que ton fils. Je sais que Na
n'avoir pas une sœur.... » Deux jo
« Je reçois, ma chère Hortense,
reur qui m'annonce qu'il avait
accouchée d'un garçon, et qu'il
très-grande joie. L'Empereur m
temps de venir le retrouver à Ba
chère fille, que c'est un grand b
ne pas quitter l'Empereur; auss
grand matin[1]. » Ce contentemen
Joséphine eût été bien plus gr
prévoir que cet enfant devait rel
nastie impériale.

La cour resta trois mois à Bay
virent l'arrivée de Ferdinand VII,
de la reine sa mère et du trist
les débats impies de ces prince
mutuelle abdication; les fâcheu
quelles Napoléon, jusque-là pur
faisait entrer dans sa maison u
vertu de cette loi du juste qui p
l'affaiblir au lieu de le rendre pl
roi Joseph, sa présentation à la
la proclamation de Murat comm

---

[1] *Collection* Didot, t. II, p. 285 et 28

rôle de Joséphine fut celui d'une femme chargée de bien traiter ces hôtes forcés, et d'adoucir autant qu'il était en elle, l'amertume de leur sort, qu'ils avaient provoqué, mérité presque par leurs indignes sentiments.

Les affaires d'Espagne terminées et les princes de ce pays partis pour Compiègne et Valençay, l'Empereur et l'Impératrice revinrent à petites journées à Paris, visitant Pau, Toulouse, Bordeaux, Rochefort, Nantes et Tours, et le 14 août ils rentrèrent au palais de Saint-Cloud, l'un et l'autre le visage moins serein qu'au jour de leur départ : Napoléon avait reçu, en route, la nouvelle de notre désastre de Baylen, le premier échec de sa fortune militaire, et Joséphine, avec un instinct sûr chez elle parce qu'il venait du cœur, craignait les suites de cette solution espagnole qu'elle désapprouvait sans oser la blâmer. Sa tristesse était accrue par la rupture qui après d'irritants débats avait éclaté entre l'Empereur et le Pontife qui les avait sacrés, rupture qui venait de se terminer par l'occupation de Rome que devaient bientôt suivre l'annexion des États de l'Église à l'Empire, et l'enlèvement du Pape.

Pour empêcher l'insurrection de s'étendre en Espagne, venger Baylen et arrêter les Anglais qui venaient au secours de la péninsule, Napoléon comprit que sa présence était nécessaire. Mais avant de s'engager à fond dans cette entreprise, il voulut s'assurer par lui-même si les dispositions amicales de l'empereur Alexandre n'étaient point changées. Il lui fit pro-

poser une entrevue à Erfurth qu
les deux souverains y passèren
tobre, au milieu d'une cour resté
princes, et y renouvelèrent leur
poléon se montra charmé des dis
reur de Russie. « Tout va bien, éc
Je suis content d'Alexandre; il d
était femme, je crois que j'en ferai
Ce redoublement d'intimité était l
pératrice Joséphine, car on voul
savait, l'avant-coureur d'une uni
et une princesse russe. M. de
effet, que l'empereur Alexandre
puissant allié, la main de la
sœur, et que celui-ci se borna à é
sans faire de réponse positive[2]. É
grandeur d'Erfurth y poussait,
vorce cheminait dans son esprit,
encore décidé à l'accomplir.

Au retour d'Erfurth, l'Empere
à Paris, et en repartit presque i
l'Espagne où sa présence ne tard
dinaire, à procurer des succès
rapidement à Madrid.

L'Impératrice Joséphine, qui
Napoléon s'engager dans cette
s'était inquiétée pour lui d'un
dans ce pays nouveau, où nos

---

[1] *Collection* Didot, t. II, p. 24.

[2] T. Ier, p. 321.

un échec non éprouvé jusqu'ici. Elle lui en avait témoigné ses appréhensions. Outre les dangers personnels qui attendaient son époux dans cette lutte de guérillas, son sens droit lui faisait craindre que les autres ennemis de l'Empereur ne missent à profit ses embarras au delà des Pyrénées pour recommencer la lutte de l'autre côté du Rhin, et elle en avait pris texte, sortant de sa réserve habituelle, pour le conjurer de mettre fin à ces guerres toujours renaissantes. Napoléon, qui, de ce cœur dévoué, acceptait tout, s'était efforcé de rassurer l'Impératrice au départ, et, pendant cette campagne de deux mois, il mit un soin particulier à la tenir au courant de ses opérations et de sa santé. Nous ne pouvons prendre qu'une page dans sa correspondance. Elle sera curieuse à cause de l'animation inusitée avec laquelle il parle de ces ennemis acharnés et jusqu'à présent invisibles qu'il a pu joindre et battre enfin.

(Le 22 décembre 1808). — « Je pars à l'instant pour manœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leur renfort et vouloir faire les crânes. Le temps est beau, ma santé parfaite; sois sans inquiétude.

(Benavente, le 31 décembre 1808). — « Mon amie, je suis à la poursuite des Anglais depuis quelques jours, mais ils fuient épouvantés. Ils ont lâchement abandonné les débris de l'armée de la Romana, pour ne pas retarder leur retraite d'une demi-journée. Plus de cent chariots de bagages sont déjà pris. Le temps est bien mauvais.

« Lefèvre a été pris ; il m'a fait une échauffou-

rée avec 300 chasseurs : ces cr
rivière à la nage, et ont été se j
cavalerie anglaise; ils en ont bea
retour Lefèvre a eu son cheval bl
courant l'a conduit sur la rive où
il a été pris. Console sa femme[1].
Bessières, avec 10 000 chevau
Bonne année à tout le monde. »

(Le 3 janvier 1809.) — « Je
tes lettres du 18 et du 21. Je p
l'épée dans les reins. Le temps
reux, mais tout va bien. Adieu,
toi. Bonne et bien bonne année à

(Le 9 janvier.) — « Mousta
lettre de toi du 31 décembre. Je v
tu es triste et que tu as l'inquiétu
triche ne me fera pas la guerre.
j'ai 150 000 hommes en Allemag
Rhin, et 400 000 Allemands po
Russie ne se séparera pas de
Paris. Tout marche bien. Je serai
je le croirai utile. Je te conseill
aux revenants. Un beau jour à d
tin.... Mais adieu, mon amie. Je
suis tout à toi[2]. »

Les craintes de l'Impératrice
dèrent pas à se réaliser. Toujo
soumise, l'Autriche profitait d

---

[1] Il est question du général Lefèvre-De

[2] *Collection Didot*, t. II, p. 43-52.

Napoléon pour recommencer la guerre. L'Empereur, avisé de ses préparatifs hostiles et ne pouvant plus se méprendre sur les desseins de la cour de Vienne, se vit obligé d'abandonner l'Espagne avant d'en avoir consolidé la conquête. Le 23 janvier 1809 il rentrait aux Tuileries. Deux mois lui suffirent pour prendre toutes ses dispositions; et ayant appris, le 12 avril, que l'archiduc Charles était entré en Bavière, il partit la nuit suivante, emmenant avec lui l'Impératrice, qu'il laissa à Strasbourg, où elle devait séjourner comme en 1805. Quatre jours après il se trouvait à son quartier général de Donawerth, et, dès le lendemain, il recommença le cours de ses succès, qui, en un mois, le rendirent, pour la seconde fois, maître de la capitale de l'Autriche.

Nous possédons, sur cette troisième campagne d'Allemagne, vingt-cinq lettres de Napoléon à sa femme, ou plutôt vingt-cinq billets très-courts, car l'Empereur devient de plus en plus laconique. Les exigences de notre sujet nous avertissent de restreindre les citations. Il nous reste, en effet, à raconter en détail l'époque la plus décisive de la vie de l'Impératrice Joséphine. Qu'on nous permette toutefois encore quelques extraits indispensables.

Napoléon, on le sait, dans cette campagne fut légèrement blessé d'une balle au pied, en faisant le siége de Ratisbonne. Cet événement, qui avait un instant inquiété l'armée, répandit dans Paris une émotion exagérée par le zèle ou les commentaires hostiles. Mais on comprend les sincères alarmes de l'Impératrice Joséphine. Pour la rassurer, l'Empereur nie même toute blessure. « Mon amie, lui répond-il le 6 mai, j'ai reçu ta lettre. La balle qui m'a touché ne m'a pas blessé; elle a à peine rasé le tendon d'Achille. Ma santé est fort bonne; tu as tort de t'inquiéter. Mes affaires vont fort bien. Tout à toi[1]. » Le 12, il lui annonce en peu de mots la prise de Vienne, et, le 27, il lui fait connaître l'arrivée sur le Danube du prince Eugène, qui, après avoir mené battant les Autrichiens depuis l'Isonzo jusqu'au sein de l'empire, lui amenait, au moment le plus opportun, son armée italienne pleine d'ardeur et de légitime orgueil. Napoléon, qui sait bien le plaisir qu'il va faire, est un peu plus long en parlant à l'Impératrice de son fils : « Je t'expédie un page, lui dit-il, pour t'apprendre qu'Eugène m'a rejoint avec toute son armée; qu'il a rempli parfaitement le but que je lui avais demandé; qu'il a presque entièrement détruit l'armée ennemie qui était devant lui. Je t'envoie ma proclamation à l'armée d'Italie, qui te fera comprendre tout cela. Je me porte fort bien. Tout à toi. — *P. S.* Tu peux faire imprimer cette proclamation à Strasbourg, et la faire traduire en français et en allemand, pour qu'on la répande dans toute l'Allemagne. Remets au page qui va à Paris une copie de la proclamation[2]. » Le vice-roi arrivait à propos, comme nous venons de le dire, pour renforcer la grande armée, rudement éprouvée par la laborieuse victoire d'Essling, qui nous coûtait l'intrépide Lannes, vif objet des regrets de la France et de l'Empereur. Le 31 mai, jour de sa mort, Napoléon apprend cette grande perte à l'Impératrice par un seul mot, qui indique la douleur de son âme : « .... La perte du duc de Montébello, qui est mort ce matin, m'a fort affligé. Ainsi tout finit !... Adieu, mon amie. Si tu peux contribuer à consoler la pauvre maréchale, fais-le. Tout à toi[1]. »

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 57.
[2] *Ibid.*, p. 62.

Eugène avait mis à profit les leçons de son maître et de son père adoptif. Le 14 juin, il remporte en Hongrie, où il avait été envoyé pour combattre la seconde armée autrichienne, une véritable victoire, appelée par l'Empereur, précieux éloge, *la Petite fille de la bataille de Marengo*[2]. Napoléon expédia à l'instant à l'Impératrice un courrier exprès pour lui porter cette bonne nouvelle, qui allait la rendre heureuse et fière. « Je t'expédie un page, lui écrit-il, pour t'annoncer que le 14, anniversaire de Marengo, Eugène a gagné une bataille contre l'archiduc Jean et l'archiduc Palatin, à Raab, en Hongrie; qu'il leur a pris 3000 hommes, plusieurs pièces de canon, quatre drapeaux, et les a poursuivis fort loin sur le chemin de Bude[3]. » Vingt jours après Napoléon terminait la lutte à Wagram par une dernière victoire, l'égale d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, et c'est du même ton qu'à ces dates mémorables il en informe l'Impératrice Joséphine. « *7 juillet, à cinq heures du matin.* Je t'expédie un page pour te donner la bonne nouvelle de la victoire d'Ébersdorf, que j'ai remportée le 5, et de celle de Wagram, que j'ai remportée le 6. L'armée ennemie fuit en désordre, et tout marche selon mes vœux. Eugène se porte fort bien. Le prince Aldobrandini est blessé, mais légèrement. Bessières a eu un boulet qui lui a touché le gras de la cuisse; la blessure est très-légère. Lasalle a été tué. Mes pertes sont assez fortes, mais la victoire est décisive et complète. Nous avons plus de cent pièces de canon, douze drapeaux, beaucoup de prisonniers. Je suis brûlé par le soleil. Adieu, mon amie, je t'embrasse. Bien des choses à Hortense. » — « Le 9 (*à deux heures du matin*). Tout va ici selon mes désirs, mon amie. Mes ennemis sont défaits, battus, tout à fait en déroute. Ils étaient très-nombreux, je les ai écrasés[1]. » Le 13 juillet, un armistice fut conclu entre les deux armées, et l'on entra en négociation pour arriver à une paix plus durable entre les deux empires.

---

[1] *Collection Didot*, p. 66.

[2] M. de Menneval, t. I^{er}, p. 302.

[3] *Collection Didot*, t. II, p. 70.

Ces négociations prirent trois grands mois, que Napoléon passa à Vienne et à Schœnbrunn ou dans les environs, pendant que l'Impératrice Joséphine revenue de Strasbourg, vivait retirée à la Malmaison, où elle avait tout d'un coup retrouvé les mêmes soucis et les mêmes inquiétudes qui l'avaient agitée lors de la campagne de Pologne en 1807 et de l'entrevue d'Erfurth. Les nouvelles qui venaient de l'armée étaient bien propres à éveiller ses craintes de toute sorte. La tentative de l'étudiant Staaps l'avait effrayée pour la conservation de son époux ; les réflexions que ce crime avorté faisait naître en Allemagne et en France l'alarmaient sur sa propre situation. En effet, là-bas comme ici on s'inquiétait, d'une manière plus sérieuse que jamais, du sort de l'Empire, si un boulet ennemi ou le poignard d'un assassin venaient à faire disparaître son fondateur. On reparlait donc de divorce. Le plus grand nombre disait qu'un héritier issu de Napoléon lui-même pouvait seul, en cas de malheur, ce malheur fût-il prochain et l'héritier encore enfant, rallier toutes les volontés et faire taire toutes les ambitions. Quelques-uns, uniquement préoccupés des nécessités actuelles d'une monarchie militaire, jetaient en avant le nom de Murat ; d'autres, plus nombreux, pensaient à Eugène, grandi par sa dernière victoire. Napoléon était au courant de ces préoccupations, qui l'obsédaient lui-même. Il examina froidement toutes ces éventualités et ces combinaisons dynastiques, et, sous l'impression des discussions de famille, dont il avait trop souvent été témoin pendant ces dix années écoulées, il se persuada qu'en dehors d'un héritier direct, sa succession serait fatalement disputée et divisée comme celle d'Alexandre. L'Autriche, sans doute, profitant habilement de ces dispositions, jeta alors en avant quelque proposition matrimoniale. On n'en a pas la preuve, mais on le croit ; et Napoléon, alors, assuré, en cas d'un nouveau mariage, d'une alliance, soit avec la Russie, qui avait déjà fait ses offres, soit avec l'Autriche, deux grands empires, se décida en même temps au divorce et à la paix.

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 70 et 76.

La paix signée, l'Empereur se rendit à Munich le 21 octobre, et de là il adressa à Joséphine ces trois seules lignes, courte préface de leur nouvelle destinée : « Mon amie, je pars dans une heure. Je serai arrivé à Fontainebleau du 26 au 27 ; tu peux t'y rendre avec quelques dames. NAPOLÉON[1]. »

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 99.

CHAPITRE IX.

Le Divorce.

Napoléon précipita tellement son retour qu'il arriva à Fontainebleau le 26 à neuf heures du matin, avant tous ceux auxquels il avait donné rendez-vous, même avant l'Impératrice. Il y rentrait triomphant et soucieux, car il avait pris la pénible mais inébranlable détermination de rompre le lien qui l'unissait à Joséphine. Il savait qu'il allait briser ce cœur si dévoué, qui aimait en lui l'homme et non le souverain; et lui-même, se croyant obligé d'en venir là par la nécessité de sa politique et la fatalité de sa destinée, il sentait son âme troublée d'avance à l'idée de se séparer pour toujours de cette compagne de sa jeune gloire, qui avait fait pendant quinze ans le charme de sa vie.

Durant ces quinze années, Joséphine s'était presque constamment débattue contre cette pensée du divorce agitée avec une passion contraire à leurs intérêts par ceux des membres de la famille de son époux qui ne l'aimaient pas, et qui étendaient à ses enfants leur antipathie et leur jalousie. Au retour d'Égypte, lors du Consulat à vie, à la formation de l'Empire, à la veille du Couronnement, après la paix de Tilsitt, la tendresse de Napoléon l'avait noblement protégée. Depuis deux ans toutefois la mort du prince royal de Hollande avait éveillé chez lui la première idée d'une séparation obstinément repoussée jusque-là. Quoique vertement blâmée, l'indiscrétion de Fouché lui fut une occasion naturelle d'y penser. Les avances de la Russie à Erfurth avaient aussi fait sur son amour-propre et sur son souci dynastique, une vive impression. Pendant la dernière campagne, le péril auquel il venait d'échapper; les propositions matrimoniales qu'il est plus que probable qu'il avait reçues de l'Autriche en signant la paix; la certitude qu'il ne pouvait plus espérer d'enfant de sa femme, et la persuasion qu'une autre union lui en donnerait; tout cela l'avait enfin décidé à accomplir un acte qui lui semblait maintenant indispensable à la force de sa dynastie et au repos de la France.

Mais l'Empereur, nous l'avons dit souvent, redoutait par-dessus tout les pleurs et la douleur de Joséphine. Son cœur dont on a dit qu'il était *trop famille,* [1] parce qu'il aimait à combler de biens tous les siens, avait peur de voir souffrir. Aussi cet homme si fort, dont la fière et indomptable volonté a affronté sans s'émouvoir les situations politiques les plus scabreuses, les coalitions les plus menaçantes et les plus terribles luttes armées, arrive à Fontainebleau, au comble de la puissance humaine, ayant tout dompté en Europe, et cependant hésitant, tremblant même pour entamer cette campagne du divorce qui lui paraît plus redoutable que la lutte dont il revient triomphant. Voilà donc enfin Napoléon et Joséphine en présence, et nous allons voir se dérouler un de ces drames dignes des regards de l'histoire, car elle n'a jamais noté une séparation royale plus touchante et accomplie dans de plus grandes circonstances: d'un côté l'inflexible raison d'État, et de l'autre le souvenir d'une vie intime, d'un amour mutuel, d'un bonheur réciproque de quinze années; et, quelles années, les plus glorieuses dans le passé de la France, les plus radieuses, les plus enivrantes dans l'existence d'une femme.

---

[1] Expression de Mme Campan. (*Souvenirs* de M. le docteur Maigne, p. 27.)

Toute l'Europe a lu, dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, cet épisode émouvant du Divorce, raconté par l'homme d'État historien, avec un art dont lui seul a le secret, et qui est d'autant plus grand qu'il paraît moins. Le lecteur approuvera, et l'éminent écrivain voudra bien pardonner les larges emprunts que nous allons demander à ce livre populaire, où l'Empire revit dans sa grandeur, ses fautes et ses revers, pour la gloire et l'instruction de la France.

La première visite que reçut l'Empereur en arrivant au palais de Fontainebleau, fut celle de l'archichancelier Cambacérès. C'était de tous ses conseillers celui qui avait le plus, et depuis le plus longtemps, sa confiance. Il avait voulu le voir avant tous les autres, afin d'obtenir de lui d'exacts renseignements sur tout ce qu'il lui importait de savoir de la situation intime de la France, que la gloire seule semblait ne plus satisfaire, et aussi afin de lui communiquer les projets arrêtés dans son esprit.

Après avoir épuisé divers sujets, Napoléon, ajoute M. Thiers, « arriva ensuite à l'objet essentiel, à celui qui le préoccupait le plus, à la dissolution de son mariage avec l'impératrice Joséphine. Il aimait cette ancienne compagne de sa vie, bien qu'il ne lui gardât pas une scrupuleuse fidélité, et il en coûtait cruellement à son cœur de se séparer d'elle ; mais à mesure que l'opinion s'éloignait, il se plaisait à supposer que ce n'étaient pas ses fautes, mais le défaut d'avenir, qui menaçait d'une caducité précoce son trône glorieux. La pensée de consolider ce qu'il sentait trembler sous ses pieds, était sa préoccupation dominante, comme si une nouvelle femme, choisie, obtenue, placée aux Tuileries, devenue mère d'un héritier mâle, les fautes qui lui avaient attiré le monde entier sur les bras, avaient dû ne plus être que des causes sans effet. Il était utile sans doute d'avoir un héritier incontesté, mais mieux, cent fois mieux eût valu être prudent et sage ! Cependant, malgré ce besoin d'avoir un fils, Napoléon, qui n'avait pu, après Tilsit, au faîte même de la gloire et de la puissance, se décider au sacrifice de Joséphine, venait enfin de s'y résoudre, parce qu'il avait senti l'Empire ébranlé, et il allait chercher dans un mariage nouveau la solidité qu'il eût fallu demander à une conduite habile et modérée.

« Il parla donc de ce grave objet à l'archichancelier Cambacérès, déclara qu'il n'y avait aucun prince de sa famille qui pût lui succéder, jeta sur les misères de cette famille un regard triste et profond, dit que ses frères étaient incapables de régner, profondément jaloux les uns des autres, et nullement disposés à obéir à son successeur, si l'hérédité directe ne leur faisait une loi de reconnaître dans ce successeur le continuateur de l'Empire. Il montra toutefois pour le prince Eugène une préférence marquée, se loua de lui, de ses services, de sa modestie, de son dévouement sans bornes, mais déclara que l'adoption ne suffirait pas pour le faire accepter après sa mort, comme héritier de l'Empire; et il ajouta que certain d'avoir des enfants avec une autre femme que Joséphine, il avait pris la résolution de divorcer; qu'il n'en avait rien dit surtout à celle qui allait être sacrifiée, que cet aveu lui était très-pénible, qu'il attendait le prince Eugène, chargé de préparer sa mère, et que jusque-là il voulait que le secret le plus absolu fût gardé. Le prince Cambacérès apprit avec le plus vif déplaisir cette détermination, car, ainsi que tout le monde, il aimait Joséphine, et il sentait bien que Napoléon, en la répudiant, allait s'éloigner encore davantage de son passé, passé qui était celui des saines idées, des desseins modérés, passé dans lequel étaient compris tous les hommes de la Révolution, et duquel Napoléon ne se séparerait pas sans rompre avec eux. La même prudence qui l'avait porté à condamner la conversion du Consulat en Empire, le portait à condamner une alliance avec quelque ancienne dynastie, sentant bien que la plus sûre consolidation c'était la durée, et que la durée dépendait uniquement de la sagesse dans la conduite. Il fit quelques timides représentations fondées sur la faveur dont Joséphine jouissait en France, sur l'affection que lui avaient vouée le peuple et surtout les militaires habitués à voir en elle l'épouse bienveillante de leur général, sur les souvenirs révolutionnaires qui se rattachaient à elle, sur le nouveau pas qu'il semblerait faire vers l'ancien régime, en éloignant la veuve Beauharnais pour épouser une fille des Habsbourg ou des Romanoff. A toutes ces remarques, présentées d'ailleurs avec une extrême réserve, Napoléon répondit en maître absolu, dont la volonté planant sur le monde, était en quelque sorte devenue le destin même. Il lui fallait un héritier : cet héritier obtenu, l'Empire, suivant lui, serait fondé définitivement. Le vieux conseiller du Premier Consul, confondu de la hauteur de son maître, se soumit en silence, dédommagé du reste par une bienveillance infinie, de l'inflexibilité des volontés qu'il avait à combattre. Il fut convenu qu'on se tairait jusqu'à l'arrivée du prince Eugène[1]. »

L'archichancelier consigna, tant il fut frappé, dans ses *Souvenirs*, l'impression produite sur lui par cette conversation : « Nous fûmes seuls, dit-il, pendant plusieurs heures. L'Empereur l'avait voulu ainsi, afin de m'entretenir à loisir d'une foule d'objets.... Pendant cet entretien, Napoléon me parut préoccupé de sa grandeur; il avait l'air de se promener au milieu de sa gloire. Ce qu'il dit avait un caractère de hauteur qui me fit craindre de ne plus obtenir de lui aucun de ces ménagements délicats dont il avait lui-même reconnu la nécessité pour conduire un peuple libre, ou qui veut paraître tel [1]. »

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, t. XI, p. 319-322.

L'Impératrice n'arriva à Fontainebleau que dans l'après-midi, n'ayant point compté sur la rapidité extraordinaire du retour de l'Empereur. « Ce retard, raconte le préfet du Palais de service, occasionna une petite scène de reproches de la part de Napoléon [2]. » Mais Joséphine se montra si heureuse de le revoir, que celui-ci redevint affectueux pour elle, toutefois sans pouvoir ou plutôt sans vouloir dissimuler la préoccupation de son esprit. L'Impératrice Joséphine, dès ce premier instant, éprouva un serrement de cœur qui lui fut un pressentiment du danger qui la menaçait. Pendant les premiers jours de leur vie à Fontainebleau, d'autres symptômes vinrent alarmer sa tendresse. Le plus significatif de tous était l'interruption de la communication privée qui existait là comme ailleurs entre son appartement et celui de l'Empereur. Cette partie du château était alors en réparation, et les ouvriers s'y trouvaient même encore lors de la brusque arrivée de Napoléon. Les meubles entassés dans le couloir commun pouvaient donc n'être qu'un accident. L'Impératrice en fit timidement la remarque à M. Bausset, qui, pour dissiper ses soupçons, prit su lui d'affirmer qu'en effet ce n'était là qu'un simple accident. Elle n'osa s'en plaindre à son époux, de crainte de provoquer une explication qu'elle désirai t redoutait tout à la fois. L'Empereur, de son côté, appliquait à laisser pressentir à l'infortunée le ifice qu'il allait lui demander, mais sans s'expliquer, et plutôt par des indices qui lui donnaient à réfléchir que par des paroles explicites[1]. « Une froideur inaccoutumée (ajoute le secrétaire intime de Napoléon, qui connaissait les projets de son maître), l'interruption des communications, qui jusque-là étaient restées ouvertes entre leurs appartements; la rareté et la brièveté des moments que lui accordait l'Empereur; quelques orages passagers, suscités par les plus légers prétextes, qui troublaient ce ménage ordinairement si paisible; l'arrivée successive des souverains alliés dont elle cherchait à interpréter la présence; tout cela causait à l'Impératrice Joséphine les plus vives alarmes. L'excès de sa préoccupation la ramenait sans cesse à moi. Je n'avais que des réponses évasives à lui donner. Mon rôle devenait embarrassant, et pour échapper à ses questions, j'étais obligé de l'éviter. Mais cette persévérance à me soustraire à ce que j'ose appeler ses obsessions, lui paraissait plus significative que des paroles. Son anxiété était portée au comble. Elle n'osait aborder ce sujet brûlant quand elle pouvait retenir un moment l'Empereur, de peur qu'un fatal arrêt ne vînt à tomber de sa bouche. Cet état était trop violent pour durer long-temps; il avait jeté dans leurs rapports journaliers une contrainte qui était pour tous deux un supplice intolérable [1]. »

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XI. « L'archichancelier Cambacérès, ajoute en note M. Thiers, a raconté avec discrétion dans ses *Mémoires* le long entretien qu'il eut ce jour-là avec l'Empereur, et n'a énoncé que les titres des objets dont il fut question. C'est dans les nombreuses lettres de Napoléon que j'ai pu retrouver le sens de cette conversation, et c'est dans ces documents authentiques que j'ai pris, en la reproduisant avec une scrupuleuse exactitude, la pensée de Napoléon sur chaque objet. »

[2] M. de Bausset, t. Ier, p. 367.

---

[1] *Souvenirs* de M. de Monneval, t. Ier, p. 322.

Napoléon avait été rejoint par sa famille, qu'il avait, sans doute en vue du divorce, réunie tout entière à Paris. La reine Hortense était venue la première, devinant avec le cœur que l'Impératrice avait besoin d'appui. « Sa fille, dit M. Thiers [2], devenue reine de Hollande, malheureuse par les sombres défiances de son époux, séparée de lui, était accourue auprès de sa mère pour la consoler, et, en la trouvant si désolée, elle finissait presque par désirer pour elle l'explication, quelle qu'elle fût, de ce secret funeste. » L'Empereur affectait d'aller se promener sans l'Impératrice; il passait habituellement ses soirées chez la princesse Borghèse, la plus animée de ses sœurs contre Joséphine. « Enfin, ajoute l'historien de Napoléon, au milieu de l'affluence empressée de sa cour, l'Empereur avait distingué une ou deux femmes, et il s'était peu gêné pour montrer ses goûts, malgré les accès de jalousie de l'Impératrice Joséphine, qu'il ne ménageait plus, qu'il désespérait même par sa manière d'être, comme s'il eût voulu la préparer à renoncer à lui, ou puiser lui-même dans des désagréments intérieurs, le courage de rompre qu'il n'avait pas[1]. » Aussi la fierté de la reine Hortense était-elle révoltée de la situation humiliée faite à sa mère, devant la cour, la famille de l'Empereur et les invités de Fontainebleau, par cette froideur presque dure qu'affectait Napoléon, et plutôt que de la voir plus long-temps souffrir ainsi, elle appelait de ses vœux, non plus seulement une explication, mais la séparation qu'elle pressentait, et qui devait ruiner l'avenir de ses enfants et celui de son frère.

---

[1] *Souvenirs* de M. de Menneval, t. Ier, p. 334.

[2] T. XI, p. 323.

Le 14 novembre, toute la cour revint à Paris. Probablement pour éviter le tête-à-tête avec Joséphine, l'Empereur fit la route à cheval. Il fut reçu, à son arrivée, comme après Austerlitz, comme après Tilsitt, et les réjouissances pour cette troisième paix ; que l'on aimait à croire définitive, commencèrent en présence d'une affluence de souverains comme Paris n'en avait jamais vu. Indépendamment des rois et reines de Hollande, de Westphalie et de Naples, le roi de Saxe, le roi de Wurtemberg, le roi et la reine de Bavière, arrivèrent pour féliciter en personne Napoléon de ses succès. L'Impératrice Joséphine se vit obligée de paraître à ces fêtes de cour, le sourire sur les lèvres, tout en ayant la mort dans le cœur. L'Empereur continuait, aux Tuileries, ce système de froideur, de sécheresse blessante qu'il s'était imposé, pendant que les courtisans, avec ce merveilleux instinct qui leur révèle le déclin de la puissance, commençaient à faire le vide autour de celle qu'ils obsédaient naguère. Aussi Napoléon avait hâte de mettre fin à une situation douloureuse pour lui, cruelle pour la femme qu'il aimait toujours, car il s'en apercevait surtout au moment où il allait la sacrifier. Il fit donc expédier par le télégraphe, au prince Eugène, un nouvel ordre de se rendre à Paris sur-le-champ, sans lui rien dire de l'objet pour lequel il le mandait. Il arrêta avec l'archichancelier la forme de son divorce : « Il montra, raconte M. Thiers d'après Cambacérès lui-même[1], la résolution où il était d'entourer cet acte des formes les plus affectueuses, les plus honorables pour Joséphine. Il ne voulait rien de ce qui pouvait ressembler à une répudiation, et n'admettait qu'une simple dissolution du lien conjugal, fondée sur le consentement mutuel, consentement fondé lui-même sur l'intérêt de l'Empire. Il fut convenu qu'après un conseil de famille, dans lequel l'archichancelier recevrait l'expression de la volonté des deux époux, un sénatus-consulte, rendu par le Sénat, en forme solennelle, prononcerait la dissolution du lien civil, et que dans ce même acte le sort de Joséphine serait assuré magnifiquement.... Il entendait la conserver auprès de lui comme la meilleure et la plus tendre amie. » Quant au lien religieux résultant de la bénédiction nuptiale reçue la veille du Couronnement dans la chapelle des Tuileries, l'Empereur chargea l'archichancelier d'aviser avec quelques prélats aux moyens de le dissoudre sans avoir besoin de s'adresser au Souverain Pontife, « duquel on ne pouvait rien attendre dans l'état des relations de l'Empire avec l'Église romaine[1]. » On peut ajouter, eu égard à l'affection particulière de Pie VII pour Joséphine, que le Pape eût énergiquement résisté à ce détrônement d'une femme sacrée par ses mains.

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XI, p. 327.

---

[1] T. XI, p. 335.

Napoléon s'ouvrit ensuite à son ministre des affaires étrangères, M. de Champagny, duc de Cadore, sur la question du choix de l'épouse qui remplacerait l'Impératrice Joséphine. L'empereur de Russie, à Erfurth, lui avait offert sa sœur, la princesse Anne; les ministres d'Autriche, dans les dernières négociations, lui avaient assez donné à entendre qu'une de leurs archiduchesses était à sa disposition. Il se décida d'abord pour l'alliance russe, et fit expédier l'ordre par M. de Champagny à son ambassadeur, M. de Caulaincourt, de demander formellement à Alexandre s'il pouvait compter sur la princesse, sa sœur[2].

La fin de novembre approchait. Napoléon n'attendait plus que l'arrivée du vice-roi pour faire connaître à l'Impératrice Joséphine, d'une manière définitive, sa détermination. Mais le prince Eugène ne pouvait être à Paris que dans les premiers jours du mois suivant, et les choses en étaient arrivées à ce point entre les deux époux, que l'Empereur, qui ne voulait pas encore parler, ne pouvait plus se taire, par humanité pour l'infortunée qui ne voyant pas se réaliser le malheur qu'elle redoutait depuis un mois, finissait par ne plus y croire et se reprenait à espérer. Napoléon chercha autour de lui quelqu'un qui pût et voulût éclairer l'Impératrice sur sa véritable situation. Il s'adressa à un homme aussi dévoué à sa personne qu'affectionné pour Joséphine, M. de La Valette, et il lui proposa de se charger de cette délicate mission. C'est à celui-ci que nous devons la connaissance de ce fait, qui n'a pas été relevé dans les différents récits du divorce, et qui indique l'invincible répugnance qu'avait Napoléon à entrer avec sa femme dans une explication directe à ce sujet.

---

[1] M. Thiers, t. XI, p. 337.

[2] *Ibid.*, p. 340. — M. de Bausset, t. Ier, p. 359 et 374.

Nous nous bornons à copier : « Peu de jours avant, raconte M. La Valette[1], l'Empereur m'avait fait appeler. Il désirait qu'un ami de l'Impératrice pût rendre moins amer le breuvage qui allait lui être présenté : sa pensée se fixa sur moi. — « La nation a tant fait pour « moi, me dit-il, que je lui dois le sacrifice de ma « plus chère affection. Eugène n'est pas assez jeune « pour que je puisse le maintenir comme mon suc« cesseur : je ne suis pas assez vieux pour ne pas

---

[1] *Mémoires*, t. II, p. 44.

« espérer d'avoir des enfants, et cependant je ne peux « en espérer d'elle; le repos de la France exige que « je me choisisse une nouvelle compagne. Depuis « plusieurs mois l'Impératrice vit dans les tourments « de l'incertitude. Tout est terminé pour une nou« velle union. Vous êtes le mari de sa nièce; elle « vous honore de son estime, voulez-vous vous char« ger de lui annoncer cette triste nouvelle, et de la « préparer à sa nouvelle destinée? » — Je lui répondis que ma position vis-à-vis de l'Impératrice ne me permettait pas de me charger d'une telle commission; que l'attachement que je lui avais voué ne me donnait aucune raison plausible pour justifier une telle infortune, et qu'il me paraissait plus convenable que Sa Majesté voulût bien donner un tel ordre à quelqu'un qui fût dans une position moins délicate pour un tel ministère. Il ne me parut pas offensé de mon refus, et il en chargea M. N***, qui s'en acquitta avec délicatesse et succès. » Nous acceptons avec confiance, dans ce récit, ce qui concerne la conversation échangée entre Napoléon et le narrateur, mais celui-ci a pu se tromper ou être trompé sur la réalité, la nature et la réussite de la mission qui aurait été donnée par l'Empereur à cet intermédiaire officieux qu'il ne nomme pas; à moins que cette intervention ne soit postérieure à l'explication qui eut lieu entre les deux époux, et n'ait eu pour but d'engager Joséphine à se soumettre à son sort.

Le jour fatal arriva enfin : ce fut le jeudi, dernier jour du mois de novembre. Parvenus à ce moment selennel de la vie de Napoléon et de Joséphine, au lieu de nous égarer dans les récits plus ou moins véridiques, plus ou moins dramatiquement disposés des contemporains, nous devons céder respectueusement la parole au seul historien qui jusqu'ici ait eu les moyens de connaître et la volonté de dire la vérité[1].

« Ces dépêches étant parties (les lettres à M. de Caulaincourt), et tout étant préparé pour amener la dissolution du mariage avec l'Impératrice Joséphine, et la formation d'une nouvelle alliance avec une princesse russe, Napoléon attendait impatiemment l'arrivée du prince Eugène pour tout dire à Joséphine, lorsque le redoutable secret s'échappa comme malgré lui. Chaque jour l'infortunée étant plus triste, plus agitée, plus importune dans ses plaintes, Napoléon, fatigué, coupa court à ses reproches, en lui disant qu'il fallait du reste songer à d'autres nœuds que ceux qui les unissaient, que le salut de l'Empire voulait enfin une grande résolution de leur part, qu'il comptait sur son courage et son dévouement pour consentir à un divorce, auquel il avait lui-même la plus grande difficulté à se résoudre. — A peine ces terribles mots étaient-ils prononcés, que Joséphine fondit en larmes et tomba presque évanouie. L'Empereur appela sur-le-champ le chambellan de service, M. de Bausset, lui dit de l'aider à relever l'Impératrice qui était en proie à des convulsions violentes, et tous deux la soutenant dans leurs bras, la transportèrent dans ses appartements. On avertit la reine Hortense, qui accourut auprès de l'Empereur, qu'elle trouva tout à la fois ému et irrité des obstacles opposés à ses desseins. Il dit brusquement, presque durement à la jeune reine, que son parti était pris, que les larmes, les cris ne changeraient rien à une résolution devenue inévitable, et nécessaire au salut de l'Empire. Il se montrait dur comme pour arrêter des pleurs devant lesquels il se sentait prêt à défaillir. La reine Hortense, dont la fierté souffrait en ce moment pour elle et pour sa mère, se hâta d'assurer l'Empereur que des pleurs, des cris, il n'en entendrait pas, que l'Impératrice ne manquerait pas de se soumettre à ses désirs, et de descendre du trône comme elle y était montée, par sa volonté; que ses enfants, satisfaits de renoncer à des grandeurs qui ne les avaient pas rendus heureux, iraient volontiers consacrer leur vie à consoler la meilleure et la plus tendre des mères. L'épouse infortunée du roi Louis avait bien des motifs pour parler ainsi. Mais en l'écoutant, Napoléon, ramené sur-le-champ d'une dureté qu'il affectait à l'émotion vraie qu'il ressentait au fond du cœur, se mit lui-même à répandre des larmes, à exprimer à sa fille adoptive toute la douleur qu'il éprouvait, toute la violence qu'il était obligé de se faire pour prendre le parti qu'il avait pris, toute la gravité des motifs qui l'avaient décidé à agir de la sorte, et la supplia de ne point le quitter, de rester auprès de lui, d'y rester avec le prince Eugène, pour l'aider à consoler leur mère, à la rendre calme, résignée, heureuse même, en devenant une amie, d'épouse qu'elle ne pouvait plus être. Napoléon raconta alors tout ce qu'il voulait faire pour elle, afin de lui dissimuler autant que possible le changement de situation qui allait suivre ce pénible divorce. Des palais, des châteaux, de magnifiques revenus, le premier rang à la cour après celui de l'Impératrice régnante, tout cela, si peu que ce fût en descendant du trône, était quelque chose néanmoins pour l'esprit mobile et frivole de Joséphine. La reine Hortense, qui aimait tendrement sa mère, courut auprès d'elle pour essayer de la consoler, ou du moins d'atténuer sa douleur. Elle eut d'abondantes larmes à voir couler et à verser elle-même. Pourtant Joséphine se montra plus calme les jours suivants. Elle attendait son fils. Tant qu'il n'était pas arrivé, tant qu'un acte solennel n'était pas intervenu entre elle et son époux, elle espérait encore. Napoléon, du reste, la comblait de soins maintenant que le terrible secret était révélé, et de manière à lui faire presque illusion. Cependant les éclats de la douleur de Joséphine, entendus par les serviteurs du palais, avaient bientôt retenti dans les Tuileries, et des Tuileries dans Paris. D'ailleurs la joie de la famille Bonaparte, toujours jalouse de la famille Beauharnais, se manifestant par des indiscrétions involontaires, aurait suffi pour tout révéler. Déjà même une cour ingrate et curieuse, devançant les propos du public, oubliait l'Impératrice détrônée, pour ne s'occuper que de l'Impératrice future, et la chercher sur tous les trônes de l'Europe[1]. »

---

[1] « Je parle, dit M. Thiers dans une note (p. 340), comme on doit s'en douter, d'après les originaux eux-mêmes, restés inconnus jusqu'ici. Rien n'est plus curieux, plus defiguré dans les récits publiés, que ce qui concerne le divorce et le mariage de Napoléon. J'écris d'après la correspondance secrète, et d'après les Mémoires inédits du prince Cambacérès et de la reine Hortense. »

Enfin, le prince Eugène arriva le 9 décembre. La reine Hortense vint au-devant de lui. « Je le rencontrai à Nemours, raconte-t-elle elle-même, et là je lui appris que le divorce de l'Empereur venait d'être décidé : sacrifice immense que ma mère faisait au bonheur de la France et de son époux. Ses enfants, animés du même sentiment, durent l'imiter, et, avec le même désintéressement, ils renoncèrent, mon frère au trône d'Italie qui lui était assuré si l'Empereur n'avait pas d'enfants, et moi à celui de France, dont mes fils étaient alors les seuls héritiers[2] »

La princesse Auguste, voyant son mari brusquement appelé à Paris, après sa belle conduite dans la dernière campagne et les dispositions que la plupart des chefs de l'armée avaient montrées en sa faveur; placée sous le charme des sentiments si tendres et croissants manifestés depuis quatre ans par l'Empereur à Eugène et à elle; tenant déjà son mari pour roi d'Italie en vertu des promesses de Napoléon, lors de son mariage, et de la publication de l'acte solennel de Milan, s'était laissée aller à croire, car Eugène lui paraissait digne de toutes les fortunes, que Napoléon le mandait avec tant de célérité et de mystère à Paris, pour l'associer de son vivant à l'Empire ou le nommer son successeur. Le prince Eugène n'avait point ces illusions de la tendresse conjugale, mais il ne pensait pas néanmoins qu'il venait assister au sacrifice de sa mère.

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XI, p. 343.

[2] *Fragments extraits des Mémoires inédits de Mme la duchesse de Saint-Leu*. Paris, 1834, dans le tome Ier de la collection publiée par le libraire Levavasseur, sous le titre de *Mémoires de tous*.

A la révélation que lui fit, en l'étreignant avec tendresse, sa sœur qui ne l'avait pas revu depuis 1805, sa première pensée fut pour sa mère, la seconde pour sa femme. Il s'informa si l'Impératrice avait eu la force de supporter ce coup. Rassuré sur elle, il s'affligea de la déception réservée à la mère de ses enfants qui, modeste pour elle-même, avait rêvé pour eux et pour lui au delà de ce trône d'Italie qu'elle leur croyait irrévocablement acquis, et auquel il fallait renoncer, car il n'avait été promis que dans le cas où l'Empereur n'aurait point d'enfants, et celui-ci ne divorçait qu'afin d'en avoir. Mais ce n'était point en vue d'une couronne qu'Eugène s'était montré si dévoué. Il aimait Napoléon à cause des soins donnés à sa jeunesse, des sentiments manifestés à son épouse et à lui-même, et de l'affectueuse considération jusqu'ici prodiguée à sa mère. L'Empereur pouvait à sa volonté l'élever ou l'abaisser; il savait bien qu'il n'y avait pas là un concurrent mais un fils, un ambitieux mais un honnête homme, prince par occasion, et consolé en redevenant soldat.

Comme sa sœur, le prince Eugène pensa que pour ce qui pouvait rester de bonheur à leur mère, il valait mieux qu'elle s'éloignât de la France, afin de ne point assister au triomphe d'une rivale. Quant aux enfants de Joséphine, après ce qu'ils avaient été et ce qu'ils avaient pu être, leur position ainsi amoindrie allait procurer un tel triomphe à leurs rivaux, il ne faut point dire ennemis, que pour eux aussi la retraite semblait préférable, d'autant plus que les croyant désappointés on les prendrait nécessairement, les malveillants pour point de mire, et les mécontents pour point de ralliement, et qu'on leur donnerait ainsi la posture la plus opposée à leurs sentiments et à leur dignité, celle de mécontents humiliés et impuissants. Le vice-roi partagea donc le projet de sa sœur de quitter tous ensemble des grandeurs où ils n'avaient point trouvé le bonheur, et le séjour des cours où l'on se venge par du dédain envers ceux qui tombent, des hommages qu'on s'est cru forcé de leur rendre pendant qu'ils étaient debout. C'est dans ces sentiments que le prince Eugène arriva à Paris, bien assuré, après le premier moment de désillusion, de faire partager ses idées et ses projets au cœur dévoué et courageux de son épouse.

Les enfants de l'Impératrice se rendirent d'abord chez leur beau-père, Eugène, résigné à tout, souffrant pour les siens bien plus que pour lui-même. — Napoléon, qui l'aimait, le serra dans ses bras, lui expliqua ses motifs, lui démontra l'impossibilité de le faire régner, lui Beauharnais, sur les Bonaparte si difficiles à soumettre, et lui retraça ses projets pour conserver aux Beauharnais une existence conforme aux quelques années de grandeur dont ils avaient joui. Il conduisit ensuite les deux enfants de Joséphine à leur mère.

L'entrevue fut longue et douloureuse. « Il faut que notre mère s'éloigne, répétait Eugène, comme déjà l'avait dit la reine de Hollande, il faut que nous nous éloignions avec elle, et que tous ensemble nous allions expier dans la retraite une grandeur éphémère qui a troublé plus qu'embelli notre existence. » Napoléon, ému, bouleversé, pleurant comme eux, leur dit qu'il fallait au contraire rester auprès de lui, avec leur mère, dans tout l'éclat de la situation où il voulait les maintenir, pour bien attester que Joséphine n'était ni répudiée ni disgraciée, mais sacrifiée à une nécessité d'État, et récompensée de son noble sacrifice par la grandeur de ses enfants, et par la tendre amitié de celui qui avait été son époux. Après beaucoup d'exagérations, car les exagérations apaisent la douleur comme les larmes elles-mêmes, les enfants de Joséphine, comblés des témoignages d'affection de Napoléon, éprouvèrent un soulagement qui passa dans le cœur de leur mère. Un peu de calme succéda à ces violentes agitations, mais elles laissèrent sur le noble visage de Napoléon des traces profondes, dont furent frappés ceux qui ne le croyaient capable de concevoir dans son âme impérieuse que des volontés fortes et aucune affection tendre[1]. »

Loin de désirer quitter la France, l'Impératrice Joséphine demandait comme seule grâce dans son infortune, à rester le plus près possible de l'homme qu'elle chérissait peut-être plus encore depuis qu'il fallait s'en séparer. Cette âme si française s'effrayait en outre d'une existence passée loin de ce pays qu'elle aimait au point de se sacrifier, maintenant avec un courage bien décidé, à ce qu'on lui disait être son vœu et son bonheur. Elle avait constamment conservé dans le rang suprême la calme sérénité de son âme. Montée sans ivresse, elle pouvait descendre sans désespoir; et comme elle s'était montrée au-dessus de sa prospérité, elle ne devait pas être au-dessous de son infortune.

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XI, p. 345.

Mais une fois le sacrifice accompli dans son cœur, elle n'avait plus pensé qu'à la situation de ses enfants, et ce rang, ces honneurs, dont elle faisait bon marché pour elle-même, lui paraissaient une perte douloureuse quand elle considérait les siens. Napoléon, qui comprenait cette ambition et ce souci de la mère, attacha là tout son soin délicat, et en même temps qu'il s'ingéniait à entourer la chute de Joséphine de toutes les marques de la considération la plus honorable et de l'affection la moins équivoque, il prodigua à Eugène et à Hortense, sous les yeux de sa famille qui l'observait et de la cour qui cherchait une règle de conduite dans ses yeux, les preuves de la continuation de sa paternelle tendresse. Au bout de quelques jours, la reconnaissance était venue remplacer les premiers et naturels mouvements dans ces cœurs si bien préparés par leur ancien et pur dévouement : Joséphine était touchée de la manière dont l'Empereur traitait et voulait continuer de traiter ses enfants, Eugène et Hortense de la façon dont Napoléon honorait leur mère, victime uniquement de la raison d'État.

C'est dans ces dispositions qu'on approchait du jour destiné à la rédaction de l'acte qui devait séparer définitivement Napoléon et Joséphine. Depuis le commencement du mois, l'Impératrice avait vécu retirée dans son appartement, entourée des consolations de celui qui pour quelques jours encore était son époux, des soins de ses enfants et de quelques amis particuliers instruits par elle de ce qui se passait aux Tuileries, et qui, du reste, commençait à ne plus être un secret. A deux reprises toutefois, elle avait dû se montrer en public, pour assister, dans une tribune, au *Te Deum* chanté à Notre-Dame le 3 décembre, à l'occasion de la paix de Vienne, et ensuite pour paraître au bal qui fut donné le même jour par le conseil municipal de Paris, à l'hôtel de ville. Ce fut la dernière fois qu'elle parut comme souveraine. Une femme qui a trop souvent apprécié Joséphine avec son esprit, mais qui à ce moment la juge avec son cœur, nous a conservé un souvenir ému de cette suprême apparition qui termina aux yeux des Parisiens le rôle public de leur souveraine aimée, inauguré au milieu de leurs acclamations, quatre ans auparavant, au 2 *décembre* du Couronnement. « Nous montâmes dans la salle du Trône, raconte Mme la duchesse d'Abrantès, où nous étions à peine assises, que le tambour battit aux champs, et l'Impératrice arriva. Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement. Jamais sa physionomie toujours si douce, et ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée avec cette expression. Lorsqu'elle approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir à la vue du public de la grande ville, peut-être pour la dernière fois, alors ses jambes faiblirent et ses yeux se remplirent de larmes. Je les cherchais ses yeux.... j'aurais voulu tomber à ses pieds pour lui dire combien je souffrais. Elle me comprit et me jeta le plus douloureux regard que ses yeux aient donné peut-être depuis que cette couronne, maintenant dépouillée de ses roses, avait été placée sur sa tête. Il disait bien des douleurs ce regard, il dévoilait bien des peines.... Elle devait se sentir mourir; et pourtant elle souriait. Ô tortures d'une couronne[1]! »

Le 15 décembre, l'Impératrice Joséphine eut une épreuve encore plus pénible à subir. Ce jour avait été fixé pour la prononciation publique du divorce. Dans la matinée, le prince archichancelier reçut de l'Empereur une lettre close ainsi conçue : « Mon cousin, notre intention est que vous vous rendiez aujourd'hui, 15 décembre, à neuf heures du soir, dans notre grand cabinet du palais des Tuileries, assisté du secrétaire de l'état civil de notre famille Impériale, pour y recevoir, de notre part et de celle de l'Impératrice, notre chère épouse, une communication de grande importance. » Conformément à cette invitation, l'archichancelier Cambacérès se transporta aux

---

[1] *Mémoires*, t. XII, p. 289.

Tuileries afin d'y exercer les fonctions à lui attribuées par le titre II, article 14 du Statut de famille. Il était accompagné du comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, ministre d'État et secrétaire de l'état civil pour les membres de la maison Impériale.

Bientôt se trouvèrent réunis, dans le cabinet de cérémonie, l'Empereur, l'Impératrice Joséphine, l'Impératrice-Mère, le roi et la reine de Hollande, le roi et la reine de Westphalie, le roi et la reine de Naples, le prince vice-roi et la princesse Pauline, l'archichancelier et le secrétaire de l'état civil; — Joséphine, pâle et tremblante, ses enfants dissimulant leur émotion sous le calme de leur attitude, afin de donner du courage à leur mère, et le prince Eugène surtout arrivant là comme au feu un jour de bataille, et n'ayant qu'un soin, celui de préserver la mâle expression de son visage de tout pli involontaire que l'on eût pu prendre pour du dépit et de l'ambition déçue.

Napoléon, debout, la main dans la main de l'Impératrice, ces deux mains qui allaient se disjoindre, lut le discours suivant plein de dignité et de tendresse, d'une voix dont l'émotion se trahissait par les efforts pour mieux l'assurer :

« Mon cousin le prince archichancelier, je vous ai expédié une lettre close en date de ce jour, pour vous ordonner de vous rendre dans mon cabinet, afin de vous faire connaître la résolution que moi et l'Impératrice, ma très-chère épouse, nous avons prise. J'ai été bien aise que les rois, reines, princesses, mes frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, ma belle-fille et mon beau-fils, devenu mon fils d'adoption, ainsi que ma mère, fussent présents à ce que j'avais à vous faire connaître.

« La politique de ma monarchie, l'intérêt et le besoin de mes peuples, qui ont constamment guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi je laisse à des enfants, héritiers de mon amour pour mes peuples, ce trône où la Providence m'a placé. Cependant, depuis plusieurs années, j'ai perdu l'espérance d'avoir des enfants de mon mariage avec ma bien-aimée épouse, l'Impératrice Joséphine; c'est ce qui me porte à sacrifier les plus douces affections de mon cœur, à n'écouter que le bien de l'État, et à vouloir la dissolution de notre mariage.

« Parvenu à l'âge de quarante ans, je puis concevoir l'espérance de vivre assez pour élever dans mon esprit et dans ma pensée les enfants qu'il plaira à la Providence de me donner. Dieu sait combien une pareille résolution a coûté à mon cœur; mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France.

« J'ai le besoin d'ajouter que, loin d'avoir jamais eu à me plaindre, je n'ai eu, au contraire, qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse de ma bien-aimée épouse : elle a embelli quinze ans de ma vie; le souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a été couronnée de ma main; je veux qu'elle conserve le rang et le titre d'Impératrice, mais surtout qu'elle ne doute jamais de mes sentiments, et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher ami. »

Lorsque en jetant sur sa compagne un regard attendri, il fut arrivé à l'endroit où il rappelait poétiquement le bonheur que Joséphine lui avait donné pendant ces quinze années écoulées (plus tard il devait dire les plus heureuses de sa vie), des larmes vinrent aux yeux de Napoléon et c'est en proie à un trouble profond qu'il termina sa lecture.

Ce fut au tour de Joséphine. Elle commença à lire la déclaration qui lui avait été préparée : « Avec la permission de notre auguste et cher époux, dit-elle, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre.... »

Mais à peine avait-elle dit ces mots, que les sanglots qu'elle comprimait depuis le commencement, firent taire sa voix; elle voulut en vain continuer, et tendit le papier au comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, qui en acheva la lecture avec tous les signes d'une vive émotion :

« .... Je tiens tout de ses bontés; c'est sa main qui m'a couronnée, et du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français.

« Je crois reconnaître tous ces sentiments en con-

sentant à la dissolution d'un ma
est un obstacle au bien de la Fra
bonheur d'être un jour gouvernée
d'un grand homme si évidemmen
vidence pour effacer les maux d'
tion, et rétablir l'autel, le trône e
la dissolution de mon mariage n
sentiments de mon cœur; l'Emp
en moi sa meilleure amie. Je sai
commandé par la politique et pa
rêts, a froissé son cœur; mais
sommes glorieux du sacrifice q
bien de la patrie. »

Après ces mutuelles paroles, «
marque avec raison l'historien de
été prononcées en pareille circon
faut le dire, jamais de vulgaires pa
moins à un acte de ce genre, apr
chichancelier dressa le procès-ve
déclaration, et Napoléon embra
conduisit chez elle, et l'y laissa pr
les bras de ses enfants[1]. » «
M. de Menneval, rentra dans son
cieux; il se laissa tomber sur la
seyait habituellement, dans un ét
plet. Il y resta quelques moment
sa main, et, quand il se leva, s
versée[2]. » Tous les assistants sor

---

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t
[2]. *Souvenirs*, t. Ier, p. 341.

touchés de cette solennité de famille, et l'on vit des larmes même dans les yeux de plus d'un membre de la famille de l'Empereur.

Celui-ci passa une partie de la soirée avec Joséphine, l'entourant de tendresse et de consolations, s'occupant de son avenir, lui donnant d'affectueux conseils, et allant au-devant de tous ses désirs. « Sa douleur était profonde, et cet homme, que les événements les plus graves n'avaient pu arrêter, ni émouvoir un instant, fléchit le genou devant cette excellente femme et répandit des larmes abondantes[1]. »

Le lendemain avait été fixé pour la séparation des deux époux. L'Impératrice devait quitter les Tuileries pour la Malmaison, et Napoléon s'était proposé d'aller passer quelques jours à Trianon, dans une retraite devenue nécessaire à l'état de son cœur. Celui qui ne le quitta pas dans cette pénible matinée, raconte avec une émouvante simplicité, les circonstances déchirantes de cette séparation : « Quand on vint avertir l'Empereur que ses voitures étaient prêtes, il prit son chapeau et me dit : « Menneval, venez avec « moi. » Je le suivis par le petit escalier tournant qui, de son cabinet, communiquait avec l'appartement de l'Impératrice. Cette princesse était seule et paraissait livrée aux plus douloureuses réflexions. Au bruit que nous fîmes en entrant, elle se leva vivement et se jeta en sanglotant au cou de l'Empereur, qui la serra contre sa poitrine, en l'embrassant à plusieurs reprises. Mais, dans l'excès de son émotion, elle s'était évanouie. Je m'empressai de sonner pour appeler du secours. L'Empereur, voulant éviter le renouvellement du spectacle d'une douleur qu'il n'était pas en son pouvoir de calmer, déposa l'Impératrice dans mes bras dès qu'il vit qu'elle commençait à reprendre ses esprits, me recommanda de ne pas la quitter, et se retira rapidement par les salons du rez-de-chaussée, à la porte desquels sa voiture l'attendait. Joséphine s'aperçut aussitôt de la disparition de l'Empereur; ses plaintes et ses sanglots redoublèrent. Ses femmes, qui étaient entrées, la déposèrent sur un canapé, où elles lui donnèrent les premiers soins. Dans son trouble, elle m'avait pris les mains, en me recommandant vivement de dire à l'Empereur ne de pas l'oublier, et de l'assurer d'un attachement qui survivrait à tout événement. Elle me fit promettre de lui donner de ses nouvelles à mon arrivée à Trianon, et de veiller à ce qu'il lui écrivît. Elle avait de la peine à me laisser partir, comme si mon éloignement allait rompre le dernier lien par lequel elle tenait encore à l'Empereur. Je la quittai, ému d'une douleur si vraie et d'un attachement si sincère; j'en fus profondément attristé pendant toute ma route, et je ne pouvais m'empêcher de déplorer les rigoureuses exigences de la politique qui brisaient violemment les liens d'une affection éprouvée, pour imposer une autre union, n'offrant que des chances incertaines. Arrivé à Trianon, je rendis compte à l'Empereur de ce qui s'était passé après son départ, et je m'acquittai des commissions dont j'étais chargé. Il était encore sous l'impression des scènes de la journée. Il s'étendit sur les qualités de Joséphine et sur la sincérité des sentiments qu'elle lui portait ; il la regardait comme une amie dévouée ; il a toujours, en effet, conservé d'elle un souvenir affectueux[1].... »

---

[1] MM. de Menneval, t. Ier, p. 338-342, et de La Vallette, t. II, p. 46.

La reine Hortense et le prince Eugène entrèrent chez leur mère, quelques instants après le départ de l'Empereur. Leurs soins tendres et ingénieux finirent par lui rendre le calme dont elle avait besoin pour recevoir les adieux des personnes de sa cour, qui, depuis le matin, attendaient dans son salon. En les voyant, l'Impératrice Joséphine éprouva encore un accès de sensibilité, mais calmé par la pensée que la plupart de celles qui avaient ambitionné d'être auprès d'elle aux jours de sa puissance, tenaient à honneur de partager sa nouvelle fortune et demandaient à faire partie de la cour de la Malmaison. A deux heures elle monta en voiture avec sa fille, le prince Eugène devant se rendre en qualité d'archichancelier d'État au Sénat où on allait régler la situation de sa mère, et, accompagnée d'une honorable suite choisie dans sa maison et dans celle de l'Empereur, accueillie au dehors par les démonstrations les plus affectueuses et les mieux méritées, elle quitta pour n'y rentrer jamais, ce palais des Tuileries où elle n'avait trouvé qu'un bonheur disputé, et où elle laissait une couronne qu'elle ne regrettait point et un époux objet de ses constants regrets. Arrivée à la Malmaison, et au moment d'entrer dans ce lieu témoin de ses plus belles années, de nouvelles larmes remplirent ses yeux, et répondant à la pensée qui l'avait occupée pendant toute la route : « S'il trouve le bonheur, dit-elle, je ne me repentirai point de mon sacrifice ! »

---

[1] *Souvenirs* de M. le baron de Menneval, t. I^{er}, p. 343.

Le lendemain l'acte rédigé aux Tuileries, ainsi que les projets de Sénatus-consulte qui devaient réaliser le Divorce, furent portés au Sénat par Cambacérès, assisté des comtes Regnault de Saint-Jean d'Angély et Defermont, ministres d'État, membres du conseil d'État, et en cette circonstance, orateurs de ce conseil.

L'archichancelier prit le premier la parole en ces termes : « Messieurs, le projet qui sera soumis, dans cette séance, à la délibération du Sénat, contient une disposition qui embrasse nos plus chers intérêts. Elle est dictée par cette voix impérieuse qui avertit les souverains et les peuples que, pour assurer le salut des États, il faut écouter les conseils d'une sage prévoyance, rappeler sans cesse le passé, examiner le présent et porter ses regards sur l'avenir. C'est devant ces hautes considérations que, dans cette circonstance à jamais mémorable, S. M. l'Empereur a fait disparaître toutes les considérations personnelles, et réduit au silence toutes ses affections privées. La noble et touchante adhésion de S. M. l'Impératrice est un témoignage glorieux de son affection désintéressée pour l'Empereur, et lui assure des droits éternels à la reconnaissance de la nation. »

Le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély donna lecture du projet de Sénatus-consulte portant dissolution du mariage contracté entre l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine, et assurant à cette dernière son titre et son rang, ainsi que du procès-verbal dressé par l'archichancelier de ce qui s'était passé la veille aux Tuileries. Arrivant ensuite aux motifs de la loi proposée, et dans un langage élevé, digne de la circonstance :

« Monseigneur, continua-t-il en s'inclinant vers le vice-roi, immobile mais ému sur son siége, Sénateurs, l'acte solennel rapporté en entier dans le Sénatus-consulte que vous venez d'entendre, en contient seul tous les motifs. Que pourrions-nous ajouter? Quelles paroles pourrions-nous adresser au Sénat français, qui ne fussent bien au-dessous des paroles touchantes recueillies de la bouche des deux augustes époux dont votre délibération va consacrer les généreuses résolutions? Leurs cœurs se sont entendus pour faire aux plus grands des intérêts le plus noble des sacrifices; ils se sont entendus pour faire parler à la politique et au sentiment le langage le plus vrai, le plus persuasif, le plus fait pour convaincre et pour émouvoir. Comme souverains et comme époux, l'Empereur et l'Impératrice ont tout fait; ils ont tout dit : il ne nous reste qu'à les aimer, les bénir, les admirer.

« C'est désormais au peuple français à se faire entendre. Sa mémoire est fidèle comme son cœur. Il unira dans sa pensée reconnaissante les espérances de l'avenir et les souvenirs du passé, et jamais monarques n'auront recueilli plus de respect, d'admiration, de gratitude et d'amour que Napoléon immolant la plus sainte de ses affections aux besoins de ses sujets, que Joséphine immolant sa tendresse pour le meilleur des époux, par dévouement pour le meilleur des rois, par attachement pour le meilleur des peuples. Acceptez, Messieurs, au nom de la France attendrie, aux yeux de l'Europe étonnée, ce sacrifice, *le plus grand qui ait été fait sur la terre;* et, pleins de la profonde émotion que vous éprouvez, hâtez-vous de porter au pied du trône, dans les tributs de vos sentiments, des sentiments de tous les Français, le seul prix qui soit digne du courage de nos souverains, la seule consolation qui soit digne de leur cœur. »

Le prince Eugène se leva alors. Ayant accompli dès le premier jour le sacrifice de ses intérêts personnels, il tenait à faire devant la nation une déclaration conforme aux sentiments qui animaient lui et les siens :

« Sénateurs, dit-il, vous venez d'entendre la lecture du projet de Sénatus-consulte soumis à votre délibération. Je crois devoir, dans cette circonstance, manifester les sentiments dont ma famille est animée.

« Ma mère, ma sœur et moi, nous devons tout à l'Empereur. Il a été pour nous un véritable père; il trouvera en nous, dans tous les temps, des enfants dévoués et des sujets soumis.

« Il importe au bonheur de la France que le fondateur de cette quatrième dynastie vieillisse environné d'une descendance directe, qui soit notre garantie à tous, comme le gage de la gloire de la patrie.

« Lorsque ma mère fut couronnée devant toute la nation, par les mains de son auguste époux, elle contracta l'obligation de sacrifier toutes ses affections aux intérêts de la France. Elle a rempli avec courage, noblesse et dignité ce premier des devoirs. Son âme a été souvent attendrie en voyant en butte à de pénibles combats le cœur d'un homme accoutumé à maîtriser la fortune et à marcher toujours d'un pas ferme à l'accomplissement de ses grands desseins. Les larmes qu'a coûtées cette résolution à l'Empereur, suffisent à la gloire de ma mère. Dans la situation où elle va se trouver, elle ne sera pas étrangère, par ses vœux et par ses sentiments, aux nouvelles prospérités qui nous attendent, et ce sera avec une satisfaction mêlée d'orgueil, qu'elle verra tout ce que ses sacrifices ont produit d'heureux pour sa patrie et pour son Empereur. »

Telles sont ces paroles « simples et dignes[1] », qui ont été blâmées comme mal placées dans la bouche du fils de celle qu'on détrônait. Ceux qui nous lisent depuis quelques instants, n'en jugeront pas de même. C'est précisément parce que sa mère perdait une couronne, c'est parce que les enfants de sa sœur allaient perdre le trône de France et lui-même celui d'Italie, que le prince Eugène pouvait, nous dirons devait faire entendre cette voix désintéressée. Parler différemment ç'eût été affecter du dépit et une préoccupation personnelle qui n'étaient point dans son cœur. Joséphine avait puisé la force de consentir à la dissolution de son union, dans la conviction qu'elle se sacrifiait au bonheur de son époux et à la stabilité de son trône. Ces mêmes motifs élevés dictèrent la patriotique conduite de ses enfants, et inspirèrent les paroles chevaleresques, prononcées à la face de la nation par celui qui, à partir de cet instant, n'eut plus qu'une ambition, celle d'être le lieutenant le plus modeste, le plus dévoué, et l'histoire a dit le plus habile comme le plus fidèle de l'Empereur : car, aux jours du malheur et des trahisons, il a su refuser des ennemis de Napoléon, ce trône d'Italie que celui-ci lui avait promis sans le lui donner.

---

[1] Expressions de M. Thiers.

Une commission fut nommée, séance tenante, pour examiner les pièces déposées par les envoyés de l'Empereur. Après une courte interruption, le comte Lacépède vint faire au Sénat le rapport sur cette grande affaire. Il s'exprima en ces termes, mêlant les souvenirs de l'histoire à l'appréciation des sentiments réciproques des souverains qui ne se sacrifiaient mutuellement que par amour pour la patrie.

« Sénateurs, vous avez renvoyé à votre commission spéciale le projet de Sénatus-consulte qui vous a été présenté par les orateurs du conseil d'État. Vous avez entendu la lecture de cet acte mémorable, annexé au projet de Sénatus-consulte, et que l'histoire transmettra à la postérité, comme un monument des affections les plus touchantes, des sentiments les plus généreux, et du dévouement le plus absolu au premier intérêt d'une monarchie héréditaire. Ces paroles mémorables, prononcées par le plus grand des souverains et par son auguste et bien-aimée épouse, retentiront longtemps dans tous les cœurs français. C'est aujourd'hui plus que jamais que l'Empereur a prouvé qu'il ne veut régner que pour *servir ses sujets*, et que l'Impératrice a mérité que la postérité associât son nom à celui de l'immortel Napoléon.

« Et telle est donc la condition de ceux que le trône n'élève au dessus des autres hommes que pour leur imposer des obligations plus rigoureuses! Combien de princes qui, ne consultant que le bonheur de leurs peuples, ont dû renoncer aux liens qui leur étaient le plus chers! En ne portant même nos regards que sur les prédécesseurs de Napoléon, nous voyons treize rois que leur devoir de souverain a contraint de dissoudre les nœuds qui les unissaient à leurs épouses; et, ce qui est bien digne de remarque, parmi ces treize princes, nous devons compter quatre des monarques français les plus admirés et les plus chéris : Charlemagne, Philippe Auguste, Louis XII et Henri IV. Ah! que celui dont la gloire et le dévouement surpassent leur dévouement et leur gloire, règne longtemps pour la prospérité de la France et de l'Europe; que sa vie s'étende bien au delà des trente ans qu'il a désirés pour la stabilité de son Empire! Qu'il puisse voir autour de son trône des Princes issus de son sang, élevés *dans son esprit ainsi que dans sa pensée*, et dignes de leur auguste origine, garantir pour nos arrière-petits-neveux la durée de tous les biens que lui devra notre patrie, et que l'image du bonheur des Français, que lui offriront le présent et l'avenir, soit la récompense de ses travaux et le prix de ses sacrifices. »

En conséquence, la commission proposait au Sénat d'adopter d'abord le projet de Sénatus-consulte qui lui avait été présenté, et ensuite de voter deux adresses dont elle avait arrêté la rédaction, l'une à l'Empereur et l'autre à l'Impératrice. Ces deux propositions furent adoptées à l'unanimité.

Le Sénatus-consulte était ainsi conçu :

« Art. 1er. Le mariage contracté entre l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine est dissous.

« Art. 2. L'Impératrice Joséphine conservera les titre et rang d'Impératrice-Reine couronnée.

« Art. 3. Son douaire est fixé à une rente annuelle de deux millions de francs sur le trésor de l'État.

« Art. 4. Toutes les dispositions qui pourront être faites par l'Empereur en faveur de l'Impératrice Joséphine, sur les fonds de la Liste civile, seront obligatoires pour ses successeurs. »

Voici enfin le texte des adresses dans lesquelles ce grand corps voulut manifester à Napoléon et à Joséphine, ses sentiments à l'occasion de l'acte qu'ils venaient d'accomplir :

Adresse à l'Empereur.

« Sire,

« Le Sénat vient d'adopter le projet de Sénatus-consulte qui lui a été présenté au nom de S. M. I. et R. Votre Majesté, Sire, ne pouvait pas donner à la France un plus grand témoignage de son dévouement absolu aux devoirs qu'impose un trône héréditaire. Le Sénat ressent vivement le besoin de vous exprimer combien il est pénétré de tout ce qu'éprouve la grande âme de V. M. La puissance la plus étendue, la gloire la plus éclatante, l'admiration de la postérité la plus reculée, ne pourront pas payer, Sire, le sacrifice de vos affections les plus chères : l'éternel amour du peuple français, et le ressentiment profond de tout ce que vous faites pour lui, pourront seuls consoler le cœur de Votre Majesté. »

Adresse à l'Impératrice.

« Votre Majesté Impériale et Royale vient de faire à la France le plus grand des sacrifices : l'histoire en conservera un éternel souvenir.

« L'auguste épouse du plus grand des monarques, ne pouvait pas s'associer à sa gloire immortelle par un dévouement plus héroïque.

« Depuis longtemps, Madame, le peuple français révère vos vertus; il chérit cette bonté touchante qui inspire toutes vos paroles, comme elle dirige toutes vos actions : il admirera votre dévouement sublime; il décernera à jamais à V. M. I. et R. un hommage de reconnaissance, de respect et d'amour.[1] »

Ce juste et magnifique hommage fut le dernier que reçut des corps de l'État celle qui, en effet, avait donné le plus touchant exemple des vertus souveraines, sur ce premier trône du monde, d'où elle sut descendre et d'où elle ne tomba pas.

---

[1] Voir toutes ces pièces dans le *Moniteur* du 17 décembre.

Aux dispositions votées par le Sénat, l'Empereur ajouta le don en toute propriété de la Malmaison et du château de Navarre, près d'Évreux. Il décida, en outre, que la liste civile ferait à l'impératrice Joséphine, sa vie durant, une rente d'un million, ce qui portait à trois millions son revenu annuel; enfin, il affecta à sa résidence, lorsqu'elle voudrait venir à Paris, le palais de l'Élysée, réalisant ainsi la promesse qu'il avait faite d'assurer magnifiquement le sort et le rang de l'épouse qu'il avait couronnée de ses mains.

Au sortir d'une solennité courageusement affrontée, mais supportée non sans émotion, le prince Eugène fut rejoindre sa mère et sa sœur, et sur cette situation de la Malmaison, aux premières heures de la séparation, nous trouvons quelques détails dans la lettre suivante écrite par le vice-roi à la princesse Auguste[1] : « Nous voici à la Malmaison depuis hier soir, ma très-chère Auguste; si le temps avait été plus beau, nous aurions pu passer une journée moins triste: mais il n'a pas cessé de pleuvoir. L'Impératrice se porte bien, sa douleur a été assez vive ce matin en parcourant les lieux qu'elle avait habités si longtemps avec l'Empereur, mais son courage a repris le dessus et elle est résignée à sa nouvelle position. Moi, je crois fermement qu'elle sera plus heureuse et plus tranquille. Nous avons eu ce matin quelques visites ; on ne parle, nous dit-on, à Paris que de notre courage et de la résignation de l'Impératrice. Ils seraient bien sots, ceux qui pourraient croire que j'ai regretté quelque faveur ou quelque élévation. J'espère qu'à la manière dont j'ai pris la chose, je convaincrai les plus incrédules que je suis au-dessus de tout cela. Je ne te cacherai pas que je n'ai eu qu'une seule inquiétude, c'était de penser que cet événement pourrait te faire de la peine ; j'ai cependant été tant de fois à même d'apprécier ton excellent caractère, que j'aime à penser que tu seras la première de mon avis. Tu as dû voir toutes les pièces de cette affaire dans le *Moniteur* de ce matin ; j'espère que je serai bientôt à Milan, et là tu me diras franchement ta façon de penser. Adieu, ma très-chère Auguste, etc.

---

[1] Cette lettre doit faire partie de la publication si intéressante de M. le baron du Casse, qui a bien voulu nous la communiquer.

« EUGÈNE. »

Le lendemain de leur séparation, l'Empereur vint faire une visite à l'Impératrice, et se promena longtemps seul avec elle dans le jardin de la Malmaison. L'un et l'autre regardaient avec émotion tous ces lieux qui leur rappelaient leur vie passée, dont ils étaient aujourd'hui séparés par un abîme. En arrivant et en quittant Joséphine, Napoléon lui serra amicalement la main, toutefois sans l'embrasser, ce qui fut pour elle un coup douloureux : il avait cessé d'être son époux, et n'était plus que son ami. Mais il lui témoigna tant d'amitié, qu'il la laissa plus calme qu'il ne l'avait trouvée. A peine rentré à Trianon, il sentit le besoin de lui écrire pour remonter son courage. La lettre est datée de *huit heures du soir;* elle est tendre et rappelle les meilleurs temps de leur union : « Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devais être. Tu as montré du courage, il faut que tu en trouves pour te soutenir; il faut ne pas te laisser aller à une funeste mélancolie; il faut te trouver contente, et surtout soigner ta santé, qui m'est si précieuse. Si tu m'es attachée et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force et te placer heureuse. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié, et tu connaîtrais bien mal tous les sentiments que je te porte, si tu supposais que je puis être heureux si tu n'es pas heureuse, et content si tu ne te tranquillises. Adieu, mon amie; dors bien; songe que je le veux.

« NAPOLÉON[1]. »

Chaque jour, pendant le mois qui suivit la prononciation du divorce, une visite de Napoléon, ou une lettre de lui, vint consoler l'Impératrice Joséphine. Mais il fallut à celle-ci plus longtemps pour reprendre ses esprits, si profondément ébranlés par cette rude secousse. En voyant cette continuation de la tendresse impériale, tous ceux des courtisans qui ne se règlent que sur les sentiments du maître, affluèrent à la Malmaison. Il faut rendre, toutefois, la justice à un bien plus grand nombre de visiteurs, qu'ils étaient amenés là par des motifs plus désintéressés et plus honorables. On tenait à donner à l'Impératrice Joséphine une marque d'affection qui, chez la plupart, était une marque de gratitude, et, dans ces premiers temps où la présence d'une impératrice nouvelle n'imposait point encore de gêne, tout ce qu'il y avait de considérable dans l'État se fit un devoir d'apporter ses hommages à la Malmaison. Joséphine était sensible à ces démonstrations ; mais elle n'attendait de consolation que des preuves du souvenir de l'Empereur.

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 105.

La reine Hortense a publié vingt-trois lettres adressées par Napoléon à Joséphine pendant les trois mois qui séparent le divorce du mariage avec Marie-Louise. Elles sont toutes marquées au coin d'une réelle tendresse, et assignent son véritable caractère à ce divorce imposé par une politique erronée, nous le croyons, mais sincère dans ses motifs. Nous allons en donner quelques-unes, celles qui font le mieux connaître les sentiments de Napoléon et de Joséphine pendant cette délicate transition.

« *Sept heures du soir*[1]. — Je reçois ta lettre, mon amie. Savary me dit que tu pleures toujours ; cela n'est pas bien. J'espère que tu auras pu te promener aujourd'hui. Je t'ai envoyé de ma chasse. Je viendrai te voir lorsque tu me diras que tu es raisonnable et que ton courage prend le dessus. Adieu, mon amie; je suis triste aussi aujourd'hui; j'ai besoin de te savoir satisfaite, et d'apprendre que tu prends de l'aplomb. Dors bien. »

---

[1] La plupart de ces billets sont sans date ; l'heure ou le jour sont seulement indiqués.

— « Trianon, mardi. — Je me suis couché hier après que tu as été partie, mon amie. Je vais à Paris. Je désire te savoir gaie. Je viendrai te voir dans la semaine. J'ai reçu tes lettres, que je vais lire en voiture[1]. »

Avant de quitter Trianon, où il était venu s'enfermer durant quinze jours, Napoléon avait voulu avoir à dîner l'Impératrice et la reine Hortense. Le repas fut triste et silencieux. Plus d'une fois Joséphine se sentit défaillir. L'Empereur montra aussi une vive sensibilité. La vue de cette émotion et la persuasion que ses regrets étaient sincèrement partagés redonnèrent à Joséphine la force dont elle avait besoin. Elle promit de nouveau à l'Empereur de vaincre sa tristesse. Quant à Napoléon, en ne retrouvant plus à Paris son ancienne compagne, il fut pris d'un serrement de cœur dont sa correspondance a gardé la trace : « J'ai été fort ennuyé, écrit-il le lendemain à l'Impératrice, de revoir les Tuileries; ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé. » — « Je suis triste de ne pas te voir; à demain, » lui dit-il quatre jours après[2]. Il se rendit auprès de Joséphine; mais ces visites, qui satisfaisaient le cœur de l'infortunée, étaient loin d'accroître son courage. Napoléon les suspendit pendant quelques jours. Joséphine s'en plaignit : « Je désire fort aller à la Malmaison, lui répond l'Empereur, mais il faut que tu sois forte et tranquille : le page de ce matin dit qu'il t'a vue pleurer. Je vais dîner tout seul. Adieu, mon amie; ne doute jamais de mes sentiments pour toi ; tu serais injuste et mauvaise[1]. »

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 109 et 113.

[2] *Ibid.*, p. 116 et 120.

L'Empereur retourna à la Malmaison. Il y trouva, pendant une heure, tout le charme de leur ancienne existence, et le lendemain il écrivit à Joséphine cette lettre pleine de gracieusetés : « *Dimanche, huit heures du soir.* — J'ai été bien content de t'avoir vue hier ; je sens combien ta société a de charmes pour moi. J'ai travaillé aujourd'hui avec Estève[2]. J'ai accordé cent mille francs, pour 1810, pour l'extraordinaire de Malmaison : tu peux donc faire planter tant que tu voudras; tu distribueras cette somme comme tu l'entendras. J'ai chargé Estève de remettre deux cent mille francs aussitôt que le contrat de la maison Julien sera fait[3]. J'ai ordonné que l'on payerait ta parure de rubis, laquelle sera évaluée par l'intendance, car je ne veux pas de voleries de bijoutiers : ainsi, voilà quatre cent mille francs que cela me coûte. J'ai ordonné que l'on tînt le million que la liste civile te doit pour 1810, à la disposition de ton homme d'affaires, pour payer tes dettes. Tu dois trouver dans l'armoire de Malmaison cinq à six cent mille francs ; tu peux les prendre pour faire ton argenterie et ton linge. J'ai ordonné qu'on te fit un très-beau service de porcelaine : l'on prendra tes ordres pour qu'il soit très-beau. NAPOLÉON[1]. »

---

[1] *Collection Didot*, p 130.

[2] Son trésorier.

[3] Il est ici question d'un nouvel agrandissement pour le parc de la Malmaison, dont nous avons parlé p. 132.

Mais, dans cette demeure pleine de son heureux passé, l'Impératrice Joséphine ne pouvait arriver à trouver ce calme, cet *aplomb* que lui recommandait, parce qu'il le désirait vivement, l'Empereur dans toutes ses lettres. Celui-ci pensait, au contraire, que ces souvenirs étaient des motifs de force, car le passé devait être pour elle une garantie de l'avenir. C'est ce qu'il lui dit affectueusement dans le billet qui suit, où nous trouvons enfin une date, celle du 17 janvier 1810 : « Mon amie, d'Audenarde, que je t'ai envoyé ce matin, me dit que tu n'as plus de courage depuis que tu es à Malmaison. Ce lieu est cependant tout plein de nos sentiments qui ne peuvent et ne doivent jamais changer, du moins de mon côté. J'ai bien envie de te voir, mais il faut que je sois sûr que tu es forte et non faible. Je le suis aussi un peu, et cela me fait un mal affreux. Adieu, Joséphine; bonne nuit. Si tu doutais de moi, tu serais bien ingrate[2]. »

Malgré toutes ces amicales démonstrations que l'Empereur ne cherchait point à cacher et dont Joséphine aimait à se parer, des malintentionnés, ou peut-être des amis trop zélés, avaient propagé le bruit d'un projet formé pour éloigner de France l'ancienne Impératrice, en vue de complaire à la nouvelle. Afin de faire taire ces bruits qui la désolaient, Joséphine demanda à l'Empereur l'autorisation de venir résider à l'Élysée, qui lui avait été assigné comme palais de ville. Napoléon, toujours soigneux de la calmer et de bien prouver à tous quels étaient les sentiments qu'il conservait à sa première femme, s'empressa de faire disposer ce palais pour la recevoir et y fit porter tous les objets qu'elle avait laissés aux Tuileries. Sa correspondance est pleine d'affectueux reproches à ce sujet : il ne comprend pas que l'Impératrice puisse se laisser alarmer par de telles rumeurs. « Je te saurai avec plaisir à l'Élysée, lui dit-il le 30 janvier, et fort heureux de te voir plus souvent, car tu sais combien je t'aime. » — « J'apprends que tu t'affliges, ajoute-t-il le lendemain, cela n'est pas bien. Tu es sans confiance en moi, et tous les bruits que l'on répand te frappent; ce n'est pas me connaître, Joséphine. Je t'en veux, et si je n'apprends que tu es gaie et contente, j'irai te gronder bien fort. » Trois jours après, autre lettre sur le même thème : « J'ai dit à Eugène que tu aimais plutôt à écouter les bavards d'une grande ville que ce que je te disais; qu'il ne faut pas permettre que l'on te fasse des contes en l'air pour t'affliger. J'ai fait transporter tes effets à l'Élysée. Tu viendras incessamment à Paris; mais sois tranquille et contente, et aie confiance entière en moi[1]. »

---

[1] *Ibidem*.

[2] *Ibid*., p. 134.

L'Impératrice Joséphine vint passer la seconde quinzaine de février et les premiers jours de mars au palais de l'Élysée, visitée par Napoléon, la cour, le monde des arts, des lettres et du haut commerce, comme si elle eût encore régné. Cette conduite de l'Empereur finit par lui procurer le calme que la Malmaison n'avait pu lui donner, et, bien persuadée de la sincérité des sentiments de celui qui voulait être son véritable ami après avoir été son époux, reconnaissante envers lui de la manifestation qu'il en avait surtout faite pendant ces quinze jours, elle demanda d'elle-même, toujours soigneuse des convenances, à aller passer au château de Navarre le mois d'avril, qui devait voir la nouvelle union de l'Empereur.

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 138-141.

Nous ne nous étendrons pas sur ce point. Les faits sont assez connus pour qu'il soit même inutile de les rappeler[1]. On sait la rupture des négociations avec la cour de Russie, et l'empressement de l'Autriche. Napoléon voulut que le prince Eugène allât de sa part demander au prince de Schwartzemberg, la main de l'archiduchesse Marie-Louise. Il tenait à donner par là à l'Empereur François la preuve que sa fille ne trouverait que de bons procédés dans la famille de sa première femme. Le vice-roi, jaloux de prouver aussi, comme au jour de la proclamation du divorce, que rien de personnel n'était dans son cœur, accepta cette mission, mais à une condition à laquelle rien ne put le faire renoncer, c'est qu'il ne serait de la part de l'Empereur l'objet d'aucune faveur importante que l'on eût pu considérer comme le prix de sa conduite, et un dédommagement pour le divorce de sa mère[1].

---

[1] Voy. l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XI, p. 365-384.

Entrée en France le 27 mars, la nouvelle Impératrice des Français arriva le 1er avril à Saint-Cloud, où fut célébré le mariage civil, et, le lendemain, elle fit son entrée aux Tuileries, où les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale : déjà, depuis un mois, l'Officialité de Paris avait annulé le mariage religieux de Napoléon et de Joséphine pour vice de forme, comme contracté secrètement et sans l'assistance du curé de la paroisse. Le prince Eugène et la reine Hortense figurèrent à leur rang dans une cérémonie où des yeux malveillants cherchèrent inutilement à lire sur leurs traits des sentiments qu'ils n'éprouvaient point, car ils trouvaient maintenant leur mère plus heureuse, dans sa retraite honorée et paisible, qu'au milieu des agitations d'une puissance depuis plus d'un an incertaine et menacée.

Le divorce accompli, l'histoire de l'Impératrice Joséphine semble finie; son rôle public du moins est terminé, et c'est une fois parvenus à ce moment de sa vie, que tous les contemporains de l'Empire qui ont écrit sur leur temps, apprécient quelle fut la première femme de Napoléon. Il y a pour son historien convenance et devoir à réunir à l'instant où elle quitte la scène politique les principaux jugements dont elle a été l'objet; mais pour ne pas multiplier les citations, nous ne les demanderons qu'aux souvenirs authentiques des témoins les plus sérieux et les mieux placés pour bien juger.

---

[1] Eu égard à la situation faite jusque là au prince Eugène par l'affection de Napoléon, on ne peut voir une faveur digne de ce nom dans le titre qu'il reçut alors de Grand-duc héréditaire de Francfort.

« Joséphine, à cette époque, écrit M. de Bausset, avait quarante-six ans; il était impossible d'avoir plus de grâces dans les manières et dans le maintien. Ses yeux et son regard étaient enchanteurs, son sourire plein de charmes; l'ensemble de ses traits et sa voix étaient d'une douceur extrême; sa taille était noble, souple et parfaite : le goût le plus pur et l'élégance la mieux entendue présidaient à sa toilette, et la faisaient paraître beaucoup plus jeune qu'elle ne l'était en effet. Mais tous ces brillants avantages n'étaient rien auprès de la bonté de son cœur. Son esprit était aimable et gai; jamais elle ne blessa l'amour-propre de personne, et jamais elle n'eut que des choses agréables à dire; son caractère fut toujours égal et sans humeur. Dévouée à Napoléon, elle lui communiquait, sans qu'il s'en aperçût, sa douceur et sa bienveillance, et lui donnait, en riant, des conseils qui lui ont été plus d'une fois utiles. Au risque de me répéter, je dirai que, toujours prête à obliger, elle fit connaître à Napoléon le prix de l'indulgence et de la bonté, et que je ne connais personne qui puisse dire qu'elle ait refusé un bienfait et les secours dans tout ce qui pouvait dépendre d'elle. Aussi les bénédictions et les vœux la suivirent dans son naufrage, et plus tard les hautes puissances de l'Europe s'empressèrent, par leurs hommages, de s'unir aux sentiments de toute la nation. Plus qu'aucune femme que j'aie connue, elle avait ce goût de la société qui, en général, a tant de charmes pour les femmes aussi heureusement partagées. La nature lui avait donné des sentiments toujours vrais, toujours bons. Peu de femmes ont eu au même degré ce sentiment délicat qui les porte à s'oublier elles-mêmes pour ne s'occuper que de l'objet qui leur est cher ; cette patience, ce courage vrai, cette tranquillité dans l'excès du malheur; cette noblesse de la bienfaisance, qui répugne à toute ostentation ; ces recherches fines et ingénieuses dans la manière de présenter le bienfait; cette suite, cette constance, j'oserai dire, dans la volonté d'obliger; enfin cette sensibilité qui ne lui faisait ambitionner d'autre prix que le retour des sentiments qu'elle méritait d'obtenir[1]. »

— « L'Impératrice Joséphine, ajoute M. le duc de Rovigo[2], descendit du rang suprême avec beaucoup de résignation, en disant qu'elle était dédommagée de la perte des honneurs par la consolation d'avoir obéi à la volonté de l'Empereur. Elle quitta la cour, mais les cœurs ne la quittèrent point ; on l'avait toujours aimée, parce que jamais personne ne fut si bonne. Sa prévenance envers tout le monde fut la même étant Impératrice qu'elle l'avait été auparavant; elle donnait avec profusion et avec tant de bonne grâce, qu'on aurait cru être impoli que de ne pas accepter : on ne pouvait entrer chez elle sans en revenir comblé. Elle n'a jamais nui à personne dans le temps de sa puissance; ses ennemis mêmes en ont été protégés; il n'y a presque pas eu un jour de sa vie où elle n'ait demandé quelque grâce pour quelqu'un que souvent elle ne connaissait pas, mais qu'elle savait mériter son intérêt; elle a établi un grand nombre de familles, et, dans ses dernières années, elle était entourée d'une peuplade d'enfants dont les mères avaient été mariées et dotées par ses bontés. La méchanceté lui reprochait un peu de prodigalité dans ses dépenses : faut-il l'en blâmer? On n'a pas mis le même soin à compter les éducations qu'elle payait pour des enfants de parents indigents; on n'a point parlé des aumônes qu'elle faisait porter à domicile. Toute sa journée se dépensait à s'occuper des autres, et fort peu d'elle. Tout le monde la regretta pour l'Empereur, parce qu'on savait qu'elle ne lui disait jamais que du bien de presque tout ce qui le servait. Elle fut même utile à M. Fouché, qui avait voulu, en quelque sorte, se rendre l'instrument de son divorce un an plus tôt. »

---

[1] *Mémoires sur l'intérieur du palais*, t. I, p. 375.

[2] *Mémoires*, t. IV, p. 262.

M. de Meneval, à son tour, s'exprime en ces termes: « Joséphine avait en elle un attrait irrésistible; elle n'était pas régulièrement belle, mais elle avait *la grâce plus belle encore que la beauté*, selon notre bon La Fontaine. Elle avait le mol abandon, les mouvements souples et élégants et la gracieuse négligence des créoles. Son humeur était toujours égale; elle était douce et bonne, affable et indulgente avec tout le monde sans acception de personnes. Elle n'avait ni un esprit supérieur, ni beaucoup d'instruction, mais son exquise politesse, son grand usage du monde et de la cour, et de leurs innocents artifices, lui faisaient toujours trouver à commandement ce qu'il y avait de mieux à faire ou à dire. L'Empereur l'avait beaucoup aimée, et conservait pour elle un sentiment d'affection qu'avaient fortifié l'habitude et ses attachantes qualités; on eût dit qu'elle était née pour le rôle que lui avait imposé l'élévation du rang où elle était montée avec lui. Associée à sa fortune, elle l'avait secondé par l'ascendant de sa douceur et de sa bonté; elle avait épousé sa gloire autant que sa personne. Quoique entièrement étrangère à la politique et aux affaires du gouvernement, elle avait concilié à Napoléon, autant qu'il était en son pouvoir, la faveur des partis. Elle aimait le luxe et la dépense, plus peut-être que n'aurait dû le permettre son humeur bienfaisante; car elle était souvent, à cause de cela, dans l'impuissance de la satisfaire, quoique, dans plusieurs circonstances, Napoléon eût généreusement réparé les suites de sa trop grande facilité.... L'Impératrice Joséphine mettait dans sa manière d'obliger ou de reconnaître un service, un charme et une délicatesse qui lui gagnaient les cœurs[1].... »

Il faut clore ces citations par quelques passages des souvenirs de Sainte-Hélène, qui, en complétant ceux que nous avons reproduits déjà, fourniront en même temps quelques traits de la physionomie de la femme qui remplaça Joséphine sur le trône sans la remplacer dans le cœur de Napoléon.

---

[1] *Souvenirs*, t. I, p. 336 et 339.

« L'Empereur, écrit M. de Las Cases, disait qu'il avait été fort occupé dans sa vie de deux femmes très-différentes : l'une était l'art et les grâces, l'autre l'innocence et la simple nature ; et chacune avait bien son prix.... L'une était toujours à côté de la vérité, son premier mouvement était la négative ; la seconde ignorait la dissimulation, tout détour lui était étranger. La première ne demandait jamais rien à son mari, mais elle devait partout ; la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare ; elle n'aurait pas cru pouvoir jamais rien prendre sans payer aussitôt[1]. »

— « L'Empereur déclamait contre l'humeur des femmes : car rien, disait-il, n'annonçait plus chez elles le rang, la bonne éducation, le bon ton, que l'égalité de leur caractère, et le constant désir de plaire. Il ajoutait qu'elles étaient tenues à se montrer toujours maîtresses d'elles-mêmes, à être toujours en scène. Ses deux femmes, nous disait-il, avaient toujours été ainsi; elles étaient assurément bien différentes dans leurs qualités et leurs dispositions; toutefois elles s'étaient ressemblées tout à fait sur ce point. Jamais il n'avait été témoin de la mauvaise humeur de l'une ou de l'autre; toutes deux avaient été constamment occupées à lui plaire. »

---

[1] Ce reproche d'*insincérité*, les lignes qui le suivent en sont la preuve, se rapporte évidemment à l'habitude de Joséphine de dissimuler ses dettes, par la crainte que lui inspirait la mauvaise humeur de l'Empereur. Celui-ci, au reste, dans un second passage a mieux défini sa pensée en la généralisant. « Une autre nuance caractéristique du caractère de Joséphine, disait-il, était sa constante dénégation.... et ce *non* n'était pas précisément un mensonge, c'était une précaution, une simple défensive ; et c'est ce qui nous distingue éminemment, disait-il à Mme Bertrand, de vous autres, mesdames, ce qui n'est au fond entre nous que différence de sexe et d'éducation : vous aimez et l'on vous apprend à dire *non* ; nous, au contraire, nous nous faisons gloire de le dire, même quand cela n'est pas. De là toute la clef de nos conduites respectives si différentes. Nous ne sommes vraiment pas et nous ne saurions être de même espèce dans la vie. » (*Mémorial*, Ire partie, p. 115.)

— « Joséphine avait à l'excès le goût du luxe et de la dépense, naturel aux créoles. Il était impossible de jamais fixer ses comptes, elle devait toujours: aussi c'étaient constamment de grandes querelles quand le moment de payer ses dettes arrivait. On l'a vue souvent alors envoyer chez ses marchands leur dire de n'en déclarer que la moitié. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe, où des mémoires de Joséphine ne soient venus fondre sur moi de toutes les parties de l'Italie.... Son gaspillage faisait mon supplice. Calculateur comme je le suis, il devait être dans ma nature d'aimer mieux donner un million que de voir gaspiller cent mille francs. »

— « On sait, ajoutait l'Empereur, qu'elle croyait aux pressentiments, aux sorciers. On lui avait prédit dans son enfance qu'elle ferait une grande fortune, qu'elle serait souveraine. On connaît d'ailleurs toute sa finesse; aussi me répétait-elle souvent depuis, qu'aux premiers récits d'Eugène, le cœur lui avait battu, et qu'elle avait entrevu dès cet instant une lueur de sa destinée, l'accomplissement des prédictions. »

— « Un fils de Joséphine m'eût été nécessaire et m'eût rendu heureux.... Comme douceur domestique, ce gage eût fait tenir Joséphine tranquille et eût mis fin à une jalousie qui ne me laissait pas de repos: et cette jalousie se rattachait bien plus à la politique qu'au sentiment. Joséphine prévoyait l'avenir, et s'effrayait de sa stérilité.... »

— « Joséphine avait une connaissance accomplie du caractère de l'Empereur, et un tact admirable pour la mettre en pratique. Jamais il ne lui est arrivé, par exemple, disait l'Empereur, de rien demander pour Eugène, d'avoir jamais même remercié pour ce que je faisais pour lui, d'avoir même montré plus de soins ou de complaisance le jour des grandes faveurs, tant elle avait à cœur de se montrer persuadée et de me convaincre que tout cela n'était pas son affaire à elle, mais bien la mienne à moi, qui pouvais et devais y rechercher des avantages. Nul doute qu'elle n'ait eu plus d'une fois la pensée que j'en viendrais un jour à l'adopter pour successeur.... En somme, concluait l'Empereur, Joséphine avait donné le bonheur à son mari, et s'était constamment montrée son amie la plus tendre.... Aussi lui ai-je toujours conservé les plus tendres souvenirs et la plus vive reconnaissance....[1] »

---

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, Ire partie, p. 38, 79, 112, 115 et 245.

Enfin, le docteur O'Méara fait dire ceci à Napoléon : « Joséphine était la plus grande protectrice des beaux-arts que l'on eût connue en France depuis nombre d'années. Elle avait fréquemment de petites disputes avec Denon et même avec moi, parce qu'elle voulait qu'on enrichît sa galerie de belles statues et de beaux tableaux au lieu de celle du Musée. Pour moi, j'ai toujours cherché à plaire à la nation, et toutes les fois que je me procurais une belle statue ou un tableau de prix, je l'envoyais au Musée pour l'avantage de la nation. Joséphine était la grâce personnifiée. (*La grazia in persona.*) Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait avec une grâce et une délicatesse particulières. Je ne lui ai jamais rien vu faire sans élégance tout le temps que nous avons vécu ensemble; elle avait de la grâce *même en se couchant.* Sa toilette était un complet arsenal, et l'on peut dire qu'elle se défendait réellement contre les assauts du temps[1]. »

Si l'on ajoute à ces textes l'accusation portée dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, contre l'Impératrice Joséphine, d'avoir proposé à son époux une supercherie politique, consistant à supposer comme né d'elle un enfant étranger, accusation que nous avons relevée et appréciée dans un précédent chapitre[2]; si l'on y joint une sorte de reproche d'avoir voulu reparaître aux Tuileries après le divorce, et d'avoir employé l'intrigue pour amener le mariage de sa fille avec le frère de son mari, on aura l'ensemble, en bien comme en mal, des jugements attribués à Napoléon sur la personne, le caractère et le rôle de sa première femme.

---

[1] *Mémorial*, IIe partie, p. 101.

[2] Voy. dans ce volume, p. 187.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner, au point de vue critique, la valeur historique de toutes les parties de l'œuvre de M. le comte de Las Cases, et surtout de la compilation du docteur O'Méara. Ce travail devra être fait un jour sans passion et sans réticences, comme, au reste, dans la collection des mémoires relatifs au Consulat et à l'Empire, il faudra établir d'une manière équitable la part de la vérité et celle de l'erreur, souvent du mensonge, car il est plus expéditif que juste de dire que tout y est vrai ou que tout y est faux. Il y a du faux et du vrai; par conséquent il y a à prendre et à laisser. Mais il est indispensable, pour la sincérité de l'histoire et l'honneur de notre temps, qu'une critique impartiale exerce sur cette délicate matière l'honnêteté et la rigueur de ses principes, ainsi qu'on l'a fait avec tant de succès pour les mémorialistes des époques antérieures de la monarchie[1].

On sait qu'un grand nombre d'appréciations apportées par M. de Las Cases de l'île d'exil furent, dans le temps, fortement contestées. L'auguste fille de l'Impératrice Joséphine s'éleva pour sa part avec une vivacité que l'on comprendra contre celles qui faisaient à sa mère une situation qui n'avait pas été la sienne. Voici comment s'exprime l'*Avant-propos* du recueil des lettres de Napoléon à sa première femme, avant-propos qui porte tous les caractères d'une réfutation de famille :

---

[1] Un écrivain nous paraît surtout désigné pour entreprendre ce travail; nous voulons parler de M. Rapetti qui, dans son examen des *Mémoires du duc de Raguse*, a montré tout ce qu'on peut attendre d'un esprit sagace et ferme, servi par une plume exercée.

« Le *Mémorial de Sainte-Hélène* parut. On y vit avec étonnement le caractère de l'Impératrice Joséphine dénaturé, et des faits qui la concernent présentés sous de fausses couleurs. L'Empereur n'a pu la méconnaître : il a donc été mal compris, ou ses pensées ont été mal rédigées ; ce qui peut arriver lorsqu'il faut retenir et transcrire, après une conversation, tout ce que la vivacité du discours permet à peine de bien entendre. On peint dans ce livre une femme tendre et douce comme une intrigante ; on fait dire à l'Empereur que « sa jalousie se rattachait bien « plus à la politique qu'au sentiment ; qu'elle avait à « l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de « la dépense naturel aux créoles ; » relativement au mariage de sa fille, « que c'était le résultat des intri- « gues de Joséphine ; » que dans la crainte du divorce, « elle osa proposer à son mari une grande su- « percherie politique ; » et enfin « qu'à l'exemple de « la femme de Henri IV, elle voulait, après le divorce, « reparaître à la cour. »

.... « Est-ce de l'intrigue, que de désirer marier sa fille à un homme estimable, dont le rang, la fortune, la position réunissaient toutes les convenances ? et Joséphine pouvait-elle faire autre chose que de le désirer ?... Est-ce être ambitieuse et jalouse du pouvoir, que d'épouser le général Bonaparte lorsqu'il était encore peu connu, et de se séparer avec courage de l'Empereur des Français au moment de sa plus grande puissance? Avait-elle besoin, pour conserver sa couronne, de proposer « une supercherie « politique, » un stratagème indigne de toute âme bien née ? Mais on ne pouvait la contraindre au divorce ; elle n'avait qu'à s'y refuser, et tous les avantages lui restaient.... Non, elle s'est sacrifiée pour ce qu'elle croyait être le bonheur de la France et de son époux : le sacrifice a été complet. L'Empereur, qui a dicté tant de belles pages dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, en aurait sans doute trouvé quelques-unes à blâmer ; et en voyant sa première femme calomniée, il se serait récrié tout aussi vivement qu'il le fit lorsqu'il entendit appeler la bataille de Waterloo la *Journée des éperons*. Il n'eût pas souffert qu'on l'eût fait parler avec cette injustice d'une personne à laquelle il avait toujours témoigné de l'estime et de l'affection, de celle dont il voulait que le souvenir fût cher à son fils, puisqu'une de ses dernières volontés a été de lui laisser le portrait de Joséphine ; de celle enfin à laquelle il a adressé des lettres qui prouvent l'attachement le plus sincère, et qui montrent tel qu'il est le caractère de la personne à laquelle il écrit. Dans l'intimité de quinze années tout se dévoile : on pourra juger si une tendresse un peu inquiète a pu être appelée « une jalousie fatigante ; » si une impératrice qui veut soulager toutes les infortunes n'est pas excusable de mal calculer ses moyens, et si c'était vouloir reparaître à la cour que de désirer vivre et mourir en France.... On sait que le gouvernement de Rome et celui de Bruxelles lui furent proposés ; mais elle les refusa obstinément, et répondit qu'ayant été femme de l'Empereur et Impératrice des Français, elle n'ambitionnait plus d'autre gloire[1]. »

Quant à la profusion et aux dettes tant reprochées à Joséphine, nous ne chercherons point à l'en justifier. Même en prenant au pied de la lettre tout ce qu'en dit l'amour passionné de Napoléon pour l'ordre et la régularité, l'histoire est sans blâme pour une souveraine ainsi possédée de la manie de dépenser, de donner, de rendre heureux : car toute dépense royale est bien faite, qui va au dévouement, aux services ou à l'infortune; aux arts, aux lettres ou au luxe, derrière lequel se trouvent le commerce et l'industrie. Le peuple n'en a pas jugé comme l'Empereur, et il a aimé Joséphine précisément de ce qui lui a valu souvent tant de tribulations.

Après tout ce qui précède, il n'y a plus rien à dire de la bonté proverbiale dont le nom de l'Impératrice Joséphine est demeuré le symbole. On l'accuse, toutefois, de l'avoir trop uniformément répandue; d'avoir tantôt manqué de discernement et tantôt de mesure; en un mot, d'avoir été trop bonne à tous. C'est là, sans doute, un reproche fait par ceux qui voudraient pour eux seuls la bienveillance et la protection des princes, et qui trouvent qu'on leur ravit tout le crédit employé pour d'autres. Joséphine, qui donnait sans compter, recevait aussi, les yeux fermés, toutes les demandes, et parfois, dans son ardeur d'obliger et son désir de consoler, promettait le succès quand elle aurait dû ne promettre que son appui. C'était un tort sans doute, le tort d'un cœur généreux. Mais, pour être juste et vrai, il faut la juger par le nombre infini des bienfaits accordés, des grâces obtenues, et surtout par cette circonstance, qu'auprès d'elle comme auprès de sa fille, formée par ses leçons et ses exemples, les petits avaient autant d'accès et obtenaient plus de faveur que les grands.

---

[1] *Collection Didot*, t. I, p. 16-23.

Il reste, pour avoir tout dit, un dernier trait du caractère de Joséphine à constater, c'est son penchant à la superstition, ce que le *Mémorial* appelle « sa croyance aux pressentiments, aux sorciers[1]. » Sorcellerie, c'est trop. Amour du merveilleux, souci de l'inconnu, curiosité de l'avenir, elle a partagé tout cela. Sa vie, qui avait commencé par une prédiction de grandeur si magnifiquement réalisée, était assez extraordinaire pour autoriser quelque foi aux présages, et dans les années pleines de menaces du divorce, il est avéré que l'Impératrice Joséphine alla demander à la sibylle du temps, non les secours d'une science à laquelle elle ne pouvait croire, mais quelque vague satisfaction pour l'incertitude qui la dévorait. C'est ce qu'il est impossible de nier en présence de ce passage des Souvenirs du témoin le plus sérieux et le mieux informé de l'existence intérieure de Napoléon et de Joséphine, et qui précisément en cet endroit cherche à justifier l'Empereur d'un pareil penchant qui lui a aussi été reproché : « Il est difficile de croire que, même à une époque où Bonaparte, encore obscur, n'avait aucune révélation de sa destinée, son esprit ferme et éclairé eût cédé à la tentation de recourir aux ridicules prestiges de la nécromancie. Il est possible que, dans la plus grande ferveur de son amour pour Joséphine, il se soit laissé entraîner à assister à une consultation chez une devineresse, et qu'il ait fait ce sacrifice à l'erreur de l'esprit impressionnable d'une femme tendrement aimée. Mais non-seulement il n'approuvait pas cette faiblesse de Joséphine, il l'a même sonvent ridiculisée. J'ai été témoin de la défense qu'il lui intima d'aller consulter Mlle Lenormand ; il fit même arrêter cette célèbre jongleuse. Joséphine enveloppait du plus profond mystère ses rapports avec elle, et jamais l'intendant de ses dépenses n'a connu les sommes dont elle payait ses prédictions[1]. »

---

[1] Première partie, p. 115.

Il n'y a là ni travers particulier d'esprit, ni bizarrerie exceptionnelle de la part d'une femme arrivée à Paris au moment où les *merveilles* de Mesmer et de Cagliostro faisaient tourner toutes les têtes; et ce n'est certes pas à nos dix dernières années, qui ont revu en les exagérant toutes ces folies, à lui jeter la pierre[1].

---

[1] *Souvenirs* de M. de Meneval, t. III, p. 111.

---

[1] C'est dans la réalité de ses quelques rapports avec Joséphine que Mlle Lenormand a puisé l'incroyable audace de rédiger et de publier comme émanés de l'Impératrice, les absurdes mémoires dont nous avons parlé dans le premier volume de cette histoire. Traduits en allemand, en anglais, ils ont répandu dans toute l'Europe ces fables pitoyables et au-dessous de la critique, qui, reproduites à l'envi cependant par la plupart des biographes, ont fait perdre, auprès de beaucoup d'esprits, à la première femme de Napoléon le sérieux et la dignité de sa physionomie.

CHAPITRE X.

Premiers temps du mariage de Napoléon. — Jalousie de Marie-Louise; Joséphine craint d'être éloignée; l'Empereur la rassure. — Elle s'établit à la Malmaison. — Naissance du Roi de Rome; l'Impératrice Joséphine veut le voir. — Le prince Eugène, en 1812 et 1813. — Événements de 1814. — Chute de l'Empire. — Douleur de Joséphine; sa maladie; sa mort; ses funérailles.

Nous l'avons dit, le second mariage de Napoléon accompli, l'histoire de l'Impératrice Joséphine semble terminée. Elle n'offre plus d'événements saillants jusqu'à l'heure de sa mort, dernière et véritable page historique dans une biographie qui en comptait deux, le Divorce et le Couronnement. Quatre années nous restent à raconter. Nous le ferons avec la brièveté à laquelle nous astreint l'étendue forcément donnée aux autres parties de ce livre.

Après les regrets et les marques de sensibilité prodiguées à Joséphine, l'Empereur s'était laissé aller au charme de posséder une femme jeune, douce, naïve, qui n'était pas devenue sans appréhension l'épouse de celui qu'on se plaisait à peindre comme violent et dur, et qui, par conséquent, avait d'abord besoin d'être rassurée. Napoléon l'entoura de soins tendres et délicats, cherchant à se rajeunir pour se mettre au niveau de ses dix-neuf ans, et la comblant de tout ce que la puissance, le luxe et les arts pouvaient procurer de jouissances à une princesse simplement élevée, quoique née à l'ombre de l'un des premiers trônes de l'Europe. Marie-Louise se montra sensible à ces soins d'un homme d'une si grande renommée, et elle rendit à l'Empereur, pour sa tendresse croissante, un amour calme et naïf comme sa nature, amour sincère toutefois aux jours prospères, mais qui devait s'éteindre au lieu de grandir au milieu des épreuves et des revers.

Ces douceurs de la lune de miel impériale étaient redites, commentées, exagérées au château de Navarre. Joséphine avait abandonné avec courage sa place sur le trône de Napoléon, mais elle entendait conserver la place promise dans son souvenir et dans son cœur. Elle avait attendu et redouté les commencements de cette union nouvelle, comme une épreuve décisive sur les sentiments de son époux, et comme une occasion qui indiquerait au public et à elle-même la véritable et définitive situation que le divorce devait lui faire. Naturellement prompte à s'alarmer, elle était disposée à voir où ils n'étaient pas des symptômes d'oubli. En partant de Malmaison, quelques jours avant le mariage, elle avait écrit à l'Empereur. Arrivée à Navarre et trouvant le château peu habitable, elle lui fit demander par sa fille les moyens d'exécuter d'indispensables réparations, ou, à défaut, l'autorisation de retourner à la Malmaison au mois de mai. Tout à ses nouveaux devoirs, Napoléon, par un sentiment de délicatesse et non d'oubli, était resté quinze jours sans lui répondre. La tête de Joséphine se monte. Elle se figure que cet éloignement de Navarre n'est que le prélude d'un éloignement définitif que l'on dit souhaité par la nouvelle Impératrice et exigé par l'Autriche. Elle presse alors le prince Eugène d'obtenir de l'Empereur, moins les avances nécessaires pour réparer Navarre, que la permission de rentrer à la Malmaison ; car pour elle ce retour aux portes de Paris devient la pierre de touche de sa position. Eugène n'eut pas de peine à obtenir de l'Empereur ce qui probablement n'était contrarié par personne, et ce qu'il n'avait jamais eu l'intention de refuser.

Nous trouvons à cet égard, dans le recueil que nous avons mis à contribution si souvent, trois lettres que nous devons reproduire, car elles font connaître mieux qu'aucun récit, pendant cette première et caractéristique année du divorce, la situation respective des deux époux. Deux de ces lettres ont été adressées par Joséphine à Napoléon. Ce sont les seules qu'il nous ait été donné de rencontrer; elles sont belles et ne pouvaient être omises dans ce livre. La première, préparée, travaillée, fruit peut-être d'un concert entre l'Impératrice et celles de ses dames qu'elle aimait à consulter, affecte la forme officielle, forme inusitée jusque-là, et que Joséphine avait cru commandée par la nouvelle position et le silence de l'Empereur. Mais dans la seconde, explosion d'un cœur satisfait au sein de l'infortune, l'amie de Napoléon se révèle tout entière. Voici cette remarquable correspondance :

« Navarre, le 19 avril 1810.

« Sire,

« Je reçois, par mon fils, l'assurance que V. M. consent à mon retour à Malmaison, et qu'elle veut bien m'accorder les avances que je lui ai demandées pour rendre habitable le château de Navarre. Cette double faveur, Sire, dissipe en grande partie les inquiétudes, et même les craintes que le long silence de V. M. m'avait inspirées. J'avais peur d'être entièrement bannie de son souvenir : je vois que je ne le suis pas. Je suis donc aujourd'hui moins malheureuse, et même aussi heureuse qu'il m'est désormais possible de l'être.

« J'irai à la fin du mois à Malmaison, puisque V. M. n'y voit aucun obstacle. Mais je dois vous le dire, Sire, je n'aurais pas sitôt profité de la liberté que V. M. me laisse à cet égard, si la maison de Navarre n'exigeait pas pour ma santé, et pour celle des personnes de ma maison, des réparations qui sont urgentes. Mon projet est de demeurer à Malmaison fort peu de temps; je m'en éloignerai bientôt pour aller aux eaux. Mais, pendant que je serai à Malmaison, V. M. peut être sûre que j'y vivrai comme si j'étais à mille lieues de Paris. J'ai fait un grand sacrifice, Sire, et chaque jour je sens davantage toute son étendue. Cependant ce sacrifice sera ce qu'il doit être; il sera entier de ma part. V. M. ne sera troublée dans son bonheur par aucune expression de mes regrets.

« Je ferai sans cesse des vœux pour que V. M. soit heureuse, peut-être même en ferai-je pour la revoir; mais que V. M. en soit convaincue, je respecterai toujours sa nouvelle situation, je la respecterai en silence; confiante dans les sentiments qu'elle me portait autrefois, je n'en provoquerai aucune preuve nouvelle; j'attendrai tout de sa justice et de son cœur.

« Je me borne à lui demander une grâce, c'est qu'elle daigne chercher elle-même un moyen de convaincre quelquefois et moi-même et ceux qui m'entourent, que j'ai toujours une petite place dans son souvenir, et une grande place dans son estime et dans son amitié. Ce moyen, quel qu'il soit, adoucira mes peines, sans pouvoir, ce me semble, compromettre, ce qui importe avant tout, le bonheur de V. M.

« Joséphine. »

Réponse de l'Empereur.

« Compiègne, le 21 avril 1810.

« Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril; elle est d'un mauvais style. Je suis toujours le même; mes pareils ne changent jamais. Je ne sais ce qu'Eugène a pu te dire. Je ne t'ai pas écrit parce que tu ne l'as pas fait, et que j'ai désiré tout ce qui peut t'être agréable.

« Je [illegible] vec plaisir que tu ailles à Malmaison et que tu [illegible] ontente; moi, je le serai de recevoir de tes nouv[illegible] et de te donner des miennes. Je n'en dis pas [illegible] ntage jusqu'à ce que tu aies comparé cette lettre à la tienne, et, après cela, je te laisse juger qui est me[illegible] eur et plus ami de toi ou de moi. Adieu, mon amie; porte-toi bien et sois juste pour toi et pour moi.

« Napoléon. »

Secon[illegible] e Joséphine.

« [illegible], mille tendre[illegible] ciments de ne m'avoir pas oubliée. Mon [illegible] vient de m'apporter ta lettre. Avec quell[illegible] de[illegible] l'ai lue! et cependant j'y ai mis bien [illegible] il n'y a pas un mot qui ne m'ait fait pleu[illegible] s larmes étaient bien douces! J'ai retr[illegible] n cœur tout entier et tel qu'il sera toujours; il y a des sentiments qui sont la vie même et qui ne peuvent finir qu'avec elle.

« Je serais au désespoir que ma lettre du 19 t'eût déplu. Je ne m'en rappelle pas entièrement les expressions, mais je sais quel sentiment bien pénible l'avait dictée, c'était le chagrin de n'avoir pas de tes nouvelles. Je t'avais écrit à mon départ de Malmaison; et, depuis, combien de fois j'aurais voulu t'écrire! mais je sentais les raisons de ton silence et je craignais d'être importune par une lettre. La tienne a été un baume pour moi. Sois heureux, sois-le autant que tu le mérites; c'est mon cœur tout entier qui te parle. Tu viens aussi de me donner ma part de bonheur, et une part bien vivement sentie; rien ne peut valoir pour moi une marque de ton souvenir.

« Adieu, mon ami; je te remercie aussi tendrement que je t'aimerai toujours.

« JOSÉPHINE[1]. »

Nous ne voulons affaiblir par aucun commentaire cette double expression d'une affection mutuelle que rien ne pourra rompre, et qui s'exprime ici avec les nuances propres à chaque caractère.

L'Impératrice Joséphine revint à la Malmaison dans les premiers jours du mois de mai, pendant que l'Empereur et Marie-Louise visitaient les départements du nord. De sa tournée, Napoléon lui avait écrit : « Je désire bien te voir. Si tu es à Malmaison à la fin du mois, je viendrai te voir.... Ne doute jamais de toute la vérité de mes sentiments pour toi; ils dureront autant que moi; tu serais fort injuste si tu en doutais. » L'Empereur lui tint parole, mais en s'entourant d'un mystère inusité, pour ménager sa nouvelle épouse. Joséphine raconte elle-même cette visite à la reine Hortense, qui avait suivi son mari en Hollande : « .... J'ai eu hier (13 juin) un jour de bonheur; l'Empereur est venu me voir. Sa présence m'a rendue heureuse, quoiqu'elle ait renouvelé mes peines. Ces émotions sont de celles que l'on voudrait éprouver souvent. Tout le temps qu'il est resté avec moi, j'ai eu assez de courage pour retenir des larmes que je sentais prêtes à couler; mais après qu'il a été je n'ai pu les retenir, et je me suis trouvée b lheureuse. Il a été pour moi bon et aimable, cor à son ordinaire, et j'espère qu'il aura lu dans mon cœur toute la tendresse et tout le dévouement dont je suis pénétrée pour lui[1]. » Que de peine, pour s'habituer à sa situation !

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 151-159.

Heureuse cependant de ce nouveau témoignage des sentiments de l'Empereur, Joséphine se rendit aux eaux d'Aix en Savoie. C'est là qu'elle apprit, par une lettre de Napoléon en date du 8 juillet, l'abdication si inattendue du roi Louis : « J'ai réuni la Hollande à la France, ajoute l'Empereur; mais cet acte a cela d'heureux, qu'il émancipe la reine, et cette infortunée fille va venir à Paris avec son fils[2]. » Le roi Louis resta éloigné de la France jusqu'aux jours difficiles de 1813, que le devoir, l'affection et le patriotisme, le ramenèrent auprès de son frère. La reine Hortense, avec ses deux enfants, dont l'Empereur lui avait attribué la garde et l'éducation, vint d'abord passer un mois à Aix avec sa mère, puis rentra à Paris, qu'elle ne quitta plus, si ce n'est pour quelques voyages aux eaux de la Suisse ou des Pyrénées.

Pendant cette absence de Joséphine, l'Empereur, jaloux comme par le passé de la satisfaire dans la personne des siens, fit le mariage qu'elle-même avait indiqué et désiré du jeune Louis Tascher de La Pagerie, nommé, depuis un an, aide de camp du vice-roi, avec la princesse Amélie de La Leyen, nièce du Prince primat, et dont le père était membre de la confédération du Rhin. A cette occasion, Napoléon, qui avait déjà fait ce parent de l'Impératrice, alors son officier d'ordonnance, comte de l'Empire, lui constitua un majorat de cent mille francs de rente; de plus, comme par le même acte il instituait en faveur du baron de Dalberg, oncle de la future, un second majorat d'une valeur double, au titre de duc de l'Empire, il décida qu'en cas de décès sans descendants mâles du duc de Dalberg, son titre et sa dotation passeraient au fils aîné du comte Tascher de La Pagerie[1]. Cette union, qui devait être si heureuse, commença sous de funestes auspices. La mère de la jeune princesse avait été retirée dans un état affreux des flammes qui dévorèrent en un instant la salle du bal offert le 1er juillet à Napoléon et à Marie-Louise par l'ambassadeur d'Autriche. Elle survécut peu de jours : en mourant, elle voulut emporter l'assurance que le mariage de sa fille avec le cousin germain de l'Impératrice Joséphine se réaliserait.

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 316.

[2] *Ibid.*, p. 165.

Mais ces sentiments, que Napoléon avait conservés pour sa première femme, n'avaient pas tardé à exciter la jalousie de Marie-Louise. Autour d'elle on vantait, par mégarde ou par malice, le charme du caractère et des manières de l'Impératrice Joséphine, la remarquable conservation de sa personne, et son influence, que l'on disait indélébile sur l'esprit et le cœur de l'Empereur. Il n'était pas jusqu'à cette faveur populaire dont continuait à jouir l'Impératrice déchue, malgré la joie qu'inspirait à la nation la nouvelle maintenant certaine de la grossesse de l'Impératrice régnante, qui ne causât à celle-ci, nouvelle venue, froide et sans popularité, un sentiment d'envie. Malgré les précautions de Napoléon pour lui cacher sa dernière visite à la Malmaison, elle en avait été instruite, et l'Empereur avait eu une scène de larmes à essuyer. Quelque temps après, il voulut faire connaître la Malmaison à Marie-Louise; celle-ci montra une émotion telle qu'il se vit obligé d'y renoncer. Pour calmer ce trouble irraisonné, mais réel, Napoléon cessa pendant quelque temps sa correspondance avec Joséphine, dont la jeune Impératrice s'inquiétait aussi et s'informait. Les souffrances, les craintes, furent alors transportées sur les bords du lac de Genève, où la première s'était établie pour le reste de la saison. On lui écrivait ce qui se passait à Paris, et on l'alarmait par de nouveaux bruits de son éloignement hors de France. Ainsi placé entre deux femmes qu'il n'eût point voulu affliger, Napoléon qui d'abord s'était flatté d'obtenir de la part des deux Impératrices des rapports mutuels auxquels le dévouement absolu de Joséphine se serait à coup sûr prêté, obligé d'y renoncer aujourd'hui, eût désiré sans doute qu'au moins pour quelque temps celle-ci se décidât à voyager hors de France, mais d'elle-même, sans demande et surtout sans pression de sa part. C'est ce qui résulte d'une lettre trèscurieuse que nous croyons devoir reproduire en note malgré son étendue, lettre habilement, mais laborieusement rédigée par l'une des dames de l'Impératrice, Mme de Rémusat, qui, cela saute aux yeux, dans cette circonstance, faisait plutôt de la diplomatie que du dévouement[1].

---

[1] Lettres patentes des 3 mars et 8 juillet 1810.

---

[1] *Lettre de Mme de Rémusat à l'Impératrice Joséphine* (a).

« MADAME,

« J'ai un peu tardé à écrire à Votre Majesté, parce qu'elle avait désiré que je pusse, à mon retour, lui conter quelque chose de cette grande ville. Si j'avais suivi mon impatience, dès le lendemain de mon arrivée, je lui aurais adressé les expressions de ma reconnaissance. Ses bontés pour moi sont notre entretien ordinaire depuis que je suis rentrée dans mon intérieur; en retrouvant mon mari et mes enfants, j'ai rapporté au milieu d'eux le souvenir des heures si douces que je vous dois. Ni l'absence, ni le temps ne peuvent, Madame, vous effacer des cœurs qui savent vous apprécier. Daignez ajouter à vos bontés pour moi, en ne doutant jamais de cette reconnaissance que vous m'inspirez à tant de titres. J'ai besoin, pour vous écrire aujourd'hui, de m'appuyer d'abord sur cette prière, et, quand Votre Majesté aura vu quel sujet je vais traiter, elle comprendra pourquoi je réclame encore, avec plus d'instances que de coutume, sa confiance dans mon inaltérable dévoûment.

« Je commencerai par vous dire, Madame, qu'ayant appris, en arrivant ici, que l'Empereur était gravement occupé d'affaires importantes, et qu'il accordait difficilement des audiences, je n'ai point osé solliciter celle que vous m'aviez conseillée. Je n'ai donc point encore paru à la cour, mais j'ai déjà vu quelques personnages importants, et j'ai été questionnée sur Votre Majesté avec trop de soin pour qu'il ne m'ait pas été facile de conclure que ces mêmes questions qui m'étaient adressées, venaient d'un intérêt plus élevé. On me demandait souvent des nouvelles de votre santé; on voulait savoir comment vous aviez employé votre temps, si vous étiez tranquille, heureuse, dans la retraite où vous aviez vécu; si vous aviez reçu sur votre route les témoignages d'affection que vous méritez d'inspirer; enfin, quel était l'état de votre âme et l'ordre de votre

(a) *Lettres de Napoléon à Joséphine. Collection* Didot, t. II, p. 172

L'Impératrice chargea sa fille, qui s'en retour
à Paris, de savoir de l'Empereur quelles étaient
intentions. Le voyage de la reine Hortense, le te
d'entretenir l'Empereur, le délai nécessaire à la
ponse pour parvenir en Suisse, prirent près de t

vie. Il m'était doux de n'avoir à répondre que des choses sat
santes, et le plaisir avec lequel était accueilli le récit simple e
de l'emploi de vos journées, de vos secrets sentiments, de votr
dération, de ce dévouement si vrai qui dirige votre conduite
bien prouvé que ceux qui m'interrogeaient étaient sûrs de pla
redisant plus haut la vérité. Mais, Madame, j'ai questionné à
tour, j'ai observé de mon côté, et j'ose soumettre à votre rai
résultat de mes observations avec la confiance de mon attache
La grossesse de l'Impératrice est une joie publique, une espé
nouvelle, que chacun saisit avec empressement. Votre Maje
comprendra facilement, elle à qui j'ai vu envisager cet évén
comme la récompense d'un grand sacrifice. Eh bien ! Madame
près ce que j'ai cru remarquer, il me semble que vous avez e
un pas à faire pour mettre le complément à votre ouvrage, et
sens la force de m'expliquer, parce qu'il me paraît que la de
privation que votre raison vous impose ne peut être pour cett
que momentanée. Vous vous rappelez, sans doute, que vous
quelquefois regretté, avec moi, que l'Empereur n'eût point, a
ment de son mariage, pressé l'entrevue de deux personnes q
flattait de rapprocher facilement, parce qu'il les réunissait alor
ses affections. Vous m'avez dit que, depuis, il avait espéré q
grossesse, en tranquillisant l'Impératrice sur ses droits, lui don
les moyens d'accomplir le vœu de son cœur. Mais, Madame, si
me suis pas trompée dans mes observations, le temps n'est pas
pour un pareil rapprochement.

« L'Impératrice paraît avoir apporté avec elle une imagination v
prompte à s'alarmer; elle aime avec la tendresse, avec l'abandon
premier sentiment; mais ce sentiment même semble porter avec
caractère d'un peu d'inquiétude, dont il est, en effet, si rarement sé
La preuve en est dans une petite anecdote que le grand maréch
m'a contée, et qui appuiera tout ce que j'ai l'honneur de vous d

« Un jour l'Empereur, se promenant avec elle dans les env

(b) Le maréchal Duroc.

semaines, un siècle pour l'impatience de Joséphine. Ce fragment d'une lettre écrite par elle de Berne, le 12 octobre, suffit pour faire juger de sa situation : « Un courrier de M. le duc de Cadore, qui retourne en France, vient me demander mes commissions. Je

de Malmaison, lui offrit, en votre absence, de visiter ce joli séjour; à l'instant, le visage de l'Impératrice fut inondé de larmes; elle n'osait pas refuser, mais les marques de sa douleur étaient trop visibles pour que l'Empereur essayât d'insister. Cette disposition à la jalousie, que le temps affaiblira sans doute, ne pourrait être qu'augmentée dans ce moment par la présence de Votre Majesté. Elle se souviendra peut-être que cet été, en la voyant si grasse, si reposée, j'oserai dire si embellie par le calme de la vie que nous menions, j'osais lui dire en riant qu'il n'y avait point d'adresse à rapporter à Paris tant de moyens de succès, et que je sentais parfaitement qu'à la place d'une autre, je serais tout au moins inquiète. En vérité, Madame, cette plaisanterie me semble aujourd'hui le cri de la raison. Le grand maréchal, avec lequel j'ai causé, m'a témoigné aussi des inquiétudes que je partage. Il m'a paru qu'il n'osait point faire expliquer l'Empereur sur un sujet qu'il ne traite qu'avec douleur. Il m'a parlé avec un accent vrai de cet attachement que vous inspirez encore, mais qui doit lui-même inviter à une grande circonspection. Les nouvelles situations inspirent de nouveaux devoirs; et, si j'osais, je dirais qu'il n'appartient pas à une âme comme la vôtre de rien faire qui puisse forcer l'Empereur à manquer aux siens.

« Ici, au milieu de la joie que cause cette grossesse, à l'époque de la naissance d'un enfant attendu avec tant d'impatience, au bruit des fêtes qui suivront cet événement, que feriez-vous, Madame? Que ferait l'Empereur, qui se devrait aux ménagements qu'exigerait l'état de cette jeune mère, et qui serait encore troublé par les souvenirs des sentiments qu'il vous conserve? Il souffrirait, quoique votre délicatesse ne se permît pas de rien exiger; mais, vous souffririez aussi : vous n'entendriez pas impunément le cri de tant de réjouissances, livrée, comme vous le seriez peut-être, à l'oubli de toute une nation, ou devenue l'objet de la compassion de quelques-uns qui vous plaindraient, peut-être, par esprit de parti. Peu à peu, votre situation deviendrait si pénible, qu'un éloignement complet parviendrait seul à remettre tout en ordre. Puisque j'ai commencé, profite de cette occasion, ma chère Hortense, pour te témoigner toute ma douleur. Pas un mot de toi depuis vingt jours que tu es séparée de moi. Que veut dire ton silence? J'avoue que je me perds dans mes conjectures, et que je ne sais plus que penser. Toi seule, ma chère fille, dois me tirer de l'incertitude affreuse dans laquelle je vis. Si d'ici à trois jours je

souffrez que j'achève; il vous faudrait quitter Paris. La Malmaison, Navarre même seraient trop près des clameurs d'une ville oisive, et quelquefois malintentionnée. Obligée de vous retirer, vous auriez l'air de fuir par ordre, et vous perdriez tout l'honneur que donne l'initiative dans une conduite courageuse.

« Voilà les observations que j'ai voulu vous soumettre, voilà le résultat des longues conversations que j'ai eues avec mon mari, et encore d'un entretien que le hasard m'a procuré avec le grand maréchal. Moins animé que nous sur vos intérêts, et accoutumé, comme vous le savez, à ne point arrêter ses opinions quand il n'a point reçu l'ordre de les transmettre, c'est avec beaucoup de temps et un peu d'adresse que j'ai tiré de lui quelques-unes de ses pensées; mais aussitôt que je les ai entrevues, j'ai pu conclure qu'il vous restait encore un sacrifice à faire, et qu'il était digne de vous de ne point attendre les événements, et de les prévenir en écrivant à l'Empereur une courageuse détermination. En lui évitant un embarras dont sa tendresse pour vous l'empêche seule de sortir, vous acquerrez de nouveaux droits à sa reconnaissance; et d'ailleurs, outre la récompense toujours attachée à une action droite et raisonnable, avec cet aimable caractère qui vous distingue, cette disposition à plaire et à vous faire aimer, peut-être trouverez-vous, dans un voyage un peu plus prolongé, des plaisirs que vous ne prévoyez pas d'abord. A Milan, le spectacle si doux des succès mérités d'un fils vous attend. Florence et Rome même offriraient à vos goûts des jouissances qui embelliraient cet éloignement momentané; vous rencontreriez à chaque pas, en Italie, des souvenirs que l'Empereur ne s'irriterait pas de voir renouveler, parce qu'ils s'unissent pour lui aux époques de sa première gloire.

« Tout ce que m'a dit le grand maréchal, me prouve assez que S. M. veut que vous conserviez à jamais les dignités d'un rang où vous avez été élevée par ses succès et sa tendresse; et cependant ne reçois pas de lettres qui m'annoncent ce que je dois faire.... je me rendrai à la Malmaison : au moins là je serai en France; et si tout le monde m'abandonne, j'y vivrai seule, avec la conscience d'avoir sacrifié mon bonheur pour faire celui des autres[1]. »

Mais dès le lendemain elle reçut une lettre de la reine, lui faisant connaître que l'Empereur la laissait

l'hiver se passerait, la saison où l'on peut habiter Navarre vous ramènerait aux occupations d'embellissement qui vous y attendent; le temps, ce grand réparateur de toutes choses, aurait tout consolidé, et vous auriez mis le complément à cette conduite si noble qui vous assure la reconnaissance de toute une nation. Je ne sais, Madame, si je m'abuse, mais il me semble qu'il y a encore du bonheur dans l'exercice de semblables devoirs; le cœur d'une femme sait trouver du plaisir dans le sacrifice qu'il fait à celui qu'elle aime : prévenir l'embarras dont l'Empereur pourrait sortir lui-même sans blâme, s'il vous aimait moins, rassurer les inquiétudes d'une jeune femme que le temps et cette expérience de vous-même rendront plus calme, tout cela est digne de vous. Si vous étiez moins sûre de l'effet que peuvent encore produire les grâces de votre personne, votre rôle serait moins difficile; mais il me semble que c'est parce que Votre Majesté sait très-bien qu'elle possède des avantages qui peuvent établir une concurrence, qu'elle doit avoir la délicatesse de tous les procédés.

« J'ose espérer que Votre Majesté me pardonnera une aussi longue lettre, et les réflexions qu'elle contient. Quand j'appuie si fortement sur cette impérieuse nécessité de s'éloigner de nous pour quelque temps, je me flatte qu'elle daignera penser que, peut-être jamais, je ne lui ai donné de plus véritables marques des sentiments qui m'attachent à elle.

« Je suis avec un profond respect,

Madame,

De Votre Majesté,

La très-humble et très-obéissante servante,

« VERGENNES-RÉMUSAT. »

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 328.

entièrement libre de faire ce qui lui conviendrait mieux, de rester en Suisse, d'aller en Italie, ou de venir à Navarre, sans faire même d'exception pou Malmaison. L'affection ancienne l'avait emporté toutes les considérations, et en voyant la peine l'idée seule d'un éloignement causait à Joséphi Napoléon ne se sentit pas le courage de donner nouvelle épouse cette satisfaction au fond très-d rée. En écrivant à sa mère, la reine Hortense avait transmis, sur la continuation des sentiment l'Empereur, toutes les assurances qui lui étaien nécessaires : « Tout ce que tu me dis, lui répond- de l'intérêt que me porte toujours l'Empereur, fait plaisir. J'ai fait pour lui le plus grand des sa fices, *les affections de mon cœur ;* je suis sûre qu'il m'oubliera pas, s'il se dit quelquefois qu'une a n'aurait jamais eu le courage de se sacrifier à point.... Je t'avoue que s'il fallait m'éloigner France plus d'un mois, je mourrais de chagrin Bientôt après l'Impératrice Joséphine reçut de Na léon lui-même la confirmation de ce que lui a mandé la reine ; toutefois il lui conseillait pour plus tard, et à titre de distraction, un voyage en lie, auprès de son fils et de sa belle-fille. Mais il laissait une parfaite liberté : « Je te conseille d'aller à Navarre tout de suite, lui dit-il, si je craignais que tu ne t'y ennuyasses. Mon opinion que tu ne peux être, l'hiver, convenablement q

---

1. *Collection Didot*, t. II, p. 332.

Milan ou à Navarre ; après cela, j'approuve tout ce que tu feras, car je ne te veux gêner en rien. Adieu, mon amie.... sois contente et ne te monte pas la tête; ne doute jamais de mes sentiments[1]. » Dans cette lettre, l'Empereur lui confirme la grossesse de l'Impératrice, dont on parlait jusqu'en Suisse, et sur laquelle, pour le mettre à l'aise, Joséphine lui avait écrit la première[2]. A la réception de la lettre de l'Empereur, Joséphine se décida à partir immédiatement pour Navarre : « Là, du moins, dit-elle à sa fille, je serai en France. S'il n'avait été question que de passer un ou deux mois en Italie, avec mon cher Eugène, j'aurais fait volontiers ce voyage; mais m'éloigner de la France pendant six mois, cela inquiéterait tout ce qui m'est attaché, et c'est au-dessus de mes forces. Tu me trouveras bien changée, ma chère fille, j'ai perdu tout le bon effet des eaux. Depuis un mois, j'ai maigri considérablement, et je sens que j'ai besoin de repos, et surtout que l'Empereur ne m'oublie pas[3]. »

L'Impératrice Joséphine s'établit au château de Navarre et y resta près d'une année, sans se rapprocher de Paris, voulant d'elle-même ôter tout sujet d'inquiétude à l'Impératrice régnante, et témoigner ainsi sa reconnaissance à l'Empereur pour l'avoir délivrée enfin de ce fantôme de l'exil, qui l'obsédait depuis le divorce, et l'avait fait soupi après l'Élysée quand elle se croyait confiné la Malmaison, après la Malmaison quand elle croyait oubliée à Navarre, et, après ce dernier jour, lorsqu'elle avait craint d'être reléguée l de France.

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 174.

[2] Lettre du 9 septembre. *Collection Didot*, t. II, p. 325.

[3] *Ibid.*, p. 336. L'Impératrice réalisa ce voyage d'Italie pendant la campagne de Russie, au mois de juillet 1812.

C'est là que l'Impératrice Joséphine reçut d main de Napoléon la nouvelle de la naissanc cet héritier, son espoir et sa passion, que J phine, elle-même, attendait avec une sorte d'in tience. Outre qu'il était dans son caractère et l'abnégation de son dévouement de désirer ce pouvait rendre l'Empereur plus heureux et plus la venue de cet enfant qui justifiait le divorce, d la froisser moins que ne l'eût fait la stérilité d seconde union. Elle avait demandé à être inst sans retard. Quelques jours avant, Napoléon, cette assurance que lui donnait la fortune jusqu fidèle, lui avait dit : « J'espère avoir un gar Je te le ferai savoir aussitôt[1]. » Dans sa lettr 22 mars, écrite deux jours après la naissance du *de Rome*, il ajoute : « Mon fils est gros et très- portant. Il a ma poitrine, ma bouche et mes y J'espère qu'il remplira sa destinée. Je suis touj très-content d'Eugène ; il ne m'a jamais donné au chagrin[2] ; » saisissant ainsi, avec une délicatesse touche, le moment où il fait connaître à Josép un événement qui doit réveiller d'anciens reg pour délivrer à son fils un de ces certificats qui restent comme la devise d'une belle vie.

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 182.

[2] *Ibid.*, p. 186.

La naissance du Roi de Rome fut accueillie avec un enthousiasme réel par la France, qui y voyait un gage assuré de stabilité pour cet Empire si grand, si national, et qui espérait y trouver aussi, comme déjà on s'en était flatté lors du mariage de l'Empereur, la fin des guerres qui, après avoir procuré au pays tout ce que les armes peuvent donner de gloire et de puissance, avaient néanmoins amené une sorte de lassitude, et, malgré la foi toujours entière dans le génie de Napoléon, une vague appréhension des retours capricieux de la fortune.

Après quelques mois passés au château de Navarre, l'Impératrice Joséphine, maintenant plus que jamais libre de suivre ses convenances, vint s'installer à la Malmaison, entourée d'une cour à laquelle l'Empereur, par des motifs qui ne nous sont pas connus, avait désiré ne mettre la dernière main qu'après la naissance de son héritier. Par le cortége et le cérémonial dont il entoura sa première femme, il voulut lui faire illusion sur la continuation de sa puissance. Il n'y eut presque pas de différence entre la maison de l'Impératrice Joséphine, aux Tuileries, et celle que Napoléon, en consultant toutefois ses goûts, lui forma à Malmaison et à Navarre. Il lui donna un premier aumônier, M. de Barral, archevêque de Tours; une dame d'honneur, Mme d'Arberg; six dames du palais, Mmes de Rémusat, de Walsh-Serrent, de Colbert, de Turenne, Octave de Ségur, d'Audenarde, de

Viel-Castel, de Lastic, Watier Saint-Alphonse
Mlle de Mackau; un chevalier d'honneur, M.
Beaumont; quatre chambellans, MM. de Tur
Crissé, de Viel-Castel, de Montholon et de Las
quatre écuyers, MM. de Monaco, de Pourta
D'Andlaw et de Chaumont-Quitry; une lectr
Mme Gazzani; et un intendant général pour
ministrer sa liste civile, qui fut d'abord M. I
lot, et ensuite M. de Montlivaut. M. Descha
suivit l'Impératrice en qualité de secrétaire des c
mandements, et Napoléon voulut, en outre,
son propre bibliothécaire, M. Barbier, qui, a
le divorce, avait rempli les mêmes fonctions
près de l'Impératrice Joséphine, continuât à a
chaque semaine, prendre les ordres de cel
pour ses lectures qui, alors, plus assidues
core et plus sérieuses, employaient une bonne p
de son temps.

Une fois son sort bien fixé et sa maison for
vers la fin de 1811, l'Impératrice Joséphine, m
habituée à sa situation, et pleinement soumise s
consolée, reprit, pour se conformer aux désir
l'Empereur et faire honneur à son grand revenu,
existence royale qui était devenue pour elle un be
et qu'elle considérait comme un devoir. Sa cou
celle d'une véritable souveraine, mais tempérée
une plus grande liberté et un moindre respec
l'étiquette qu'aux Tuileries. On y trouvait toute
sance que permettait une humeur affable, au
d'hui livrée à toutes ses inspirations, sans qu

perdît rien de cette dignité naturelle qui faisait le respect.

L'Impératrice Joséphine s'abandonna à la pleine satisfaction de ses goûts. Les arts, l'histoire naturelle, la botanique reprirent possession de sa vie, comme aux jours fortunés du Consulat. A la tête de trois millions de rente, qu'elle croyait ne pouvoir jamais épuiser, elle se lança dans une voie d'acquisitions, d'embellissements et d'encouragements qui, grâce aussi à son penchant fondamental pour la générosité et la bienfaisance, l'eût bientôt conduite à une situation que Napoléon, deux ans après, lui reproche en ces termes : « Mets de l'ordre dans tes affaires; ne dépense que 1 500 000 francs, et mets de côté tous les ans autant; cela fera une réserve de 15 000 000 en dix ans, pour tes petits-enfants : il est doux de pouvoir leur donner quelque chose et de leur être utile. Au lieu de cela on me dit que tu as des dettes; cela serait bien vilain. Occupe-toi de tes affaires et ne donne pas à qui en veut prendre. Si tu veux me plaire, fais que je sache que tu as un gros trésor. Juge combien j'aurais mauvaise opinion de toi, si je te savais endettée avec 3 000 000 de revenu[1]. » Cette lettre, seule expression de mécontentement de la part de l'Empereur depuis le divorce, produisit chez Joséphine un bien plus grand effet que les gronderies anciennes. Elle en eut un chagrin qui la rendit malade. Dès le lendemain, Napoléon s'empressa de mettre le baume sur la blessure, et lui envoya par un page la lettre suivante que nous voulons d'autant moins omettre, que c'est la dernière que contienne le précieux recueil de la reine Hortense, et qu'elle prouve, par un langage toujours identique, une affection qui se soutient jusqu'au bout.

---

[1] Lettre du 25 août 1813.—*Collection Didot*, t. II, p. 193.

« Vendredi, huit heures du matin.—1813.

« J'envoie savoir comment tu te portes, car Hortense m'a dit que tu étais au lit hier. J'ai été fâché contre toi pour tes dettes ; je ne veux pas que tu en aies; au contraire, j'espère que tu mettras un million de côté tous les ans, pour donner à tes petites-filles lorsqu'elles se marieront.

« Toutefois, ne doute jamais de mon amitié pour toi, et ne te fais aucun chagrin là-dessus.

« Adieu, mon amie ; annonce-moi que tu es bien portante. On dit que tu engraisses comme une bonne fermière de Normandie.

« Napoléon[1]. »

Vaines recommandations : Joséphine ne se corrigea point et sa succession fut loin d'offrir ces millions, dont la gratifie si généreusement le docteur O'Méara.

Dans les trois premières années qui suivirent le divorce, l'Impératrice renouvela presque entièrement l'aspect du château et de la terre de Navarre, et mit la dernière main à tous les travaux de la Malmaison. C'est alors qu'elle y créa une bergerie-modèle, dans le genre de celle de Rambouillet, où l'on entretenait des variétés rares de mérinos, destinées au perfectionnement de notre industrie des châles. Sur les bords de l'étang du Butard, on établit une élégante vacherie, peuplée de belles espèces, tirées également des pays étrangers, et soignées par une famille que Joséphine avait amenée avec elle de la Suisse, et qui, vêtue de son costume national, habitait un joli chalet où, presque chaque jour, l'Impératrice allait à pied prendre du lait. La galerie, la serre, le jardin botanique, la ménagerie de la Malmaison, reçurent tout leur développement. Avide de distractions, de celles surtout où la portaient ses anciens goûts, Joséphine entretenait de quotidiennes relations avec M. Lenoir, le conservateur de ses objets d'art, avec Redouté, son peintre de fleurs, Isabey, à qui elle faisait dessiner tous les alentours, et M. Aimé Bonpland, rendu célèbre par son voyage d'Amérique en société avec M. de Humboldt, et qu'elle avait fait intendant de ses jardins. Elle chargea ce dernier et Redouté d'achever la publication du grand ouvrage commencé par M. Ventenat, et consacré aux fleurs exotiques de la Malmaison[1]. Elle voulut aussi qu'Alexandre Lenoir publiât le dessin et la description de ses plus beaux antiques, principalement de sa collection de vases étrusques a unique. Le dessinateur antiquaire prépara, avec zèle et sa science connus, les matériaux de cette pu cation qui n'a pas eu le temps de voir jour. La musi formait aussi l'une des distractions assidues de l pératrice Joséphine. Elle avait auprès d'elle de je personnes auxquelles elle faisait donner des leçon chant, de piano et de harpe par les premiers maî et qui, chaque soir, lui traduisaient les chefs-d'œ qu'elle préférait. Mais les chants les plus aimés le comprend, étaient ceux de sa fille qui, avec succès où le rang n'était pour rien, se livrait à goût, devenu alors un talent pour la composition

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 194.—A cette date, en effet, l'impératrice Joséphine avait pris un embonpoint qui contribuait encore à faire illusion sur son âge.

Ces deux lettres sont précédées de deux billets insignifiants datés de 1812 : c'est tout ce qu'offre le recueil évidemment incomplet de la correspondance conjugale de Napoléon, depuis sa lettre dans laquelle il annonce à Joséphine la naissance de son fils.

---

[1] Le complément de ce magnifique travail parut, nous l'avons dit, en 1813.

La société de la Malmaison comprenait, outr maison de l'Impératrice et ses parents que le lec connaît, un certain nombre d'habitués, attirés une affection qui ne faiblissait point. Parmi eu comptait quelques-uns des premiers personnage l'État, tels que l'archichancelier Cambacérès qui a combattu le divorce, et Masséna qui avait achet fait réparer à son usage l'aile encore debout château voisin de Richelieu. Le reste de la cour Tuileries paraissait aussi de fois à autre à Malmai Depuis la naissance du roi de Rome, la jalousi Marie-Louise s'était calmée, et Napoléon en affect parfois, de demander aux courtisans des nouv de l'Impératrice Joséphine, avait suffisamment que c'était lui plaire que de la visiter, quoique même eût crut devoir cesser ses visites. La r Hortense avait sa maison à Paris, mais elle vi presque avec sa mère, à laquelle elle amenait pour des semaines entières ses deux jeunes enfants, dont les premières années se sont ainsi écoulées auprès d'une aïeule qui les adorait. La reine augmentait par l'agrément de son commerce, les ressources de cet intérieur de souveraine retirée mais non déchue, où les plaisirs pleins de mesure et de bon goût avaient une teinte de mélancolie qui n'était pas sans charme.

Joséphine avait, il est vrai, accepté son sort; mais elle demeurait en face de ses souvenirs, et vivait toujours en esprit avec celui qui devait être jusqu'à la fin l'objet de sa tendresse et de ses regrets[1]. Elle voulut voir le roi de Rome. Après avoir longtemps résisté, Napoléon le lui amena à Bagatelle, dans le bois de Boulogne. Elle

---

[1] « L'Impératrice, ayant conservé pour l'Empereur un attachement qui tenait du culte, n'avait point permis que l'on dérangeât une chaise du logement occupé par lui; et, au lieu de l'habiter, elle avait préféré être fort mal logée au premier. Tout était resté exactement dans le même état que lorsque l'Empereur avait quitté son cabinet; un livre d'histoire, posé sur son bureau, marqué à la page où il s'était arrêté; la plume dont il se servait conservait l'encre qui, une minute plus tard, pouvait dicter des lois à l'Europe; une mappemonde sur laquelle il montrait aux confidents de ses projets les pays qu'il voulait conquérir, portait les marques de quelques mouvements d'impatience occasionnés peut-être par une légère contradiction. Joséphine seule s'était chargée du soin d'ôter la poussière qui souillait ce qu'elle appelait ses reliques, et rarement elle donnait la permission d'entrer dans ce sanctuaire. Le lit romain de Napoléon était sans rideaux; des armes étaient suspendues aux murailles, et quelques pièces de l'habillement d'un homme éparses sur les meubles. Il semblait qu'il fût prêt à entrer dans cette chambre, d'où il s'était banni pour toujours. » (*Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, par Mme Ducrest; éd. Barba, p. 66.)

l'embrassa, et ne pouvant retenir ses larmes : «Ah
cher enfant, lui dit-elle, tu sauras peut-être un jo
tout ce que tu m'as coûté!» L'Empereur abrégea cet
scène où Joséphine avait trop présumé de sa rés
gnation. Il se montra pour elle affectueux, presq
tendre. Ce fut leur dernière entrevue. Il partait po
la Russie, et, à dater de ce moment, il se trouva e
porté par ce courant de grandes fatalités où il d
pensa encore tant de ressources et de génie, et q
en moins de deux ans, aboutit à la catastrophe d
nière.

Nous ne racontons plus. Cette gigantesque retra
de l'Empire qui commence au mois d'octobre 181
sous les murs patriotiquement incendiés de Mosco
pour se terminer au mois de mars 1814, sous l
murs mal défendus de Paris, appartient à l'histoi
de Napoléon, victime de ses trop grands projets, e
celle de la France qui l'abandonne et s'abandon
mais ne tient à la biographie de Joséphine que par
douleur des désastres de la patrie, des malheurs
son époux et des périls de son fils, mêlé à toutes
péripéties de cette lutte suprême.

L'historien de nos grandeurs et de nos revers a
quelle fut la part du prince Eugène dans l'expéditi
de Russie, où, après le départ de l'Empereur et du
de Naples, il fut chargé de recueillir et de rame
en lieu sûr nos tristes mais glorieux débris. M. Thi
a aussi rendu justice à la promptitude énergique a
laquelle, au retour de Moscou, le vice-roi sut réor
niser en Italie une nouvelle armée, à la tête de

quelle il contribua, pour une honorable part, aux succès de Lutzen et de Bautzen. Revenu à Milan au mois d'octobre 1813, avec ordre de disputer le royaume italien à l'Autriche, dont l'alliance trompeuse s'était évanouie aux premiers coups de notre mauvaise fortune, Eugène reconstitua une troisième fois son armée, maintint l'ennemi, le battit, et la chute de l'Empire le trouva les armes à la main, ayant aussi bien résisté aux avances qu'aux attaques des adversaires de celui qu'il avait servi avec un redoublement de dévoûment et de zèle depuis qu'il en avait reçu de moindres bienfaits. En refusant des mains de nos ennemis ce trône d'Italie que son père adoptif aurait voulu maintenant lui donner, le prince Eugène ne faisait et ne prétendait faire que son devoir; mais, à cette heure des grandes trahisons, la fidélité n'était pas un mérite vulgaire, et on en a peu vu repousser avec indignation une couronne depuis longtemps promise : « Dans quel temps vivons-nous (ainsi parle le vice-roi à sa femme sous le coup des offres de la coalition), et comme on dégrade l'éclat du trône en exigeant pour y monter lâcheté, ingratitude et trahison. Va, je ne serai jamais roi[1]. »

La vice-reine d'Italie, devenue française par le cœur, était faite pour entendre le langage de son époux, elle qui, en apprenant la défection du roi de Bavière, lui avait écrit, acceptant déjà les plus tristes éventualités : « Mon bon père, Eugène vient de me communiquer l'affligeante nouvelle que vous êtes contre nous! Vous devez comprendre ce que mon cœur éprouve! Avoir d'autres intérêts que les vôtres c'est affreux pour votre fille, qui vous a prouvé à quel point allaient sa tendresse, sa soumission pour vous. Peut-être l'avez-vous oublié ; mais dans quelque situation que je me trouve, je ne regretterai jamais ce que j'ai fait ; ma conscience est sans reproches.... Eugène, le meilleur des époux, ne s'afflige qu'à cause de vous.... Sa tendresse fait mon unique bonheur ; jamais il ne perdra la mienne. Je le suivrai partout, bien sûre qu'il ne s'écartera jamais du chemin de la vertu et de l'honneur. » Et de cette même plume qui a dit en terminant à son père : « Voici la dernière lettre que vous recevrez de votre fille ; mon devoir m'impose le silence, » elle écrit à l'Empereur : « Je croirais manquer à mes devoirs si, dans cette circonstance, je ne renouvelais à Votre Majesté l'assurance de mon tendre attachement. Croyez que rien au monde ne me fera oublier mon devoir, et que vous pouvez compter sur mon entier dévouement comme sur celui d'Eugène. Il défendra le royaume jusqu'au dernier moment ; de mon côté, je tâcherai de ranimer les esprits faibles qui se laissent abattre dès qu'ils entendent parler de dangers. Si nous succombons, nous aurons au moins la consolation d'avoir toujours rempli notre devoir.[1] » Joséphine était fière des sentiments et de la conduite de ses enfants : « Je suis convaincue, mande-t-elle à la reine Hortense, que l'Empereur cédera l'Italie ; mais n'importe ce qui arrivera, notre cher Eugène se sera fait une belle réputation : c'est au-dessus de tout[1]. »

---

[1] Lettre publiée par M. Planat de La Faye, ancien officier d'ordonnance de l'Empereur, dans sa brochure intitulée *Le prince Eugène en* 1814. Paris, 1857.

---

[1] Lettres citées dans le *Compte rendu* du procès des héritiers du prince Eugène contre l'éditeur des *Mémoires du maréchal Marmont*.

Napoléon, au mois de février 1814, voyant la France envahie de toutes parts, eut un instant l'idée d'appeler à lui le vice-roi et son armée. Il lui fit écrire par l'Impératrice Joséphine, et il faut voir avec quel accent patriotique et maternel à la fois celle-ci traduit cet appel du défenseur de la France :

« Malmaison, 9 février.

« Ne perds pas un instant, mon cher Eugène ; quels que soient les obstacles, redouble d'efforts pour remplir l'ordre que l'Empereur t'a donné. Il vient de m'écrire à ce sujet. Son intention est que tu te portes sur les Alpes, en laissant dans Mantoue et les places d'Italie seulement les troupes d'Italie. Sa lettre finit par ces mots : « La France avant tout ; la France « a besoin de tous ses enfants ! »

« Viens donc, mon cher fils, accours ; jamais ton zèle n'aura mieux servi l'Empereur. Je puis t'assurer que chaque instant est précieux.

« Je sais que ta femme se disposait à quitter Milan ; dis-moi si je puis lui être utile ? Adieu, mon cher Eugène, je n'ai que le temps de t'embrasser et de te répéter d'arriver bien vite.

« JOSÉPHINE[2]. »

---

[1] *Collection Didot*, t. II, p. 393.

[2] *Compte rendu*, etc., p. 17.

Mais ce même jour, 9 février, Eugène remportait sur les Autrichiens la victoire du Mincio, et Napoléon, à partir du lendemain, gagnait coup sur coup, en huit jours, les batailles de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vauchamps et de Montereau. Se croyant maître de la situation, il ne voulut plus alors enlever le vice-roi à la défense si nécessaire de la péninsule qui, entre nos mains, assurait le midi de la France, et, prompt comme toujours à changer ses plans et ses déterminations selon les occurrences et les nécessités, il chargea le comte Tascher, aide de camp du prince Eugène, qui était venu lui annoncer la victoire du Mincio, de reporter au vice-roi un contre-ordre formel, énergique au sujet de l'évacuation de l'Italie[1].

---

[1] Dans une brochure récente en réponse au maréchal Marmont, M. le comte Tascher de La Pagerie raconte ainsi cette circonstance, qui importe à la réputation du prince Eugène : « Le lendemain matin (18 février) Sa Majesté me fit appeler. Je fus introduit dans son cabinet. Elle me dit : « Tascher, tu vas partir de suite pour « retourner en Italie; tu ne t'arrêteras à Paris que pour voir ta « femme, sans communiquer avec qui que ce soit. Tu diras à Eu- « gène que j'ai été vainqueur à Champaubert et à Montmirail, des « meilleures troupes de la coalition; que Schwartzemberg m'a fait « demander cette nuit, par un de ses aides de camp, un armistice, « mais que je ne suis pas dupe, car c'est pour me leurrer et ga- « gner du temps. » Sa Majesté ajouta : « Tu diras à Eugène que je « lui donne l'ordre de garder l'Italie le plus longtemps qu'il pourra et « de s'y défendre. Qu'il ne s'occupe pas de l'armée napolitaine, com- « posée de mauvais soldats.... En cas qu'il soit obligé de céder du « terrain, de ne laisser dans les places qu'il sera forcé d'abandonner « que juste le nombre de soldats italiens nécessaire pour en faire le « service; de ne perdre du terrain que pied à pied, en le défen- « dant; et qu'enfin, s'il était serré de trop près, de réunir tous ses « moyens, de se retirer sous les murs de Milan, d'y livrer bataille,

Ces succès réitérés de Napoléon arrêtèrent un instant les coalisés. On négocia tout en continuant à se battre. Mais le congrès de Châtillon ne put aboutir, malgré l'étendue des concessions que faisait l'Empereur pour arriver à une paix dont il sentait l'urgente nécessité, mais qu'il voulait digne de la France et de lui. Juste et affectionné, il avait proposé notamment, dans son contre-projet de traité en date du 15 mars, de renoncer à la couronne d'Italie, « en faveur de son héritier désigné, le prince Eugène Napoléon, et de ses descendants à perpétuité[1]. » La lutte recommença entre les armées de toute l'Europe réunie et l'unique armée de la France, chaque jour affaiblie par ses succès mêmes. L'insurrection gagnait les provinces éloignées; le parti royaliste s'agitait dans Paris. Malgré les prodiges accomplis par nos troupes sous l'admirable direction du grand capitaine, revenu, à ce moment solennel, à tout l'ardent et clairvoyant génie de ses premières campagnes d'Italie, les masses ennemies s'avançaient chaque jour vers la capitale de l'Empire. Le 25 mars enfin, l'Empereur d'Autriche publie le premier à Dijon un manifeste dans lequel il annonce aux Français que la souveraineté de celui qui avait épousé sa fille était incompatible avec la paix de l'Europe!

« et, s'il était vaincu, d'opérer sa retraite sur les Alpes comme il le « pourrait. Dis à Eugène que je suis très-content de lui; qu'il té- « moigne ma satisfaction à l'armée d'Italie, et que, sur toute sa li- « gne, il fasse tirer une salve de cent coups de canon, en réjouis- « sance des victoires de Champaubert et de Montmirail. »

[1] *Mémoires* du général Montholon, t. II, p. 467.

L'Impératrice Joséphine était décidée à ne pas quitter la Malmaison tant qu'il lui serait possible d'y rester. Ainsi à proximité de Paris elle pouvait mieux, soit par sa fille, soit par ses amis, savoir ce qui se passait, et elle était avide de tous les détails qui concernaient l'Empereur. Celui-ci devait nécessairement lui donner lui-même de ses nouvelles; malheureusement nous n'avons aucune lettre de cette dernière époque. Quant à la reine Hortense, elle ne passait jamais deux jours sans se rendre à la Malmaison pour reconforter sa mère, et la tenir au courant de ce qui se faisait et se disait aux Tuileries, et des nouvelles de l'armée qui parvenaient à Marie-Louise à qui Napoléon avait donné la régence pendant son absence, et au roi Joseph, qui dirigeait le gouvernement.

Le 28 mars, on apprit que l'armée ennemie n'était plus qu'à cinq lieues de Paris. Le trouble régnait dans la ville; on voyait chez plusieurs des apprêts de départ. Mais le peuple avait confiance dans le génie de l'Empereur, et il s'attendait d'un moment à l'autre à être délivré. C'était la pensée de la reine Hortense qui attribuait à quelque combinaison militaire cet éloignegnement de Napoléon qui effrayait. « Sans doute, répétait-elle autour d'elle et mandait-elle le 26 mars à sa mère, ce sont des manœuvres de l'Empereur que nous ne pouvons connaître; il n'est pas homme à se laisser surprendre; il viendra au moment où on l'attendra le moins, sauver sa capitale. Le tout est de ne pas s'effrayer, et je pense qu'on aura l'énergie nécessaire à la circonstance[1]. » Elle se rendit ce jour-là aux Tuileries pour conjurer l'Impératrice-régente de ne pas quitter Paris. Mais, dans la soirée, un conseil extraordinaire, auquel assistèrent la Régente, les frères de l'Empereur, les dignitaires de l'Empire et les ministres, décida, après avoir reconnu que Paris était dans l'impossibilité de se défendre, que Marie-Louise, le roi de Rome et le gouvernement se retireraient à Blois pour se conformer aux ordres éventuels de Napoléon, trop préoccupé du péril de voir sa femme et son fils tomber au pouvoir de l'ennemi. Rentrée chez elle à une heure du matin, la reine envoya un courrier à sa mère afin de lui faire connaître ce qui avait été décidé, et l'engager à quitter immédiatement la Malmaison, pour se rendre au château de Navarre où elle serait plus en sûreté[2].

Le lendemain de bonne heure tout se tint prêt pour le départ, pendant que le roi Joseph allait s'assurer hors barrière où l'armée ennemie et les corps des maréchaux Mortier et Marmont, aidés d'une partie de la garde nationale se trouvaient aux prises, si, en effet, l'impossibilité de résister plus longtemps était évidente. Mais Marie-Louise, pressée par son entourage, se mit en route avant d'avoir reçu de son beau-frère le dernier mot convenu. Au moment de monter en voiture, le roi de Rome refusait de sortir du palais : « Je ne veux pas quitter ma maison, répétait-il, je ne veux pas m'en aller ! » On fut obligé de l'emporter[1]. Vers le milieu du jour, le roi Joseph reçut du duc de Raguse l'avis qu'il ne pouvait tenir plus de quelques heures, et la demande d'entrer en pourparlers avec l'ennemi. Après avoir consulté les ministres, le roi donna enfin cette autorisation, et lui et ses frères quittèrent à leur tour, mais les derniers, la capitale pour aller rejoindre la Régente. Le lendemain, l'ennemi entrait dans Paris et les restes de l'armée française se retiraient à quelques lieues ; à la même heure Napoléon, croyant que la ville tenait encore, arrivait à Fontainebleau pour la dégager.

---

[1] *Mémoires* de Mlle Cochelet, t. I, p. 216.

[2] *Collection Didot*, t. II, p. 390.

Pendant ce temps, l'Impératrice Joséphine, sur l'invitation pressante qu'elle avait reçue, s'était rendue au château de Navarre, en proie à toute sorte d'inquiétudes ayant pour objet l'Empereur, sa fille, son fils, dont depuis un mois elle n'avait pas de nouvelles, et la France envahie, humiliée, et cet Empire qu'elle avait vu si puissant et qui, en cet instant, se débattait dans une agonie dont elle ignorait les détails. Elle resta deux jours dans ce cruel état. Enfin, le 2 avril, elle eut le bonheur d'embrasser la reine, qui, après avoir failli deux fois, dans la route, être prise par l'ennemi, lui amenait ses deux enfants, ayant refusé de rejoindre la Régente à Blois et pensant avec raison que, Paris livré, sa place était auprès de sa mère[2].

---

[1] *Souvenirs* de M. le baron Meneval, t. II, p. 123. — M. de Bausset, t. II, p. 212.

[2] Les pages qui vont suivre offrent un caractère plus intime.

La reine Hortense lui apprit l'entrée des coalisés dans la capitale, mais elle ne put rien lui dire de la situation de l'Empereur. Toutes les routes étant interceptées, elles demeurèrent trois jours sans nouvelles directes de Fontainebleau, de Paris ou de Blois. Elles étaient livrées à tous les bruits contradictoires qui, de proche en proche, arrivaient jusqu'à leur retraite, lorsque, la quatrième nuit, l'Imperatrice Joséphine fut réveillée par un auditeur au conseil d'État, M. de Maussion, que le duc de Bassano lui envoyait de la part de l'Empereur pour lui donner les détails qu'elle attendait avec tant d'impatience. Son premier sentiment fut la joie de savoir Napoléon vivant : « L'Empereur vit, dit-elle en interrompant l'envoyé, répétez-le-moi ! » Elle jeta un manteau sur ses épaules et entraînant M. de Maussion, pendant que celui-ci lui parlait et lui faisait connaître, en quelques paroles, le projet d'abdication de l'Empereur et le dessein de l'envoyer à l'île d'Elbe, elle courut réveiller la reine : « Ah ! Hortense, s'écria-t-elle se jetant en larmes sur son lit, ce pauvre Napoléon qu'on envoie à l'île d'Elbe ! Le voilà donc malheureux !... Sans sa femme j'irais m'enfermer avec lui ! » Tout son cœur se réveillait à la vue de cette grande

mais ne sont pas moins étayées de preuves que les autres parties de ce livre. Nous avons écrit l'histoire des derniers mois de la vie de Joséphine, au moyen des récits de Mlle Cochelet, qui a eu à sa disposition les Mémoires inédits de la reine Hortense, et qui, nous assure-t-on, en a largement usé; des *fragments* de ces mêmes souvenirs publiés par la reine dans les *Mémoires de tous*, et des traditions de famille et d'amis pleinement conservées jusqu'à ce jour.

chute de celui qui, dans l'infortune, redevenait son époux.

M. de Maussion donna alors à l'Impératrice et à sa fille les détails de tout ce qui les intéressait : les tentatives de Napoléon pour reprendre Paris, et la défection du duc de Raguse, et l'abandon du plus grand nombre des serviteurs, et l'honorable fidélité de quelques-uns, et le retour des Bourbons, et la nécessité où Napoléon se trouvait d'abdiquer, et les desseins de la coalition à son égard. Joséphine ne pensait qu'au malheur de l'Empereur. Connaissant son âme et sachant ce qu'il devait souffrir, elle se désolait à la pensée du sort qui lui était réservé, et enviait à Marie-Louise le droit qu'elle avait de s'exiler avec lui.

Quant à la reine Hortense, sa douleur était profonde aussi. Ce n'était pas une couronne qui ne l'avait point rendue heureuse, qu'elle regrettait pour elle ou pour ses enfants; sa pensée était toute également à l'infortune de celui qui l'avait appelée sa fille, et aux revers de la patrie. Aussi prit-elle sur-le-champ le parti de fuir l'Europe, dès qu'elle en trouverait le moyen. « J'ai un projet arrêté, dit-elle ce même jour à Mlle Cochelet, sa lectrice et son amie, quand elles furent seules. Ma position particulière me rend isolée sur la terre; ma mère peut rester en France, puisque le divorce la rend libre; mais je porte un nom qui ne peut plus y demeurer, puisque les Bourbons reviennent. Je n'ai aucune fortune que mes diamants, je les vendrai et j'irai vivre à la Martinique, sur l'habitation qui appartient à ma mère. J'ai été là fort jeune et j'en ai conservé un souvenir agréable. Ce sera sans doute un grand sacrifice de quitter la France, ma mère, mes amis; mais là, je serai tranquille, et il faut, dans les grands événements, avoir un grand courage. J'élèverai bien mes enfants, et ce sera ma consolation. » Mlle Cochelet partit le lendemain pour Paris avec M. de Maussion, afin d'aller voir sa famille et de faire ses préparatifs de départ, car elle ne voulait à aucun prix se séparer de la reine. Celle-ci et l'Impératrice Joséphine rendirent libres alors les personnes de leur maison d'honneur qui désiraient retourner à Paris. Beaucoup refusèrent de mettre à profit cette liberté.

Mlle Cochelet avait été particulièrement chargée par l'Impératrice de lui faire connaître tous les détails qu'elle pourrait recueillir à Paris, et sur la situation de Napoléon et sur celle du prince Eugène. Mais, durant plusieurs jours, les délaissées de Navarre furent réduites aux seules nouvelles que leur apportaient les journaux. Plusieurs d'entre eux étaient remplis d'un débordement d'outrages contre l'Empereur qui révoltait plus encore qu'il n'affligeait Joséphine. Elle concevait qu'on l'accusât d'avoir trop aimé le pouvoir ou la guerre, mais elle le justifiait, avec une animation en dehors de sa nature, de toutes les plates accusations, de tous les crimes niais que lui imputaient, aujourd'hui qu'il ne pouvait plus se défendre, non pas seulement ses ennemis, mais ceux qui l'avaient adulé.

Mlle Cochelet fut visitée à Paris par M. le con de Nesselrode, qu'elle avait beaucoup connu d: d'autres temps, et qui, alors, négociait avec le (de Vicence le traité qui devait fixer la position Napoléon et de sa famille. Elle put transmettre château de Navarre les nouvelles qui lui parvena par ces deux voies sûres. Le 13 avril, l'Impérat et la reine furent avisées de la conclusion du tra signé deux jours auparavant à Fontainebleau, et d lequel Napoléon renonçait à tout droit de souverai tant sur la France que sur le royaume d'Itali adoptait l'île d'Elbe pour séjour. Il avait stipulé er veur de tous les siens la conservation de leurs ti princiers, et des dotations en domaines ou en re de chiffres inégaux. La plus considérable était | l'Impératrice Joséphine : l'Empereur avait voulu son revenu fût fixé à la somme d'un million. Il a voulu aussi que la reine Hortense conservât, ce à (elle tenait plus qu'à tout, l'administration de la | sonne de ses enfants. Quant au prince Eugène, il fa l'objet d'une stipulation à part : « Il sera donn prince Eugène, vice-roi d'Italie, disait le traité, un blissement convenable hors de France ; » souveni cœur de l'Empereur, qui voulait assurer après l celui qui restait toujours son fils, une souverai qu'il n'avait pu que lui promettre.

Le 21 avril, Napoléon partit de Fontainebleai dirigeant vers l'île d'Elbe, où il avait donné ren vous à la femme qui ne put ou ne voulut pas y ve lorsqu'il n'avait qu'un mot à dire pour y voir acco celle qui restait frappée au cœur par l'infortune de l'homme qu'elle avait tant aimé. On dit qu'avant de quitter Fontainebleau, Napoléon, commençant à douter de l'attachement de Marie-Louise, et si tristement revenu des espérances fondées sur son divorce, s'écria, en pensant à la tendresse de sa première femme, et comme une réponse à un remords intérieur : « Elle avait raison, de l'avoir quittée m'a porté malheur[1]. »

Tandis que l'Empereur se dirigeait vers son lieu d'exil, l'Impératrice Joséphine, cédant aux vœux de tous ses amis, était retournée à la Malmaison. Elle y fut rejointe par la reine, qui avait d'abord cru de son devoir d'aller à Rambouillet offrir ses services à Marie-Louise, la croyant dans les intérêts de Napoléon. Mais froidement accueillie, et voyant qu'elle gênait, car cette princesse était évidemment en route pour l'Autriche, et n'avait qu'une crainte, celle d'être forcée d'aller à l'île d'Elbe, la reine Hortense jugea de nouveau que sa place était auprès de sa mère, dont l'affliction causée par la chute de l'Empereur, était accrue du vif chagrin de voir ses enfants déchus de la haute fortune qu'elle avait rêvée pour eux, qu'elle ne regrettait point pour elle.

La reine, en arrivant à la Malmaison, trouva sa mère en compagnie de l'empereur de Russie, qui, dès qu'il eut connu le retour de l'Impératrice Joséphine, l'avait fait prier de le recevoir, afin de lui apporter lui-même des assurances de respect et de protection, et de l'entretenir du sort de ses enfants. Depuis quelques jours déjà, Alexandre avait témoigné, à plusieurs reprises, aux amis de l'Impératrice et de la reine, et notamment au duc de Vicence, un vif désir de les voir et de leur être utile. La reine Hortense y avait une grande répugnance, et elle avait même nettement refusé de revenir de Navarre à cet effet. Mais Alexandre, qui affichait toutes les prétentions d'un ennemi courtois, tenait à prodiguer à la femme et à la fille de Napoléon, ces égards dont celui-ci ne s'était jamais départi vis-à-vis des femmes ou des filles des souverains qu'il avait vaincus. Joséphine ensuite, il n'y a pas d'exagération à le dire, jouissait au dehors comme en France de cette popularité et de cette estime qui faisaient désirer, même à un ennemi, de lui rendre hommage.

---

[1] *Mémoires de Mlle Cochelet*, t. I, p. 289. — Ces mots trouvent leur confirmation dans cette phrase de M Thibaudeau : « Bonaparte était persuadé que sa femme lui portait bonheur; elle le croyait aussi. » (*Mémoires sur le Consulat*, p. 19.)

L'empereur de Russie se montra plein d'empressement et de délicatesse, et ne se laissa point décourager par la réserve et la fierté qui, dans cette première visite, accueillirent l'expression de son vœu d'être utile aux enfants de Joséphine, dont le sort définitif n'était point encore fixé, et avait été réservé par le traité. L'Impératrice entretint surtout Alexandre du malheur de celui qu'il avait appelé son ami, invoquant en sa faveur le souvenir des anciens sentiments, tout en lui sachant gré de l'insistance que l'on disait qu'il avait employée pour procurer à Napoléon et aux siens, une position meilleure que ne le voulaient leurs autres ennemis. L'empereur Alexandre revint à la Malmaison, et déclara à l'Impératrice qu'avec ou sans son agrément il voulait s'occuper de l'avenir de ses enfants, et Joséphine, dont c'était là maintenant l'unique préoccupation, finit, dans la facile bonté de son cœur, par lui témoigner quelque reconnaissance pour des sentiments qu'elle devait croire sincères. En même temps elle fit promettre à la reine Hortense, dont elle avait appris les projets, de ne pas la quitter, sous peine d'abréger sa vie.

Sur ces entrefaites arriva le prince Eugène. Ce fut une grande consolation pour l'Impératrice et la reine qui, depuis leurs malheurs, étaient restées sans nouvelles de lui. Il leur fit connaître les derniers événements de son séjour en Italie, où il avait bravement tenu jusqu'à la fin. En apprenant l'abdication de l'Empereur, le 17 avril, le prince Eugène s'était démis à son tour de la vice-royauté d'Italie, après avoir sauvegardé, dans un traité, les intérêts de l'armée française, dont les chefs, avant de partir, voulurent lui exprimer publiquement leur attachement et leur estime[1].

---

[1] Voici la réponse des chefs de corps à la proclamation dans laquelle le vice-roi faisait à l'armée ses adieux :

« MONSEIGNEUR, l'armée française, avant de se mettre en marche pour rentrer au sein de sa patrie, se fait un devoir de mettre aux pieds de Votre Altesse Impériale les sentiments de reconnaissance et de respect dont elle est pénétrée envers votre auguste personne. L'armée d'Italie sera toujours fière de son chef; c'est pour elle un titre d'honneur que d'avoir servi sous Votre Altesse Impériale; puissiez-vous jouir de l'honneur et de la gloire que vous ont acquis vos belles qualités! Tel est le vœu de toute l'armée, qui a connu ces

La conduite du vice-roi lui avait valu l'approbation
iverselle. Personne ne songea à l'empêcher de ve-
r en France joindre sa douleur à celle de sa mère
le sa sœur. Il y reçut l'accueil qu'obtient toujours
uté, même de la part de ceux qui ont vaine-

dans tant d'occasions, et en conservera éternellement le
v .

> « Le lieutenant général comte **Grenier**; les généraux de division comte **Verdier**; comte **Vignolle**; baron **Marcognet**; comte **d'Anthouard**; baron **Freissinet**, baron **Quesnel**; baron **Mermet**; baron de **Saint-Laurent**; le général du génie baron **Dode**.

« Mantoue, le 17 avril 1814. »

On remarquera parmi ces noms, celui du général d'Anthouard, ancien premier aide de camp du prince Eugène. Le lendemain 18, renchérissant encore sur les sentiments exprimés dans cette lettre collective, ce général écrivait en ces termes à son ancien chef :

« Monseigneur, c'est les yeux baignés de larmes que j'écris à Votre Altesse Impériale; il est déchirant pour moi d'être réduit à demander à la quitter après avoir, depuis longtemps, rêvé continuellement le bonheur de vivre auprès d'elle. Quelle terrible catastrophe change tous nos projets! Malheureuse France! Quel sort lui est réservé! Au moins, je crois que celui de Votre Altesse Impériale sera assuré tel qu'elle le mérite, et qu'elle jouira en paix *de l'estime qu'elle a commandée, et de la conduite superbe qu'elle n'a cessé de tenir, et qui sera dans tous les temps* UN MODÈLE *aux souverains, aux grands et aux particuliers.* »

Nous avons souligné ces mots, qui nous paraissent la dernière limite de l'éloge humain, parce qu'ils sont dus au même personnage qui, treize ans plus tard, pour des motifs bien peu avouables, a, le premier, accusé le prince Eugène d'avoir trahi l'Empereur, en n'évacuant pas l'Italie conformément à l'ordre que lui-même lui aurait apporté, ce qui a été reconnu n'être pas, et sans tenir compte du contre-ordre formel de Napoléon.

C'est une triste chose que l'homme! (*a*)

(*a*) Voir toutes les pièces de cette affaire dans le *compte rendu* du procès fait en 1857 par les héritiers du prince Eugène à l'éditeur des *Mémoires* du duc de Raguse, qui, dans ses attaques d'outre-tombe, a adopté, en l'amplifiant, le thème imaginé par l'ancien aide de camp du vice-roi.

ment cherché à l'entamer. L'empereur Alexandre vint le voir à la Malmaison, et lui renouvela les offres de service qu'il avait déjà faites à l'Impératrice Joséphine et à la reine Hortense. Le duc d'Orléans, en lui rappelant qu'il avait été l'ami de son père, lui montra de semblables dispositions. Le prince Eugène se trouvait dans une position particulière et qui ne ressemblait en rien à celle des autres membres de la famille de l'Empereur. Il avait plu à celui-ci, comme récompense de toute une vie d'affectueux dévouement et marque dernière de satisfaction pour une fidélité qu'il connaissait bien, il avait plu à Napoléon de stipuler dans le traité de Fontainebleau l'obligation, de la part des puissances coalisées et du nouveau gouvernement de la France, de constituer à son fils adoptif une souveraineté indépendante. Cette clause donnait au prince Eugène un droit que sa qualité de père de famille lui imposait l'obligation de faire valoir. Il était pleinement autorisé à traiter personnellement cette importante affaire avec les souverains présents à Paris et le roi de France lui-même. En effet, en insérant au traité du 11 avril le principe favorable au prince Eugène et à ses enfants, Napoléon n'avait pas prétendu y inscrire une lettre morte; il avait nécessairement dévolu au vice-roi le soin, sa dignité sauve, de le faire aboutir, et ce n'est certes pas lui qui se fût plaint de voir son fils adoptif obtenir, non pas seulement la principauté qu'il avait exigée pour lui, mais encore ce royaume d'Italie qu'il avait aussi réservé en sa faveur à Châtillon. Le prince Eugène, comme chef de sa famille, avait ensuite à réclamer, pour sa mère et pour sa sœur, l'exécution des clauses imposées aussi par Napoléon, et qu'on se montrait déjà disposé à ne pas respecter. Il vit donc les souverains alliés, et Louis XVIII lui-même, non en solliciteur qui s'abaisse, mais en fils adoptif de l'Empereur, chargé par lui de poursuivre la réalisation d'un traité portant les conditions de son abdication.

Mais, autour des souverains et à la cour de Louis XVIII, la haine contre toute la famille de Napoléon montait sans cesse. On demandait hautement que le traité de Fontainebleau, maintenant que l'Empereur était à l'île d'Elbe, fût regardé comme non avenu. L'empereur Alexandre insistait avec vivacité et, l'on doit le croire, de bonne foi, pour que l'établissement du prince Eugène fût constitué, pour que la terre de Saint-Leu, qui appartenait à la reine Hortense, fût érigée en duché, ce qui assurait sa résidence en France tant souhaitée par sa mère, et pour que le million stipulé en faveur de l'Impératrice Joséphine lui fût payé. Privée de son revenu, celle-ci s'affligeait, s'effrayait de la perspective de ses engagements, de ses générosités qu'elle ne pourrait plus satisfaire. Mais son plus grand chagrin était son incertitude sur le sort de ses enfants. On parlait aussi de la faire sortir elle-même de France. Chaque jour lui apportait quelque rumeur fâcheuse, qui accroissait la souffrance dans laquelle elle semblait vivre depuis la chute de l'Empereur dont elle parlait sans cesse.

Le 15 mai, l'Impératrice fut passer deux jours au château de Saint-Leu avec la reine Hortense. L'empereur Alexandre y vint. On alla visiter les bois de Montmorency. Au retour, Joséphine se sentit fatiguée et rentra dans son appartement pendant que sa fille se promenait dans le jardin avec le reste de la société. La lectrice de la reine l'avait suivie. En entrant dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise longue, avec tous les signes d'un douloureux abattement.

« Mademoiselle Cochelet, dit l'Impératrice après un instant, je ne puis vaincre une tristesse affreuse qui s'empare de moi; je fais tous mes efforts pour la cacher à mes enfants, mais j'en souffre davantage. Je commence à perdre courage. L'empereur de Russie est certainement rempli d'égards et d'affection pour nous, mais tout cela ce sont des paroles. Que décide-t-il pour mon fils, pour ma fille et ses enfants? N'est-il pas en position de vouloir quelque chose pour eux? Savez-vous ce qui arrivera, lorsqu'il sera parti? On ne fera rien de ce qu'on lui promettra; je verrai mes enfants malheureux, et je ne puis supporter cette idée, elle me fait un mal affreux. Je souffre déjà assez du sort de l'Empereur Napoléon, qui se trouve déchu de tant de grandeurs, relégué dans une île loin de la France qui l'abandonne; faut-il encore voir mes enfants errants, sans fortune! Je sens que cette idée me tue. — Mais, madame, lui répondit la lectrice de la reine, voyez au contraire toute l'amitié de l'empereur de Russie. Il vous vénère; il est rempli de soins pour vous, il cherche à assurer le sort de vos enfants, même en dépit d'eux; car vous savez combien la reine a mis de difficultés à lui avoir des obligations. — Oui, sans contredit, il a pour nous des soins qu'on était loin d'attendre, mais, malgré toutes ces démonstrations, je ne vois rien de positif. Vous êtes liée avec M. de Nesselrode, sachez de lui s'il y a lieu d'espérer. Est-ce l'Autriche qui s'oppose au sort de mon fils? Cela ne peut être. Sont-ce les Bourbons? Ils m'ont pourtant assez d'obligations pour les reconnaître dans mes enfants. N'ai-je pas été assez bonne pour tous les malheureux de leur parti? Certes, je n'imaginais pas qu'ils rentreraient jamais en France; mais il m'était doux d'être utile à leurs amis: c'étaient des Français qui avaient souffert; c'étaient de mes anciennes connaissances, et la position de ces princes, que j'avais vus jeunes, me touchait. Enfin, n'ai-je pas demandé vingt fois à Bonaparte de faire rentrer la duchesse d'Orléans, la duchesse de Bourbon? C'est par moi qu'il a secouru leur détresse, qu'il leur a accordé une pension qu'elles recevaient en pays étrangers. Je ne doute pas qu'elles ne viennent me voir, celles-là, et je suis étonnée de n'avoir encore reçu que la visite de M. de Rivière; car M. de Polignac me doit bien la vie, et il n'a pas encore paru à la Malmaison. »

La reine Hortense, inquiète de la disparition de sa mère, vint bientôt la retrouver. L'Impératrice se leva et retourna au salon. La reine demanda à sa lectrice quel avait été l'objet de leur conversation. Mlle Cochelet crut devoir la rassurer, et ne lui fit qu'une réponse vague. « Je vois toujours, lui dit la reine, ma mère courageuse et aimable avec tous ceux qu'elle reçoit; mais je m'aperçois qu'aussitôt qu'elle est seule, elle se livre à une tristesse qui me désespère. J'ai peur qu'elle ne s'affecte trop de tous les événements qui nous ont frappés, et que sa santé ne s'en ressente. » En effet, Joséphine était atteinte au cœur. Le chagrin la minait, les nuits sans sommeil avaient échauffé son sang; elle ne proférait aucune plainte, elle affectait même le calme; mais autour d'elle les yeux clairvoyants de son fils, de sa fille et des dames qui composaient encore sa cour de souveraine maintenant bien déchue, ne s'y trompaient pas, et on semblait sous l'impression d'un pénible pressentiment. Une semaine se passa ainsi.

Le lundi, 23 mai, le roi de Prusse vint avec ses deux jeunes fils faire une visite à la Malmaison, et y resta à dîner. L'Impératrice Joséphine, qui, depuis quelques jours, paraissait visiblement souffrante, réussit tellement à prendre sur elle, pour faire à ses hôtes les honneurs de sa résidence, qu'on la crut entièrement rétablie. Le lendemain (tous ces princes étaient jaloux de lui rendre hommage) elle fut encore obligée de recevoir les deux grands-ducs de Russie, Nicolas et Michel. Dans le jour, ceux-ci allèrent visiter les environs avec le prince Eugène. La reine resta auprès de sa mère, qui disait avoir un peu de rhume. Elle voulait que l'Impératrice gardât la chambre; mais celle-ci répondit qu'elle ne soignait jamais un rhume, et elle descendit pour le dîner. Le soir elle se sentit fatiguée ; à plusieurs reprises elle se retira dans une pièce voisine et se reposa sur sa chaise longue, laissant la reine Hortense faire aux princes russes les honneurs du salon.

Le 24, Mlle Cochelet s'empressa de venir demander des nouvelles de l'Impératrice. Elle la trouva fondant en larmes et tenant à la main un journal, qu'elle lui tendit. « Ma fille lit-elle ce journal? lui dit-elle ; tâchez qu'elle ne le voie pas. Lisez l'article qu'on met sur le cercuéil de son pauvre enfant. Cela est-il croyable? Voyez dans quels termes méprisants on dit qu'il doit être ôté de l'église Notre-Dame pour être porté dans un cimetière ordinaire. On ose toucher aux tombeaux ! C'est comme du temps de la Révolution. Ah ! qui m'eût dit que cela me viendrait de gens que j'ai tant obligés ! » Cette émotion n'était pas faite pour diminuer la mélancolie qui chaque jour la minait davantage. Elle s'étendit encore sur son chagrin de ne pas voir fixer la position de ses enfants et sur ses craintes à cet égard.

La reine Hortense et le prince Eugène s'inquiétèrent de l'état de santé et d'esprit de leur mère. Le lendemain 25, en pénétrant dans sa chambre avant qu'elle fût éveillée, la reine la trouva respirant avec quelque difficulté. Elle témoigna son inquiétude au médecin ordinaire de l'Impératrice qui, partageant l'opinion de celle-ci, pensa que ce n'était là qu'un rhume qui céderait aux remèdes usités en pareil cas. Le jeudi 26, la toux devint plus sèche et plus forte. L'Impératrice, pour complaire à ses enfants, garda le lit, mais de crainte de faire de la peine à son médecin, elle s'opposa à ce qu'on en appelât un autre, disant qu'elle se sentait mieux ; et, en effet, son teint, légèrement animé, faisait croire à une complète guérison. Afin de ne point l'affliger, la reine crut devoir lui cacher que son frère, par suite d'une forte fièvre, venait aussi d'être obligé de s'aliter. Le 27, un abattement de mauvais augure succéda à l'animation de la veille. Au moment où la reine se décidait à envoyer chercher un autre médecin à Paris, le premier médecin de l'empereur de Russie se présenta de la part de son maître, pour avoir des nouvelles de l'Impératrice, et lui annoncer qu'Alexandre viendrait le lendemain lui demander à dîner. Joséphine le chargea de remercier l'empereur et de lui dire qu'elle l'attendait, et immédiatement elle occupa son esprit de tous les détails de la réception à faire le samedi au souverain de la Russie ; elle se proposa même de se lever pour le recevoir. Mais, en sortant, et questionné par la reine Hortense, le médecin russe ne lui cacha pas qu'il trouvait sa mère sérieusement malade, et qu'à son avis il fallait, sans perdre de temps, la couvrir de vésicatoires. La reine et son frère effrayés se décidèrent à envoyer chercher les meilleurs médecins de Paris, afin de connaître au juste l'état de l'Impératrice, qui continuait à ne pas se plaindre, mais qui éprouvait une oppression croissante. Une consultation eut lieu le même jour, à laquelle prit part le médecin ordinaire de la Malmaison. Les médecins reconnurent alors tous les symptômes d'une esquinancie de la plus dangereuse espèce; ils prescrivirent quelques remèdes énergiques, mais, à leur avis, il était trop tard pour combattre le mal. Ils ne crurent pas devoir faire part de leurs craintes à la reine et au prince, ils se contentèrent de leur dire que la maladie de leur mère était sérieuse et serait longue.

La reine organisa un service par lequel les dames présentes à la Malmaison se partageraient les soins à donner à l'Impératrice, et veilleraient deux par deux dans sa chambre pendant la durée de la maladie. Elle voulut veiller la première nuit, et la passa allant à chaque instant du lit de sa mère au chevet de son frère, dont la fièvre avait redoublé au point de donner des inquiétudes. L'Impératrice Joséphine savait que son fils était malade; n'ayant point la conscience de sa propre situation, elle le faisait prier de se soigner et de ne point quitter sa chambre, et elle voulait aussi exiger de sa fille qu'elle allât se reposer. Cette nuit, l'état de la malade parut ne pas empirer. Le matin du 28, la médication suivie avec zèle et habileté par son médecin ordinaire, semblait l'avoir soulagée; mais, vers le milieu du jour, elle fut prise d'un grand abattement. La reine se décida à envoyer auprès de l'empereur Alexandre pour le prier de remettre sa visite. Le courrier allait partir, lorsque l'empereur qui, d'après ce que lui avait dit son médecin, s'inquiétait fort de l'état de l'Impératrice, arriva quelques heures avant le dîner. La reine, qui cependant était loin de deviner la réalité, lui fit connaître ses propres appréhensions et le conduisit chez son frère, où ils décidèrent que l'on cacherait à l'Impératrice que l'empereur fût à la Malmaison, dans la crainte qu'elle ne voulût descendre pour le recevoir. Sa fille lui dit que l'empereur s'était fait excuser et qu'il viendrait un autre jour. L'empereur de Russie passa le reste de la journée dans la chambre du prince Eugène, et n'en descendit que pour le dîner, où la reine Hortense vint lui tenir compagnie. Après le dîner, la reine dit à l'empereur qu'elle agissait avec lui sans cérémonie, et qu'elle le laissait avec ses dames pour remonter auprès de sa mère. L'empereur ne voulut se retirer, bien avant dans la soirée, que quand il eut appris que l'Impératrice était plus calme.

Quoique accablée de fatigue, la reine Hortense se disposait à passer cette nuit encore auprès de sa mère que ni elle ni son frère ne croyaient cependant dangereusement malade, car elle n'accusait aucune souffrance, et, tout en parlant peu, elle avait toute la liberté de sa conversation. L'Impératrice la supplia d'aller se reposer, lui recommandant aussi de tranquilliser son frère. Mme la duchesse d'Arberg joignit ses instances à celles de l'Impératrice, et s'établit pour la nuit près du lit de la malade. La reine Hortense ne se retira que fort tard, sur la promesse qui lui fut faite ainsi qu'à son frère de les prévenir au moindre symptôme alarmant. Mais la reine, inquiétée par un pressentiment qu'elle ne s'expliquait pas, se releva plusieurs fois pour venir voir si sa mère reposait. Il lui fut répondu qu'elle ne se plaignait pas et paraissait ne pas souffrir, mais qu'elle se réveillait souvent, parlant à voix basse avec elle-même, et répétant par intervalle ces mots : « Bonaparte!... l'île d'Elbe!... Marie-Louise!... »

De bonne heure, le 29, jour de la Pentecôte, la reine, alarmée de ces discours sans suite, entra chez son frère qu'elle trouva un peu mieux, et qui s'en alarma comme elle. Le prince Eugène se leva avec effort. Ils entrèrent dans la chambre de l'Impératrice. En apercevant ses enfants, ses yeux se remplirent de larmes; elle leur tendit les bras sans pouvoir se soulever et pouvant à peine parler, car sa langue s'embarrassait. Ceux-ci l'embrassèrent avec tendresse, mais en réprimant leur émotion, car le mal avait fait des progrès rapides, et l'altération sensible des traits de leur mère les avait frappés en entrant. La reine, trop émue, fut obligée de se retirer. Le prince Eugène voulut savoir des deux médecins qui n'avaient pas quitté la malade, celui de l'Impératrice et celui de la reine Hortense, s'ils conservaient encore de l'espoir pour sa mère et s'ils pensaient que l'on dût lui apporter les sacrements. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas perdu tout espoir, mais qu'il était prudent de ne pas renvoyer à plus tard l'accomplissement des devoirs religieux. Le prince, avec les ménagements d'un fils tendre et courageux, disposa sa mère à cet acte suprême si conforme à sa foi; l'abbé Bertrand, aumônier de la reine de Hollande, entra pour la préparer à recevoir le viatique. Le prince Eugène et sa sœur laissèrent l'Impératrice avec son confesseur, et descendirent dans la chapelle du château afin d'entendre la messe et prier pour cette vie qui leur était si précieuse. Comme eux, tous les assistants avaient les larmes aux yeux. Après vingt minutes, ils remontèrent auprès de leur mère. En les voyant, elle leur tendit encore les bras. Pendant ce peu de temps, sa figure s'était entièrement décomposée; elle voulait parler, mais elle ne put articuler un seul mot. A cette vue, la reine s'évanouit; on l'emporta sans connaissance dans sa chambre. Le prince Eugène s'agenouilla auprès du lit de sa mère pendant que l'abbé Bertrand l'administrait et qu'elle recevait la communion avec toute sa connaissance et sa douce résignation. Elle ne vécut que peu d'instants encore, et, après quelques efforts, elle expira, consolation dernière, entre les bras de son fils bien-aimé.

Le prince Eugène pensa alors à l'état de sa sœur; il se précipita dans sa chambre et lui annonça leur malheur, et ils confondirent leurs larmes. Toutes les personnes de la maison de l'Impératrice qui venaient de la voir mourir, entrèrent aussi dans la chambre de la reine, afin de mêler leur douleur à celle des enfants de leur maîtresse. « Je restai avec Mme d'Arberg, ajoute Mlle Cochelet, près de celle qui n'existait plus; je pensai procurer encore une faible consolation à ses enfants, auxquels le sort ravissait tout à la fois, et j'osai approcher de cette tête, qui paraissait dormir avec calme et espérance. Je coupai ses beaux cheveux que je gardai comme un trésor à remettre à la reine. Le prince Eugène emmena sa sœur à Saint-Leu, où je les suivis bientôt après. Aucune expression ne saurait peindre la douleur du prince et de la reine; ceux qui ont connu la mère adorable qu'ils pleuraient pourront seuls se l'imaginer. »

La désolation éprouvée par tous les serviteurs grands et petits de la Malmaison, se répandit avec la funeste nouvelle à Rueil et dans tous les lieux d'alentour, où Joséphine était aimée comme une providence et une mère.

Le corps de l'Impératrice, après avoir été embaumé et placé dans un double cercueil de plomb et d'acajou, fut, pendant trois jours, exposé sur un catafalque dressé au milieu du grand vestibule du château. Plus de vingt mille personnes se présentèrent pour lui jeter l'eau bénite. Cultivateurs, ouvriers, bourgeois, on y venait de plusieurs lieues, comme à un pèlerinage. A Paris, où d'autres intérêts entraînaient les esprits, cette mort produisit aussi une générale et pénible impression. Les souverains et les princes étrangers, la famille royale elle-même, s'empressèrent de faire parvenir aux enfants de l'Impératrice Joséphine l'expression de la part qu'ils prenaient à leur douleur. L'empereur Alexandre s'était proposé d'assister aux funérailles, mais apprenant que l'état de santé du prince Eugène ne lui permettait pas de conduire le deuil de sa mère, il s'y fit représenter par le général Sacken.

Les obsèques eurent lieu le jeudi, 2 juin, dans l'église de Rueil, réparée par les soins de Joséphine qui avait témoigné le désir d'y être inhumée. Le cortége sortit par la grande grille de la Malmaison, et suivit la route de Paris jusqu'à Rueil. Les deux jeunes enfants de la reine Hortense menaient le deuil. Les coins du drap mortuaire étaient portés par le grand-duc de Bade, époux de la princesse Stéphanie, par le marquis de Beauharnais, beau-frère de l'Impératrice, le comte de Tascher, ex-sénateur, et le père de la princesse de Bade, le comte de Beauharnais. Venaient ensuite tous les officiers et les dames attachés à l'Impératrice, au prince Eugène et à la reine Hortense; puis plusieurs personnages importants qu'avait amenés de Paris la reconnaissance envers la souveraine qui avait été si parfaite pour tous. Mais ce qui communiqua à ces funérailles du cœur leur caractère le plus désintéressé et le plus touchant, ce fut l'affluence et la tristesse du peuple qui, de tous les environs, s'était réuni à Rueil, afin de rendre un dernier hommage à celle à qui il donnait ce nom de *la bonne Joséphine*, qui lui est resté.

A un an de là, l'Empereur, revenu de l'île d'Elbe où il avait vainement attendu *sa Louise*[1] préférée, voulut, avant de partir pour sa dernière campagne, aller se recueillir à la Malmaison. En l'absence du prince Eugène, retenu de force en Allemagne, la reine Hortense, restée fidèle à la fortune impériale, vint lui en faire les honneurs. L'Empereur arriva accompagné de MM. Molé et Denon, et du colonel Labédoyère. A son entrée dans le vestibule du château, il parut ému. Il voulut tout revoir. Il se promena pendant une heure avec sa belle-fille, dans le jardin, dans le parc, dans la serre, l'entretenant de celle dont le souvenir remplissait ce séjour créé par ses soins. A chaque instant, il lui semblait qu'elle allait apparaître au détour d'une allée. Le déjeuner fut silencieux. Après, l'Empereur parcourut lentement la galerie, regardant avec un plaisir triste et doux ces tableaux, ces objets d'art si choyés. Il témoigna ensuite le désir de visiter la chambre où Joséphine était morte. La reine s'apprêtait à monter avec lui, mais il lui fit signe de la main de rester, et s'achemina seul vers cet appartement bien connu. Il y passa quelques instants auprès du lit où la femme qui l'avait tant aimé avait expiré en pensant à lui, et il redescendit en proie à une émotion qu'il ne cherchait plus à cacher.

---

[1] C'est ainsi que Napoléon nommait sa seconde femme.

Deux mois après, il partit pour cette dernière campagne qui devait lui donner la couronne ou l'exil. Il en revint bientôt, ayant vu tomber à Waterloo sa dernière espérance. Réduit encore à quitter la France, il désira aller passer à la Malmaison les derniers jours de liberté que la Providence lui destinait. La reine Hortense vint lui tenir fidèle et alors courageuse compagnie, car 1815 n'allait pas imiter la générosité de 1814. L'Empereur resta là cinq jours entiers, attendant inutilement le réveil du patriotisme endormi, et repassant tous les souvenirs de sa vie heureuse et charmée, dont ces lieux étaient pleins. Enfin, le 29 juin, à midi, après avoir reçu les adieux de celle qui jusqu'au bout se montrait sa digne fille, il partit pour Rochefort.... et pour Sainte-Hélène, ne se flattant plus d'être rejoint dans son exil par Marie-Louise, et persuadé qu'il ne serait point parti seul si Joséphine avait vécu.

On connaît la destinée des deux enfants de l'Impératrice Joséphine. Voyant qu'à cause du mauvais vouloir des puissances, l'article stipulé en sa faveur, par l'Empereur dans le traité de Fontainebleau, devait rester lettre morte, le prince Eugène se retira avec sa femme et ses enfants à Munich où, devenu duc d'Eschtaedt et prince de Leuchtenberg, par l'affection du roi, son beau-père, il vécut encore dix ans au milieu des marques de la respectueuse estime que lui avaient value, dans toute l'Europe comme en France, la loyauté, la modération et la droiture de son caractère. Sa mort fut en Bavière un deuil public, et sa mémoire est justement demeurée parmi nous comme le type le plus incontesté de l'honneur et de la fidélité. L'opinion publique ravivée à cet égard par la malice posthume d'un compagnon d'armes, obsédé par un renom fameux de trahison, a bien vengé le prince Eugène de toutes les machinations d'outre-tombe qui ont essayé d'entamer sa pure renommée.

Au mois d'août 1831, une femme doublement exilée et conduisant à travers la France, qu'elle avait seulement le droit de traverser, son dernier fils recueilli par elle dans la défaite des patriotes italiens, où son second enfant avait succombé, entra mystérieusement dans la petite église de Rueil. La fille et le petit-fils de l'Impératrice Joséphine se prosternèrent au pied du tombeau que surmonte sa statue en prière et dans l'attitude où Notre-Dame la vit au jour de son couronnement. « Quel sentiment douloureux, écrit la reine Hortense, m'oppressa lorsque j'entrai dans ce lieu ! que je me mis à genoux devant cette image chérie, et que la triste pensée me vint que de tout ce qu'elle avait aimé, je restais seule avec mon fils, isolée et obligée de fuir même le lieu où elle reposait ! La quantité de fleurs qui ornaient ce monument (que mon frère et moi avions eu tant de peine à obtenir la permission de faire élever) me prouva qu'elle était restée au moins au milieu de ses amis, auxquels son souvenir était toujours cher ; sa fille seule était oubliée !

« Je m'arrêtai à la porte du château de la Malmaison ; je tenais à y entrer. C'est là que l'Empereur avait quitté la France pour jamais ! C'est là que je fus heureuse d'adoucir par mes soins ces tristes moments où tout l'abandonnait, et où, du faîte de la plus haute des gloires, il tombait dans la plus grande des infortunes. Après Waterloo, je le vis encore plein de courage, oubliant son propre malheur, voulant à tout prix sauver la patrie, prédisant tout ce qui allait l'accabler si elle ne se défendait, et sentant tout ce qu'elle avait encore de force, réunie à lui : on le repoussa. On redoutait ce qu'on appelait ses chaînes, et, au nom de la liberté, on se livra à celles des ennemis de la France ! Il me fut impossible de vaincre l'ordre du nouveau propriétaire qui avait défendu de laisser voir ce lieu sans billet. Mon neveu avait vendu la

Malmaison à un banquier qui gardait pour lui une partie des jardins, le château, et qui s'était déjà défait de tout le reste. Il était difficile de s'y reconnaître; et pouvais-je me croire au même lieu que j'avais laissé si beau, où j'étais toujours reçue avec tant de joie, quand l'entrée m'en était si cruellement interdite[1]? »

Six ans après, brisée par ses infortunes et ses émotions, la fille de Joséphine, qui avait témoigné par son testament le désir de reposer auprès de sa mère, venait prendre place à son tour, dans cette humble église de Rueil, qui voit aujourd'hui le tombeau de la *reine Hortense* s'élever en face du tombeau de l'*Impératrice Joséphine*, deux noms touchants, deux souvenirs populaires.

On nous a dit: l'existence de l'Impératrice Joséphine n'offre pas les éléments d'une histoire. Nous avons pensé le contraire, car il y avait là à étudier les vicissitudes d'une destinée non commune, le caractère aimé et l'influence sociale d'une femme qui s'est montrée au niveau de sa destinée. Il y avait aussi et surtout à mettre en relief le tableau, négligé jusqu'ici, de la vie intérieure de l'homme resté si grand malgré sa chute et ses fautes, que tout de lui intéresse. Dans ce livre, nous l'espérons, plus qu'en aucun autre, apparaîtra dans sa simple et vivante vérité ce Napoléon de l'intimité, de la famille, du cœur, indignement travesti d'abord, nié ensuite, et même à ce jour imparfaitement connu. L'histoire qui s'achève nous a donc paru compléter celle de Napoléon. La grande figure de l'Empereur n'efface pas celle de sa douce compagne, et, loin de faire disparate, l'image de Joséphine s'harmonise avec celle du moderne Charlemagne. Cette force devait être tempérée par cette grâce, cette énergie par cette douceur, ce génie par ce tact, cette fougue par cette indolence. Joséphine a eu l'insigne honneur d'être remarquée sur ce resplendissant sommet, à côté du maître de l'Europe, de laisser un souvenir à côté de cette renommée, d'être chérie par une nation qui ne sait qu'admirer. NAPOLÉON, JOSÉPHINE, ces deux noms inséparables rappelleront toujours deux types populaires : l'un c'est le génie et la grandeur, l'autre la grâce et la bonté, et l'histoire, qui est la justice, doit mettre en plus dans le plateau de la femme — l'abnégation et le dévouement.

---

[1] *Fragments extraits des Mémoires inédits de la reine Hortense.* — *Mémoires de tous*, t. I, p. 265.

C'est mon divorce qui m'a perdu, a dit Napoléon, regrettant sans doute à Sainte-Hélène de s'être embarqué dans la guerre de Russie sur la foi de son alliance menteuse avec la maison d'Autriche. Que n'eût-il pas ajouté s'il eût pu lire dans l'avenir ! Il avait brisé les liens qui l'unissaient à Joséphine afin d'avoir un fils ; et quand il eut obtenu ce fils, il allait perdre la couronne qu'il lui destinait. La transmission de cette couronne avait cependant été réglée par lui au début de l'Empire, d'une manière qui lui avait paru sauvegarder suffisamment les intérêts de la France et la stabilité de sa dynastie. A défaut d'héritier direct de sa part, la couronne devait passer à Joseph ou à Louis, ou aux héritiers de ces deux frères ; l'Empereur et son frère aîné mourant sans enfants, c'était au roi de Hollande et à sa descendance à régner ; et ce prince mort ainsi que ses deux fils aînés, l'Empire passait à son troisième enfant : or c'est ce troisième fils qui s'appelle NAPOLÉON III.

La Providence a donc rectifié le changement apporté par le fondateur de la dynastie napoléonienne à ses premiers desseins. Le divorce n'a servi à rien. Tant il est vrai que les plus grands génies comme les esprits les plus humbles se trompent dans les prévisions qu'ils croient les mieux calculées, et que Dieu mène où il veut les hommes qui ne savent où ils vont[1].

---

[1] Ce regret de Napoléon d'avoir consommé son divorce se trouve reproduit, et en un langage singulièrement énergique, dans ces trois passages des entretiens de Sainte-Hélène :

« Un fils de Joséphine m'eût été nécessaire et m'eût rendu heureux, non-seulement comme résultat politique, mais encore comme douceur domestique. Comme résultat politique, je serais encore sur le trône, car les Français s'y seraient attachés comme au roi de Rome, et je n'aurais pas mis le pied sur l'abîme couvert de fleurs qui m'a perdu. Et qu'on médite après sur la sagesse des combinaisons humaines ! Qu'on ose prononcer avant la fin, sur ce qui est heureux ou malheureux ici-bas ! »

— « Je fis une grande faute après Wagram, celle de ne pas abattre l'Autriche davantage. Elle demeurait trop forte pour notre sûreté ; c'est elle qui nous a perdus. Le lendemain de la bataille, j'aurais dû faire connaître, par une proclamation, que je ne traiterais avec l'Autriche que sous la séparation préalable des trois couronnes d'Autriche, de Hongrie et de Bohême. » L'Empereur disait s'en être même occupé. Il avait balancé quelque temps avant son mariage avec Marie-Louise. Mais, depuis, continuait-il, il en eût été incapable ; il se sentait des sentiments trop bourgeois sur l'article des alliances. « L'Autriche, disait-il, était devenue ma famille, et pourtant ce mariage m'a perdu. Si je ne m'étais pas cru tranquille, et même appuyé sur ce point, j'aurais retardé de trois ans la résurrection de la Pologne; j'aurais attendu que l'Espagne fût soumise et pacifiée; j'ai posé le pied sur un abîme couvert de fleurs.... »

— « Ma seule faute dans cette alliance a été vraiment d'y apporter un cœur trop bourgeois. J'avais si souvent répété que le cœur d'un homme d'État ne devait être que dans sa tête.... Malheureusement ici le mien était demeuré à sa place pour les sentiments de famille, et ce mariage m'a perdu, parce que je croyais surtout à la religion, à la piété, à la morale, à l'honneur de François. Je l'estimais essentiellement. Il m'a cruellement trompé. Je veux bien qu'on l'ait trompé à son tour; aussi je lui pardonne. »

(*Mémorial de Sainte-Hélène*, par M. le comte de Las-Cases, Ire partie, p. 100, 115 et 148.)

APPENDICE.

(A) NOUVELLES LETTRES INÉDITES DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

A Mme de Renaudin, à Fontainebleau, rue Saint-Méry[1].

« La personne qui vous remettra mon billet, ma chère tante, vous est connue; elle se trouve maintenant dans le décret qui oblige les membres de la Convention qui ne sont point employés à sortir de Paris. Lequien compte sur vos bontés; il espère que vous lui faciliterez les moyens de pouvoir rester à Fontainebleau. Je n'ai pas besoin, ma chère tante, de le recommander à votre bon cœur; il est dans la peine, c'est un titre auprès de vous.

« Je n'ai pu, jusqu'à ce moment, effectuer mon projet d'aller à Fontainebleau passer quelque temps avec vous et avec mon papa[2]. J'ai tant de choses à

---

[1] Cette lettre, qui n'est ni datée, ni signée, doit être de 1795.

Mme de Renaudin, qui figure en tant d'endroits dans le premier volume de cette histoire, était, on le sait, la sœur de M. de La Pagerie.

[2] Il est ici question du marquis de Beauharnais, beau-père de Joséphine.

vous dire à l'un et à l'au
d'être débarrassée des occup
nent ici ; j'espère cependan
moments, réaliser ce que je
ment.... Adieu, ma chère t
temps de vous embrasser de
fais autant à mon papa. »

A la citoyenne Marm

« A Plombières, le 9

« Je ne veux pas laisser par
cle, madame, sans vous ass
plus vraie, et sans vous témo
pris (*sic*) à l'accident qui vous e
bien, madame, vous savez q
grand voyage à faire, et votre
vous arriviez malade. Aussi,
bien soin de vous. J'espère
Paris, et vous trouver bien
époque, je serai charmée de
velles. Bonaparte me mande d
barquer : vous voyez que n
l'Italie ; nous irons à Malte et
peu que vous aimiez les voy
un, j'espère, agréable : il le
dame, puisqu'il me procurer
donner, et à votre mari, des
chement.

« LA PAGER

---

1. Le général Bonaparte avait proba
femme, pour lui donner rendez-vous en
gea d'avis. Cette lettre n'en prouve pas
phine d'aller rejoindre son mari.

Au citoyen ministre de la marine.

« A Plombières, le 14 thermidor (1er août 1798).

« Je viens, citoyen ministre, rappeler à votre souvenir, mon beau-père[1]; sa position, son grand âge, ses services, auxquels il est bien permis d'ajouter ceux de son fils, lui donnent bien assez de titres pour n'être pas oublié ; mais celui de tous sur lequel je compte le plus, c'est l'intérêt que j'espère que vous voudrez bien y prendre : je ne doute point que vous ne puissiez beaucoup pour lui; vous en avez les moyens, citoyen ministre, et je vous prie instamment de lui être utile.

« Tant de liens de toute sorte m'attachent à mon beau-père, sa bonne ou mauvaise fortune me touche de si près et à tant de titres, que je ne puis assez vous recommander sa position.

« Persuadée de l'intérêt que vous voudrez bien lui accorder, je vous prie de croire, citoyen ministre, que je me trouverai heureuse de vous donner ce droit à ma reconnaissance.

« LA PAGERIE-BONAPARTE. »

A Mme de La Pagerie, à la Martinique.

« Paris, le 26 vendémiaire (18 octobre 1801).

« Chère maman, la frégate qui se rend à la Guadeloupe pour annoncer au général Lacrosse la paix avec l'Angleterre, est porteur de ma lettre. Le général Lacrosse vous la fera passer par l'aviso qu'il doit expédier à la Martinique, pour annoncer aux habitants que les Anglais restituent la colonie à la France, et les tranquilliser sur leur sort futur. Les nègres seront maintenus dans le même état où ils sont, et des gens probes et bien pensants seront chargés de l'administration de la colonie. Vous pouvez en faire part à tous les colons que cela peut intéresser.

---

[1] Le marquis de Beauharnais, ancien chef d'escadre, ancien gouverneur de la Martinique, avait beaucoup perdu à la révolution, et sollicitait le rétablissement de sa pension de dix mille francs.

« Il y a bien longtemps, ma chère maman, que je n'ai reçu de vos nouvelles : je pense cependant bien souvent à vous. J'espère que vous vous portez bien, que vous êtes heureuse et que vous aimez bien votre Yeyette. Eugène a cinq pieds cinq pouces ; il est lieutenant-colonel de cavalerie dans la garde de Bonaparte; il désirerait bien aller à la Martinique pour voir sa grand'maman. Hortense est grande comme moi ; elle dessine très-bien et fait dans ce moment un tableau qui représente Bonaparte se promenant dans son parc. Ce tableau vous est destiné.

« Dites, je vous prie, à mon oncle Tascher, que je désirerais qu'il vînt tout de suite à Paris pour donner des renseignements à Bonaparte sur la Martinique : il peut venir par Londres; les communications sont libres entre la France et l'Angleterre.

« Dites à Mme de Chauvigni que j'ai fait arranger toutes ses affaires pendant son absence. Bonaparte vous écrira lorsque nous aurons pris possession de la colonie. Il désirerait bien que vous veniez (*sic*) en France, si vous pouviez vous accoutumer à vivre dans un climat si différent du vôtre. Si vous vous rendez à nos désirs, il faudra partir pour arriver au mois de juin. Vous devez bien aimer Bonaparte, il rend votre fille bien heureuse; il est bon, aimable, c'est en tout un homme charmant; il aime bien votre Yeyette.

« Adieu, ma chère maman, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur : vos petits-enfants se joignent à moi pour vous embrasser.

« La Pagerie-Bonaparte.

« Rappelez-moi au souvenir de ma famille et de mes amis. J'embrasse ma nourrice. »

A la même.

« Paris, le 10 pluviôse an XIII (30 janvier 1805).

« Ma chère maman, je charge mon cousin de vous donner de mes nouvelles[1]. Je suis bien sûre d'avance de tout le plaisir que vous aurez à apprendre de lui tout ce qui concerne l'Empereur et tout ce qui m'intéresse. Je n'entre dans aucun détail ; je m'en rapporte à lui pour vous dire toutes les preuves d'attachement dont ma famille est comblée par l'Empereur, et tout le bonheur dont jouit votre fille. Il n'y manque que celui de vous voir en France, et de contribuer par moi-même à rendre vos jours heureux. Prenez-en bien soin, ma chère maman, et croyez que ma satisfaction ne sera vraiment parfaite que lorsque vous pourrez la partager.

« Je vous prie de me rappeler au souvenir de mon oncle, et de dire à Mlle de La Pagerie, ma tante, combien je désire que son sort soit heureux. Je vous demande, ma chère maman, d'y contribuer en tout ce qui dépendra de vous. Je me chargerai avec plaisir de toutes les avances que vous aurez faites, et à cet égard, comme pour tous les autres objets, je vous prie de vous adresser toujours à moi-même, et non pas au gouverneur ni à d'autres ; il me suffira de connaître vos vœux pour que je m'empresse aussitôt de les remplir. Adieu, ma chère maman, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. Vos enfants et petits-enfants se portent bien. Vous avez un petit-fils de plus; je vous ai déjà annoncé que la princesse Louis est accouchée d'un nouveau garçon qui doit être baptisé par le Pape et nommé par l'Empereur.

---

[1] Le fils aîné du baron de Tascher, obligé à cause de sa santé de quitter le service, s'était décidé à retourner à la Martinique.

« JOSÉPHINE.

« Je vous envoie beaucoup de chapelets bénits par le Saint-Père. »

A la même.

« Paris, 17 février 1807.

« Ma chère maman, M. Duquesne[1] est au moment de partir; je profite de cette occasion pour vous embrasser et vous donner de mes nouvelles. Ma santé est bonne. Je suis revenue de Mayence ici au commencement de ce mois. L'Empereur se porte très-bien. J'ai reçu hier une lettre de lui, du 1er février; il était à quarante lieues au delà de Varsovie, et à peu de distance des Russes, qui se retirent. J'ai eu ma fille auprès de moi pendant mon séjour à Mayence: elle est retournée depuis à la Haye auprès du roi. J'espère que mon cher Eugène me donnera bientôt un petit-fils. La princesse Auguste, sa femme, est au moment d'accoucher, et j'en attends chaque jour la nouvelle. Je ferai mettre en état tous les papiers relatifs à l'affaire dont vous me parlez dans une de vos dernières lettres, et je vous enverrai ma procuration; jusque-là je désire que ma tante jouisse du revenu. Dès que l'Empereur sera ici, je n'oublierai pas les différentes recommandations que vous m'avez faites. Il me sera toujours doux de pouvoir être utile à la colonie et aux personnes qui vous intéressent. Adieu, ma chère maman, ménagez bien votre santé; j'espère qu'elle continue à être bonne. Il n'y a que cette espérance qui puisse me dédommager de ne pas vous voir. Pensez à moi quelquefois, et croyez qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que votre fille.

---

[1] De la famille de l'illustre amiral, dont une branche s'était établie à la Martinique.

« JOSÉPHINE. »

(B) PIÈCES DIVERSES.

A Madame Bonaparte.

« Madame ;

« Daignez permettre que je publie sous vos auspices cette nouvelle édition du *Traité des arbres et arbustes* de Duhamel.

« Ce citoyen zélé aimait passionnément l'agriculture : il n'ignorait pas qu'elle seule peut donner aux empires une puissance et un éclat durables. Pour prix de ses travaux, Duhamel obtint l'estime de ses contemporains et de la postérité.

« Vous, Madame, dont le nom rappelle à la fois les hautes qualités que le monde admire et les touchantes vertus qu'il chérit, vous aussi vous aimez l'agriculture; vous prenez plaisir à rassembler dans vos jardins les végétaux les plus rares, et, déjà, vous désignez les cantons de la France que vous voulez enrichir de ces productions étrangères. Ainsi, par vos soins, cette même terre que le Premier Consul a si vaillamment défendue, nous offrira bientôt des ressources et des jouissances nouvelles. Ce sont encore des droits que vous acquerrez à notre amour, et nos neveux, héritiers de tant de bienfaits, ne méconnaîtront jamais la main qui aura daigné les répandre.

« Honoré de votre confiance, et chargé de l'exécution de vos utiles projets[1], je crois devoir me conformer à vos vues, Madame, en publiant, conjointement avec plusieurs autres naturalistes, cette nouvelle édition d'un ouvrage nécessaire aux cultivateurs. Mais, Madame, quelque révérée que soit la mémoire de Duhamel, cet ouvrage serait privé de son plus beau lustre, s'il ne vous était dédié, et je n'oserais y placer mon nom si mes premières lignes n'étaient consacrées à la reconnaissance.

« Je suis avec un profond respect, etc.,

« B. Mirbel. »

« Mayence, le 26 novembre 1806.

Le secrétaire des commandements de S. M. l'Impératrice à M. Ripault, bibliothécaire de l'Empereur.

« L'Impératrice me charge, Monsieur, de vous demander un livre dont elle ne se rappelle pas le titre, mais qui traite de tous les objets d'arts et de curiosités qui se trouvent dans les différentes cours d'Allemagne; vous voudrez bien le remettre à M. de La Valette, pour être envoyé de suite à Sa Majesté.

« J'ai l'honneur, etc.,

« *Signé :* Deschamps. »

« Mayence, le 11 décembre 1806.

« L'Impératrice me charge, Monsieur, de vous dire qu'elle désirerait que vous lui envoyassiez un ouvrage nouveau relatif au *Grand Condé ;* Sa Majesté ne s'en rappelle pas le titre exactement; ce sont probablement des Mémoires ou des lettres.

---

[1] M. de Mirbel, auteur de cette épître dédicatoire, présidait aux exploitations agricoles de la Malmaison.

« Sa Majesté a été très-satisfaite de l'ouvrage sur l'Allemagne que vous lui avez fait passer.

« J'ai l'honneur, etc.,

Signé : J. M. Deschamps. »

« Paris, le 24 janvier 1810.

Le secrétaire des commandements de S. M. l'Impératrice Joséphine à M. Barbier, bibliothécaire de l'Empereur.

« Je me suis empressé, monsieur, de porter à la Malmaison les livres que vous m'avez envoyés pour l'Impératrice. J'ai aussi mis sous ses yeux la lettre que vous avez jointe à cet envoi. Sa Majesté me charge de vous témoigner qu'elle est sensible à vos soins, et qu'elle vous demande de les continuer avec le même zèle.

« Agréez, etc.,

Signé : J. M. Deschamps. »

(C) Descendance du prince Eugène :

En 1817, le roi de Bavière conféra à son gendre, avec le titre de duc de Leuchtenberg et de prince d'Eichstaedt, celui d'altesse royale, déclara sa maison la première maison princière de la monarchie bavaroise, et lui assigna le rang immédiatement après les princes de la famille royale. Il céda au prince la principauté d'Eichstaedt, moyennant une somme de cinq millions de francs.

Le prince Eugène a laissé six enfants :

Le duc Auguste qui épousa, le 1er décembre 1834, la reine de Portugal, dona Maria, et mourut le 28 mars 1835;

Le duc Maximilien, marié, le 14 juillet 1839, à Marie-Nicolaiewna, fille de l'empereur Nicolas, mort en 1852;

La princesse Joséphine, mariée, le 19 juin 1823, à Oscar, prince royal, aujourd'hui roi de Suède;

La princesse Eugénie, mariée à Frédéric, prince régnant d'Hohenzollern-Hechingen, décédée;

La princesse Amélie, mariée à don Pedro Ier, empereur du Brésil;

La princesse Théodelinde, mariée à Guillaume, comte de Wurtemberg, pareillement décédée.

(Tiré de l'*Annuaire de la noblesse de France*, pa M. Borel d'Hauterive.)

(D) FAMILLE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE :

Robert-Marguerite, baron de Tascher, oncle d l'Impératrice Joséphine, mort à Paris, en 1806, a laissé, comme nous l'avons dit, cinq fils et une fille :

1° Charles, retiré du service en 1805, et retourné à la Martinique, avec le grade de chef d'escadron des grenadiers à cheval de la garde;

2° Henri, aide de camp du roi Joseph et général de brigade, marié à Mlle Clary;

3° Louis, aide de camp du prince Eugène, colonel en 1814, et devenu général au service de la Bavière, où il avait suivi son cousin; aujourd'hui sénateur e grand maître de la maison de l'Impératrice Eugénie

4° Sainte-Rose, officier d'ordonnance du vice-roi

5° Numa, resté à la Martinique;

6° Stéphanie, mariée, en premières noces, a prince d'Aremberg, et, après l'annulation de so mariage, en 1819, devenue la femme du marquis de Chaumont-Quitry.

Sainte-Rose de Tascher, seul, n'a pas laissé de postérité.

A la chute de l'Empire, la branche cadette de la famille de l'Impératrice Joséphine se trouvait toujours représentée par le comte de Tascher, fait sénateur par Napoléon. Le 4 juin 1814, il fut créé pair de France, et en 1822, il transmit sa pairie à son fils.

L'Impératrice avait aussi fait venir de la Martinique deux de ses cousins de la ligne maternelle, membres de la famille de Sanois; l'un mourut jeune, l'autre avait été page de l'Empereur, et 1814 le trouva lieutenant dans un régiment de hussards.

(E) LA MALMAISON :

« Le parc fut encore embelli (1810) par une quantité d'animaux étrangers des plus belles races : au lieu d'être rassemblés dans une ménagerie ou dans une enceinte étroite, ils parcouraient les différents sites qui leur convenaient le mieux. On voyait dans les vallées des vaches suisses, les collines étaient couvertes de troupeaux espagnols, et les bords de la rivière nourrissaient des cygnes de plusieurs espèces, parmi lesquels on en distinguait deux noirs apportés de la Nouvelle-Hollande, et dont Buffon ne connaissait pas l'espèce. »

— « Le 12 juillet 1815, la Malmaison fut ravagée et pillée par les troupes anglaises et prussiennes. Voici ce qu'on lit dans un journal du temps : « Cette belle « propriété, où, depuis quinze ans, les produits les « plus brillants des arts, les recherches les plus cu-

« rieuses du goût, les chefs-d'œuvre de nos plus ha-
« biles artistes, se trouvaient réunis, offre aujour-
« d'hui l'aspect le plus triste. Les statues de Canova,
« de Cartellier, de Lemot, et les tableaux charmants
« de Vernet, de Taunay, de Richard, ont été détruits
« par le sabre et les baïonnettes des Anglais et des
« Prussiens. Quand la victoire faisait tomber l'Italie
« en notre puissance, les tableaux de Raphaël et les
« statues antiques venaient décorer nos musées. Nos
« ennemis ont appris de nous l'art de vaincre; ils
« devraient bien avoir appris, en même temps, à ne
« pas déshonorer leur victoire. »

— « Que reste-t-il de tant de splendeurs? quelques souvenirs historiques et ce que Joséphine avait acheté de M. Lecoulteux; c'est-à-dire l'ancien parc de la Malmaison, car il est faux que toute la propriété ait été détruite et les terrains vendus par lots, comme l'ont écrit plusieurs journaux. Le prince Eugène fit seulement revendre les terres que Joséphine avait ajoutées à l'ancien parc; les arbustes, les plantes rares, la galerie de tableaux, furent vendus ou transportés à Munich; et, en 1826, la Malmaison et ses bois furent achetés par M. Haguermann, banquier suédois, à Paris. Après sa mort, en 1842, le château seul et son parc devinrent la propriété de la reine Marie-Christine d'Espagne, qui ne l'a habité qu'en 1843. » (*Rueil et la Malmaison*, par MM. Jacquin et Duesberg, p. 127 et 130.)

(F) TOMBEAUX DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE ET DE LA REINE HORTENSE :

« En 1824, la reine Hortense et le prince Eugène achetèrent une des chapelles de l'église de Rueil et ils y firent élever le tombeau de leur mère. Ce monument, de marbre blanc veiné, exécuté par Gilet et Dubuc, d'après les dessins de l'architecte Berthaud, consiste en une voûte à plein cintre, ornée de rosaces, et supportée par quatre colonnes d'ordre ionique, élevées sur un piédestal de deux mètres de hauteur. Les colonnes sont hautes de quatre mètres et l'archivolte de trois mètres. Le corps de l'Impératrice est déposé dans le massif du socle. Il est renfermé dans trois cercueils, l'un de plomb, le second d'acajou, et le troisième de chêne.

« Le socle porte l'inscription suivante, gravée en creux et dorée :

A JOSÉPHINE,

EUGÈNE ET HORTENSE.

1825.

« Une statue en marbre de Carrare, ouvrage de Cartellier, représente Joséphine en costume de cour. Elle est agenouillée sur un carreau près d'un prie-Dieu beaucoup trop petit. Cette statue, d'après le témoignage de ceux qui ont connu l'Impératrice, est d'une ressemblance parfaite....

« Dans l'ancienne chapelle des seigneurs de Buzenval, et dans un caveau construit sous cette chapelle, reposent les restes de la reine de Hollande, Hortense de Beauharnais, morte le 5 octobre 1837, à son château d'Arenemberg sur les bords du lac de Constance, et amenée à Rueil par le comte Tascher de La Pagerie, son cousin, le 19 novembre de la même année. » (*Rueil et la Malmaison*, etc., p. 99, 103.)

En 1857, a été terminé le tombeau élevé par l'Empereur à son auguste mère, dans cette même chapelle située à droite du maître autel, et faisant face à celle où se trouve Joséphine. Il porte cette inscription :

A LA REINE HORTENSE,

SON FILS

NAPOLÉON III.

Le monument de la reine Hortense, également en marbre blanc, ressemble beaucoup à celui de l'Impératrice. C'est la même ordonnance, presque les mêmes dimensions. Le groupe, qui le décore, seul diffère. Il représente la reine, à genoux, les mains jointes et abaissées vers la terre, et les yeux levés vers le ciel, que lui montre, d'un geste consolateur, un ange placé derrière elle. Cette composition, qui fait honneur au ciseau de M. Barre, est d'un grand et touchant effet. Le corps de la reine Hortense n'a point été placé, comme celui de sa mère, dans le socle du monument; il est inhumé dans un nouveau caveau pratiqué sous la chapelle et où conduit un escalier de vingt-deux marches. Cette crypte, richement ornée de sculptures, offre, dans l'enfoncement d'un arceau, le cénotaphe en pierre blanche où repose la reine, et qui est comme enveloppé d'un manteau royal habilement fouillé dans la pierre, et surmonté par une palme d'or et par les armes de l'Empire et de la Hollande. Dans plusieurs endroits, on distingue les attributs des deux arts chéris de la fille de Joséphine, la musique et la peinture. Sur la face antérieure du tombeau, on lit l'inscription suivante :

« Hortense-Eugénie de Beauharnais, duchesse de « Saint-Leu, reine de Hollande, née à Paris, le 10 avril

« 1783, fille du premier lit de Marie-Rose-Joséphine « Tascher de La Pagerie, Impératrice des Français, « et du vicomte Alexandre de Beauharnais, belle-fille « et belle-sœur de Napoléon Ier, Empereur des Fran« çais, mariée, à Paris, le 3 janvier 1802, à Louis« Napoléon, roi de Hollande, décédée à son château « d'Arenemberg, le 5 octobre 1837. »

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE PREMIER.

Retour d'Italie. — Fêtes données au général Bonaparte et à sa femme. — Vie retirée du général; délassements littéraires. — Pensionnat de Mme Campan ; progrès de Mlle de Beauharnais. — Expédition d'Égypte ; débuts d'Eugène. — Joséphine acquiert la Malmaison. — Son existence pendant l'absence de son mari. — Bonaparte revient en France. — Dix-huit brumaire................ 1-47.

CHAPITRE II.

Commencements du Consulat. — Bonaparte va habiter les Tuileries. — Il s'occupe de relever en France l'esprit de société. — Mme Bonaparte et le faubourg Saint-Germain. — Le parti royaliste cherche à circonvenir le Premier Consul. — Joséphine favorable aux Bourbons. — Marengo. — Exaspération des partis extrêmes. — Machine infernale.................................. 48-78

CHAPITRE III.

Les Tuileries. — La Malmaison..................... 79-155

CHAPITRE IV.

Réveil de la Société. — Salon de Mme de Montesson. — Liaison avec Joséphine. — Mariage de Mlle de Beauharnais. — Consulat à vie. — Cour de Saint-Cloud. — Voyage en Normandie. — Rupture de la paix d'Amiens............................. 156-209

CHAPITRE V.

Préparatifs contre l'Angleterre. — Voyage du Premier Consul sur les côtes et en Belgique. — Conspiration de Georges. — Douleur de Joséphine en apprenant la mort du duc d'Enghien. — Elle sauve M. de Polignac. — Proclamation de l'Empire. — Idée du divorce repoussée par Napoléon. — Il veut que Joséphine soit sacrée et couronnée avec lui. — Cérémonie du sacre............ 210-298

CHAPITRE VI.

Fêtes à Paris à propos du couronnement. — Démonstrations de la Martinique. — L'Empereur va se faire couronner roi d'Italie; Joséphine l'accompagne. — Le prince Eugène, nommé vice-roi. — Campagne d'Autriche; correspondance entre l'Empereur et l'Impératrice. — Mariage d'Eugène avec la fille du roi de Bavière, et de la princesse Stéphanie de Beauharnais avec le grand-duc de Bade. — Le prince Louis devient roi de Hollande; départ de la reine Hortense.. 299-355

CHAPITRE VII.

Seconde campagne d'Allemagne. — L'Impératrice se rend à Mayence. — Bataille d'Iéna. — Nouvelles lettres de Napoléon à Joséphine. — L'Empereur s'établit en Pologne. — L'Impératrice demande à aller le rejoindre: obligation de retourner à Paris: tristesse. — Mort du prince royal de Hollande; douleur de sa famille. — Bataille d'Eylau. — Victoire de Friedland. — Retour de Napoléon.. 356-392

CHAPITRE VIII.

Organisation de la cour impériale; rôle de Joséphine. — Séjour à Fontainebleau. — Fouché y fait à l'Impératrice la première proposition du divorce; mécontentement de Napoléon. — Adoption officielle d'Eugène; il est proclamé héritier de la couronne d'Italie. — Entrevue d'Erfurth. — Campagne d'Espagne. — Nouvelle guerre avec l'Autriche................................ 393-442

CHAPITRE IX.

Le Divorce.................................. 443-506

CHAPITRE X.

Premiers temps du mariage de Napoléon. — Jalousie de Marie-Louise; Joséphine craint d'être éloignée; l'Empereur la rassure. — Elle s'établit à la Malmaison. — Naissance du Roi de Rome; l'Impératrice Joséphine veut le voir. — Le prince Eugène en 1812 et 1813. — Événements de 1814. — Chute de l'Empire. — Douleur de Joséphine; sa maladie; sa mort; ses funérailles........ 507-568

APPENDICE.................................... 569-583

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHU
Rues de Fleurus. 9, et de l'Ouest, 2